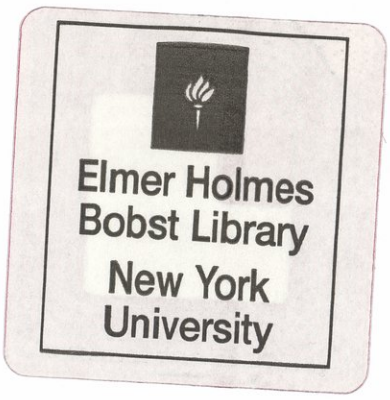
NYU - BOBST
31142 02639 3655
DT269.C35 K75 1998 Carthage et les Grec

VÉRONIQUE KRINGS

CARTHAGE ET LES GRECS
c. 580-480 av. J.-C.

Textes et histoire


Elmer Holmes
Bobst Library
New York
University

CARTHAGE ET LES GRECS c. 580-480 av. J.-C.

STUDIES IN THE HISTORY AND CULTURE OF THE ANCIENT NEAR EAST

EDITED BY

B. HALPERN AND M. H. E. WEIPPERT

VOLUME XIII

CARTHAGE ET LES GRECS
c. 580-480 av. J.-C.

Textes et histoire

PAR

VÉRONIQUE KRINGS

BRILL
LEIDEN · BOSTON · KÖLN
1998

This book is printed on acid-free paper.

DT
269
.C35
K75
1998

Library of Congress Cataloging-in-Publication Data

Krings, Véronique.
Carthage et les Grecs c. 580-480 av. J.C. : textes et histoire / par Véronique Krings.
p. cm.—(Studies in the history and culture of the ancient Near East, ISSN 0169-9024 ; v. 13)
Includes bibliographical references and index.
ISBN 9004108815 (cloth : alk. paper)
1. Carthage (Extinct city)—Foreign relations—Greece. 2. Greece—Foreign relations—Carthage (Extinct city) 3. Phoenicia—Foreign relations—Greece. 4. Greece—Foreign relations—Phoenicia. 5. Greece—History—Messenian Wars, 735-460 B.C. 6. Historiography—Greece. I. Title. II. Series.
DT269.C35K75 1998
938'.02—dc21 98-12244
CIP

Die Deutsche Bibliothek – CIP-Einheitsaufnahme

Krings, Véronique:
Carthage et les Grecs, c. 580 - 480 av. J.-C. : textes et histoire / par Véronique Krings. – Leiden ; Boston ; Köln : Brill, 1998
(Studies in the history and culture of the ancient Near East ; Vol. 13)
ISBN 90-04-10881-5

ISSN 0169-9024
ISBN 90 04 10881 5

© Copyright 1998 by Koninklijke Brill NV, Leiden, The Netherlands

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, translated, stored in a retrieval system, or transmitted in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without prior written permission from the publisher.

Authorization to photocopy items for internal or personal use is granted by Koninklijke Brill provided that the appropriate fees are paid directly to The Copyright Clearance Center, 222 Rosewood Drive, Suite 910, Danvers MA 01923, USA.
Fees are subject to change.

PRINTED IN THE NETHERLANDS

Pour ma mère,
in memoriam

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos XI

CHAPITRE I. — L'AFFAIRE PENTATHLOS 1

A. Les textes anciens 1
1. Diodore V 9 1
a. Diodore V 9 = Timée, *FGH* 566 *F* 164 ? 3
b. Relire Diodore 4
c. Le livre V de Diodore et les îles Éoliennes 6
d. Pentathlos en Sicile 8
2. Pausanias X 11, 3-4 10
a. Pausanias X 11, 3 = Antiochos de Syracuse, *FGH* 555 *F* 1 11
b. Le récit sur Pentathlos 13
c. Pausanias et les Liparéens à Delphes 16

B. Pentathlos en Sicile 20
1. La 50e olympiade 20
2. Les escales de Pentathlos 22
3. Les forces en présence 24

C. L'affaire Pentathlos 26

CHAPITRE II. — L'ÉNIGME «MALCHUS» 33

A. Les textes anciens 34
1. Justin XVIII 7 34
a. Établissement du texte 36
b. Justin et les *Histoires Philippiques* de Trogue Pompée 38
c. À propos des sources de Trogue Pompée (et de Justin) 46
d. La digression sur Carthage 48
e. Tyr et Élissa 52
f. Le passage sur Malchus 56
2. Orose, *Histoires* IV 6, 6-9 66
a. Établissement du texte 67
b. Les *Histoires* d'Orose 67
c. Les sources d'Orose 70
d. La digression sur Carthage 71
e. Le passage sur Malchus 72

B. Malchus 76
1. La personnalité 76
2. Les dates de Malchus 79
3. Les campagnes de Malchus 81

C. L'énigme «Malchus» 87

CHAPITRE III. — LES LEÇONS D'ALALIA 93

A. Les textes anciens 93
1. Hérodote I 165-167 94
a. Questions de mots 96
b. Les *Histoires* d'Hérodote 100
c. Hérodote, les Phéniciens et les Carthaginois 104
d. Les sources d'Hérodote 106
e. La digression sur les Phocéens 107
f. La bataille d'Alalia 118
2. Autres témoignages littéraires mis en rapport avec Alalia 123
a. Antiochos de Syracuse, *FGH* 555 *F* 8 = Strabon VI 1, 1 123
b. Thucydide I 13, 6 126
c. Pausanias X 8, 6-7; 18, 7 132
d. Justin XVIII 7, 1-2; XLIII 5, 2 136
3. Conclusion 138

B. La bataille d'Alalia 139
1. Les causes 139
2. Les forces en présence 143
3. Le lieu 146
4. La date 146
5. Les conséquences 147

C. Les leçons d'Alalia 150

CHAPITRE IV. — LES INFORTUNES DE DORIEUS 161

A. Les textes anciens 161
1. Hérodote V 39-48 161
a. Les sources d'Hérodote 163
b. Le passage sur Dorieus 166
2. Diodore IV 23, 3 178
3. Pausanias III 16, 4-5 181
4. Justin XIX 1, 9 184

B. Dorieus. De Sparte à la Sicile 188
1. Injustice à Sparte 188
2. Échec en Afrique 189
a. La date 189
b. L'emplacement de la colonie 192
c. La réaction des Carthaginois 193
3. Intervention malvenue en Grande-Grèce 195
4. Mort en Sicile 196
a. La date 196
b. Héraclès et Héraclée 198
c. Dorieus et Pentathlos 202
d. Phéniciens ou Carthaginois ? 204
e. L'attitude des Grecs et des Élymes 209

C. Les infortunes de Dorieus 212

CHAPITRE V. — L'«INCONNUE» ARTÉMISION 217

A. Le fragment de Sosylos 218
1. Le texte 218
2. Deux batailles 219
a. Une bataille entre Rome et Carthage 220
b. Une victoire d'Héraclide de Mylasa 221
3. Deux propagandes 224
a. Avant Sosylos 224
b. Sosylos 225

B. Grecs et Carthaginois dans la péninsule Ibérique 229
1. La fin de Tartessos et Carthage 232
2. Deux peuples face à face 243
a. L'hostilité entre Carthage et Marseille 243
b. La fermeture du détroit de Gibraltar 244
c. Zones d'influence au cap Artémision 247
3. Artémision = Dianium = Héméroscopeion ? 248

C. L'«inconnue» Artémision 253

CHAPITRE VI. — HIMÈRE : AU COUCHANT COMME AU LEVANT... 261

A. Les textes anciens 261
1. À la cour des Deinoménides 261
a. Offrandes à Delphes 261

b. Épigramme de Simonide 266
c. Eschyle à Syracuse 267
d. Pindare, *Pythiques* I 137-156 268
2. Hérodote VII 165-167 270
a. Les sources 273
b. Le Gélon d'Hérodote 276
3. IV^e s. 284
a. Éphore, *FGH* 70 *F* 186 = *Scholie* Pindare, *Pythiques* I 146*b* 284
b. Aristote, *Poétique* 23, 1459a 288
c. Démosthène, *Contre Leptine* 161 289
4. Timée 290
a. Timée, *FGH* 566 *F* 94 = Polybe XII 26b 290
b. Timée, *FGH* 566 *F* 20 = *Scholie* Pindare, *Pythiques* II 2 293
5. Diodore XI 20-26 293
6. Sous le Principat 300
a. Plutarque 300
b. Pausanias VI 19, 7 301
c. Polyen I 27, 1-2 et 28, 1 302
d. Frontin, *Strategemata* I 11, 18 305
e. Justin XIX 1, 9 - 2,1 et IV 2, 6-7 305

B. La bataille d'Himère 308
1. Gélon et les Carthaginois *c.*490-480 308
2. Les forces en présence 314
a. Gélon et Théron 315
b. Térillos, Anaxilas, Hamilcar, leur armée et leurs alliés 316
c. Guerres de Sicile et guerres médiques 318
3. Après la bataille 319
a. Conséquences en Sicile 319
b. Conséquences pour Carthage 320

C. Himère : au Couchant comme au Levant... 322

Conclusion 327
Bibliographie 371
Index 415

AVANT-PROPOS

Dans les études sur l'histoire de Carthage, le VI^e^ s. av. J.-C. occupe une place à part : siècle «de crise» ou «de transition», il passe pour correspondre au moment où, en Méditerranée occidentale, les Carthaginois prirent le relais des Phéniciens.

Les textes anciens ne disent rien d'un tel «passage de témoin». Pour la période concernée, ils évoquent surtout une série de «rencontres» entre des Grecs et des Carthaginois (parfois des Phéniciens). En fait de rencontres, c'est de conflits qu'il s'agit. Il n'en a guère fallu davantage pour qu'on dresse l'image d'une Carthage qui entreprendrait de s'affirmer sur la scène méditerranéenne et de se substituer aux Phéniciens, à la manière forte, sur fond d'antagonisme, politique, commercial et, parfois même culturel, avec le monde grec.

Un scénario se dégage alors, qu'on peut déduire des principales synthèses historiques et qu'on résumera comme suit. Une première tension se manifesterait en Sicile dans les années 580 lorsque le Cnidien Pentathlos est chassé de l'île. L'affaire aurait incité les Carthaginois à faire montre de vigilance et c'est pourquoi, vers le milieu du VI^e^ s., leur général Malchus aurait conduit des opérations d'envergure en Afrique, en Sicile et en Sardaigne. Dans la décennie qui succède, la bataille d'Alalia, après laquelle les Phocéens quittent la Corse, signifierait un renversement dans les rapports de force au profit de Carthage. En conséquence, le Spartiate Dorieus serait empêché de mener à bien, vers 520-510, ses projets colonisateurs en Afrique d'abord, en Sicile ensuite. Dans les années 490, Gélon de Syracuse se trouverait à la pointe du combat contre le barbare carthaginois et en 480, la bataille d'Himère, qu'il remporte sur Hamilcar, constituerait une revanche pour les Grecs et marquerait la fin d'une ère favorable à Carthage. À ces conflits, on rattache, pour l'Extrême-Occident, une bataille qui aurait été livrée vers 490 au large des côtes espagnoles, au cap Artémision, et qui témoignerait elle aussi de la rivalité entre Carthage et les Grecs.

Cette reconstruction représente la contribution des textes classiques à la connaissance d'une centaine d'années d'histoire carthaginoise, de *c.*580 (la tentative de Pentathlos est fixée durant la 50^e^ olympiade) à 480. Six noms s'en détachent : Pentathlos, Malchus, Alalia, Dorieus, Artémision, Himère. Enfin, en ne retenant que des affrontements, elle place sous le signe d'une opposition armée les rapports entre Grecs et Carthaginois, une

vue qui a largement influencé les études sur le monde phénicien et punique, en particulier l'exploitation du matériel archéologique.

Or un premier examen des textes concernés laisse apparaître qu'ils ne sont pas aussi clairs qu'on le pense parfois. Par exemple, dans le cas de Pentathlos, ils ne mentionnent pas les Carthaginois (il est question de Phéniciens); pour Malchus, par contre, ce sont les Grecs qui n'apparaissent pas (les adversaires des Carthaginois ne sont pas nommés); le combat au cap Artémision ne peut être localisé avec certitude en Espagne; à Alalia et contre Dorieus, Carthage n'agit pas seule; quant à la bataille d'Himère, elle a très tôt fait l'objet de récupérations qui en ont amplifié et altéré la signification. De plus, les témoignages grecs et latins sollicités forment un ensemble disparate, allant de Pindare à Orose, et leurs spécificités ne sont pas assez prises en compte. Bref, suffisamment d'éléments sont réunis pour que soit repris ce dossier, pour que soit à nouveau posée la question de l'apport des textes à la connaissance de ce moment de l'histoire carthaginoise et, au-delà, de la validité du scénario d'hostilité entre Grecs et Carthaginois qui a été élaboré à partir d'eux.

L'étude comportera six chapitres, consacrés aux six «noms» épinglés ci-dessus, de Pentathlos à Himère. Dans chacun, les sources anciennes et les principales opinions modernes seront considérées. Un mot encore sur une question de terminologie, sur laquelle je reviendrai en conclusion. La période étudiée, on l'a dit, est souvent présentée comme celle qui vit aux «Phéniciens» se substituer les «Carthaginois». Il va de soi que les deux noms ne peuvent être utilisés l'un pour l'autre et qu'il convient autant que possible de les distinguer. Dans certaines parties de l'exposé, ceci a paru difficile à faire, soit que cela soit prématuré, soit qu'on veuille rendre l'ambiguïté, voire les contradictions, régnant aussi bien dans les sources anciennes qu'auprès des chercheurs modernes. Dans de tels cas, peu fréquents, j'ai opté pour la formulation «Phéniciens/Carthaginois» dans laquelle on verra un raccourci de «Phéniciens et/ou Carthaginois».

Enfin, pour ce qui est de l'intitulé du travail, en parlant de «Grecs», j'ai conscience d'employer un terme générique, qui correspond à un usage courant; si on revient aux textes anciens, c'est de Cnidiens, de Sélinontins, de Phocéens, de Syracusains... dont il est fait mention. Par ailleurs, j'ai tenu à ce que le premier mot de ce titre soit «Carthage», qui est lié au renom et à la survie de cette cité.

Ce livre est issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Liège en avril 1996.

Il m'est agréable de remercier ceux qui ont aidé à sa réalisation. Deux personnalités l'ont marqué de leur empreinte : S. Lancel, qui m'a fait

découvrir le monde de Carthage et sans lequel cette étude n'aurait pas vu le jour; C. Bonnet, dont l'ouverture intellectuelle a été un exemple. À eux, qui furent les promoteurs de ce travail, ainsi qu'aux Professeurs P. Mertens, A. Bodson et J. Loicq, qui en furent les lecteurs, j'exprime toute ma gratitude. Je n'omettrai pas C. Baurain, qui a lu ma thèse dans les semaines qui ont précédé sa soutenance.

C. Gómez Bellard m'a accueillie aux fouilles de l'Alt de Benimaquia (Denia, Alicante) et ne m'a jamais ménagé ses encouragements. Je pense aussi à l'équipe de fouilles et aux bons moments partagés. À J. Klener, je dois d'avoir été initiée à l'hébreu biblique. Les réunions mises sur pied par le Groupe de contact interuniversitaire belge d'études phéniciennes et puniques (FNRS/NFWO) furent une source d'apprentissages fructueux.

Je voudrais témoigner ma reconnaissance au Professeur R. Leroy, Doyen de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, qui m'a mise dans les conditions pour achever ma thèse. Merci à l'Institut Historique Belge de Rome, au Fonds National de la Recherche Scientifique, qui m'a accordé un mandat du Fonds de la Recherche Fondamentale Collective et m'a permis à plusieurs reprises de séjourner à l'étranger, à la maison d'édition E.J. Brill, qui a accepté de publier cet ouvrage, particulièrement à P. Radder.

Que soient remerciés N. Alvarez García, W. Ameling, P.A. Barceló, M.-F. Baslez, S. Blétry, S.F. Bondì, D. Briquel, G. Cruz Andreotti, J. Debergh, E. Díes Cusí, G. Falsone, P. Guérin, J.L. López Castro, F. López Pardo, J.-P. Morel, H.G. Niemeyer, P. Rouillard, I. Tassignon, T. Van Compernolle, K. Vössing et C. G. Wagner. En m'invitant à faire un exposé, les Professeurs J.-M. Lassère, à Montpellier, et A. Hermary, à Aix-en-Provence, m'ont offert l'occasion de me confronter à des publics de choix.

Un mot pour ceux qui, à l'Université de Liège, m'ont témoigné leur intérêt : M. Trokay, O. Bouquiaux, V. Pirenne-Delforge, B. Rochette.

J'ai une pensée particulière pour le Professeur J. Labarbe, qui a revu la traduction du fragment de Sosylos qui figure ici : l'annonce de son décès, alors que je terminais cette publication, a été source d'une grande émotion.

Les étudiants du cours de «Traduction et explication de textes historiques grecs» par leur enthousiasme ont entretenu le mien. Je garde également le souvenir de ceux que j'ai côtoyés lors de séjours à l'*Academia Belgica* à Rome.

À Olivier, à Madeleine et à Christian, à Charlotte, à mon père, aucun mot ne pourra traduire l'affection que je porte.

Liège, octobre 1997

CHAPITRE I

L'AFFAIRE PENTATHLOS

Selon Diodore de Sicile, au cours de la 50e olympiade, c'est-à-dire entre 580/579 et 577/576, Pentathlos, un Cnidien, guida une troupe de colons cnidiens et rhodiens vers l'Ouest[1]; parvenu en Sicile, il fut entraîné dans un conflit qui opposait les gens de Ségeste à ceux de Sélinonte et trouva la mort, tandis que ses compagnons s'établirent dans les îles Éoliennes. Pausanias, pour sa part, rapporte que, pressés par les Élymes et les Phéniciens, Pentathlos et les Cnidiens furent contraints de quitter le lieu de Sicile où ils s'étaient installés et gagnèrent les îles Éoliennes.

Ces deux récits font écho à un même épisode. Toutefois, s'ils observent une trame similaire, ils présentent aussi des divergences. Alors que certains travaux modernes n'ont retenu que l'un ou l'autre de ces deux témoignages, le plus souvent celui de Diodore, d'autres ont tenté de les concilier. Quoi qu'il en soit, on a considéré que l'affaire illustrerait les tensions existant, dès les premières décennies du VIe s., entre Grecs et Phéniciens/Carthaginois en Méditerranée occidentale. Le motif immédiat en serait une aspiration commune à dominer la Sicile[2]. C'est pourquoi l'«affaire Pentathlos», dans la mesure où on lui a prêté un rôle de «catalyseur» ou pour le moins de «révélateur» d'une situation conflictuelle, constitue le point de départ de mon enquête.

A. *Les textes anciens*

1. *Diodore V 9*

Le livre V de la *Bibliothèque historique* est un «livre des îles» où sont d'abord envisagés les mythes relatifs à la Sicile. Ensuite, Diodore passe aux îles Éoliennes (V 7-10)[3]. Après une brève description géographique

---

[1] Sur Pentathlos, MERANTE 1967a; RIZZO 1967; FISCHER 1978; NENCI 1988; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 475-495, 551-552; BRACCESI 1996; SAMMARTANO 1996.

[2] FREEMAN 1891, p. 297; GLOTZ & COHEN 1925, p. 190, «En Sicile, la lutte est acharnée entre Grecs et Sémites. Les Phéniciens n'ont nullement renoncé à s'emparer de cette terre enchanteresse, la reine de la Méditerranée»; DUNBABIN 1948, p. 330, «If Pentathlos had succeeded, the Greeks would have won control over the whole western Mediterranean»; MERANTE 1967a, p. 103; GRAHAM 1982, p. 186-187; KUFOFKA 1993-1994, p. 246-248.

[3] Sur ces îles, ALLEN 1976, p. 14-15; BIETTI SESTIERI 1980-1981; aussi FABRE 1981, p. 63-65; FOUCHARD 1996, p. 59. Spéc. sur Lipari, BERNABÒ BREA & CAVALIER 1991.

vient le récit de leurs occupations successives : à Liparos, fils du roi Auson, qui donna son nom à l'île principale, déserte lorsqu'il y arriva, succéda Éole, fils d'Hippotès, qui épousa la fille de Liparos, devint roi et eut une prestigieuse descendance – six fils qui régnèrent sur les pays avoisinants – jusqu'à ce que celle-ci s'éteigne en Sicile (V 7, 5 - 8)[4]. S'attardant alors sur l'histoire de la Sicile, Diodore ajoute que les Sicanes vécurent longtemps dans les guerres internes, tandis que les Sikèles avaient confié le pouvoir aux meilleurs hommes (V 9, 1). Puis, il revient aux îles Éoliennes :

> 1. ... μετὰ δὲ ταῦτα πολλοῖς ἔτεσιν ὕστερον, πάλιν τῶν νήσων ἐξερημουμένων ἀεὶ καὶ μᾶλλον, Κνίδιοί τινες καὶ Ῥόδιοι δυσαρεστήσαντες τῇ βαρύτητι τῶν κατὰ τὴν Ἀσίαν βασιλέων ἔγνωσαν ἀποικίαν ἐκπέμπειν. 2. διόπερ προστησάμενοι σφῶν αὐτῶν ἡγεμόνα Πένταθλον τὸν Κνίδιον, ὃς ἦν ἀναφέρων τὸ γένος εἰς Ἱππότην τὸν ἀφ' Ἡρακλέους γεγονότα, κατὰ τὴν Ὀλυμπιάδα τὴν πεντηκοστήν, ἣν ἐνίκα στάδιον Ἐπιτελίδας Λάκων, οἱ δ' οὖν περὶ τὸν Πένταθλον πλεύσαντες τῆς Σικελίας εἰς τοὺς κατὰ τὸ Λιλύβαιον τόπους κατέλαβον Ἐγεσταίους καὶ Σελινουντίους διαπολεμοῦντας πρὸς ἀλλήλους. 3. πεισθέντες δὲ τοῖς Σελινουντίοις συμμαχεῖν πολλοὺς ἀπέβαλον κατὰ τὴν μάχην, ἐν οἷς ἦν καὶ αὐτὸς ὁ Πένταθλος. διόπερ οἱ περιλειφθέντες, ἐπειδὴ κατεπολεμήθησαν οἱ Σελινούντιοι, διέγνωσαν ἀπιέναι πάλιν ἐπ' οἶκου· ἑλόμενοι δ' ἡγεμόνας τοὺς οἰκείους τοῦ Πενταθλου Γόργον καὶ Θέστορα καὶ Ἐπιθερσίδην, ἀπέπλεον διὰ τοῦ Τυρρηνικοῦ πελάγους. 4. προσπλευσάντων δ' αὐτῶν τῇ Λιπάρᾳ καὶ φιλόφρονος ἀποδοχῆς τυχόντων, ἐπείσθησαν κοινῇ μετὰ τῶν ἐγχωρίων κατοικῆσαι τὴν Λιπάραν, ὄντων τῶν ἀπ' Αἰόλου περιλελειμμένων ὡς πεντακοσίων. ὕστερον δὲ τῶν Τυρρηνῶν ληστευόντων τὰ κατὰ θάλατταν πολεμούμενοι κατεσκευάσαντο ναυτικόν, καὶ διελόμενοι σφᾶς αὐτοὺς οἱ μὲν ἐγεώργουν τὰς νήσους κοινὰς ποιήσαντες, οἱ δὲ πρὸς τοὺς λῃστὰς ἀντετάττοντο καὶ τὰς οὐσίας δὲ κοινὰς ποιησάμενοι καὶ ζῶντες κατὰ συσσίτια, διετέλεσαν ἐπί τινας χρόνους κοινωνικῶς βιοῦντες. 5. ὕστερον δὲ τὴν μὲν Λιπάραν, καθ' ἣν καὶ ἡ πόλις ἦν, διενείμαντο, τὰς δ' ἄλλας ἐγεώργουν κοινῇ. τὸ δὲ τελευταῖον πάσας τὰς νήσους εἰς εἴκοσι ἔτη διελόμενοι πάλιν κληρουχοῦσιν, ὅταν ὁ χρόνος οὗτος διέλθῃ. μετὰ δὲ ταῦτα πολλαῖς ναυμαχίαις ἐνίκησαν τοὺς Τυρρηνούς, καὶ ἀπὸ τῶν λαφύρων πλεονάκις ἀξιολόγους δεκάτας ἀνέθεσαν εἰς Δελφούς (DIOD. V 9) (éd. OLDFATHER 1939).

> 1. Après cela, beaucoup d'années plus tard, les îles (Éoliennes) n'ayant cessé de devenir de plus en plus désertes, quelques Cnidiens et des Rhodiens, mécontents du joug des rois d'Asie, décidèrent d'envoyer une colonie. 2. C'est pourquoi, ayant placé à leur tête, comme chef, Pentathlos le Cnidien, qui faisait remonter son origine à Hippotès, et, à travers lui, à Héraclès, au cours de la 50e olympiade – Épitélidas le Lacédémonien étant vainqueur à la course du stade –, ceux-ci, en compagnie de Pentathlos, alors

[4] Sur cette partie «mythique», SAMMARTANO 1996, p. 38-45.

qu'ils naviguaient vers les lieux de Sicile le long de Lilybée, trouvèrent les Ségestains et les Sélinontins en guerre les uns contre les autres. 3. Convaincus par les Sélinontins de prendre leur parti, ils perdirent beaucoup d'hommes au combat, parmi lesquels Pentathlos lui-même. C'est pourquoi ceux qui survécurent, après la défaite des Sélinontins, songèrent à retourner chez eux. Sous la conduite de Gorgos, de Thestor et d'Épitherside[5], des familiers de Pentathlos, ils s'en allèrent par la mer Tyrrhénienne. 4. Ayant abordé dans l'île de Lipari et ayant reçu un accueil amical, ils se laissèrent persuader d'habiter Lipari en commun avec les indigènes; il n'y restait guère alors que cinq cents descendants d'Éole. Plus tard, comme ils avaient beaucoup à souffrir des Tyrrhéniens qui infestaient la mer de leur piraterie, ils équipèrent une flotte et se divisèrent en deux groupes : les uns cultivaient les îles, dont ils avaient mis le sol en commun, les autres combattaient les pirates. Ils mirent aussi en commun leurs biens et vécurent en prenant leurs repas en commun. Cette vie en commun dura pendant quelque temps. 5. Plus tard, ils se partagèrent Lipari, où se trouvait aussi la ville; quant aux autres îles, ils les cultivaient en commun. En dernier lieu, après s'être partagé toutes les îles pour une période de vingt ans, ils les tirent de nouveau au sort dès que ce temps est écoulé. Après cela, ils vainquirent maintes fois les Tyrrhéniens sur mer, et envoyèrent à plusieurs reprises à Delphes des dîmes considérables prélevées sur le butin.

Diodore clôt le passage en ajoutant que la ville de Lipari dut sa célébrité et sa prospérité à ses ports, à ses sources d'eaux chaudes, à ses mines d'alun ainsi qu'à la fertilité du sol de l'île et à la pêche (V 10).

a. *Diodore V 9 = Timée,* FGH *566* F *164 ?*

La question des sources a longtemps dominé les études sur Diodore[6]. On a ainsi soupçonné que ce dernier, dans le dessein de réaliser, pour ainsi dire à moindres frais, une opération de librairie, s'était contenté de copier d'illustres prédécesseurs[7]. C'est d'ailleurs dans la mesure où sa lecture permettrait de se faire une idée d'écrits perdus, comme ceux de Timée ou d'Éphore, que la *Bibliothèque historique* a revêtu quelque intérêt pour bon nombre de chercheurs[8]. De même, c'est parce que, derrière Diodore, on a reconnu l'autorité de tel ou tel historien renommé qu'on a concédé aux informations qu'il livrait un crédit dont, seul, il n'aurait pas bénéficié.

Pour ce qui regarde le passage discuté ici, F. Jacoby en a attribué la

---

[5] Sur ces trois hommes, BRACCESI 1996, p. 35, «Più plausible è ... che tale triade di duci sia in qualche modo connessa a una redistribuzione di terre avvenuta sulla base di una suddivisione dei coloni nelle tre, tradizionali, tribù doriche»; aussi SAMMARTANO 1996, p. 49, n. 43.

[6] Ainsi que l'ont souligné, par exemple, CASEVITZ 1991, p. 3; STADTER 1992, p. 84; WIRTH 1993, p. 3-10; AMBAGLIO 1995, p. 9.

[7] C'est l'opinion de SCHWARTZ 1903, spéc. col. 665. Sur cette contribution, CHAMOUX, BERTRAC & VERNIÈRE 1993, p. XXII, «d'un ton si sévère dans les jugements, mais d'une grande richesse documentaire».

[8] Ainsi que le notent SACKS 1990, p. 3-4, et WIRTH 1993, p. 3. *Cf.* encore GALVAGNO & MOLÈ VENTURA (éds) 1991, où plusieurs contributions tournent autour de la question des sources.

paternité à Timée de Tauroménion, tout en renonçant à en faire un commentaire à cause de la longueur du fragment[9]. L'identification est habituellement acceptée[10], sans pour autant faire l'unanimité : pour R. Laqueur, Éphore serait la source principale tandis que Timée n'aurait été utilisé qu'après coup et de façon complémentaire[11].

Un emprunt à Timée n'est effectivement pas aussi évident que le pensait F. Jacoby. Diodore ne fait ici référence à aucune source. Certes, au début du livre, il cite Éphore et Timée (V 1, 3-4), retenant le premier pour le plan de son ouvrage, l'économie du détail et le style[12], le second pour sa grande érudition et son souci de la chronologie[13]. Mais, en l'occurrence, il est difficile de trancher. De toute façon, si le choix devait se limiter à Timée ou à Éphore, la source de Diodore ne serait pas antérieure au IV^e^ s. En outre, comme on connaît mal ces auteurs et leurs œuvres[14], ce constat n'ouvre guère de piste.

Enfin, il serait étonnant que Diodore n'ait pas opéré, à partir des œuvres qu'il avait consultées, un travail de réélaboration, d'autant que la Sicile est sa patrie et qu'il devait bien en connaître les traditions. En somme, si grande que soit sa dette envers ses prédécesseurs, il doit exister dans son exposé une part de travail personnel dont un signe «=» placé entre Diodore et Timée ne rend pas compte.

b. *Relire Diodore*

Diodore[15] est essentiellement connu par ce qu'il dit de lui-même[16]. Né à

---

9 DIOD. V 9 = TIMÉE, *FGH* 566 *F* 164, alors que le passage n'avait pas été reproduit comme fragment de Timée dans *FHG* I, p. 193. JACOBY 1955, p. 593, «Ich habe keinen zweifel dass der ganze abschnitt ein so reines exzerpt aus T. ist ...»; p. 594, «Ich habe sehr ungern auf einen kommentar verzichtet»; 1955a, p. 346-347. Dans le même sens, GEFFCKEN 1892, spéc. p. 62-65; SCHWARTZ 1903, col. 678. Sur le traitement de Diodore par F. Jacoby, CHAMOUX, BERTRAC & VERNIÈRE 1993, p. XXVI, «De son côté, F. Jacoby, pourtant habituellement prudent dans ses choix, a introduit dans ses *Fragmente der Griechischen Historiker* de longs passages de Diodore sous les noms de Timée, d'Hécatée d'Abdère ou de Posidonios».

10 MEISTER 1967, p. 32-33; BIANCHETTI 1987, p. 18, n. 42; PEARSON 1987, p. 47-48, 65-66; CECCARELLI 1989, p. 934; aussi HACKFORTH 1926, p. 354, n. 1 («probably»); MERANTE 1967a, p. 89; GRAHAM 1982, p. 187 («almost certainly»); DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 476. Déjà VOLQUARDSEN 1868, p. 89. Pour NENCI 1988, p. 318, n. 3, p. 323, Timée lui-même utilisait Antiochos de Syracuse; dans ce sens, FOUCHARD 1996, p. 58.

11 LAQUEUR 1936, spéc. col. 1184-1185. De même, pour LEVI 1925, spéc. p. 172-177, Timée ne peut pas être considéré comme la source de Diodore. Aussi VAN COMPERNOLLE 1950-1951, spéc. p. 220-222, notamment n. 262 et 263; 1952, spéc. p. 341-345; 1959, p. 474-475 : la trame générale du récit dériverait d'Éphore, tandis que les détails et l'indication chronologique seraient repris à Timée - Philistos.

12 Sur le rapport entre Diodore et Éphore, SACKS 1990, p. 26-31.

13 Sur l'éloge de Timée par Diodore, SACKS 1990, p. 113 (aussi p. 109-110, sur les passages où Diodore confronte les témoignages de Timée et d'Éphore).

14 Pour Éphore, *infra*, p. 286-287; pour Timée, *infra*, p. 292-293.

15 Sur Diodore, SACKS 1990; GALVAGNO & MOLÈ VENTURA (éds) 1991; CHAMOUX, BERTRAC & VERNIÈRE 1993; WIRTH 1993; AMBAGLIO 1995.

16 SACKS 1990, p. 161, 202; SPOERRI 1991, p. 316; CHAMOUX, BERTRAC & VERNIÈRE

Agyrion (*c*.90 av. J.-C.), il séjourna, entre autres voyages, à Rome, où il commença à rédiger sa *Bibliothèque historique* à partir de 46 ou 45 pour l'achever *c*.30[17].

Si l'ouvrage eut quelque renom dans l'Antiquité[18], il est aujourd'hui principalement sollicité pour la masse de renseignements qu'il renferme, en particulier pour ce qui regarde l'histoire de la Sicile; il ne jouit d'aucun prestige et continue à faire l'objet de commentaires dépréciateurs[19], quand bien même ont été jetées les bases d'une «réhabilitation»[20]. De plus, guidés par la quête d'informations brutes (quand ce n'est pas par celle des sources), les chercheurs ont souvent ignoré sa valeur comme «produit unique» d'une enquête historique, si rudimentaire qu'elle paraisse, et d'un effort de mise par écrit de celle-ci. Car, s'adressant à un public de son temps, Diodore poursuivait certains objectifs, originaux ou non, connus notamment par ses différents Prologues[21]. Sans pour autant se livrer à son apologie, on admettra que sa sensibilité a pu avoir quelque répercussion sur le contenu de son ouvrage. On songe à l'influence qu'auraient exercée sur lui les idées qui circulaient à l'époque où il écrivait, celle du second triumvirat[22], ainsi qu'une idéologie césarienne dont les traces sont perceptibles[23]. Des courants de pensée ont pu aussi le marquer : l'évhémérisme[24], peut-être aussi le stoïcisme[25]. Il aurait été également davantage sensible au thème des rapports entre Orient et Occident[26].

1993, p. IX. Aussi HIER., *Chron. Euseb.* I 155 (Helm), *Diodorus Siculus Graecae scriptor historiae clarus habetur*; *Souda*, *s.v.* Διόδωρος (Adler II 103), γέγονε δὲ ἐπὶ τῶν χρόνων Αὐγούστου Καίσαρος καὶ ἐπάνω.

17 SARTORI 1983, p. 549 (sur la datation des premiers livres, p. 546, n. 1); SACKS 1990, p. 161-162; SPOERRI 1991, p. 318. Par ailleurs, la préparation de l'œuvre a dû commencer avant sa rédaction; elle a été fixée entre *c*.56 et *c*.30; SARTORI 1984, p. 529; SACKS 1990, p. 6 (p. 168 : entre *c*.60 et *c*.30).

18 SACKS 1990, p. 162-164.

19 Par exemple, BRAVO 1993, p. 45; RHODES 1993, p. 23. Sur les jugements des historiens modernes sur Diodore, CÀSSOLA 1982, spéc. p. 725-728; SPOERRI 1991, spéc. p. 310-311 + n. 4, 313 + n. 10-11.

20 CHAMOUX 1990; SACKS 1990; SPOERRI 1991; STADTER 1992, p. 85; CHAMOUX, BERTRAC & VERNIÈRE 1993; WIRTH 1993; aussi SARTORI 1984, p. 492-493; CASEVITZ 1991, p. 1; SIRINELLI 1993, p. 167; BIANQUIS & AUBERGER 1997, p. 1.

21 Sur un projet historiographique de Diodore, PAVAN 1987; CANFORA 1990 (avec des réserves sur l'originalité de ce projet); WIRTH 1993. Sur les Prologues, SACKS 1990, p. 9-22; CHAMOUX, BERTRAC & VERNIÈRE 1993, p. XXXIV-XLII.

22 Sur Diodore, l'histoire et la politique, AMBAGLIO 1995, p. 125-157; aussi WIRTH 1993, sur la place de Rome dans sa vision de l'histoire (spéc. p. 25, 40-41).

23 ZECCHINI 1978; SARTORI 1983; 1984; PAVAN 1987, p. 21-23; SACKS 1990, p. 73-76, 172-184; PRESTIANNI GIALLOMBARDO 1991; AMBAGLIO 1995, p. 15-16; BORGEAUD 1997, p. XX-XXI, XXV-XXVI; DEVILLERS sous presse a; aussi WIRTH 1993, p. 50-51.

24 SACKS 1990, p. 68, 70-72; WIRTH 1993, p. 18; aussi CARRIÈRE 1995, p. 70.

25 SACKS 1990, p. 64; aussi WIRTH 1993, p. 11-12.

26 WIRTH 1993, p. 23-24. Sur d'autres thèmes que privilégiait Diodore (clémence, vengeance, colère, φιλανθρωπία, τύχη, précarité de la prospérité, justice...), BRAVO 1993, p. 477; AMBAGLIO 1995, p. 109-118; aussi WIRTH 1993, p. 17-18.

Enfin, il faut prendre en compte les impératifs du genre de l'histoire universelle auquel il s'attaquait (I 1, 1)[27], de même que la manifestation chez lui de ce qu'on pourrait appeler des «conventions» de l'historiographie[28].

Parallèlement, on sera attentif à ses méthodes de travail et à ses techniques de composition. Car, tout compilateur qu'il fût, il restait libre de sélectionner les informations qu'il reprenait à ses garants[29], ou de les enrichir d'apports personnels[30], et il était responsable de la manière dont elles s'intégraient à son ouvrage, dont un intérêt réside dans la cohérence et la continuité du récit[31]. De même, au niveau de l'écriture, son style apparaît unitaire[32].

c. *Le livre V de Diodore et les îles Éoliennes*

Des quarante livres qui composent la *Bibliothèque*, les six premiers ont trait aux événements et récits légendaires antérieurs à la guerre de Troie, «les trois premiers étant consacrés aux antiquités des peuples barbares, les trois autres presque exclusivement aux antiquités grecques» (I 4, 5-7). Les onze suivants, de VII à XVII, présentent l'histoire universelle de la guerre de Troie à la mort d'Alexandre. Dans les livres XVIII-XL sont traités les faits survenus jusqu'au début de la guerre des Gaules. De l'œuvre sont conservés entièrement les livres I-V et XI-XX; pour le reste, on dispose de fragments.

Les premiers livres se détachent nettement : «l'histoire, la géographie, l'ethnographie, le mythe <y> sont indissociablement unis»[33]. Au sein de l'unité qu'ils forment[34], le livre V retient l'attention : entièrement consacré aux îles, il s'apparente à un traité de l'insularité[35] auquel son auteur, un insulaire lui-même, donne le nom de βίβλος νησιωτική (V 2, 1). Il est le seul exemple qu'on ait conservé de *Nésiotika*, genre constitué par des ouvrages relatifs aux îles (et non à une seule d'entre elles)[36]. Or les îles «apparaissent comme le lieu des phénomènes étranges et

---

27 Sur l'universalisme chez Diodore, PAVAN 1987, p. 21-22; SACKS 1990, p. 64, 206; CHAMOUX, BERTRAC & VERNIÈRE 1993, p. XVI; AMBAGLIO 1995, p. 9-10, 126 (qui parle d'un «universalisme mécanique»; aussi p. 153); aussi WIRTH 1993, p. 12-14.

28 Spéc. SACKS 1990.

29 Sur le choix de la matière, AMBAGLIO 1995, p. 17-37.

30 CÀSSOLA 1982, p. 770-773, note l'insertion a) d'observations de nature moralisatrice, b) de détails techniques et érudits, c) de références à l'actualité.

31 CHAMOUX, BERTRAC & VERNIÈRE 1993, p. XVII; WIRTH 1993, par exemple, p. 15.

32 PALM 1955; aussi CHAMOUX, BERTRAC & VERNIÈRE 1993, p. XXVII; WIRTH 1993, p. 10-11.

33 CASEVITZ 1991, p. 5.

34 Sur la spécificité de ces livres, AMBAGLIO 1995, p. 15, 41; BORGEAUD 1997, p. IX-X. Pour une étude qui leur est consacrée, SARTORI 1984.

35 PRONTERA 1989.

36 CECCARELLI 1989 (p. 931-935, sur le livre V de Diodore).

inhabituels, qui concernent non seulement les aspects naturels au sens large, mais même l'organisation sociale des insulaires. L'utopie politique des Grecs a pour royaume les îles»[37].

Dans son livre V plus particulièrement, Diodore laisse dominer les thèmes religieux et paradoxographiques[38]. D'ailleurs, si, jusqu'en V 40, il respecte un ordre géographique conforme à la tradition, il l'abandonne ensuite pour laisser prendre le dessus au thème religieux, de sorte qu'on a pu écrire du livre V qu'il «illustre la théologie grecque au travers du thème des îles»[39]. L'utopie n'en est pas absente[40], singulièrement dans le récit sur Lipari; cette dernière était du reste considérée, dans la littérature ancienne, comme un exemple d'île à propos de laquelle on allait au-delà de ce qui est crédible[41].

D'autres facteurs intervinrent dans le choix et le traitement de ce développement sur les îles Éoliennes. D'abord, Diodore y trouvait l'occasion de présenter sous sa forme la plus articulée une idée de communauté des biens – le célèbre collectivisme liparéen[42] – à laquelle on observe divers échos chez lui, les livres I-V se prêtant à une réflexion plus marquée sur l'organisation de la vie sociale[43]. Ensuite, son récit illustre un recours aux notions de peuplement/dépeuplement comme catégories de la géographie diodoréenne, tant pour l'époque mythique qu'historique[44]. Enfin, on n'exclura pas une dimension «politique», spécialement quand il écrit que les Liparéens étaient en butte à la piraterie des Tyrrhéniens : «Diodore reprend sans doute une vision traditionnelle dans laquelle les Grecs se présentent dans leur bon droit contre les Barbares. Les Liparéens se rangent ainsi aux côtés d'une des trois plus puissantes cités grecques du début du V^e^ siècle, Syracuse, et dans une série d'événements où les Grecs d'Occident se plaisent à montrer des mérites égaux à ceux qui ont affronté les Perses»[45].

Pour terminer, on fera écho à une distinction que P. Ceccarelli a établie à l'intérieur du livre V entre deux groupes d'îles, «isole dell'Egeo, di

---

37 PRONTERA 1989, p. 171; aussi GABBA 1981, p. 56-57; LACROIX 1983, p. 77-83; CECCARELLI 1989, p. 904, 935. Sur l'insularité dans la pensée grecque, VILATTE 1991.

38 PRONTERA 1989, p. 172-173.

39 PRONTERA 1989, p. 179.

40 Sur l'utopie dans les livres I-V de la *Bibliothèque*, SARTORI 1984, p. 506-520.

41 GABBA 1981, p. 56 (aussi p. 59 : sur le passage relatif à Lipari comme exemple d'une utopie insulaire en relation avec l'observation sociale et politique).

42 À ce propos, REINACH 1890; KAZAROW 1903; BUCK 1959; FINLEY 1968, p. 37-38; GRAS 1985, p. 515-516 + n. 113; FOUCHARD 1996; aussi DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 486-488; SAMMARTANO 1996, p. 52-53. Sur les utopies égalitaires à l'époque hellénistique, MOSSÉ 1969.

43 AMBAGLIO 1995, p. 154-155.

44 AMBAGLIO 1995, p. 69-70.

45 FOUCHARD 1996, p. 63. Sur la propagande delphique de Syracuse, *infra*, p. 261-265.

tradizioni marcatamente greche, e altre isole, abitate da Greci e non, del Mediterraneo ma anche dei mari esterni»; alors que les aspects mythiques seraient plus marqués pour les premières, pour les autres, parmi lesquelles comptent les Éoliennes, les traits privilégiés seraient le nom de l'île, sa position, sa description, l'ethnographie et les indications sur les habitants[46]. Mais, globalement, la littérature sur les îles se prête à des récits de fondations[47], lesquels sont nombreux dans le livre V de la *Bibliothèque*, où l'on trouve plusieurs mentions d'œcistes[48]. Cette dernière remarque amène à Pentathlos.

d. *Pentathlos en Sicile*

Dans la digression sur les îles Éoliennes, sur la longue histoire desquelles se porte l'intérêt de Diodore, les lignes sur Pentathlos viennent après une remarque sur les Sicanes et les Sikèles. Cette notice se justifie par le fait que deux des fils d'Éole, Phérémon et Androclès, régnèrent sur la Sicile, depuis le détroit jusqu'à la zone de Lilybée (V 8, 1)[49]. C'est du reste précisément dans cette dernière contrée que vinrent d'abord les colons conduits par Pentathlos, lesquels y trouvèrent encore une certaine turbulence.

De même, au sein des lignes consacrées au Cnidien, les volets siciliens et éoliens de son aventure paraissent se répondre. Un contraste semble ainsi opérant entre la manière violente dont les colons sont chassés de Sicile et le bon accueil qu'ils reçoivent à Lipari (φιλόφρονος ἀποδοχῆς τυχόντων), lequel fonctionne lui-même par analogie avec celui qui y avait été réservé à Éole (V 7, 6)[50], exemple de l'interdépendance que l'on constate chez Diodore entre «traditions mythiques» et «données historiques» relatives aux îles Éoliennes[51].

Ce sont en tout cas ces dernières qui sont au centre des préoccupations de l'auteur[52], ainsi que le montre l'espace qui leur est consacré. Certes, Pentathlos périt en Sicile. Mais, après sa mort, ses compagnons abordent à Lipari, où ils trouvent cinq cents descendants des compagnons d'Éole

---

[46] CECCARELLI 1989, p. 932-933 (p. 932 pour la citation).

[47] CECCARELLI 1989, p. 904.

[48] SARTORI 1984, p. 502.

[49] En V 8, 1, Diodore écrit également que la partie orientale de la Sicile était occupée par les Sikèles, alors que la partie occidentale était domaine sicane (aussi V 2, 1; 6).

[50] FABRE 1981, p. 65 (celui-ci souligne une autre similitude : comme Éole, les colons cnidiens et rhodiens se substituent aux anciens maîtres du pays); SAMMARTANO 1996, p. 48.

[51] SAMMARTANO 1996. Une réflexion sur le rapport entre mythe et histoire figure dans la préface du livre IV de Diodore; CANFORA 1990, p. 318-319. Sur mythe et histoire dans la *Bibliothèque*, AMBAGLIO 1995, p. 39-57; dans les livres I-V, SARTORI 1984.

[52] Avec des glissements successifs dans le temps : Μετὰ δε ταῦτα apparaît quatre fois dans les paragraphes 7, 5; 9, 1 et 9, 5, ὕστερον, trois fois dans le paragraphe 9 (1, 4, 5); GRAS 1985, p. 517-519.

qui les persuadent d'habiter avec eux. Même si cette installation paraît en fin de compte ressortir à un concours de circonstances, et malgré la disparition de Pentathlos à ce moment, ce dernier n'en apparaît pas moins, dans la narration de Diodore, comme «l'ultimo greco colonizzatore delle Eolie»[53].

Toutefois, indépendamment de son lien avec l'histoire de Lipari, l'escale sicilienne de Pentathlos était de nature à retenir l'attention de Diodore.

Tout d'abord, il faut songer à la dimension morale de la *Bibliothèque*[54], qui amenait son auteur à faire écho aux histoires remarquables, comme celle de Pentathlos.

Ensuite, Diodore est sicilien. Son patriotisme est manifeste et, pour lui, tout ce qui arrive dans l'île vaut d'être connu[55]. Il ne pouvait dès lors manquer de rapporter l'étape sicilienne des colons de Lipari.

Diodore s'intéressait aussi à l'histoire militaire[56], à la prouesse individuelle en particulier[57]. Ses récits de bataille, terrain privilégié pour les lieux communs historiographiques[58], mettent en évidence le rôle du chef[59]. Il distingue d'ordinaire deux phases dans le combat : alors que la bataille est indécise, ou mal engagée pour les futurs vainqueurs, la situation bascule à la suite de la mort du chef de l'armée adverse ou de l'intervention de celui de l'armée victorieuse[60]. Dans le cas de Pentathlos, même si l'on ne se trouve pas à proprement parler dans un contexte de bataille, on discerne deux phases : les circonstances, un temps contraires aux Cnidiens et aux Rhodiens, deviennent plus propices après la mort de Pentathlos, et leur expédition coloniale est en définitive menée à bien.

Enfin, une fonction de l'histoire était, selon Diodore, de perpétuer le souvenir des hommes illustres (I 2, 2-5; IV 1, 4; [X 12]). Ainsi, dans la seconde moitié du livre V, en particulier à propos de la Crète et de Rhodes, est exposée une série de mythes où sont évoqués dieux et héros[61]. En outre, il était attentif à l'origine des personnalités qu'il décrivait, à leur εὐγένεια[62]. Or Pentathlos se présentait comme de la lignée d'Hippotès,

---

53 Formule de MANNI 1963, p. 169 (évoquée par DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 485).

54 Par exemple, SACKS 1990, p. 25-28, 82, 180, 205; CHAMOUX, BERTRAC & VERNIÈRE 1993, p. LVI-LVIII; RHODES 1993, p. 23.

55 AMBAGLIO 1995, p. 157.

56 CHAMOUX, BERTRAC & VERNIÈRE 1993, p. LI-LIV.

57 Sur histoire et biographie chez Diodore, AMBAGLIO 1995, p. 83-95.

58 AMBAGLIO 1995, p. 119.

59 Sur l'image du chef chez Diodore, AMBAGLIO 1995, p. 122-123.

60 VIAL 1977, p. XX-XXII; CHAMOUX, BERTRAC & VERNIÈRE 1993, p. XLVIII-LI; AMBAGLIO 1995, p. 121, n. 10.

61 CHAMOUX, BERTRAC & VERNIÈRE 1993, p. L.

62 WIRTH 1993, p. 29-30.

descendant d'Héraclès[63]. Cette prestigieuse ascendance invite à mettre le Cnidien en parallèle avec un autre Héraclide, Dorieus, venu en Sicile, selon le même Diodore, rechercher le «bien» d'Héraclès (IV 23, 3)[64]. Toutefois, contrairement à ce qu'il fait pour Dorieus, Diodore ne met pas explicitement Pentathlos en relation avec la geste d'Héraclès. Ici, l'intérêt pour les Héraclides ressortit pour l'essentiel au non-dit, même si, au niveau de la structure de l'ouvrage, le désir de rapprocher les destinées de Dorieus et de Pentathlos a pu amener Diodore à modifier dans une certaine mesure son évocation du Cnidien, dont les tribulations sont rapportées en second lieu[65].

2. *Pausanias X 11, 3-4*

Dans la Περιήγησις τῆς Ἑλλάδος de Pausanias, le livre X est consacré à la Phocide. À Delphes, le périégète, qui vient d'entrer dans le sanctuaire d'Apollon (fig. 1) (X 9, 1), a entamé l'ascension de la Voie Sacrée[66]. Après avoir signalé le Trésor des Sicyoniens (X 11, 1)[67], des offrandes cnidiennes et le Trésor des Siphniens (X 11, 1-2)[68], il écrit :

> 3. ἀνέθεσαν δὲ καὶ ἀνδριάντας Λιπαραῖοι ναυμαχίαι κρατήσαντες Τυρρηνῶν. οἱ δὲ Λιπαραῖοι οὗτοι Κνιδίων μὲν ἦσαν ἄποικοι, τῆς δὲ ἀποικίας ἡγεμόνα γενέσθαι φασὶν ἄνδρα Κνίδιον· ὄνομα δὲ εἶναί οἱ Πένταθλον Ἀντίοχος ὁ Ξενοφάνους Συρακούσιος ἐν τῇι Σικελιώτιδι συγγραφῆι φησι. λέγει δὲ καὶ ὡς ἐπὶ Παχύνωι τῆι ἄκραι τῆι ἐν Σικελίαι κτίσαντες πόλιν αὐτοὶ μὲν ἐκπίπτουσιν ὑπὸ Ἐλύμων καὶ Φοινίκων πολέμωι πιεσθέντες, τὰς νήσους δὲ ἔσχον ἐρήμους ἔτι ἢ ἀναστήσαντες τοὺς ἐνοικοῦντας, ἃς {καὶ} κατὰ τὰ ἔπη τὰ Ὁμήρεια Αἰόλου καὶ ἐς ἡμᾶς ἔτι ὀνομάζουσι. 4. τούτων Λιπάραν μὲν κτίσαντες πόλιν ἐνταῦθα οἰκοῦσιν, Ἱέραν δὲ καὶ Στρογγύλην καὶ Διδύμας γεωργοῦσι διαβαίνοντες ναυσὶν ἐς αὐτάς. ἐν δὲ τῇι Στρογγύληι καὶ πῦρ δῆλόν ἐστιν ἀνιὸν ἐκ τῆς

---

[63] L'ancêtre de Pentathlos, Hippotès, arrière-petit-fils d'Héraclès, qui prit part au retour des Héraclides, ne semble avoir aucun rapport avec l'Hippotès père d'Éole (DIOD. V 7, 6; aussi HOM., *Od.* X 2 et 36; cependant DIOD. IV 67, 2-7, où le Éole des îles est fils de Poseidon et d'Arné, elle-même fille d'un Éole, fils d'Hippotès; KROLL 1913, n°1). Sur l'Hippotès descendant d'Héraclès, KROLL 1913, n°2; BÉRARD 1957, p. 259, n. 3; PRINZ 1979, p. 300, 305-307. Sur ces questions de généalogie et leurs implications idéologiques, SAMMARTANO 1996, p. 39-42, 49, n. 41.

[64] JOURDAIN-ANNEQUIN 1989, p. 298. Dans un cas comme dans l'autre, la nécessité de justifier une prétention territoriale est patente; par exemple, GIANGIULIO 1983, p. 803 + n. 54, p. 829 (qui suppose un lien entre les deux Hippotès); aussi MERANTE 1967a, p. 99; FABRE 1981, p. 66 («Ne peut-on même se demander si les colons cnidiens n'entretenaient pas une équivoque sur les ancêtres de Pentathlos, l'héraclide et le fils de Mimas, père d'Éole»).

[65] PARETI 1912-1913, p. 1031-1032. Aussi *infra*, p. 202-204.

[66] Sur l'itinéraire de Pausanias dans le sanctuaire, DAUX 1936, ainsi que BOMMELAER 1991, dont je reprends la numérotation des édifices.

[67] N°121 de J.-F. Bommelaer : le monument se voyait de face depuis l'entrée du sanctuaire et pouvait servir de point de repère.

[68] N°122 de J.-F. Bommelaer : les deux trésors se tournaient le dos.

γῆς· καὶ ἐν Ἱέραι δὲ πῦρ τε αὐτόματον ἐπὶ ἄκρας ἀνακαίεται τῆς νήσου, καὶ ἐπὶ θαλάσσηι λουτρά ἐστιν ἐπιτήδεια, ‹εἰ› δέξεταί σε ἠπίως τὸ ὕδωρ, ἐπεὶ ἄλλως γε χαλεπὸν ὑπὸ ζεστότητός ἐστιν ἐμβαίνεσθαι (PAUS. X 11, 3-4) (éd. ROCHA-PEREIRA 1981).

3. Les Liparéens consacrèrent aussi des statues après avoir triomphé des Tyrrhéniens dans une bataille navale. Ces Liparéens étaient des colons de Cnide, et le chef de la colonie fut d'ailleurs, dit-on, un Cnidien. Son nom était Pentathlos d'après ce que dit Antiochos de Syracuse, fils de Xénophane, dans son Histoire de Sicile. Il dit aussi qu'ils avaient fondé une ville au cap Pachynos en Sicile, mais qu'ils en furent chassés par les Élymes et les Phéniciens, après avoir été pressés à la suite d'un combat, et qu'ils occupèrent les îles, soit qu'elles fussent désertes, soit qu'ils en eussent évincé les habitants, des îles qui sont appelées d'Éole dans les poèmes homériques et encore aujourd'hui. 4. Ils fondèrent dans celle de Lipari une ville où ils habitent, et ils cultivent Hiéra, Strongylé et Didymes, où ils passent en bateaux. À Strongylé, un feu est visible, qui sort de la terre; à Hiéra aussi, un feu s'allume spontanément sur le sommet de l'île et, sur le bord de la mer, il y a des bains chauds, excellents, si l'eau te reçoit avec douceur, sinon il est difficile d'y entrer à cause de la chaleur.

La mention de statues, offrandes des Liparéens, témoignages d'une victoire remportée par eux sur les Tyrrhéniens[69], déclenche ce court excursus. Pour Pausanias, comme pour Diodore, ce qui mérite l'attention est l'établissement des Cnidiens dans les îles Éoliennes, et non les affaires de Sicile. Aussi passe-t-il rapidement sur ce qui s'est produit là-bas. Mais, à la différence de Diodore, il cite une source : Antiochos de Syracuse.

a. *Pausanias X 11, 3 = Antiochos de Syracuse,* FGH *555* F *1*

Antiochos de Syracuse[70], logographe du V^e^ s., contemporain, probablement plus ancien que Thucydide[71], avait écrit une histoire de Sicile en neuf livres (Σικελικά) allant de Kokalos, roi légendaire des Sicanes, jusqu'à 424/423, ainsi qu'une histoire d'Italie sans doute en un seul livre (Περὶ Ἰταλίας σύγγραμμα). Il se serait spécialement intéressé aux populations indigènes non grecques[72]. Élevé dans un climat où l'influence des tyrans deinoménides de Syracuse devait encore se faire sentir, il fut le spectateur des événements cruciaux qui se passaient alors en Sicile[73]. Le fait que son histoire de Sicile – la première histoire sicilienne, semble-t-il,

---

[69] Sur des offrandes liparéennes à Delphes après des affrontements avec les Étrusques, aussi STR. VI 2, 10.

[70] Sur Antiochos, JACOBY 1955, p. 486-490; ARRIGHETTI 1979, p. 143-144; MOSCATI CASTELNUOVO 1987; PEARSON 1987, p. 11-18; LURAGHI 1990; PRONTERA 1992a; RONCONI 1996. Pour une bibliographie, BIANCHETTI 1987, p. 10, n. 8. Aussi ANELLO 1988-1989, p. 297-298, 305-306.

[71] JACOBY 1955, p. 486; PRONTERA 1992a, p. 113.

[72] PEARSON 1987, p. 12-14.

[73] PRONTERA 1992a, p. 114-115.

dont le but aurait été de combler les lacunes laissées par Hérodote dans ce domaine[74] –, rédigée *c.*420[75], se terminait en 424, avec la paix de Géla, traduit peut-être un choix politique : à cette occasion, grâce à la médiation du Syracusain Hermocrate, un accord temporaire fut trouvé entre les cités siciliennes en vue du bien commun de l'île, menacée par l'impérialisme athénien[76]. Antiochos aurait adhéré aux idées développées alors, ce qui se marquerait notamment dans les fragments qui sont parvenus de son histoire d'Italie écrite avant 415[77].

On se demandera en outre si Pausanias n'a pas hérité d'Antiochos le schéma selon lequel il relate la colonisation à Lipari. De façon générale, les récits sur les fondations coloniales occupaient une grande place dans l'œuvre du Syracusain[78]. Or, d'après ce qu'on peut en percevoir, ils reproduisaient certains motifs : ainsi, dans plusieurs fragments qui concernent une colonisation (Crotone, Vélia et, dans le cas présent, Lipari), l'historien dit que les colons doivent abandonner un premier site dont ils sont expulsés[79]. Ceci relève certes d'un lieu commun sur la colonisation (*cf.* Gadès ou Carthage), mais on ne peut exclure qu'Antiochos l'ait exploité comme clé de lecture.

C'est par ailleurs ici la seule fois que Pausanias cite Antiochos de Syracuse. Ceci ne plaide pas en faveur d'une utilisation directe[80]. Pour F. Jacoby, qui présente tout le passage comme un fragment d'Antiochos, le périégète pourrait tenir son information de Polémon d'Ilion[81]; L. Pearson a songé à l'intermédiaire de Timée[82].

Du reste, Pausanias donne l'impression de hiérarchiser ses informations sur les Liparéens[83]. Sur l'origine cnidienne des colons, il ne laisse percer

---

74 JACOBY 1955, p. 486. Antiochos écrivait en dialecte ionien, ce qui pourrait signifier qu'il voulait être reconnu comme l'«Hérodote de l'Ouest»; ARRIGHETTI 1979, p. 144; PEARSON 1987, p. 11.

75 Pour ARRIGHETTI 1979, p. 144, l'ouvrage dut être en tout cas rédigé avant 415.

76 PRONTERA 1992a, p. 126, 127; aussi RONCONI 1996, p. 69-70 (+ n. 21). On peut également penser à la façon dont Antiochos est qualifié par PEARSON 1987, p. 15, «presumably a patriotic Syracusan».

77 PRONTERA 1992a, spéc. p. 124-127, 133, 135. Pour une date postérieure, RONCONI 1996, qui voit dans le même ouvrage sur l'Italie les traces discrètes d'une propagande favorable à Denys Ier.

78 PRONTERA 1992a, p. 113.

79 PEARSON 1987, p. 15-18.

80 Par exemple, BIANCHETTI 1987, p. 17.

81 JACOBY 1955, p. 490-491; 1955a, p. 292. Déjà *FHG* I, p. 181, fr. 2. Aussi MERANTE 1967a, p. 92. Sur le type d'informations qu'on pouvait trouver chez Polémon d'Ilion, GABBA 1981, p. 60-61.

82 PEARSON 1987, p. 66; néanmoins, à la p. 18, il écrit que Pausanias semble avoir eu un accès direct au texte d'Antiochos. C'est en fait un autre débat, celui de la relation Antiochos - Thucydide, qui a surtout retenu l'attention.

83 MERANTE 1967a, p. 95.

aucun doute (οἱ δὲ Λιπαραῖοι οὗτοι Κνιδίων μὲν ἦσαν ἄποικοι). Pour ce qui regarde la précision selon laquelle ils étaient dirigés par un Cnidien, il n'indique pas sa source (τῆς δὲ ἀποικίας ἡγεμόνα γενέσθαι φασὶν ἄνδρα Κνίδιον) – V. Merante songe à une tradition locale[84]. C'est seulement à propos du nom de ce chef, Pentathlos, qu'il dit avoir pour garant Antiochos de Syracuse (ὄνομα δὲ εἶναί οἱ Πένταθλον Ἀντίοχος ὁ Ξενοφάνους Συρακούσιος ἐν τῇι Σικελιώτιδι συγγραφῇι φησι). Le même auteur est aussi sa source pour la Sicile (λέγει δὲ καὶ...). Enfin, pour ce qui concerne les renseignements sur Lipari même, aucune autorité n'est invoquée[85].

Une telle présentation attire l'attention sur la relativité de la notion de fragment, d'autant que, en l'occurrence, la présence d'un intermédiaire peut être tue par Pausanias. Il faut dire que, de façon générale, on a peu étudié la manière dont le périégète sélectionnait et utilisait ses sources, même si l'on en a souligné le caractère composite[86]. En tout cas, on ne négligera pas la part d'initiative dans son travail; comme l'écrit V. Merante, «il passo di Pausania non è 'un frammento dell'opera di Antioco', ma una 'notizia della Περιήγησις di Pausania', *desunta* dall'opera di Antioco»[87].

b. *Le récit sur Pentathlos*

Œuvre de cabinet, la *Périégèse* est aussi celle d'un voyageur, d'un homme de terrain. Pour Pausanias, la chose vue est souvent prétexte à une digression sur une chose entendue, de sorte que θεωρήματα et λόγοι, dimensions spatiale et temporelle, mêlant axes descriptif et narratif, entretiennent chez lui un rapport d'interaction[88]. Une intention historique traverse ainsi la *Périégèse*[89], affectant la structure de chaque livre[90] et se doublant de procédés compositionnels, comme la recherche de correspondances entre Delphes et Olympie[91]. Cet intérêt pour l'histoire, conçu dans une perspective d'enrichissement intellectuel et moral pour le lecteur[92], n'est pas dépourvu d'échos contemporains : une réflexion sur le rapport de

---

[84] MERANTE 1967a, p. 95-97; aussi BIANCHETTI 1987, p. 21. Sur l'utilisation de traditions locales par Pausanias, MUSTI 1987, p. XXVI; LACROIX 1994.

[85] DUNBABIN 1948, p. 331, n. 1; MERANTE 1967a, p. 95.

[86] MUSTI 1987, p. XXIV-XXXIV; BIRASCHI & MADDOLI 1993, p. 202, n. 37; p. 208; aussi MOGGI 1996, p. 102.

[87] MERANTE 1967a, p. 93.

[88] LAFOND 1991, p. 44; 1996, p. 179; MOGGI 1993, p. 407, 410; MUSTI 1996, p. 13.

[89] Par exemple, MUSTI 1984; CHAMOUX 1988; LAFOND 1991; BEARZOT 1992; REVERDIN & GRANGE (éds) 1996; aussi BIRASCHI & MADDOLI 1993, p. 202; MOGGI 1993, p. 417.

[90] MUSTI 1996.

[91] MUSTI 1996, p. 24.

[92] CHAMOUX 1996, p. 49, 67-68.

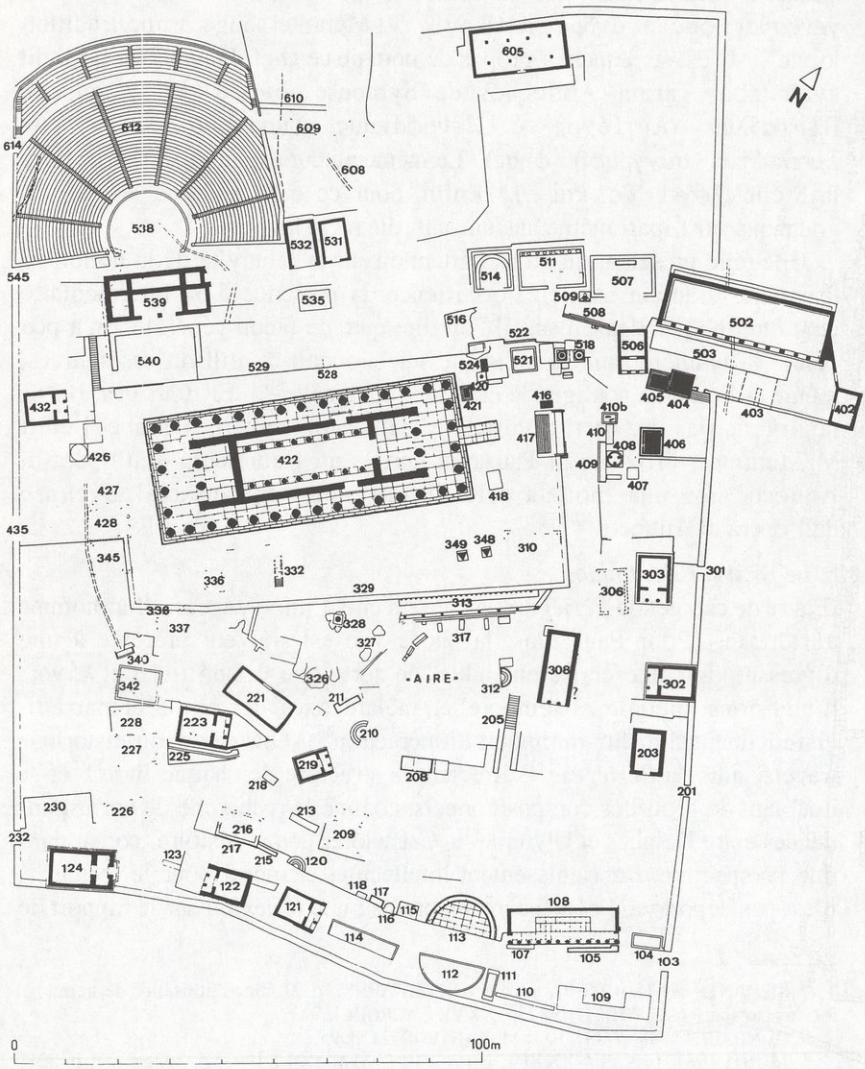


Fig. 1. – Delphes. Plan restitué du sanctuaire d'Apollon vers la fin du II^e s. ap. J.-C. (en tireté, les monuments enfouis) (1/1000^e) (BOMMELAER 1991, pl. V, entre p. 240-241) : **121** : Trésor des Sicyoniens; **122** : Trésor des Siphniens et statues cnidiennes; **123** : Base des Liparéens; **124** : Trésor des Thébains; **219** : Trésor des Cnidiens ?; **329** : Soutènement de la terrasse du Temple; **417** : Autel d'Apollon; **518** : Offrandes des Deinoménides.

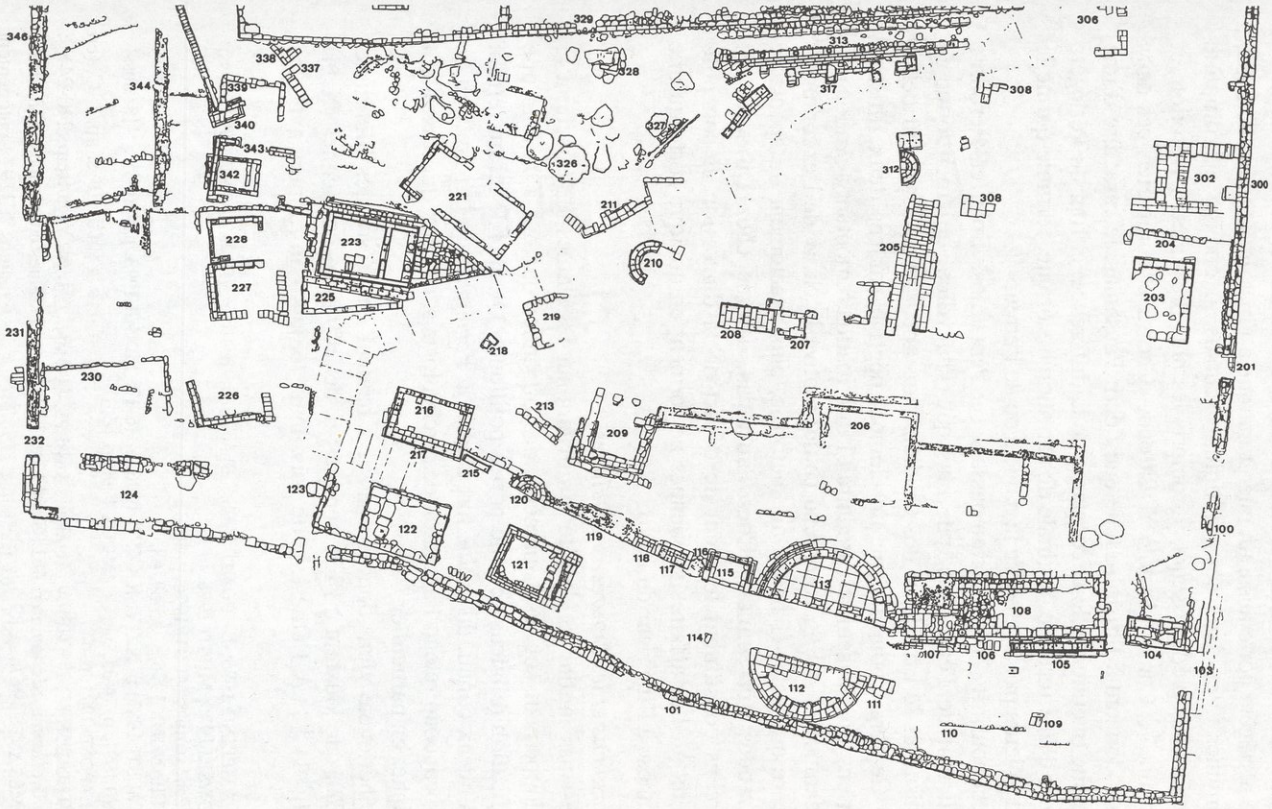


Fig. 2. – Delphes. Plan de la zone inférieure du sanctuaire d'Apollon : état actuel (1/500e) (BOMMELAER 1991, pl. II, entre p. 102-103).

la Grèce avec Rome semble avoir compté[93], et des références à la politique des Antonins, notamment d'Hadrien, sont observables[94].

Le périégète porte aussi un intérêt marqué à l'histoire la plus ancienne, aux mythes[95], et dans ses multiples excursus, il corrige et complète volontiers ses prédécesseurs, y compris les plus prestigieux, Hérodote et Thucydide[96]. Comme le note Y. Lafond, «Choisir et compléter, ces deux critères donnent à l'histoire telle que l'écrit Pausanias, le caractère d'une recherche intentionnelle et constante de la différence, et font du Périégète l'auteur d'une formule originale de narration historique, formule qui ne le met d'ailleurs pas à l'abri de la naïveté ou de l'erreur»[97].

Ceci pourrait s'appliquer au passage sur Pentathlos. En effet, Hérodote ne dit mot de Pentathlos, pas plus que Thucydide, qui mentionne la colonisation de Lipari par des Cnidiens sans apporter de détail sur celle-ci[98]. Ce serait pour fournir un élément négligé par ces deux illustres historiens que Pausanias reproduirait l'information remontant à Antiochos.

Néanmoins, si l'on comprend ce qui motive le choix de l'excursus, il demeure que celui-ci naît d'une autopsie, plus exactement du spectacle d'offrandes liparéennes. Chez Pausanias, comme chez Diodore, les Liparéens constituent le point de départ de la digression et son pôle d'intérêt[99]. Les affaires siciliennes ne forment en quelque sorte qu'une parenthèse à l'intérieur du *logos*.

c. *Pausanias et les Liparéens à Delphes*

Il n'est pas inutile de s'arrêter un instant sur les statues qui suscitent le développement sur les Liparéens, des offrandes qui ont à la fois une signification religieuse et une portée politique. On aborde ici un terrain sinon mieux connu, du moins fort étudié; la *Périégèse* de Pausanias a en effet beaucoup retenu l'attention des archéologues, de ceux qui travaillent à Delphes en particulier[100].

Le périégète vient donc de passer à hauteur du Trésor des Siphniens (n°122), que jouxtent à l'Est, semble-t-il, des offrandes cnidiennes (X 11, 1) (fig. 1)[101]. À l'Ouest, cette fois, mais toujours en rapport avec les

---

93 AMELING 1996; LAFOND 1996. Spéc. pour le livre VII, LAFOND 1991; aussi OSTROWSKI 1986; MUSTI 1996, p. 18.

94 Par exemple, MUSTI 1996, p. 30-31.

95 CHAMOUX 1996, p. 55-59, 68.

96 MUSTI 1987, p. XXIV, XXXVI; 1996, p. 16-17; MOGGI 1993, p. 410-412, 418; aussi LAFOND 1991, p. 34-35, 38; CHAMOUX 1996, p. 65.

97 LAFOND 1991, p. 44.

98 THUC. III 88, 2, Κνιδίων ἄποικοι. Aussi PS.-SCYMN. 255-258, 263-264; STR. VI 2, 10; EUST., *Comm. ad Dion. Per.* 461 (*GGM* II, p. 304); *Hom. Od.* X 1 (Devarius, p. 362).

99 MERANTE 1967a, p. 89.

100 CHAMOUX, BERTRAC & VERNIÈRE 1993, p. IX-XXIX.

101 BOMMELAER 1991, p. 126.

Cnidiens (ἀνέθεσαν δὲ καὶ...[102]), se trouvent les statues humaines qui ont été offertes par les Liparéens (ἀνδριάντας Λιπαραῖοι, n°123). L'espace entre le Trésor des Siphniens et celui des Thébains (n°124), que Pausanias nomme ensuite (X 11, 5) – les deux Trésors sont identifiés avec certitude – étant assez vaste, on y localise l'emplacement des statues liparéennes. On ne les a cependant pas identifiées avec exactitude. G. Daux signale, à partir des plans dressés par H. Convert et A. Tournaire, «quelques dalles de calcaire qui ont pu appartenir à la fondation de notre base»[103]. Le plan de J.-F. Bommelaer (fig. 2) «tient compte de dalles déplacées depuis leur découverte, mais la forme de la base reste hypothétique»[104].

Arrivé plus haut[105], Pausanias signale encore une offrande – de vingt statues – des Liparéens, cette fois dans la zone du temple d'Apollon[106]. Il s'ensuit un second *logos* sur les Liparéens :

> Παραλογώτατον δὲ ἐπυνθανόμην ὑπάρξαν Λιπαραίοις ἐς Τυρσηνούς. τοὺς γὰρ δὴ Λιπαραίους ἐναντία ναυμαχῆσαι τῶν Τυρσηνῶν ναυσὶν ὡς ἐλαχίσταις ἐκέλευσεν ἡ Πυθία. πέντε οὖν ἀνάγονται τριήρεσιν ἐπὶ τοὺς Τυρσηνούς· οἱ δέ – ἀπηξίουν γὰρ μὴ ἀποδεῖν Λιπαραίων τὰ ναυτικά – ἀντανάγονταί σφισιν ἴσαις ναυσί. ταύτας τε οὖν αἱροῦσιν οἱ Λιπαραῖοι καὶ ἄλλας πέντε ὑστέρας σφίσιν ἀνταναχθείσας, καὶ τρίτην νεῶν πεντάδα καὶ ὡσαύτως τετάρτην ἐχειρώσαντο. ἀνέθεσαν οὖν ἐς Δελφοὺς ταῖς ἁλούσαις ναυσὶν ἀριθμὸν ἴσα Ἀπόλλωνος ἀγάλματα (PAUS. X 16, 7) (éd. ROCHA-PEREIRA 1981).
>
> J'ai connaissance d'un fait fort étrange qui s'est produit alors que les Liparéens avaient affaire avec les Tyrrhéniens. En effet, la Pythie avait ordonné aux Liparéens de combattre les Tyrrhéniens avec le plus petit nombre possible de vaisseaux. Ils s'avancent donc avec cinq trières contre les Tyrrhéniens; ceux-ci, qui jugeaient déshonorant d'être inférieurs aux Liparéens dans l'art de naviguer, leur opposent un nombre égal de navires. Les Liparéens s'emparent donc de ceux-ci, et de cinq autres qui leur sont opposés ensuite, puis encore d'autant, et enfin d'un quatrième groupe de

---

[102] Sur la valeur du δὲ καί, DAUX 1936, p. 196, a songé à une volonté de rapprochement entre les ἀνδριάντες liparéens et les ἀγάλματα cnidiens, association d'autant plus fondée que les premiers sont des colons venus de Cnide, mais, selon lui, «il ne semble pas que Pausanias ait voulu – ou su – tirer parti d'aucun de ces deux rapports logiques».

[103] DAUX 1936, p. 101 : *BCH* 18 (1894), pl. IX (la Voie Sacrée au-dessous du Trésor des Athéniens, fouille de avril-juin 1894) et TOURNAIRE 1902, pl. V. G. Daux (p. 101-102, n. 3) rapporte aussi l'hypothèse de DE LA COSTE-MESSELIÈRE 1936, p. 472 (ainsi que son plan restauré), qui restitue, avec des réserves, à cette place un petit trésor. Sur les offrandes liparéennes à Delphes, état de la question par BERNABÒ BREA & CAVALIER 1991, p. 101-109.

[104] BOMMELAER 1991, p. 126.

[105] PAUS. X 11, 5, mentionne un Trésor des Cnidiens : n°219 de BOMMELAER 1991, p. 141-143 + fig. 50 (restitution du parcours de Pausanias dans la région de l'Aire).

[106] PAUS. X 16, 7. Malgré ces deux mentions, Pausanias ne parlerait pas de toutes les offrandes liparéennes; ROTA 1973, p. 143, 157.

> cinq. Ils consacrèrent donc à Delphes des statues d'Apollon en nombre égal aux navires qui avaient été pris[107].

Au moment de livrer cette information, Pausanias – toujours animé du désir de produire une matière originale – utilise le terme ἐπυνθανόμην, ce qui laisserait croire à des renseignements recueillis dans le sanctuaire de Delphes. Toutefois, sans négliger la présence à ses côtés de guides et d'autres voyageurs[108], on pensera aussi à un complément d'information tiré des sources utilisées pour le premier excursus : Antiochos de Syracuse[109] ou l'une de ces histoires locales auxquelles recourait volontiers le périégète.

En tout cas, son récit, chronologiquement non fixé avec précision et ne s'intégrant pas dans un cadre historique suffisamment circonstancié[110] (l'hostilité avec les Étrusques est un leitmotiv dans l'histoire de Lipari), n'est pas dépourvu d'une connotation légendaire qui est inspirée peut-être par un patriotisme local[111] et qui pourrait rappeler le stratagème employé lors du combat entre les Horaces et les Curiaces[112]. Ceci engage à poser une question : n'y a-t-il pas une coïncidence troublante entre le nom «Pentathlos» et le chiffre «cinq» (πέντε) rapporté dans l'anecdote de Pausanias ? Le héros cnidien porte un nom pour le moins extraordinaire qui incite à songer à l'accomplissement d'un exploit[113] : ne se serait-il pas constitué, autour de la fondation de Lipari par Cnide et/ou d'une «exceptionnelle» bataille navale ayant opposé (peut-être dans les premiers moments de la cité[114]) des Liparéens, colons de Cnide, aux Étrusques, un récit de fondation avec un héros nimbé de légende, Pentathlos ?

---

107 Sur la localisation de ces vingt Apollon, BOMMELAER 1991, p. 150-153 + fig. 60.

108 Dans ce sens, COLONNA 1984, p. 563, «Pausanias nous rapporte cette tactique ainsi qu'il l'avait apprise sur place».

109 ROTA 1973, p. 149.

110 Voir cependant la tentative de reconstruction de COLONNA 1984, spéc. p. 563-564, avec datation de la victoire donnant lieu à l'offrande des vingt Apollon *c.*480-475. Aussi FOUCHARD 1996, p. 63, «L'oracle permet sans doute de dissimuler une faiblesse numérique réelle».

111 DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 489 (qui n'exclut pas que la narration présente un noyau clairement historique).

112 COLONNA 1984, p. 563.

113 *Cf.* HORNBLOWER 1991, p. 496, «a rather suspiciously athletic name for a job given to a distinguished athlete». On notera, dans un autre récit teinté de légende relatif aux Liparéens, la mention d'un personnage qui porte lui aussi un nom prédestiné : Théodotos, combattant valeureux qui est sacrifié aux dieux après une victoire; *schol.* OV., *Ibis* 465; GRAS 1985, p. 519-520. Aussi ES. 51 : anecdote relative à un πένταθλος (pentathle), qui se vante d'un exploit accompli à Rhodes.

114 DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 489, 490.

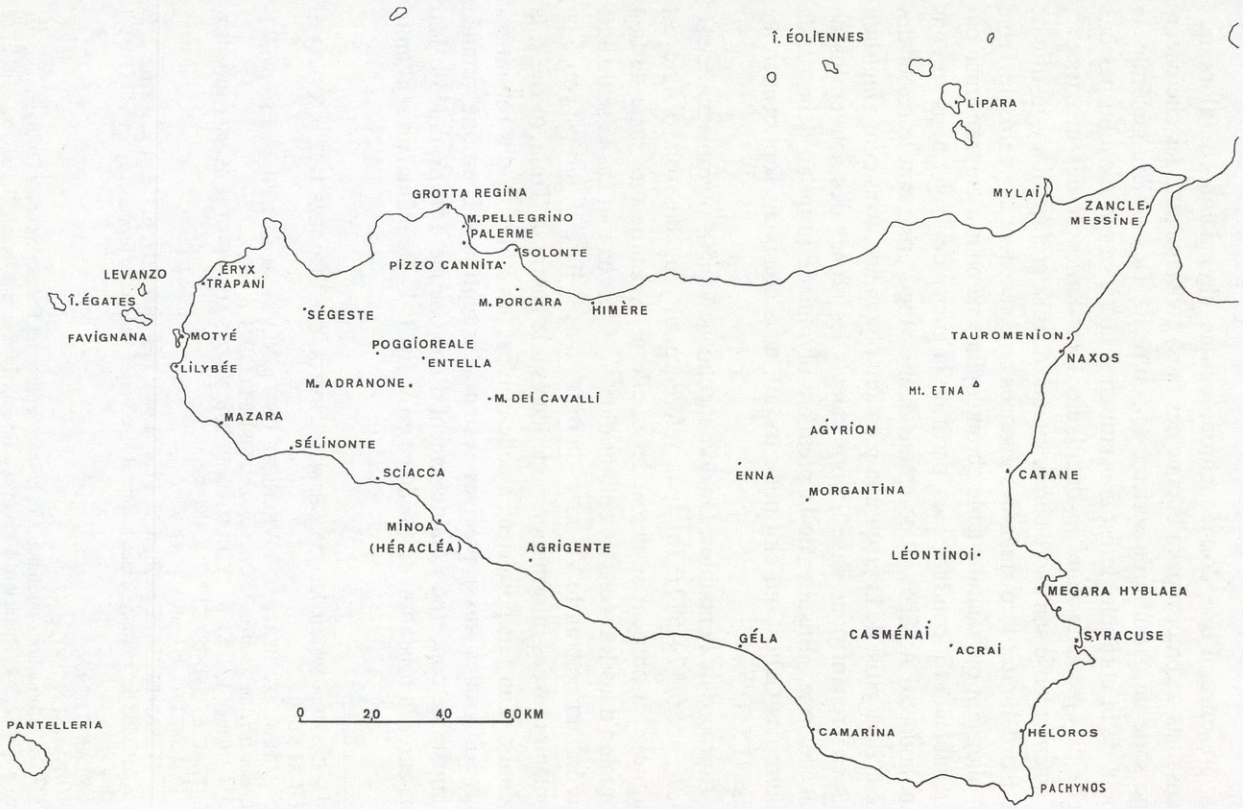


Fig. 3. – Principaux sites de Sicile.

B. *Pentathlos en Sicile*

1. *La 50e olympiade*

La présence d'une donnée chronologique chez Diodore (alors que Pausanias ne précise pas l'époque des faits) constitue pour les chercheurs une sorte de garantie du sérieux de son récit. De manière générale, le souci de la chronologie est constant chez lui[115], ce qui n'exclut pas que celle-ci «présente dans le détail des incertitudes et des erreurs»[116]. L'auteur expose son cadre chronologique dans sa préface; il s'y justifie de ne pas délimiter fermement les époques qui précèdent la guerre de Troie en alléguant qu'«aucune table chronologique ne nous a été transmise qui fût fiable», et il continue : «À partir de la guerre de Troie, nous suivons Apollodore d'Athènes, et comptons quatre-vingts ans avant le retour des Héraclides puis, de là jusqu'à la première olympiade, trois cent vingt-huit ans en prenant pour base de nos calculs les règnes des souverains de Lacédémone. Ensuite, de la première olympiade jusqu'au début de la guerre des Celtes, qui clôt notre travail, nous comptons sept cent trente ans» (I 5, 1)[117].

À propos de Pentathlos, Diodore mentionne «la 50e olympiade», c'est-à-dire 580/579-577/576[118]; la référence au joug des rois d'Asie est vague[119] et on peut se demander si elle ne constitue une sorte de lieu commun dans les récits de colonisation[120]. C'est en tout cas la seule date qui est donnée pour le VIe s.[121]; du reste, dans le livre V, qui est censé ne contenir que des informations antérieures à la guerre de Troie, même si la mention d'un fait postérieur à celle-ci n'est pas isolée[122], des références chronologiques aussi précises restent l'exception. L'unique donnée comparable concerne l'établissement d'une colonie à Ibiza, daté de 160 ans après la fondation de Carthage en V 16, 3[123]. De même, un seul autre

---

115 CÀSSOLA 1982, p. 728-753; CHAMOUX, BERTRAC & VERNIÈRE 1993, p. XVI-XVII, XLII-XLVII.

116 CHAMOUX, BERTRAC & VERNIÈRE 1993, p. XLV (aussi p. XLVII, pour les livres I-VI, «aucune date assurée»). Dans ce sens, SIRINELLI 1993, p. 166.

117 Aussi IV 1, 1; XL 8. *Cf.* BURTON 1972, p. 39-42; SACKS 1990, p. 65-66; CHAMOUX, BERTRAC & VERNIÈRE 1993, p. 184-185.

118 MORETTI 1957, n°91, p. 69.

119 MERANTE 1967a, p. 90, n. 7. Pour sa part, BÉRARD 1957, p. 259, n. 2, a songé à la prise de Cnide par Harpage, mais, comme il le reconnaît, celle-ci se produisit après 580 (HDT. I 174).

120 LABATE 1972.

121 PEARSON 1987, p. 47-48.

122 Ces informations impliquent à plusieurs reprises les Phéniciens et les Carthaginois : par exemple, V 12, 3-4 (Phéniciens à Malte et à Gozzo); 16, 2-3 (sur Ibiza); 20 (tableau général de l'expansion phénicienne); 35, 4-5 et 38, 2-3 (sur les mines d'Espagne, avec la mention du domaine colonial des Phéniciens); BUNNENS 1979, p. 152-162; aussi LIPINSKI 1992a, p. 50.

123 Sur cette information, *infra*, p. 343 + n. 48-52.

personnage «historique» est cité : Jules César, contemporain et «héros» de Diodore (V 21, 2; 22, 1; 25, 4).

Enfin, on a considéré que la datation de Pentathlos fournie dans la *Bibliothèque* venait de Timée – lequel avait adopté une datation par olympiades[124] –, voire pour R. Laqueur, suivi par R. Van Compernolle, de Philistos, source supposée de Timée pour les questions de chronologie[125]. Quant au moment et à la manière dont cette indication a été introduite, les silences d'Antiochos et de Thucydide conduiraient à privilégier une époque postérieure à la rédaction de leurs œuvres[126] (même si, chez Antiochos, la chronologie n'aurait occupé qu'une place réduite[127]).

Par ailleurs, quelle valeur reconnaître à cette précision ? La date de la 50e olympiade pour la fondation de Lipari n'est pas la seule à être proposée par la tradition ancienne : la chronologie d'Eusèbe la place une cinquantaine d'années plus tôt, en 627/626, mais cette datation a été rejetée par les historiens modernes, selon lesquels on aurait affaire à une confusion avec la fondation de Sélinonte)[128]. La date fournie par Diodore est donc le plus souvent acceptée, en raison de l'excellente réputation de Timée pour ses données chronologiques mais aussi parce qu'il apparaît difficilement concevable que la colonisation de Lipari ait précédé celle d'Agrigente, fondée en 580 par Géla, elle-même colonie des Rhodiens et des Crétois[129]. L. Braccesi, toutefois, considère que la datation connue par Eusèbe est exacte. Cela ne le conduit cependant pas à remettre en cause la date de 580 pour l'expédition de Pentathlos : son opinion est que celle-ci ne correspond pas à la colonisation des îles Éoliennes qui, 50 ans plus tôt, fut l'œuvre des seuls Cnidiens[130].

Quoi qu'il en soit, S. Bianchetti a souligné que la 50e olympiade concentre divers événements impliquant des Rhodiens (expédition de Pentathlos, fondation d'Agrigente), et que sa fortune pourrait aussi s'expliquer parce qu'elle permettait de lier des événements relevant d'un

---

[124] Par exemple, MEIßNER 1992, p. 121; SIRINELLI 1993, p. 169.

[125] Sur Timée - Philistos, LAQUEUR 1938, spéc. col. 2419-2421; VAN COMPERNOLLE 1950-1951, p. 221; 1952, p. 341-345; BIANCHETTI 1987, p. 26; PEARSON 1987.

[126] VAN COMPERNOLLE 1959, p. 477, n. 1.

[127] JACOBY 1955, p. 488-489; ARRIGHETTI 1979, p. 179.

[128] En 626/625 selon Eusèbe (Schöne, p. 88); en 627/626 selon la version arménienne (Helm, p. 186; Schöne, p. 88); en 630/629 selon saint Jérôme (Helm, p. 96; Schöne, p. 89); BÉRARD 1957, p. 258-259; VAN COMPERNOLLE 1950-1951, p. 222; 1952, p. 342-345.

[129] DUNBABIN 1948, p. 328, n. 2; BÉRARD 1957, p. 245-246, 258; RIZZO 1967, p. 138. Pour la fondation d'Agrigente, BÉRARD 1957, p. 235-240; BUONGIOVANNI 1985; BIANCHETTI 1987, p. 7-17, 26; MUSTI 1992.

[130] BRACCESI 1996. De même, PAIS 1894, p. 299, envisage deux colonisations successives de Lipari.

même phénomène, à savoir une activité rhodienne à cette époque[131]. Cette observation en rejoint une autre, développée par A. Mosshammer, sur la valeur historiographique de la 50e olympiade : associée dans une tradition remontant au milieu du IVe s. av. J.-C. à la datation de Thalès de Milet et des Sept Sages, elle servit de base à d'autres constructions chronologiques[132]. Celle qui concerne Pentathlos aurait pu figurer parmi celles-ci.

En somme, s'il est de tradition d'accepter la 50e olympiade comme date pour l'aventure de Pentathlos, on ne négligera pas qu'il peut s'agir d'une élaboration ultérieure, que sa présence s'explique par l'intérêt que Diodore porte aux dates et que, ni par son insertion dans le récit, ni par sa valeur propre, elle ne confère une garantie d'historicité à l'ensemble du témoignage.

2. *Les escales de Pentathlos*

Diodore apprend que Pentathlos et ses compagnons abordèrent en Sicile, près de Lilybée[133], mais il ne parle pas de la fondation d'une cité là-bas. Il faut se demander si Lilybée ne tient pas pour lui lieu de repère géographique, afin de signaler une escale de Pentathlos dans cette partie de la Sicile : c'est d'abord un cap – le point le plus occidental de l'île – et, de son temps, une florissante cité[134].

Par ailleurs, l'existence d'un premier établissement fondé par les Cnidiens de Pentathlos au cap Pachynos, à l'extrême Sud de la Sicile, information livrée par le seul Pausanias, a souvent été niée : Pausanias aurait confondu les deux grands caps siciliens, de sorte que la colonie fondée par les Cnidiens se trouverait, non au cap Pachynos, mais au cap Lilybée. Pour expliquer cette méprise, qu'il est difficile d'imputer au Sicilien Antiochos[135], on suppose que, puisque ce dernier n'est cité que de deuxième ou de troisième main, une erreur a été introduite par un ou des intermédiaire(s), voire par Pausanias lui-même. En V 25, 5, le périégète, qui a la réputation d'être piètre géographe[136], commettrait pareille bévue : «La ville de Motyé se trouve près du cap de Sicile, tourné vers la Libye et le Sud, qu'on appelle Pachynos. Des Libyens et des Phéniciens y

131 BIANCHETTI 1987, spéc. p. 26.
132 MOSSHAMMER 1976.
133 La zone de Lilybée est déjà mentionnée comme étant précisément située à une limite du domaine où régnèrent deux des fils d'Éole (DIOD. V 8, 1).
134 FALSONE 1992a; DI STEFANO 1993.
135 Par exemple, JACOBY 1955, p. 490; MERANTE 1967a, p. 91.
136 BIRASCHI & MADDOLI 1993, p. 197-200.

habitent»[137]. On a donc parfois remplacé, dans le texte de Pausanias sur Pentathlos, Παχύνῳ par Λιλυβαίῳ[138], une substitution qui permet de «compléter» le texte de Diodore (celui-ci localise l'étape des Cnidiens à hauteur de Lilybée mais sans évoquer la fondation d'une colonie).

Pour V. Merante, au contraire, l'étape au cap Pachynos fut une réalité[139]. Selon lui, par souci de concision, Pausanias aurait fixé les moments essentiels de l'entreprise : le nom du fondateur, un arrêt des colons en Sicile au cap Pachynos, la fondation d'une colonie, leur expulsion de l'île par les Élymes et les Phéniciens, leur installation aux îles Lipari. De la sorte, l'escale au cap Pachynos marquerait une étape avant la colonisation à Lilybée : après y avoir abordé, les Cnidiens et les Rhodiens se seraient séparés, les premiers restant avec Pentathlos et fondant une colonie, les seconds rejoignant Géla et participant à la fondation d'Agrigente[140]. A.J. Domínguez Monedero accepte pour l'essentiel cette reconstruction et pense que ce fut l'intervention de Syracuse et de Camarina, récemment fondée, qui dissuada Pentathlos de s'établir au cap Pachynos[141]. F.P. Rizzo songe à un autre scénario encore : faisant venir Pentathlos et les siens en Sicile une décennie après la fondation d'Agrigente, il imagine que ceux-ci, du cap Pachynos, se seraient rendus à Géla et à Agrigente afin de coordonner avec ces cités (mais aussi, dans une certaine mesure, à l'inspiration de Syracuse) leur action dans l'île[142].

Enfin, une dernière question a concerné l'arrivée des colons à Lipari : fut-elle délibérée ou accidentelle[143] ? Même si l'on considère souvent que la

---

137 BUNNENS 1979, p. 231. Sur le problème posé par la localisation erronée de Motyé chez Pausanias, HITZIG & BLÜMNER 1901, p. 439; BÉRARD 1957, p. 253; aussi FALSONE 1992b. On a aussi soutenu que Pausanias confondrait ici deux cités, Μοτύη et Μοτύκη; WHITAKER 1921, p. 46; MERANTE 1967a, p. 97, n. 27. Toutefois, selon NENCI 1988 (aussi 1987, p. 928-929), Pausanias ne se tromperait pas, mais reprendrait Antiochos, lequel appellerait le cap Lilybée d'après son ancien nom, cap Pachynos (il y aurait, selon cette vue, eu deux caps Pachynos en Sicile, l'un occidental et l'autre oriental). Dans la discussion de ce problème, on tiendra aussi compte de la forme que les Anciens prêtaient à la Sicile (par exemple, carte chez LASSERRE 1967, h.-t.).

138 Notamment PARETI 1912-1913, spéc. p. 1030, n. 1; DUNBABIN 1948, p. 328, n. 2; JACOBY 1955, p. 490; BÉRARD 1957, p. 257. Dans ce sens, GAUTHIER 1960, p. 263; MUSTI 1990, p. 155. Bibliographie et état de la question chez SAMMARTANO 1996, p. 50 + n. 46-49.

139 MERANTE 1967a, p. 95-97. C'est déjà la conviction de MANNI PIRAINO 1959, spéc. p. 166-167; RIZZO 1967, p. 139. Aussi DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 478-480. Le fait n'est pas mis en doute par PEARSON 1987, p. 18. *Contra*, BIANCHETTI 1987, p. 20-21; KUFOFKA 1993-1994, p. 247, n. 9.

140 MERANTE 1967a, p. 102-103; aussi LAMBOLEY 1996, p. 84. Sur Pentathlos et la fondation d'Agrigente, BAGHIN 1991.

141 DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 480.

142 RIZZO 1967, p. 139.

143 Déjà BÉRARD 1957, p. 257-258.

Sicile constituait le but premier de Pentathlos et qu'un établissement à Lipari n'était pas initialement prévu, le choix de cette île après la défaite à Lilybée ne relèverait pourtant pas du pur hasard, soit que les colons aient été à la recherche d'un établissement permettant de contrôler une route commerciale (en l'occurrence entre la Sicile et l'Italie)[144], soit, selon L. Braccesi, que des Cnidiens aient déjà colonisé l'île[145].

3. *Les forces en présence*

Diodore, s'il apprend que les Sélinontins sollicitèrent, contre les Ségestains, l'aide des Cnidiens et des Rhodiens, reste vague sur les motivations des uns et des autres ? est-ce au nom d'une prétendue solidarité hellénique qu'ils combattirent côte à côte[146] ? Rien n'est moins sûr : l'histoire des cités grecques de Sicile offre maints exemples de rivalité ou d'absence d'entraide, et le sentiment d'appartenir à une communauté ethnique ne devait pas être bien puissant[147]. On peut seulement penser que Pentathlos et ses hommes avaient intérêt à s'entendre avec Sélinonte, pour des motifs sur la nature desquels il est malaisé de se prononcer[148]. De façon comparable, Dorieus, sur le chemin de la Sicile, passait pour avoir prêté main forte aux Crotoniates contre les Sybarites (HDT. V 44-45).

Il n'empêche que cette aide de Pentathlos aux Sélinontins, envisagée en termes d'étroite collaboration[149], a été invoquée dans le cadre de réélaborations suggérant de grands mouvements dans l'île, sur le modèle d'un antagonisme entre Grecs et non-Grecs qui s'apparentait à une «lutte pour la vie». Ainsi F.P. Rizzo estime que Pentathlos reçut à son arrivée en Sicile (qu'il situe en 570) l'aide à la fois de Sélinonte et de l'Agrigente de Phalaris; il en conclut qu'on observait alors «da una parte l'avanzata selinuntina verso la zona elima e fenicia, dall'altra l'espansione rodio-cretese che stringeva sempre più come in una morsa il mondo sicano»[150]. De même, pour V. Merante, la venue de Pentathlos consacre la constitution d'un bloc grec, qui ne pouvait susciter qu'une alliance des

---

144 DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 481-484.
145 BRACCESI 1996, spéc. p. 34.
146 Dans ce sens, HACKFORTH 1926, p. 354.
147 GAUTHIER 1960, p. 264.
148 GAUTHIER 1960, spéc. p. 265, songe à une hostilité entre Sélinontins et Élymes pour des causes liées à l'occupation de terres agricoles; *contra*, DE LA GENIÈRE 1978, spéc. p. 40. Pour sa part, BRACCESI 1996, p. 36, acceptant la simultanéité des fondations de Sélinonte et des îles Éoliennes (donnée d'Eusèbe), voit dans l'ancienneté des relations entre Sélinontins et Cnidiens un motif de la présence de Pentathlos.
149 KUFOFKA 1993-1994, p. 247.
150 RIZZO 1967, p. 140.

non-Grecs[151]. Ce n'est peut-être pas un hasard si ces opinions apparaissent chez deux chercheurs qui, acceptant la réalité d'un passage au cap Pachynos, imaginent pour l'expliquer des tractations entre cités grecques concernant une partie non négligeable de l'île.

Au demeurant, le silence de Diodore sur les circonstances dans lesquelles Pentathlos s'est trouvé à combattre aux côtés des Sélinontins pourrait s'expliquer : l'historien sicilien écarterait les faits et péripéties qui ne concernent pas directement le sujet qui le retient au premier chef, à savoir les îles Éoliennes.

À la différence de Diodore, Pausanias mentionne, après les Élymes[152] (les Ségestains chez Diodore), les Phéniciens comme responsables de l'expulsion des Cnidiens; les Sélinontins n'apparaissent pas chez lui. Que faut-il entendre par «Phéniciens» ? On ne saurait le dire tant est grande la confusion qui, chez le périégète, règne entre expansions phénicienne et carthaginoise[153] (quand bien même on n'oubliera pas que dans le cas présent Antiochos est cité). Néanmoins, comme l'écrit V. Merante, «sembra lecito supporre che con il termine Φοίνικες debbano intendersi i coloni fenici, probabilmente di Mozia, ai quali gli Elimi di Segesta erano legati da lontana amicizia»[154]. Quant aux Carthaginois, rien n'invite à penser qu'ils aient été mêlés de façon significative à ces événements[155].

---

151 MERANTE 1967a, p. 104. Dans ce sens, LAMBOLEY 1996, p. 83.

152 Sur les Élymes, récemment NENCI, TUSA & TUSA (éds) 1990; AA. VV. 1992a.

153 BUNNENS 1979, p. 229-231. Aussi MUSTI 1990, p. 156 (à propos précisément de la mention du mot «Phéniciens» dans le cas des aventures de Pentathlos), «è un concetto che può applicarsi così ai Fenici d'Oriente come agli stessi Punici (in termini storiografici : altri possono essere quelli storici *stricto sensu*)».

154 MERANTE 1970, p. 100-101. Aussi PARETI 1912-1913, p. 1030, n. 2.

155 WHITTAKER 1978, p. 64; BARCELÓ 1989, p. 20; BONDÌ 1996, p. 22; déjà FINLEY 1968, p. 41. Pour sa part, RIZZO 1967, p. 141, rejette une participation carthaginoise, mais imagine que l'événement eut des répercussions sur la politique de Carthage; dans ce sens, KUFOFKA 1993-1994, p. 248. Toutefois DAVISON 1992, p. 387, met l'accrochage avec Pentathlos en relation «with the expansion of Carthaginian interests». De même, MELTZER 1879, p. 157-158; *HAAN* I, p. 430, «Les Carthaginois durent aussi s'inquiéter de voir les Grecs s'établir dans la partie de l'île qui, étant la plus rapprochée de l'Afrique, commande le détroit et qui fait face au Sud de la Sardaigne. On peut supposer qu'ils intervinrent, quoiqu'ils ne soient pas nommés expressément à propos des événements qui suivirent»; MUSTI 1989, p. 197, «forse ... i Cartaginesi»; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 481, «intereses fenicio-púnicos»; FANTAR 1993, II, p. 48, «C'était un péril dont la gravité poussa Carthage à se ressaisir afin de garantir la pérennité de sa présence en Sicile et protéger l'Afrique et la Sardaigne contre toutes les ambitions douteuses»; LURAGHI 1994, p. 52, n. 6, «non è posibile escludere che i Fenici menzionati da Antioco siano in realtà i Cartaginesi». Dans le sens d'une intervention carthaginoise, aussi SCHENK VON STAUFFENBERG 1963, p. 24-25; TAHAR 1995, p. 395; FOUCHARD 1996, p. 58; LAMBOLEY 1996, p. 83, 179.

C. *L'affaire Pentathlos*

Ceux qui ont entrepris de reconstituer l'histoire de Pentathlos se sont fondés sur les récits de Diodore et de Pausanias. Ceux-ci offrent certes une trame similaire et des points de convergence, mais ils présentent aussi des divergences.

Au nombre des convergences, outre le nom du personnage, on retient que les Cnidiens sont attachés à la fondation de Lipari, que cette dernière est caractérisée comme une ville, ce qui différencie l'île des autres Éoliennes, réduites à des activités agricoles, et que les Liparéens menèrent contre les pirates étrusques des combats victorieux, dont ils consacrèrent une partie du butin à Delphes. Ces traits concernent Lipari.

Par contre, Diodore mentionne les Cnidiens et les Rhodiens comme colonisateurs des îles Éoliennes, alors que Pausanias cite les seuls Cnidiens[156]. Tandis que Diodore lie la mort de Pentathlos au conflit de Sicile et attribue la fondation de la colonie de Lipari à ses proches, chez Pausanias, il n'y a aucune précision de cette nature[157]. Enfin, Diodore n'évoque pas la fondation d'une cité en Sicile, mais rapporte, que, à hauteur de Lilybée, Pentathlos et ses compagnons trouvèrent en guerre les Ségestains et les Sélinontins, alors que Pausanias signale une cité au cap Pachynos, dont les fondateurs furent chassés par les Élymes et par les Phéniciens.

Face à ces différences, il a été tentant de comparer les mérites des deux auteurs. Dès 1891, E.A. Freeman, estimant que Pausanias se trompait en localisant au cap Pachynos une première colonie, concluait que le périégète ne pouvait que s'être mépris sur le déroulement de l'ensemble des événements; il refusait tout crédit à son témoignage et ne considérait comme avérées que les informations fournies par Diodore[158].

Mais c'est une autre voie qui a été le plus souvent empruntée. Partant du principe que Diodore et Pausanias non seulement parlaient du même

---

156 Diodore est le seul à mentionner des Rhodiens aux côtés des Cnidiens; PARETI 1912-1913, p. 1031; DUNBABIN 1948, p. 329, n. 3; BÉRARD 1957, p. 257. Pour BIANCHETTI 1987, p. 23, leur rôle ne doit pas être sous-estimé. Sur les motifs pour lesquels Pausanias les passe sous silence, BAGHIN 1991.

157 PARETI 1912-1913, p. 1029-1032, qui marque une préférence pour la version de Pausanias, pense que les particularités du récit de Diodore sont des inventions inspirées par la volonté d'un parallélisme avec Dorieus et sont le fait d'historiens postérieurs, en premier lieu de Timée. Pour DUNBABIN 1948, p. 328, n. 2, qui accorde crédit à Diodore, Antiochos n'a pas voulu nommer Pentathlos comme fondateur de Lipari, même si Pausanias a cru qu'il l'avait fait. Pour BÉRARD 1957, p. 257, il n'y a pas de contradiction entre Diodore et Pausanias, puisque dans le fragment d'Antiochos il n'est pas affirmé que Pentathlos a personnellement fondé la colonie.

158 FREEMAN 1891, Note XXI, p. 588-591.

fait, mais aussi qu'ils représentaient une tradition homogène[159], on s'est efforcé de «combiner» leurs témoignages en vue de parvenir à un récit continu. Tel est le cas, en 1948, de T.J. Dunbabin dont la reconstruction s'articule autour de trois points : a) des Cnidiens et des Rhodiens décidèrent de fonder une cité à Lilybée; b) ils prirent part là-bas à une action commune avec les Sélinontins contre les Élymes de Ségeste, mais furent vaincus; c) les Élymes, aidés des Phéniciens, les forcèrent à quitter la cité nouvellement fondée[160].

Dans le même esprit, en 1957, J. Bérard proposait une «confrontation» des deux témoignages :

> Il résulte que les colons conduits par Pentathlos en Sicile étaient en majorité Cnidiens, mais comprenaient aussi un certain nombre de Rhodiens. Il y eut d'abord une tentative malheureuse d'établissement sur le cap Lilybée, d'accord avec les Sélinuntins; mais il ne semble pas, à en juger d'après le texte de Diodore, que les compagnons de Pentathlos y aient été appelés par les Sélinuntins, et le fait que ceux-ci étaient en guerre avec les Ségestains, c'est-à-dire avec les Élymes, est présenté comme une coïncidence fortuite. Les Cnidiens ne purent se maintenir sur le cap Lilybée, et il est naturel que pour les en chasser les Phéniciens de Motyè se soient unis aux Élymes d'Éryx et de Ségeste, bien que Diodore n'en fasse pas mention. Sans doute, cependant, sont-ce les Élymes qui jouèrent le principal rôle dans la lutte où Pentathlos et une partie de ses compagnons perdirent la vie[161].

Le tableau proposé par J. Bérard ressemble beaucoup à celui de T.J. Dunbabin. En définitive, l'intégration des deux notices[162] consiste surtout à insérer dans le récit de Diodore, deux informations tirées de Pausanias : la fondation d'une colonie et une intervention phénicienne.

Toutefois de telles reconstructions – auxquelles on pourrait ajouter d'autres, comme celles de F.P. Rizzo et de V. Merante, discutées plus haut, qui supposent une escale au cap Pachynos – font l'impasse sur les spécificités de Diodore ou Pausanias. Car l'un et l'autre, s'ils ont peu

---

159 Par exemple, MERANTE 1967a, p. 90, 96; MANNI 1974, p. 73, «ils ne sont pas contradictoires, mais complémentaires»; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 477. Aussi VAN COMPERNOLLE 1959, p. 474, les «textes présentent, dans l'ensemble, une unité satisfaisante». Pour sa part, NENCI 1988, p. 318, n. 3, p. 323, estime que, par le biais de Timée, Diodore connaissait, comme Pausanias, Antiochos de Syracuse. *Contra*, SAMMARTANO 1996, p. 46-53, qui met en évidence l'existence de deux traditions à la sensibilité différente.

160 DUNBABIN 1948, p. 328, n. 2. Dans ce sens, GAUTHIER 1960, p. 264.

161 BÉRARD 1957, p. 257.

162 Les notions d'«intégration» et de «confrontation» des témoignages littéraires apparaissent encore chez BIANCHETTI 1987, p. 21, «Più che tentare dunque un impossibile salvataggio di un testo composito e spesso incoerente come quello di Pausania, conviene pertanto valutarlo nei suoi limiti reali confrontandolo e integrandolo, la dove possibile, con il testo diodoreo allo scopo di ricostruire i contorni di una tradizione che è unica ma di cui leggiamo versioni in parte diverse per la diversità di intenti cui sono improntate le fonti da cui derivano». Aussi MERANTE 1967a, p. 104, «Le due notizie, ancora una volta, anzichè escludersi, si integrano».

retenu l'attention, n'en ont pas moins élaboré leurs œuvres selon des critères propres qui ne peuvent être restés sans influer sur les informations qu'ils délivrent.

En fait, davantage qu'à relire les sources, c'est à insérer l'épisode dans un schéma historique que s'attachent la plupart de ceux qui s'intéressent à Pentathlos. Il s'agit d'interpréter l'étape sicilienne de son aventure à la lumière des ressorts politiques, commerciaux, idéologiques... d'une époque (les premières décennies du VI^e s.), dans une perspective qui n'est rien moins que celle du bassin occidental de la Méditerranée. Conçues dans un tel dessein, leurs analyses débouchent sur une surévaluation de l'épisode, perçu comme un «premier conflit qui opposa les colons grecs au bloc punico-élyme, au début du VI^e siècle»[163].

Que ce soit chez les spécialistes d'histoire grecque ou chez ceux qui s'occupent de Carthage, dont les intentions sont les mêmes (comprendre ce qui s'est passé en 580), les textes anciens sont laissés au second plan. Certains sont prêts à admettre les lacunes de la documentation, mais sans remettre en cause leur vision des faits. Particulièrement révélateurs sont à cet égard les propos de B.H. Warmington :

> La reconstitution de ces événements a été faite d'après des textes sans détails et peu explicites, mais en tout cas, il est certain que les Phéniciens durent faire face à un effort tenté pour les chasser de l'île[164].

On citera encore deux volumes de la collection *The Cambridge Ancient History*. Dans celui qui est consacré à l'expansion du monde grec, du VIII^e au VI^e s., A.J. Graham, qui a rédigé le chapitre "The Western Greeks" (ainsi intitulé par référence à l'ouvrage de T.J. Dunbabin), réserve quatre pages aux Grecs et aux Phéniciens[165]. La reconstitution des événements est au centre de ses préoccupations et, s'il n'occulte pas la question des sources, il en reste aux positions traditionnelles[166]. En 1988, D. Asheri s'est à son tour intéressé à Pentathlos dans le volume *Persia,*

---

163 VAN COMPERNOLLE 1950-1951, p. 220; dans ce sens, HACKFORTH 1926, p. 354. Pour sa part, DUNBABIN 1948, p. 329-330, estime que l'expédition de Pentathlos serait à inscrire dans «a drive to make the west of Sicily entirely Greek» (p. 329); selon lui, toujours, les Grecs souhaitaient alors contrôler cette partie de l'île de façon à participer au commerce avec Tartessos.

164 WARMINGTON 1961, p. 50. De même, dans la 2^e éd. anglaise (1969, p. 41), «This reconstruction of events is from very brief and unsatisfactory sources, but it is at any rate certain that the Phoenicians were faced with an attempt to drive them out from the island».

165 GRAHAM 1982, p. 186-189.

166 GRAHAM 1982, p. 187-188, qualifie ainsi le témoignage de Diodore, «a fairly full account by Diodorus, which is almost certainly derived from Timaeus» et celui de Pausanias «a much briefer statement by Pausanias, who actually cites Antiochus of Syracuse».

Greece and the Western Mediterranean c.*525 to 479 B.C.*[167]. Bien qu'il soit en dehors du cadre chronologique fixé, l'épisode relatif au Cnidien le retient dans un paragraphe "Sixth-Century Clashes between Punics and Greeks in Western Sicily" : s'il y a référence aux sources anciennes, c'est pour en résumer sommairement le contenu. De même, en 1993-1994, dans un article où sont retracés les événements antérieurs à la bataille d'Himère, D.-A. Kufofka livre une version des faits fort semblable à celles de T.J. Dunbabin et de J. Bérard; les textes sont considérés dans une note en bas de page[168].

Pour les spécialistes des études phéniciennes et puniques aussi, la reconstruction des faits importe surtout et l'épisode est fréquemment signalé en prélude au tableau des rapports hostiles avec les Grecs en Sicile[169]. W. Huß souligne certes que la question des sources reste ouverte, mais cela ne l'empêche pas de présenter un bref résumé de ce qui a dû se passer[170].

Une place à part semble devoir être laissée à A.J. Domínguez Monedero, qui revient sur l'aventure de Pentathlos, dans sa monographie *La colonización griega en Sicilia*[171]. Son étude des textes débouche sur des conclusions qui concernent essentiellement la fondation de Lipari : il met en avant la part qu'y a prise l'élément indigène. Pour ce qui est de l'étape sicilienne, «intégrant» les informations de Diodore et de Pausanias, il reprend l'opinion de V. Merante sur une escale au cap Pachynos. Toutefois, son insistance sur les indigènes l'amène à souligner leur rôle, y compris en Sicile même. Il tend alors à mettre l'intervention phénicienne au second plan et à considérer l'affaire comme ayant eu une portée essentiellement locale[172].

Enfin, en 1996, R. Sammartano a tenté d'expliquer les divergences entre Diodore et Pausanias par les propagandes qui, à travers leurs sources, s'expriment chez eux[173]. Le récit qu'on lit dans la *Bibliothèque* se caractériserait par la volonté de présenter comme accidentelle la venue des Cnidiens dans les îles Éoliennes : en faisant figurer les Rhodiens à leurs

---

167 ASHERI 1988.

168 KUFOFKA 1993-1994, p. 246-248 (+ n. 9).

169 FANTAR 1993, II, p. 48; FALSONE 1995, p. 680; TAHAR 1995, p. 393; TUSA 1995, p. 23.

170 HUß 1985, p. 58-59, n. 13.

171 DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 475-495.

172 DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 551, «el papel de los fenicios es, en este caso, secundario»; dans ce sens, ASHERI 1988.

173 SAMMARTANO 1996, p. 45-56.

côtés, il procure un élément qui permet de lier l'entreprise de Pentathlos à Géla et à Agrigente, et plus largement au Sud-Ouest de la Sicile, ce qui fait apparaître l'arrivée à Lipari comme une péripétie initialement non prévue; de même, le combat contre les Ségestains se présente comme une de ces aventures qui arrivent à ceux qui cherchent à se fixer et, après la défaite – et la mort de Pentathlos –, décision est prise par les colons de rentrer chez eux; dans ce contexte, leur installation à Lipari fait pratiquement l'effet d'être improvisée, et encore faut-il que les habitants de l'île, descendants d'Éole, les persuadent d'y demeurer. Tout cela minimise l'impact à Lipari de l'expédition cnidienne, qui n'aurait fait en définitive que s'inscrire dans la suite de l'occupation de l'île par Éole, ce qui remonterait à une propagande chalcidienne, diffusée par Rhégion à l'époque du tyran Anaxilas (le nom d'Hippys de Rhégion est avancé[174]).

Pour sa part, chez Pausanias, qui utilise le Syracusain Antiochos, lequel était davantage sensible à dresser une «histoire coloniale» de la Sicile, l'activité colonisatrice des Cnidiens est soulignée : ils sont cités comme seuls colonisateurs (Pentathlos, nom prestigieux, est mis en avant en tant que fondateur); une première colonie en Sicile leur est prêtée; ils sont dits avoir été vaincus non par les seuls Ségestains, mais par des Élymes et des Phéniciens, ce qui participe à une amplification; enfin il n'est plus question qu'ils aient été accueillis par les habitants de Lipari : au contraire, on lit «qu'ils occupèrent les îles, soit qu'elles fussent désertes, soit qu'ils en eussent évincé les habitants».

Une telle démarche, qui remet les textes au cœur du débat, ouvre d'intéressantes perspectives pour l'appréhension de l'aventure de Pentathlos. On regrettera toutefois que R. Sammartano, restant à des positions selon lesquelles Diodore et Pausanias ne sont guère davantage que de simples «dépositaires» de l'information, se limite aux tendances présentes dans leurs sources, sans se soucier de leurs propres idéologies ou de leurs techniques de composition.

C'est pourquoi je conclurai sur l'apport d'une meilleure connaissance de ces deux auteurs. Si l'on s'attache à leurs témoignages, on décèle des similitudes : tous deux insistent sur Pentathlos[175], tous deux sont prioritairement intéressés par la colonisation des îles Éoliennes[176]. Or l'un et l'autre traits invitent à la prudence au moment d'exploiter les informations relatives au Cnidien. D'une part, on est confronté à des

---

[174] L'existence de ce dernier a toutefois été mise en doute; MEIßNER 1992, p. 102 (+ n. 190, bibliographie), 182.

[175] BIANCHETTI 1987, p. 17.

[176] GAUTHIER 1960, p. 264; aussi KUFOFKA 1993-1994, p. 247, n. 9.

récits de colonisation qui font la part belle à l'itinéraire individuel et dans lesquels l'œciste Pentathlos se mue en protagoniste de l'action; ceci, comme l'a montré M. Labate, à partir surtout d'exemples hérodotéens, favorise l'insertion de lieux communs littéraires[177]. D'autre part, de l'intérêt prioritaire pour Lipari, il résulte que le passage en Sicile n'est traité qu'incidemment.

Par ailleurs, l'évocation de Pentathlos chez Diodore apparaît dans une partie de l'œuvre, son début, où est traitée une période mythique – et où abondent les noms de fondateurs[178] – singulièrement dans un livre V consacré aux îles, lesquelles fournissent dans la littérature un terrain propice au surnaturel et à l'utopie. Quant à Pausanias, il en parle à propos des offrandes des Liparéens à Delphes; mais celles-ci sont l'occasion d'une autre anecdote, sur une bataille ayant opposé les Liparéens aux Étrusques au cours de laquelle les habitants de l'île affrontèrent des groupes successifs de cinq bateaux; ceci non seulement indique un contexte où intervient l'imaginaire – nourri de patriotisme local –, mais invite à s'interroger sur le nom de Pentathlos (évoquant lui aussi le nombre «cinq»). Enfin, la date fournie par Diodore (la 50e olympiade) pourrait être le fruit d'une réélaboration.

On peut signaler, à titre de comparaison, le brouillard où semble encore évoluer, en Occident, un personnage quasi contemporain de Pentathlos comme le tyran Phalaris[179]. À tout le moins, il semble falloir admettre qu'à Pentathlos, tout comme au tyran agrigentin, s'attache une dimension légendaire[180].

À la lumière de ces observations, et tenant compte de la nature de la documentation, il paraît difficile de présenter l'aventure de Pentathlos comme l'exemple d'un antagonisme exacerbé. À cette lecture, on croit possible d'en opposer une autre : vu que les Phéniciens ne sont mentionnés que par une seule source, l'affaire aurait surtout concerné les Ségestains et les Sélinontins[181]. De plus, considérant l'accent donné par Diodore et par

---

177 LABATE 1972. Sur la prudence dont il faut faire preuve envers les récits de fondation, LAMBOLEY 1996, p. 73-74.

178 SACKS 1990, p. 61, 71.

179 MURRAY 1992; aussi VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 8. Sur Phalaris, BIANCHETTI 1987; LURAGHI 1994, p. 21-49. On citera aussi, pour une époque postérieure, Théogénès de Thasos; BONNET 1988, p. 367-370.

180 Dans ce sens, BAURAIN 1997, p. 315.

181 Ainsi GAUTHIER 1960, p. 265; HANS 1983, p. 61. De même, MUSTI 1988-1989, p. 214, «Si parla anche, nelle fonti, di presenze fenicie, ma l'elemento fondamentale è il conflitto, tra Elimi e Selinunte, ed è in questo che Pentatlo cade come vittima»; ZAHRNT 1993, p. 356, n. 8, «Wenn ausgerechnet hier keine Phöniker, geschweige denn Karthager genannt sind, läßt das darauf schließen, daß diese Episode in der späteren Tradition über die griechisch-karthagischen Beziehungen keine Rolle spielte».

Pausanias à l'expédition liparéenne, on peut estimer que celle-ci constitua le moment le plus significatif de l'entreprise cnido-rhodienne, dont le volet sicilien n'aurait été qu'une péripétie[182].

[182] Dans ce sens, MUSTI 1988-1989, p. 211.

CHAPITRE II

L'ÉNIGME «MALCHUS»

Si on excepte les personnages dont le nom est lié à la fondation de Carthage, en premier lieu Élissa-Didon, la plus ancienne figure carthaginoise à être nommément citée dans les sources classiques est un chef d'armée (*dux*) appelé «Malchus»[1]. Selon Justin, la principale source sur celui-ci, il aurait à une époque non précisée (mais, comme le suggère le contexte, avant Magon) conduit des campagnes victorieuses en Afrique et en Sicile, puis malheureuses après que la guerre eut été transportée en Sardaigne; exilé à la suite de ce revers, il n'hésita pas à assiéger Carthage, faisant exécuter son propre fils, puis à s'emparer de la cité; soupçonné peu après d'aspirer à la royauté, il perdit la vie. Ces événements sont résumés par l'historien chrétien Orose, qui les situe à l'époque du roi des Perses Cyrus; selon cet auteur, en outre, Malchus aurait été vaincu non seulement en Sardaigne, mais aussi en Sicile.

Les textes, s'ils distinguent les théâtres d'opérations où intervint Malchus, ne précisent pas l'identité de ses ennemis en Sicile et en Sardaigne (pour l'Afrique, Justin parle d'*Afri* et Orose reste silencieux), ni les objectifs qu'il poursuivait. Quant aux données archéologiques, elles n'ont pas permis à ce jour de trancher sur la question : on a ainsi diversement considéré que Malchus avait combattu des indigènes, des Grecs ou des Phéniciens. Mais quel que soit leur avis, les chercheurs se rejoignent souvent sur un point : les entreprises de Malchus auraient constitué les prémices de la mise en place d'un «empire» carthaginois et, avec ce général, Carthage émergerait de l'obscurité des deux premiers siècles de son histoire pour se poser en puissance menant une politique extérieure musclée, en rivale des Grecs dans les parties centrale et occidentale du bassin méditerranéen[2].

Or cette vue, lourde d'implications pour la dynamique qu'on prête à

---

[1] Sur le nom de Malchus, *infra*, p. 37, 76.

[2] Ainsi TRONCHETTI 1988, p. 195; GRAS, ROUILLARD & TEIXIDOR 1989, p. 229-230, «Dès le milieu du VI^e^ s., le chef carthaginois Malchus était passé en Sardaigne : une nouvelle étape de la politique méditerranéenne s'ouvrait ainsi»; cela préfigurerait du reste le conflit, dès lors prévisible, qui opposera Carthage à Rome : «l'Histoire bascule, laissant derrière elle le temps de la cohabitation entre Phéniciens, Étrusques et Grecs pour annoncer les guerres puniques entre Carthage et Rome» (p. 231). Aussi AUBET 1994, p. 199; TAHAR 1995, p. 395; BONDÌ 1996. Déjà LENORMANT 1869, p. 189; HACKFORTH 1926, p. 356.

l'histoire carthaginoise, repose sur deux témoignages tardifs, ceux de Justin et d'Orose. En effet, même si Justin affirme s'inspirer de Trogue Pompée, ce dernier écrit sous Auguste, c'est-à-dire plus d'un siècle après la chute de Carthage et plus encore après les faits qu'il rapporte. Quant à Orose, il cite expressément comme sources Trogue et Justin.

Ceci n'a pas été sans influencer l'attitude des historiens aux yeux desquels Justin et Orose sont apparus suffisamment tardifs et indirects pour qu'on se permette de reconstruire «librement» à partir des données qu'ils procurent. Pourtant, l'un et l'autre ont écrit des œuvres qui ont leurs propres tendances et leur cohérence interne, et les lignes qu'ils consacrent à Malchus méritent d'être étudiées non comme des épaves isolées d'une histoire carthaginoise dont on déplore le naufrage, mais comme des parties intégrantes d'ouvrages engagés.

A. *Les textes anciens*

1. *Justin XVIII 7*

Justin mentionne Malchus dans une digression consacrée aux Carthaginois. Celle-ci s'insère dans un récit qui, depuis la fin du livre XVII, retrace l'histoire de l'Épire et, en particulier, de Pyrrhus. Plus précisément, alors qu'il rapporte que les Romains ont refusé l'aide proposée par les Carthaginois contre Pyrrhus et que ce dernier est occupé à transporter son armée en Sicile (XVIII 2, 12), Justin interrompt sa narration : «Puisque nous en sommes venus à mentionner les Carthaginois, il faut brièvement parler de leur origine, non sans avoir repris d'un peu plus haut l'histoire des Tyriens, dont les malheurs ne furent pas moins déplorables» (XVIII 3, 1)[3]. Après s'être arrêté sur le destin de Tyr et avoir raconté la fondation de Carthage par Élissa, il caractérise le destin de la cité : «Autant cette ville s'illustra par sa bravoure à la guerre, autant sur le plan intérieur elle fut agitée par diverses dissensions» (XVIII 6, 10). Il rapporte ensuite que, pour obtenir la guérison d'une épidémie de peste, les Carthaginois «eurent recours à des sacrifices et au crime» (XVIII 6, 11) : ils immolaient des hommes comme victimes et conduisaient des enfants près des autels, «s'efforçant d'apaiser les dieux en faisant couler le sang de ceux pour le salut desquels on les implore d'habitude le plus instamment» (XVIII 6, 12).

Il poursuit alors :

---

[3] Justin reprendra le cours de son récit avec l'expédition de Pyrrhus en Sicile en XXIII 3, 1-10. En fait, dès le livre XIX, il ne retrace guère que les conflits de Sicile et de Grande-Grèce, dans lesquels les Carthaginois intervinrent (jusqu'à la mort d'Agathocle de Syracuse).

1. *Itaque aduersis tanto scelere numinibus, cum in Sicilia diu feliciter dimicassent, translato in Sardiniam bello amissa maiore exercitus parte graui proelio uicti sunt;* 2. *propter quod ducem suum Malchum, cuius auspiciis et Siciliae partem domuerant et aduersus Afros magnas res gesserant, cum parte exercitus, quae superfuerat, exulare iusserunt.* 3. *Quam rem aegre ferentes milites legatos Karthaginem mittunt, qui reditum primo ueniamque infelicis militiae petant, tum denuntient, quod precibus nequeant, armis se consecuturos.* 4. *Cum et preces et minae legatorum spretae essent, interiectis diebus conscensis nauibus armati ad urbem ueniunt,* 5. *ubi deos hominesque testati, non se expugnatum, sed reciperatum patriam uenire, ostensurosque ciuibus suis non uirtutem sibi priore bello, sed fortunam defuisse,* 6. *prohibitis commeatibus obsessaque urbe in summam desperationem Karthaginienses adduxerunt.* 7. *Interea Karthalo, Malchi exulum ducis filius, cum praeter castra patris a Tyro, quo decimam Herculis ferre ex praeda Siciliensi, quam pater eius ceperat, a Karthaginiensibus missus fuerat, reuerteretur arcessitusque a patre esset, prius se publicae religionis officia executurum quam priuatae pietatis respondit.* 8. *Quam rem etsi indigne ferret pater, non tamen uim adferre religioni ausus est.* 9. *Interiectis deinde diebus Karthalo petito commeatu a populo cum reuersus ad patrem esset ornatusque purpura et infulis sacerdotii omnium se oculis ingereret,* 10. *tum in secretum abducto pater ait : 'aususne es, nefandissimum caput, ista purpura et auro ornatus in conspectum tot miserorum ciuium uenire et maesta ac lugentia castra circumfluentibus quietae felicitatis insignibus uelut exultabundus intrare ? Nusquamne te aliis iactare potuisti ?* 11. *Nullus locus aptior quam sordes patris et exilii infelicis aerumnae fuerunt ?* 12. *Quid, quod paulo ante uocatus, non dico patrem, ducem certe ciuium tuorum superbe spreuisti ?* 13. *Quid porro tu in purpura ista coronisque aliud quam uictoriarum mearum titulos geris ?* 14. *Quoniam igitur tu in patre nihil nisi exulis nomen agnoscis, ego quoque imperatorem me magis quam patrem iudicabo statuamque in te exemplum, ne quis posthac infelicibus miseriis patris inludat'.* 15. *Atque ita eum cum ornatu suo in altissimam crucem in conspectu urbis suffigi iussit.* 16. *Post paucos deinde dies Karthaginem capit euocatoque populo ad contionem exilii iniuriam queritur, belli necessitatem excusat, contentumque uictoria sua punitis auctoribus miserorum ciuium iniuriosi exilii omnibus se ueniam dare dicit.* 17. *Atque ita decem senatoribus interfectis urbem legibus suis reddidit.* 18. *Nec multo post ipse adfectati regni accusatus duplicis, et in filio et in patria, parricidii poenas dedit.* 19. *Huic Mago imperator successit, cuius industria et opes Karthaginiensium et imperii fines et bellicae gloriae laudes creuerunt* (JUST. XVIII 7) (éd. SEEL 1972).

1. C'est pourquoi les dieux les (= les Carthaginois) avaient en aversion en raison d'un tel crime (= les sacrifices humains). Alors qu'ils avaient longtemps combattu avec succès en Sicile, après que la guerre eut été transportée en Sardaigne, ils perdirent plus de la moitié de leur armée et furent vaincus dans une grande bataille. 2. Pour cela ils condamnèrent leur général Malchus – sous ses auspices ils s'étaient à la fois rendus maîtres d'une partie de la Sicile et avaient remporté de francs succès contre les Africains –, à l'exil, avec la partie de l'armée qui avait survécu.

3. Supportant mal cette décision, les soldats envoient des émissaires à Carthage pour qu'ils demandent d'abord la permission de rentrer et le pardon pour leur campagne malheureuse, pour qu'ils déclarent ensuite que,

ce qu'ils ne pourraient avoir par leurs prières, ils l'obtiendraient par les armes. 4. Et les prières des émissaires et leurs menaces furent dédaignées. Aussi, après quelques jours, ils s'embarquèrent; en armes, ils viennent aux portes de la ville. 5. Là, ils prirent à témoin les dieux et les hommes qu'ils ne venaient pas pour prendre de force leur patrie, mais pour la recouvrer, et qu'ils montreraient à leurs concitoyens que ce n'est pas la bravoure qui leur avait manqué dans la guerre précédente, mais la fortune. 6. Après avoir coupé les vivres à la ville et en avoir mis le siège, ils réduisirent les Carthaginois aux extrémités du désespoir.

7. Sur ces entrefaites, Carthalon, fils du chef des exilés, Malchus, passa près du camp de son père, au retour de Tyr, où il avait été envoyé par les Carthaginois pour porter à Hercule la dîme du butin que son père avait fait en Sicile. Appelé par son père, il répondit qu'il remplirait les devoirs de la religion de l'État avant ceux de la piété privée. 8. Son père, bien qu'il le supportât mal, n'osa toutefois pas faire violence à la religion. 9. Ensuite, après quelques jours, Carthalon, après en avoir demandé la permission au peuple, revint auprès de son père; c'est paré de la pourpre et des bandelettes du sacerdoce qu'il se présentait à tous les regards. 10. Alors son père le prit à part et lui dit : «As-tu bien osé, scélérat, paré comme tu l'es de pourpre et d'or, t'offrir au regard de tant de tes concitoyens dans le malheur et entrer, comme en triomphe, affublé des signes extérieurs d'une paisible prospérité, dans un camp plongé dans la tristesse et l'affliction ? N'y avait-il pas un autre endroit où te pavaner devant autrui ? 11. Nul terrain n'aurait-il été plus propice que l'abaissement de ton père et les vicissitudes d'un douloureux exil ? 12. Pourquoi, alors qu'un peu plus tôt on t'avait appelé, méprisas-tu superbement, je ne dis pas ton père, mais en tout cas le chef de tes concitoyens. 13. Que portes-tu donc d'autre, à travers ta pourpre et tes couronnes, que les titres de mes victoires ? 14. Puisque donc tu ne reconnais plus dans ton père que son état d'exilé, moi aussi, je me considérerai davantage comme un général que comme un père, et je ferai sur ta personne un exemple, pour que nul à l'avenir ne se moque des chagrins et des malheurs d'un père». 15. C'est ainsi qu'il le fit attacher, revêtu de ses ornements, à une croix très haute, au regard de la ville. 16. Peu de jours après, il prend Carthage. Après avoir convoqué le peuple en assemblée, il se plaint de l'injustice de l'exil, invoque la nécessité pour justifier les hostilités, et déclare que, content de sa victoire, une fois punis les instigateurs de l'injuste exil de malheureux concitoyens, il accorde son pardon à tous. 17. C'est ainsi que, après avoir exécuté dix sénateurs, il rendit la ville à ses lois. 18. Peu de temps après, lui-même, accusé d'aspirer à la royauté, paya le prix d'un double parricide, commis et contre son fils et contre sa patrie. 19. Après lui vint le général Magon; grâce à son activité, les richesses des Carthaginois s'accrurent, ainsi que le territoire soumis à leur autorité et leur réputation militaire.

a. *Établissement du texte*

Les questions relatives à l'établissement du texte[4] seront signalées dans la mesure où elles affectent l'interprétation des événements.

L'adverbe *feliciter*, pour qualifier l'issue de la campagne de Malchus en Sicile (XVIII 7, 1), a été préféré à *infeliciter* qu'on lit dans plusieurs

---

[4] Les principales éditions sont JEEP 1859; RUEHL 1886; GALDI 1923; SEEL 1935; 1972; SANTI AMANTINI 1981.

classes de manuscrits et qui s'expliquerait par une duplication fautive après *diu*[5].

Un autre problème est posé par le nom de Malchus. Car le moindre paradoxe n'est pas que la forme *Malchus*, traditionnellement reprise, n'apparaît dans aucun manuscrit de Justin. Dans ceux-ci, on trouve les leçons *Maleum*, *Mazeum*, *Mezeum*, *Maceum*. Parmi ces formes, F. Ruehl, qui s'est attaché à l'étude des manuscrits des *Histoires Philippiques* et en a donné un classement, optait pour *Mazeum*, que proposent les classes de manuscrits π [à l'exception de X (*Cod. Laurentianus* 66,19, *saec. XIV*), *Mezeum*, et Z (*Cod. Harleianus* 4822, *saec. XIV*), *Maceum*] et ι ainsi que le manuscrit C (*Cod. Laurentianus* 66,21, *olim Casinas*, *saec. XI*) de la classe γ[6]. Mais, dans les deux éditions de O. Seel (1935 et 1972), qui reprend pourtant le classement de F. Ruehl (en l'appréciant différemment), c'est *Malchum* qui est retenu. Il s'agit là d'une conjecture qui remonte à l'humaniste hollandais I. Vossius[7], lequel voulait rapprocher le nom du général carthaginois de l'hébreu *MLK*, où on reconnaît la racine du verbe «régner» et dont est fournie, avec *Malchum*, une forme latinisée [sur le modèle, par exemple, de Malc(h)us, roi des Nabatéens cité dans le *de bello Alexandrino*[8]].

La correction est sans doute judicieuse, mais des objections peuvent lui être opposées[9]. Son adoption n'est pas sans incidence sur la compréhension du texte de Justin et du personnage qui y est mis en scène. Car l'adhésion à la forme *Malchum*, qui fait référence à l'idée de «régner», porte à envisager les actions du général ainsi appelé en relation avec le débat,

---

[5] *Feliciter* figure dans la classe de manuscrits τ; *infeliciter* se trouve dans plusieurs classes de manuscrits (π ι et dans le manuscrit C); aussi OR., *Hist.* IV 6, 6 (cet auteur est en outre intéressé alors à amplifier les défaites carthaginoises). De façon générale, la famille τ, à laquelle appartiennent les manuscrits les plus anciens, ceux du IX[e] s, doit être préférée; HAGENDAHL 1941; DESANGES 1967, p. 307.

[6] RUEHL 1886, qui ne croit pas ici à la supériorité de la classe de manuscrits τ. De même, MOMIGLIANO 1936, p. 390, reproduit le texte de Justin en écrivant *Mazaeum*. Pour sa part, JEEP 1859 (aussi dans une citation de UNGER 1882, p. 165) opte pour la leçon *Maleum*, celle qui figure dans la classe τ; pareillement, AMELING 1993, p. 73, n. 26 (après HAGENDAHL 1941, p. 42-43) et PICARD 1995a, p. 329, pour qui la leçon *Maleum* est préférable, car la plus proche d'une forme *Malc(h)um*, qui aurait été corrompue (de manière un peu comparable, MELONI 1947, p. 107, n.1, supposait un passage par les formes successives *Malchus-Malcus-Maleus-Maceus-Mazeus*). LIPINSKI 1992f, p. 198, parle également de «Maleus».

[7] Chez Elsévier, à Leyde, 1640, in-12°. Sur I. Vossius (Leyde, 1618 - Londres, 1689), géographe, helléniste et historien, fils de G. Vossius, DE SMET & ELIAS 1982; REYNOLDS & WILSON 1984, p. 125-126.

[8] *B. Alex.* 1, 1; GRONOVIUS 1719, p. 457. L'anthroponyme Malchos est bien attesté en grec; *cf.* l'exemple célèbre du philosophe Porphyre : celui-ci s'appelait dans sa langue maternelle Malchos, qu'on traduisait en grec par βασιλεύς (PORPH., *Vie de Plotin* 17, 6-8, Μάλκος; EUN., *Vie des Sophistes* 456, Μάλχος); autres exemples chez PAPE & BENSELER 1911, *s.v.* Μάλχος, p. 850; HUß 1988, p. 57, n. 16.

[9] *Infra*, p. 76.

animé, sur la royauté à Carthage. Pour l'heure, on retiendra que celui que les synthèses appellent «Malchus» n'est dénommé de la sorte qu'à la suite d'une convention, à laquelle je me plierai pour un motif de clarté.

b. *Justin et les* Histoires Philippiques *de Trogue Pompée*

Justin figure au nombre de ces auteurs qui reconnaissent devoir l'essentiel de leur information à un écrivain qui les a précédés. En l'occurrence, il affirme s'inspirer de Trogue Pompée, un historien de langue latine qu'on situe dans les premières années de l'Empire romain. Comme beaucoup de ceux qui font des déclarations analogues, et qu'on a tôt fait de qualifier d'«abréviateurs»[10], Justin a pâti de cette situation, et sa personnalité propre a été regardée comme négligeable (en dépit de réévaluations[11]), sa lecture non comme un but en soi mais comme un moyen d'atteindre l'œuvre, supposée de plus grande envergure, de Trogue. Il en a résulté une propension à confondre son écrit et celui de son modèle revendiqué[12]. Or une telle attitude a des limites : notamment, le laps de temps entre Justin et son modèle paraît suffisamment long pour que soit inévitable l'interférence de préoccupations contemporaines. En effet, les épitomés ne sont pas moins révélateurs des intérêts et de la personnalité de l'abréviateur que des caractéristiques de l'original[13] et c'est pourquoi, il conviendra d'apporter le plus grand soin à distinguer le modèle et l'«abréviateur», à saisir la singularité de chacun, afin d'être en mesure de faire le tri entre ce qui est redevable à l'un et à l'autre dans un texte qui est une rencontre de leurs deux sensibilités. Mais, d'abord, on reviendra sur le passage où Justin dit sa dette à Trogue.

Dans sa préface, Justin ne se présente nullement comme l'auteur d'un épitomé[14]. Il affirme plutôt avoir pris des extraits (*excerpsi*) des *Histoires Philippiques* de Trogue et en avoir constitué «une sorte de petit bouquet de

---

[10] Sur les auteurs d'épitomés, BRUNT 1980. Sur la place de Justin parmi eux, FRANGA 1988, spéc. p. 873-874.

[11] Ainsi YARDLEY 1994.

[12] Ainsi on passe couramment sous silence le nom de Justin et on cite Trogue comme si c'était l'œuvre de ce dernier qui était donnée à lire (BUNNENS 1979, p. 174-186, ou ALONSO-NÚÑEZ 1990). D'autres fois, on l'évoque par une brève remarque péjorative (VALLET & VILLARD 1966, p. 177, «abréviateur inintelligent de sa source»). Pour ma part, j'utiliserai de préférence la formulation «Trogue/Justin» pour me référer au texte des *Histoires Philippiques* (qui est le produit de la sensibilité des deux auteurs) et j'emploierai le simple «Trogue» ou «Justin» quand j'estimerai qu'un seul des deux est concerné.

[13] BRUNT 1980, p. 494.

[14] Si l'on se réfère à l'apparat critique de SEEL 1972, le mot ne figure que dans le manuscrit D (*Cod. Vaticanus Lat.* 1860, *saec. XIV*), récent et de peu de valeur. Du reste, si l'on consulte les auteurs anciens, on s'aperçoit que, si Orose présente Justin comme l'abréviateur de Trogue (*Hist.* I 8), saint Augustin est plus nuancé, dans la mesure où il écrit que Justin «a suivi» (*secutus*) Trogue, c'est-à-dire qu'il a écrit «d'après lui» et non en le résumant (*Civ.* IV 6).

fleurs en miniature», un «petit florilège» (*breue ueluti florum corpusculum feci*). C'est donc la notion de «choix» (et non de «résumé») qui s'impose dans cette préface ainsi que celle d'«anthologie»[15], même si ce terme paraît quelque peu impropre puisqu'il y a un texte continu. Il faut en tout cas supposer que l'apport personnel de Justin allait au-delà de la sélection de «morceaux choisis», parfois fort étendus, et concernait également leur assemblage. Bien sûr, ces observations ne doivent pas conduire à sous-estimer ce que doit Justin à Trogue; elles n'invitent pas moins à ne pas négliger sa capacité d'initiative et légitiment une approche séparée des deux hommes.

Trogue Pompée est du point de vue biographique surtout connu grâce à Justin[16] : il est d'origine voconce; son grand-père avait obtenu le droit de cité de Pompée lors de la guerre contre Sertorius; son oncle paternel avait commandé des escadrons de cavalerie pendant la guerre contre Mithridate; son père avait servi sous César, pour le compte duquel il avait rempli des ambassades et dont il avait été le secrétaire et le garde du sceau[17]. Quant à la date de la publication de son œuvre, il faut supposer soit – plus probablement – le règne d'Auguste (d'après XLII 4, 16; 5, 11; *Prologue* du livre XLII), soit le début du principat de Tibère (d'après XLI 5, 8, mention de *Caesares Augustosque* au pluriel)[18]. On sait aussi qu'il avait écrit des ouvrages de botanique et de zoologie (PLIN., *N.H.* XVII 58).

Mais ce sont ses *Histoires Philippiques* en 44 livres qui retiennent l'attention. L'œuvre n'est pas connue uniquement grâce à Justin. On dispose aussi, outre des fragments[19], des *Prologues*, sommaires squelettiques du contenu de chaque livre de Trogue, qui figuraient à la fin des principaux manuscrits de Justin et dont la date ainsi que l'auteur demeurent inconnus[20]. Ces *Prologues* permettent de se faire une idée de la structure de l'ouvrage : celui-ci était une authentique tentative d'histoire universelle[21] – dans le temps (de l'Assyrien Ninus à Auguste) comme dans l'espace (tout le monde connu) –, la première de ce type à avoir été

---

15 ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 62, «more an anthology than a real epitome» (aussi 1990a, p. 72; 1992, p. 22; 1995, p. 355); SYME 1988, p. 358, «an anthology». Cet aspect est également mis en valeur par FORNI 1958; SANTI AMANTINI 1972.

16 JUST. XLIII 5, 11-12; *cf.* ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 57; 1992, p. 3-4; 1995, p. 348-349.

17 Ce serait l'interprète mentionné par CAES., *BG* V 36, 1; ALONSO-NÚÑEZ 1990a, p. 75.

18 JAL 1987, p. 194. Sur la date de composition, aussi ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 60-61; 1990a, p. 73-74; 1992, p. 12-15; 1995, p. 352-354; SYME 1988, p. 367.

19 SEEL 1956; RAMBAUD 1957.

20 ALONSO-NÚÑEZ 1990a, p. 72; 1995, p. 355-356. Sur ces *Prologues*, aussi LUCIDI 1975.

21 ALONSO-NÚÑEZ 1992, p. 21. Sur l'origine du genre, à partir du IV^{e} s. av. J.-C., ALONSO-NÚÑEZ 1990b; 1992, p. 1, 5-6; 1995, p. 350.

rédigée en latin[22]; commencé avec les empires de l'Orient (I-VI : Assyriens, Mèdes, Perses), il se poursuivait avec l'histoire des Grecs, de la monarchie macédonienne et des royaumes hellénistiques (VII-XL), avec celle des Parthes (XLI et peut-être XLII), pour se terminer avec celle de Rome, jusqu'en 20 av. J.-C. (XLIII-XLIV). Un autre intérêt des *Prologues* réside dans leur indépendance par rapport au travail effectué par Justin[23]; ils en sont d'autant plus précieux pour tenter de déterminer les coupes que ce dernier a opérées. Hélas, ils sont trop dépouillés pour autoriser à tirer quelque conclusion sur la question de l'«idéologie» de Trogue, ou à tout le moins sur les intentions qui ont présidé à son entreprise littéraire.

Sur ce point, si le résumé de Justin s'avère le plus utile, une réflexion préalable sur le titre de l'œuvre[24], à savoir *Liber Historiarum Philippicarum*[25], titre imputable à Trogue lui-même, guidera utilement l'enquête. On n'a pas manqué en effet de s'étonner de la focalisation sur Philippe que suggèrent les mots *Historiarum Philippicarum*[26]. En effet, même si ceux-ci figurent déjà comme titres d'écrits de Théopompe et d'Anaximène de Lampsaque[27], ils demeurent peu appropriés à l'ouvrage de Trogue, dont les pôles d'intérêt, dans l'espace et dans le temps, dépassent la personne de Philippe II de Macédoine. Certes, l'histoire du royaume macédonien, de son avènement à son déclin, occupe une place considérable, des livres VII à XXXIII (avec la guerre menée contre Philippe V, puis contre un pseudo-Philippe[28]; parmi ces 27 livres, 6 abordent les *res gestae Philippi* et les *res gestae Alexandri*), voire jusqu'au livre XL si on compte les monarchies issues de l'empire d'Alexandre[29] (avec la mention de deux Philippe à la fin de la dynastie séleucide[30]). La question de l'adéquation du titre avec l'ensemble de l'ouvrage, de son début à sa fin, n'en demeure pas moins posée. Deux explications sont envisageables.

---

[22] La seule à l'avoir été par un païen; ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 57; 1990a, p. 72; 1992, p. 1, 6; 1995, p. 350.

[23] JAL 1987.

[24] Synthèse par URBAN 1982; aussi DEVELIN 1985.

[25] Dans un manuscrit de la famille τ sont ajoutés les mots *et totius mundi origines et terrae situs*, qui ne remontent sans doute pas à Trogue; KLOTZ 1952, col. 2303. Quoi qu'il en soit, on ne s'attardera pas sur cette précision, qui apparaît comme une pure indication de contenu.

[26] Ainsi ALONSO-NÚÑEZ 1995, p. 350.

[27] Pour Théopompe : *FGH* 115 *T* 1 (= *Souda*, *s.v.* θεόπομπος Χῖος ῥήτωρ); *F* 24-63; pour Anaximène de Lampsaque ; *FGH* 72 *F* 4-12; ALONSO-NÚÑEZ 1992, p. 6. On a aussi songé à l'influence de Posidonios; URBAN 1982.

[28] Selon URBAN 1982, p. 86-87, si l'on envisage à la fois Philippe II et Philippe V, c'est en quelque sorte l'«Aufstieg und Niedergang» du royaume macédonien qui est considéré. Quant au pseudo-Philippe, il n'apparaît pas chez Justin, mais les *Prologues* apprennent que Trogue en parlait à la fin du livre XXXIII; URBAN 1982, p. 88, n. 31.

[29] URBAN 1982, p. 84-85; ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 58; 1992, p. 6-8; 1995, p. 350-351; FRANGA 1988, p. 868.

[30] URBAN 1982, p. 89-91, insiste sur ce point.

– La première situe Trogue dans la tradition de l'historiographie grecque. Pour celle-ci, le titre *Philippiques*, tout en étant dans une certaine mesure conventionnel (*cf.* Théopompe, Anaximène), renvoie aussi à la réalité de l'ouverture sur le monde qu'a représenté l'avènement de Philippe. Dans cette optique, l'insistance sur ce personnage s'apparenterait à une mise en évidence du caractère universel de l'œuvre, un trait qui est perceptible dans la préface : *nonne nobis Pompeius Herculea audacia orbem terrarum adgressus uideri debet, cuius libris omnium saeculorum, regum, nationum populorumque res gestae continentur ?* Dans le cadre d'un tel projet, il allait de soi que son propos embrassât de multiples sujets et que, même au sein des livres relatifs au royaume macédonien, maintes digressions eussent trait à d'autres territoires. Tel était déjà le cas des *Philippica* de Théopompe, où de nombreuses informations ne concernaient pas Philippe[31], et on a même pensé que, en reprenant ce titre, Trogue souhaitait précisément indiquer qu'il réalisait une histoire qui, à l'image de celle de Théopompe, était truffée de digressions[32].

– La seconde explication prend en considération le public de langue latine auquel s'adressait Trogue, un public plus italien et occidental qu'oriental (ce dernier disposait des histoires en grec de Diodore de Sicile et de Nicolas de Damas[33]). Dans cette optique, O. Seel a songé à une allusion à la bataille de Philippes, une explication qui paraît alambiquée[34]. De même, une autre interprétation métaphorique, qui reviendrait à dire qu'à travers le personnage de Philippe, Trogue aurait souhaité confronter les destins de Rome et de la Macédoine, ne convainc pas totalement, car on ne sait déterminer si une telle comparaison conduisait à l'éloge ou à la critique de Rome[35]. Je me demande si on ne pourrait pas plutôt songer aux harangues intitulées *Philippiques* que Cicéron prononça contre Antoine en 44-43 av. J.-C.[36]. En donnant un tel titre à son œuvre, Cicéron s'attribuait le rôle de Démosthène et laissait à Antoine celui de Philippe, considérant ce dernier comme un modèle du tyran détestable[37]. Or il n'est

---

31 BRUNT 1980, p. 486.

32 ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 59; 1992, p. 9-10.

33 ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 57-59.

34 SEEL 1972b, p. 268.

35 VON GUTSCHMID 1882, p. 551, pour le premier point de vue. MALASPINA 1976, p. 154, pour le second. Comme variante de cette hypothèse, ALONSO-NÚÑEZ 1995, p. 351-352, «Es könnte jedoch sein, daß Pompeius Trogus in seinem Herz die Idee hegte, daß Augustus der letzte der hellenistischen Monarchen gewesen sein könnte» (aussi 1992, p. 9).

36 Dans ce sens, URBAN 1982, p. 83, qui, rejetant l'hypothèse de O. Seel (allusion à la bataille de Philippes), note, «Da wäre natürlich u. a. auch zu denken an Ciceros Philippische Reden, als nächstliegende und wirksamste Assoziation müßte sich Seel zufolge aber für Zeitgenossen die Schlacht von Philippi aufdrängen».

37 Auparavant, Cicéron aurait déjà voulu intituler de la sorte ses discours consulaires (c'est-à-

pas indifférent de se souvenir qu'Antoine fut justement le rival d'Auguste, sous lequel Trogue écrivait. Si on rassemble ces éléments, des *Histoires Philippiques* à portée universelle n'auraient-elles pu être perçues, dans la Rome du début du Principat, comme une sorte d'histoire de tous les «Philippe» (et aussi de tous les «Antoine»), c'est-à-dire de tous ceux qui ont aspiré à la tyrannie – la peinture de Philippe chez Trogue/Justin est effectivement négative[38] –, et ce par opposition à Auguste, dont le pouvoir était ressenti comme juste ? Telle aurait alors été en définitive une des destinations de l'ouvrage : critiquer des tyrans du passé en vue de rehausser les mérites du souverain actuel.

Considérant que l'œuvre de Trogue se fixe notamment de jeter un pont entre Rome et la Grèce, ces deux explications, loin de s'exclure, mais au contraire elles pourraient coexister, le titre de l'ouvrage étant doublement référentiel, et à l'historiographie hellénistique, et aux harangues cicéroniennes. Ceci se marierait en tout cas bien avec la double nature de l'œuvre, consacrée pour l'essentiel à l'histoire grecque, mais rédigée en latin et présentant une dimension romaine non négligeable, spécialement en relation avec l'idéologie augustéenne[39].

L'épitomé même ne dément pas cette impression. Dès la première phrase (I 1, 1, *Principio rerum gentium nationumque imperium penes reges erat*), on y discerne effectivement cette focalisation sur la personne des gouvernants (*reges*) qui a été signalée, mais aussi la notion d'*imperium*, de pouvoir exercé sur des nations et des peuples. Ceci est bientôt confirmé par le contenu de l'ouvrage : les *Histoires Philippiques* débutent par une brève évocation (qui pourrait avoir été plus développée chez Trogue) d'une royauté primitive pour ainsi dire idéale, où le souverain était choisi pour sa modération et où l'usage était «de protéger plutôt que d'étendre les frontières de l'empire» (I 1, 3). À ces bons rois est opposé Ninus qui «le premier, porta la guerre chez ses voisins» (I 1, 5)[40]. De la sorte, l'exposé est d'emblée subordonné à la thématique du roi qui étend ou

---

dire les *Catilinaires*); CIC., *Att*. II 1, 3.

[38] ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 58-59; 1992, p. 8-9; 1995, p. 351.

[39] ALONSO-NÚÑEZ 1990a, p. 75, souligne que «toute une série de passages de Justin révèlent une attitude positive de Trogue-Pompée face à l'émergence d'Auguste comme monarque unique» (idée développée p. 75-76). Sur l'éloge d'Auguste par Trogue, ALONSO-NÚÑEZ 1992, p. 94-95, 112-114.

[40] À Ninus (vraisemblablement Tukultī-Ninurta I^er^, d'Assyrie) sont à nouveau opposés l'Égyptien Sésostris et le Scythe Tanaus qui, lorsqu'ils entreprenaient des campagnes, *nec imperium sibi, sed populis suis gloriam quaerebant contentique uictoria imperio abstinebant* (I 1, 7); *cf.* SUERBAUM 1961, p. 132. D'autres passages montrent l'hostilité de Trogue à une politique d'expansion : JUST. I 8, 13 (propos prêtés à la reine Tamyris); II 3, 9-11 (critiques formulées par les Scythes à l'encontre des Égyptiens); *cf.* ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 67-68.

n'étend pas son empire, et cette idée reste en filigrane de tout l'ouvrage, lequel se terminait, si on en croit Justin, par une mention d'Auguste qui devait trancher avec ce qui avait précédé : Auguste, en soumettant définitivement l'Espagne, à la suite de la guerre menée contre les Cantabres et les Astures (26-19), n'avait pas cherché une gloire personnelle, mais avait fait œuvre utile «en convertissant au moyen des lois un peuple barbare et sauvage à un mode de vie plus civilisé» (XLIV 5, 8[41]; il n'est du reste pas interdit d'imaginer que l'ouvrage de Trogue s'achevait par un éloge plus appuyé, que Justin qui écrivait plus tard n'aurait pas vu l'utilité de reprendre[42]). De ceci, on retiendra combien, dans son évaluation des rois, l'idée d'extension ou de non-extension des frontières semble avoir compté pour Trogue. Or il s'agissait là d'un point sensible de la politique des débuts de la dynastie julio-claudienne; il suffit de songer aux prétendues recommandations d'Auguste à ses successeurs (selon TAC., *An.* I 11, 4, *addideratque consilium coercendi intra terminos imperii*) voire à la politique menée par Tibère, *princeps proferendi imperii incuriosus* (TAC., *An.* IV 32, 2)[43]. Dans cette mesure, on comprend mieux la présence de passages, des discours principalement, qui véhiculent une critique des aspects les plus expansionnistes de la politique romaine[44]. Cette susceptibilité à la question d'une politique de conquêtes est en tout cas à prendre en compte au moment d'évaluer les données qui, à travers Trogue, figurent chez Justin, notamment quand il est question de Carthage (y compris à propos de Malchus).

La sensibilité à la notion d'empire est illustrée aussi dans les *Histoires Philippiques* par la théorie de la *translatio imperii*, selon laquelle quatre grandes puissances se sont succédé à la tête du monde : Assyriens, Mèdes,

---

[41] De même, au terme de la narration des affaires parthes, Auguste est loué pour avoir plus obtenu par la grandeur de son nom que n'importe quel autre aurait pu obtenir par les armes; XLII 5, 12.

[42] Toutefois ALONSO-NÚÑEZ 1990a, p. 80 (à propos de la phrase de JUST. XLIV 5, 8, reproduite dans le texte), «Nous ne possédons malheureusement plus l'ouvrage même de Trogue, et cette dernière phrase pourrait être une figure de rhétorique de Justin, désireux de terminer l'ouvrage avec le terme d'une évolution historique dont le début avait été conventionnellement placé sous le signe de Ninus (I 1, 4)». Pour l'opinion selon laquelle la dernière phrase de l'œuvre, éloge d'Auguste, serait un ajout de Justin, MALASPINA 1976, p. 148. La façon dont le début et la fin de l'ouvrage se répondent paraît cependant une donnée compositionnelle trop fondamentale et trop lourde de conséquences pour qu'elle ne remonte pas à l'original de Trogue; de même, SEEL 1972b, p. 256, «Damit schließt das Werk, zunächst natürlich das Werk des Iustin, aber es gibt Gründe für die Annahme, das Werk des Trogus habe nicht viel anders geschlossen».

[43] Pour l'existence d'un lien entre le début des *Histoires Philippiques* et la politique étrangère d'Auguste, puis de Tibère, SEEL 1972b, p. 259-265 (p. 263-264, pour une comparaison de Trogue/Justin avec Tacite).

[44] Pour de tels passages, SEEL 1972b, p. 251-252; ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 68-69; 1990a, p. 77-79 (aussi 1982).

Perses et Macédoniens[45]. Elle s'explique peut-être par une préoccupation contemporaine, à savoir la force représentée en Orient par les Parthes[46].

Car on ne négligera pas la dimension romaine, et plus précisément augustéenne, de l'ouvrage entrepris par Trogue. Même s'il s'agissait pour lui de procurer un complément aux informations d'annalistes romains prioritairement intéressés à l'*Vrbs*, même si bon nombre de ses sources sont grecques et même s'il est finalement peu question de Rome chez lui, la référence implicite à celle-ci est une clé de lecture des *Histoires Philippiques*. On retiendra particulièrement une inclination – soulignée et démontrée par O. Seel – à dresser des parallèles et à relever des analogies entre l'histoire des peuples étrangers et celle de Rome elle-même[47].

Quant à Justin, on ne dispose pas d'information sûre à son sujet. La date à laquelle il a écrit est débattue : si un consensus s'est dégagé pour le situer au début du III^e^ s. ap. J.-C.[48], on trouve aussi des datations au II^e^ s.[49] voire à la fin du IV^e^[50].

La seule donnée incontestable est qu'il a livré un ouvrage historique qui était une version plus courte de celui de Trogue. À dire vrai, l'écrit de Justin – pas davantage d'ailleurs que les *Prologues* – ne permet de se faire une idée des dimensions de cet original[51]. Il apparaît néanmoins que les

---

[45] Selon la conception de SUERBAUM 1961, p. 130-132; SEEL 1972b, p. 255-256; URBAN 1982, p. 86; ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 62, 65; 1990a, p. 80-81; 1992, p. 93-107; 1993, p. 200, 202; SYME 1988, p. 363. *Aliter*, GOEZ 1958, p. 22-23, 34, qui voit dans les *Histoires Philippiques* deux *imperia* seulement, l'un d'Orient, l'autre d'Occident, et qui considère que la *translatio imperii* n'y vaut que pour l'Orient. Sur la théorie de la succession des empires universels, GOEZ 1958; BONAMENTE 1975, p. 165, n. 107; MOMIGLIANO 1982; ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 62-63, p. 72, n. 20; 1988; 1989; 1990a, p. 83; 1993, p. 200, n. 7 (avec bibliographie), p. 202.

[46] SUERBAUM 1961, p. 130-132, 138-139; ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 61, 64-65, 69; 1990a, p. 72, 76, 82, 83; 1993, p. 200, 202; 1995, p. 356; SYME 1988, p. 363 (ce dernier met le rôle de la Parthie dans l'œuvre en relation avec l'intérêt pour la Perse dans la seconde moitié du IV^e^ s., période à laquelle il pense que Justin a écrit).

[47] SEEL 1972b, spéc. p. 105-171, chapitre intitulé "Analogie und Transparenz (Mit dreiundzwanzig Beispielen)". *Cf.* cependant URBAN 1982, p. 83, n. 9, «Seel unterliegt dabei leicht der Gefahr, aus der Verwendung römischer Terminologie, z.B. im staatsrechtlichen Bereich auch auf inhaltliche Parallelen zu schließen».

[48] Ainsi SEEL 1972b, p. 346; ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 56; 1992, p. 24; 1993, p. 199; 1995, p. 355; YARDLEY 1994, p. 60. On considère (ainsi ALONSO-NÚÑEZ 1990a, p. 72) comme un terminus *post quem* la date de 226, celle de la disparition du royaume parthe, que Justin présente comme l'égal en puissance de l'Empire romain (XLI 1, 1).

[49] Ainsi GALDI 1922, p. 108, «tra il 130-180».

[50] SYME 1988 (aussi 1991) suggère de dater Justin *c.*395. *Contra*, YARDLEY 1994, p. 61 (notamment sur la base du langage de Justin). Pour sa part, ALONSO-NÚÑEZ 1992, p. 26-27 (aussi 1995, p. 356-357), bien qu'il soit réservé, ne pense pas qu'il faille irrémédiablement exclure l'hypothèse de R. Syme.

[51] Pour ce qui concerne les *Prologues*, le nombre de lignes que chacun comporte n'est pas proportionnel à la longueur du livre dont est fourni le sommaire mais reflète la variété des sujets traités dans celui-ci. Pour ce qui regarde Justin, ses choix expliquent l'existence de

coupes opérées par Justin furent considérables et que son ouvrage était beaucoup plus bref que son modèle[52]. Dans ce cas, comme Justin rédigeait un texte continu, il devenait difficile pour lui de préserver l'économie de l'œuvre de Trogue. Au contraire, il a dû développer des techniques narratives propres afin de doter son écrit d'une nouvelle organisation et d'une nouvelle cohérence, mieux appropriées à ses dimensions. Parallèlement, l'arrière-plan augustéen qui a été supposé à l'ouvrage de Trogue était dénué de pertinence pour lui et pour son public (et ce, quelle que soit l'époque où il composa son travail).

C'est pourquoi Justin ne s'est pas contenté de reproduire son modèle; c'est dans une optique propre qu'il a exploité la mine d'informations que constituait celui-ci[53]. Comme l'a montré P. Jal, la comparaison avec les *Prologues* indique qu'il ne fournissait pas un simple résumé[54] et permet de mieux comprendre son état d'esprit.

Principalement, même si les guerres continuent à constituer la trame de son ouvrage, Justin tend à survoler les événements de nature politique, les descriptions de batailles et les faits d'armes pour s'attarder sur les horreurs et les crimes (*horribilia* et *dolenda*, mais aussi *mirabilia*) et pour se complaire en jugements moraux ainsi qu'en commentaires sur la *fragilitas humana* ou les *repentinae mutationes*[55]. Ceci correspond à l'intention qu'il formulait dans sa préface : retenir «ce qui mérite le plus d'être connu», omettre «ce qui n'offre aucun attrait à la curiosité et n'est pas indispensable à l'édification», et ce en vue de fournir «de quoi se rafraîchir la mémoire pour ceux qui auraient déjà appris cela en grec, de quoi être instruits pour ceux qui ne l'auraient pas appris». Autrement dit, rien dans ces propos ne révèle une intention politique de la nature de celle qu'on a distinguée chez Trogue; il s'agit plutôt de procurer une sorte de «manuel» d'histoire grecque qui, à travers une succession d'*exempla*, privilégie le plaisir et l'édification du lecteur[56]. S'il y a une intention revendiquée, elle est d'ordre moral (il développerait ainsi une tendance peut-être déjà présente chez Trogue[57]); quant à sa sensibilité, elle apparaît plus rhétorique qu'historique[58].

---

disproportions entre ses différents livres; certains sont courts s'il a peu repris à Trogue et d'autres sont longs s'il lui a beaucoup repris.

52 État de la question chez SYME 1988. Par ailleurs, ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 70, «a fifth of the original» (aussi 1995, p. 356); de même, ZEHNACKER & FREDOUILLE 1993, p. 322.

53 Ainsi YARDLEY 1994, sans doute excessif lorsqu'il considère l'ouvrage de Justin comme «an independent work» (p. 61).

54 JAL 1987; aussi YARDLEY 1994.

55 FRANGA 1988, p. 870.

56 FRANGA 1988; YARDLEY 1994, p. 70.

57 RAMBAUD 1948; ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 66.

58 JAL 1987, p. 199; ZEHNACKER & FREDOUILLE 1993, p. 322; YARDLEY 1994, p. 69-70.

Il n'est pas inutile d'appliquer ces observations d'ordre général au récit examiné ici. Trogue, qui écrivait dans un climat d'idéologie augustéenne, aurait retenu l'information sur Malchus, auteur d'un double parricide envers son fils et sa patrie, dans la mesure où il était attentif à insister sur les excès des gouvernants du passé. Justin aurait conservé ce récit pour la leçon de morale qu'il permettait d'adresser. Par une telle mise en perspective de l'affaire, il aurait forcément altéré la dimension plus politique et historique que celle-ci aurait revêtue chez Trogue.

c. *À propos des sources de Trogue Pompée (et de Justin)*

Justin n'a pas recouru à d'autre autorité qu'à Trogue[59]. Ce dernier tenait lui-même son information d'un garant, sur l'identité duquel il n'est pas inutile de s'interroger, dans la mesure où celui-ci pouvait déjà fournir une information orientée.

Pour ce qui regarde Trogue, la thèse longtemps dominante[60] d'une source unique – Timagène, dont l'œuvre est perdue[61] –, battue en brèche à partir des années '50, a été remplacée par celle de sources multiples, grecques aussi bien que latines[62]. Un grand nombre d'études ont ainsi tenté de déterminer les sources utilisées pour chaque partie de l'œuvre. Plusieurs noms ont été avancés : Hérodote, Ctésias, Dinon, Éphore, Timée, Phylarque, Polybe, Clitarque, Posidonios, Tite-Live ou encore Théopompe[63]. Parallèlement, la recherche de la source a été moins systématiquement considérée comme une fin en soi, mais davantage comme un moyen de retrouver la tendance de l'information dont disposait Trogue[64].

Pour ce qui est de l'excursus sur Carthage, qui est inséré dans une digression sur l'Épire, on en cherche habituellement l'origine chez Timée de Tauroménion. Celui-ci avait en effet rédigé, à côté de son histoire des Grecs d'Occident – dans laquelle il avait conféré à Carthage un rôle significatif[65] –, une histoire de Pyrrhus[66]. De plus, le fait que l'excursus

---

[59] JUST., *Praef.* 3-4. Chez Justin n'apparaît aucun nom d'historien ancien autre que celui de Trogue (quelques références à des auteurs non déterminés en XXV 5,3; XXXI 3, 4; XLII 3, 7; XLIV 3, 1), sans qu'on puisse préciser s'il s'agit d'omissions de sa part ou de silences déjà présents chez son modèle; FORNI & ANGELI BERTINELLI 1982, p. 1312-1314.

[60] État de la question chez FORNI & ANGELI BERTINELLI 1982, p. 1312-1320.

[61] Surtout VON GUTSCHMID 1882.

[62] Par exemple, ALONSO-NÚÑEZ 1990a, p. 78.

[63] FORNI 1958, p. 21-44; BRAMBLE 1982, p. 195.

[64] BREGLIA PULCI DORIA 1975, p. 477.

[65] ALONSO-NÚÑEZ 1990b, p. 183.

[66] On n'en a presque rien conservé [*FGH* 566 *F* 36 (= POL. XII 4b)]; aussi CIC., *Fam.* V 12, 2; DH, *AR* I 6, 1 (= *FGH* 566 *T* 9a, b); GELL. XI 1, 1 (+ *FGH* 566 *T* 9c). *Cf.* LÉVÊQUE 1957, p. 32-37, 58-59; VATTUONE 1982.

est introduit au moment de l'entrée en Sicile de Pyrrhus et qu'il n'y est pas question des guerres puniques va dans le sens du recours à une source grecque, en l'occurrence Timée[67]. Pourtant, si on observe de plus près la digression, on s'aperçoit que, quand il peut être comparé à celui de Timée, le texte de Justin présente des divergences inexplicables dans le cas d'une utilisation exclusive de cet auteur[68] et que, s'il ne faut pas écarter un emprunt, direct ou indirect, celui-ci ne peut pas être démontré ni pour l'ensemble de l'excursus, ni pour certaines parties[69]. En définitive, l'hypothèse «Timée» tient davantage du postulat raisonnable qu'elle n'est nourrie d'éléments probants.

On ne s'étonnera pas dès lors qu'à propos du passage sur Malchus existent des «théories» divergentes[70]. Après O. Meltzer, V. Ehrenberg a songé à la réécriture grecque d'une tradition carthaginoise[71]. Cette conclusion se fonde sur l'idée que le texte des *Histoires Philippiques* présente une couleur locale («nach ächt local gefärbten Hintergrund», un peu plus loin, «auf eine einheimische Tradition»), laquelle se retrouverait dans l'envoi de la dîme à Tyr, la parure sacerdotale, la crucifixion et jusqu'aux dix sénateurs qui seraient la quintessence de l'oligarchie carthaginoise. Dans le même sens, M. Gras, P. Rouillard et J. Teixidor ont vu dans Justin les traces de «traditions carthaginoises», où «est racontée minutieusement l'histoire politique de Carthage au VI^e siècle»[72]. À cette opinion, qui suppose une historicité aux informations sur Malchus, s'oppose la thèse qu'ont développée C. et G.-C. Picard.

Ces derniers considèrent qu'à l'origine de l'excursus de Justin, du

---

67 Ainsi ALONSO-NÚÑEZ 1990, p. 14, 19.

68 C'est une question sur laquelle ont été exprimées des opinions contradictoires, FORNI & ANGELI BERTINELLI 1982, p. 1334-1337. Par ailleurs, le personnage de Pyrrhus dans les *Histoires Philippiques* a fait l'objet d'une enquête de LA BUA 1978, qui a mis en évidence le recours à deux sources (l'une favorable à Pyrrhus, l'autre hostile); même si ces conclusions ne sont pas totalement partagées par VATTUONE 1982, on en retire le sentiment que le problème des sources de Trogue pour ce qui regarde Pyrrhus (et partant, pour l'insertion d'une digression sur Carthage à propos de ce personnage) est plus complexe qu'il y paraît.

69 Ainsi BROWN 1991, p. 63, estime qu'au sein de la digression la partie relative à la révolte des esclaves de Tyr n'a pas la même origine que le reste. Par ailleurs, ALONSO-NÚÑEZ 1990, p. 14, songe, à côté de Timée, à Ménandre d'Éphèse, pour ce qui concerne XVIII 3 (là où MOSCATI 1966, p. 31, voit Timée). Plus particulièrement, le passage relatif à la fondation de Carthage (spécialement pour ce qui concerne la date) et à Élissa/Didon a été beaucoup discuté, d'autant qu'on possède à ce propos un fragment de Timée (*FGH* 566 *F* 82); *HAAN* I, p. 384-389; MOSCATI 1966, p. 149; 1972, p. 602; 1985b, p. 95; SEEL 1972b, p. 161; BUNNENS 1979, spéc. p. 182-183 (avec proposition d'autres noms que Timée pour le point précis des origines de Carthage : Fabius Pictor ou Alexandre Polyhistor); DE FRUTOS REYES 1987-1988, p. 218; ALONSO-NÚÑEZ 1990, p. 16.

70 Toutefois, sur Timée comme source «ultime» du passage sur Malchus, WOLLNER 1987, p. 18, n. 7; HUß 1988, p. 57; LILLIU 1992, p. 17.

71 EHRENBERG 1928, col. 849; *cf.* MELTZER 1879, I, p. 162.

72 GRAS, ROUILLARD & TEIXIDOR 1989, p. 230-231.

moins pour ce qui concerne les histoires d'Élissa et de Malchus, se trouverait un traité sur les sacrifices dans le monde carthaginois[73]. Leur argumentation est la suivante : le livre XVIII des *Histoires Philippiques* comporte pour l'essentiel l'histoire d'Élissa et celle de Malchus, séparées par quelques lignes sur des sacrifices destinés à mettre fin aux épidémies. Or ces trois développements ont en commun de porter sur des sacrifices humains, de genre différent néanmoins. Dès lors, pas plus qu'Élissa, Malchus ne serait un personnage historique : ce serait «un roi par excellence» et son histoire servirait de justification au sacrifice par crucifixion du fils du roi (le nom du personnage, Malchus, qui renvoie à l'hébreu *MLK*, «régner», est pris comme argument, mais on a vu que c'est une correction). Trogue aurait ensuite donné une coloration historique à la source qu'il utilisait, en s'inspirant des institutions de Carthage telles qu'elles fonctionnaient aux III^e^ et II^e^ s.[74].

Cette hypothèse du recours à un traité de «sociologie religieuse» retient l'intérêt dans la mesure où elle montre que ce qui est considéré comme «éléments authentiquement historiques et locaux» par les tenants d'une utilisation de sources historiques peut aussi bien être perçu comme des composantes conventionnelles d'une mise en scène. Sur le fond, il reste, faute d'arguments décisifs d'une part ou de l'autre, difficile de trancher. Mais ce détour par la *Quellenforschung* n'est pas vain pour la cause. Car la diversité des conclusions rend compte de la complexité du passage et incite à la prudence dans son utilisation.

d. *La digression sur Carthage*

La présence d'un excursus sur Carthage découle d'un choix. Mais la nature de celui-ci n'est pas identique chez Trogue et chez Justin : pour le premier, il s'agissait d'introduire la digression et de lui trouver une place dans la conception globale de son œuvre, pour le second de la garder, tout en l'adaptant à ses objectifs particuliers.

Chez Trogue, d'abord, les excursus du type de celui sur Carthage étaient en nombre considérable : dans les *Prologues*, il y a à 42 reprises mention des origines de rois, de villes et surtout de peuples[75]. Certes, de tels passages ne sont pas rares dans l'historiographie antique, en Grèce (*cf.* Hérodote...) comme à Rome (*cf.* les *Origines* de Caton[76], Varron...), sans

---

[73] PICARD 1954, p. 43-44; 1983, p. 280; PICARD & PICARD 1970, p. 53-57.

[74] PICARD & PICARD 1970, p. 57.

[75] ALONSO-NÚÑEZ 1992, p. 50-59.

[76] Du reste, dans la préface de Justin, les mots *otii mei, cuius et Cato reddendam operam putat* (*Praef.* 5) font écho aux *Origines* de Caton (CIC., *Planc.* 66, [*Cato*] *in principio scripsit Originum suarum ... clarorum virorum atque magnorum non minus otii quam negotii rationem*

oublier de nombreux ouvrages spécialisés (*Mithridatika*, *Parthika*, *Armenika*, *Arabika*...) qui pouvaient d'ailleurs servir de sources à des digressions en particulier. À l'époque d'Auguste, en outre, les géographes et historiens (Diodore de Sicile, Tite-Live, Strabon ou Nicolas de Damas) semblent particulièrement intéressés à établir un «état des lieux» et à dresser un bilan ethnographique. Ceci n'est pas indifférent dans le cadre de l'idéologie augustéenne, qui lançait à la géographie un appel au profit à la fois de la personne de l'empereur et de Rome elle-même, afin qu'elle traduise dans l'espace l'idée de «paix donnée au monde, définitivement recentré sur Rome», d'*orbis terrarum subiectus*[77].

Mais ces digressions pouvaient avoir une fonction plus générale. On sait qu'aux yeux des Anciens l'antiquité d'un peuple, comme celle d'une famille, prouvait sa valeur et sa noblesse. En s'attachant aux *origines*, Trogue donnait quelque éclat à ceux qu'il traitait; il agissait ainsi non tant pour la gloire de ces peuples que pour celle de Rome qui les avait vaincus. César ne pratiquait pas autrement quand il insistait sur la bravoure de ses ennemis en vue de rehausser ses succès. En d'autres termes, de tels passages sur des peuples étrangers ne sont pas toujours négatifs : certes, il y est question de barbares et le contraste avec le Romain est latent, mais le thème de la valorisation de l'ennemi n'est jamais loin. Ceci vaut pour un adversaire de Rome aussi emblématique que Carthage.

Enfin, un facteur plus spécifique a pu favoriser l'insertion d'un excursus sur Carthage : en tant que Gaulois proche de Marseille, Trogue aurait été davantage intéressé au bassin occidental de la Méditerranée[78]. Il n'y a cependant aucun indice qu'il ait utilisé directement des sources carthaginoises ou qu'il ait visité Carthage.

Telles sont donc les raisons (conception «spatiale» de l'histoire, idéologie augustéenne, intérêt en tant que Gaulois) qui expliqueraient que Trogue – ce qui est du reste pleinement justifié par le rôle historique de cette cité – ait réservé un excursus à Carthage dans son histoire universelle.

---

exstare oportere); ils pourraient remonter à Trogue; SEEL 1972b, p. 261; ALONSO-NÚÑEZ 1992, p. 23. Sur Caton comme prédécesseur de Trogue, ALONSO-NÚÑEZ 1992, p. 10.

[77] NICOLET 1988 (p. 95, pour la citation). Aussi ALONSO-NÚÑEZ 1992, p. 1-2, 5; 1995, p. 348-349 (sur les histoires universelles de l'époque d'Auguste comme conséquences des conquêtes romaines); MOGGI 1993, p. 400; SIRINELLI 1993, p. 211-221. Sur la notion d'*orbis terrarum subiectus*, JUST. XLIII 3, 2 (à propos des Romains), *finitimisque populis armis subiectis primo Italiae et mox orbis imperium quaesitum*.

[78] Sur l'Occident dans la vision historique de Trogue, ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 69; 1990a, p. 84. Sur ses attaches gauloises et son intérêt pour les Gaules, VALLET & VILLARD 1966, p. 177; SEEL 1972b, p. 253; ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 69; 1994; 1995, p. 349; SYME 1988, p. 362.

Justin, pour sa part, ne reprend pas toutes les digressions présentes chez Trogue, mais, le cas échéant, il les fait figurer aux mêmes endroits que son modèle, c'est-à-dire, comme chez Hérodote, quand le «pouvoir universel» entre en contact avec un nouveau peuple ou région[79]. Des 42 mentions relatives à des *origines* dans les *Prologues*, il n'en a retenu que la moitié[80]. Des éléments qui entrent en compte pour évaluer les choix de Trogue ne vaudraient pas pour lui; ce serait le cas pour l'intérêt envers les Gaules, puisqu'il ne fait pas écho aux *origines Liguriae* que mentionne le *Prologue* du livre XLIII[81]. Quant à sa patrie, elle n'est pas autrement connue; R. Syme, sur la base précisément de la longue digression sur Carthage ainsi que de quelques particularités lexicales, évoque la possibilité d'une origine africaine, mais souligne le caractère hypothétique de cette suggestion[82].

Une raison au maintien de cette digression pourrait être cherchée dans la date de rédaction de l'épitomé : s'il a été élaboré vers 200 ap. J.-C., l'empereur était alors Septime-Sévère, qui venait d'Afrique, ce qui aurait suscité un regain d'intérêt pour cette région[83].

Enfin, la comparaison avec le *Prologue* correspondant est de peu d'utilité, car celui-ci est trop court pour être éclairant[84] :

> *Octauo decimo uolumine continentur res a Pyrro Epirota in Italia gestae contra Romanos, postque id bellum transitus eius in Siciliam aduersus Carthaginienses. Inde origines Phoenicum et Sidonos et Veliae Carthaginisque res gestae in excessu dictae* (éd. SEEL 1972).
>
> Dans le livre XVIII sont rassemblés les campagnes de Pyrrhus d'Épire en Italie contre les Romains et, après cette guerre, son passage en Sicile contre les Carthaginois. Puis les origines des Phéniciens et de Sidon et de Vélia ainsi que les actions menées par Carthage sont traitées dans une digression.

Tout ceci apparaît de façon plus ou moins détaillée chez Justin. Seul un développement sur Vélia ne s'y retrouve pas, mais le texte des *Prologues* n'est pas dans ce cas suffisamment établi : s'il n'est pas exclu que Trogue ait parlé de cette ville[85], on a aussi proposé de lire au lieu de *Veliae*, soit

---

[79] SUERBAUM 1961, p. 129, n. 6; ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 59; 1992, p. 10, 54; FRANGA 1988, p. 871.

[80] Sur les «omissions» de Justin, ALONSO-NÚÑEZ 1992, p. 27-44.

[81] Ainsi ALONSO-NÚÑEZ 1992, p. 46; 1994, p. 110.

[82] SYME 1988, p. 370.

[83] ALONSO-NÚÑEZ 1992, p. 25; 1995, p. 356.

[84] FERRERO 1957, p. 80, «molto sommario»; SEEL 1972b, p. 69, «überaus dürftig».

[85] FERRERO 1957, p. 80; MERANTE 1970, p. 124-125, n. 108 (Vélia aurait été citée en relation avec Malchus dans la mesure où celui-ci aurait eu à combattre des Phocéens de cette ville); HECKEL 1996 (Trogue aurait parlé de Vélia dans le cadre de son évocation de l'histoire de Carthage, plus précisément après avoir signalé la bataille d'Alalia, au terme de laquelle des Phocéens, après avoir affronté des Étrusques et des Carthaginois, fondèrent Vélia).

Elissae (davantage justifiable du point de vue paléographique), soit *Tyri* (plus satisfaisant au niveau du sens)[86]. Si l'une ou l'autre de ces lectures devait être acceptée, on n'aurait plus l'indice d'une coupe de la part de Justin à partir de son modèle. Il n'empêche que même s'il n'a éliminé aucune matière principale, il a dû élaborer un texte plus court et opérer des choix.

Une autre question concerne la structure de la digression. Comme le montrent les *Prologues* et le résumé de Justin, Trogue, qui avait commencé à parler de Carthage au livre XVIII, s'y intéressait toujours au livre XIX. Pourtant, les *Prologues* ne parlent d'*excessus* que pour le seul livre XVIII (*Carthaginisque res gestae in excessu dictae*), et la lecture de Justin laisse le sentiment d'une différence de ton entre les livres XVIII et XIX (Justin respecte généralement la division en livres de son modèle[87]). Ce sentiment, C. et G.-C. Picard le traduisent dans leur *Vie et mort de Carthage* : «Nous pensons que Trogue Pompée avait réuni, dans la partie correspondant au l. XVIII les légendes sur les origines de Carthage. La partie proprement historique commençait au l. XIX avec l'histoire des Magonides»[88]. Même s'il faut rester prudent sur cette question qui s'inscrit dans le cadre plus large d'une discussion sur la place de Magon dans l'ouvrage de Trogue[89], il ne semble pas moins y avoir entre les livres XVIII et XIX un changement dans la matière traitée par Trogue : le livre XVIII serait plutôt consacré aux *origines* de Carthage, tandis que le livre XIX montrerait les Carthaginois dans leurs entreprises militaires. Le texte des *Prologues* apporterait un indice de nature à confirmer cette impression : pour le livre XVIII, on parle de *Carthaginis res* et c'est la ville qui est mise en avant; pour le livre XIX, on s'attache aux *Carthaginiensium res* et les Carthaginois sont au premier plan. Quoi qu'il en soit, on s'en tiendra ici aux informations qui figurent dans le livre XVIII.

Concrètement, celles-ci peuvent être groupées pour l'essentiel autour de trois grands moments : la révolte des esclaves de Tyr (XVIII 3, 6-19), la fondation de la cité par Élissa (XVIII 4, 1 - 6, 9), les aventures de Malchus (XVIII 7, 1-18). Bien sûr, on ne sait si ces trois épisodes étaient

---

[86] Pour *Elissae*, RADKE 1961 (repris par GIGANTE 1966, p. 295; aussi ALONSO-NÚÑEZ 1990, p. 12); pour *Tyri*, ILIESCU 1969. Dans son édition, SEEL 1972, p. 312, qui n'est convaincu par aucune de ces deux corrections, conserve la leçon *Veliae*, tout en la considérant peu adaptée au contexte (aussi SEEL 1972b, p. 69-71; BUNNENS 1979, p. 174, n. 100).

[87] Par exemple, I 10, 23; XLIII 5, 11. *Cf.* BRUNT 1980, p. 488, n. 35; URBAN 1982, p. 82; FRANGA 1988, p. 872.

[88] PICARD & PICARD 1970, p. 58, n. 1.

[89] DEVILLERS sous presse; DEVILLERS & KRINGS sous presse.

les seuls que consignait Trogue, mais on peut être assuré qu'il évoquait au moins ces trois-là. De même, on ignore dans quelle mesure, au sein de ces trois récits, Justin se livre à des coupes, voire à des interpolations, mais il est clair qu'il est largement redevable à Trogue pour ce qui est de la substance de son information. C'est pourquoi, même s'il est malaisé de démêler ce qui est de l'un et ce qui est de l'autre, ces trois épisodes méritent d'être analysés dans une perspective qu'on pourrait définir comme suit : sur la base de l'existence d'un substrat de Trogue déterminant, mais sans négliger l'interférence d'un apport justinien. Je procéderai en deux temps : d'abord, j'envisagerai les deux premiers volets, sur Tyr et sur Élissa, en recherchant ce qui pourrait remonter à Trogue, afin de tenter de saisir l'état d'esprit qui a présidé à la rédaction de la digression; ensuite, je prendrai en compte la partie sur Malchus.

e. *Tyr et Élissa*

La digression commence par un détour par l'histoire de Tyr. Cette partie est dominée par un seul événement, situé dans la première moitié du IV^e^ s.[90], la révolte des esclaves, qui s'emparèrent du pouvoir dans la cité, tuèrent leurs maîtres, puis conférèrent la royauté à un homme libre qui avait été épargné, Straton (XVIII 3, 6-19). Le lien entre cet épisode et le reste de la digression est clairement signifié : il s'agit de montrer que les malheurs des Tyriens ne furent pas moins déplorables que ceux des Carthaginois (XVIII 3, 1, *repetitis Tyriorum paulo altius rebus, quorum casus etiam dolendi fuerunt*). C'est donc le thème des malheurs qui unit Tyr à Carthage, et le destin de la cité fondatrice trouvera des échos dans celui de son illustre colonie. Ceci est non seulement manifeste au niveau de la digression – *cf.* les «malheurs» de Malchus – mais aussi, de manière implicite, au niveau d'autres épisodes connus des Romains. Ainsi cette révolte des esclaves tyriens n'est pas sans évoquer la révolte des mercenaires carthaginois, dont Trogue parlait peut-être dans une partie de son ouvrage que n'a pas reprise Justin[91] ? De même, la digression sur Tyr se prolonge, aux dépens d'une exposition selon la succession chronologique (le chapitre suivant évoque une époque antérieure, ainsi que le précise Justin, *ante cladem dominorum*), jusqu'à la prise de la ville par Alexandre : ce dernier, et c'est ainsi que se clôt l'épisode, «donna l'île, après en avoir extirpé la race des esclaves, à des hommes libres, étrangers à ces crimes, pour y fonder une ville nouvelle». On peut se demander s'il n'y a pas là quelque parallélisme avec le sort de Carthage, finalement

---

[90] ELAYI 1981; BUNNENS 1995, p. 235.

[91] Le *Prologue* du livre XLIV mentionne des *res Hispaniae et Punicae* sans que ces dernières soient très représentées chez Justin.

conquise par les Romains, et spécialement avec la fondation définitive d'une colonie par Auguste. En ce cas, non seulement la mention de la fin de Tyr serait une préfiguration du sort final de Carthage, mais elle aurait quelque teinte augustéenne.

Enfin, on trouve dans le passage la manifestation de préoccupations plus sociales, principalement une réflexion sur la place des esclaves qui n'est peut-être pas sans arrière-pensée pour la situation à Rome[92].

En somme, on épinglera trois caractéristiques, dont on cherchera la trace dans les deux autres volets de la digression : a) la recherche d'une cohérence interne, b) la présence d'échos à l'histoire romaine, c) l'influence possible de l'idéologie augustéenne.

La deuxième partie de la digression concerne Élissa et la fondation de Carthage. Ce récit est le plus détaillé sur ce sujet, mais il en existe d'autres, spécialement celui de Virgile, qu'on peut considérer comme antérieur à Trogue, que ce dernier connaissait[93], mais dont il ne semble pas s'être servi, même si on a cru pouvoir établir qu'il avait une source identique[94]. C'est du reste dans une perspective de *Quellenforschung* que la comparaison entre l'*Énéide* et les *Histoires Philippiques* a généralement été menée[95]. Je tenterai, pour ma part, de voir dans quelle mesure les divergences entre les deux textes sont révélatrices des intentions qui ont présidé à leur rédaction.

1° Recherche d'une cohérence interne. Au sein de la digression des *Histoires Philippiques*, la fonction de charnière de l'épisode consacré à Élissa, qui commence à Tyr et s'achève à Carthage, est visible. Son unité est littérairement soulignée par le thème de la ruse, qui en est le fil-conducteur et explique quelques divergences avec Virgile[96].

– (XVIII 4, 6) Acherbas, l'époux d'Élissa, possède de grandes richesses, mais il les cache.

– (XVIII 4, 8) Le roi Pygmalion, au mépris des lois humaines et sans égard pour les sentiments de famille, tue celui qui était à la fois son oncle et son beau-frère. Dans cette partie du récit, Élissa apparaît plus

---

92 BROWN 1991. Que Trogue/Justin ait livré, dans ce passage sur Tyr, une réflexion qu'il ait voulu en partie applicable à Rome serait confirmé par le fait qu'il y emploie deux fois l'expression *res publica* (communément associée à Rome) à propos de Tyr : XVIII 3, 7 et 9.

93 GOODYEAR 1984; aussi YARDLEY 1994, p. 67-68.

94 BUNNENS 1979, spéc. p. 177, 182-183; aussi SEEL 1972b, p. 160-163 (ce serait sciemment, et bien qu'il l'ait connu, que Trogue n'aurait pas repris Virgile); MOSCATI 1985b, p. 95, n. 2.

95 BUNNENS 1979, p. 174-186.

96 SEEL 1972b, p. 162-163.

dissimulée que dans l'*Énéide*[97].

– (XVIII 4, 10) Élissa feint de vouloir habiter chez son frère.

– (XVIII 4, 12-15) Élissa fait embarquer avec tous ses biens les serviteurs qui avaient été envoyés par le roi pour aider à son déménagement et les force à jeter à la mer des sacs de sable dans lesquels était prétendument enveloppé son argent; les ayant ainsi emplis d'effroi à l'idée de la vengeance de Pygmalion, elle les décide à fuir avec elle. Virgile ignore ce stratagème.

– (XVIII 5, 5) À Chypre, Élissa fait enlever quatre-vingts jeunes filles pour procurer des femmes à ceux qui l'accompagnaient. Virgile reste muet sur cet épisode.

– (XVIII 5, 9) Grâce à la «ruse de la Byrsa», à laquelle fait aussi allusion Virgile, Élissa occupe un terrain plus vaste que celui qui lui était destiné[98].

– (XVIII 6, 2-5) Les Carthaginois recourent à un artifice pour présenter à Élissa la demande en mariage du roi Hiarbas. La reine s'y laisse prendre[99]. Virgile omet cette péripétie.

– (XVIII 6, 6) C'est en simulant un sacrifice qu'Élissa fait construire le bûcher sur lequel elle s'immolera. Trogue/Justin parle d'un délai de trois mois qu'Élissa s'accorde avant de mourir, ce dont ne dit mot Virgile. En fait, ces trois mois correspondent à la période pendant laquelle la reine aurait dissimulé son projet.

Trogue/Justin fait donc de la ruse une clé de lecture de l'épisode. Même s'il s'agit là d'une composante des traditions grecques[100], ce trait n'en répond pas moins à la vision habituelle des Carthaginois qu'on trouve dans son œuvre – y compris dans la relation qu'il fait des rapports entre Pyrrhus et les Carthaginois et qui sert de prétexte à la digression[101] –, ainsi que dans bon nombre d'ouvrages anciens (*cf. fides Punica*).

Par ailleurs, il est dans les *Histoires Philippiques* question d'une redevance annuelle payée par les Carthaginois pour acquitter le loyer du terrain sur lequel a été érigée leur ville (Virgile, pour sa part, semble admettre qu'ils ont acheté le terrain que la peau de bœuf leur avait permis

---

97 BUNNENS 1979, p. 177.

98 Sur le caractère emblématique de cette ruse, SCHEID & SVENBRO 1985; LANCEL 1992, p. 37; RIBICHINI 1995a, p. 344. Par ailleurs, MOSCATI 1985b, p. 97, voit dans ce récit de Byrsa, tout «réélaboré» qu'il soit, le reflet d'une singularité topographique qui différenciait Carthage des autres colonies phéniciennes.

99 Sur cette manifestation d'*ingenium Punicum*, SEEL 1972b, p. 119.

100 NENCI & CATALDI 1983.

101 XVIII 2, 3-4 (après que le Carthaginois Magon eut promis au Sénat romain son aide contre Pyrrhus), *Gratiae a senatu Karthaginiensibus actae auxiliaque remissa. Sed Mago Punico ingenio post paucos dies tacitus, quasi pacificator Karthaginiensium, Pyrrum adiit speculaturus consilia eius de Sicilia, quo eum arcessi fama erat.*

d'occuper[102]). À nouveau, en mentionnant ce tribut, Trogue/Justin intègre davantage l'épisode au reste du récit, en particulier aux guerres dont il parlera au livre XIX et qui seront menées contre les Africains réclamant le tribut promis pour le sol de la ville (XIX 1, 3-5; 2, 4).

Enfin, la narration de la mort d'Élissa rappelle un autre épisode narré par Trogue/Justin, le suicide de Sardanapale qui se jette sur un bûcher (I 3, 5)[103]. On peut aussi songer à la chute de Carthage, en 146, lorsque la femme d'Hasdrubal se précipite dans les flammes avec ses enfants[104]; mais dans ce cas, on ne sait si Trogue a rapporté cet épisode (absent chez Justin) et donc si ce parallélisme était opérant chez lui.

2° Échos à l'histoire romaine. La fondation de Carthage s'inscrit dans la série des légendes de fondation des colonies grecques[105]. Mais elle doit être aussi comprise à la lumière d'un parallélisme implicite avec la fondation de Rome. Sans relever chaque point de comparaison[106], on signalera comment, dans les *Histoires Philippiques*, par le biais d'un jeu subtil d'analogies et de différences, est indiquée l'infériorité de la métropole punique. Ou encore, pour paraphraser G. Piccaluga, on dira que la fin même de Carthage est savamment orchestrée à l'intérieur de son mythe de fondation[107]. Ainsi, parmi les traits par lesquels la fondation de Carthage est mise en contraste avec celle de Rome, l'un retient l'attention. Selon Trogue/Justin, on trouva dans les premières fondations de la ville africaine une tête de bœuf, ce qui indiquait un sol fertile, mais difficile à cultiver, et une ville vouée à l'esclavage; on transporta en conséquence la cité à un autre endroit, où on découvrit une tête de cheval, ce qui signifiait un peuple belliqueux et puissant. Virgile ne parle, pour sa part, que de la découverte de la tête de cheval et ajoute qu'à cet endroit fut élevé un temple de Junon (*En.* I 441-447)[108]. Ceci a été rapproché de l'exhumation, à Rome, d'une tête humaine – celle d'un roi, selon certaines variantes – dans les fondations du temple de Jupiter Optimus Maximus sur le Capitole[109]. La comparaison entre les deux, et notamment l'association de

---

102 BUNNENS 1979, p. 180.

103 PICCALUGA 1983, p. 416.

104 Sur le parallélisme entre Didon (au début de l'histoire de Carthage) et la femme d'Hasdrubal (à la fin de cette histoire), BONNET 1989, p. 291-292; THUILLIER 1993, p. 19.

105 GRAS, ROUILLARD & TEIXIDOR 1989, p. 199. Toutefois MOSCATI 1985b, spéc. p. 96, tend à renverser l'argument : ce serait précisément parce que, tel quel, le récit relatif à Élissa/Didon contenait maints éléments présentant des analogies avec les récits de fondation grecs qu'il aurait eu du succès auprès des auteurs gréco-romains.

106 Par exemple, PICCALUGA 1983, p. 415-416.

107 PICCALUGA 1983, p. 422.

108 Sur l'omission, peut-être volontaire, de la version mentionnant une tête de bœuf par Virgile, BUNNENS 1979, p. 179.

109 LIV. I 54-55. Pour un relevé des sources, PICCALUGA 1983, p. 409, n. 5. Sur ce

Carthage avec une bête de trait (mention de la tête de bœuf), indique la destination de celle-ci à un état servile, tandis que Rome serait l'authentique *caput totius orbis*[110].

D'autres traits dénotent une influence romaine : Élissa s'adjoint non seulement des sénateurs, mais aussi, ce dont ne parle pas Virgile, des serviteurs, c'est-à-dire des membres de la classe populaire, dotant dès l'origine sa ville d'un Sénat et d'un peuple, éléments constitutifs de la société idéale selon les Romains[111]. De même, l'escale d'Élissa à Chypre, épisode absent chez Virgile, laisse paraître une inspiration romaine qui «se reconnaît encore ici au fait que la population féminine de Carthage est assurée par le rapt de jeunes Chypriotes, comme celle de Rome l'avait été par l'enlèvement des Sabines et au fait que la société de la nouvelle ville se complète par l'enrôlement d'un grand pontife»[112]. Toutefois Trogue ne semble pas avoir mentionné la présence d'Énée à Carthage; peut-être est-ce une façon de se poser en historien face au poète Virgile ?

3° Idéologie augustéenne. La place consacrée à la fondation de Carthage dans l'*Énéide* indique assez que le sujet était idéologiquement connoté à l'aube de la Rome impériale. Il en était aussi question dans la monumentale *Histoire Romaine* de Tite-Live, ainsi que l'apprend la *Periocha* du livre XVI, laquelle fait mention d'un «récit de l'origine des Carthaginois et des débuts de leur ville».

f. *Le passage sur Malchus*

D'abord, j'analyserai le passage à la lumière des observations faites à propos des deux premiers volets de la digression. Ensuite, je me concentrerai sur les caractéristiques du récit qui semblent résulter plus spécifiquement du résumé auquel s'est livré Justin.

1° Recherche de la cohérence. Dans les *Histoires Philippiques*, un lien explicite est établi entre la défaite subie par Malchus en Sardaigne et la colère des dieux consécutive à la pratique des sacrifices humains. Un tel motif est stéréotypé : chez Diodore (XIX 103, 5), par exemple, la capture de navires par les stratèges d'Agathocle apparaît comme un signe envoyé par la divinité en punition de la cruauté des Carthaginois.

---

rapprochement, aussi THUILLIER 1993, p. 17.

110 PICCALUGA 1983. L'expression *caput totius orbis* figure à propos de Rome chez JUST. XLIII 1, 2.

111 BUNNENS 1979, p. 177.

112 BUNNENS 1979, p. 178; aussi THUILLIER 1993, p. 16. Toutefois, sur la signification de cette escale chypriote dans une perspective phénicienne (qui n'exclut pas la lecture précédente), MOSCATI 1985b, p. 96; ALONSO-NÚÑEZ 1990, p. 15; FANTAR 1993, I, p. 88-91; AUBET 1994, p. 191-192.

Par ailleurs, la mention de la dîme portée à Tyr par Carthalon[113] rappelle l'origine tyrienne de Carthage et le début de l'excursus où la ville phénicienne est traitée. De même, la qualité de prêtre de Carthalon fait songer au sacerdoce d'Acherbas, le mari d'Élissa. Précisément, les deux hommes eurent une mort violente de la part d'un membre de leur famille (Acherbas tué par son neveu et beau-frère, Carthalon tué par son père). De la sorte sont tissés des parallèles entre les deux villes, la métropole et la colonie[114]. Du reste, si Virgile dit qu'Acherbas est mort *ante aras* (*En.* I 349), il ne précise pas sa qualité de prêtre d'Hercule. Or Trogue/Justin le signale; ne pourrait-ce être dans une certaine mesure dans l'optique d'une analogie entre Acherbas et Carthalon ?

L'existence de liens avec d'autres parties du récit peut avoir affecté un autre aspect de l'épisode relatif à Malchus, à savoir ses campagnes : il aurait guerroyé en Sicile, en Afrique et en Sardaigne. Or, dès le début du livre XIX, Trogue/Justin évoque les guerres menées par les deux fils du Magon qui avait succédé à Malchus, Hasdrubal et Hamilcar : en Sardaigne, en Afrique et en Sicile. Pas plus que dans le livre précédent, le détail des événements n'est établi (XIX 1, 3-9). L'évocation, à deux reprises, de trois champs d'action identiques, sans autre éclaircissement, invite à poser l'hypothèse que Trogue/Justin lui-même ne se référait peut-être pas à un contexte historique déterminé, mais développait sa narration dans un cadre général, pour ainsi dire conventionnel (dicté par la suite des guerres dans lesquelles fut impliquée Carthage ?), destiné à pallier l'absence d'informations plus précises[115].

Enfin, on s'attachera à l'accusation d'*adfectatio regni* qui est faite à Malchus. En effet, dans la mesure où il est accusé d'aspirer à la royauté, ce dernier peut être rapproché d'un autre Carthaginois puissant, Hannon, qui tenta sans succès de s'emparer de la royauté en éliminant le Sénat (XXI 4, 1, *regnumque inuadere interfecto senatu conatus est*); se voyant trahi, il prit possession d'une place fortifiée avec 20 000 esclaves armés, essaya de soulever les Africains et le roi des Maures, mais fut capturé et supplicié. Les analogies avec Malchus sont nombreuses[116] : désir de s'emparer du trône, volonté de tuer les sénateurs (Malchus supprima dix

---

[113] Sur la signification de cette dîme dans le cadre des rapports Tyr - Carthage, BONNET 1988, p. 166-167; LANCEL 1992, p. 50-51; FANTAR 1993, I, p. 103; FERJAOUI 1993, p. 27-41.

[114] Cela est souligné aussi à propos de la résistance de Tyr à Alexandre; JUST. XI 10, 13, *Augebat enim Tyriis animos Didonis exemplum.*

[115] On pourrait, dans ce contexte, s'étonner que l'Espagne ne soit pas mentionnée. Cette absence s'explique cependant par son histoire différente, du fait de l'arrivée des Barcides après la première guerre punique. Trogue s'y intéressait plus tard, au livre XLIV, dont le *Prologue* apprend qu'il contenait «l'histoire de l'Espagne et de Carthage».

[116] MAURIN 1962, p. 8, n. 7; WAGNER 1995, p. 830.

membres du Sénat), fait de tourner ses armes contre sa cité. On citera aussi Bomilcar qui, défait par Agathocle, aurait voulu passer à celui-ci avec ses troupes :

> *Ob quam noxam in medio foro a Poenis patibulo suffixus est, ut idem locus monumentum suppliciorum eius esset, qui ante fuerat ornamentum honorum. Sed Bomilcar magno animo crudelitatem ciuium tulit, adeo ut de summa cruce ueluti de tribunali in Poenorum scelera contionaretur, obiectans illis nunc Hannonem falsa adfectati regni inuidia circumuentum, nunc Gisgonis innocentis exilium, nunc in Hamilcarem, patruum suum, tacita suffragia, quod Agathoclem socium illis facere quam hostem maluerit* (JUST. XXII 7, 8-9) (éd. SEEL 1972).
>
> Pour punir sa trahison, les Carthaginois le mirent en croix au milieu de la place publique, afin que l'endroit qui l'avait vu comblé d'honneurs fût aussi témoin de son supplice. Mais Bomilcar supporta courageusement la cruauté de ses concitoyens au point que, du haut de sa croix, comme d'un tribunal, il fit le procès des crimes des Carthaginois; il leur reprochait tantôt l'élimination d'Hannon, faussement accusé d'aspirer à la tyrannie, tantôt l'exil de Giscon innocent, tantôt leurs votes secrets contre Hamilcar, son oncle, sous prétexte qu'il avait préféré faire d'Agathocle leur allié que leur ennemi.

À nouveau, dans cet épisode, divers éléments font penser à Malchus : défaite subie par un général carthaginois, tentative de se retourner contre sa patrie, contraste entre sa déchéance et ses triomphes passés, décision prise contre lui qui est ressentie comme cruelle, mort sur une croix (*cf.* dans le cas de Malchus, le supplice de Carthalon). À cela on ajoutera, à propos d'Hannon, l'accusation d'*adfectatio regni* et, à propos de Giscon, la condamnation à l'exil.

Le récit sur Malchus confronte donc le lecteur à des péripéties qui se reproduiront dans l'histoire de Carthage (et qui sont construites autour de «lieux communs» de celle-ci : discordes, cruauté, comportements excessifs...). Ceci s'inscrirait dans la ligne de la digression telle qu'elle se présente dans le livre XVIII : les autres épisodes qui la constituent, sur Tyr et sur Élissa, ont pour fonction, comme on l'a dit, de faire écho à la suite du destin de Carthage.

2° Échos à l'histoire romaine. L'aventure de Malchus évoque divers épisodes célèbres de l'histoire romaine, comme le consul Brutus mettant à mort, au seuil de la République, ses fils Titus et Tibérius (LIV. II 4-5; FLOR. I 3, 5) ou Coriolan assiégeant sa propre cité. Pour sa part, O. Seel privilégie la ressemblance avec un autre événement bien connu de l'époque républicaine, l'exécution par T. Manlius Torquatus de son fils

(LIV. VIII 7)[117]. Certes, il existe quelque similitude entre les deux situations : dans l'un et l'autre cas, un homme, se comportant en général plutôt qu'en père, ordonne le supplice de son fils qui ne lui a pas témoigné l'obéissance qu'il était en droit d'attendre[118]. Pourtant, les différences sont également manifestes, et les situations qui conduisent à l'exécution du fils ne sont aucunement comparables. À la vérité, si l'histoire de Malchus fait songer à celle de Manlius, cette dernière n'est pas la seule qui vient à l'esprit.

Principalement, il est un aspect du passage sur Malchus qui devait être chargé de signification pour un lecteur romain. Il s'agit de l'accusation d'*adfectatio regni* qui lui est faite (comme plus tard à Hannon). Si on s'en tient au niveau légal, on connaît trois cas d'*adfectatio regni* à Rome, datant tous de la haute époque républicaine : Sp. Cassius en 485, Sp. Maelius en 439 et M. Manlius Capitolinus en 384 furent condamnés à mort pour ce motif[119]. Ensuite, ce grief disparaît de l'histoire judiciaire romaine, ce qui ne signifie pas qu'il ne sera plus invoqué sur le terrain politique, afin de discréditer l'un ou l'autre personnage. Pour en revenir aux trois affaires connues comme recouvrant une accusation d'*adfectatio regni*, elles présentaient quelque teinte légendaire et leur évocation avait été soumise à une réélaboration destinée à en souligner les parallélismes[120]. Il n'en demeure pas moins qu'elles ont un fond de vérité, et il est justifié de se livrer à une tentative de rétablissement des faits[121]. Ce qui apparaît alors, c'est que les trois hommes accusés d'*adfectatio regni* sont des privilégiés qui visent à la royauté en soutenant la plèbe, laquelle, d'abord, leur réserve sa faveur, mais finalement se détourne d'eux. Parmi eux, la figure la plus célèbre, celle aussi sur laquelle Tite-Live s'attarde le plus (VI 11 et 14-20), est M. Manlius Capitolinus. Ce dernier est celui qui ressemble le plus à Malchus dans la mesure où lui aussi s'était illustré à la guerre (en sauvant le Capitole de l'assaut gaulois en 390)[122]. Il est également connu

---

117 SEEL 1972b, p. 117-120, 162.

118 Une des ressemblances les plus nettes apparaît si l'on considère le ton des discours prêtés aux deux pères; *cf.* surtout, pour Manlius, *neque imperium consulare neque maiestatem patriam ueritus* (LIV. VIII 7, 15) et pour Malchus, *non dico patrem, ducem certe ciuium tuum superbe spreuisti* (JUST. XVIII 7, 12).

119 *Cf.* CIC., *Rep.* II 27, 49, *Itaque et Spurius Cassius et M. Manlius et Spurius Maelius regnum occupare uoluisse dicti sunt et modo...* (suit alors dans le texte cicéronien une lacune; on a voulu y restituer le nom de C. Gracchus). Sur l'*adfectatio regni* chez Cicéron, SUERBAUM 1961, p. 45-46.

120 LINTOTT 1968, p. 55-56; 1970.

121 MARTIN 1982, p. 339-360.

122 LIV. V 47, 1-6; FLOR. I 13, 15-16. Contrairement à Manlius, les deux autres Romains accusés d'*adfectatio regni* ne se distinguaient pas sur le plan militaire : Cassius était illustre par sa carrière politique et diplomatique; Maelius était connu pour sa richesse. *Cf.* MARTIN 1982, p. 340, «Une analyse 'dumézilienne' n'aurait aucune peine à classer Cassius dans la première

pour avoir sauvé un centurion de l'esclavage pour dettes (VI 14, 10), une sollicitude qui se retrouve chez un Malchus sensible aux souffrances infligées à ses troupes condamnées à partager son exil. Enfin, Manlius aurait proposé d'utiliser l'*aurum Gallicum*, miraculeusement récupéré, pour amortir les dettes des plébéiens; ceci aurait causé sa perte car la tradition patricienne prétendait que, ayant été consacré par Camille, l'or était intouchable et que la proposition était impie; parallèlement, en voulant réduire le taux des emprunts, Manlius était accusé de violer la *Fides* dont le culte avait été institué par Numa et qui liait le débiteur à son créancier (VI 11, 8; 14, 10-12)[123]. Ainsi, comme dans le cas de Malchus, qui s'en prend à son fils prêtre d'Hercule, il y a ici une connotation religieuse[124].

En somme, l'histoire de Malchus se prêtait à plusieurs rapprochements avec l'histoire romaine. Parmi ceux-ci, les deux plus significatifs mettaient en scène deux Manlii : Manlius Capitolinus pour ce qui regardait l'*adfectatio regni*, Manlius Torquatus pour ce qui concernait l'exécution d'un fils par son père. Certes, il ne peut y avoir là qu'une coïncidence. Mais on ne peut exclure non plus que l'intégration de l'épisode sur Malchus dans l'historiographie romaine ait précisément été facilitée par son association avec une combinaison de deux événements mettant chacun en scène un Manlius.

3° Idéologie augustéenne. P.A. Barceló a parlé d'un portrait syllanien de Malchus[125]. Certes, Sylla, qui mena son armée contre Rome et détint *de facto* un pouvoir monarchique, présente des similitudes avec le Carthaginois. Mais d'autres comparaisons viennent à l'esprit. Si on songe à la notion d'*adfectatio regni* et si on se souvient que ceux qui avaient été condamnés pour ce motif avaient tenté d'obtenir le soutien de la plèbe, il apparaît que la mention de ce grief convient davantage à un représentant des *populares* (les Gracques avaient officieusement été en butte à cette accusation). Or il était, parmi ceux-ci, un homme qui, comme Malchus, avait fait marcher son armée contre sa ville, qui avait exercé un pouvoir absolu et qui, soupçonné d'aspirer à la royauté, avait été éliminé : il s'agit de César, peut-être plus proche de Malchus que ne l'est Sylla. D'ailleurs, il semble bien que, dans l'historiographie, la notion d'*adfectatio regni* avait acquis une connotation populaire, voire césarienne. Ainsi

---

fonction indo-européenne, Manlius dans la seconde et Maelius dans la troisième».

123 MARTIN 1982, p. 352-353.

124 De façon plus générale, c'est une malédiction religieuse, une *sacratio*, qui frappa les trois Romains accusés d'*adfectatio regni*; MARTIN 1982, p. 354-358.

125 BARCELÓ 1988, p. 153; 1989, p. 20-21; aussi AMELING 1993, p. 74, n. 34.

P.M. Martin observe, dans les récits relatifs aux trois hommes accusés de ce crime à l'époque républicaine, «une réélaboration historique qui emprunte l'essentiel de ses traits aux luttes gracchiennes et post-gracchiennes». Plus précisément, à propos de Maelius, «le lien de cause à effet établi entre sa complaisance envers la plèbe et la naissance de son aspiration secrète à la royauté est un schéma emprunté à la pensée politique grecque, ou tout simplement à l'expérience césarienne, où puise largement le récit de Denys d'Halicarnasse»[126]. Un autre aspect encore réunit Malchus et César : l'opposition entre un père et son fils qui vient se greffer sur une opposition politique entre un général et un Sénat, de sorte que le couple Malchus - Carthalon n'est pas sans faire penser à César - Brutus. C'est pourquoi il ne paraît pas injustifié de conclure que l'histoire de Malchus pouvait fonctionner comme une allusion à César. Il serait téméraire d'affirmer que Trogue avait élaboré son récit dans ce sens, mais il n'est pas inutile de s'interroger sur la signification qu'aurait eue une telle allusion.

L'action politique de César était un sujet délicat à traiter sous le Principat augustéen, durant lequel il fut souvent abordé de manière indirecte ou détournée. Car, si la *pietas* envers son père adoptif avait servi à Auguste à justifier certaines de ses guerres et si la qualité de *diuus* de son prédécesseur lui permettait d'être «fils de dieu», cet héritage demeurait encombrant. Cet embarras portait notamment sur la prétendue ambition de César de prendre le titre de roi. Que l'accusation soit vraie ou fausse, il n'en convient pas moins de se demander si, pour ce qui regarde ce point, «plus encore que la propagande républicaine, ce n'est pas la propagande octavienne et, finalement, l'idéologie du Principat qui a masqué à jamais les derniers desseins de César»[127].

Plus généralement, au-delà même de cette question spécifique du *regnum*, la place réservée à César sous Auguste a fait l'objet de débats. La poésie augustéenne, surtout, a été discutée dans cette perspective : longtemps l'idée a prévalu que n'y avait été laissée qu'une mince place à César, dont la figure était reléguée loin derrière celle d'Auguste; telle était la position de R. Syme qui, au long de sa carrière, a soutenu qu'après Actium Auguste entreprit de se dissocier de son père adoptif professant des idées républicaines plutôt qu'absolutistes[128]. Cette opinion a été ensuite contestée par P. White qui estime que César n'est ni plus ni moins cité par les poètes augustéens que cela n'est nécessaire et qu'il reçoit un

---

126 MARTIN 1982, p. 342 (pour les deux citations); renvoi, pour Denys d'Halicarnasse, à VALVO 1975.

127 MARTIN 1994, p. 386 (p. 363-386, pour un bilan sur César et la royauté).

128 Par exemple, SYME 1939, p. 317-318; 1958, p. 432-434; 1978, p. 190-191; 1986, p. 443.

traitement équitable[129]. La question a été reprise par G. Herbert-Brown à propos des *Fastes* d'Ovide; celle-ci revient à une opinion proche de R. Syme, tout en soulignant une spécificité d'Ovide : celui-ci n'ignore pas César mais, dans bien des cas, il le mentionne de façon à rehausser les mérites d'Auguste[130]. Appliquées à Trogue, ces observations paraissent pertinentes. D'une part, il ne met pas César en valeur : alors qu'il manifestait un intérêt particulier pour les Gaules (et que son père avait servi César; JUST. LXIII 5, 12), il n'a dit, semble-t-il, mot de leur conquête[131], mais terminait son ouvrage par la soumission de l'Espagne par Auguste. D'autre part, dans les lignes sur Malchus, recourant à l'allusion, il dresse un contraste implicite entre César, qui échoue dans son entreprise en faisant preuve d'*adfectatio regni*[132], et Auguste, qui surmonte les difficultés posées sur sa route en évitant le *regnum*[133]. On note à cet égard que, dans les *Histoires Philippiques*, après Malchus, vient Magon, qui rend l'État carthaginois plus fort. L'intention de Trogue aurait pu être la suivante : mettre en valeur un homme qui réussit à renforcer l'État (comme Magon, mais surtout comme Auguste) par rapport à un autre qui, en faisant montre d'*adfectatio regni*, échoue dans ses desseins (comme Malchus, mais surtout comme César). En somme, abordé selon une clé de lecture «césarienne», l'aventure de Malchus aurait trouvé sa place dans une propagande, dont il existe d'autres manifestations[134], par laquelle Auguste cherchait à se démarquer du *regnum* césarien.

J'ai jusqu'ici discuté les caractéristiques du récit dont je pense possible, voire probable, qu'elles trouvent leur origine chez Trogue, tout en admettant qu'elles ne sont perceptibles qu'à travers Justin. J'envisagerai

---

129 WHITE 1988.

130 HERBERT-BROWN 1994, p. 109-128; aussi CHRIST 1994, p. 91.

131 Pour un essai d'explication, ALONSO-NÚÑEZ 1990a, p. 75 : étant donné que son père avait collaboré avec César, Trogue aurait préféré ne pas insister sur cet aspect de son histoire familiale. De même, Trogue ne parle pas des incursions de César en Bretagne et en Germanie; ALONSO-NÚÑEZ 1992, p. 50.

132 Le récit de la tyrannie de Cléarque à Héraclée dans les *Histoires Philippiques* (XVI 4-5) a aussi été interprété comme une allusion à César; ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 68; 1990a, p. 79. On note que la mort de Cléarque ne signifie pas la fin de la tyrannie pour les Héracléotes, qui tombent sous la coupe de Satyrus (XVI 5, 18). Cela ne doit pas être interprété comme une attaque contre Auguste (qui, si l'on poursuit le parallélisme, aurait perpétué la tyrannie césarienne); au contraire, Trogue peut opposer implicitement Héraclée (la mort du tyran n'entraîne pas la fin de la tyrannie) à Rome (la mort du tyran aurait très bien pu ne pas signifier la fin de la tyrannie – hypothèse d'une victoire d'Antoine –, mais heureusement, grâce à la victoire d'Octave/Auguste, la ville a recouvré la liberté).

133 On peut penser à ce qu'écrit Trogue/Justin sur Sosthène : *et cum rex ab exercitu appellatus esset, ipse non in regis, sed in ducis nomen iurare milites compulit* (XXIV 5, 14). Sur la signification de ce passage dans une perspective augustéenne, SEEL 1972b, p. 265.

134 RAMAGE 1985.

maintenant des traits qui paraissent imputables au seul Justin (même si on a supposé, pour ce qui regarde le récit sur Malchus, une certaine fidélité à son modèle[135]).

1° Aspect compositionnel. En proposant une présentation abrégée des *Histoires Philippiques*, Justin a opéré des choix. Sa manière de procéder n'est pas uniforme : quelquefois des omissions d'une ampleur considérable sont difficilement palliées par de courts résumés, d'autres fois, on soupçonne que l'original a été suivi d'assez près[136].

L'absence de sources parallèles et indépendantes interdit de ranger le passage sur Malchus dans l'une ou l'autre de ces catégories. Il n'empêche que, dans ces lignes, la structure de l'exposé livre quelques indices. Tout d'abord, l'histoire est introduite par un *itaque* qui, en faisant passer le lecteur de la fondation de Carthage à la sédition de Malchus, laisserait penser qu'une coupe a été effectuée[137]. De même, les informations concernant les campagnes de Malchus sont réduites au minimum; on a parfois estimé que tel n'aurait pas été le cas chez Trogue[138], mais cela pouvait l'être si, comme on l'a suggéré, les théâtres d'opérations étaient pour lui secondaires.

Par ailleurs, on constate un rejet de la chronologie qui demande qu'on s'y arrête[139]. En effet, même si le canevas des *Histoires Philippiques* est conforme à la succession des quatre empires (assyrien, mède, perse, macédonien), on y distingue difficilement une référence à un ou à plusieurs système(s) chronologique(s). Il est en la matière particulièrement malaisé de faire la part entre ce qui est imputable à Trogue et à Justin[140]. D'un côté, on a soutenu que ce désintérêt pour la chronologie absolue remonterait à Trogue, qui aurait simplement repris les informations de nature chronologique, parfois d'inspiration diverse, qu'il

---

135 FERRERO 1957, p. 81.

136 De façon générale, CASTIGLIONI 1925, p. 26; FERRERO 1957, p. 155; FORNI 1958, p. 140; SEEL 1972a, p. 21-22. Pour des exemples, BERTINELLI ANGELI & GIACCHERO 1974.

137 FERRERO 1957, p. 81-82.

138 Ainsi, pour FERRERO 1957, p. 82, le motif de la défaite en Sardaigne aurait pu être exposé par Trogue. Aussi GRAS, ROUILLARD & TEIXIDOR 1989, p. 230-231, «la structure de la phrase latine de Justin montre un véritable 'collage' d'informations juxtaposées et indique simplement que la bataille a eu lieu après le passage de Malchus en Sardaigne»; *cf.* GRAS 1987, p. 164. Les chercheurs cités ici songent en fait à identifier la défaite de Malchus en Sardaigne avec la bataille d'Alalia, dont Hérodote dit qu'elle eut lieu dans la «mer Sardonienne». Si on ne peut, semble-t-il, adhérer à cette dernière suggestion (*infra*, p. 136-137), c'est avec raison que l'attention est attirée sur le manque de précision du témoignage justinien. De même, MERANTE 1970, p. 126, n'exclut pas que l'affrontement (qu'il considère comme une bataille navale) ait pu se produire le long des côtes ibériques.

139 Sur les données chronologiques dans l'épitomé de Justin, ALONSO-NÚÑEZ 1992, p. 61-91.

140 Par exemple, SEEL 1972b, p. 246.

trouvait dans ses sources[141]. Mais, d'un autre côté, une comparaison serrée entre les *Prologues* et Justin a semblé montrer que Trogue, dans la mesure où il privilégiait davantage l'histoire militaire et politique, aurait bien pu adopter un cadre chronologique de référence, ce dont Justin aurait moins éprouvé le besoin[142]. Autrement dit, certaines des coupes faites par celui-ci auraient pu affecter un éventuel système chronologique établi par Trogue sans qu'il s'en soit trouvé gêné[143]. Quoi qu'il en soit, et abstraction faite de la question de savoir qui est responsable d'un tel état de fait, le statut même de la chronologie dans les *Histoires Philippiques* trahit une tension : l'œuvre entière est parcourue par une trame chronologique significative (la succession des empires), mais, si on envisage chaque épisode, la chronologie y est marginale et c'est un autre principe qui domine, qu'on pourrait définir comme descriptif, thématique et subjectif[144].

Plus précisément, certains mots employés par Justin pour exprimer des durées ne doivent pas être pris au pied de la lettre[145]. Il en va ainsi de l'expression *interiectis diebus* (et de l'adverbe *interea*) qui apparaît à deux reprises dans le passage sur Malchus et qui sert surtout à ménager des transitions[146]. Ce n'est que lorsqu'il existe des sources parallèles qu'on peut déterminer ce que recouvrent ces mots : parfois des événements qui se sont étalés sur plus que quelques jours[147].

Dans le cas de Malchus, on ne dispose malheureusement d'aucun moyen de préciser la chronologie (si ce n'est l'indication temporelle fournie par Orose[148]). Certes, le texte des *Histoires Philippiques* livre une information propre à établir une chronologie relative, à savoir qu'à Malchus «succéda» (*successit*) Magon[149]. Mais cette donnée ne serait utilisable avec fruit que

---

141 Ainsi ALONSO-NÚÑEZ 1987, p. 62; 1992, p. 61.

142 FORNI & ANGELI BERTINELLI 1982, spéc. p. 1308-1309.

143 YARDLEY 1994, p. 70.

144 SEEL 1972b, p. 246-266, attribue cette caractéristique à Trogue; FRANGA 1988, p. 871, y voit une particularité de Justin.

145 Ainsi BERTINELLI ANGELI & GIACCHERO 1974, p. 48.

146 Par exemple, FERRERO 1957, p. 81, «la solita formula di successione cronologica che falsa completamente le prospettive – *interiectis deinde diebus* – ...».

147 De façon générale, ALONSO-NÚÑEZ 1992 (et la recension de WALBANK 1993). Pour des exemples, LÉVÊQUE 1957, notamment p. 61, n. 3, à propos du *interiectis deinde diebus* en XVIII 1, 11, qui, dans l'histoire de Pyrrhus, permet à Justin de passer du combat d'Héraclée (juillet 280) à celui d'Ausculum (279); FORNI 1958, p. 88-92, 100.

148 *Infra*, p. 74-76.

149 Sur ce personnage, d'un point de vue prosopographique, GEUS 1994, p. 173-175 (avec bibliographie); avec d'autres conclusions, DEVILLERS sous presse. Sur les informations relatives à ce Magon et à ses descendants dans les *Histoires Philippiques*, DEVILLERS & KRINGS sous presse (discussion de l'idée d'une dynastie magonide associée à un «empire» carthaginois telle qu'on la trouve par exemple chez MAURIN 1962; PICARD & PICARD 1970, p. 53-122).

si on avait l'assurance que Justin n'a pas pratiqué ici aussi un certain nombre de coupes, de collages, voire d'approximations[150]. Notamment, on n'affirmera pas que le *successit* indique de manière irréfutable que Magon est le successeur «direct» de Malchus. Étant donné l'imprécision des notations chronologiques chez Justin et le fait qu'il opérait de larges raccourcis, un seul point semble acquis : Malchus est postérieur à Élissa et antérieur à Magon.

2° Aspect idéologique. Considérant le goût de Justin pour les *mirabilia* et les *horribilia*, notamment au sein d'une même famille, on comprend pourquoi un épisode comme le meurtre de Carthalon par son père Malchus lui a paru digne d'être conservé. Ceci dit, si c'est le caractère spectaculaire d'un drame familial qui a retenu Justin dans l'histoire de Malchus, on en tirera comme conséquence qu'il a dû faire la part belle aux aspects privés de cette affaire, peut-être aux dépens des aspects plus politiques, tant sur le plan intérieur (le statut de Malchus après qu'il a pris la ville) qu'extérieur. Plus précisément, les opérations militaires en Sicile, en Afrique et en Sardaigne ne sont que furtivement signalées, comme toile de fond à la narration, sans que soient précisées l'identité des adversaires ou les causes des conflits.

La signification morale dont Justin investit l'épisode est également manifeste dans la longue *oratio directa* qui est prêtée à Malchus. À la vérité, Trogue, aux dires de Justin, était opposé à l'insertion dans les œuvres historiques de discours au style direct, dont il déplorait l'abondance chez Salluste et Tite-Live (XXXVIII 3, 11)[151]. Dans l'épitomé, où les discours sont dans leur grande majorité en *oratio obliqua*[152], on ne trouve que quatre discours au style direct[153]. On peut dès lors se demander si ceux-ci, y compris celui de Malchus, n'ont pas été créés par Justin[154]. Le discours du général carthaginois est du reste fortement rhétorique, et on le rapprochera des exercices de déclamation en

---

150 FERRERO 1957, p. 82-84, pense que Justin a omis un développement plus détaillé sur l'œuvre de Magon.

151 Sur cette question, LEEMAN 1963, p. 244-247.

152 Par exemple, XI 4, 1-6; XVI 1, 10-17; XXII 5, 3-13; XXVIII 2; 3, 14-15; XXIX 2, 2-6; XXX 4, 6-14; XXXI 3, 7; 5, 3-9; XXXIX 3, 7-9; XL 2, 3-4.

153 Outre celui de Malchus à son fils Carthalon (XVIII 7, 10-14) : l'adresse de Tamyris, reine des Scythes, à Cyrus, après qu'elle a perdu une grande partie de son armée et son fils unique (I 8, 13); le discours de Thémistocle reprochant aux Ioniens d'aider les Perses avant la bataille de Salamine (II 12, 3-7); les propos d'Eumène à ses soldats (XIV 4, 2-14). *Cf.* ALONSO-NÚÑEZ 1990, p. 17.

154 *Contra*, FERRERO 1957, p. 82, qui voit dans le discours des traits stylistiques remontant à Trogue; SEEL 1972b, p. 255, qui, tout en admettant comme possible une rédaction des discours directs par Justin, juge plus probable qu'ils remontent à Trogue lequel, pour frapper le lecteur, aurait dérogé à son habitude.

vogue sous le Principat, ceux de la controverse et de la suasoire. La situation, pour ainsi dire cornélienne, de Malchus, amené à mettre à mort son fils pour raison d'État, constituait un cas d'école, similaire à ceux qu'on lit chez les déclamateurs de l'Empire, où des thèmes comme la tyrannie et le parricide étaient fréquents. En tout cas, en découvrant les propos de Malchus, on songe davantage à la déclamation impériale, notamment antonine, qui devait être familière à Justin[155], qu'à l'époque augustéenne, à laquelle écrivait Trogue.

Mais la dimension morale n'est pas seule à devoir être prise en compte. Car à travers la multitude d'épisodes exemplaires relatifs à des rois et à des États c'est toute une vision du gouvernement qui se dégage de l'ouvrage de Justin. Certes, celui-ci doit énormément à Trogue, qui adhérait à la conception de la *translatio imperii*. Mais cette conception de Trogue elle-même n'est saisissable qu'à travers les mots de Justin. C'est dans ce sens qu'on fera ici écho à l'étude que W. Suerbaum a réservée au vocabulaire politique des *Histoires Philippiques*[156]. Sans reproduire le détail de sa démonstration, on en retiendra une conclusion significative : la grande liberté avec laquelle Justin emploie *imperium*, y compris à propos d'autres puissances que celles qui participent à la *translatio imperii*[157].

2. *Orose,* Histoires *IV 6, 6-9*

Orose consacre une digression à l'histoire de Carthage antérieure aux guerres puniques. Bien qu'il dise s'inspirer de Trogue et de Justin, il laisse de côté les développements relatifs à Tyr et le long récit de la fondation de la cité par Élissa, pour laquelle il se borne à fournir une date reprise à Justin (XVIII 6, 9). Après des considérations sur la pratique des sacrifices humains, il en vient à Malchus :

> 6. *Itaque Carthaginienses auersis diis propter istius modi sacra – sicut Pompeius Trogus et Iustinus fatentur, sicut autem apud nos constat, propter praesumptionem impietatemque ipsorum irato Deo –* 7. *cum in Sicilia diu infeliciter dimicassent, translato in Sardiniam bello iterum infelicius uicti sunt. Propter quod ducem suum Mazeum et paucos qui superfuerant milites exulare iusserunt. Exules veniam per legatos petentes repulsi patriam bello et obsidione cinxerunt.* 8. *Ibi tunc Mazeus dux exulum Carthalonem filium suum, sacerdotem Herculis, cur sibi uelut insultans purpuratus occurreret,*

---

155 De façon générale, sur l'influence qu'ont exercée les déclamateurs sur la langue de Justin, YARDLEY 1994, p. 65 (+ p. 67, pour des exemples), 70. On citera, à titre de comparaison, le déclamateur Calpurnius Flaccus, édité par SUSSMAN 1994 (spéc. p. 6-9 sur sa date : début du II^e^ s. ap. J.-C.; p. 11-16 sur les sujets traités).

156 SUERBAUM 1961, p. 128-146.

157 W. Suerbaum fonde son étude d'*imperium* (spéc. p. 132-142) sur 155 occurrences de ce terme. Outre les quatre grands empires, Rome et les Parthes, Justin parle d'*imperium* à propos des Scythes et des Amazones, d'Athènes, de Sparte et de Thèbes, de Carthage, des Ptolémées.

in crucem sub oculis patriae ita ut erat cum purpuris infulisque suspendit. 9. Post paucos dies urbem ipsam cepit; qui cum, interfectis plurimis senatorum, cruente dominaretur, occisus est. Haec temporibus Cyri Persarum regis gesta sunt (OR., *Hist.* IV 6, 6-9) (éd. ARNAUD-LINDET 1991, II).

6. C'est pourquoi, comme les dieux les avaient en aversion en raison de tels sacrifices – c'est ce qu'attestent Trogue Pompée et Justin, mais pour nous il est clair que c'est en raison de leur présomption et de leur impiété que Dieu avait été irrité –, 7. les Carthaginois, comme ils avaient combattu longtemps et de façon malheureuse en Sicile, après que la guerre eut été transportée en Sardaigne, furent vaincus une seconde fois de façon plus malheureuse. En raison de cela, ils ordonnèrent l'exil de leur général Mazeus et du petit nombre de ceux qui avaient survécu. Les exilés, qui demandaient grâce par l'entremise de députés, ayant été repoussés, assiégèrent en armes leur patrie. 8. C'est alors que Mazeus, le chef des exilés, crucifia son fils Carthalon, prêtre d'Hercule, sous les yeux de la patrie, tel qu'il était, avec ses vêtements de pourpre et ses insignes sacerdotaux, parce qu'il s'était présenté à lui revêtu de la pourpre comme pour l'insulter. 9. Quelques jours après, il prit la ville elle-même; comme, après avoir tué de très nombreux sénateurs, il exerçait une sanglante domination, il fut tué. Cela s'est passé au temps de Cyrus, roi des Perses.

a. *Établissement du texte*

Pour ce qui concerne ce passage, les choix de l'éditeur de la Collection des Universités de France rejoignent ceux de K. Zangemeister[158]. Deux points sont à signaler : les meilleurs manuscrits contiennent *infeliciter*[159] pour qualifier le résultat des campagnes en Sicile, et tous les manuscrits collationnés proposent *Mazeus* (cité deux fois) comme nom du général carthaginois[160].

b. *Les* Histoires *d'Orose*

Cette première histoire universelle de l'Antiquité composée par un chrétien a peu retenu l'attention. D'une part, Orose figure parmi les auteurs considérés comme mineurs, d'autre part, il est l'abréviateur de sources qui sont presque toutes parvenues dans leur intégralité[161].

---

158 ZANGEMEISTER 1889; il s'agit de l'*editio minor* de la collection Teubner, pour laquelle l'éditeur a corrigé l'édition critique qu'il avait publiée en 1882 pour le *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum* (*CSEL*). Aussi LIPPOLD 1976.

159 Ainsi dans L (*Laurentianus pl.* 65, 1), qui est antérieur à 600, ainsi que dans F (*Laudunensis* 137, milieu du VIII^e^ s.) et H (*Parisinus* BN *lat.* 9665 *olim Cluniacensis*, fin du VIII^e^ s.), qui constituent à eux deux la classe I et qui sont, d'après ARNAUD-LINDET 1990, p. LXXX, «les seuls des *antiquiores* à nous être parvenus sans grandes lacunes et en bon état»; *cf. stemma codicum*, p. XC. On ajoutera que la tradition manuscrite des *Histoires* est une des plus riches qui soit; le prestige d'Orose fut grand au Moyen Âge et sa réputation s'est perpétuée au-delà de la Renaissance; ARNAUD-LINDET 1990, p. LXVII-XCVIII.

160 Toutefois [*Azaeus*] dans D (*Donaueschingensis* 18, 2, dernier quart du VIII^e^ s.) et [*Mazaeus*] dans D^2; HUß 1988, p. 56, n. 14. On constate d'autres variations dans le nom des personnages, par exemple, Arbactus chez JUST. I 3, 2, et Arbaces, forme correcte, chez Orose; KALETSCH 1993, p. 455.

161 ARNAUD-LINDET 1990, p. VII.

De sa vie, d'abord, on ne connaît guère que son origine espagnole et la période comprise entre la fin 414 et 417, durant laquelle il rencontra brièvement saint Augustin à Hippone, séjourna quelques mois auprès de saint Jérôme en Palestine et s'installa à Carthage, où il rédigea apparemment la version définitive des *Histoires*[162].

Quant à son œuvre, conçue initialement pour répondre à une demande de saint Augustin[163] et directement liée à la prise de Rome par les Wisigoths d'Alaric[164], elle se révèle assez personnelle et originale : ce qui devait être une liste des malheurs de l'humanité se présente en définitive comme une véritable histoire universelle, en sept livres – autant que de jours dans une semaine[165] –, fondée d'un point de vue chronologique sur la théorie des quatre règnes, dans laquelle l'intervention directe de Dieu est posée en principe. Comme l'indiquent le sous-titre (*aduersus paganos*), qui figure dans les plus vieux manuscrits, et la préface du livre III, les *Histoires* sont intégrées à un projet apologétique, celui des *tempora christiana*. Un thème précis s'en dégage, celui des misères humaines, plus exactement de la souffrance physique et collective[166].

L'existence d'une théorie des quatre règnes servant de cadre aux *Histoires* d'Orose revêt un intérêt particulier[167]. Elle y apparaît profondément modifiée, à la suite tout particulièrement, semble-t-il, d'une exégèse originale de la première vision du prophète Daniel, qui avait déjà connu diverses interprétations[168]. À l'époque de sa rédaction, les quatre bêtes,

---

162 ARNAUD-LINDET 1990, p. XIX, XXIV, place la rédaction des *Histoires* entre le printemps 416 et la fin de l'automne 417; aussi INGLEBERT 1996, p. 507, «en 417»; cependant ALONSO-NÚÑEZ 1993, p. 198, «im Jahre 418». Sur Carthage en tant que centre culturel, AUDOLLENT 1901, p. 691-700; VÖSSING 1991, p. 184-404.

163 OR., *Hist.* I, *Prol.* 10. Sur le rapport entre le *praeceptum* de saint Augustin, les idées exprimées par Orose et celles de saint Augustin, CORSINI 1968, p. 35-51; BONAMENTE 1975, p. 162-169; ARNAUD-LINDET 1990, p. XX-XXII; ALONSO-NÚÑEZ 1993, p. 209-210; 1995, p. 358; INGLEBERT 1996, p. 507-509, 514, 581-583.

164 BONAMENTE 1975, p. 164; ALONSO-NÚÑEZ 1993, p. 198-199; INGLEBERT 1996, p. 511.

165 Sur la symbolique du nombre «sept» chez Orose, BONAMENTE 1975, p. 164; ALONSO-NÚÑEZ 1993, p. 202; KALETSCH 1993, p. 461.

166 LIPPOLD 1976, I, p. 435; ALONSO-NÚÑEZ 1993, p. 199; 1995, p. 359. Sur l'originalité et le projet littéraire d'Orose, aussi INGLEBERT 1996, p. 507-589 (notamment p. 511, «il est le seul auteur latin qui semble avoir réfléchi sur des problèmes de méthodologie historique»).

167 ALONSO-NÚÑEZ 1993; INGLEBERT 1996, p. 519-525.

168 Par exemple, GOEZ 1958, p. 366-377. Le *Livre de Daniel* est un écrit biblique d'époque hellénistique de peu postérieur, sans doute, à la mort d'Antiochos Épiphane. Il a été rédigé en partie en hébreu et en partie en araméen, et comporte deux appendices en grec, la *Chaste Suzanne* et *Daniel et le dragon*; ARNAUD-LINDET 1990, p. XLVI-XLVIII; KALETSCH 1993, p. 449; *cf.* DHORME 1959, p. LXXXIII-XCI; CHOURAQUI 1984, p. 133-186; 1984a, p. 494-510 (Daniel grec). Pour sa part, ALONSO-NÚÑEZ 1993, p. 206-210, refuse à Daniel toute influence sur la conception d'Orose qu'il considère comme directement héritée de Trogue/Justin. Toutefois ce chercheur paraît surtout soucieux d'assurer la continuité de l'idée de *translatio*

qui sortent de la mer sous les yeux du prophète, symbolisaient les royaumes auxquels les Juifs avaient été soumis jusqu'à la révolte des Maccabées : les royaumes babylonien, mède, perse et enfin celui d'Alexandre et de ses successeurs. La vision reprenait, avec des images différentes, le songe de Nabuchodonosor qu'on lit au début du livre : le roi voyait une immense statue à la tête d'or (le royaume babylonien), au torse et aux bras d'argent (le royaume mède), au ventre et aux cuisses de bronze (le royaume perse), aux jambes de fer et aux pieds de fer et d'argile (le royaume macédonien); la pierre qui renverse ce colosse représente l'intervention divine, préalable à l'établissement d'un royaume éternel, dont l'annonce termine la première vision de Daniel[169]. Le précédent le plus immédiat pour Orose était représenté par le commentaire de saint Jérôme au *Livre de Daniel* dans lequel était proposée la succession Babyloniens – Médo-Perses – Macédoniens – Romains[170].

Orose rompt avec cette classification des empires et construit un système dont il souligne la nouveauté[171] et qui ne comprend plus que deux empires universels : celui de Babylone, le premier de l'histoire, et celui de Rome, qui durera jusqu'à la fin du monde. Entre eux se situent deux empires intermédiaires, qui eurent une vie plus courte (700 ans seulement; VII 2, 9) et une fonction de transition (II 1, 6; VII 2, 4) : celui des Macédoniens au septentrion, celui des Carthaginois au midi. Selon M.-P. Arnaud-Lindet, toute considération historique mise à part (l'expansion de Rome a abouti à une intégration dans l'empire de terres jadis soumises au pouvoir de l'État carthaginois), pour faire de Carthage un *regnum* – ce qui déborde l'exégèse purement proche-orientale habituelle –, Orose se serait inspiré de deux éléments de la vision de Daniel : l'allusion aux quatre vents et la description de la deuxième bête. Les *mundi cardines* (II 1, 4-6), que M.-P. Arnaud-Lindet traduit par les «quatre points cardinaux», se réfèrent à une localisation des *regna*[172]. La deuxième bête, l'ours, pourrait, selon elle, personnifier le *regnum*

---

imperii depuis l'Antiquité grecque, sans concéder que d'autres influences que classique (ou éventuellement augustinienne) aient pu opérer sur elle.

169 *Daniel* 2 (songe de Nabuchodonosor : la statue composite); 7 (les quatre bêtes).

170 HIER., *Dan.* II 7-8, écrit vers 407, que, selon ARNAUD-LINDET 1990, p. XLVIII, Orose a pu lire pendant son séjour en Palestine et pour lequel saint Jérôme se serait inspiré d'Eusèbe (*Dem. evang.* XV, fr. 1 : Assyriens, Perses, Macédoniens, Romains). Dans la *Cité de Dieu*, saint Augustin renvoie à l'exégèse de saint Jérôme sans la discuter et ne s'y arrête pas beaucoup (*Civ.* IV 6-7; XX 23, 1; *cf.* XVIII 22, 1); GOEZ 1958, p. 46-47; INGLEBERT 1996, p. 519.

171 Sa théorie est exposée dans la préface des livres II et VII. *Cf.* GOEZ 1958, p. 47-48; CORSINI 1968, p. 157-168; MARROU 1970; ARNAUD-LINDET 1990, p. XLIX-L. Sur une influence possible d'Eusèbe sur cette construction, INGLEBERT 1996, p. 509, n. 11.

172 Sur l'importance de la géographie sur la conception qu'a Orose de la succession des empires, JANVIER 1982; KOCH-PETERS 1984, p. 46-48; aussi KALETSCH 1993, p. 454; INGLEBERT 1996, p. 519, 569.

carthaginois, «à cause de la relation qui s'établit spontanément entre la description de la bête (des os dans la gueule, l'ordre qui lui est donné de manger de la chair en quantité) et les sacrifices humains dont l'historiographie gréco-romaine accable le souvenir de Carthage»[173]. On se demandera aussi si la place qu'occupent l'Afrique et Carthage tant dans l'itinéraire personnel d'Orose que dans les événements qui lui sont contemporains n'est pas intervenue[174].

Si la théorie des quatre règnes constitue un caractère distinctif de l'œuvre, il ne faudrait pas négliger d'autres aspects de l'implication d'Orose dans ses *Histoires*. Celui-ci, qui compose des récits courts et directs plutôt que des théories[175], interrompt sans cesse la narration pour formuler des commentaires personnels, moraux ou ironiques, et pour suggérer au lecteur la réaction appropriée. Cette empreinte personnelle est d'autant plus perceptible que l'on connaît ses sources et qu'il est aisé de le comparer avec ses garants[176].

c. *Les sources d'Orose*

La liste des sources dont Orose s'est servi – un petit nombre, surtout latines[177] – que T. de Mörner dressa en 1844 fait encore autorité[178]. De façon générale, l'abrégé des *Histoires Philippiques* dû à Justin (Orose n'a pas eu accès à Trogue lui-même) a été la source principale pour l'histoire gréco-orientale et celle de Carthage avant les guerres puniques[179] – dans ce dernier cas, bien que, selon la *Periocha* du livre XVI, Tite-Live eût fait

---

173 ARNAUD-LINDET 1990, p. L. Sur l'ours dans la Bible, FREHEN & MARGOT 1987.

174 Sur la place qu'Orose accorde à l'Afrique et à Carthage, par exemple, V 2, 2. Sur les événements contemporains, par exemple, VII 33, 7; 42, 16; 43, 11. Cette explication de l'attachement à Carthage est la principale que retient ALONSO-NÚÑEZ 1993, p. 201, 208; aussi LIPPOLD 1976, I, p. 391-394. De même, INGLEBERT 1996, p. 539, rapproche l'insistance sur Carthage de «motifs ibériques indépendants de l'exégèse de *Daniel*».

175 Sur la brièveté comme une caractéristique d'Orose, ALONSO-NÚÑEZ 1995, p. 359.

176 Par exemple, INGLEBERT 1996, p. 510, «Par ses choix, ses oublis, ses commentaires rhétoriques, Orose a infléchi la signification de ses sources en fonction de ses thèses chrétiennes».

177 Selon certains, Orose n'aurait pas connu le grec; LIPPOLD 1971, p. 443-444; ALONSO-NÚÑEZ 1993, p. 198.

178 DE MÖRNER 1844; ARNAUD-LINDET 1990, p. XXV-XXIX, propose (p. 267-299) un «tableau des sources identifiables des *Histoires*» (annexe 4), où on trouve Hérodote, César, Tite-Live, Tacite, Suétone, Florus, Justin, Eutrope, saint Jérôme, Rufin, la Bible et les auteurs classiques utilisés ponctuellement; sur les critères de son établissement, p. XXV, n. 54.

179 ARNAUD-LINDET 1990, dans le tableau de son annexe 4, a répertorié environ 25 emprunts (de tailles différentes) à Justin dans le livre I d'Orose, environ 44 dans le livre II, environ 103 dans le livre III, 14 dans le livre IV (qui correspondent dans ce cas à la digression de Justin sur Carthage), aucun pour les livres V, VI et VII. Elle note aussi que, quand Orose, sans le nommer, utilise Justin, il ne donne nulle part d'information plus complète que son modèle (p. XXVI, n. 60). Aussi ALONSO-NÚÑEZ 1993, p. 200; KALETSCH 1993, p. 448-449; INGLEBERT 1996, p. 510.

précéder son récit des guerres puniques d'une introduction sur l'histoire antérieure de Carthage[180].

Dans la digression sur cette ville, précisément, Orose se réfère deux fois explicitement à Trogue et à Justin, qu'il ne cite néanmoins pas textuellement[181]. Il n'est toutefois pas exclu qu'en certains endroits l'exemplaire de Justin dont il disposait ait été illisible et qu'il ait été amené à introduire ses propres corrections[182].

d. *La digression sur Carthage*

Chez Orose, la digression sur Carthage avant les guerres puniques ne se présente pas comme dans les *Histoires Philippiques*. D'abord, elle se réduit à un seul long chapitre continu, alors que chez Trogue/Justin la matière était répartie sur plusieurs livres. Ensuite, en ne s'attardant pas sur la fondation de Carthage, Orose rompt le lien de continuité qui existait dans les *Histoires Philippiques* entre cet épisode et l'aventure de Malchus. Enfin, en rattachant la digression aux guerres puniques, pour lesquelles sa source devient Tite-Live, alors que chez Trogue/Justin elle trouvait son prétexte dans l'intervention de Pyrrhus en Sicile[183], non seulement il la rapproche d'événements plus familiers à son public, mais aussi il la met dans une perspective d'affrontement Rome - Carthage, ce qui se marie mieux avec la conception qu'il se fait de l'empire carthaginois comme l'un des deux «règnes intermédiaires». De toute façon, chez lui, l'histoire romaine occupe une place déterminante, et les livres II-VI dans leur ensemble sont conçus comme un abrégé d'histoire romaine entrecoupé d'éléments d'histoire orientale et grecque[184].

Par ailleurs, si l'auteur des *Historiae aduersus paganos* est redevable pour son information aux *Histoires Philippiques*, il demeure que, dans ses choix et dans sa façon de traiter la matière, ses propres conceptions se manifestent, principalement sa vision de quatre règnes et sa focalisation sur les calamités qui frappent les hommes. Ainsi, il ne retient, pour sa

---

180 ARNAUD-LINDET 1991, II, p. 241.

181 *Hist.* IV 6, 1, *sicut Pompeius Trogus et Iustinus exprimunt*; 6, 6, *sicut Pompeius Trogus et Iustinus fatentur*. Précédemment Orose avait fait à deux reprises mention de Trogue et de Justin : *Hist.* I 8, 1-5, qui comprend une citation assez fidèle de JUST. XXXVI 2, 6-12; *Hist.* I 10, 1-2, qui correspond à JUST. XXXVI 2, 12-13. Il cite également deux fois Trogue seul : *Hist.* VII 27, 1, qui est un renvoi à *Hist.* I 10, 1-2, où on lit une citation de JUST. XXVI 2, 12-13; *Hist.* VII 34, 5, *sicut Pompeius Corneliusque testati sunt*, où est rapporté un jugement d'Alexandre sur les Scythes qui ne se trouve ni chez Justin, ni chez Tacite; pour ARNAUD-LINDET 1990, p. XXVI, n. 60, ce jugement «semble inventé pour fonder un développement apologétique».

182 KALETSCH 1993, p. 449.

183 Néanmoins, chez Orose, la guerre contre Pyrrhus reste traitée dans le même livre que l'histoire de Carthage. Sur l'unité du livre IV, INGLEBERT 1996, p. 529.

184 BROWNING 1982, p. 72; ARNAUD-LINDET 1990, p. XXXIII-XXXVII, XL-XLIV; INGLEBERT 1996, p. 528-530 (avec mise en évidence du poids croissant de l'histoire romaine à partir du livre IV).

digression, que les *clades* et les *domestica mala* (IV 6, 1); de même, sa description des sacrifices humains, enrichie d'un commentaire sur l'inutilité de ceux-ci (IV 6, 2-6)[185], est plus développée que dans les *Histoires Philippiques*, et il clôt son évocation de l'histoire carthaginoise avant les guerres puniques par une adresse aux païens (IV 6, 34-42), «beau morceau de rhétorique, d'un style très travaillé»[186].

e. *Le passage sur Malchus*

Orose insiste volontiers sur les calamités qui frappent les peuples. Il ne faut dès lors pas s'étonner qu'il présente comme longues et malheureuses (*diu infeliciter*) les campagnes menées par Malchus en Sicile, alors que Trogue/Justin dit que les Carthaginois y combattirent longtemps avec succès (JUST. XVIII 7, 1, *diu feliciter*, idée de victoire reprise par *Siciliae partem domuerant* et *ex praeda Siciliensi*). Dans cet *infeliciter*[187], qui forme une paire avec le *infelicius* plus dramatique encore qui caractérise les campagnes en Sardaigne, on verra une liberté qu'Orose prend envers sa source de manière à assombrir le tableau de l'histoire de Carthage[188]. De même, après la défaite en Sardaigne, il écrit que Malchus fut exilé avec «le petit nombre de ceux qui avaient survécu» (*paucos qui superfuerant*); Justin parle seulement de «la partie des troupes qui avait survécu» (JUST. XVIII 7, 2, *parte exercitus, quae superfuerat*); Orose introduit *paucos* qui amplifie les pertes subies. Ou encore les *Histoires Philippiques* précisent que Malchus, après s'être emparé de Carthage, exécuta dix sénateurs (JUST. XVIII 7, 17, *decem senatoribus interfectis*); Orose, lui, n'hésite pas à parler de «très nombreux sénateurs exécutés» (*interfectis plurimis senatoribus*)[189]. Enfin, Orose affirme que Malchus fut tué alors qu'il exerçait une cruelle tyrannie (*cum ... cruente dominaretur*); Justin apprend qu'il rendit la ville à ses lois et donc, selon lui, il n'exerça pas de tyrannie, et c'est seulement parce qu'il aspirait à la royauté qu'il périt (JUST. XVIII 7, 17-18)[190].

La sensibilité chrétienne d'Orose se manifeste également. Comme Trogue/Justin, il établit un lien entre la colère divine face aux sacrifices humains à Carthage et les vicissitudes de Malchus, mais tandis que son modèle mentionne des *aduersis ... numinibus* (JUST. XVIII 7, 1), il le corrige et, utilisant le singulier, évoque son Dieu, *irato Deo*[191].

---

185 BROWNING 1982, p. 72. Idées similaires en *Hist.* III 4, 1; V 4, 8-11; VII 1, 11.
186 ARNAUD-LINDET 1991, II, p. 241. Dans le même esprit, *Hist.* I 21, 18; VI 1, 24.
187 Sur l'établissement du texte, *supra*, p. 67 + n. 159.
188 MELONI 1947, p. 110, n. 12.
189 Sur cette exagération, HUß 1988, p. 56, n. 9.
190 HUß 1988, p. 56, n. 9.
191 En IV 17, 10, Orose mentionne encore une intervention divine contre Carthage, lorsque, en 211, Hannibal est empêché de prendre Rome.

On le voit, Orose a exploité le seul Trogue/Justin[192], mais les modifications dues à sa volonté de rendre le récit plus frappant ne sont, au total, ni rares ni anodines. Certes, la même affaire est narrée, mais dans une perspective autre, de par la volonté d'un Orose qui imprime sa marque au récit, noircit le tableau et le rend plus pathétique[193].

D'autres divergences entre Orose et les *Histoires Philippiques* s'expliquent par la conception orosienne de la succession de quatre *regna*, dont l'un est Carthage. C'est le cas, semble-t-il, de l'omission des *Afri* parmi les adversaires de Malchus (*cf.* JUST. XVIII 7, 2, *aduersus Afros magnas res gesserant*). En faisant de Carthage l'«empire du midi», Orose l'associait plus étroitement à l'Afrique – il parle d'ailleurs une première fois d'*Africanum regnum* (II 1, 5) – et, pour lui, Carthaginois et *Afri* ne sont pas loin d'être synonymes (ainsi, en IV 6, 25, il évoque la défaite de trente mille *Poeni* face à Agathocle, revers dont, en 6, 26, il dépeint les répercussions en écrivant *qua pugna Afrorum animis incredibiliter fractis*[194]). Il pourrait en conséquence se sentir embarrassé au moment de signaler des conflits opposant ceux-ci à ceux-là. En tout cas, il ne relève pas ceux qui apparurent au moment de l'installation des Carthaginois en Afrique puisqu'il ne raconte pas la geste d'Élissa. Il ne mentionne pas davantage les heurts, dont parle Trogue/Justin, qui mirent aux prises Africains et Carthaginois sous le commandement d'Hasdrubal et d'Hamilcar (JUST. XIX 1, 3-5), puis de leurs fils (JUST. XIX 2, 4); de même, dans son compte rendu des opérations d'Agathocle en Afrique, il n'est pas aussi explicite que Trogue/Justin quant au ressentiment des Africains envers Carthage[195]. En fait, Orose dissocie une seule fois Carthaginois et Africains, lorsqu'il reproduit, à propos d'Hannon qui,

---

192 Sur Trogue/Justin comme source exclusive d'Orose sur Malchus (question de la date mise à part), MELONI 1947, p. 108; MERANTE 1967, p. 110-111; HUß 1988, p. 53; MOSCATI 1989b, p. 120.

193 On notera encore de menus aménagements, qui ne constituent pas à proprement parler des divergences, mais dénotent l'état d'esprit dans lequel travaillait Orose. Principalement, au sujet du supplice de Carthalon, il écrit *Mazeus ... sub oculis patriae suspendit*, là où, dans les *Histoires Philippiques*, on lit *in conspectu urbis suffigi iussit* (XVIII 7, 15). La modification est double : en disant «il crucifia son fils» (*suspendit*) au lieu de «il le fit crucifier» (*suffigi iussit*), il souligne la cruauté du père qui semble tuer son enfant de sa propre main; en changeant *in conspectu urbis* en *sub oculis patriae*, il substitue à un terme de localisation (*urbis*) un mot chargé d'affectivité (*patriae*).

194 Aussi *Hist.* IV 6, 28, *Afrorum exercitus*.

195 Certaines phrases de Trogue/Justin n'ont pas d'équivalent chez Orose; particulièrement JUST. XXII 5, 6 (discours d'Agathocle), *Maius igitur Karthaginiensibus ab ipsa Africa quam ex Sicilia exarsurum bellum, coituraque auxilia omnium aduersus unam urbem nomine quam opibus ampliorem*; 6, 11-12 *admiratio deinde paulatim in contemptum Poenorum uertitur. Nec multo post non Afri tantum, uerum etiam urbes nobilissimae nouitatem secutae ad Agathoclem defecere*.

accusé de vouloir faire un coup d'État, a fui Carthage et cherche des appuis, les mots empruntés à Trogue/Justin, *dum Afros regemque Maurorum concitat* (IV 6, 19 = JUST. XXI 4, 7); mais on se trouve là quasiment dans un contexte de guerre civile. Pour le reste, il semble qu'Orose tend à effacer les traces d'un antagonisme entre Carthaginois et Africains. Il ne faut pas oublier qu'il écrit au début du V^e^ s. dans une Carthage qui depuis Auguste est la capitale politique de l'Afrique.

Mais le point le plus délicat reste à venir : Orose livre une indication chronologique absente chez Trogue/Justin en concluant son évocation de l'aventure de Malchus par les mots *haec temporibus Cyri Persarum regis gesta sunt*. Il faut dire que, au contraire de Trogue/Justin, l'auteur des *Histoires* affiche un goût marqué pour la chronologie[196]. Chez lui, les données chronologiques sont de deux ordres : des indications de durée et des dates relatives à une ère, la référence étant le plus souvent la fondation de Rome, mais aussi, le cas échéant, le règne de Ninus, celui de Sémiramis, la naissance d'Abraham, la fondation de Babylone, la chute de Sardanapale, le règne de Procas, celui d'Auguste, la naissance du Christ...[197]. Si cette chronologie repose en dernière analyse sur le *Chronicon* d'Eusèbe - saint Jérôme[198], il n'a pas hésité à multiplier les arrangements chronologiques et les approximations afin d'assurer l'équilibre de son système[199], en définitive «plus ingénieux que cohérent»[200]. Il s'avère donc impossible, tant on se heurte à des incompatibilités, de dresser un tableau d'ensemble de la chronologie qu'il suit, en ramenant toutes les datations contenues dans ses *Histoires* à une ère commune.

Les données chronologiques sont en outre manipulées en vue de former le cadre de sa théorie des quatre règnes : en forçant quelque peu les dates, et sans souci de cohérence entre elles, Orose multiplie les rapprochements entre les *regna*[201]. Ceci vaut pour Carthage qui, pour lui, représente un *regnum* intermédiaire, ce qui constitue une nouveauté et implique de lui apporter une consistance. Dès lors, vu son goût pour les parallèles chronologiques – singulièrement entre Rome et Babylone[202] – ainsi que sa

196 ARNAUD-LINDET 1990, p. XLV-LVIII; INGLEBERT 1996, p. 515-517, 527-530.
197 ARNAUD-LINDET 1990, p. XLV-XLVI.
198 *Cf.* SIRINELLI 1961, p. 34-163.
199 ALONSO-NÚÑEZ 1993, p. 202-206.
200 INGLEBERT 1996, p. 521.
201 Pour des exemples, ARNAUD-LINDET 1990, p. L-LVIII; KALETSCH 1993.
202 KALETSCH 1993. Sur le parallélisme Rome - Babylone, aussi ALONSO-NÚÑEZ 1993, p. 201, 203, 209-210 (sur le même parallélisme chez saint Augustin); INGLEBERT 1996, p. 520, 527, 569-570.

façon d'utiliser la chronologie au service de ses théories historiques, l'introduction d'une donnée comme celle qui est relative à Cyrus – et qui sert de référence pour dater Malchus – ne surprend pas : élever Carthage au rang de *regnum* revenait à la faire participer aux parallélismes chronologiques qui parcourent l'ouvrage[203]. Pourtant si on y regarde de plus près, on s'aperçoit que dans l'œuvre la référence à Cyrus n'est pas un repère aussi fixe qu'il y paraît : par rapport aux dates d'Eusèbe - saint Jérôme (un règne daté de 560 à 532[204]), celles d'Orose sont trop hautes d'une fourchette de 50 à 75 ans et, de plus, la cohésion interne n'est pas assurée[205].

Enfin, pourquoi Orose aurait-il choisi de fixer Malchus à l'époque de Cyrus ? L'association qu'il fait entre l'anéantissement de Babylone par Cyrus (entraînant la libération des Juifs) et l'instauration de la République romaine par Brutus (II 2, 9; 6, 1)[206], a pu jouer à deux niveaux. D'une part, le premier événement marquant de l'histoire de Carthage correspondrait à un moment-clé de l'histoire de Rome (de même, au début de la digression, en IV 6, 1, Orose établit un parallèle chronologique, emprunté à Justin, entre les fondations des deux cités); du reste, une différence entre Orose et les *Histoires Philippiques* consiste précisément à prêter à Malchus une tyrannie et donc à rendre son élimination davantage comparable à celle d'un souverain autoritaire tel que Tarquin le Superbe. D'autre part, chez Orose (II 5, 1), comme déjà chez Trogue/Justin, le meurtre de Carthalon n'est pas sans rappeler celui des fils de Brutus[207]. Ainsi, ce serait en rapprochant l'épisode sur Malchus de la fin de la royauté à Rome, laquelle est elle-même mise en parallèle avec la destruction de Babylone par Cyrus, qu'Orose aurait été amené à affirmer la contemporanéité de Malchus et de Cyrus.

En somme, l'examen du passage d'Orose n'apporte guère d'éclaircissement aux interrogations laissées par le texte de Justin. Pourtant, ce témoignage est loin d'être sans intérêt, non tant pour son contenu que pour l'esprit qui l'anime. En effet, les deux principales différences entre Orose et les *Histoires Philippiques* paraissent être les

---

203 Dans la suite de la digression, il introduit à deux reprises des notations chronologiques similaires : IV 6, 15, *Haec Darii temporibus gesta sunt*; 6, 20, *Haec temporibus Philippi gesta sunt*.

204 Sur l'établissement des dates du règne de Cyrus, COOK 1983, p. 25; BRIANT 1984; PETIT 1990, p. 23-26.

205 ARNAUD-LINDET 1990, p. LIV-LV, n. 95.

206 *Cf.* GOEZ 1958, p. 48; ARNAUD-LINDET 1990, p. LIV; ALONSO-NÚÑEZ 1993, p. 205-206; KALETSCH 1993, p. 462-463, 468; INGLEBERT 1996, p. 520, 531, 570.

207 Sur la critique de Brutus par Orose, INGLEBERT 1996, p. 531-532.

suivantes : d'une part, il date Malchus; d'autre part, en insérant l'épisode relatif à celui-ci dans une histoire globale de Carthage, il le pose comme un jalon dans un processus historique continu, celui de la naissance, de l'avènement et de la chute d'un empire, en conformité avec sa conception de quatre *regna*. Ainsi daté et intégré au schéma d'un «empire», l'épisode sur Malchus est pour ainsi dire «historicisé». Ce qui, chez Trogue/Justin, est encore un «récit» devient chez Orose un «événement», conformément à une conception judéo-chrétienne de l'événement comme la manifestation de la volonté divine[208]. En ce sens, Orose apparaît en définitive presque comme un premier exégète de Trogue/Justin plutôt que comme le dernier témoignage antique sur Malchus.

B. *Malchus*

1. *La personnalité*

Malchus, nom sous lequel notre personnage est couramment invoqué[209], est une conjecture proposée par I. Vossius, par référence à l'hébreu, alors qu'on lit *Mazeus* chez Orose, le même nom figurant dans une famille de manuscrits de Justin[210]. C'est un peu vite, semble-t-il, qu'on rejette ce nom de Mazeus[211] : on connaît un Mazaios, satrape de Cilicie au IV^e^ s. av. J.-C.[212], et un Carthaginois du nom de Mazaeus dans les *Punica* de Silius Italicus (IV 627), lequel n'hésitait pas à reprendre des noms de l'histoire et de la mythologie[213].

Mais ce point, s'il est révélateur de l'incertitude générale dans laquelle baigne ce dossier et s'il est parfois soulevé dans le cadre du débat sur l'existence d'une royauté carthaginoise (Malchus pourrait être la transcription du titre royal *mlk*[214]), importe finalement peu pour ce qui

---

208 Par exemple, LIGOTA 1982, p. 3-4. Sur Orose et l'«histoire des événements», INGLEBERT 1996, p. 527.

209 Le problème du nom du Carthaginois est néanmoins posé clairement par BUNNENS 1992; aussi LILLIU 1992, p. 20.

210 *Supra*, p. 37, 67.

211 BUNNENS 1979, p. 288-289 (avec bibliographie; celui-ci pense aussi, p. 289 + n. 72, qu'il pourrait s'agir d'une transcription du nom propre *Mzh* attesté à Ougarit).

212 Sur ce Mazdai/Mazaios/Mazeus (Maz*æ*us est une conjecture de Alde) dans CURT. IV 9, 7 *et al.*, STÄHELIN 1931; DESTROOPER-GEORGIADES 1995, p. 153 et ph. 10/15.

213 SPALTENSTEIN 1986, p. 318, se demande si Silius Italicus ne l'a pas emprunté à CURT. IV 9, 7 *et al.* Par ailleurs, en *Pun.* I 406, il mentionne un Africain du nom de Karthalo; ce nom apparaît aussi chez LIV. XXII 15, 8 *et al.* Sur Mazaeus, GEUS 1994, p. 214.

214 Sur le nom, sa vocalisation, sa fréquence et de nombreux exemples de la vocalisation en *a*, HUß 1988, p. 56-57 + n. 14-18. *Cf. Malky*, dans l'onomastique carthaginoise; BERGER 1907, p. 184-185. Pourtant, comme le fait remarquer BUNNENS 1979, p. 289, ce nom Malchus ne prouve pas que son porteur était roi, car il pourrait être une forme hypocoristique d'un nom plus développé tel que, par exemple *Mlkḥlṣ* ou *Mlkytn*; aussi FANTAR 1969, p. 7-8; pour d'autres exemples, BENZ 1972, p. 344-346.

concerne le caractère historique du personnage et des actions qui lui sont prêtées[215].

Or il s'agit là d'un sujet discuté. En effet, pour C. et G.-C. Picard, principalement, Malchus tiendrait du mythe[216]; il s'agirait du «roi» par excellence[217], et la crucifixion de son fils représenterait le sacrifice du fils du roi; pour ce récit, Trogue Pompée aurait utilisé un traité sur les sacrifices humains des Carthaginois qu'il aurait ensuite transformé en histoire politique en s'inspirant de ce qu'il connaissait des institutions de Carthage[218]. De même, A. Simonetti voit dans l'épisode, qualifié de «mitico», une illustration de meurtre rituel pratiqué par un notable de la cité sur la personne d'un de ses fils dans une situation de péril grave[219].

Mais cette thèse est loin de faire l'unanimité. Ainsi, W. Huß a consacré à la question un article intitulé "Der iustinische Malchus - eine Ausgeburt der Phantasie ?"[220]. Admettant que tout n'est pas uniformément digne de foi dans les récits de Trogue/Justin et Orose[221], mais considérant son historicité comme injustement mise en cause par F. Barreca[222] et, surtout, par G.-C. Picard, il entreprend de fonder celle-ci. Pour ce faire, il introduit deux nouveaux textes dans la discussion. Le premier est extrait de la *Politique* d'Aristote : il y est question des formes de constitutions qui peuvent succéder à la tyrannie et, parmi les exemples, figure Carthage où après une tyrannie vint une oligarchie, comme ce fut le cas à Lacédémone après Charilaos (*Pol.* V 12, 1316a). Le parallélisme avec le cas lacédémonien, où Charilaos est nommé, laisse penser que, pour Carthage également, Aristote donnait un nom : pour W. Huß, qui examine diverses possibilités, c'est Malchus qui était cité (une opinion qui n'est pas

---

215 Dans ce sens, MOSCATI 1989b, p. 121, «quale che sia stato il nome attribuito al personnagio, si può forse cancellare con esso la sua esistenza ?».

216 Ainsi G.-C. Picard, intervention après SZNYCER 1981, p. 297 : «le mythe de Malchus»; aussi PICARD 1995a, p. 329 : «ou c'est un mythe ... ou c'est une pure fiction». On notera comment SYME 1988, p. 370, se réfère aux lignes sur Malchus dans les *Histoires Philippiques*, «an episode from history (presumably fictional)».

217 C. et G.-C. Picard n'ont cessé de défendre l'idée d'une royauté à Carthage (encore PICARD 1995a, p. 328). Les études les plus récentes n'accordent cependant guère de crédit à cette vue; état de la question et bibliographie chez SZNYCER 1981; HUß 1991; BONDÌ 1995, p. 295; *aliter*, AMELING 1993, p. 67-97.

218 PICARD & PICARD 1970, p. 53-57; déjà PICARD 1954, p. 43-44; aussi LANCEL 1992, p. 129.

219 SIMONETTI 1983, p. 101-102. Aussi, à propos de la mort de Carthalon, LÜDEMANN 1932, p. 38, «die rührselige Geschichte von dem Sohn des Feldherrn ... (= Karthalo) in ihren wesentlichen Bestandteilen als einen romanhaften Zug auszuschließen». *Contra*, GEUS 1994, p. 24, n. 114.

220 HUß 1988.

221 HUß 1988, p. 53, avec renvoi à MELTZER 1879, p. 158-163; EHRENBERG 1928, col. 849; MEYER 1937, p. 645.

222 BARRECA 1964, p. 35.

nouvelle et a suscité des objections[223]). Le second texte est un fragment de Théodore Metochitès (*FGH* 744 *F* 12) : dans un passage corrompu de celui-ci, on lit qu'il n'y a pas eu de tyrannie dans l'histoire de Carthage et qu'une tentative de ce genre, entreprise διὰ μόλην ou διὰ μόκλην (selon les manuscrits : les deux expressions sont dépourvues de sens), a tourné court, provoquant la ruine de son auteur; à nouveau, W. Huß y voit une allusion à Malchus et suggère une correction en δὲ Μάλκον.

On objectera à ceci que les deux passages tels que les rétablit W. Huß se contredisent, puisqu'Aristote associerait Malchus à une tyrannie et Théodore Metochitès à une non-tyrannie (au plus à un essai avorté). Mais surtout, pour soutenir la valeur du témoignage de Trogue/Justin, W. Huß produit deux textes dans lesquels il ne fait apparaître le nom de Malchus qu'à la suite de corrections qui n'ont de fondement que si on admet préalablement l'historicité du texte des *Histoires Philippiques*. Car ce qui justifie l'ajout de Malchus dans le texte d'Aristote (dans lequel, aucun nom ne figure et où on pourrait aussi bien introduire Mazeus, preuve que la démonstration de W. Huß n'est d'aucune utilité pour la question du nom[224]), c'est précisément le fait que Trogue/Justin permet d'associer (quelque peu abusivement, les deux mots incriminés étant *adfectatio regni*) le nom d'un Malchus à une tyrannie à Carthage. De même ce qui autorise à lire Μάλκον chez Théodore Metochitès est une série d'analogies entre l'événement qu'il décrit et l'épisode que rapporte Trogue/Justin. Autrement dit, l'exercice érudit auquel se livre W. Huß doit tout à une conviction qui se trouve être l'objet de sa démonstration : Malchus a bel et bien existé.

Il reste à tirer les enseignements de la démarche de W. Huß : a) en cherchant à étoffer le dossier des textes relatifs à Malchus, il trahit combien bien peu satisfaisants pour une lecture «historique» se révèlent les seuls témoignages de Trogue/Justin et d'Orose; b) en réagissant aussi vigoureusement aux opinions de C. et G.-C. Picard, il montre à quel point la recherche demeure attachée à l'existence d'un Malchus. Ceci apparaît encore si on considère l'accueil réservé à l'article de W. Huß par

---

223 AMELING 1993, p. 72, n. 20. Par ailleurs, dans sa réponse écrite à SZNYCER 1981, p. 298 (sur la question de la royauté), G.-C. Picard souligne que ce qui concerne Carthage dans la *Politique* d'Aristote est généralement «obscur».

224 Contrairement à HUß 1988, p. 58, «Da Malchus in den *Politika* des Aristoteles auftaucht – d.h. in einer *vor* Timaios - Trogus - Iustinus liegenden Tradition – sind diejenigen nicht gut beraten gewesen, die die Voßsche Konjektur *Malchus* im Text des Iustinus für untreffend gehalten und Malchus aus der Geschichte gestrichen haben». Si je comprends bien, l'auteur justifie ici la correction de I. Vossius par la présence de Malchus chez Aristote où, en fait, il n'est ajouté que par la suite d'une conjecture dont la condition *sine qua non* est l'acceptation de la correction de I. Vossius.

S. Moscati, qui n'en cache toutefois pas le caractère conjectural :

> Si può discutere il nome di Malco; si può discutere la sua reale posizione a Cartagine; ma difficilmente si può cancellare dalla storia una vicenda di espansione oltremare che trova nei tempi e nei luoghi le più convincenti conferme[225].

Ces paroles reflètent l'état actuel du dossier. Le fait que C. et G.-C. Picard – et d'autres – ont remis en cause l'historicité de Malchus, la démarche de W. Huß qui, pour leur répondre, cherche à grossir le dossier des sources littéraires, la hâte avec laquelle S. Moscati salue cette «réhabilitation», tout ceci trahit la tension qui existe entre, d'une part, les deux textes de Trogue/Justin et d'Orose et, d'autre part, la signification qu'on leur prête. S. Moscati écrit qu'on «ne peut pas» éliminer Malchus de l'histoire; pourquoi ? parce que le «Malchus des textes» a été investi d'un rôle historique et est devenu un «Malchus des historiens modernes», parce que les données livrées par les sources anciennes ont été intégrées à des reconstructions dans lesquelles Malchus est devenu un maillon indispensable, dont on «ne peut» effectivement se passer.

2. *Les dates de Malchus*

Les positions modernes paraissent assez tranchées.

D'un côté, certains accordent une valeur historique à la précision chronologique fournie par Orose et fixent les entreprises de Malchus entre 559 et 529, c'est-à-dire en se référant aux dates canoniques du règne de Cyrus[226]. P. Meloni a même tenté d'affiner cette chronologie : s'il renonce dans un premier temps à dater les affaires d'Afrique et de Sicile, il propose ensuite, d'autorité pourrait-on dire, de placer la campagne de Malchus en Sicile dans les dix premières années du règne de Cyrus (555/545)[227]. Il procède de façon identique pour les événements de

---

225 MOSCATI 1989b, p. 122 (phrase citée par LILLIU 1992, p. 18, n. 3, qui semble en approuver la substance). Pour une acceptation plus franche de la thèse de W. Huß, BONDÌ 1996, p. 23, «Il comandante cartaginese, la cui storicità è stata confermata da un recente studio». Toute différente est l'opinion de WHITTAKER 1978, p. 64, lequel, pas plus que S. Moscati, ne cache le caractère conjectural des données sur Malchus : «Whether or not Malchus in the sixth century was the name of a historical person, or a title, or even a corruption of the name Mago ... and whatever his intentions in Sicily, in the end it is impossible to show that Carthage was either the only resistance or even the main Phoenician resistance to the early encroachment and attacks mounted by Greek cities and adventurers» (la fin de la citation fait allusion aux épisodes de Pentathlos et de Dorieus).

226 *Cf.* MERANTE 1967; 1970, p. 99, 125; HANS 1983, p. 7; GRAS 1987, p. 164; WOLLNER 1987, p. 17, n. 1; TRONCHETTI 1988, p. 94-95; 1995, p. 728; MUSTI 1989, p. 197; LILLIU 1992, p.19; BONDÌ 1996, p. 23.

227 MELONI 1947, p. 110, «Ad ogni modo la campagna di Malco in Sicilia deve porsi nel primo decennio del regno di Ciro, cioè nel 555/545»; MERANTE 1970, p. 100, situe plutôt l'action de Malchus en Sicile «in un momente avanzato del periodo 559-529». Déjà FREEMAN

Sardaigne qu'il situe dans la décennie 545/535[228].

D'un autre côté, on trouve ceux qui estiment sans valeur la précision d'Orose. Ainsi V. Ehrenberg y voit le fruit d'un calcul de cet auteur, et n'accepte comme donnée chronologique que celle, relative, qu'on tire des *Histoires Philippiques*. Pour lui, on peut seulement dire que, en tant que prédécesseur immédiat de Magon, Malchus est à dater du milieu du VI^e^ s. La bataille d'Alalia, qui eut lieu entre 540 et 535, constituerait néanmoins selon lui un terminus *ante quem* dans la mesure où il interprète cette bataille comme une conséquence directe de l'intervention de Malchus en Sardaigne. Parallèlement, la date de *c*.560 – celle de la fondation d'Alalia – serait un terminus *post quem*[229]. Tout en rejetant la datation orosienne, il adopte en fin de compte une chronologie proche de celle-ci. Il importe cependant d'être prudent : Magon lui-même n'est daté que de façon relative, par rapport à Hamilcar dont on ne sait finalement s'il fut le père ou le grand-père[230]; de même, le lien entre Malchus et Alalia est loin d'être établi et dépend de l'ampleur qu'on est disposé à prêter aux opérations du général carthaginois[231].

Par ailleurs, on s'est demandé si les textes mêmes sur Malchus ne recelaient pas quelque détail qui permettrait de le rattacher à un moment de l'histoire carthaginoise ou méditerranéenne. Dans ce sens, T.J. Dunbabin considère que Malchus n'aurait pas pu envoyer la dîme de ses dépouilles siciliennes au Melqart de Tyr entre 559 et 529 puisqu'en 573 Tyr fut prise par Nabuchodonosor et perdit son prestige; c'est pourquoi, assez tenté de voir dans Malchus le vainqueur de Pentathlos, il place les succès siciliens du Carthaginois avant 573 et l'ensemble de ses activités entre 580 et 550[232]. Mais on n'a pas à ce jour établi que Tyr avait périclité au point de rendre inconcevable un hommage de la part de Carthage qui garda d'ailleurs des liens étroits avec sa métropole[233].

1891, p. 297, place les conquêtes de Malchus en 540.

228 MELONI 1947, p. 111, «Nel decennio successivo può porsi la campagna in Sardegna che viene così a cadere negli anni 545/535»; aussi LILLIU 1992, p. 33.

229 EHRENBERG 1928, col. 849.

230 Le grand-père depuis BELOCH 1907, p. 28, opinion largement répandue (encore GEUS 1994, p. 266), se fondant sur HDT. VII 165, où Hamilcar est présenté comme fils d'Hannon. Le père selon le témoignage de Justin (XIX 1, 1) et *HAAN* I, p. 420; II, p. 186 (sur la généalogie des «Magonides», aussi HEEREN 1825, p. 537-540, 543; BÖTTICHER 1827, p. 20, n. 1). Pour sa part, DEVILLERS sous presse estime que le Magon qui succéda à Malchus n'a a priori pas de lien de parenté avec Hamilcar.

231 *Infra*, p. 144.

232 DUNBABIN 1948, p. 333; aussi MANNI 1966, p. 703; RIZZO 1967, p. 141; BARCELÓ 1988, p. 145 («um 570»).

233 MERANTE 1967, p. 106-109. Sur la situation de Tyr après le siège de Nabuchodonosor et la nature de ses rapports avec Babylone, BUNNENS 1995, p. 233-234; sur les rapports entre

Dans le sens d'une datation vers 580, on trouve aussi S. Bianchetti qui, outre le lien avec Pentathlos, mentionne un stratagème de Polyen (I 28, 2) où il est question d'une tyrannie instaurée à Sélinonte par un nommé Théron après une défaite subie des œuvres des Carthaginois (Καρχηδονίοις); dans ces événements, il ne faudrait rien voir d'autre que l'expédition de Malchus[234]. Mais la chronologie des faits relatés par Polyen n'est pas fixée[235] et la présence de Carthaginois en Sicile au moment de l'expédition de Pentathlos n'est en aucun cas assurée[236].

En somme, en matière de dates, les historiens modernes ont soit accepté telle quelle la donnée chronologique orosienne, soit cherché, dans le contexte historique du VI^e^ s., des événements auxquels raccrocher Malchus; la balance penche alors tantôt en faveur de Pentathlos (T.J. Dunbabin, S. Bianchetti par exemple), tantôt en faveur d'Alalia (V. Ehrenberg, M. Gras par exemple). Il n'empêche qu'un consensus paraît se dégager, en dépit de quelque flou, ce que rend bien cette opinion de G. Bunnens : «La chronologie exacte de ces événements est incertaine, de même que l'historicité de maint détail, mais il faut probablement situer le tout dans la seconde moitié du VI^e^ s. av. J.-C.»[237].

3. *Les campagnes de Malchus*

Justin mentionne trois guerres menées par Malchus : *aduersus Afros*, en Sicile et en Sardaigne.

Si l'existence de trois théâtres d'opérations a été considérée comme le signe de la «consistance» du personnage[238], les campagnes contre les Africains ont peu retenu l'attention, ou alors dans la mesure où une affirmation carthaginoise sur le sol africain apparaît comme un préalable à des expéditions en Méditerranée[239]. De plus, les Grecs ne sont pas

---

Tyr et Carthage en général, LANCEL 1992, p. 51; FERJAOUI 1993, spéc. p. 27-53; en particulier dans le cadre du culte de Melqart, BONNET 1988, p. 166-167. Sur le lien entre la chute de Tyr et le déclin phénicien en Méditerranée occidentale, état de la question chez ALVAR 1991; récemment AUBET 1994, p. 293-296.

234 BIANCHETTI 1987, p. 24-25, 27.

235 LURAGHI 1994, p. 52-53.

236 *Supra*, p. 25. Dans ce sens d'un rejet de la reconstruction de S. Bianchetti, MUSTI 1988-1989, p. 210-211; ANELLO 1988-1989, p. 321. De même, BONDÌ 1996, p. 27, place l'épisode rapporté par Polyen après les campagnes de Malchus. Le fait a aussi été mis en relation avec l'expédition de Pentathlos; FREEMAN 1891, p. 81-82.

237 BUNNENS 1992 (déjà 1979, p. 288 : VI^e^ s.); aussi KUFOFKA 1993-1994, p. 248-250, n. 13.

238 MERANTE 1970, p. 99.

239 MOSCATI 1988, p. 11, «l'espansione di Cartagine in Africa si dimostra la premessa di quella oltramare» (aussi 1993, p. 213).

concernés par ces guerres en Afrique[240].

Par contre, les campagnes en Sicile et en Sardaigne ont été abondamment discutées, dans la mesure où on a estimé qu'elles y affirmèrent la puissance carthaginoise. Les avis divergent cependant quand il s'agit de déterminer pour quelles raisons, selon quelles modalités et contre qui les Carthaginois entrèrent en scène. Certes, S.F. Bondì a vu dans les mots de Trogue/Justin *translato in Sardiniam bello* le signe d'une continuité dans les opérations menées dans les deux îles[241]. Mais il ne faudrait pas accorder trop de poids à cette expression qui pourrait aussi servir à ménager une transition après une coupe opérée par l'abréviateur.

En Sicile, d'abord, comme l'écrit D.-A. Kufofka, «Als Widersacher kommen im Prinzip alle Völker Westsiziliens in Betracht»[242]. On a néanmoins le plus souvent pensé à des campagnes dirigées contre les Grecs, soit qu'on estime que ceux-ci aient offert un front uni[243], soit qu'on insiste sur l'implication de l'une ou l'autre cité, en rappelant les dissensions qui étaient les leurs dans l'île au VI^{e} s[244]. Plus précisément, on a parfois pensé à un conflit opposant Malchus à Agrigente, voire à Phalaris lui-même[245], ou le mettant plutôt aux prises avec Sélinonte et, dans ce cas, éventuellement avec Pentathlos (en relation aussi avec le texte de Polyen, I 28, 2, évoqué ci-dessus)[246]. La thèse d'opérations conduites par Malchus contre les Phéniciens et les Élymes a aussi ses partisans[247],

---

240 Ainsi MERANTE 1970, p. 100, «la spedizione *adversus Afros*, che sarà consistita quasi certamente nell'assoggettamento delle torbolente tribù africane, alle quali i Cartaginesi erano costretti a pagare tributo».

241 BONDÌ 1996, p. 25.

242 KUFOFKA 1993-1994, p. 248-249.

243 BÖTTICHER 1827, p. 14; HACKFORTH 1926, p. 356; EHRENBERG 1928, col. 850; WARMINGTON 1961, p. 51-52; 1969, p. 42-43; MANNI 1974, p. 76; HUß 1985, p. 59; MOSCATI 1986, p. 14, 20; 1989, p. 54; 1993, p. 211; GÓMEZ BELLARD 1991, p. 49.

244 MERANTE 1970, p. 102-115 (avec l'idée que Carthage aurait favorisé l'avènement de tyrannies philo-puniques).

245 Par exemple, HOLM 1870, p.195; BUSOLT 1895, p. 752; GLOTZ & COHEN 1925, p. 191, 195; VALLET 1958, p. 328; LAMBOLEY 1996, p. 179 (Phalaris pourrait avoir répondu à l'appel des Grecs d'Himère). *Contra*, MELONI 1947, p. 110; MERANTE 1970, p. 102-103 (mais ce dernier n'exclut pas que les effets de la politique de Phalaris aient eu une influence sur Malchus); MUSTI 1988-1989, p. 212. Enfin, MANNI 1974, p. 76, croit ce conflit possible d'un point de vue chronologique, mais est embarrassé par le silence des textes.

246 MELTZER 1879, p. 158-159 songe soit à Pentathlos, soit à Phalaris; DUNBABIN 1948, p. 333-334; HUß 1985, p. 60 et n. 24; aussi *HAAN* I, p. 430-431, qui songe a priori à Pentathlos, mais est gêné par le décalage chronologique.

247 HANS 1983, p. 7-8; ASHERI 1988, p. 750-751 (celui-ci considère qu'en raison de la prospérité de Sélinonte et d'Agrigente au VI^{e} s., on devrait plutôt songer à une résistance des habitants de Motyé et des autres colonies aux tentatives de domination de Carthage); BONDÌ 1996. Déjà FREEMAN 1891, p. 298, «It is hard to avoid the inference that Panormos, Solous and Motya were brought under the power of Carthage by the arms of Malchus»; HACKFORTH 1926, p. 356 («no certainty is attainable»); GAUTHIER 1960, p. 267 («L'explication la plus

tandis que celle de J. Alvar, C. Martínez Maza et M. Romero qui ont voulu minimiser la signification de l'épisode de Malchus en l'insérant dans le contexte de simples querelles entre cités reste marginale[248].

Particulièrement sensible est la question du rôle et du sort des colonies phéniciennes de l'Ouest de la Sicile, Motyé, Palerme et Solonte. On associe en effet Malchus tantôt à l'établissement d'un protectorat carthaginois sur cette partie de l'île, tantôt à une annexion pure et simple par Carthage, en vue de la mise en place d'une sorte de province[249], y compris dans le cadre d'actions violentes. C'est dans ce sens précisément que va S.F. Bondì en 1996, dans un article qui, le premier sans doute sur le sujet, exploite à propos de la Sicile les données archéologiques jusque-là peu sollicitées dans le débat[250]. Dans celui-ci, il faut le reconnaître, beaucoup d'hypothèses ont été bâties à partir de visions préconçues de l'histoire carthaginoise autant que du silence de Justin : les informations sibyllines de ce dernier sur Malchus ont été souvent les bienvenues pour «combler le vide» entre Pentathlos et Dorieus (sur ce dernier, chapitre IV).

À la différence de ce qui se passe en Sicile, l'absence d'une colonisation grecque significative en Sardaigne[251] a longtemps joué en faveur de l'hypothèse selon laquelle les armées carthaginoises, répondant à un appel à l'aide des Phéniciens, ou à tout le moins avec le soutien de ceux-ci, combattirent les indigènes sardes[252]. Que ceux-ci se soient soulevés à l'instigation des Grecs a néanmoins été proposé, et on en vient ainsi à considérer les opérations menées par Malchus comme une réaction à une

---

vraisemblable serait donc que l'action de Malchos a consisté à soumettre pour le compte de Carthage les trois cités phéniciennes»). Dans le sens d'une opération de Malchus qui n'est pas nécessairement dirigée contre les Grecs, ZAHRNT 1993, p. 355, n. 7.

248 ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1995, p. 62.

249 EHRENBERG 1928, col. 850, songe à la création d'une province qui s'appuya sur les plus anciennes villes phéniciennes, celles-ci reconnaissant à Carthage une position d'hégémonie; GAUTHIER 1960, p. 266-267; discussion chez HANS 1983, p. 7-8, 25. Pour sa part, HUß 1985, p. 59-60 (bibliographie aux n. 21-22), pense, comme origine de l'intervention de Malchus, à un appel à l'aide des cités phéniciennes de Sicile : celui-ci s'explique en partie, outre par la politique expansionniste des cités grecques, par le contexte de la chute de Tyr qui n'est plus à même de soutenir elle-même ses colonies; en conséquence, ces cités durent renoncer à une partie de leur indépendance au profit d'un statut «provincial» et en payant tribut à Carthage. Voir aussi BARCELÓ 1988, p. 153-154; 1989, p. 20-22; KUFOFKA 1993-1994, p. 249-250.

250 BONDÌ 1996.

251 MERANTE 1970, p. 117, 119-126; MOREL 1966, p. 395; 1975, p. 863; BREGLIA PULCI DORIA 1981; GRAS 1981; BARCELÓ 1988, p. 161; 1989, p. 29.

252 BÖTTICHER 1827, p. 12; BUSOLT 1895, p. 753; HACKFORTH 1926, p. 356; LILLIU 1992, p. 29. Selon *HAAN* I, p. 426, l'armée de Malchus fut «sans doute aux prises avec des indigènes qu'il s'agissait soit d'écarter des colonies du littoral, soit de déposséder de territoires fertiles». Aussi EHRENBERG 1928, col. 850 («Man wird hier am ehesten an Eingeborene denken»); MELONI 1947, p. 112; HUß 1985, p. 62; LANCEL 1992, p. 100; MOSCATI 1993, p. 211.

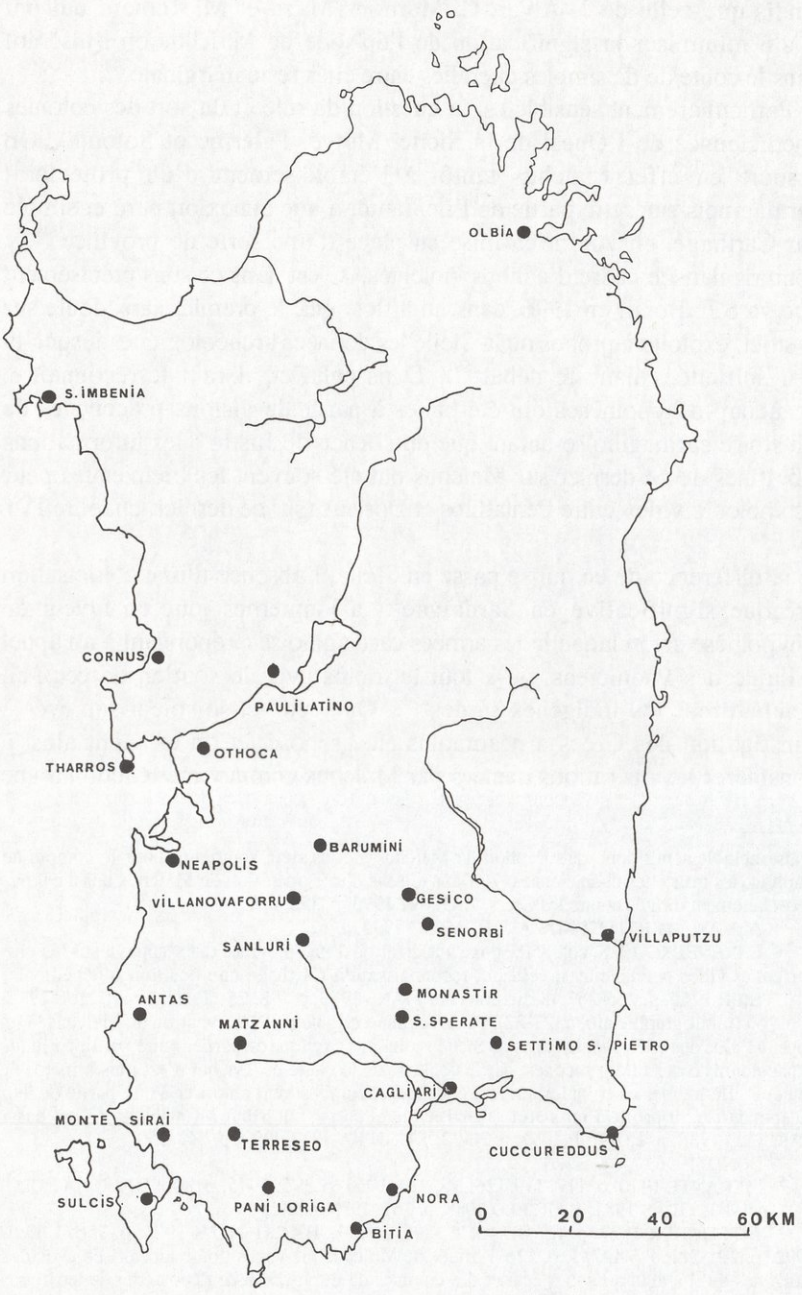


Fig. 4. – Principaux sites de Sardaigne (d'après TRONCHETTI 1995, p. 713).

agression grecque – qui visait à prendre le contrôle de l'île en vue de faciliter l'accès à l'Extrême-Occident –, en particulier contre la «piraterie» phocéenne qui s'exerçait à partir de la Corse[253]. Cette intervention constituerait une entreprise similaire à celle qui a été menée en Sicile contre les Grecs qui menaçaient les intérêts des vieilles cités phéniciennes et mettaient en péril les routes commerciales, l'accession aux matières premières et, en définitive, l'existence même de ces cités. Les preuves archéologiques de ce conflit seraient apportées par les niveaux de destruction, ou de brusque cessation d'activité, dans plusieurs sites phéniciens, celui de Monte Sirai notamment[254].

En 1988, toutefois, C. Tronchetti, qui considère que vers 540 un changement radical se laisse constater dans l'île, a proposé une autre interprétation quant à l'identité des ennemis des Carthaginois, tout en allant dans le sens de la vision d'une Carthage impérialiste à partir du milieu du VI[e] s. Selon l'archéologue italien, qui ne croit pas à une hostilité indigène – la société nuragique entretenait des rapports relativement harmonieux avec les Phéniciens[255] –, l'intervention armée des Carthaginois dans l'île, destinée à s'approprier des ressources minières et agricoles sardes ainsi qu'à contrôler la région[256], serait dirigée non pas

---

253 BARRECA 1986; LILLIU 1992, p. 21 (avec bibliographie), 24. MOMIGLIANO 1936, p. 389-390, ne croit pas à une participation «directe» des Phocéens à la défaite de Malchus. Pour MELONI 1947, p. 111-113, les actions de Malchus en Sardaigne et les conflits carthaginois avec les Phocéens d'Alalia sont deux affaires indépendantes, même si elles ont en commun l'objectif de domination en mer Tyrrhénienne. Aussi MOSCATI 1966a, p. 222; 1986, p. 14, 147-148 (idée que Malchus rencontra les populations locales plutôt que directement les Grecs, même si l'objectif stratégique est de consolider les positions phénico-puniques contre eux); 1989, p. 54. Pour MERANTE 1970, p. 115-126 (hypothèse jugée comme une «intéressante direction de recherche» par MOREL 1975, p. 863), ces événements sont étroitement liés à la bataille d'Alalia et Malchus aurait eu face à lui, dans une bataille navale qui aurait même pu se dérouler face aux côtes ibériques, les Phocéens de Marseille appuyés peut-être par ceux de Vélia (p. 124). Pour sa part, SCARDIGLI 1991, p. 21, prône la prudence et ne pense pas à un affrontement direct avec des colons grecs. Pourtant, c'est dans le cadre d'un affrontement avec les Grecs, considéré comme direct, que s'insère l'hypothèse de M. Gras, qui identifie la défaite subie par Malchus en Sardaigne avec la bataille d'Alalia qui, selon Hérodote, mit aux prises, dans la «mer Sardonienne», les Carthaginois, alliés aux Étrusques, et les Phocéens; on a cependant peine à reconnaître dans cet affrontement sur mer (qui mêla différents peuples, dont l'issue semble avoir été disputée...) ce dont parle Trogue/Justin quand il évoque Malchus (*infra*, p. 136-137).

254 BARRECA 1974; 1982; 1983; aussi BONDÌ 1983a, p. 389. État de la question et bibliographie chez TRONCHETTI 1995, p. 728-729 (déjà 1988, p. 97-98), pour qui ces destructions constituent certes des «témoignages vraisemblables d'actions militaires», mais ne permettent pas d'établir l'existence de conflits entre les cités phéniciennes et les populations locales. De même, WHITTAKER 1978, p. 68-69, souligne la difficulté qu'il y a à utiliser les données archéologiques dans ce contexte; aussi BARCELÓ 1989, p. 29. Discussion de différentes hypothèses par LILLIU 1992, p. 27, n. 61 (à propos de Monte Sirai, Panì Loriga, Bitia et Cucureddus); ce chercheur met pour sa part Malchus en rapport avec l'habitat indigène de Su Nuraxi-Barùmini (p. 29-30).

255 Pour un avis plus nuancé, LILLIU 1992, p. 25, «le relazioni poterono essere differenti luogo per luogo, qui di convivenza pacifica, lì di conflitto»; aussi BARTOLONI 1987, p. 80.

256 Déjà MELTZER 1879, p. 162, selon qui la possession de toute la Sardaigne était une

contre les Sardes, mais contre les cités phéniciennes, sinon contre toutes, du moins contre certaines[257]. Cette thèse gêne aussi bien ceux pour qui l'idée de luttes «fratricides» entre Phéniciens et Carthaginois est peu acceptable[258] que ceux qui répugnent à imaginer une société nuragique largement acculturée et se laissant amollir par le luxe et par les coutumes exotiques[259]. Elle n'en a pas moins été acceptée par beaucoup[260] et même, comme on vient de le dire, étendue à la Sicile par S.F. Bondì : celui-ci, se fondant aussi sur des traces de destructions, à Motyé, émet l'hypothèse que Malchus se soit, là aussi, heurté aux colonies phéniciennes[261].

De toute façon, qu'on ait considéré la campagne du Carthaginois comme une expédition contre les indigènes, les Grecs ou des cités phéniciennes, on peut se demander si la foi en une intervention en Sardaigne, dont on fonde la réalité sur des sources latines tardives, n'a pas largement influencé l'interprétation archéologique[262]. Dans le cas de la Sardaigne en outre, l'affaire n'est pas dénuée de connotations «patriotiques», l'île passant pour perdre alors une liberté qu'elle ne devait jamais retrouver :

> Generale è il consenso sul cambiamento di rotta che quell'evento traumatico determinò sul destino della Sardegna. Esso ruppe equilibri remoti e consolidati, spaccò l'unità dell'isola senza riuscire a ricompattarla nemmeno sotto il nuovo segno. Fu travolta la lunga e feconda stagione delle autonomie, sia degli indigeni sia delle città fenicie, e cominciò la storia millenaria della dipendenza isolana[263].

En somme, si on passe en revue les opinions modernes quant aux adversaires de Malchus – tant en Sicile qu'en Sardaigne –, on ne peut que

---

nécessité absolue pour «celui qui voulait conserver exclusivement pour lui la sortie Ouest de la Méditerranée et son vestibule, si l'on peut dire» («welcher den westlichen Ausgang des Mittelmeeres und seine Vorhalle, wenn man so sagen darf, ... ausschließlich für sich behaupten wollte»).

257 TRONCHETTI 1988, p. 89-99; aussi 1995, p. 728-729.

258 BARRECA 1986 considérait qu'accepter cette hypothèse revenait à rencontrer le premier cas de luttes «fratricides» dans le monde phénico-punique, quand au contraire sont connus d'autres épisodes où la solidarité entre communautés est patente. Aussi GÓMEZ BELLARD 1991, p. 52-53, pour qui, même si la thèse de C. Tronchetti ne peut être réfutée sur des bases archéologiques, le débat doit rester ouvert.

259 LILLIU 1992, p. 29.

260 BARTOLONI 1987; 1995, p. 99, 105, 107 (en relation avec la destruction de Monte Sirai); BONDÌ 1988, qui n'exclut cependant pas la possibilité que, dans certaines zones de l'île, une attitude anti-phénicienne ait été encouragée par les Grecs qui tentaient d'imposer leur présence en mer Tyrrhénienne et que ce ne soit que plus tard que Carthage ait eu des objectifs coercitifs à l'égard des fondations phéniciennes; BERNARDINI 1990, p. 74.

261 BONDÌ 1996.

262 Dans ce sens, BARCELÓ 1988, p. 161-162; 1989, p. 29-30.

263 LILLIU 1992, p. 34-35. La «costante resistenziale» de G. Lilliu est rappelée par TORE 1995, p. 417, n. 9.

relever leur diversité. Une telle absence d'unanimité s'explique par l'ambiguïté des sources qui sont d'une totale imprécision quant aux campagnes de Malchus. Celles-ci, spécialement dans les *Histoires Philippiques*, ne sont qu'un «élément du décor» d'une aventure qui est essentiellement envisagée dans ses répercussions sur le plan intérieur.

C. *L'énigme «Malchus»*

J'ai rappelé plus haut le constat qu'il semblait falloir établir à la suite de l'examen des textes de Trogue/Justin et d'Orose : les préoccupations historiques et littéraires de ces auteurs les amènent à opérer des choix dans la matière et à arranger celle-ci à leur convenance. Ainsi, le témoignage des *Histoires Philippiques* possède des clés de lecture qui sont propres aux milieux dans lesquels elles ont été composées puis abrégées, et celui d'Orose, fort sollicité en matière de chronologie, ne peut être suivi aveuglément sur ce point.

Du côté de l'historiographie moderne, qu'on ait avec S. Gsell compté Malchus «parmi les artisans de la grandeur punique»[264] ou que ce dernier soit apparu avec V. Ehrenberg comme «der erste für uns kenntliche Vorkämpfer karthagischer Reichspolitik»[265], ces affirmations sont formulées en décalage avec les silences et les ombres des sources anciennes. De même, lorsque P. Meloni, par exemple, écrit que «l'invio dell'esercito di Malco mostra che Cartagine non voleva essere in coda alle competizioni per la supremazia del Mediterraneo occidentale per lei di vitale importanza»[266], il faut se demander si un tel Malchus n'est pas en quelque sorte un mirage, révélateur de ce qu'on imagine avoir été l'histoire de Carthage, en particulier de son rôle en Méditerranée occidentale, dans le cadre de ses rapports avec les Grecs.

Par ailleurs, ce Malchus de P. Meloni, dont le rôle prépondérant et la chronologie sont tenus pour acquis, a été intégré à la problématique du «passage de témoin» entre les Phéniciens et les Carthaginois. S. Moscati a développé cette idée à travers une série d'articles et d'écrits dont je retiendrai les plus significatifs. En 1988, l'illustre savant italien aborde le sujet dans une réflexion qui se présente comme terminologique : il s'agit d'aborder le problème de la différence entre «phénicien», «punique» et «carthaginois», les deux premiers recevant l'essentiel de l'attention. Ce

---

264 *HAAN* I, p. 420.
265 EHRENBERG 1928, col. 849-850.
266 MELONI 1947, p. 111.

qui motive S. Moscati ne laisse en apparence aucun doute : «non tornerei sulla questione terminologica se alcune recenti scoperte avvenute in Italia non indicassero che occorre farlo»[267]. Mais l'article commence par une longue citation de M.E. Aubet, dont la première édition de *Tiro y las colonias fenicias de Occidente* venait de paraître[268], et il entre dans les intentions de l'auteur de faire coïncider certaines observations faites en Italie avec d'autres qui sont exposées par M.E. Aubet pour la péninsule Ibérique. L'opinion pour laquelle S. Moscati cherche des parallèles est la suivante :

> L'analisi di Maria Eugenia Aubet definisce anche un forte iato di documentazione nei centri fenici della Spagna tra il 580 e il 550, accentuando così la cesura tra la fase fenicia e la fase cartaginese o punica. Nella zona di Cadice, cioè nella valle del Guadalquivir e a Huelva, cessa in quel periodo ogni attività e influenza fenicia, mentre irrompe il commercio focese. L'avvento di Cartagine si presenta in competizione commerciale con i Greci; e la competizione commerciale è, qui come altrove, anche politica, rispondendo l'interventismo di Cartagine all'espansionismo greco[269].

À cette situation ibérique, S. Moscati veut donner une application méditerranéenne (on notera que 1988 est aussi la date de l'exposition *I Fenici* ce qui peut avoir été de nature à favoriser de telles interprétations à vaste échelle), et dans cette optique il invoque de nouvelles découvertes en Italie. Son argumentation se fonde essentiellement sur un site phénicien de Sardaigne, Cuccureddus, qui cessa d'exister de façon violente au troisième quart du VI^e^ s. et qui serait l'illustration sarde du «hiatus» attesté pour la péninsule Ibérique. Une première remarque : S. Moscati joue quelque peu sur les dates en parlant d'une destruction «nel terzo quarto del VI»[270] (c'est-à-dire entre 550 et 525), car si on en revient à la présentation du site par L.A. Marras, lors du congrès de Rome de 1987 (publication en 1991), on voit qu'il est question d'un établissement «abbandonato alla fine del VI sec. a.C.», puis d'un abandon forcé «avvenuto presumibilmente all'inizio dell'ultimo quarto del VI sec. a.C.» et finalement d'un habitat couvrant un arc chronologique «tra le seconda metà del VII sec. a.C. ... e il terzo quarto del VI sec. a.C.»[271]. L'ensemble de ces données ferait plutôt songer à une destruction à situer *c.*525. En la plaçant au troisième quart du VI^e^ s., S. Moscati la rapproche du «hiatus» constaté par M.E. Aubet pour l'Espagne, entre 580 et 550.

---

267 MOSCATI 1988, p. 3.
268 AUBET 1987.
269 MOSCATI 1988, p. 12.
270 MOSCATI 1988, p. 6.
271 MARRAS 1991, successivement p. 1039, 1047, 1048.

De plus, S. Moscati met les données archéologiques sur Cuccureddus en relation avec des informations fournies par les sources littéraires. C'est précisément alors qu'intervient Malchus :

> La distruzione nel terzo quarto del VI secolo coincide (e difficilmente la coincidenza può essere casuale) con l'occupazione della Sardegna da parte di Cartagine, che le notizie di fonte storica collocano, con la spedizione di Malco, tra il 545 e 535 a.C.[272].

On observera : a) que la datation de Malchus entre 545 et 535 ne remonte pas aux sources littéraires, mais bien à P. Meloni qui choisit cette «tranche chronologique» à l'intérieur des dates du règne de Cyrus, seule précision fournie par Orose; b) que cette datation orosienne est le fruit d'une reconstruction personnelle et, quand bien même on lui accorderait quelque crédit, il faut signaler qu'Orose situe par exemple la prise de Babylone par Cyrus (en 539) comme contemporaine de la chute des Tarquins à Rome en 510; c) que S. Moscati cherche à rapprocher le plus possible la destruction de Cuccureddus de 550, date du «hiatus» constaté par M.E. Aubet pour l'Espagne (pour laquelle il n'y a pas, exception faite de Peña Negra, de traces de destructions violentes explicables par des opérations militaires du type de celles qui sont prêtées à Malchus en Sardaigne); d) que c'est dans le même dessein qu'il «récupère» l'aventure de Malchus – y compris la datation de P. Meloni – et la met en rapport avec la fin de Cuccureddus; e) que parler à propos de l'expédition de Malchus (que les sources présentent comme malheureuse) d'«occupazione della Sardegna da parte di Cartagine» est une surinterprétation des textes. Pour ces raisons – et sans même s'interroger sur l'opportunité qu'il y a à vouloir étendre une situation ibérique à l'ensemble de l'Ouest méditerranéen –, on ne peut accepter cette théorie (étayée par d'autres exemples qui ne seront pas discutés, car ils procèdent de celui de Cuccureddus et ne mettent pas en cause Malchus). Néanmoins, pour S. Moscati, le doute n'est pas permis : Cuccureddus est un cas exemplaire, celui «di un centro che è fenicio mentre non è né punico né cartaginese», et comme il a été détruit dans le cadre de l'activité de Malchus, on peut parler «della spedizione di Malco (545-535 a.C.), che segna la cesura tra la fase fenicia e quella punica»[273].

Les idées contenues dans cet article sont, en 1990, transférées du domaine terminologique au plan historique, dans une brève contribution aux *Hommages M. Sznycer* intitulée "+/- 550 a. C. : Dai Fenici ai Cartaginesi", titre qui privilégie 550, la date inférieure du «hiatus» de M.E. Aubet (entre 580 et 550), la plus proche aussi de la date la plus

---

272 MOSCATI 1988, p. 6.
273 MOSCATI 1988, p. 7, 9 (pour les deux citations).

haute de Malchus (545-535); ce dernier est mentionné, en relation avec Cuccureddus, comme exemple d'«una tradizione storica che trova sempre più riscontro nei dati archeologici»[274].

En 1993, cette opinion est à nouveau développée dans la même perspective («la questione posta è primariamente storica, non terminologica»[275]). Trouvant son point de départ dans la situation espagnole – M.E. Aubet est remplacée par le volume *La caída de Tiro y el auge de Cartago. V Jornadas de arqueologia fenicio-púnica*[276] – et cherchant à généraliser le débat – ce qui l'amène à exprimer sa défiance envers une expression impliquant l'existence de singularités régionales, celle de «Circolo dello Stretto» appliquée à la zone du détroit de Gibraltar –, S. Moscati invoque comme parallèle les campagnes de Malchus, qui sont cette fois citées avant même Cuccureddus : «In Italia, il passagio dalla fase fenicia a quella punica è scandito con efficace evidenza dal racconto che lo storico Giustino ci ha lasciato sulle imprese di Malco». Un pas est franchi : Malchus et l'«historien» Justin sont les meilleures preuves du changement intervenu vers 550. S. Moscati inverse le raisonnement qui, dans son article de 1988, l'avait amené de Cuccureddus à Malchus et va cette fois de Malchus à Cuccureddus, utilisant ce site pour «esemplificare concretamente»[277] la valeur historique dont sont investies les *Histoires Philippiques*. Dans un autre article datant de la même année, S. Moscati insiste également sur la «basilare convergenza» des résultats des recherches espagnoles et italiennes, à propos du passage de la phase phénicienne à la phase punique[278].

L'interprétation devient ici dogme, ce dont on mesure les conséquences lorsqu'en 1994, S. Moscati se sert de celle-ci comme clé explicative d'un problème plus spécifique, celui de l'expansion de Carthage sur le territoire africain :

> Evidentemente, il fenomeno s'inquadra nell'evoluzione dalla città-Stato all'impero, quale che sia la connotazione di quest'ultimo; e dunque si lega alla politica mediterranea della metropoli africana, nella quale anzi il fenomeno appare ancor meglio in evidenza. Tutto suggerisce, attualmente, che esso debba collocarsi intorno alla metà del VI secolo : a tale epoca, infatti, riportano le notizie storiche sulle spedizioni del generale Malco in Sicilia e in Sardegna (545-535 a.C.)...[279].

---

274 MOSCATI 1990, p. 55.
275 MOSCATI 1993, p. 204.
276 AA. VV. 1991.
277 MOSCATI 1993, p. 211.
278 MOSCATI 1993a, p. 37, «Tale cronologia ha un noto fondamento storico : la narrazione di fonte classica delle imprese del generale cartaginese Malco, che intorno al 550 a.C. compie spedizioni in Sicilia e in Sardegna».
279 MOSCATI 1994, p. 203 (dans ce sens, déjà 1993, p. 213), qui mentionne aussi dans ce

Une telle mise en avant de Malchus trouve du reste déjà quelque écho dans la recherche. En tout cas, M.E. Aubet, qui ne citait pas nommément le général carthaginois dans la première édition de son *Tiro y las colonias fenicias de Occidente*, se contentant d'un renvoi à Justin XVIII 7, 1-2, comme exemple de la politique interventionniste de Carthage[280], change de ton dans la nouvelle édition de ce livre, datant de 1994. Il y est alors question de la transition de la phase phénicienne à la phase punique en Occident comme conséquence de la conquête militaire carthaginoise; les preuves en seraient le témoignage des sources «en relación a la célebre campaña del general Malco en 545-535 a.C.» et l'évidence archéologique, telle qu'elle est documentée dans des sites comme Monte Sirai et Cuccureddus[281]. De même, c'est en estimant que «i dati raccolti negli ultimi tempi sulla politica cartaginese in altre regioni mediterranee consentono d'inquadrare la realtà siciliana in un ambito più vasto, nel quale l'azione della città nordafricana assume connotati di più spiccato e coerente impegno internazionale» que S.F. Bondì interprète le texte de Justin, cédant à la tentation d'une lecture à échelle méditerranéenne et à clé expansionniste qui va au-delà des informations livrées par celui-ci[282].

Précisément, il n'a pas semblé inutile de montrer, à travers les articles de S. Moscati discutés ici, dont un précédent pourrait être cherché chez P. Bartoloni[283], comment Malchus – une «énigme» pour les historiens de la génération précédente[284] – est en passe d'occuper dans l'histoire carthaginoise une place de choix. Pour ma part, même s'il me semble que l'éclairage sur le passage du «Phénicien» au «Punique», un processus qui par nature doit avoir été long et différencié, difficilement rattachable à une seule date telle que 550, devra venir avant tout d'études régionales, il n'entre pas dans mes intentions de mettre en doute sur le fond la théorie de S. Moscati, notamment dans ses aspects archéologiques, dont la prise en compte dépasse le cadre de cette étude[285]. Ce que je rejette, par contre, c'est la «récupération» du dossier des textes concernant Malchus dans ce contexte.

---

contexte la bataille d'Alalia.

280 AUBET 1987, p. 277.

281 AUBET 1994, p. 293.

282 BONDÌ 1996.

283 BARTOLONI 1987, spéc. p. 81 (reprise de la datation de P. Meloni), 83 (datation de la destruction de Cuccureddus «nel terzo quarto del VI sec. a.C.»), 84 (mention d'un changement de la politique de Carthage au milieu du VI^{e} s.).

284 Ainsi GAUTHIER 1960, p. 266, «Ici surgit l''énigme Malchos'». Aussi WHITTAKER 1978, p. 60, «the mysterious 'Malchus'».

285 Pour quelques remarques relatives à l'utilisation des données archéologiques, notamment à propos du volet sarde du dossier, WHITTAKER 1978, p. 69 + p. 298, n. 12-13.

CHAPITRE III

LES LEÇONS D'ALALIA[1]

Dans les travaux relatifs à la Méditerranée occidentale archaïque, le combat naval qui, vers 540-535, mit aux prises les Phocéens d'Alalia, en Corse, et une coalition d'Étrusques et de Carthaginois constitue souvent un moment-pivot.

Plus particulièrement, Alalia tout à la fois marquerait un coup d'arrêt, voire un recul, dans le mouvement d'expansion des Grecs en Occident et montrerait une Carthage décidée à se battre, au besoin en concluant des alliances offensives, pour ses intérêts en Méditerranée. L'événement déboucherait sur l'établissement d'un nouveau rapport de force, lequel ne serait fondamentalement remis en cause qu'à l'issue de la bataille d'Himère en 480[2].

A. *Les textes anciens*

On a longtemps pensé que le seul témoignage littéraire sur la bataille d'Alalia était fourni par Hérodote (I 165-166). Selon une hypothèse de M. Gras, toutefois, six autres textes qui mentionnent – sans précision de lieu, ni toujours de temps – des batailles dans la Méditerranée occidentale archaïque pourraient être considérés comme autant d'allusions à Alalia[3]. Ces passages, qui sont insérés habituellement dans des contextes voisins de celui d'Alalia, mais divers, sont : un fragment d'Antiochos chez Strabon

---

[1] Titre inspiré de CARCOPINO 1962 : "Les leçons d'Aléria" (surtout p. 11-15 sur la bataille et ses conséquences), article qui, selon JEHASSE 1977, p. 179, «donna enfin la notoriété internationale au site d'Aléria». Aussi JEHASSE 1962, p. 274, «Telle est la leçon qu'on peut tirer des suites d'Alalia» et titre de JEHASSE 1976, "Les dernières leçons d'Aléria".

[2] Pour quelques opinions significatives dans ce sens, issues de «synthèses» : BÖTTICHER 1827, p. 14; LENORMANT 1869, p. 193; MELTZER 1879, p. 163; MEYER 1893, p. 709-710; BUSOLT 1895, p. 753-756; JULLIAN [1993], p. 96-97; *HAAN* I, p. 424-426; GLOTZ & COHEN 1925, p. 200; HACKFORTH 1926, p. 358; GARCÍA Y BELLIDO 1948, p. 183-205; WARMINGTON 1969, p. 43-45; HEURGON 1980, p. 185; HUß 1985, p. 63-64; ASHERI 1988, p. 750; ROEBUCK 1988, p. 447; SCULLARD 1989, p. 19; MOSCATI 1989a, p. 54, 57; POURSAT 1995, p. 158-159.

[3] GRAS 1987, spéc. p. 161-166 (aussi GRAS 1995a, p. 168); GRAS, ROUILLARD & TEIXIDOR 1989, p. 229-231. Repris par ROUILLARD 1991, p. 236; AMADASI GUZZO 1995, p. 670; ANTONELLI 1997, p. 117-118. Aussi BATS 1994, p. 143-147 (p. 143, «l'article de M. Gras ... avec lequel je suis globalement d'accord, me contentant d'intervenir sur la compréhension des textes et sur les implications massaliotes de la fameuse bataille»). *Contra*, AMELING 1993, p. 128, n. 54.

VI 1, 1; Thucydide I 13, 6; Trogue/Justin XVIII 7, 1 et XLIII 5, 2; Pausanias X 8, 6 et X 18, 7.

1. *Hérodote I 165-167*

Dans une partie de l'œuvre consacrée à l'assujettissement des Ioniens et des autres Grecs d'Asie (I 131-176), Hérodote s'attache aux opérations menées par Harpage. Ce général de Cyrus, qui vient de prendre en mains les opérations après le décès de son prédécesseur (I 162)[4], s'attaqua en premier lieu à Phocée (I 163)[5]. Ceci donne à l'historien l'occasion de se livrer à une digression sur les voyages accomplis autrefois par les Phocéens dans la Méditerranée occidentale et sur leur amitié avec le roi des Tartessiens, Arganthonios, grâce à la générosité duquel ils purent élever de puissantes murailles[6]. Assiégés par Harpage, les Phocéens résistèrent un moment avant de prendre la fuite vers les îles Oinousses, entre Chios et le continent, où ils ne purent s'installer (I 164).

De là, ils firent voile pour Kyrnos, la Corse :

> ἐν γὰρ τῇ Κύρνῳ εἴκοσι ἔτεσι πρότερον τούτων ἐκ θεοπροπίου ἀνεστήσαντο πόλιν, τῇ οὔνομα ἦν Ἀλαλίη (HDT. I 165) (éd. ROSÉN 1987).
>
> Car en Corse, vingt ans plus tôt, sur l'avis d'un oracle[7], ils avaient relevé une ville qui avait pour nom Alalia.

Par le terme ἀνεστήσαντο[8], Hérodote paraît supposer une occupation

---

[4] Cela se passa en 546/545 peu après la prise de Sardes, dans le cadre des événements qui font suite à la chute de Crésus; HIGHBARGER 1937, p. 94; CUYLER YOUNG Jr 1988, p. 33-35; BRIANT 1996, p. 48, 911. Sur la date de la prise de Sardes, ANTONELLI 1997, p. 81-82.

[5] De la Phocée archaïque (act. Foça, en Turquie), au débouché de l'Hermos (act. Gediz), il ne subsiste presque rien. Le site, connu des voyageurs modernes (CLERC 1927, p. 78-79, n. 3), a été fouillé en 1913 et 1920 (SARTIAUX 1914; 1921) et entre 1951 et 1955 (AKURGAL 1956; 1970, p. 116-118; 1976); une troisième période de fouilles a commencé en 1989 (ÖZYIĞIT 1994). Aussi LANGLOTZ 1965; 1966 (davantage sur l'art phocéen); BEAN 1972, p. 117-125; RACHET 1983, p. 755-756. On a longtemps retenu de Phocée l'impression d'une «métropole trop mal connue archéologiquement ... et sur laquelle les textes sont assez rares» (GRAS 1985, p. 397; dans ce sens, MOREL 1966; 1975; LEPORE 1970, p. 21; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1985, p. 359).

[6] Sur ces murailles archaïques, ÖZYIĞIT 1994 (datation *c.*590/580). Aussi BRIANT 1994 (et 1996, p. 783), à propos d'un boulet daté du siège de la ville par les armées de Cyrus qui auraient, dès cette époque, disposé d'armes de jet. Pour un essai précédent d'interprétation du texte d'Hérodote concernant les murailles, PRONTERA 1981 (dont l'opinion se heurte aux découvertes récentes). De façon générale, sur l'utilisation des sources anciennes dans l'évaluation des ouvrages de défense, DEBORD 1994 (à propos de XEN., *An.*).

[7] *Cf.* HDT. I 167; CRAHAY 1956, p. 138-140.

[8] Éd. ROSÉN 1987 (aussi GIGANTE 1966, p. 312; ASHERI 1988a, p. 182; BATS 1994, p. 137). LEGRAND 1970 remplace ἀνεστήσαντο (qui figure dans les meilleurs manuscrits) par ἐνεκτήσαντο, parce qu'en I 167 on trouve ἐκτήσαντο.

antérieure[9]. Si on se rappelle que la prise de Phocée par Harpage est datée vers 545, la première installation des Phocéens à Alalia se situerait dès 565 av. J.-C.[10].

Les Phocéens s'établissent donc en Corse :

> Ἐπείτε δὲ ἐς τὴν Κύρνον ἀπίκοντο, οἴκεον κοινῇ μετὰ τῶν πρότερον ἀπικομένων ἐπ' ἔτεα πέντε καὶ ἱρὰ ἐνιδρύσαντο. Καὶ ἦγον γὰρ δὴ καὶ ἔφερον τοὺς περιοίκους ἅπαντας, στρατεύονται ὧν ἐπ' αὐτοὺς κοινῷ λόγῳ χρησάμενοι Τυρσηνοὶ καὶ Καρχηδόνιοι νηυσὶ ἑκάτεροι ἑξήκοντα. Οἱ δὲ Φωκαιέες πληρώσαντες καὶ αὐτοὶ τὰ πλοῖα, ἐόντα ἀριθμὸν ἑξήκοντα, ἀντίαζον ἐς τὸ Σαρδόνιον καλεόμενον πέλαγος. Συμμισγόντων δὲ τῇ ναυμαχίῃ Καδμείη τις νίκη τοῖσι Φωκαιεῦσι ἐγένετο· αἱ μὲν γὰρ τεσσεράκοντά σφι νέες διεφθάρησαν, αἱ δὲ εἴκοσι αἱ περιεοῦσαι ἦσαν ἄχρηστοι· ἀπεστράφατο γὰρ τοὺς ἐμβόλους. Καταπλώσαντες δὲ ἐς τὴν Ἀλαλίην ἀνέλαβον τὰ τέκνα καὶ τὰς γυναῖκας καὶ τὴν ἄλλην κτῆσιν ὅσην οἷαί τε ἐγίνοντο αἱ νέες σφι ἄγειν, καὶ ἔπειτα ἀπέντες τὴν Κύρνον ἔπλεον ἐς Ῥήγιον (HDT. I 166) (éd. LEGRAND 1970).

> Lorsqu'ils furent arrivés en Corse, ils habitèrent en commun avec les premiers arrivés pendant cinq ans et fondèrent des sanctuaires[11]. Comme ils commettaient alors des rapts et des pillages chez tous leurs voisins, les Tyrrhéniens ainsi que les Carthaginois préparent une guerre contre eux, de commun accord, avec soixante vaisseaux pour chacun. Quant aux Phocéens, ayant armé eux aussi leurs navires, qui étaient au nombre de soixante, ils se portaient à leur rencontre dans la mer appelée Sardonienne. Un combat naval s'engagea, et une sorte de victoire cadméenne échut aux Phocéens : quarante de leurs navires furent détruits, tandis que les vingt qui subsistaient se trouvèrent hors d'usage, ayant eu leurs éperons tordus. Regagnant alors Alalia, ils embarquèrent leurs enfants et leurs femmes et tout ce que leurs navires pouvaient porter du reste de leurs biens; ensuite, quittant la Corse, ils mettaient le cap sur Rhégion.

Hérodote évoque ensuite le sort réservé aux prisonniers par les Carthaginois et les Tyrrhéniens. Le plus grand nombre fut conduit à Agylla (Caeré) et lapidé[12]. Par la suite, les Agylléens, désireux de réparer

---

9 JEHASSE 1962, p. 245, songe à un habitat indigène du début de l'Âge du Fer. Voir MOREL 1975, p. 861; GRAS 1985, p. 406-408; ASHERI 1988a, p. 358. De même, VALLET & VILLARD 1966, p. 181, notent pour Alalia «plusieurs fragments qui semblent nettement antérieurs à 565/560».

10 GRAHAM 1982a, p. 142.

11 Selon GRAS 1985, p. 407, il peut s'agir de l'édification de sanctuaires extra-urbains. Sur ce point aussi, VALLET & VILLARD 1966, p. 183, «Cependant, même après cette date (= 564/563), Alalia n'est pas encore une cité au sens plein du terme; elle ne le deviendra que le jour où les Phocéens, fuyant l'Asie Mineure, y transféreront leur propre cité et ses cultes, 'établiront des sanctuaires', ce qui est l'acte essentiel et nécessaire pour toute fondation»; dans le même sens, PUGLIESE CARRATELLI 1970, p. 11; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991, p. 243; ROUILLARD 1991, p. 240. La question des sanctuaires extra-urbains est traditionnelle dans les études sur la colonisation grecque en Occident; VALLET 1995, p. 155.

12 Sur cet épisode, GRAS 1985, p. 425-475. Dans le texte d'Hérodote, le sujet des verbes qui

la faute commise alors, allèrent consulter la Pythie à Delphes[13]. De Rhégion, une partie des Phocéens, après avoir reçu le conseil d'un Posidoniate[14], partirent fonder Vélia (I 167).

a. *Questions de mots*

Le récit d'Hérodote a été perçu comme illustrant la foudroyante rencontre de trois thalassocraties, comme un grand moment de l'histoire à l'issue duquel aurait été opérée une nouvelle répartition des sphères d'influence au détriment des Grecs : aux Étrusques la Corse, la Sardaigne aux Carthaginois (*infra*).

Mais ce témoignage n'est pas aussi clair qu'il y paraît. Pour en convaincre, on rendra compte des sens divers dans lesquels ont été interprétés des mots ou expressions qui y figurent.

L'expression κοινῷ λόγῳ χρησάμενοι a reçu une attention particulière. Quelle est la nature du lien entre les Carthaginois et les Étrusques ? W. Huß pense qu'une alliance («ein Bündnis») avait été conclue pour l'occasion, en vue de s'opposer à l'activité phocéenne[15]. Le texte d'Hérodote a du reste été mis en rapport avec un passage d'Aristote qui atteste l'existence de conventions commerciales mais aussi militaires (γραφαὶ περὶ συμμαχίας) entre Carthaginois et Étrusques[16] ainsi qu'avec les célèbres inscriptions qui figurent sur les lamelles de Pyrgi[17]. Dans ces dernières, datées de *c.*500, le plus haut magistrat de Caeré, Thefarie Vélianas, exprime sa reconnaissance à la déesse Astarté (Uni dans le texte étrusque) et lui dédie un «lieu saint»[18]. Mais d'une part le doute

---

désignent l'action de la lapidation n'est pas précisé. On a dès lors supposé parfois une lacune dans le texte (idée remontant à J. Reiske); BRUNEL 1948, p. 9, n. 3; GIGANTE 1966, p. 313; GRAS 1985, p. 444-446. *Contra*, JEHASSE 1962, p. 249-251; SPALLINO FERRULLI 1991.

[13] Sur cette partie du récit hérodotéen, THUILLIER 1989.

[14] Sur cette intervention de Posidonia et sur le rôle éventuel de Sybaris, PUGLIESE CARRATELLI 1970, p. 10; aussi EBNER 1962; ROTA 1973, p. 153 + n. 47; GRECO 1975, p. 211.

[15] HUß 1985, p. 63.

[16] ARSTT., *Pol.* III 9, 6-7, 1280 a-b, καὶ γὰρ ἂν Τυρρηνοὶ καὶ Καρχηδόνιοι, καὶ πάντες οἷς ἔστι σύμβολα πρὸς ἀλλήλους, ὡς μιᾶς ἂν πολῖται πόλεως ἦσαν. Εἰσὶ γοῦν αὐτοῖς συνθῆκαι περὶ τῶν εἰσαγωγίμων καὶ σύμβολα περὶ τοῦ μὴ ἀδικεῖν καὶ γραφαὶ περὶ συμμαχίας; BENGTSON 1962, n°116, p. 13-14; *cf.* MEYER 1937, p. 654-656. Pour les σύμβολα, LAQUEUR 1936a, p. 469-470; BEAUMONT 1939, p. 85, n. 65. En relation avec Alalia, HOW & WELLS 1912, p. 128; HEURGON 1965; GIGANTE 1966, p. 300-301; MERANTE 1970, p. 121; PICARD & PICARD 1970, p. 69-71; FERRON 1972, p. 211-212, 215-216; HUS 1976, p. 247; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991, p. 263; AMADASI GUZZO 1992, p. 98.

[17] Première édition dans PALLOTTINO, COLONNA *et al.* 1964; *ICO*, *Italia* 2; *TLE* 874; *CIE* 6314-6316; *KAI* 277; *TSSI* III, 151-159, n°42.

[18] Sur ces lamelles, la masse des publications et les problèmes d'interprétation sont considérables : BONNET 1988, p. 278-294; 1995a, p. 126-128; AMADASI GUZZO 1995, p. 670-673. Elles ont été rapprochées d'Alalia; FERRON 1968; 1970; 1972 (avec renonciation, dans ce dernier article, à l'idée selon laquelle les inscriptions de Pyrgi étaient les ex-voto de la

subsiste sur le fait de savoir si les σύμβολα mentionnés par Aristote, dont on ignore les signataires, notamment du côté étrusque, concernent l'époque archaïque ou le IVe s.[19] ainsi que sur la portée du témoignage aristotélicien, lequel pourrait en définitive ne faire allusion qu'à un accord ponctuel[20], et d'autre part divers chercheurs ont mis en garde contre la difficulté qu'il y avait à saisir la signification politique des textes de Pyrgi[21] – pour autant du reste qu'il y en ait une, car il semble s'agir avant tout d'un acte religieux, et c'est sur le sens de celui-ci qu'il incombe de s'interroger en priorité.

De toute façon, si rien n'exclut que l'intervention étrusco-carthaginoise ait été une application concrète d'accords entre les deux peuples – entre lesquels les traces d'échanges ne manquent pas[22] –, rien n'autorise à se fonder sur ce fait pour préjuger de l'ampleur de l'intervention qui eut lieu ou pour inférer l'existence d'une alliance étrusco-carthaginoise dont l'objectif aurait consisté, ni plus ni moins, à expulser les Grecs de la Méditerranée centrale et à leur interdire l'accès à l'Occident[23]. En l'état, il pourrait tout aussi bien s'agir d'une «opération de police» limitée dans le temps et dans les objectifs poursuivis[24].

Le laps de temps de cinq ans entre l'arrivée des fugitifs phocéens et la bataille d'Alalia a parfois été pris au pied de la lettre[25]. Pourtant, le recours à des chiffres typiques est une caractéristique d'Hérodote[26], et il semble bien que les cinq années mentionnées ici soient indicatives[27].

---

victoire d'Alalia); TSIRKIN 1983, p. 215. Pour une mise en rapport avec le premier traité Rome - Carthage, DEL CASTILLO 1994.

19 Pour la première opinion, CATALDI 1974, p. 1235-1248; TSIRKIN 1983, p. 213. Pour la seconde, GAUTHIER 1972, p. 90-92. Aussi SCARDIGLI 1991, p. 21, qui met le passage d'Aristote en relation avec la période postérieure à Alalia.

20 JEHASSE 1962, p. 245, n. 1; PUGLIESE CARRATELLI 1966, p. 162; MERANTE 1970, p. 121 + n. 88.

21 BONNET 1988, p. 288; 1995a, p. 127; BONNET & LIPINSKI 1992, p. 366; AMADASI GUZZO 1992, p. 99; 1995, p. 671.

22 COLOZIER 1953; PALLOTTINO 1963; FERRON 1966; MC INTOSH TURFA 1977; TSIRKIN 1983, p. 214; BONNET 1988, p. 278-279 + n. 170-171; ACQUARO 1989; SCARDIGLI 1991, p. 19, 35, n. 38-42 (bibliographie); AMADASI GUZZO 1992; 1995.

23 HACKFORTH 1926, p. 358, «The battle of Alalia was the most outstanding result ... of an alliance between the two powers interested in preventing the expansion of the Greeks in the Western Mediterranean»; FERRON 1972, p. 212, parle à propos des Étrusques et des Carthaginois de «grands partenaires de l'Union sainte».

24 VALLET & VILLARD 1966, p. 185, «peut-être n'est-il pas nécessaire de faire intervenir d'hypothétiques alliances permanentes entre les deux 'peuples'». Selon JEHASSE 1962, p. 246, Hérodote pourrait vouloir désigner une certaine unité stratégique et tactique : «édifiant une stratégie commune».

25 GIGANTE 1966, p. 300; VALLET & VILLARD 1966, p. 184.

26 ASHERI 1988a, p. LXI; FEHLING 1989, p. 216-239. Aussi l'échange de vues entre P. Briant et A.B. Lloyd dans la discussion après LLOYD 1990 (p. 246-247).

27 ASHERI 1988a, p. 359; FEHLING 1989, p. 224-225.

Pareillement, un peu auparavant, les quatre-vingts années de règne prêtées au roi de Tartessos Arganthonios, qui vécut cent vingt ans (I 163), sont elles aussi surtout une façon de noter la longévité[28]. Ou encore, on ne conçoit guère que Phocée ait été évacuée en un seul jour, ἡμέρην μίαν, comme le précise Hérodote (I 164)[29].

En fait, même pour le VI^e^ s., une époque pourtant assez proche de lui, Hérodote ne dispose pas d'un cadre chronologique précis, de sorte que ses dates restent vagues, et la chronologie, absolue surtout, ne compte pas parmi ses premières préoccupations[30].

La valeur des données chiffrées procurées par Hérodote pose également problème pour ce qui regarde le nombre de bateaux engagés dans le combat[31]. Les chiffres avancés dans les *Histoires*, 60 bateaux (des pentécontères selon toute vraisemblance) pour les Phocéens, 120 pour leurs adversaires, ont paru exagérés[32]. On y a vu une façon de suggérer l'égalité des alliés et l'infériorité des Phocéens[33]. Pourtant, ce chiffre aurait une signification : le nombre de vaisseaux dans les escadrons phéniciens était en général de soixante ou divisible par soixante[34].

Pour Hérodote, l'issue de l'affrontement est une victoire des Phocéens, «une sorte de victoire cadméenne» (Καδμείη τις νίκη). C'est ici le seul emploi de l'expression chez l'historien[35]. Selon la *Souda*[36], la formule s'appliquait «à ceux qui triomphent pour leur dam» et elle était d'un emploi proverbial pour les «victoires de profit nul», comme le duel à mort entre Étéocle et Polynice, et les succès cruellement achetés. Or la suite du témoignage hérodotéen apprend que les pertes phocéennes furent lourdes :

---

[28] ALONSO-NÚÑEZ 1987a, p. 243.

[29] ASHERI 1988a, p. 358. Déjà CLERC 1905a, p. 147.

[30] ASHERI 1988a, p. XLI-XLII.

[31] Pour une étude des questions de démographie posées par la colonisation phocéenne à Alalia – avec des chiffres établis notamment à partir du nombre de bateaux ayant participé au combat selon Hérodote –, GRAS 1985, p. 394-425; aussi DOMÍNGUEZ MONEDERO 1985, p. 375-376; 1991, p. 242.

[32] WALTER 1947, p. 31; MERANTE 1970, p. 122, n. 96.

[33] ASHERI 1988a, p. 359.

[34] REBUFFAT 1976, p. 74; aussi TSIRKIN 1983, p. 215, n. 31.

[35] Pour d'autres emplois, MÉLÉAGRE, *Anth. Pal.* V 179; PLATON, *Lois* I 641c; PLUT., *De l'éducation des enfants* 14 (= *Mor.* 10 A); *De l'amour fraternel* 17 (= *Mor.* 488 A); pour désigner une grande victoire chez ARR., *FGH* 156 *F* 21 (= EUST., *Hom. Il.* Δ 407 p. 490, 2, B 851 p. 361, 2); aussi EUST., *Hom. Od.* χ 285 p. 1927, 12. Pour le sens de l'expression, JEHASSE 1962, p. 243-244; GIGANTE 1966, p. 300, n. 39; SPALLINO FERRULLI 1991, p. 120 + n. 6-7.

[36] *Souda*, *s.v.* Καδμεία νίκη (Adler III 2) : l'expression «se dit des Thébains d'abord vainqueurs, puis défaits par les Épigones, d'Œdipe qui avait résolu l'énigme, mais épousé sa mère, ou encore de Cadmos qui tua le dragon de la source d'Arès, mais resta huit ans l'esclave du dieu».

quarante navires détruits, les autres n'étant plus utilisables au combat.

C'est pourquoi on a le plus souvent opté pour l'explication selon laquelle une victoire cadméenne désigne une victoire à la Pyrrhus. Des raffinements sont parfois apportés : ainsi, Hérodote aurait voulu signifier que, comme Cadmos qui malgré la perte de ses compagnons réussit à fonder Thèbes, les Phocéens d'Alalia fondèrent Vélia en dépit de la destruction d'une grande partie de leur flotte[37]. Il se peut aussi que, pour les Anciens eux-mêmes, la formule n'ait pas été univoque[38].

En tout cas, il ne semble pas qu'il faille conclure que pour Hérodote le résultat est «indécis»[39] : même s'il ne dissimule pas les pertes, il parle de victoire phocéenne (une notion de victoire qui répondait à des critères précis; en l'occurrence, il se peut que les Phocéens restèrent maîtres du terrain et gardèrent le contrôle des morts et des épaves[40]) et, dans cette optique, l'idée de «victoire chèrement acquise, mais difficilement contestable»[41] ne paraît pas inappropriée. Mais, quoi qu'il en soit, «Hérodote ne présente nullement l'affaire comme un grand moment de la lutte des Grecs contre les Barbares : Alalia – sur fond ou non de catastrophe – ne se détache pas comme Salamine»[42].

Enfin, en ce qui concerne le site d'Alalia, rien chez Hérodote n'indique explicitement l'abandon définitif ou le démantèlement de la colonie : ἀπέντες signifie simplement «quittant»[43]. Certes, les Phocéens vont s'installer ailleurs, mais cela n'exclut pas que certains demeurent en Corse.

En somme, sur des points essentiels (nature de l'alliance avec les Étrusques, indication chronologique, ampleur de la bataille, issue de l'affrontement, conséquences de celui-ci), la signification qu'on prête à l'affaire dépend surtout de ce qu'on croit voir derrière les mots d'Hérodote, pour ne rien dire de ses «silences»[44], interprétés – et interprétables – en sens divers, tandis que la discussion ne porte guère sur la teneur et la composition de son récit. En conséquence, les conclusions qui en sont tirées se révèlent souvent contradictoires. Sans doute est-ce

---

37 CARCOPINO 1962, p. 14; aussi JEHASSE 1962, p. 244.

38 Dans ce sens, JEHASSE 1962, p. 243.

39 Pour reprendre le mot de GRAS 1987, p. 164.

40 JEHASSE 1962, p. 248. Par ailleurs, pour COLONNA 1989, p. 366, Hérodote parle de victoire des Phocéens d'Alalia parce que ceux-ci ont réussi à empêcher le sac de leur cité.

41 MOREL 1966, p. 400. Aussi ANTONELLI 1997, p. 118, «una vittoria ... ottenuta a caro prezzo».

42 JEHASSE 1962, p. 242-243.

43 JEHASSE 1962, p. 248-249.

44 *Cf.* le titre de BATS 1994.

«parce qu'au fond ce texte est peu clair»[45]; mais peut-être est-ce aussi parce que, accaparés par la recherche d'informations factuelles, de nombreux chercheurs n'ont pas accordé assez d'attention aux questions relatives à la structure du témoignage d'Hérodote.

b. *Les* Histoires *d'Hérodote*

Hérodote, un proche parent du poète épique Panyassis, était originaire d'Halicarnasse, en Asie Mineure, où il naquit vers 485[46]. Pour des raisons politiques – sa famille était opposée au tyran Lygdamis –, il quitta sa patrie et séjourna à Samos[47]. Cette parenthèse samienne se serait achevée vers 454, quand Halicarnasse entra dans la Ligue de Délos[48]. Plus tard, il compta vraisemblablement parmi les citoyens de la colonie de Thourioi, fondée par Périclès en 444/443[49]; en tout cas qu'il soit allé en Grande-Grèce et même qu'il y ait composé des parties de son œuvre ne laisse guère de doute[50]. Dans l'intervalle, il dut séjourner à Athènes[51], où il aurait noué contact avec Sophocle[52]. On ne sait s'il termina sa vie en Grande-Grèce ou à Athènes[53]. Il mourut dans les années 430-420, peut-être vers 425/424[54]. L'incertitude pèse aussi sur la période à laquelle il entreprit ses plus grands voyages – les seuls éléments de sa biographie qui soient connus par lui-même –, qui le menèrent en Thrace, Phénicie,

---

[45] MOREL 1966, p. 399 (aussi 1975, p. 861, «un texte assez ambigu d'Hérodote»).

[46] Sur la biographie d'Hérodote, BELOCH 1916, p. 1-4, est un classique. Aussi LEGRAND 1966, spéc. p. 5-37; DRURY 1985, p. 783-784; IMMERWAHR 1985, p. 426-429; CANFORA 1994, p. 317-318. Sur Panyassis, MATTHEWS 1974.

[47] L'information provient de la *Souda*, *s.v.* Ἡρόδοτος (Adler II 588). Sur Lygdamis, KAHRSTEDT 1927. Par ailleurs, Douris de Samos présentait comme ses compatriotes non seulement Panyassis, mais aussi, semble-t-il, Hérodote (*FGH* 76 *F* 64 = *Souda*, *s.v.* Πανύασσις); OKIN 1982; ASHERI 1988a, p. XI; AMERUOSO 1991, p. 103-106. Sur Hérodote et Samos, MITCHELL 1975; TÖLLE-KASTENBEIN 1976; LA BUA 1978a.

[48] ASHERI 1988a, p. XII.

[49] Sur la signification de ce séjour à Thourioi, HARVEY 1966, p. 105; AMERUOSO 1991a, p. 105. Sur la fondation de Thourioi, EHRENBERG 1948; ACCAME 1955; RUTTER 1973; DE SENSI SESTITO 1976; RAVIOLA 1986, p. 21-23, 76-78; AMERUOSO 1991a, p. 125-130 + n. 163 (bibliographie).

[50] ASHERI 1988a, p. XIII-XIV.

[51] ASHERI 1988a, p. XII-XIII. FORREST 1984, p. 1, situe ce séjour athénien vers 450 (aussi p. 2, pour un autre séjour vers 444/443); AMERUOSO 1991a, p. 85 + n. 2, se prononce pour un séjour vers 445 (sur la base de EUS., *Chron.*, *ol.* 85, *Herodotus cum Athenis libros suos in concilio legisset honoratus est*); PAYEN 1997, p. 197, n. 160, parle de «plusieurs séjours avant 443, et peut-être à partir de 447». Contre l'idée d'un séjour d'Hérodote à Athènes, PODLECKI 1977 (qualifié de «strange article» par PRITCHETT 1993, p. 152, d'«hypercritique» par PAYEN 1997, p. 197, n. 161).

[52] Opinion formulée sur la base de PLUT., *An seni sit gerenda respublica* 3 (= *Mor.* 785 B); FORREST 1984, p. 3. Discussion par ASHERI 1988a, p. XII-XIII. Pour un rapprochement entre SOPH., *Ant.* 905-915 et HDT. III 19, AMERUOSO 1991a, p. 85-86.

[53] ASHERI 1988a, p. XIV; AMERUOSO 1991, p. 113-114, n. 73; 1991a, p. 131, n. 182.

[54] Les derniers événements rapportés par Hérodote appartiennent aux deux premières années de la guerre du Péloponnèse (431-430). Aussi PAYEN 1997, p. 291, «l'*Enquête* fut mise au point entre 430 et 424, sans que la mort d'Hérodote puisse être précisément située».

Mésopotamie, Égypte...

Les *Histoires* d'Hérodote, premier ouvrage en prose de la littérature grecque à avoir été conservé entièrement, ont suscité des réactions en sens divers. Ceci fut le cas dès l'Antiquité[55] : alors que Cicéron qualifiait Hérodote de «père de l'histoire»[56] (dans un contexte où s'expriment toutefois des réserves[57]), d'autres, peut-être plus nombreux et ce déjà avant l'Arpinate, le présentaient comme un menteur[58] (*cf.*, plus tard, le *de Herodoti Malignitate* de Plutarque[59]), deux jugements qui, pour les Anciens, n'étaient peut-être pas totalement inconciliables[60]. Les époques ultérieures[61] ont elles aussi adressé l'éloge et le blâme : au «di greca historia padre» de Pétrarque répond le «mendaciorum pater» de J.L. Vives[62]. Dans la recherche moderne, une telle disparité de jugement s'est perpétuée[63].

Dans celle-ci, on a parfois voulu considérer Hérodote comme un «chaînon manquant» entre le poète Homère et Thucydide, le champion des historiens positivistes[64], perçu comme l'étalon d'après lequel il fallait apprécier Hérodote lui-même[65]. On en est ainsi venu à distinguer chez l'auteur d'Halicarnasse le narrateur (héritier d'Homère) et l'homme de science (précurseur de Thucydide)[66]. Il est certain que si on étudie deux hommes là où il n'y en a qu'un seul, on multiplie les risques de déboucher sur des avis divergents, d'autant que la dichotomie historien - artiste, qui est en filigrane de l'opinion évoquée ci-dessus, en justifie une autre, celle

---

55 ASHERI 1988a, p. LXIII-LXV; *cf.* WARDMAN 1960, p. 405; RIEMANN 1967.

56 CIC., *Leg.* I 1, 5; aussi *de Or.* II 55; *Or.* 39. Sur des admirateurs d'Hérodote dans l'Antiquité, MOMIGLIANO 1983, p. 177-178 (qui souligne néanmoins que ceux-ci ne sont pas sans réserve quant à la question de sa véracité).

57 PAYEN 1994, p. 67, n. 9; 1997, p. 46, n. 24.

58 MOMIGLIANO 1983, p. 175.

59 Sur d'autres ouvrages anciens aux titres comparables (de Valérius Pollion, d'Aelius Harpocration), MOMIGLIANO 1983, p. 177.

60 MOMIGLIANO 1983, p. 169.

61 On peut penser aussi au jugement de Photius, au IX^e^ s.; PAYEN 1997, p. 16-20.

62 Formules citées par ASHERI 1988a, p. LXVI (pour Vives; aussi MOMIGLIANO 1983, p. 183) + n. 1 (pour Pétrarque).

63 VERDIN 1975, p. 668; WIESEN 1980; MOMIGLIANO 1983, p. 178-185; ASHERI 1988a, p. LXVII-LXVIII; RHODES 1993, p. 3-13.

64 Par exemple, PRITCHETT 1993, p. 5-6; RHODES 1993, p. 13. La comparaison avec Thucydide est souvent évoquée et la fortune d'Hérodote a aussi dépendu de la faveur puis de la défaveur dans laquelle a été tenu celui-ci (et aussi les historiens positivistes qui l'ont cité comme modèle); ASHERI 1988a, p. LXVII; PAYEN 1994, p. 44, 67-68, n. 11; 1997, p. 46-47. Pour une confrontation entre les deux historiens, TSAKMAKIS 1995.

65 Sur l'erreur qu'il y a à juger l'historiographie ancienne en prenant comme critère un auteur aussi atypique que Thucydide, GABBA 1981, p. 51.

66 Ainsi ASHERI 1988a, p. LX, «La personnalità di Erodoto, come emerge dalla lettura dell'opera, presenta, semplificando, un duplice aspetto : il narratore e l'uomo di scienza». Aussi PRITCHETT 1993, p. 5 («Herodotos was both a logopoios and a historian»).

du «vrai - faux»[67]. Or toute tentative pour démontrer qu'Hérodote «ment» ou «dit la vérité» demeure un exercice délicat, qui invite à considérer sous l'angle de la «réalité historique» des éléments qui ne sont connus – et ne sont prioritairement explorables – que sur le plan littéraire, alors que, en définitive, il reste rare que l'historien moderne dispose d'éléments extérieurs au texte d'Hérodote qui lui permettent de contrôler celui-ci[68]. En fait, ce débat révèle aussi la difficulté qu'il y a à aborder Hérodote sur la base de notions qui sont proprement modernes[69], comme celle de «critique historique», et c'est précisément parce que de telles conceptions sont étrangères à la démarche hérodotéenne[70] que celle-ci n'est pas évaluée de façon unanime.

C'est pourquoi une tendance récente consiste à poser le problème en termes différents[71], à étudier les *Histoires* «pour ce qu'elles sont»[72] et à s'orienter vers des questions comme celle des interactions entre Hérodote et son contexte historique, entre Hérodote et son public. Dès lors, il s'agit surtout d'apprécier cet auteur sur la base de la logique interne retrouvée de chaque passage, étant admis qu'il est le créateur de l'histoire qu'il raconte et qu'il «forme» selon des critères qui lui appartiennent et qui ne sont pas immuables[73]. Sans fournir une présentation détaillée de tous ces aspects[74], je mentionnerai certains facteurs qui ont pu avoir une incidence sur les informations qu'il diffusait.

Sur le plan compositionnel, il est difficile de juger Hérodote par rapport à une norme, dans la mesure où il apparaît comme le pionnier d'un genre[75]. Il convient en outre de tenir compte de l'époque où il rédige son œuvre et où les pratiques d'écriture, et aussi de lecture, étaient éloignées de celles

---

[67] Comme représentatif de cet esprit, PRITCHETT 1993 (qui «défend» Hérodote). Aussi FEHLING 1971; 1989 (qui estime qu'«il ment»).

[68] Ainsi LLOYD 1990, p. 239 (à propos de la Libye), «Overall, this historical information presents little which is intrinsically improbable, but, as so often with Herodotus, we are unable to control it in detail».

[69] Ainsi PRITCHETT 1993, p. 266, «Very little can be learned about Herodotos by the reader who approaches the logoi sections in the same spirit as that in which he would approach a modern historical book»; aussi PAYEN 1997, p. 23.

[70] Ainsi, PAYEN 1994, p. 44, «Dans tous les cas, Hérodote est encore le père de l'histoire associé ou non à son successeur (= Thucydide), alors que, nous semble-t-il, il paraît difficile de fixer le genre d'une œuvre pour l'éternité – surtout à partir d'une vision rétrospective –, parce que le contexte dans lequel elle est apparue a changé».

[71] Pour une réflexion brève mais stimulante, STADTER 1992.

[72] PAYEN 1997, p. 20-27.

[73] Sur une évolution idéologique d'Hérodote, AMERUOSO 1991a, p. 89; déjà TREVES 1941, p. 344-345.

[74] Pour une bibliographie d'Hérodote, BUBEL 1991.

[75] MOMIGLIANO 1983 («Il n'y eut pas d'autre Hérodote avant Hérodote»); ASHERI 1988a, p. XXXVI; TSAKMAKIS 1995, p. 20. Aussi PAYEN 1994, p. 43.

qui ont cours aujourd'hui[76]. Il n'empêche que certains éléments sont à envisager quel que soit l'auteur – fondateur génial d'une discipline ou modeste abréviateur : a) la sélection de la matière[77], b) la volonté de doter le récit d'une cohérence (parallèle parfois à celle de réunir des connaissances de nature extrêmement diverse[78]), c) la prise de conscience qu'une dynamique parcourt l'ouvrage[79]. Dans le cas d'Hérodote, la structure du récit – sans cesse entrecoupé de digressions et qui ne paraît pas répondre à un plan unitaire préétabli – est remarquable autant dans son ensemble[80] que dans certaines de ses singularités[81].

Sur le plan idéologique, derrière la variété de la matière traitée, se cache une pensée unitaire[82]. J'évoquerai quelques aspects, pertinents surtout pour ce chapitre. Une première question porte sur la «sensibilité occidentale» d'Hérodote. Certes, son œuvre regarde prioritairement vers l'Orient et on ne sait quelle connaissance directe il avait de l'Occident (Sicile, Étrurie...)[83]; il n'empêche que le Couchant est, chez lui, peut-être plus présent qu'on aurait pu l'attendre[84], quand bien même il n'en est question que de façon accidentelle, en marge de la narration[85]. On citera aussi le problème posé par la phrase initiale de l'œuvre : l'historien s'y présente-t-il comme Ἡροδότου Ἁλικαρνησσέος (leçon des manuscrits)[86] ou comme Ἡροδότου Θουρίου (d'après ARSTT., *Rhet.* III 9, 1409 a)[87] ? Si c'est bien comme «de Thourioi» que se définissait Hérodote, il se manifeste là un choix, qui engage à retenir comme significatif aux yeux mêmes de l'historien son rapport avec la grécité occidentale[88].

---

[76] PAYEN 1994, p. 43. Une telle approche comporte plusieurs facettes dont certaines sont fort concrètes; par exemple, «un Grec du Vème siècle avant J.-C. qui aurait voulu en (= l'ouvrage d'Hérodote) prendre connaissance aurait sûrement eu devant lui un volumineux ensemble d'une centaine de mètres de papyrus, répartis en plus de trente rouleaux » (PAYEN 1994, p. 43; aussi 1997, p. 41-42). D'autres sont plus impalpables, comme le poids qu'a eu sur la conception de son œuvre la société dans laquelle il vivait et où dominait l'oralité; EVANS 1991; STADTER 1992, p. 83; PRITCHETT 1993, p. 268; RHODES 1993, p. 10; PAYEN 1994, p. 43, 66, n. 2 et 4; 1997, p. 344.

[77] Sur des sélections opérées par Hérodote (à propos de son utilisation des sources), ASHERI 1988a, p. XXXVI.

[78] Par exemple, pour Hérodote, PRITCHETT 1993, p. 205.

[79] Sur ce point, à propos d'Hérodote, PAYEN 1994, p. 50.

[80] PAYEN 1997, p. 17-18, 43-45.

[81] NENCI 1990, p. 304, a ainsi attiré l'attention sur la technique d'encastrement grâce à laquelle est assignée une place aux grandes cités grecques d'Occident.

[82] ASHERI 1988a, p. LXI.

[83] ASHERI 1988a, p. XVI. Aucun des voyages qu'Hérodote dit avoir accomplis n'eut pour théâtre l'Occident; JACOB 1991, p. 49-50.

[84] ALONSO-NÚÑEZ 1987a, p. 243.

[85] NENCI 1990, p. 301, 305.

[86] Ainsi ROSÉN 1987; ASHERI 1988a; aussi BROWN 1983.

[87] Ainsi LEGRAND 1970; aussi HEMMERDINGER 1981, p. 155, 171 (retient la forme Θυρίου).

[88] AMERUOSO 1991 (aussi 1991a, p. 130-131).

Il faut aussi relever sa sensibilité aux notions de conquête, d'expansionnisme, d'ἀρχή, et ce même si, à son époque, il n'y avait pas encore à proprement parler de théorie constituée de la «succession des (quatre) empires»[89]. Chez lui, l'expansionnisme est envisagé en termes éthiques et paraît inhérent à la nature de l'ἀρχή[90]. Son discours est sous-tendu par une thématique conquérants - peuples conquis qui n'est pas nécessairement favorable aux premiers et dont on distingue maintes traces dans le récit[91].

D'autres composantes encore semblent avoir compté : l'expérience de l'expatriation[92]; l'intérêt pour la géographie et l'ethnographie[93]; l'attachement à Delphes[94]; la dualité Sparte - Athènes[95]; le rôle des Grecs qui évolue au fil de l'ouvrage, car, d'abord simples acteurs au même titre que d'autres peuples, ils prennent à partir du livre V une place de plus en plus grande[96]; la thématique des rapports entre métropole et colonies (qui explique en partie l'intérêt pour l'Occident)[97].

c. *Hérodote, les Phéniciens et les Carthaginois*

Les passages concernant les Phéniciens, répartis dans tous les livres des *Histoires* ont été étudiés par S.F. Bondì[98]. Une majorité d'attestations a trait à leurs rapports avec les Perses, ainsi qu'à leur rôle durant les expéditions contre la Grèce[99]; d'autres portent sur les Phéniciens dans leur mère-patrie (Hérodote a visité Tyr)[100], sur leurs contacts avec les Égyptiens[101] ou sur leur présence en Égée[102].

Mais ce sont les informations relatives à Carthage et aux Phéniciens en Occident qui retiendront l'attention. Chez Hérodote, Carthage est essentiellement prise en compte pour des épisodes qui la montrent en

---

89 ASHERI 1988a, p. XLIV. Une sensibilité à l'idée de dominations qui se succèdent en Asie est perceptible toutefois chez HDT. I 95, 130; ALONSO-NÚÑEZ 1990a, p. 83.

90 ASHERI 1988a, p. XLIX, CIX.

91 PAYEN 1994, p. 59-64; 1997.

92 ASHERI 1988a, p. LXIX.

93 Spéc. JACOB 1991, p. 49-72; aussi HARTOG 1980; DARBO-PECHANSKI 1987.

94 FORREST 1984, p. 7; ASHERI 1988a, p. XIII.

95 FORREST 1984, p. 8-10; TRONSON 1991, p. 99. Sur Hérodote et Sparte, CRAGG 1976.

96 ASHERI 1988a, p. XXIII. Sur cette «coupure», PAYEN 1997, p. 47-48.

97 NENCI 1990, p. 303.

98 BONDÌ 1990; aussi BUNNENS 1979, p. 106-121; LIPINSKI 1992a, p. 49. On dénombre au total 86 passages sur ce peuple; MAZZA, RIBICHINI & XELLA 1988, p. 64-85. La contribution d'ALONSO-NÚÑEZ 1987a porte exclusivement sur les notices qui sont relatives à la péninsule Ibérique (surtout IV 8, sur Gadès; VII 165-166, sur des mercenaires ibères dans les troupes d'Hamilcar à Himère).

99 BONDÌ 1990, p. 256, 264-267; aussi KRINGS & LIPINSKI 1992; XELLA 1992, p. 45; BONNET 1995, p. 652.

100 BONDÌ 1990, p. 257-264. La visite d'Hérodote à Tyr est niée par FEHLING 1989, p. 241 (*contra*, PRITCHETT 1993, p. 140-141). Sur cette visite, BONNET 1988, p. 47-50.

101 BONDÌ 1990, p. 267-272; aussi SCANDONE & XELLA 1995.

102 BONDÌ 1990, p. 273-278.

opposition avec des Grecs[103]. Plus précisément, c'est pour la période entre le milieu du VI^e^ et les premières décennies du V^e^ s. que S.F. Bondì considère Hérodote comme une source de premier ordre, dans laquelle on distinguerait les échos d'une expansion de Carthage qui se substituerait alors aux Phéniciens en Méditerranée occidentale[104].

Il convient de nuancer cette vue. D'abord, Carthage n'apparaît qu'incidemment dans le récit d'Hérodote, dont elle ne constitue pas une préoccupation majeure, et il est délicat de vouloir trouver une logique à travers des informations qui, chez cet auteur, n'en ont pas les unes par rapport aux autres, mais dans les contextes spécifiques où elles figurent. Ensuite, S.F. Bondì se fonde essentiellement sur trois passages : outre celui sur Alalia, ceux qui sont relatifs à Dorieus (V 42 et 46) et à la bataille d'Himère (VII 165-167). C'est à partir d'eux qu'il estime que, chez Hérodote, Carthage est «già vista come grande potenza mediterranea, largamente egemone sul complesso del tessuto coloniale»[105]; or l'étude de ces textes (*infra*, chapitres IV et VI) ne corrobore pas une telle opinion. Enfin, il est une question que S.F. Bondì ne soulève pas : que savait-on exactement de Carthage au milieu du V^e^ s., moment où écrit Hérodote ? était-ce auprès de ses contemporains qu'il aurait éventuellement pu puiser une conception aussi précise de l'expansion carthaginoise ?

Il semble qu'il soit, à cette dernière question, difficile de répondre par l'affirmative. Sans doute cela aiderait-il de connaître l'image de Carthage dans l'Athènes péricléenne[106], mais en l'état la documentation paraît

---

[103] BONDÌ 1990, p. 279; aussi NENCI 1990, p. 305 (qui note que, dans ce sens, les informations sur les Carthaginois, comme celles sur les Iapyges, tranchent avec celles qui concernent l'Occident et qui présentent les rapports entre Grecs et barbares comme généralement pacifiques). Outre les passages où il est question des relations avec les Grecs, on citera celui dans lequel Hérodote décrit le commerce carthaginois au-delà des Colonnes d'Hercule (IV 196; *cf.* PS.-SCYL. 112); PARISE 1976; WHITTAKER 1978, p. 82; GRAS, ROUILLARD & TEIXIDOR 1989, p. 107-108; BONDÌ 1990, p. 283-285; LANCEL 1992, p. 117-119; CORCELLA & MEDAGLIA 1993, p. 384-386; ROUILLARD 1995, p. 778.

[104] BONDÌ 1990, p. 279-280.

[105] BONDÌ 1990, p. 278. Toutefois JACOB 1991, p. 49, «on a ainsi souligné le silence d'Hérodote sur l'Empire carthaginois».

[106] Sur l'influence de celle-ci sur Hérodote, TREVES 1941; STRASBURGER 1955 (contre la thèse d'un Hérodote philo-péricléen); HARVEY 1966 (réfute l'opinion de H. Strasburger); SCHWARTZ 1969; EVANS 1979; FORREST 1984 (spéc. p. 10-11 : Hérodote adoptait un point de vue athénien, mais il n'était pas nécessairement favorable à la politique de Périclès); DEMAND 1987 (reconnaît l'éloge d'Athènes, mais en souligne le caractère rhétorique); VIVIERS 1987 (distingue un impact direct de la propagande athénienne sur Hérodote lui-même et un impact indirect, c'est-à-dire qui ne touche Hérodote qu'à travers ses sources); AMERUOSO 1991a (insiste sur le philo-périclèisme d'Hérodote); TRONSON 1991, spéc. p. 103. Aussi ASHERI 1988a, p. XIII (à propos du séjour d'Hérodote à Athènes), «Le fonti antiche non ci parlano di rapporti con Pericle : il 'filopericleismo' di Erodoto è una costruzione moderna»; PAYEN 1997, p. 196, «Il semble qu'on ne puisse jamais parvenir à rien d'assuré sur les rapports qu'Hérodote entretint avec Athènes, son régime, ses dirigeants».

insuffisante. Certes, Athènes entretenait des liens commerciaux, dont il ne faudrait pas sous-estimer l'ampleur, avec les Carthaginois[107], certes, divers événements indiquent qu'elle avait des visées en Occident[108] – dans le prolongement de l'intérêt manifesté pour cette zone par Thémistocle[109] –, certes, c'est à partir du milieu du V^e^ s. que les Grecs recommencent à fréquenter avec constance l'Extrême-Occident et les rivages atlantiques, suscitant toute une réélaboration du passé mythique dans laquelle Athènes est active[110]. On n'en ignore pas moins quel était précisément le rôle de Carthage dans la politique athénienne du milieu du V^e^ s. : seul Plutarque (*Per.* 20, 4) mentionne cette cité pour l'époque de Périclès et, encore y a-t-on vu la projection d'événements datant de l'époque d'Alcibiade et des expéditions de Sicile[111]. C'est du reste pour cette période et la décennie qui précède qu'on dispose des témoignages les plus significatifs sur Carthage, mais on se situe alors aux environs de 425-415[112], probablement après qu'Hérodote a fini de rédiger son ouvrage.

d. *Les sources d'Hérodote*

Bien que le débat sur le sujet demeure ouvert, l'opinion qui semble maintenant prévaloir est que les sources d'Hérodote sont essentiellement de deux sortes[113] : la connaissance directe – l'autopsie[114] – et les témoignages oraux. Le recours à des sources écrites, diversement évalué, n'est pas à exclure.

Dans le cas de la digression sur les Phocéens, dans laquelle figure le passage sur Alalia, on ne peut guère prendre en compte l'autopsie dans la mesure où ce sont surtout des faits passés qui y sont rassemblés; on a

---

[107] Sur le commerce d'Athènes avec Carthage, HERMIPPE *F* 63 Kassel & Austin (= ATH. I 27e-28a). Sur les relations Athènes - Carthage, MOREL 1995a, p. 270-276.

[108] CAGNAZZI 1990; CATALDI 1990; WILL 1991, p. 154-155, 713; VIVIERS 1995, p. 262; aussi MUSTI 1988-1989, p. 220-221 (+ p. 226, intervention de A.M. Prestianni Giallombardo). Déjà TREVES 1941, p. 341.

[109] HDT. VIII 162; PLUT., *Them.* 32; AMERUOSO 1991a, p. 105-114. Sur Thémistocle et l'Occident, RAVIOLA 1986; déjà TREVES 1941, p. 339-345.

[110] ANTONELLI 1997, p. 135-168, chapitre intitulé "Atene alla conquista dell'Oceano" (spéc. p. 160-168).

[111] LEVI 1955, p. 140. Ce passage figure après qu'ont été rapportées les expéditions dans le Pont-Euxin, dont celle de 436-435, mais, comme le note LEVI 1955, p. 139, dans toute cette partie, il est difficile de retrouver un ordre chronologique précis; aussi DE STE. CROIX 1972, p. 223-224.

[112] AR., *Eq.* 1303-1304; ce texte, daté de 424 et dirigé contre Cléon, indique que, pour certains des partisans les plus acharnés de la guerre, tel Hyperbolos, Carthage était un adversaire possible; sur la question de l'historicité de la proposition d'Hyperbolos, DE STE. CROIX 1972, p. 222-223. Pour la vision de Carthage à l'époque d'Alcibiade, en relation surtout avec des témoignages de Thucydide, *infra*, n. 283.

[113] Pour un bilan, ASHERI 1988a, p. XXVII-XXXVII; aussi MOMIGLIANO 1983, p. 172; RHODES 1993, p. 8; aussi FEHLING 1971; 1989 (considère les renvois à des sources comme des inventions d'Hérodote).

[114] *Cf.* SCHEPENS 1980. Sur l'autopsie, aussi NENCI 1955.

toutefois supposé qu'Hérodote avait été personnellement frappé par la vision des remparts de Phocée[115]. Des sources orales doivent avoir surtout compté.

– Pour Phocée et pour les circonstances de sa prise, étant donné la place accordée à Harpage dans les *Histoires*[116], on a songé à un garant favorablement disposé envers ce général de Cyrus, et plus spécialement aux Harpagides de Xanthos[117]. On a également envisagé le recours à des traditions locales phocéennes[118].

– Pour Tartessos, Hérodote aurait trouvé ses informateurs en Grèce ou en Occident[119].

– Pour les Phocéens après la chute de Phocée, Hérodote, selon J. Heurgon, était «inspiré vraisemblablement par les traditions qui avaient cours en Grande-Grèce sur les origines de Vélia»[120]. On a aussi évoqué une possible connaissance de Xénophane de Colophon, auteur d'une *Colonisation d'Élée*[121]. Enfin, la possibilité d'une information delphique est suggérée par la mention de deux oracles[122]; on sait d'ailleurs qu'Hérodote consulta à diverses reprises des recueils d'oracles, delphiques et autres[123].

– Quant à l'utilisation de sources carthaginoises, elle est en l'occurrence à écarter : Hérodote ne semble s'être adressé à elles que pour se procurer des informations sur le milieu africain[124].

e. *La digression sur les Phocéens*

Le passage sur Alalia s'insère dans une section narrative qui correspond

---

115 LEGRAND 1961, p. 56; GIGANTE 1966, p. 296; ASHERI 1988a, p. 358.

116 GIGANTE 1966, p. 296-297; ASHERI 1988a, p. LII.

117 ASHERI 1988a, p. CXI. Sur les informateurs perses d'Hérodote, PRITCHETT 1993, p. 59-60.

118 GIGANTE 1966, p. 296; aussi LEGRAND 1961, p. 56.

119 Pour ALONSO-NÚÑEZ 1987a, p. 248, il faut exclure que l'auteur des *Histoires* ait consulté des relations écrites sur l'Espagne.

120 HEURGON 1980, p. 184; aussi GIGANTE 1966, p. 297; HUS 1976, p. 246; ASHERI 1988a, p. CXI; ANTONELLI 1997, p. 117, n. 45. Pour sa part, BATS 1994, p. 141, estime que l'historien «se faisait l'écho de sources manifestement d'origine véline faisant des colons de Vélia les seuls descendants légitimes des réfugiés de Phocée». Enfin, GRAS, ROUILLARD & TEIXIDOR 1989, p. 229-231, pensent qu'Hérodote aurait puisé ses renseignements dans des milieux anti-marseillais (détails sur la lapidation des prisonniers phocéens, silence sur Marseille).

121 JEHASSE 1962, p. 253. Pour une opinion contraire, GIGANTE 1966, p. 297 + n. 8-13.

122 Ainsi JEHASSE 1962, p. 253.

123 ASHERI 1988a, p. XXXI, L.

124 BONDÌ 1990, p. 279. Pour des exemples, avec discussion des opinions modernes, PRITCHETT 1993, p. 94-96 (sur HDT. IV 195), 101-102 (sur HDT. IV 196; toutefois, pour WHITTAKER 1978, p. 81, un recours à des sources carthaginoises n'est pas assuré dans ce passage). Ces exemples proviennent du *logos* libyen (HDT. IV 168-199); sur celui-ci, GSELL 1916; CAMPS 1985; LLOYD 1990, p. 236-242; CORCELLA & MEDAGLIA 1993, p. 358-388; PRITCHETT 1993, p. 254-259.

aux chapitres I 163-167, qu'on appelle parfois le «*logos* des Phocéens»[125] et qui constitue l'un des rares témoignages sur la colonisation phocéenne en Occident.

Il convient de situer cette digression dans l'œuvre. Préalablement, on rappellera que la division des *Histoires* en neuf livres n'est pas hérodotéenne, mais remonte à l'activité des bibliothécaires alexandrins des III^e^-II^e^ s. av. J.-C.[126]. Ces livres ne correspondent pas aux λόγοι dont Hérodote parle lui-même soit pour renvoyer à d'autres parties de l'œuvre, soit pour reprendre le fil de son exposé[127].

On estime que le livre I se divise, après cinq chapitres introductifs (I 1-5), en deux *logoi* principaux[128] : celui de Crésus (I 6-94)[129] et celui de Cyrus (I 95-216)[130]. Ce second comprend à son tour quatre entités[131] : *logoi* médo-perse (I 95-140)[132], ionien (I 141-176), babylonien (I 177-200)[133], massagète (I 201-216).

Le passage sur les Phocéens figure donc dans le *logos* ionien. Chronologiquement, et abstraction faite des digressions, celui-ci couvre la période postérieure à la prise de Sardes (le *logos* babylonien, qui vient après, traite de la conquête de 539)[134]. Du reste, on a affaire ici à une seconde soumission de l'Ionie : par Cyrus cette fois, par Crésus auparavant (I 169, 2, Οὕτω δὴ τὸ δεύτερον Ἰωνίη ἐδεδούλωτο)[135]; cette double apparition des Ioniens est en soi un facteur d'unité qui contribue à rapprocher les deux premières grandes entités de l'œuvre, voisines aussi par la problématique qu'elles développent, celle du conquérant[136].

Il n'est pas sans intérêt de s'interroger sur le rôle que jouent dans le récit des passages comme celui sur les Phocéens. Si en apparence de tels

---

125 GIGANTE 1966; ASHERI 1988a, p. 357; SPALLINO FERRULLI 1991, p. 119.

126 ASHERI 1988a, p. XXI-XXII; PAYEN 1997, p. 42 + n. 7.

127 ASHERI 1988a, p. XXII. *Cf.* PAYEN 1994, p. 47, «*Logos* est le mot le plus fréquemment utilisé pour désigner tout ou une partie de l'œuvre, mais il est par ailleurs d'un usage fort large et d'acceptions très étendues»; toutefois, précise le même chercheur, l'emploi de *logos* dans le sens d'unité narrative, emploi courant chez les modernes depuis POHLENZ 1937, n'est pas hérodotéen, mais «s'appuie sur l'idée de récit comme unité fermée sur elle-même, à la disposition des historiens futurs» (aussi PAYEN 1997, p. 62-64).

128 ASHERI 1988a, p. C.

129 SHEFFIELD 1973; ASHERI 1988a, p. C-CI.

130 SCHUBERT 1900; ACCAME 1982.

131 ASHERI 1988a, p. CI-CII, dont je reprends la terminologie; aussi LEGRAND 1970, p. 99-106.

132 Sur une partie plus proprement relative à la Médie (I 95-106), bibliographie et discussion par PRITCHETT 1993, p. 231-235.

133 Bibliographie et discussion par PRITCHETT 1993, p. 235-242; aussi MCGINNIS 1986.

134 ASHERI 1988a, p. CII.

135 *Cf.* HDT. I 27 (Crésus); VI 32; GIGANTE 1966, p. 296.

136 ASHERI 1988a, p. CVIII.

excursus rompent l'unité du récit, à l'analyse, ils participent pleinement à sa cohérence[137]. Car les digressions n'ont pas pour seul but de divertir ou d'instruire; elles assument une fonction au niveau de l'idéologie qui traverse l'œuvre. À cet égard, on rappellera la thèse, riche de perspectives, de P. Payen : les digressions, qui ralentissent la progression de l'intrigue, sont le reflet des difficultés auxquelles se heurtent les conquérants[138]. En l'occurrence, l'excursus sur les Phocéens correspond à l'esprit de résistance qui anime ceux-ci face à l'avancée perse (ceci se vérifie déjà à l'intérieur du *logos* ionien, puisque, en I 151, 1 et 3, les Phocéens sont présentés comme les figures de proue de la résistance).

Plus précisément, lorsque commence le développement sur les Phocéens, Harpage, le général de Cyrus, entreprend de soumettre les cités d'Asie Mineure, en particulier Phocée. Hérodote évoque alors les navigations des Phocéens jusqu'à Tartessos. Puis, avec la mention du financement par le roi tartessien Arganthonios des murailles de Phocée, il en revient à cette cité et aux circonstances de sa prise. On retrouve ainsi la narration principale, tout en demeurant dans l'excursus, lequel repart aussitôt avec la description des vicissitudes des fugitifs de Phocée. Ceci est une caractéristique essentielle de cette digression sur les Phocéens, à savoir qu'elle est à la fois «en dehors» et «en dedans» de la narration principale; de même, à la différence d'autres digressions plus proprement géographico-ethnographiques, elle se déroule selon une linéarité, depuis un début (navigations phocéennes lointaines) jusqu'à une fin (installation de Phocéens à Vélia)[139].

Il n'empêche que ce sont des événements appartenant à divers «moments» qui s'y enchaînent. En effet, si on envisage la chronologie d'Hérodote, qui brosse dans ses *Histoires* environ quatre-vingts années d'histoire (depuis l'accession au trône de Cyrus en 559) et les insère dans un cadre chronologique qui comprend l'histoire universelle[140], on distingue trois périodes : a) l'histoire récente et contemporaine (à partir précisément de 559); b) une période intermédiaire d'environ un siècle et

---

137 Ainsi, sur le «signifiant» et l'«insignifiant» chez Hérodote, VAN DER VEEN 1996.

138 PAYEN 1994, p. 64; 1997, par exemple, p. 32, 34, 45-49, 95-99, 347 («Les descriptions de pays, les listes de peuples et les catalogues de coutumes sont ainsi le contrepoint de l'avancée des conquérants»).

139 Les principales unités de contenu qu'envisage GIGANTE 1966, p. 297-302, sont : «l'espansionismo dei Focei»; «l'alleanza con Argantonio»; «la fondazione di Alalia»; «l'assedio di Arpago e l'esodo dei Focei»; «lotta d'interessi commerciali tra Focei e Chii»; «nuovo insediamento in Corsica : la battaglia nel mar di Sardegna»; «conquista e colonizzazione di Iele». Autre description du passage par ASHERI 1988a, p. 357 : «Questa digressione sui Focei in Occidente si apre con due capitoli su Focea, le mura e Argantonio (163-4), passa alle vicende degli emigranti in Corsica e a Velia, con una sottodigressione su Agilla (165-7)».

140 ASHERI 1988a, p. XXXIX.

demi (710/700-560) où tout peut s'être produit, et sur laquelle on ne peut rien dire avec certitude (à l'exception, peut-être, de l'Égypte); c) une histoire mythique incontrôlable[141].

Or, dans la digression sur les Phocéens, d'un élément qui relève de la tranche «intermédiaire» (les navigations à Tartessos) en procède un autre qui est présenté comme historique (les murailles de Phocée). Ceci confirmerait une tendance du passage à mêler des faits qui sont avérés et d'autres qui restent encore mal établis, selon une cohabitation «entre mythe et histoire» qui n'est pas étrangère à Hérodote[142].

Quant à la thématique du passage, on a jusqu'à présent surtout noté qu'il illustre une opposition entre tyrannie (identifiée aux Perses) et liberté (identifiée aux Phocéens)[143]. Il s'agit effectivement d'un contraste dont on trouve divers exemples dans le livre I, lorsque sont évoquées les réactions (rébellion, résistance, suicide en masse, émigration) de plusieurs peuples à l'agression étrangère[144]. Sans conteste, il est opérant ici (spéc. I 164, Οἱ δὲ Φωκαιέες περιημεκτέοντες τῇ δουλοσύνῃ). On n'y reviendra que pour signaler qu'une telle thématique amène parfois Hérodote à exagérer – ainsi, pour parler d'une autre partie de l'ouvrage, quand il grossit le nombre des soldats de Xerxès et affirme connaître par leur nom les trois cents soldats de Léonidas aux Thermopyles (VII 224)[145].

Par ailleurs, on a relevé que, dans les *Histoires*, derrière la diversité des événements narrés, on distingue des modèles qui se répètent et procurent des clés de lecture du récit. D. Asheri en donne pour exemple les propos d'Artabane à Xerxès[146] :

> ἐπιστάμενος ὡς κακὸν εἴη τὸ πολλῶν ἐπιθυμέειν, μεμνημένος μὲν τὸν ἐπὶ Μασσαγέτας Κύρου στόλον ὡς ἔπρηξε, μεμνημένος δὲ καὶ τὸν ἐπ' Αἰθίοπας τὸν Καμβύσεω, συστρατευόμενος δὲ καὶ Δαρείῳ ἐπὶ Σκύθας. Ἐπιστάμενος ταῦτα γνώμην εἶχον ἀτρεμίζοντά σε μακαριστὸν εἶναι πρὸς πάντων ἀνθρώπων (HDT. VII 18) (éd. LEGRAND 1963).
>
> Je savais quels malheurs engendre un désir trop ardent : je me rappelais

---

141 ASHERI 1988a, p. XL-XLI; *cf.* SHIMRON 1973.

142 Dans ce sens, PLÁCIDO 1993, p. 89, note que dans l'imaginaire véhiculé par les sources anciennes, Tartessos «aparece como eje en el tránsito del mito a la historia»; de même BARCELÓ 1988, p. 44, souligne que Tartessos a «eine historische und eine mythologische Dimension». Sur le mythe et l'histoire chez Hérodote, NICKAU 1990; VANDIVER 1991.

143 GIGANTE 1966, p. 302-303.

144 Pour des exemples, ASHERI 1988a, p. CX.

145 ASHERI 1988a, p. LIV-LV.

146 ASHERI 1988a, p. XLIV. PAYEN 1994, p. 63; 1997, p. 149, cite également ce passage dans une perspective guère éloignée (il s'agit de mettre en évidence un thème qui parcourt l'œuvre). Aussi, sur cet extrait, HAGEL 1968.

> comment a fini l'expédition de Cyrus contre les Massagètes, ou je me souvenais de celle de Cambyse contre les Éthiopiens, et j'ai personnellement participé à la campagne de Darius lui aussi contre les Scythes. Moi qui connais ces choses, j'étais arrivé à la conclusion que, si tu ne faisais pas mouvement contre eux (= les Grecs), tu pourrais être le plus heureux des hommes.

Ce qu'indique ici Hérodote, c'est que «dietro le singole spedizioni persiane – diverse nei dettagli, condotte da re diversi contro popoli differenti – si nasconde un 'modello' ricorrente di espansionismo fallito»[147].

On observe le recours à un procédé comparable, c'est-à-dire la répétition d'un modèle, dans la digression sur les Phocéens : il est plusieurs fois question d'une installation phocéenne qui ne se fait pas. La première manifestation en est fournie par Tartessos : son roi invite les Phocéens à quitter l'Ionie pour s'établir où ils voudraient dans son pays, mais il ne peut les décider (I 163). Une deuxième concerne les îles Oinousses : les Phocéens veulent les acheter aux gens de Chios qui leur opposent un refus (I 165)[148]. Une troisième est précisément l'épisode sur Alalia qui voit finalement les Phocéens quitter la Corse (I 166). C'est alors seulement, après un séjour à Rhégion sur lequel Hérodote ne s'attarde guère[149], que les Phocéens se fixent à Vélia (I 167).

Même si les circonstances ne sont pas identiques (le premier exemple est à situer avant la prise de Phocée, les deux autres après), il y a reproduction d'un même schéma. Une telle récurrence n'implique pas nécessairement une falsification des faits; elle n'en indique pas moins une tendance à élaborer une «histoire paradigmatique»[150], la matière étant présentée de manière à être exemplaire[151]. Dans ce cas, ce sont les tribulations des Phocéens et leur difficulté à trouver un lieu où se fixer que met en avant Hérodote.

Après la chute de Phocée, ces incertitudes phocéennes se doublent de la détresse d'un peuple en exil, en butte d'abord à la méfiance des gens de Chios, ensuite aux représailles des Carthaginois et des Étrusques.

---

147 ASHERI 1988a, p. XLIV.

148 Sur cette péripétie, spéc. GIGANTE 1966, p. 299-300.

149 Sur la signification de ce passage à Rhégion, VALLET & VILLARD 1966, p. 188-189.

150 ASHERI 1988a, p. XLIV.

151 De façon générale, PAYEN 1994 voit chez Hérodote une pratique de l'*ainos*, «récit allusif chargé d'un sens qui correspond à son intention profonde» (p. 51), que l'historien d'Halicarnasse «tire vers le *logos* en transférant les ressources sémantiques de cette intrigue à un récit de vastes dimensions» (p. 58). Je pense que ces remarques vont dans le sens de ce que j'appelle la valeur paradigmatique du récit hérodotéen, y compris dans le cas des Phocéens. Sur l'*ainos*, aussi PAYEN 1997, p. 66-74.

Hérodote pouvait être particulièrement sensible à une telle situation.

– La situation de peuple en exil, antithèse de la norme qu'est la *polis*, avait de quoi fasciner un Grec. «Comment des gens qui ont passé leur temps à dire que la vie en cité était la seule qui méritât d'être vécue, peuvent-ils se représenter ce personnage dont tout l'être est précisément de se mouvoir sans cesse ?», écrit F. Hartog à propos du nomade[152]. Mais cette question ne vaut-elle pas aussi pour les Phocéens en rupture de patrie ?

– L'attitude des Phocéens, qui quittent volontairement leur ville dans ce qu'Hérodote présente comme un acte de résistance, trouve un écho dans l'histoire athénienne telle qu'il la retrace. Le dilemme qui se pose aux Phocéens n'est-il pas une projection de celui auquel furent confrontés les Athéniens quand il s'agit d'interpréter l'oracle célèbre de la Pythie où était mentionné le «rempart de bois» qui seul resterait inexpugnable et sauverait Athènes et ses enfants (VII 140-144)[153] ? On remarque que, lorsqu'il relate l'évacuation d'Athènes face à l'avancée perse, Hérodote recourt à une formulation, παῖδάς τε καὶ γυναῖκας (VIII 40), similaire à celle qu'il emploie quand il mentionne les Phocéens lors de la chute de Phocée (I 164, τέκνα καὶ γυναῖκας) et après la bataille d'Alalia (I 166, τὰ τέκνα καὶ τὰς γυναῖκας). Un cas comparable est illustré par les Scythes face aux Perses (IV 120-121)[154]. Mais précisément, selon F. Hartog, il y a une tendance à faire «de la guerre scythe une répétition des guerres médiques qui fonctionnent par rapport à elle comme un modèle d'intelligibilité»[155]. Plus particulièrement, le fait de se dérober à l'ennemi, mode (ou choix) de vie, s'apparente à une stratégie de résistance sur laquelle insiste Hérodote et qui est attachée au nom d'*aporiè*, à savoir qu'on se rend inaccessible au conquérant[156]. D'ailleurs, le parallèle entre les Phocéens qui quittent leur patrie pour échapper aux Perses et les Athéniens qui fuient devant Xerxès est explicite chez Isocrate (*Archid.* 84)[157]. Enfin, de façon générale, on constate que toute cette partie du récit, concernant des événements du VII^e^ et du VI^e^ s., présente des ressemblances avec ce qui se passe au V^e^ s., faisant notamment songer à des aspects de l'idéologie athénienne tels que les a mis en évidence

---

152 HARTOG 1979, p. 135.

153 Sur ce passage, EVANS 1982 (le voit comme un exemple de cohabitation entre histoire et réélaboration mythique); ROBERTSON 1987 (lecture davantage politique).

154 PAYEN 1994, p. 61. Spéc. IV 121, τὰ τέκνα τε καὶ αἱ γυναῖκες.

155 HARTOG 1979, p. 142; aussi CORCELLA & MEDAGLIA 1993, p. 322, «Ancora una volta, gli Sciti prefigurano i Greci».

156 HARTOG 1979, p. 142-143, 146-147; PAYEN 1997, p. 297-304.

157 BATS 1994, p. 138.

Thucydide[158].

– Ce sentiment d'être à la recherche d'une patrie, Hérodote lui-même, au vu des circonstances de sa propre existence, était peut-être particulièrement en mesure d'y compatir.

En tout cas, à travers la récurrence d'une situation, la non-installation phocéenne, c'est le thème des malheurs des Phocéens, ressentis comme des exilés (tout autant que celui de l'opposition liberté - servitude), qui est privilégié. Tout comme le nomadisme des Scythes n'est que «la somme ... de ses manques»[159], les tribulations des Phocéens sont la somme de leurs installations ratées. Une conséquence en est que la digression culmine avec l'installation à Vélia qui consacre l'arrêt de l'errance; Alalia, dans l'économie du passage ainsi envisagé, n'est qu'une péripétie et n'est pas au centre des préoccupations. De même, il résulte de ce mode d'exposition une compression de la narration dans le temps : chaque nouvel événement paraît procéder naturellement du précédent et les éventuelles pauses dans la progression de l'action sont gommées. Tout particulièrement, la décision d'émigrer en Corse aurait pu être prise au terme d'un temps de réflexion, de sorte que le séjour aux Oinousses se serait prolongé davantage que ce qui est suggéré[160].

Enfin, avant d'en venir à la section relative à Alalia, on s'attardera encore sur les lignes concernant Tartessos, à la fois parce qu'elles se situent, elles aussi, dans le *logos* phocéen et parce que la question tartessienne n'est pas étrangère au sujet de ce travail (*infra*, chapitre V) :

> Οἱ δὲ Φωκαιέες οὗτοι ναυτιλίῃσι μακρῇσι πρῶτοι Ἑλλήνων ἐχρήσαντο, καὶ τόν τε Ἀδρίην καὶ τὴν Τυρσηνίην καὶ τὴν Ἰβηρίην καὶ τὸν Ταρτησσὸν οὗτοί εἰσι οἱ καταδέξαντες· ἐναυτίλλοντο δὲ οὐ στρογγύλῃσι νηυσὶ ἀλλὰ πεντηκοντέροισι. Ἀπικόμενοι δὲ ἐς τὸν Ταρτησσὸν προσφιλέες ἐγένοντο τῷ βασιλέϊ τῶν Ταρτησσίων, τῷ οὔνομα μὲν ἦν Ἀργανθώνιος, ἐτυράννευσε δὲ Ταρτησσοῦ ὀγδώκοντα ἔτεα, ἐβίωσε δὲ ‹τὰ› πάντα εἴκοσι καὶ ἑκατόν. Τούτῳ δὴ τῷ ἀνδρὶ προσφιλέες οἱ Φωκαιέες οὕτω δή τι ἐγένοντο, ὡς τὰ μὲν πρῶτά σφεας ἐκλιπόντας Ἰωνίην ἐκέλευε τῆς ἑωυτοῦ χώρης οἰκῆσαι ὅκου βούλονται, μετὰ δέ, ὡς τοῦτό γε οὐκ ἔπειθε τοὺς Φωκαιέας, ὁ δὲ πυθόμενος τὸν Μῆδον παρ' αὐτῶν ὡς αὔξοιτο, ἐδίδου σφι χρήματα τεῖχος περιβαλέσθαι τὴν πόλιν. Ἐδίδου δὲ ἀφειδέως· καὶ γὰρ καὶ ἡ περίοδος τοῦ τείχεος οὐκ ὀλίγοι στάδιοί εἰσι, τοῦτο δὲ πᾶν λίθων μεγάλων καὶ εὖ συναρμοσμένων (HDT. I 163) (éd. LEGRAND 1970).

Ces Phocéens sont les premiers des Grecs qui aient accompli des

---

158 CECCARELLI 1996, p. 44.
159 HARTOG 1979, p. 147.
160 CLERC 1905a, p. 148.

> navigations lointaines; ce sont eux qui découvrirent l'Adriatique, la Tyrrhénie, l'Ibérie, Tartessos; ils ne naviguaient pas sur des vaisseaux ronds, mais sur des pentécontères. Arrivés à Tartessos, ils gagnèrent l'amitié du roi des Tartessiens, nommé Arganthonios, qui régna à Tartessos pendant quatre-vingts années et vécut en tout cent vingt ans. Les Phocéens gagnèrent à un tel point l'amitié de ce prince, que d'abord il les invita à quitter l'Ionie pour venir s'établir dans son pays où ils voudraient, et qu'ensuite, comme ils ne s'y laissaient pas décider, instruit par eux des progrès du Mède, il leur donna de l'argent pour entourer leur ville d'une muraille. Et il en donna largement; car le développement de la muraille mesure un bon nombre de stades, et elle est tout entière en blocs de pierre gros et bien ajustés.

Tartessos est «par excellence le secteur brumeux des recherches phocéennes. Tout s'y pare aisément d'une aura de légende»[161]. Il est vrai qu'il n'est pas inapproprié d'évoquer les «énigmes de Tartessos»[162] : origines[163]; identification avec la Tarshish biblique[164]; crédit à donner aux sources gréco-latines[165]; localisation de la cité (?) de Tartessos[166]; problème de la langue et de l'écriture[167]; étude de la civilisation matérielle[168]; royauté[169]; fonctionnement de l'économie[170]; croyances religieuses[171]; existence d'une phase précoloniale de fréquentation phénicienne[172]; présence phénicienne (y compris la problématique de l'acculturation et de l'«orientalisant»)[173]; structures et évolution de la société tartessienne[174]; date et intensité de la fréquentation grecque,

---

161 MOREL 1966, p. 390; aussi BAURAIN 1997, p. 311, «le royaume encore insaisissable du souverain Arganthonios».

162 Pour reprendre le titre d'ALVAR & BLÁZQUEZ (éds) 1993. Aussi AUBET (éd.) 1989. Pour une proposition de définition de ce qu'on entend par Tartessos, BLECH 1995, p. 199-200. Pour une bibliographie d'ensemble sur Tartessos, WAGNER 1992; MYRO 1993.

163 Spéc. LÓPEZ CASTRO 1993. Pour une bibliographie, MYRO 1993, p. 232-233. Aussi SCHULTEN 1945, p. 31-53.

164 Spéc. KOCH 1984; BLÁZQUEZ 1993, p. 12-23. Pour une bibliographie, MYRO 1993, p. 218-219. Aussi SCHULTEN 1945, p. 54-59.

165 Spéc. WAGNER 1986; CRUZ ANDREOTTI 1990; 1993a; BLÁZQUEZ 1993, p. 24-29; PLÁCIDO 1993. Pour une bibliographie, MYRO 1993, p. 217. Pour un relevé de ces différentes sources littéraires (rassemblées par thème), MYRO 1993, p. 204-214. Aussi SCHULTEN 1945, p. 96-122, 144-158.

166 Pour une bibliographie, MYRO 1993, p. 233-234. Sur la cité de Tartessos, aussi SCHULTEN 1945, p. 243-278.

167 Spéc. DE HOZ 1991; WAGNER 1991a. Pour une bibliographie, MYRO 1993, p. 219-221.

168 Pour une bibliographie, MYRO 1993, p. 222-231.

169 Spéc. ALVAR 1986. Pour une bibliographie, MYRO 1993, p. 236.

170 Spéc. ALVAR & WAGNER 1988; WAGNER & ALVAR 1989. Pour une bibliographie, MYRO 1993, p. 236-238.

171 Spéc. ALVAR 1991a; BLÁZQUEZ 1993a (p. 136-138, pour une bibliographie).

172 Spéc. ALVAR 1988. Pour une bibliographie, MYRO 1993, p. 243.

173 Spéc. DEL OLMO LETE & AUBET (éds) 1986; WAGNER 1986a; LÓPEZ CASTRO 1993a; SCHUBART 1993; 1995; AUBET 1994. Pour une bibliographie, MYRO 1993, p. 238-241.

174 Spéc. ALMAGRO-GORBEA 1993; CARRILERO MILLÁN 1993; WAGNER 1993.

spécialement phocéenne[175]; circonstances de sa fin[176]... Le cas «Tartessos» présente même un intérêt du point de vue historiographique (en relation notamment avec la personnalité de A. Schulten)[177], exemple déroutant de «divergence entre les textes antiques (et la tradition historiographique moderne) et les résultats des recherches archéologiques récentes»[178], mais aussi illustration d'une évolution des mentalités dans l'approche des chercheurs, singulièrement espagnols, aujourd'hui moins enclins à considérer l'ensemble du processus historique de Tartessos en fonction d'un schéma colonial[179].

Loin d'aborder ici toutes ces questions, j'attirerai l'attention sur quelques caractéristiques du récit reproduit ci-dessus (un autre passage des *Histoires* IV 152, traite de Tartessos, à propos du Samien Colaios[180]), dans la mesure où elles sont significatives quant à la façon dont Hérodote traite sa matière.

– À propos des navigations à longue distance des Phocéens[181], on est surpris par le silence d'Hérodote sur Marseille[182] (alors qu'est mentionnée une fréquentation de l'Adriatique qui laisse les archéologues perplexes[183]; il n'est du reste pas loin d'en aller de même pour les navigations dans l'Espagne orientale et méridionale[184]). L'historien n'est guère plus bavard sur les motivations commerciales des Phocéens[185]. En fait, ces omissions

---

175 Spéc. ROUILLARD 1991. Pour une bibliographie, MYRO 1993, p. 241.

176 Spéc. BARCELÓ 1988, p. 44-62; ALVAR 1993; ANTONELLI 1997, p. 107-133; *infra*, p. 232-243. Aussi SCHULTEN 1945, p. 123-135.

177 Spéc. CRUZ ANDREOTTI 1987; 1991a; 1993; OLMOS 1991; LÓPEZ CASTRO 1992, p. 18-21; 1994, p. 521-523; 1996; WAGNER 1992; CRUZ ANDREOTTI & WULFF ALONSO 1993; FERNÁNDEZ-MIRANDA 1993; BLECH 1995; *infra*, p. 258-259. Pour une bibliographie, MYRO 1993, p. 221. Aussi SCHULTEN 1953.

178 MOREL 1975, p. 889; aussi le titre de la contribution de OLMOS 1989.

179 WAGNER 1986a; 1991; 1992, p. 83-102; 1993a (bibliographie).

180 Ce passage qui évoque un voyage isolé ne remet pas nécessairement en cause (du moins à l'intérieur de l'ouvrage d'Hérodote) la priorité des Phocéens dans la fréquentation de l'Extrême-Occident; CLERC 1905, p. 338; PUGLIESE CARRATELLI 1966, p. 158; CRISTOFANI 1983, p. 57; SCARDIGLI 1991, p. 17. Sur divers aspects du voyage de Colaios (date, historicité, confirmations archéologiques...), SCHULTEN 1945, p. 81-82; BOARDMAN 1980, p. 213-214; GRAHAM 1982, p. 139; COOK 1982; SANMARTÍ-GRECO 1995, p. 73. Sur Colaios chez Hérodote, ALONSO-NÚÑEZ 1987a, p. 246-248; CORCELLA & MEDAGLIA 1993, p. 342-344; GÓMEZ ESPELOSÍN 1993; ANTONELLI 1997, p. 55-60. Sur un lieu commun littéraire (le marchand dérouté par les vents) dans ce récit, LABATE 1972, p. 100.

181 Les mots ναυτιλίῃσι μακρῇσι (I 163) se retrouvent à deux reprises chez Hérodote (I 1, 1, à propos des Phéniciens; II 43, 3, digression sur Héraclès). On les lit aussi chez Pindare à propos d'Héraclès et des Colonnes, terme de sa navigation; PD., *I*. IV 57; *N*. III 22; PÉRON 1974, p. 72-84. Sur l'expression à propos des Phocéens, BATS 1994, p. 134-135.

182 BATS 1994, p. 133. Déjà CLERC 1905, p. 330; 1905a, p. 150.

183 MOREL 1975, p. 857-858; GRAHAM 1982a, p. 130-131; BATS 1994, p. 135. Sur cet aspect, BRACCESI 1965; 1969; 1977; aussi LAMBOLEY 1996, p. 84-86.

184 MOREL 1970a; 1975, p. 885-892, 893; GRAHAM 1982a, p. 139-143; ROUILLARD 1991, p. 218-220.

185 Si ce n'est une remarque accidentelle à propos de la tentative d'installation aux îles

révèlent que ce n'est pas la colonisation phocéenne qui intéresse Hérodote. À la vérité, si un thème de la digression est la «non-installation» phocéenne, Marseille, qui est l'exemple d'une telle installation, n'a rien à y faire[186].

– Les «murailles»[187] constituent un élément central et récurrent du récit dont elles consacrent l'unité (sans toutefois que cette insistance implique qu'Hérodote «invente»[188]). Tout d'abord, en I 162, Hérodote réunit le sort des villes ioniennes par la façon identique dont Harpage s'empare d'elles : après avoir forcé les habitants à s'enfermer dans leurs murs, il les assaille en entassant de la terre contre les remparts. Un peu avant, il avait annoncé que les Ioniens avaient entouré leurs cités d'enceintes fortifiées (I 141, τείχεά τε περιεβάλοντο ἕκαστοι). Enfin, en I 164, il reprend le récit relatif à la prise de Phocée en évoquant les murailles. On peut s'étonner qu'Hérodote s'attache tant à celles-ci alors que, du point de vue militaire, elles se révélèrent inefficaces. En fait, si on se rappelle l'interprétation qui a été donnée du départ des Phocéens, en relation avec l'*aporiè*, il faut admettre que la tactique initiale, consistant à se fixer à l'intérieur de remparts et à se cheviller à sa cité, en est tout le contraire. Ainsi, par une sorte d'antithèse, la première partie du récit, qui est un refus de l'émigration (celle qui est proposée par Arganthonios) au profit de la construction de remparts, forme contraste avec la seconde, que caractérisent le choix du départ et l'abandon de la cité.

– La question relative au roi Arganthonios[189], qu'Hérodote traite avec

---

Oinousses (I 165, δειμαίνοντες μὴ αἱ μὲν ἐμπόριον γένωνται). Ainsi VALLET & VILLARD 1966, p. 170, «Il n'est pourtant pas douteux que ces navigations phocéennes à longue distance avaient un but commercial, bien qu'Hérodote reste à peu près muet sur ce point»; ALONSO-NÚÑEZ 1987a, p. 248, «Since there is no more specific explanation by Herodotus we have to assume that they were exploratory and commercial journeys».

186 Une autre explication est avancée par BATS 1994, p. 135, «si Hérodote ne parle pas de la Gaule, c'est précisément parce qu'elle n'est pas le but de ces navigations». Aussi VALLET & VILLARD 1966, p. 177, qui pensent que si Hérodote ne mentionne pas Marseille, c'est parce que sa fondation «n'est que la conséquence des navigations phocéennes vers le sud de l'Espagne ou vers l'Étrurie». Pour ANTONELLI 1997, p. 117, n. 45, l'absence de Marseille s'expliquerait par le recours à une source anti-marseillaise.

187 Sur les fortifications en Asie mineure occidentale et méridionale, d'un point de vue archéologique, AA. VV. 1994. Plus précisément, sur les murailles archaïques de Phocée, ÖZYIĞIT 1994. Sur les fortifications comme «élément essentiel du paysage grec antique», GARLAN 1968; 1992.

188 L'investigation récente des remparts archaïques de Phocée indiquerait que, sur ce point, l'historien «was accurate»; ÖZYIĞIT 1994, p. 86.

189 Le nom de ce personnage a souvent retenu l'attention. Il a été ainsi rapproché de deux toponymes de la Propontide (Ἀργανθώνειον ὄρος et Ἀγανθώνειον κρήνη); PUGLIESE CARRATELLI 1966, p. 160-161. Considéré comme authentique, ce nom («l'homme d'argent») pourrait par ailleurs être vu comme le signe d'une présence celte à Tartessos; BLÁZQUEZ 1993, p. 28. Sur ce sujet, aussi SCHULTEN 1945, p. 94, «la forma griega del nombre etrusco *arcnti*».

sympathie[190], a suscité une abondante bibliographie. Mais celle-ci illustre surtout combien sont difficilement exploitables les données hérodotéennes. Car les quatre-vingts années de règne qui sont prêtées au souverain tartessien ont été considérées tantôt comme authentiques (avec des essais de datation)[191], tantôt comme symbolisant la période durant laquelle Tartessos fut visité par les Phocéens[192], tantôt comme correspondant à une dynastie plutôt qu'à un seul roi[193]. De même, la nature du pouvoir d'Arganthonios, parfois jugé comme «tyrannisant», a été l'objet de supputations[194]. En tout cas, du point de vue littéraire, son long règne – longévité fameuse dans l'Antiquité[195] –, tout comme d'autres traits de la narration, participerait à un travail d'amplification auquel se serait livré l'historien d'Halicarnasse. Cette volonté de magnifier la période «tartessienne» de l'histoire phocéenne s'explique certes par une certaine admiration pour les inventions des hommes et pour les «premières», telles que le seraient les navigations phocéennes dans l'Occident lointain[196]. Mais un autre élément aurait joué : D. Asheri rappelle qu'Hérodote est sensible aux notions d'ascension - grandeur - déclin et que, conformément à cette vue, dans plusieurs *logoi*, la narration procède selon un *climax*, puis «redescend»[197]. Dans le cas des Phocéens, ce *climax* correspondrait aux navigations à Tartessos et aux bonnes relations avec Arganthonios, qu'Hérodote est peut-être ainsi amené à embellir. Ceci confirmerait l'existence d'une antithèse entre deux parties de la narration : dans l'une, sur Tartessos, serait représentée une période de prospérité, dans l'autre, sur les vicissitudes consécutives à la chute de Phocée, un moment de difficulté. Mais l'antithèse peut aussi être projetée sur un autre plan : Arganthonios souverain d'Occident qui invite les Phocéens à venir chez lui est le contraire de Cyrus souverain d'Orient qui les chasse de chez eux.

Pour synthétiser, l'examen de la digression en général et des lignes sur Tartessos en particulier permet de dégager quelques caractéristiques du passage.

1° Unité de la digression autour du thème des malheurs des Phocéens

---

190 ALONSO-NÚÑEZ 1987a, p. 244.

191 Par exemple, CLERC 1905, p. 341-345 (625?-545?); SCHULTEN 1945, p. 94 (630-550); JEHASSE 1962, p. 269 («620-540?»); BLÁZQUEZ 1993, p. 28 (630-550).

192 DUNBABIN 1948, p. 339; MOREL 1970a, p. 288.

193 GLOTZ & COHEN 1925, p. 197; ALONSO-NÚÑEZ 1987a, p. 243-244; ANTONELLI 1997, p. 82.

194 *Cf.* HDT. I 163, ἐτυράννευσε. Par exemple, BLÁZQUEZ 1993a, p. 134; ALMAGRO-GORBEA 1993, p. 154.

195 MANFREDINI 1970; aussi ANTONELLI 1997, p. 103.

196 ASHERI 1988a, p. XLIII.

197 ASHERI 1988a, p. XLIII-XVIV, CVIII-CIX (à propos du livre I).

(reproduction du modèle de l'installation manquée).

2° Liens avec le reste de la narration spécialement au niveau du *logos* ionien (mentions antérieures des Phocéens et des murailles).

3° Dynamique du passage : d'une part, gradation dans la mesure où plusieurs installations manquées débouchent sur une installation définitive à Vélia; d'autre part, antithèse entre deux moments de l'histoire phocéenne, l'un de prospérité (Tartessos) et de «stratégie-remparts», le second de revers (chute de Phocée) et de «stratégie-*aporiè*».

4° Dimension morale : réflexion sur le destin des Phocéens, gens en exil, assimilés à des nomades.

5° Dimension politique : opposition tyrannie - liberté.

6° Dimension athénienne : les Phocéens abandonnant leur cité rappellent les Athéniens évacuant la leur face à l'avancée perse.

f. *La bataille d'Alalia*

1° Unité du passage. Si on ne peut réduire le texte d'Hérodote sur Alalia à sa dimension littéraire[198], on n'en relèvera pas moins l'attention avec laquelle il a été construit[199]. Ainsi on y distingue un schéma en trois phases : les causes de la bataille (installation phocéenne et piraterie), son déroulement, ses conséquences (lapidation de prisonniers phocéens à Agylla, fondation de Vélia)[200].

L'unité de cette section est de plus marquée par la présence de deux oracles qui se répondent[201] : celui qui est adressé aux Phocéens et qui concerne Kyrnos[202]; celui qui est rendu aux Agylléens soucieux de réparer la faute commise lors de la lapidation des prisonniers phocéens[203]. Delphes était un centre qu'Hérodote connaissait bien et, chez lui, les oracles jouent un grand rôle, y compris à des fins littéraires[204]; la

---

198 Ainsi HEURGON 1980, p. 184, y voit «une affabulation qui concentre autour de la bataille d'Alalia des événements qui en réalité se sont étendus sur un plus vaste espace de temps».

199 CRAHAY 1956, p. 140, «le récit est très soigné et ménage bien ses effets»; JEHASSE 1962, p. 253, parle d'un texte «clair, dramatique»; THUILLIER 1989, p. 1538, «le style recherché d'une partie de ce passage».

200 Pour sa part, JEHASSE 1962, p. 245, voit un «affrontement ordonné comme une tragédie en cinq actes» : «l'installation initiale» (p. 245-246); «l'arrivée en masse» (p. 246); «la réaction des Tyrsènes et des Carthaginois» (p. 246-249); «la lapidation» (p. 249-251); «la fondation de Vélia» (p. 251-254). Aussi DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991, p. 241.

201 JEHASSE 1962, p. 253. Sur les deux oracles dans ce passage, GIGANTE 1966, p. 305-309.

202 CRAHAY 1956, p. 140, y a vu une invention de Phocéens qui, malmenés en Corse, voulurent démontrer qu'ils n'avaient fait qu'accomplir la volonté d'Apollon. Sur cet oracle, GRECO 1975.

203 Il s'agit de la seule consultation connue de l'oracle de Delphes par des Étrusques (l'ambassade des fils de Tarquin le Superbe et de Brutus n'est pas comparable); THUILLIER 1989, p. 1537.

204 ASHERI 1988a, p. L-LI. *Cf.* PANITZ 1935; CRAHAY 1956; KIRCHBERG 1965; LACHENAUD 1978, p. 271-275. Des 157 réponses oraculaires enregistrées pour les périodes

littérature oraculaire est d'ailleurs particulièrement présente dans le livre I[205].

2° Liens avec le reste de la narration. Une caractéristique de la digression est l'insistance sur la situation d'exilés des Phocéens et sur leur difficulté à trouver une résidence fixe. On peut rapprocher cet état d'exil de celui du nomadisme (*supra*). Or, selon F. Hartog, chez Hérodote, «l'insularité fonctionne comme métaphore du nomadisme»[206] : retranché dans son île, l'insulaire se soustrait à l'ennemi auquel il offre moins de prise[207]. Pourquoi n'en irait-il pas de même pour le peuple exilé ? En tout cas, lorsque les Ioniens réunis en assemblée s'interrogent sur la conduite à tenir face aux Perses, Bias de Priène leur conseille de former une flotte commune et de faire voile vers la Sardaigne (I 170; plus tard encore, lorsque la révolte d'Ionie de 498-494 commencera à mal se présenter, Aristagoras de Milet proposera d'émigrer en Sardaigne, V 124[208]). Dans cette optique, le passage des Phocéens dans l'île de Corse (après qu'ils eurent songé aux Oinousses) prend une connotation particulière : il apparaît associé à leur état de nomades transitoires, qui n'ont trouvé d'autre moyen de sauvegarder leur liberté que d'adopter à la fois volontairement (la décision de partir) et involontairement (l'incapacité à se fixer) une vie sans point d'attache.

3° Dynamique du passage (antithèse). Après avoir écrit que les Phocéens se dirigent vers Alalia, Hérodote précise qu'Arganthonios était alors mort (I 165). Cette remarque (qui contribue à l'unité du passage) n'est peut-être pas innocente[209]. On a en effet noté qu'Hérodote, dans ses évocations de personnages ou de peuples, marque volontiers une phase de grandeur et une autre de déclin. Or, si la fréquentation de Tartessos est associée à la première, les pérégrinations des Phocéens fugitifs correspondent à la

---

archaïque et classique jusqu'à la veille de la guerre du Péloponnèse, les plus nombreuses sont issues du texte d'Hérodote ou de ceux de Diodore et de Pausanias; PARKE & WORMELL 1956, p. 1-69. Aussi FONTENROSE 1978.

205 ASHERI 1988a, p. CVI. On a ainsi émis l'hypothèse (partiellement remise en cause aujourd'hui) que la plus grande part de l'histoire de Crésus venait des milieux sacerdotaux de Delphes; FORREST 1984, p. 7.

206 HARTOG 1979, p. 144.

207 Sur la «résistance insulaire», PAYEN 1997, p. 281-319. Sur l'insularité chez Hérodote, VILATTE 1991, p. 179-202; CECCARELLI 1996; ces deux chercheurs soulignent le lien entre insularité et liberté chez l'auteur des *Histoires*.

208 Pour un autre exemple, PAUS. IV 23. Sur ces textes, notamment MOMIGLIANO 1936, p. 391; CECCARELLI 1996, qui montre combien ces passages se répondent et collaborent à une réflexion cohérente d'Hérodote. Plus spécialement, sur le conseil de Bias de Priène, VILATTE 1991, p. 182-183; CECCARELLI 1996, p. 46-47.

209 Sa portée est envisagée du point de vue historique par ANTONELLI 1997, p. 107-133.

seconde. C'est ainsi qu'il faudrait comprendre le rappel d'Arganthonios : il soulignerait combien la situation a changé depuis l'époque de celui-ci.

4° Dimension morale. Hérodote est convaincu qu'en dernière analyse tout ce qui arrive a été prévu par les dieux, mais chez lui le fatalisme n'est pas pour autant un principe dogmatique et, à l'intérieur du cadre voulu par la divinité, il laisse place à un certain libre arbitre[210]. Quant aux malheurs qui frappent les hommes, ils apparaissent comme la punition d'une faute, souvent l'ὕβρις, réaction de ceux qui sont au sommet de la puissance[211].

Il en va ainsi pour les Phocéens : le refus de l'établissement que leur propose Arganthonios est, au vu de la suite de leur histoire et principalement de la chute de leur métropole, une forme d'ὕβρις, une attitude qui s'explique par leur conviction que rien ne peut véritablement les menacer. De ceci, ils paient le prix : ils sont expulsés de leur cité et, alors qu'ils n'ont pas accepté l'installation qu'on leur offrait, ils s'en voient refuser une par les gens de Chios, lesquels agissent par peur que le commerce phocéen ne prospère aux Oinousses à leurs dépens (I 164). Ensuite, ils ne peuvent rester à Alalia parce que leur appât du gain (acquis cette fois par un moyen peu honorable, la piraterie) les rend insupportables. Ainsi, eux que jadis un roi voulut accueillir sont traités comme des brigands et contraints à s'en aller.

Dans ce sens, les tentatives aux Oinousses et en Corse (des Phocéens qui souhaitent venir mais qu'on ne désire pas) constituent les antithèses de ce qui s'est passé à Tartessos (des Phocéens qu'on souhaite voir venir mais qui ne le désirent pas). Pourtant, la bataille d'Alalia joue quand même un rôle salvateur pour les Phocéens car elle débouche à terme sur l'établissement à Vélia.

Dans le cadre d'une telle lecture, les deux oracles ont aussi leur rôle. Pour C. Calame, du temps d'Hérodote, l'intervention de l'oracle de Delphes, souvent réelle dans la politique des cités grecques, «fait aussi partie, dans l'explication du déroulement de ce qui devient une 'histoire', de l''horizon d'attente' des auditeurs de l'enquêteur d'Halicarnasse» et «dans la conduite du récit hérodotéen, l'oracle contribue en quelque sorte à déterminer l'action»[212]. À cet égard, les échecs des Phocéens sont dans une certaine mesure prédestinés car, parallèlement à l'ὕβρις qu'ils ont témoignée lors de leur expansion commerciale, ils demeurent tenus de réaliser un oracle qu'ils ont mal compris : κτίσαι Κύρνον, ce qui signifiait fonder un sanctuaire en l'honneur du héros Kyrnos et non fonder

210 ASHERI 1988a, p. XLV, CVII (à propos du livre I), p. LI. Aussi RHODES 1993, p. 7.
211 ASHERI 1988a, p. XLVI; *cf.* DEL GRANDE 1947.
212 CALAME 1988, p. 120; aussi ASHERI 1988a, p. L.

une colonie dans l'île de Kyrnos (= la Corse)[213]. Ce n'est que lorsque son sens exact leur apparaît (et après que leurs vicissitudes ont rabattu leur orgueil) que les Phocéens peuvent se fixer en Lucanie. Simultanément, leurs adversaires agylléens d'Alalia, à la suite de cette manifestation d'ὕβρις que fut la lapidation des prisonniers phocéens, reçoivent un châtiment de la divinité et doivent consulter l'oracle delphique (I 167)[214]. Ceci consacre un renversement dans la situation des anciens adversaires[215].

Si on accepte une telle lecture, la bataille d'Alalia ne peut être ni une victoire (elle participe à une épreuve imposée aux Phocéens pour leur ὕβρις), ni une défaite (puisqu'elle rapproche ceux-ci de l'accomplissement de leur destinée). En fait, elle est comme le combat de Cadmos – qui agissait lui aussi à l'instigation de l'oracle de Delphes – contre le dragon : il se solde par un châtiment divin (huit ans d'esclavage pour avoir défié Arès), mais il lui permet à terme de devenir roi de Thèbes.

5° Dimension politique. Hérodote ne tait pas les dangers de la désunion entre les Grecs[216]. Parfois, au spectacle de leurs divisions il oppose l'alliance entre les barbares, comme entre les Ségestains et les Phéniciens en Sicile face à Dorieus (V 46) alors que Gélon reproche aux Grecs de ne pas l'avoir aidé à venger la mort du même Dorieus (VII 158)[217]. À cet égard, dans le cas d'Alalia, il souligne que Carthaginois et Étrusques ont engagé dans la bataille un nombre identique de bateaux : ceci a été interprété comme un signe de la volonté que manifestaient ces peuples de marquer leur égalité[218], mais du point de vue narratif cette égalité même renforce la notion d'alliance, que pose l'expression κοινῷ λόγῳ[219].

De plus, cette union de barbares contraste avec l'individualisme des Grecs, spécialement des Ioniens, qui n'adoptent pas une attitude cohérente face à Harpage. Certes, Hérodote reconnaît qu'ils résistèrent et, en dépit de son animosité à leur égard[220], il rend hommage à leur bravoure. Mais cet éloge est contrebalancé par une remarque aux allures de reproche : Οἱ δ' ἄλλοι Ἴωνες, πλὴν Μιλησίων, διὰ μάχης μὲν ἀπίκοντο Ἁρπάγῳ κατά περ οἱ ἐκλιπόντες, καὶ ἄνδρες ἐγένοντο ἀγαθοὶ

213 Sur cette erreur des Phocéens, GRECO 1975; aussi LOMBARDO 1972, p. 82-84; BATS 1994, p. 137. Le passage a été interprété en sens divers selon qu'on a pensé qu'il impliquait ou non un culte de Kyrnos à Vélia.

214 Selon un schéma oracle - expiation qui revient dans les *Histoires*; GIGANTE 1966, p. 306.

215 THUILLIER 1985, p. 30; 1989, p. 1547, parle de la transformation d'une défaite militaire en triomphe religieux; aussi BRIQUEL 1984, p. 216.

216 ASHERI 1988a, p. LVIII-LIX.

217 NENCI 1990, p. 310; aussi VAN DER VEEN 1996, p. 110.

218 TSIRKIN 1983, p. 215; aussi JEHASSE 1962, p. 246.

219 ASHERI 1988a, p. 359.

220 ASHERI 1988a, p. LIX; AMERUOSO 1991a, p. 87.

περὶ τῆς ἑωυτοῦ ἕκαστος μαχόμενοι· ἐσσωθέντες δὲ καὶ ἁλόντες ἔμενον κατὰ χώρην ἕκαστοι καὶ τὰ ἐπιτασσόμενα ἐπετέλεον [I 169, «Les autres Ioniens (= à l'exception des Phocéens et des Téiens qui émigrèrent), à l'exception des Milésiens, combattirent bien Harpage, tout comme ceux qui émigrèrent, et, combattant pour leurs patries respectives, ils firent montre de bravoure; mais vaincus, leurs villes prises, ils demeurèrent chacun chez soi et exécutèrent les ordres»]. Un peu plus loin, il signale, comme on l'a dit, qu'au Panionion, Bias de Priène – qui, dans les *Histoires*, incarne une des figures du «sage conseiller»[221] –, engagea les Ioniens à former une flotte commune (I 170, κοινῷ στόλῳ), à gagner la Sardaigne et à y fonder une ville panionienne. Hérodote trouve cette intervention judicieuse, de même qu'il juge excellent l'avis de Thalès de Milet qui, avant la défaite face aux Perses, avait dit aux Ioniens d'avoir un conseil unique dont le siège serait à Téos (I 170)[222]. Tout ceci suggère qu'Hérodote déplorait que les Ioniens n'eussent pas été plus unis. Ce regret aurait été accentué par le spectacle de l'union entre Carthaginois et Étrusques. Dans ce contexte, on ne s'étonnera pas qu'Hérodote semble sans sympathie pour les Phocéens d'Alalia, qu'il présente comme les agresseurs[223]. Une telle attitude pourrait être mise au compte du philobarbarisme dont on a taxé Hérodote[224] et qui paraît à maints égards comme le résultat d'une tentative pour redimensionner les activités des uns et des autres dans le cadre plus vaste du «genre humain» en général[225].

6° Dimension athénienne. Le recours à l'oracle de Delphes de la part des Agylléens après Alalia peut être interprété dans une perspective athénienne. La supposition d'une lacune dans le texte d'Hérodote a soulevé divers problèmes[226]. La lecture de S. Spallino Ferrulli, qui accepte le texte tel quel, a levé beaucoup de ceux-ci, tout en éclairant les intentions de l'historien[227]. Il semble en effet qu'on doive distinguer les auteurs de la lapidation (c'est-à-dire les Étrusques et les Carthaginois qui ont combattu à Alalia) des Agylléens qui s'adressent à Delphes pour savoir comment réparer cette faute. De la sorte, seuls les Agylléens auraient ressenti «il bisogno di ricomporre i loro rapporti con il mondo greco tramite la simbolica sottomissione al dio ellenico, sottomissione che certamente adombra precise scelte politiche ed economiche in campo

---

221 ASHERI 1988a, p. 362; PAYEN 1997, p. 58.
222 Sur ce conseil de Thalès, VILATTE 1991, p. 183-186.
223 M. Lombardo dans la discussion (p. 321) après NENCI 1990.
224 ASHERI 1988a, p. LIV.
225 Dans ce sens, ASHERI 1988a, p. XLIII.
226 *Supra*, n. 12.
227 SPALLINO FERRULLI 1991, spéc. p. 128-131.

internazionale»[228].

En y faisant écho, Hérodote singulariserait Agylla en soulignant ses liens avec le monde grec, une idée qu'on trouve aussi chez Strabon (V 2, 3), lequel semble en l'occurrence s'inspirer de Timée[229]. Or, comme ce dernier vécut longtemps à Athènes, on pourrait en déduire que, pour ce qui regarde la tradition des rapports entre Agylla et Delphes, une influence de la cité attique n'est pas à exclure. Pour Athènes, en effet, au moment où Hérodote écrivait, «tale tradizione, indubbiamente di origine delfica ... poteva servire a legittimare intense relazioni commerciali che le vicende di Alalia non potevano né dovevano compromettere»; dans cette optique aussi, il ne faut pas négliger que certains détails relatifs à l'événement aient pu venir à la connaissance d'Hérodote durant son séjour à Thourioi[230].

Au terme de cette analyse, j'espère avoir montré que la digression qu'Hérodote consacre aux Phocéens, y compris sur Alalia, est analysable et interprétable à plusieurs niveaux.

On retiendra notamment qu'elle culmine avec l'adresse d'Agylla à Delphes d'une part et la fondation de Vélia d'autre part. La bataille d'Alalia elle-même ne marque qu'une étape dans un récit prioritairement consacré aux vicissitudes des Phocéens; quant aux Carthaginois, ils n'obtiennent somme toute qu'un rôle marginal[231].

2. *Autres témoignages littéraires mis en rapport avec Alalia*

a. *Antiochos de Syracuse,* FGH *555* F *8* = *Strabon VI 1, 1*

> Φησὶ δ' Ἀντίοχος Φωκαίας ἁλούσης ὑφ' Ἁρπάγου, τοῦ Κύρου στρατηγοῦ, τοὺς δυναμένους ἐμβάντας εἰς τὰ σκάφη πανοικίους πλεῦσαι πρῶτον εἰς Κύρνον καὶ Μασσαλίαν μετὰ Κρεοντιάδου, ἀποκρουσθέντας δὲ τὴν Ἐλέαν κτίσαι· (STR. VI 1, 1) (éd. LASSERRE 1967).
>
> Antiochos rapporte que, lorsque Phocée fut prise par Harpage, général de Cyrus, ceux qui le purent s'embarquèrent dans des bateaux avec leurs familles; qu'ils firent voile d'abord sur Kyrnos et Marseille sous la

---

228 SPALLINO FERRULLI 1991, p. 129. Déjà JEHASSE 1962, p. 285, «Le ralliement de Caeré qu'Hérodote présente comme religieux, sinon politique, s'explique sans doute aussi par des motifs économiques : l'implantation grecque en Lucanie, en Campanie et au Latium aurait permis l'asphyxie de la ville; échaudée dans la bataille, amputée d'une partie de sa flotte, elle n'a en tout cas pas voulu, ni pu, se couper des courants commerciaux grecs».

229 SPALLINO FERRULLI 1991, p. 130.

230 SPALLINO FERRULLI 1991, p. 130 (pour la citation), 131.

231 JEHASSE 1962, p. 244; MERANTE 1970, p. 122. On notera que, dans son «Sommario del Libro I», ASHERI 1988a, p. CXIX, fait écho à Alalia en citant les seuls Étrusques : «insediamento ad Alalia in Corsica, battaglia navale con gli Etruschi».

conduite de Créontiadès[232] mais que, repoussés, ils fondèrent Élée.

Selon M. Gras, ce fragment s'inscrit apparemment dans la tradition littéraire qui associe la fuite des Phocéens face à Harpage à la datation «basse» de la fondation de Marseille[233]. En effet, la tradition littéraire antique propose pour cette dernière une date «haute» (vers 600) et une date «basse» (vers 545), en relation avec la prise de Phocée[234]. Si l'archéologie a permis de trancher en faveur de la première[235], dans l'Antiquité, les deux ont coexisté, et on a parfois vu dans la tradition «basse» un écho au fait qu'au moment de la chute de Phocée un nouveau groupe de colons serait arrivé à Marseille[236].

Pour ce qui regarde le fragment d'Antiochos, afin d'écarter une datation basse de la fondation de Marseille, consécutive à la prise de Phocée, on a proposé de corriger Μασσαλίαν en' Αλαλιάν[237]. Mais cette correction, qui produit un effet redondant, n'est pas nécessaire, puisque l'auteur ne se réfère pas à la fondation de Marseille mais au fait que certains réfugiés de Phocée prirent la direction de cette cité[238].

Par ailleurs, ἀποκρουσθέντας fait difficulté. Il n'est pas précisé par qui les fugitifs phocéens furent «repoussés». Si on prend le texte au pied de la lettre, l'idée vient à l'esprit que les Phocéens qui, après la chute de leur cité, se présentèrent aussi bien en Corse qu'à Marseille furent refoulés, à Marseille en tout cas, par ceux qui y étaient déjà installés et qui voyaient d'un mauvais œil l'afflux de nouveaux arrivants[239]. Mais ceci a paru peu compatible avec l'image d'une solidarité phocéenne[240]. De plus, d'autres témoignages (Isocrate, Aristoxène de Tarente, Agathias) semblent

---

232 Sur le rôle de celui-ci, personnage pas autrement connu, BATS 1994, p. 142.

233 GRAS 1987, p. 163.

234 Sur ces deux traditions, BRUNEL 1948; JEHASSE 1962, p. 264, 268; VALLET & VILLARD 1966, p. 184, n. 57; DE WEVER 1968, p. 37-39; DUCAT 1974; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991, p. 250-251. Pour un réexamen des textes, BATS 1994, p. 1378-139.

235 VILLARD 1960, p. 136-140; BATS 1994, p. 133; toutefois VICKERS 1984.

236 BLAKEWAY 1932-1933, p. 199, n. 2; NENCI 1958, p. 53-54; MOREL 1966, p. 392-393 + n. 53; 1995, p. 50; DE WEVER 1968, p. 39; LEPORE 1970, p. 54; GRAHAM 1982, p. 140; BATS 1994, p. 137-138. Sur une «deuxième fondation» de Marseille après l'arrivée d'un contingent de Phocéens vers 540, BRUNEL 1948; TRÉZINY 1994, p. 128. Pour l'arrivée de ce second contingent en relation avec la défaite d'Alalia, BOSCH GIMPERA 1950, p. 47. Pour un état de la question sur les premiers temps de la Marseille grecque, MOREL 1995, p. 47-49.

237 Correction de I. Casaubon; CLERC 1905a, p. 152; HOW & WELLS 1912, p. 128; BRUNEL 1948, spéc. p. 10-11 (repris par VALLET & VILLARD 1966, p. 185, n. 57; HEURGON 1980, p. 184).

238 GIGANTE 1966, p. 298, n. 17; MOREL 1975, p. 866; BATS 1994, p. 138; aussi DOMÍNGUEZ MONEDERO 1985, p. 374; ANTONELLI 1997, p. 116-117.

239 Dans ce sens, MOREL 1966, p. 400, n. 69 («tout cela reste bien sûr fort conjectural»), p. 405, n. 82.

240 MOREL 1966, p. 405, n. 82, «il y a là comme une scandaleuse ingratitude d'une colonie envers sa métropole». Sur la solidarité phocéenne, LEPORE 1970, p. 41. Déjà CLERC 1905a, p. 151. Point de vue plus critique chez MOREL 1995, p. 57-58.

vouloir dire que les Phocéens fuyant l'Asie se rendirent à Marseille sans y essuyer de refus[241]. Enfin, on a ici affaire à un témoignage d'Antiochos qui est cité par Strabon; ce dernier a pu, au moment de l'emprunt, se livrer à quelque coupe qui se serait révélée préjudiciable à la clarté de l'information[242]. Dans ce cas, il se pourrait effectivement que ἀποκρουσθέντας vise seulement ceux qui se sont présentés en Corse et donc qu'il s'agisse d'une allusion vague à la bataille d'Alalia. Mais la phrase rapportée par Strabon serait alors boiteuse.

Quoi qu'il en soit, quand bien même il s'agirait d'un écho à Alalia, Strabon retient prioritairement ce témoignage pour expliquer rapidement le contexte de la fondation de Vélia; le fait que le ou les événement(s) que recouvre le terme ἀποκρουσθέντας n'y soi(en)t pas plus explicitement évoqué(s) suggère qu'il(s) ne représentai(en)t peut-être pas un moment-clé pour Antiochos, sûrement pas pour Strabon[243].

Un autre témoignage encore pourrait être sollicité dans ce contexte. Dans la *Consolatio ad Heluiam*, Sénèque écrit :

> *Phocide relicta, Graii, qui nunc Massiliam incolunt, prius in hac insula consederunt, ex qua quid eos fugauerit incertum est, utrum caeli grauitas an praepotentis Italiae conspectus an natura importuosi maris; nam in causa non fuisse feritatem accolarum eo apparet, quod maxime tunc trucibus et inconditis Galliae populis se interposuerunt* (SEN., *Helv.* 7, 8) (éd. WALTZ 1950).

> Après avoir quitté la Phocide[244], des Grecs qui aujourd'hui habitent Marseille s'établirent d'abord dans cette île (= la Corse). Ce qui les fit fuir de là, on ne peut le déterminer : insalubrité du climat, ou spectacle d'une Italie fort puissante, ou caractère d'une mer qui manque de ports. En effet, il appert que la sauvagerie des autres habitants ne fut pas en cause puisqu'ils allèrent s'installer au milieu des peuples de la Gaule qui étaient alors des plus farouches et incultes.

Sénèque adresse sa *Consolatio* à sa mère : le futur précepteur de Néron, qui livre alors une réflexion sur les peuples qui émigrent, s'attarde sur le séjour corse des Phocéens parce que, en exil lui-même là-bas, il s'identifie à eux; s'il insiste sur la dureté de la vie sur l'île, c'est aussi en vue d'apitoyer sur son sort.

Dans ce texte, les réfugiés de Phocée, évoqués «dans une vision à la fois

---

241 Du moins si on les comprend comme le fait BATS 1994, p. 137-138. *Cf.* ISOCR., *Archid.* 84; ARISTOXÈNE DE TARENTE, *FHG* II, p. 279; AGATHIAS, *Hist.* I 2.

242 Pour cette hypothèse d'une «maladresse d'abréviateur», BATS 1994, p. 138.

243 JEHASSE 1962, p. 276. C'est vraisemblablement cela qui fait écrire à GRAS 1987, p. 165 que la source d'Antiochos est «une information grecque neutre provenant probablement du monde grec colonial non phocéen»; aussi ANTONELLI 1997, p. 117.

244 Sénèque désigne ainsi Phocée.

tragique et obscure»[245], s'ils finissent par quitter la Corse, le font, semble-t-il, après y avoir résidé. Pourrait-on y voir une allusion à Alalia ? Pourquoi pas, si on considère que les mots *praepotentis Italiae* se réfèrent à une Étrurie renforcée par ses alliés carthaginois[246] ? Mais une telle opinion ne restera jamais qu'une hypothèse.

Du reste, rien n'indique que les Phocéens qui ont quitté la Corse en ont été chassés par la force. Au contraire, d'autres raisons sont invoquées et, en définitive, c'est plutôt la difficulté des fugitifs phocéens à trouver une place en Méditerranée occidentale qu'illustre ce texte, comme du reste celui d'Antiochos et même, si on y réfléchit, celui d'Hérodote, et d'autres encore relatifs à ces événements, mais peu clairs et qui ne seront pas autrement discutés dans la mesure où ni la Corse ni Alalia n'y sont mentionnés[247].

En d'autres termes, si le passage d'Antiochos, voire celui de Sénèque, recoupe celui d'Hérodote, ce n'est pas sur l'existence d'un événement précis tel que la bataille d'Alalia, mais sur le peu enviable sort des Phocéens.

b. *Thucydide I 13, 6*

Lorsque Thucydide, auteur de la *Guerre du Péloponnèse*, parle des Phéniciens et des Carthaginois[248], c'est principalement à propos de la Sicile[249]. C'est pourtant à un autre contexte qu'appartient le passage qui sera évoqué ici. En I 13-15, dans le cadre de l'*Archéologie* avec laquelle il fait débuter son œuvre, l'historien esquisse le développement des grandes puissances navales grecques. Ce furent d'abord des Corinthiens (I 13, 2-5), et, à l'époque de Cyrus (règne 559-529) et de Cambyse (529-

---

245 BATS 1994, p. 140.

246 Dans ce sens, CLERC 1905a, p. 155, n. 1. De manière moins affirmative, BATS 1994, p. 141.

247 PS.-SCYMN. 247-249, καὶ Μασσαλιωτῶν Φωκαέων τ' Ἐλέα πόλις ἣν ἔκτισαν φυγόντες ὑπὸ τὰ Περσικὰ οἱ Φωκαεῖς (passage jugé «énigmatique» selon VALLET & VILLARD 1966, p. 182, n. 46; : AMM. XV 9, 7, *a Phocaea uero Asiaticus populus, Harpali inclementiam uitans, Cyri regis praefecti, Italiam nauigio petit. Cuius pars in Lucania Veliam, alia condidit in Viennensi Massiliam*; HYGIN *ap.* GELL. X 16, *qui ab Harpalo ... ex terra Phocide fugati sunt, alii Veliam, partim Massiliam condiderunt.* Ces deux derniers témoignages sont jugés «tardi ed imprecisi» par PUGLIESE CARRATELLI 1970, p. 14 (déjà CLERC 1905a, p. 156, «il faut résolument écarter ces deux textes»); ils sont considérés (avec SOL. II 52) par BATS 1994, p. 139, comme des témoignages qui présentent l'information «de façon ambiguë ou erronée». Sur Phocée et la fondation de Marseille, aussi ISID., *Orig.* XV 1.

248 Vingt-cinq passages chez MAZZA, RIBICHINI & XELLA 1988, p. 88-94.

249 BUNNENS 1979, p. 123-127; LIPINSKI 1992a, p. 49-50; XELLA 1992, p. 45; brièvement TUSA 1995, p. 21. De plus, Thucydide ne s'intéresse à la Sicile que dans la mesure où Athènes est impliquée; ZAHRNT 1993, p. 359. Toutefois son affirmation selon laquelle la présence phénicienne dans l'île est antérieure à la présence grecque (VI 2, 6) a suscité maints commentaires; GAUTHIER 1960, p. 257-262; BUNNENS 1979, p. 124-127; MOSCATI 1985a; FALSONE 1995, p. 674.

522), des Ioniens, soit Polycrate de Samos et des Phocéens. À propos de ces derniers, on lit cette courte phrase :

> Φωκαῆς τε Μασσαλίαν οἰκίζοντες Καρχηδονίους ἐνίκων ναυμαχοῦντες (THUC. I 13, 6) (éd. DE ROMILLY 1958).
>
> Enfin, les Phocéens, en allant fonder Marseille, remportèrent sur les Carthaginois une victoire navale (trad. J. de Romilly)[250].

Si on s'en tient à la traduction proposée ci-dessus, Thucydide se référerait à une fondation de Marseille. Qu'il songe à une date haute paraît extrêmement improbable, vu le renvoi à Cyrus et à Cambyse (et ce, bien que certains aient songé à une bataille ayant opposé les Carthaginois aux Marseillais vers 600[251]). On a donc mis son témoignage en relation avec la tradition basse de la fondation de la ville, et on a estimé que la victoire marseillaise à laquelle il fait allusion est contemporaine de cette date. M. Gras, qui souscrit à cette vue[252], considère en outre – après C. Röse, qui pensait toutefois qu'il fallait éliminer les mots Μασσαλίαν οἰκίζοντες, et aussi après J. Jannoray[253] – qu'il s'agit d'Alalia, une idée qu'on trouve, indépendamment, chez P.A. Barceló[254]. Pour expliquer le rôle majeur que donnerait Thucydide à Marseille, il imagine une tradition grecque favorable à celle-ci[255].

Cette vue se heurte cependant au fait que dans le témoignage d'Hérodote sur Alalia et dans celui de Thucydide, les acteurs ne correspondent pas : l'un parle de Phocéens d'Alalia, d'Étrusques et de Carthaginois, l'autre de Phocéens de Marseille et de Carthaginois. Ceci a conduit certains à corriger la phrase de Thucydide (pour autant qu'on ne la regarde pas comme une interpolation[256]). On a ainsi proposé d'y lire Ἀλαλίαν au lieu de Μασσαλίαν afin de l'harmoniser avec Hérodote[257]. Mais ceci ne se justifie pas[258] : le passage ainsi reconstitué («les Phocéens,

---

250 Traduction de sens voisin par GRAS 1987, p. 162, «Les Phocéens, en allant fonder Marseille, défirent les Carthaginois en un combat naval».

251 *HAAN* I, p. 424 + n. 7; SCHULTEN 1935, p. 4; BUNNENS 1979, p. 304; AUBET 1994, p. 199; aussi AMELING 1993, p. 127.

252 GRAS 1987, p. 163.

253 RÖSE 1877, p. 264-265; JANNORAY 1955, p. 469-471. Pour sa part, MERANTE 1970, p. 125, identifie la bataille dont parle Thucydide non avec Alalia, mais avec la défaite subie en Sardaigne par Malchus, laquelle serait elle-même une suite d'Alalia. Pour une autre identification, avec la bataille du cap Artémision *infra*, p. 243.

254 BARCELÓ 1988, p. 99-101, avec renvoi à FAURE 1981, p. 257-258.

255 GRAS 1987, p. 162-164; repris par ANTONELLI 1997, p. 117.

256 Ainsi SONNY 1887, p. 8; JACOBY 1955, p. 493.

257 GOMME 1950, p. 124, repris par BARCELÓ 1988, p. 100.

258 DE WEVER 1968, p. 46, 52. Aussi VILLARD 1960, p. 78, n. 10 p. 87; HUß 1985, p. 67, n. 93, «Diese Emendation trifft kaum das Richtige». Pour sa part, HORNBLOWER 1991, p. 47, estime que la forme transmise par les manuscrits est Μεσσαλίαν, ce qui pourrait être une place,

en allant fonder Alalia, remportèrent sur les Carthaginois une victoire navale») serait un raccourci maladroit de ce que dit Hérodote, qui place la bataille d'Alalia cinq ans après l'arrivée des fugitifs de Phocée à Alalia et donc vingt-cinq ans après la fondation de cette colonie; de même, les Étrusques, qui ont une place importante chez Hérodote, seraient omis.

Il semble donc qu'il faille plutôt s'interroger sur le sens de la phrase de Thucydide telle qu'elle est parvenue. C'est ainsi que J. de Wever en a proposé une autre traduction :

> Et les Phocéens qui habitent Marseille remportèrent plusieurs victoires navales sur les Carthaginois (trad. DE WEVER 1968, p. 55[259]).

De cette traduction, on rapprochera celle que suggère M. Bats :

> [J'ajoute que] les Phocéens qui habitaient Marseille étaient vainqueurs des Carthaginois en les combattant sur mer (trad. BATS 1994, p. 145).

Les modifications portent sur le sens d'οἰκίζω, ainsi que sur la valeur du participe οἰκίζοντες et sur celle de l'imparfait ἐνίκων. D'abord, pour οἰκίζω, les deux auteurs mentionnés ci-dessus optent pour le sens de «demeurer», «résider»[260]. Ensuite, le participe présent exprime la simultanéité avec l'action du verbe principal ἐνίκων[261]. Enfin, ce dernier ne peut être un imparfait descriptif, mais il faut considérer qu'il exprime la durée fragmentée dans le passé ou, si on veut, la répétition d'un fait ponctuel[262]. Quant au recours à la périphrase Φωκαῆς τε Μασσαλίαν οἰκίζοντες pour désigner les Marseillais, elle s'expliquerait par le fait qu'en aucun autre passage de l'œuvre il n'est question de Marseille, de sorte que Thucydide aurait, en rappelant discrètement que celle-ci est une fondation phocéenne, privilégié la clarté de l'exposé, pensant à ses lecteurs qui «à la fin du V^e^ et au début du IV^e^ siècle, devaient être beaucoup moins au courant de l'histoire de l'extrême occident grec que de celle du

---

aujourd'hui inconnue d'Afrique, opinion dans laquelle conforte une scholie qui situe Massalia en Afrique; sur ce point, CLERC 1905a, p. 149, n. 2, «Il y a là une confusion due au rapprochement entre le nom de Massalia et celui de la tribu libyenne des Massylies ou Massoesyli»).

259 *Cf.* DE WEVER & VAN COMPERNOLLE 1967, p. 473.

260 DE WEVER 1968, p. 53-54; BATS 1994, p. 145 (arrivant à ce sens sur la base d'un parallèle avec THUC. III 93, 2). Pour sa part, JEHASSE 1962, p. 113-114, acceptait le sens habituel de οἰκίζω, mais estimait qu'il était ici entendu dans la durée (et donc qu'il n'indiquait pas le moment de la fondation de Marseille). De même, CASEVITZ 1985, p. 97, note que «n'indiquant à l'origine qu'une migration, οἰκίζω peut ne pas exclure que la fondation de Marseille soit antérieure à ce voyage des Phocéens». Enfin GRAS 1987, p. 163, admet que «le sens du verbe *oikizein* fait problème», mais juge qu' «il n'est nullement besoin d'utiliser un tel argument»; aussi BOSCH GIMPERA 1950, p. 47.

261 DE WEVER 1968, p. 52; BATS 1994, p. 144.

262 DE WEVER 1968, p. 52-53; BATS 1994, p. 145.

bassin de la mer Égée»[263].

À la lumière de cette nouvelle traduction, il ressort que Thucydide, dont le thème est les puissances maritimes, ferait allusion non pas à la fondation de Marseille mais à plusieurs victoires navales marseillaises sur *des* Carthaginois – les deux auteurs n'insistent peut-être pas assez sur l'absence de l'article devant Καρχηδονίους[264]. Pourtant, J. de Wever et M. Bats, qui parviennent à des traductions fort similaires, les exploitent différemment. La première se borne à conclure qu'«il ne semble pas indiqué de rattacher d'office Thucydide à la tradition qui considère la fondation de Massalia comme la conséquence du départ des Phocéens en Occident»[265]. Quant au second, c'est à une question que l'amène sa lecture de Thucydide : «Nos sources littéraires une fois correctement établies, peut-on relier la supériorité navale massaliète et leur victoire sur les Carthaginois à la bataille d'Alalia ?»[266]. À ceci, et sur les traces de M. Gras, il répond par l'affirmative.

C'est pourquoi, au-delà de cette question de traduction, c'est sur la diversité des enseignements qui sont tirés de la relecture du texte que je voudrais insister. Si on regarde les titres de leurs contributions, J. de Wever parle de «puissance maritime de Massalia», tandis que M. Bats évoque «Marseille, Alalia et les Phocéens en Occident jusqu'à la fondation de Vélia». Chez le second, c'est clair, le propos est plus méditerranéen, de sorte que la thèse qui permet de relier entre eux différents lieux de fréquentation phocéenne y devient naturellement privilégiée. Il ne s'agit pas tant ici du sens qu'on donne aux textes que de l'interprétation qu'on en fait, et des chercheurs qui s'accordent sur le premier point peuvent diverger sur le second. C'est pourquoi la discussion autour de la signification des mots de Thucydide risque de paraître toujours un peu

---

263 DE WEVER 1968, p. 57.

264 Sur ce point, JEHASSE 1962, p. 266.

265 DE WEVER 1968, p. 40, n. 24; aussi p. 57, «la notice de Thucydide ne concerne en aucune manière la fondation de Massalia, et ceci est sans aucun doute possible l'une des conclusions les plus importantes de notre étude» (conclusion identique chez JEHASSE 1962, p. 268). J. de Wever, considérant que THUC. I 13, 6, évoque les Ioniens, Polycrate et les Phocéens selon un ordre chronologique descendant, estime (p. 57) que l'historien se réfère pour ces derniers à une date postérieure à la tyrannie de Polycrate (522), datation qui semble admise par HUß 1985, p. 67 + n. 96 (déjà BOSCH GIMPERA 1950, p. 47). Ceci serait un argument supplémentaire contre l'identification de la bataille qu'il mentionne avec celle d'Alalia. Mais, comme l'avait déjà relevé CLERC 1905, p. 345, «la chronologie de Thucydide dans ce passage est très vague, et il n'envisage la succession des faits qu'en gros, et par à peu près». Effectivement, vu l'absence d'indication plus précise sur les Phocéens, le plus prudent est de s'en tenir à la datation générique fournie à propos des Ioniens dans leur ensemble, à savoir l'époque de Cyrus et de Cambyse.

266 BATS 1994, p. 145.

vaine aussi longtemps qu'on tentera d'en faire procéder directement une lecture historique. Car, ce faisant, le retour au texte demeure une opération incomplète : il y manque un regard sur Thucydide lui-même, la nature de son témoignage, ses intentions..., considérations qui, avant même que l'on conclue quoi que ce soit des lignes consacrées aux Phocéens de Marseille, inciteront à s'interroger sur la valeur même, intrinsèque, de celles-ci.

Le passage envisagé ici, figure, on l'a dit, dans l'*Archéologie*, «cette partie de l'œuvre, qui, en prélude au récit du conflit de 431, (re)construit la genèse de l'entité Grèce»[267] et qui se divise en deux parties (I 1-11 pour la période avant la guerre de Troie; 12-19 pour les événements postérieurs à celle-ci), avant de se prolonger en un excursus réservé à des réflexions méthodologiques (I 20-23). Situé dans un premier livre ressenti comme déroutant par la critique moderne[268], ce prologue introduit des thèmes qui seront amenés à réapparaître dans la suite de l'ouvrage et permet à l'auteur de se livrer à une démonstration de sa méthode d'analyse du passé[269]. Mais il vise aussi à prouver que, comme Thucydide l'affirme d'emblée, la guerre dont il traite est le plus grand choc auquel ait été confrontée la Grèce (I 1, 1-2)[270]. Dans cette mesure, on peut le ranger parmi les αὐξήσεις, à savoir les ajouts faits à la matière en vue de souligner l'ampleur du sujet, et les diverses informations qui y sont rassemblées sont conçues comme autant d'indices – de τεκμήρια[271] – appelés à confirmer sa thèse initiale[272]. Autrement dit, Thucydide tend à ne retenir que ce qui l'intéresse, à ne garder des événements que leur substance, sans entrer dans les détails. On peut à titre de comparaison rappeler en quels termes il évoque la colonisation grecque : «les Athéniens s'établirent dans les villes ioniennes et dans la majorité des îles; les Péloponnésiens formèrent la plupart des colonies d'Italie et de Sicile et s'établirent dans certaines régions du reste de la Grèce» (I 12, 4) (trad. J. de Romilly). Il n'y a certes là rien de véritablement inexact, mais le raccourci est saisissant et la

---

267 DARBO-PECHANSKI 1989, p. 655. Sur l'*Archéologie*, par exemple, DE ROMILLY 1956, p. 240-297; DEN BOER 1977, p. 21-38; HUNTER 1980; CONNOR 1984, p. 20-32.

268 Par exemple, PROCTOR 1980, p. 167. De façon générale, sur la forme donnée par Thucydide à son œuvre et la division originale de celle-ci en livres, CANFORA 1970, p. 17-40.

269 HUNTER 1980, p. 194; CONNOR 1984, p. 26-29; FLORY 1990, p. 206-207; HORNBLOWER 1991, p. 3.

270 DEN BOER 1977, p. 23-24; VATTUONE 1978, p. 234; HORNBLOWER 1991, p. 3.

271 *Cf.* DE ROMILLY 1956, p. 242; DEN BOER 1977, p. 34; CONNOR 1984, p. 28. Un autre mot dans le vocabulaire de Thucydide dans ces premiers chapitres mérite l'attention : le verbe σκοπεῖν; DARBO-PECHANSKI 1989, p. 655-656.

272 DEN BOER 1977, p. 23.

formule de peu de secours pour l'historien avide de précisions[273]; peut-être même exagère-t-elle le rôle des Athéniens[274]. En fait, comme dans l'autre excursus du livre I, sur la pentécontaétie (I 89-117)[275], Thucydide se livre dans l'*Archéologie* à un travail de sélection et de présentation de la matière qui est guidé entre autres par des préoccupations contemporaines[276].

Dans ce contexte, la courte phrase sur Marseille (abstraction faite de la question de son origine[277]) figure dans une section (I 13-14) où la question du pouvoir, singulièrement sur mer (allant de pair avec une mise en évidence du pouvoir «économique» au sens large[278]), introduite par l'évocation des tyrannies, est centrale[279]. Plus particulièrement, Thucydide y envisage les Ioniens, et parmi ceux-ci les Phocéens. C'est donc d'abord en tant que victorieux sur mer[280] et ensuite en tant que Phocéens qu'il signale les Marseillais; cela lui permet aussi d'élargir le cadre de la présence grecque à une autre région qui ne reviendra plus dans l'exposé (on a ici la seule mention de Marseille chez lui). Cela va dans le sens de sa tendance à amplifier, dès l'*Archéologie*, le cadre dans lequel s'insère la guerre du Péloponnèse, ce à quoi contribue aussi la mention d'un nouvel acteur, Carthage. À ce propos, on peut s'étonner que cette ville ne soit pas citée quelques chapitres plus loin quand il note la puissance acquise par les tyrannies siciliennes (I 17); mais, précisément, les succès de ces dernières ne sont pas de nature à appuyer son opinion selon laquelle les tyrans n'accomplirent rien de notoire, et ils sont mentionnés le plus brièvement possible, comme une exception, dans une incise (οἱ γὰρ ἐν Σικελίᾳ ἐπὶ πλεῖστον ἐχώρησαν δυνάμεως) dans laquelle on a vu parfois une interpolation, alors qu'il faut la considérer plutôt comme l'expression de l'embarras de l'historien[281].

Cependant, dans cette *Archéologie* où le thème de la puissance sur mer

---

273 Par exemple, MOGGI 1996, p. 80 (parle de notice «sperzonalizzata»).

274 HONBLOWER 1991, p. 41-42.

275 Pour une analyse du travail d'élaboration de Thucydide dans ce passage, STADTER 1993, qui souligne combien le thème d'une Athènes agressive y est mis en avant et note (spéc. p. 69) la complémentarité des deux excursus.

276 Spéc. HUNTER 1980. Pour un autre exemple de la difficulté qu'il y a à utiliser à des fins de reconstruction historique les informations livrées par Thucydide dans l'*Archéologie*, BAURAIN 1991, spéc. p. 257, à propos de la thalassocratie de Minos.

277 DEN BOER 1977, p. 31, pense à l'influence d'Hécatée.

278 Spéc. I 13, 1; 15, 1; DEN BOER 1977, p. 34. Aussi STARR 1978, p. 348; HUNTER 1980, p. 213 + n. 75; DARBO-PECHANSKI 1989, p. 653 (+ p. 670, n. 5).

279 DEN BOER 1977, p. 30-31; HUNTER 1980, p. 214. Sur Thucydide et le pouvoir maritime, STARR 1978; aussi CECCARELLI 1993, p. 466-467.

280 Sur ce thème de la bataille navale, HUNTER 1980, p. 215.

281 DE ROMILLY 1956, p. 279-281. Pour sa part, HUNTER 1980, p. 215, n. 79, estime que l'historien garde ses informations pour le début du livre VI, où il s'exprime de manière plus détaillée sur les débuts de l'histoire sicilienne.

est omniprésent, et annonce la prééminence navale athénienne[282], il restait utile de faire apparaître le nom de Carthage, et ce d'autant que cette cité sera à nouveau évoquée plus tard comme un adversaire qu'Athènes pourrait trouver sur sa route[283]. Néanmoins, au-delà de cette opportunité qu'offre l'information à laquelle il se réfère, les détails, les circonstances retiennent peu Thucydide : pour lui, dans un exposé où, comme partout dans son œuvre, histoire et politique se superposent[284], il importe surtout de faire figurer l'entreprise phocéenne en Occident, qui illustre l'emprise ionienne sur les mers[285]. Reste cependant la référence qu'il fait à l'époque de Cyrus et de Cambyse, d'autant plus surprenante que dans ses excursus du livre I, sur l'*Archéologie* ou sur la pentécontaétie, il se caractérise par une chronologie imprécise et obscure, voire par un désintérêt pur et simple pour cette question[286]. Je l'expliquerai par le désir de citer l'empire perse, par le biais du renvoi à ses rois, et d'anticiper ainsi sur la suite de la digression où les expéditions perses en Grèce sont mentionnées (I 14, 2).

c. *Pausanias X 8, 6-7; 18, 7*

Pausanias, qui se trouve à l'entrée de Delphes, au lieu-dit moderne

---

282 DE ROMILLY 1956, p. 266; CONNOR 1984, p. 25 (à propos précisément de I 13-15, 1). Aussi, de façon générale, DREXLER 1976, p. 74-75; HUNTER 1980, p. 206, 216; CECCARELLI 1993, p. 467. L'insistance sur la puissance maritime athénienne s'insère elle-même dans une tendance du livre I à être conçu en fonction d'un contraste entre Sparte et Athènes; STADTER 1993, p. 42 (+ n. 27).

283 Divers textes semblent attester que certains Athéniens ont réellement songé à une campagne dirigée contre Carthage. Ainsi THUC. VI 90, 2 : on pense que ce discours attribué à Alcibiade, et censé avoir été prononcé vers 415/414, a été rédigé par Thucydide sans sources particulières, à partir d'éléments qu'il connaissait (DELEBECQUE 1965, p. 217). On trouve encore les Carthaginois au début du même livre VI, quand il est question d'Alcibiade défendant contre Nicias son projet d'une expédition en Sicile (vers 425/424); THUC. VI 15, 2. Tout ceci invite à penser que, pour Thucydide, la possibilité d'une attaque d'Athènes contre Carthage ne ressortissait pas simplement au domaine de la rhétorique, mais était réclamée par certains extrémistes (GOMME, ANDREWES & DOVER 1970, p. 241, avec aussi l'hypothèse que, à un moment donné à la fin des opérations en Sicile, en 425/424, les avantages de la coopération avec Carthage contre Syracuse auraient été discutés; DE STE. CROIX 1972, p. 223; aussi LURIA 1964, p. 56-57). On citera de même THUC. VI 34, 2, dans le discours que tient Hermocrate aux Syracusains (sur ce discours, BLOEDOW 1996), où figure l'allusion peut-être la plus nette à la puissance de Carthage (Δυνατοὶ δέ εἰσι μάλιστα τῶν νῦν βουληθέντες· χρυσὸν γὰρ καὶ ἄργυρον πλεῖστον κέκτηνται, ὅθεν ὅ τε πόλεμος καὶ τἆλλα εὐπορεῖ). Sur les passages de Thucydide relatifs à Carthage, TREU 1954-1955. Enfin, il semblerait que, dans un autre extrait, à propos de la colonisation de la Sicile, Thucydide conserve une tradition (sur la présence de Phocidiens) qui est dictée par des préoccupations contemporaines, notamment par les ambitions occidentales d'Athènes (VI 2, 3); NENCI 1987. De même, selon PERRET 1976, p. 801-802, c'est alors que les légendes troyennes de Carthage auraient pu se former sous l'influence d'Athènes. Aussi, sur la possibilité d'un affrontement entre Carthage et Athènes, PLUT., *Alc.* 17, 1-4 (par exemple, CARRIÈRE 1995, p. 76); *Nic.* 12, 1-2 (sur ce dernier texte, ANTONELLI 1997, p. 166 + n. 108).

284 En général, DARBO-PECHANSKI 1989.

285 DEN BOER 1977, p. 31.

286 Pour l'*Archéologie*, HUNTER 1980, p. 208-210; pour la pentécontaétie, STADTER 1993, p. 35, 63-65.

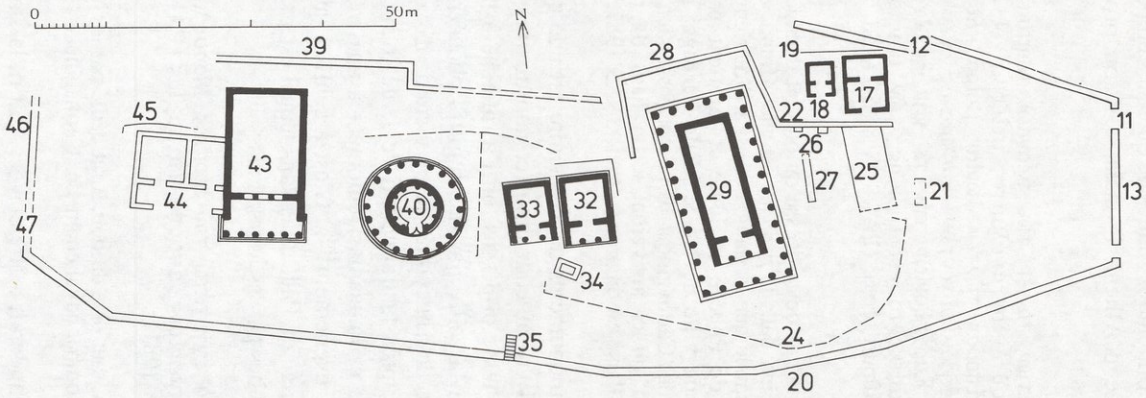


Fig. 5. – Delphes. Marmaria, le sanctuaire d'Athéna Pronaia, plan restitué (1/1000e) (BOMMELAER 1991, p. 46) :
29 : Temple en tuf (d'Athéna); **32** : Trésor dorique; **33** : Trésor éolique, de «Marseille»;
40 : Tholos; **43** : Temple en calcaire.

Marmaria, dans le sanctuaire d'Athéna Pronaia (fig. 5), mentionne une file de temples (εἰσὶν ἐφεξῆς ναοί). Par la suite, il en cite quatre; le premier est en ruines, le deuxième ne comprend ni représentations, ni statues, le troisième contient les statues de quelques empereurs romains, le quatrième est appelé d'Athéna Pronaia. À son propos, il livre les informations suivantes :

> τῶν δὲ ἀγαλμάτων τὸ ἐν τῶι προνάωι Μασσαλιωτῶν ἀνάθημά ἐστι, μεγέθει τοῦ ἔνδον ἀγάλματος μεῖζον. οἱ δὲ Μασσαλιῶται Φωκαέων εἰσὶν ἄποικοι τῶν ἐν Ἰωνίαι, μοῖρα καὶ αὕτη τῶν ποτε Ἅρπαγον τὸν Μῆδον φυγόντων ἐκ Φωκαίας· γενόμενοι δὲ ναυσὶν ἐπικρατέστεροι Καρχηδονίων τήν τε γῆν ἣν ἔχουσιν ἐκτήσαντο καὶ ἐπὶ μέγα ἀφίκοντο εὐδαιμονίας. τῶν μὲν δὴ Μασσαλιωτῶν χαλκοῦν τὸ ἀνάθημά ἐστι (PAUS. X 8, 6-7) (éd. ROCHA-PEREIRA 1981).
>
> Celle (des deux statues de la déesse qu'on voit dans le temple d'Athéna Pronaia) qui se trouve dans le *pronaos* est une offrande des Marseillais, de dimension plus grande que la statue qui est à l'intérieur. Les Marseillais sont des colons de Phocée en Ionie et faisaient partie de ceux qui s'enfuirent de cette ville devant le Mède Harpage; leur flotte l'ayant emporté sur celle des Carthaginois, ils prirent possession du territoire qu'ils occupent aujourd'hui et arrivèrent à un haut degré de prospérité. L'offrande marseillaise est en bronze (trad. GRAS 1987, p. 163).

L'identification des monuments du sanctuaire est une question débattue, car l'archéologie a livré au jour cinq (et non quatre) édifices, dont la *tholos*[287]. Quant au texte ci-dessus, on l'a rattaché à la tradition d'une fondation basse de Marseille par des fugitifs phocéens. On l'a aussi rapproché du passage de Thucydide qu'on vient de discuter, tel du moins qu'il est compris d'après la traduction de J. de Romilly. Ainsi, pour J. Brunel, Thucydide et Pausanias remontent à une même source et se réfèrent à un même événement[288]. C'est à celui-ci que se rapporterait aussi un second passage de Pausanias dans lequel est présenté un *ex-voto* offert au dieu de Delphes par les Marseillais :

> ὁ δὲ Ἀπόλλων ὁ ἐγγυτάτω τοῦ λέοντος Μασσαλιωτῶν ἐστιν ἀπὸ τῆς πρὸς Καρχηδονίους ἀπαρχὴ ναυμαχίας (PAUS. X 18, 7) (éd. ROCHA-PEREIRA 1981).
>
> Quant à l'Apollon, tout près du lion, il fut dédié par les Marseillais comme prémices de leur combat naval contre des Carthaginois.

Cette hypothèse demanderait à être étayée. Car ni la statue d'Apollon ni

---

[287] *Infra*, p. 144-146.
[288] BRUNEL 1948.

son inscription, pas plus que la statue d'Athéna, n'ont été retrouvées[289]. En fait, l'équation que pose J. Brunel est la suivante : THUC. I 13, 6 = PAUS. X 8, 6-7 = PAUS. X 18, 7. M. Gras (et, indépendamment, P.A. Barceló[290]) la complète : = bataille d'Alalia. À la vérité, dans aucun de ses termes, cette équation n'est établie de manière incontestable :

a) PAUS. X 8, 6-7 = PAUS. X 18, 7 ? Pour J. Brunel, le sens précis de γενόμενοι δὲ ναυσὶν ἐπικρατέστεροι Καρχηδονίων dans le premier passage est fixé par la notice du second, qui concernerait la même victoire navale remportée sur les Carthaginois. Ceci suppose qu'ἀπαρχή (X 18,7) se réfère à ἀνάθημα (X 8, 6) et que cet ἀνάθημα soit une offrande érigée à la suite d'une victoire navale. Mais il se pourrait aussi que l'ἀπαρχή (statue d'Apollon) et l'ἀνάθημα (statue d'Athéna) n'eussent rien à voir entre elles[291]. M. Bats propose du reste de mettre le second en relation avec l'épisode de Catumandus, lorsque Marseille fut sauvée par l'intervention miraculeuse d'Athéna (JUST. XLIII 5)[292].

b) PAUS. X 8, 6-7 = THUC. I 13, 6 ? J. Brunel, reprenant la traduction de Thucydide proposée par J. de Romilly, estime que Pausanias et Thucydide font allusion à une même bataille qui eut lieu au moment de la fondation de Marseille[293]. Mais la compréhension du texte de Pausanias, pas plus que celle de Thucydide, n'est assurée. Les mots γενόμενοι δὲ ναυσὶν ἐπικρατέστεροι Καρχηδονίων ne doivent pas être nécessairement traduits dans un sens restrictif, de manière à ce que soit impliquée une seule victoire. On pourrait aussi comprendre, comme J. de Wever, «devenus plus puissants que les Carthaginois, grâce à leurs navires»[294] ou, comme M. Bats, «ayant acquis la suprématie navale sur les Carthaginois»[295]; la notice de Pausanias concernerait alors non pas une bataille déterminée mais une maîtrise des mers gagnée à la suite d'une

---

289 DE WEVER 1968, p. 48; *cf.* DAUX 1936, p. 65, n. 2.

290 BARCELÓ 1988, p. 101-102 (avec une certaine réserve). Sur les traces de M. Gras, DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991, p. 250.

291 DE WEVER 1968, p. 48-49.

292 BATS 1994, p. 143; pour DE WEVER 1968, p. 49, il n'est même pas certain que la statue d'Athéna ait été consacrée après une victoire navale

293 Aussi BUNNENS 1979, p. 304-305 + n. 84 : «Pausanias fait également (*cf.* THUC. I 13, 6) allusion à cette bataille (c'est-à-dire bataille entre Carthaginois et Phocéens à l'occasion de la fondation de Marseille), mais en la plaçant à l'époque où des Phocéens, chassés de chez eux par l'invasion perse, vinrent chercher fortune en Occident. Il est probable qu'une certaine confusion règne dans les notices du périégète entre les événements contemporains de la fondation de Marseille et la bataille d'Alalia que livrèrent Carthaginois et Étrusques aux Phocéens vers 545. Quoi qu'il en soit, Phocéens et Carthaginois semblent s'être trouvés aux prises dès le VI^e^ s. pour la domination des mers, et cette rivalité avait pour enjeu des régions éloignées de Carthage». Pour sa part, JEHASSE 1962, p. 267-268, propose une identification avec la bataille au cap Artémision (*infra*, p. 243).

294 DE WEVER 1968, p. 51.

295 BATS 1994, p. 139-140 (en se fondant sur le parallèle avec PAUS. II 29, 5); aussi p. 143.

longue évolution (elle n'aurait dès lors pas le même objet que le texte de Thucydide tel que le traduit J. de Romilly; mais son sens serait proche du texte de Thucydide tel que le traduisent J. de Wever et M. Bats).

c) PAUS. X 8, 6-7 = bataille d'Alalia ? L'hypothèse de M. Gras se heurte au problème d'identification des acteurs – Phocéens de Marseille et Carthaginois chez Pausanias, Phocéens d'Alalia, Étrusques et Carthaginois chez Hérodote – soulevé à propos du passage de Thucydide. De même, on restera attentif au contexte du passage : Pausanias livre un de ces excursus qui sont fréquents pour expliquer qui étaient les dédicants d'une offrande, et il ne cherche pas à renseigner sur un épisode précis de l'histoire phocéenne.

d. *Justin XVIII 7, 1-2; XLIII 5, 2*

1° JUST. XVIII 7, 1-2. M. Gras met en rapport le texte de Trogue/Justin sur les campagnes de Malchus (discuté au chapitre précédent) avec celui d'Hérodote sur la bataille d'Alalia et suppose que cette dernière ne fait qu'une avec la défaite essuyée en Sardaigne par le général carthaginois. Plus précisément, selon lui, la phrase relative aux campagnes de Malchus telle qu'elle est parvenue, est un «collage» d'informations, derrière lequel il faut restituer la séquence événementielle suivante : des guerres heureuses en Sicile; le passage en Sardaigne; une grave défaite, qui ne se serait pas nécessairement produite en Sardaigne et qu'il identifie avec Alalia[296].

L'idée est certes séduisante mais outre qu'elle soulève la question, discutée, du travail d'abréviateur auquel s'est livré Justin – un élément qui ne peut être évacué du dossier –, il demeure que rien dans les quelques mots de Trogue/Justin n'évoque clairement Alalia. M. Gras s'efforce certes de lever l'objection qui pourrait naître de l'emploi d'*exercitus* pour se référer à un combat naval[297], mais la question des acteurs demeure embarrassante : si les données relatives à Malchus se rapportaient à Alalia, on pourrait être surpris de ne voir citer ni les Phocéens (pas plus ceux d'Alalia que de Marseille) ni les Étrusques. Pour justifier ceci, M. Gras imagine le recours à une source d'origine carthaginoise qui n'aurait retenu de l'événement que l'idée d'une défaite lourde de conséquences pour la

---

[296] GRAS 1987, p. 164, «Celle-ci (= la grave défaite carthaginoise) a simplement lieu après le passage en Sardaigne et tout s'éclaire si l'on se rappelle l'allusion d'Hérodote à la localisation de la bataille d'Alalia 'dans la mer appelée Sardonienne'. C'est à partir de la Sardaigne que les Carthaginois sont venus combattre»; aussi DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991, p. 250; ANTONELLI 1997, p. 117.

[297] GRAS 1987, p. 164, «on ne s'étonnera nullement de l'emploi d'*exercitus* à propos d'un combat naval : en XLIII 5, 2, Justin emploie le même mot alors que le contexte (la prise de barque de pêcheurs) indique clairement qu'il s'agit d'une bataille sur mer»; dans ce sens, MERANTE 1970, p. 126; ANTONELLI 1997, p. 117, n. 43. Sur le problème soulevé par *exercitus*, HUß 1985, p. 67, n. 94; AMELING 1993, p. 130, n. 66.

vie politique de la cité[298], une solution qui paraît relever du jeu de l'esprit plus que d'une déduction fondée sur les sources mises à profit dans les *Histoires Philippiques*.

2° JUST. XLIII 5, 2. Le contexte est l'histoire de Marseille, plus particulièrement les relations qu'elle a entretenues avec ses voisins :

> *Karthaginiensium quoque exercitus, cum bellum captis piscatorum nauibus ortum esset, saepe fuderunt pacemque uictis dederunt...* (JUST. XLIII 5, 2) (éd. SEEL 1972)[299].
>
> Les armées carthaginoises elles aussi, comme la guerre avait éclaté après la prise de quelques barques de pêcheurs, ils (= les Marseillais) les dispersèrent souvent et accordèrent la paix aux vaincus.

M. Gras voit ici un écho à la bataille d'Alalia dans lequel la trace d'une «tradition grecque plus anti-carthaginoise qu'anti-étrusque et nettement favorable à Marseille» serait perceptible[300]. À l'examen, il n'y a guère d'élément qui étaye cette vue : on ne trouve pas de mention de lieu[301]; la date n'est pas fixée avec précision, la fourchette envisageable couvrant la période comprise entre la fondation de Marseille et les premières années du IV^e^ s. (siège de la cité par Catumandus et prise de Rome par les Gaulois)[302]; il n'est pas question d'une seule bataille mais de plusieurs affrontements (*saepe fuderunt*)[303]; Trogue/Justin ne parle ni d'Alalia ni des Étrusques.

Le seul point de rencontre avec Hérodote concernerait les motifs : piraterie chez l'historien d'Halicarnasse et prise de barques de pêcheurs chez Trogue/Justin[304]. Mais encore faut-il déterminer de quels pirates il s'agit : Hérodote parle de Phocéens installés à Alalia, tandis qu'une

---

298 GRAS 1987, p. 164, 165 (repris par ANTONELLI 1997, p. 117),

299 Le texte de Justin se poursuit par les mots *cum Hispanis amicitiam iunxerunt* (le sujet restant les Marseillais) dans lesquels on pourrait voir une conséquence de la victoire sur les Carthaginois; mais, à la vérité, les deux faits ne semblent pas liés; AMELING 1993, p. 128, n. 58; aussi *infra*, p. 234.

300 GRAS 1987, p. 165 (repris par DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991, p. 250); *contra*, AMELING 1993, p. 128, n. 55. Par ailleurs, BOSCH GIMPERA 1950, p. 47, met le témoignage de Justin en rapport avec celui de Thucydide et voit dans tous les deux une allusion à la bataille de cap Artémision (chapitre V). Pour sa part, AMELING 1993, p. 127-128 + n. 52-53, estime, sur la base des traductions traditionnelles, que les passages de Thucydide et de Pausanias se rapportent à la fondation de Marseille en 600 et n'ont rien à voir avec le texte de Justin au livre XLIII; sur le rapport entre le passage de Thucydide et celui de Justin, aussi MOREL 1966, p. 396-397 + n. 62.

301 Pour des propositions de localisation, AMELING 1993, p. 128 + n. 57-58.

302 DE WEVER 1968, p. 57; AMELING 1993, p. 128; aussi BARCELÓ 1988, p. 101-102.

303 BARCELÓ 1988, p. 102. C'est dans cette mesure que BATS 1994, p. 144, rapproche le texte de Justin de celui de Thucydide.

304 GRAS 1987, p. 165.

reconstruction des événements consignés dans les *Histoires Philippiques* donne à penser qu'il y est fait allusion à des actions menées par des pirates carthaginois[305].

3. *Conclusion*

Au terme de l'examen des textes, j'attirerai l'attention sur ce que le «raccommodage» proposé par M. Gras présente de «tiraillements», se fondant sur les raccourcis et les flous de la tradition littéraire et ne s'appuyant somme toute sur aucun élément positif.

La question des forces en présence, principalement, est épineuse. Alors que M. Gras suppose quatre participants à Alalia (Phocéens d'Alalia, Phocéens de Marseille, Étrusques et Carthaginois), Hérodote en cite trois (absence des Marseillais), Thucydide, Pausanias et Justin au livre XLIII deux (Marseillais et Carthaginois), et Justin au livre XVIII un seul (Carthaginois). Quant à Antiochos, il parle de Phocéens fugitifs en route pour la Corse et Marseille, mais sans préciser leurs adversaires. De même, on est frappé par l'absence du nom d'Alalia chez tous ces auteurs (sauf chez Hérodote) qui sont censés en parler; de plus, seul Hérodote présente des faits qu'on peut dater à quelques années près. Enfin, si l'auteur d'Halicarnasse évoque une énigmatique victoire cadméenne des Phocéens, Antiochos écrit que ceux-ci ont été repoussés, et les autres auteurs les présentent franchement comme vainqueurs (Justin au livre XVIII s'intéresse aux seuls Carthaginois qu'il dit avoir été défaits).

Face à ces divergences, M. Gras fait valoir qu'un événement peut être analysé de différentes manières par plusieurs commentateurs et qu'en l'occurrence les sources auxquelles recourent les auteurs anciens mentionnés auraient eu chacune leurs opinions, ce qui expliquerait qu'ils se livrent à des choix dans leur exposé[306]. On verrait ainsi sur Alalia une tradition grecque occidentale anti-marseillaise (Hérodote)[307], une tradition grecque neutre non phocéenne (Antiochos), une tradition grecque plus anti-carthaginoise qu'anti-étrusque et favorable à Marseille (Thucydide, Pausanias, Justin au livre XLIII) et enfin une tradition carthaginoise (Justin au livre XVIII). Multiplier de la sorte les traditions possibles ne peut que conforter artificiellement l'idée qu'Alalia connut un grand

---

[305] AMELING 1993, p. 127-130, lequel écarte l'hypothèse d'une «guerre de la pêche» (pour une telle vue, par exemple, BOSCH GIMPERA 1950, p. 47; JEHASSE 1962, p. 266; BARCELÓ 1988, p. 102, «Fischereikonflikte»).

[306] GRAS 1987, p. 164-165. Aussi AMADASI GUZZO 1995, p. 670; ANTONELLI 1997, p. 117.

[307] Alors que JEHASSE 1962, p. 253, considère qu'Hérodote est «favorable aux Phocéens».

retentissement (ce qui n'est pas nécessairement le sentiment qui se dégage de la lecture d'Hérodote).

Quant à la démarche utilisée, on reste sceptique devant une méthode qui se fonde sur les supposées intentions de sources perdues, sans tenir compte des tendances des auteurs qui les utilisent. Pour prendre un exemple, le passage du livre XLIII des *Histoires Philippiques* s'insère dans un développement sur Marseille qui est conçu de manière à véhiculer une image positive de cette ville. La raison en est à chercher dans la bonne disposition où se trouvait le Voconce Trogue Pompée envers la cité phocéenne voisine[308] dont il s'efforçait de souligner l'antiquité des liens avec Rome[309], afin sans doute de défendre sa cause, vu qu'elle avait soutenu Pompée contre César (c'est dans un même contexte qu'écrit Strabon qui a conservé le fragment d'Antiochos[310]). Dans cette optique, un moyen qu'il avait de rapprocher Marseille de Rome était de rappeler que l'une et l'autre avaient combattu victorieusement un même ennemi : Carthage.

En somme, comme dans le cas de Malchus (avec l'essai de W. Huß pour voir le nom de ce général dans un passage d'Aristote et dans un autre de Théodore Metochitès), la tentative pour étoffer le dossier des textes semble surtout traduire combien celui-ci est ressenti comme insuffisant par ceux qui veulent prêter une grande signification à l'événement.

B. *La bataille d'Alalia*

1. *Les causes*

Sur la base d'Hérodote, on admet que les Phocéens qui, après la chute de leur ville, étaient arrivés à Alalia avaient modifié la nature de cette fondation[311]; ce seraient leurs activités qui auraient provoqué une réaction conjointe des Étrusques et des Carthaginois. Sur ce canevas, deux

---

308 AMELING 1993, p. 129. En général, ALONSO-NÚÑEZ 1992, p. 4, 58.

309 Sur le scepticisme qu'inspirent, du point de vue archéologique, les affirmations de JUST. XLIII 3, 4 et 5, 3 sur les antiques liens des Phocéens avec le Latium et avec Rome, MOREL 1966, p. 401 + n. 74-75; 1975, p. 864; aussi PUGLIESE CARRATELLI 1966, p. 163; VALLET & VILLARD 1966, p. 176-177; SCARDIGLI 1991, p. 18. Pour davantage de foi dans le texte, DOMÍNGUEZ MONEDERO 1985, p. 375.

310 Sur l'amitié entre Marseille et Rome, STR. IV 1, 5.

311 JEHASSE 1962, p. 246, «Les nouveaux arrivants ... dépassaient assurément le millier d'hommes des colonies ordinaires»; p. 264, «Nous avons vu qu'à Alalia un apport massif avait entraîné l'éclatement et la réorganisation du comptoir primitif, une seconde fondation»; PUGLIESE CARRATELLI 1970, p. 9. Pour sa part, GRAS 1985, p. 400, estime comme relativement faible la proportion de Phocéens arrivés à Alalia après 545, date qui ne marquerait «qu'un apport secondaire de fugitifs» (p. 406); toutefois, toujours selon lui, ces nouveaux venus, «quoique en petit nombre, vont perturber les équilibres et provoquer la réaction étrusco-punique» (p. 407).

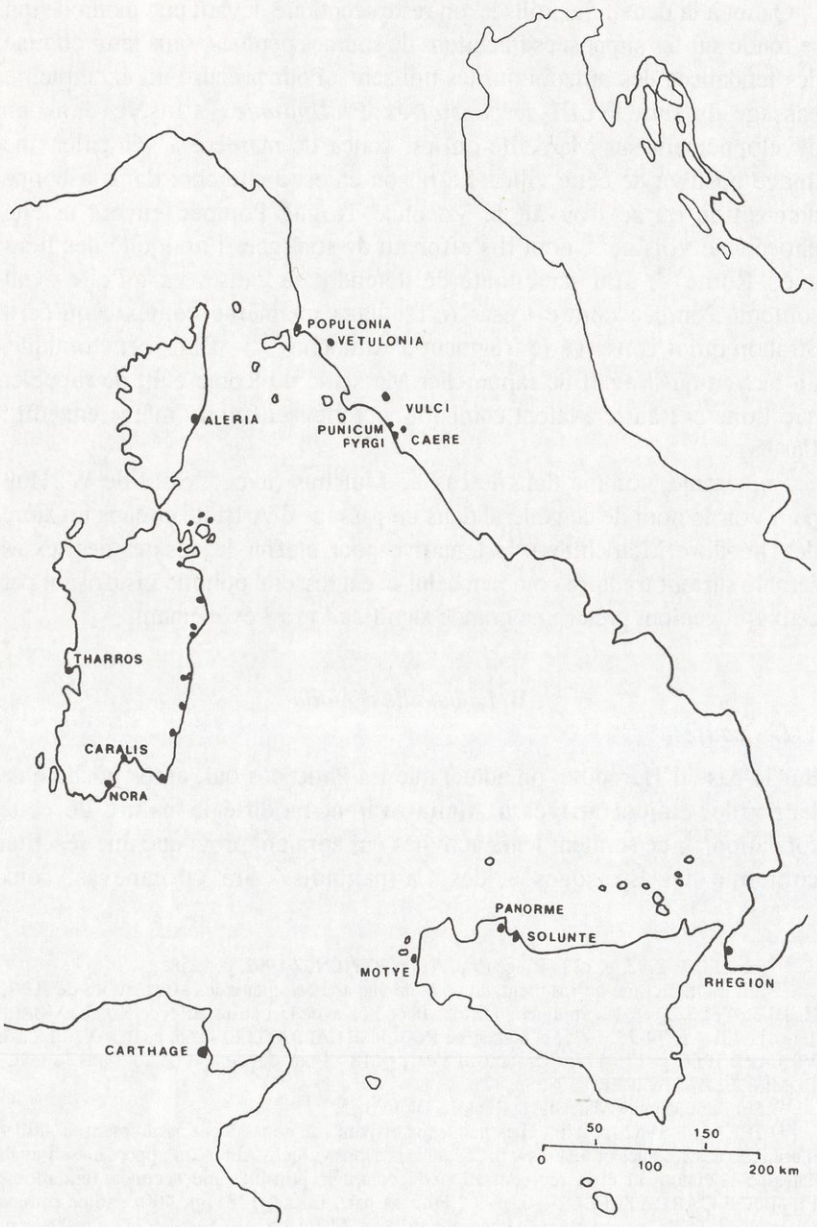


Fig. 6. – La Méditerranée centrale (carte GRAS 1972, pl. XLV).

sensibilités se dégagent.

Une première opinion, privilégiant un cadre «local» et prenant Hérodote à la lettre (Καὶ ἦγον γὰρ δὴ καὶ ἔφερον τοὺς περιοίκους ἅπαντας)[312] revient à considérer la piraterie comme la cause du conflit[313]; ces opérations auraient été gênantes (d'abord sans doute pour les indigènes corses[314]) au point de susciter une alliance des Étrusques et des Carthaginois, ce qui laisserait supposer que la zone touchée comprenait non seulement la côte étrusque mais également le Latium et les côtes orientales de la Sardaigne entre lesquelles s'étaient tissés les liens commerciaux des uns et des autres[315].

D'autres, envisageant l'affaire en termes de relations commerciales à grande échelle[316], estiment que le nouvel élan donné par les immigrants phocéens à Alalia en faisait un concurrent redoutable à terme[317]. Par exemple, Alalia aurait joué un rôle-clé dans la route vers la Gaule et vers la péninsule Ibérique[318], ou encore l'implantation phocéenne, de Marseille à Vélia, aurait constitué le point d'interception de la voie transocéanique de l'étain et du sel, sur laquelle les Phéniciens, et peut-être aussi les Étrusques, détenaient un monopole[319]. Le rapport établi avec les traités dont parle Aristote va dans le sens de cette seconde vue, qui suppose celle de Carthaginois bien implantés en Sardaigne[320], quand on ne considère pas Alalia comme une opération carthaginoise destinée à prendre pied dans cette île[321].

L'hypothèse d'un conflit lié à la piraterie me retiendra quelque peu. Elle ne manque en effet pas d'arguments. Pour ce qui concerne les textes, il est vrai que la piraterie est clairement évoquée par Hérodote; de même, les

---

312 PUGLIESE CARRATELLI 1970, p. 9; WHITTAKER 1978, p. 68; GRAHAM 1982a, p. 142; TRONCHETTI 1988, p. 94; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991, p. 249; déjà BUSOLT 1895, p. 754.

313 GRAS 1972, spéc. p. 702-713; aussi VALLET & VILLARD 1966, p. 184-185 (si les Phocéens ont choisi de s'établir à Alalia, c'est parce que ce site se prêtait particulièrement bien à l'exercice de la piraterie); TSIRKIN 1983; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991, p. 242; AMELING 1993, p. 139; BAURAIN 1997, p. 312.

314 CLERC 1905a, p. 154; GRAS 1985, p. 407; *contra*, JEHASSE 1962, p. 246.

315 GRAS 1972, avec l'appendice p. 714, 716, et les 2 cartes. Aussi JEHASSE 1962, p. 246; PUGLIESE CARRATELLI 1970, p. 9.

316 Dans ce sens, par exemple, COOK 1982, p. 215; SCARDIGLI 1991, p. 20; déjà BÖTTICHER 1827, p. 14 («Handelskrieg»). *Contra*, MOREL 1966, p. 399-400; 1975, p. 872-873; GRAS 1972.

317 Dans ce sens, HUß 1985, p. 63.

318 MERANTE 1970, p. 120; AMADASI GUZZO 1995, p. 669-670.

319 MERANTE 1970, p. 119.

320 Ainsi COLONNA 1989, p. 366, «Senza i crescenti interessi cartaginesi in Sardegna è incomprensibile la partecipazione di quella città ad un conflitto che aveva il suo epicentro nell'alto Tirreno».

321 TAHAR 1995, p. 393.

allusions plutôt obscures de Thucydide et de Pausanias à des affrontements maritimes entre les Carthaginois et les Phocéens de Marseille – comme peut-être aussi les traités de commerce entre Étrusques et Carthaginois dont parle Aristote[322] – pourraient en définitive faire écho à des opérations destinées à maintenir les mers libres de la présence de pirates. À cet égard, il faudrait penser non seulement à l'action de Carthaginois contre des pirates phocéens[323], mais aussi, pour un témoignage comme JUST. XLIII 5, 2 (du moins dans l'interprétation qu'en donne W. Ameling), à l'action de Marseillais contre des pirates carthaginois[324], pour ne rien dire de la part prise par la fameuse piraterie étrusque[325]. À ces arguments, on ajoutera le rapprochement possible entre le texte d'Hérodote sur Alalia et les lignes qu'il consacre à Denys de Phocée : en 494, après la bataille de Ladé, qui marqua la fin de la révolte ionienne, celui-ci «s'empara de trois vaisseaux ennemis et cingla, non vers Phocée qu'il savait bien vouée à l'esclavage, avec le reste de l'Ionie, mais immédiatement et sans désemparer vers la Phénicie; là, il coula des vaisseaux marchands et s'empara de beaucoup d'argent; puis il fit voile pour la Sicile, d'où il se livra à des expéditions de piraterie contre les Carthaginois et les Tyrrhéniens, sans attaquer aucun Grec» (VI 17; trad. LEGRAND 1963a)[326]. On observe dans ce passage maints points communs avec le sort des réfugiés phocéens : opposition entre Ioniens et Perses, émigration vers l'Occident pour échapper à l'esclavage, pratique de la piraterie, opposition avec les Carthaginois et les Étrusques[327].

Du point de vue historique, ensuite, on ne peut négliger le rôle de la piraterie à cette époque : activité de brigands, certes, elle était aussi une pratique guerrière non dénuée d'honorabilité[328] et, l'occasion faisant le larron, qui peut affirmer que le commerçant ne se muait pas en pirate[329] ? De plus, au niveau politique, la piraterie n'était pas sans utilité, et il n'est pas exclu que certains de ces pirates aient été «couverts» par leurs États

---

322 GRAS 1992, p. 354.

323 La réputation de piraterie avait poursuivi les Phocéens jusqu'en Occident; JUST. XLIII 3, 5, *piscando mercandoque, plerumque etiam latrocinio maris ... uitam tolerabant*; PUGLIESE CARRATELLI 1970, p. 12-13.

324 Sur la piraterie à Carthage (y compris avec les précédents phéniciens), GRAS 1992; AMELING 1993, p. 119-140. Pour une réflexion stimulante sur la place que pouvait occuper la piraterie dans l'économie d'une région de présence phénicienne (Malte), CIASCA 1995, p. 708.

325 Sur celle-ci, PALLOTTINO 1955, p. 97; GRAS 1976; BRIQUEL 1993, p. 59-64.

326 Sur ce texte, aussi *infra*, p. 228-229.

327 Sur Denys de Phocée comme se situant dans le prolongement d'Alalia, BRIQUEL 1993, p. 67. On a suggéré que sa base d'activité se trouvait dans les îles Éoliennes; MADDOLI 1979, p. 33; COLONNA 1984, p. 561; SAMMARTANO 1996, p. 54; aussi SARTORI 1992, p. 79, n. 13.

328 THUC. I 5; par exemple, HUS 1976, p. 243; AUBET 1994, p. 119.

329 GRAS 1976, spéc. p. 367; 1995a, p. 137; GARLAN 1978; aussi FOUCHARD 1996, p. 59; LAMBOLEY 1996, p. 73.

respectifs[330].

En remettant la piraterie au cœur du débat, on se démarque assurément d'une tendance à envisager Alalia à la lumière d'une politique globale qui aurait visé à exclure les Grecs des marchés occidentaux. Une telle lecture des événements ne suppose ni impérialisme carthaginois ni une Méditerranée où s'affrontent les «blocs»[331]. Mais précisément, c'est bien d'une «lecture des faits» qu'il s'agit, et à ce titre des objections lui seront adressées. Concernant Hérodote, notamment, ce n'est pas parce qu'il parle de piraterie qu'il considère les activités de ceux qui s'y livrent comme n'étant que de peu de conséquence; Polycrate de Samos, lui aussi, avait commis des pillages et des rapts (HDT. III 39, Ἔφερε δὲ καὶ ἦγε πάντας διακρίνων οὐδένα), et cela n'empêche pas que l'historien souligne la grande puissance à laquelle il était parvenu[332]. De même, les ressemblances avec Denys de Phocée pourraient s'expliquer par le désir de l'historien de projeter sur le plan individuel l'aventure vécue une génération auparavant sur le plan collectif par les Phocéens. Enfin, voir dans les propos sibyllins de Thucydide et de Pausanias une allusion à la piraterie relève en définitive d'autant d'a priori que lorsqu'on les explique par des «conflits de frontières» entre «zones d'influences».

En définitive, le débat illustre surtout la difficulté qu'il y a non seulement à interpréter l'événement en termes d'histoire, mais même à définir simplement un cadre à l'intérieur duquel conduire ces interprétations[333].

2. *Les forces en présence*

Pour ce qui concerne le chef des Carthaginois, deux noms ont été cités : Malchus et Magon.

La vue qui consiste à faire figurer Magon à Alalia[334] procède essentiellement du dessein d'illustrer par un exemple concret l'œuvre qu'on lui prête dans le domaine militaire. Or celle-ci reste difficile à

---

330 Par exemple, SCARDIGLI 1991, p. 20 (à propos des pirates phocéens et étrusques), «Del resto la pirateria era considerata un'attività legittima finché era finalizzata alla protezione delle proprie coste e del proprio commercio»; aussi p. 36, n. 61 (bibliographie); BRIQUEL 1993, p. 66, «Souvent ces entreprises de piraterie ne se réduisent pas à la simple recherche d'un profit individuel, mais s'inscrivent dans la perspective d'un véritable contrôle des trafics».

331 Sur le fait que l'accent porté sur la piraterie n'est guère conciliable avec la conception de blocs bien constitués, GRAS 1976, p. 367.

332 Pour une analyse de la signification des lignes sur Polycrate, VILATTE 1990; 1991, p. 187-194 (en relation avec la notion de souveraineté); VAN DER VEEN 1996, p. 6-22.

333 Par exemple, SCARDIGLI 1991, p. 20, «La tradizione conosce anche delle lotte navali tra Cartaginesi e Marsiglia, ma è difficile inquadrarle cronologicamente in un contesto storico».

334 WALTER 1947, p. 31; HUß 1985, p. 63; GEUS 1994, p. 174.

évaluer : on a pensé qu'il s'était livré à une réorganisation en profondeur de l'armée[335], mais cette proposition a été battue en brèche par W. Ameling[336]. Ceci n'est pas sans conséquences pour l'image qu'on se fait de l'affrontement; pour ceux qui croient que Magon est un général ayant marqué l'histoire carthaginoise, il n'est pas question de le faire combattre lors d'une escarmouche.

Il en va de même à propos de Malchus, encore que, à son sujet, on distingue deux cas de figure. Soit on estime, comme M. Gras, que la défaite que, selon Trogue/Justin, il a subie et qui lui valut d'être exilé est en réalité Alalia. Soit, sans véritablement affirmer qu'il participa à cette bataille[337], on situe celle-ci dans le contexte historique des conflits auxquels il aurait été mêlé. Cette seconde hypothèse laisse elle-même place à deux opinions : celle de A. Momigliano, qui suppose un processus d'affirmation progressive des Carthaginois et pour qui Alalia confirme, par une victoire face aux Phocéens, les acquis des opérations de Malchus[338]; celle de V. Merante, pour qui Alalia est antérieure à la défaite de Malchus en Sardaigne, mais postérieure (ou au moins contemporaine) à sa victoire en Sicile[339].

Quant aux modalités de la participation étrusque, on a déjà discuté ce point ci-dessus, à propos de l'expression κοινῷ λόγῳ χρησάμενοι qu'on lit chez Hérodote (I 166)[340].

Pour ce qui est des adversaires de la coalition étrusco-carthaginoise, une conséquence de l'hypothèse de M. Gras est de mêler les Marseillais à l'affrontement[341]. Cette opinion, tirée de l'ajout d'une série de textes au témoignage d'Hérodote, repose également sur une argumentation archéologique relative à Delphes. Il faut l'évoquer brièvement.

Au préalable, on notera que les germes de la reconstruction de M. Gras se trouvent dans son *Trafics tyrrhéniens archaïques*, où, se demandant si on pouvait trouver un rapport entre le trésor des Marseillais et le trésor des Agylléens à Delphes, il déplorait que «l'absence totale des données sur une

---

335 Dans ce sens, ELLIGER 1990, p. 81; aussi WOLLNER 1987, p. 20; WAGNER 1995, p. 831-832. Déjà BUSOLT 1895, p. 787.

336 AMELING 1993, p. 184-190.

337 Selon DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991, p. 249, cela «no es improbable».

338 MOMIGLIANO 1936, p. 389-390.

339 MERANTE 1970; dans ce sens, semble-t-il, WHITTAKER 1978, p. 68. *Infra*, p. 153-154.

340 *Supra*, p. 96-97.

341 M. Gras semble en ce sens repris par AMADASI GUZZO 1995, p. 669, qui parle d'une bataille «entre Étrusques et Carthaginois d'un côté, Phocéens d'Alalia et Marseillais de l'autre»; aussi DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991, p. 249 (n'exclut pas une participation marseillaise); ROUILLARD 1991, p. 236; BATS 1994, p. 145-147; ANTONELLI 1997, p. 117-118, 126. Avant l'hypothèse de M. Gras, l'absence des Marseillais avait été diversement interprétée; par exemple PUGLIESE CARRATELLI 1970, p. 8.

éventuelle participation des Marseillais à la bataille d'Alalia empêche d'en dire plus»[342]. Son élargissement du dossier des textes, qui lui permet précisément de faire combattre les Marseillais à Alalia, l'autorise à livrer sa contribution au «dossier delphique». Son argumentation ne porte pas sur les offrandes faites par les Marseillais (textes de Pausanias discutés *supra*), mais sur le θησαυρός des Marseillais à Delphes, édifice dont l'existence est attestée par Diodore (XIV 93) et Appien (*Ital.* II, fr. 8)[343], lesquels ne le localisent pas.

Pour M. Gras, et pour d'autres avant lui, ce Trésor a été identifié[344]. En effet, les fouilles ont mis au jour, dans le sanctuaire de Marmaria, à l'Est de la *tholos*, un petit édifice *in antis* en marbre, un trésor éolique, qu'on a coutume d'appeler le «Trésor des Massaliètes» (n°33)[345]. L'appellation, qui est traditionnelle depuis F. Poulsen[346], et qui est reprise, avant M. Gras, par F. Salviat, ne fait pas l'unanimité[347] : le Trésor doit son identification à un fragment, qui porte 4 lettres, ΣΣΑΛ, d'une dédicace sur épistyle, mais la pierre a été trouvée entre Castalie et le sanctuaire d'Apollon, là où il y avait un autre trésor éolique fort semblable[348].

Par ailleurs, Pausanias signale, au lieu-dit Marmaria, site du sanctuaire d'Athéna – c'est-à-dire là où il mentionne une offrande des Marseillais (X 8, 6-7) et où se serait trouvé le «Trésor des Marseillais» –, quatre ναοί : l'un en ruines, le deuxième vide de toute statue divine et humaine, le troisième contenant des statues d'empereurs romains et le dernier étant celui d'Athéna Pronoia. Or les fouilles ont dégagé une file de cinq édifices. Il y a donc un édifice que Pausanias n'aurait pas signalé, et la possibilité existe que ce soit celui qu'on appelle le «Trésor des Marseillais». Autrement dit, il n'est même pas possible d'établir avec certitude, en dépit des efforts déployés par la recherche moderne[349], si Pausanias a vu ou non le trésor des Marseillais[350]. D'ailleurs, ce qu'il écrit

---

342 GRAS 1985, p. 452, n. 188 (mention de THUC. I 13 et de PAUS. X 8, 6).

343 *Cf.* LE ROY 1977, p. 251-258.

344 GRAS 1987, spéc. p. 166-181 (avec bibliographie).

345 DAUX 1923, p. 48-48; 1958, p. 360-364; BOMMELAER 1991, p. 59-64.

346 Suggestion de A. Blanchet, reprise par POULSEN 1908, n°6, spéc. p. 381.

347 SALVIAT 1981, p. 7-16. Réserves de LERAT 1985, p. 255-264 (toutefois *addenda*, p. 264).

348 BOMMELAER 1991, p. 63-64.

349 GRAS 1987, p. 168-169; BOMMELAER 1991, p. 50-51.

350 Dans ce sens, BATS 1994, p. 145, n. 21. Par ailleurs, quand bien même le Trésor de Marseille serait le n°33, deux remarques viennent encore à l'esprit. En ce qui concerne la datation, d'abord, GRAS 1987, p. 167, adopte la date de 540, contemporaine d'Alalia; mais elle ne fait pas l'unanimité, et d'autres chercheurs penchent actuellement pour la fin du VI^e^ s. (BOMMELAER 1991, p. 63). Ensuite, M. Gras estime que le trésor a été édifié à la suite d'une victoire marseillaise, qu'il identifie à Alalia; or un trésor n'était pas nécessairement bâti à

des différents édifices montre que son intérêt portait sur les statues, leur présence ou leur absence, et non sur l'origine des temples ou les circonstances de leur construction.

3. *Le lieu*

Hérodote écrit que les Phocéens «se portaient au-devant de l'ennemi dans la mer appelée Sardonienne» (ἀντίαζον ἐς τὸ Σαρδόνιον καλεόμενον πέλαγος). Depuis longtemps, on a tenté de déterminer quel était le sens de l'expression, avec des résultats contradictoires[351]. On peut se demander, avec M. Gras, si la formulation d'Hérodote, vague du point de vue géographique, n'est pas relativement précise en ce qui concerne le contexte historique. La «mer-qui-mène-à-la-Sardaigne»[352] désignerait pour les Anciens celle qui relie l'Étrurie à la côte orientale sarde[353]. Le texte d'Hérodote confirme cette vision : après s'être avancés au-devant de l'ennemi (ἀντίαζον[354]) en venant d'Alalia, les Phocéens sont retournés (καταπλώσαντες) après la bataille. Bien plus, si on considère le grand nombre de prisonniers que semblent avoir faits les Étrusques et les Carthaginois, on pourrait se demander si l'opération phocéenne n'a pas eu lieu au large d'Agylla[355].

4. *La date*

Cette question est peu discutée, alors qu'on trouve dans la bibliographie une fourchette allant de 545 à 525, même si la date la plus couramment proposée oscille entre 540 et 535[356]. Le calcul est opéré à partir

---

l'occasion d'une victoire comme certains le pensaient à cause de la présence de Nikés, qui sont de simples ornements (*cf.* HDT. III 57-58; PAUS. X 11, 2; BOMMELAER 1991, p. 63, 125).

351 Rappel des hypothèses chez GRAS 1972, p. 699-702; aussi JEHASSE 1962, p. 247-248; BREGLIA PULCI DORIA 1981, p. 61, n. 1; ASHERI 1988a, p. 359.

352 Pour les Anciens, la mer conduit quelque part. À la notion de πέλαγος est étroitement associée celle de πόρος ; DUCAT 1982, spéc. p. 60.

353 GRAS 1972, p. 712, appendice p. 714-716.

354 ἀντιάζω a chez Hérodote une connotation militaire : «chercher la rencontre» (III 45; IV 118); aussi ASHERI 1988a, p. 359.

355 JEHASSE 1962, p. 250. Mais tout en considérant la mer entre l'Étrurie et la Sardaigne, on a aussi songé à une bataille plus proche des eaux de la seconde (par exemple CLERC 1905a, p. 156, «sur la côte occidentale ou sud-occidentale de la Sardaigne»). L'argument est de nature à favoriser la thèse d'une implication forte des Carthaginois en Sardaigne dès cette époque; COLONNA 1989, p. 366.

356 Pour *c.*546 : HORNBLOWER 1991, p. 47. Pour 545 : BREGLIA 1970, p. 161. Pour 542-535 : ANTONELLI 1997, p. 117. Pour 540-538 : GRAS 1972. Pour 540 : MEYER 1893, p. 709; BOARDMAN 1980; AMADASI GUZZO 1995, p. 669, 670. Pour *c.*540 : MELONI 1947, p. 113; DE WEVER 1968, p. 42; MANNI 1974, p. 75; GRAHAM 1982a, p. 142; COLONNA 1984, p. 559; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1985, p. 376; 1991, p. 239; GRAS 1987, p. 161; MUSTI 1989, p. 197, n. 65; ROUILLARD 1991, p. 236; 1992; AMADASI GUZZO 1992, p. 98; DAVISON 1992, p. 387; LIPINSKI 1992; BATS 1994, p. 142; GEUS 1994, p. 174; BAURAIN 1997, p. 312. Pour *c.*540-535 : HUS 1976, p. 246; THUILLIER 1989, p. 1538. Pour 540/539 : GIGANTE 1966,

d'Hérodote qui est le seul à fournir des éléments de datation (en rapport avec la chute de Phocée[357]).

5. *Les conséquences*

Hérodote prête deux conséquences à la bataille : la lapidation de prisonniers phocéens à Agylla et la fondation de Vélia.

La lapidation des Phocéens a été étudiée par M. Gras[358] qui a notamment proposé une identification entre le chef des Étrusques à Alalia et Mézence tyran de Caeré, personnage de l'*Énéide* de Virgile (qui serait aussi le prédécesseur du Théfarie Vélianas dont le nom apparaît sur les lamelles de Pyrgi)[359].

Quant à Vélia, «cité phocéenne par excellence»[360], le problème de sa première occupation reste ouvert[361]. Hérodote écrit que des gens d'Alalia «se rendirent maîtres» (ἐκτήσαντο) de Vélia[362]. On s'est donc demandé si le site avait été occupé avant leur arrivée. Les fouilles ont mis au jour des tessons grecs antérieurs à 540 (environ 2e et peut-être 3e quart du VIe s.)[363], mais faut-il y voir les restes de vases apportés par les premiers colons ou les vestiges d'un très petit *emporion* antérieur à la colonie[364] et

---

p. 300, 301. Pour 539/538 : VALLET & VILLARD 1966, p. 178. Pour 537 : SCHULTEN 1945, p. 279. Pour 536 : BÖTTICHER 1827, p. 14. Pour 535 : CLERC 1905a, p. 154; JULLIAN [1993], p. 97; HACKFORTH 1926, p. 358; MOMIGLIANO 1936, p. 389; SCHULTEN 1945, p. 15, 81, 123; BOSCH GIMPERA 1950, p. 43; 1952, p. 22; CARCOPINO 1962, p. 12; LLOBREGAT 1969, p. 37; SZNYCER 1978, p. 551; ROUILLARD 1991, p. 217; BONNET 1992, p. 93; LANCEL 1992, p. 100, 106; LILLIU 1992, p. 19; DEL CASTILLO 1994, p. 56. Pour *c.*535 : BUSOLT 1895, p. 755; SCHULTEN 1945, p. 93, 114; WALTER 1947, p. 31; MERANTE 1970, p. 116, 121; HANS 1983, p. 105; GRAS 1985, p. 446 («vers 535» pour la lapidation des prisonniers phocéens); TRONCHETTI 1988, p. 95; BONDÌ 1990, p. 280; SCARDIGLI 1991, p. 20; MOSCATI 1994a, p. 53. Pour *c.*535-530 : BRIQUEL 1993, p. 217. Pour *c.*530 : FINLEY 1968, p. 42; BARCELÓ 1988, p. 145. Pour 525 : PICARD & PICARD 1982, p. 19.

357 Au-delà, c'est la datation de l'ensemble des événements qui se sont produits dans l'aire anatolienne qui est concernée, notamment celle de la prise de Sardes autour de laquelle est construite la cohérence chronologique de la narration; ANTONELLI 1997, p. 81.

358 GRAS 1985, p. 425-475; plus brièvement, CRAHAY 1956, p. 80-81; JEHASSE 1962, p. 249-251.

359 Spéc. GRAS 1985, p. 446-469 (repris par DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991, p. 253). Sur Mézence, LA PENNA 1987; aussi DUMÉZIL 1976.

360 MOREL 1975, p. 859.

361 MUSTI 1966; PUGLIESE CARRATELLI 1970; MOREL 1970; 1975, p. 858-861; 1982, p. 484; JOHANNOWSKY 1982; GRAS 1985, p. 423-425; aussi TRÉZINY 1994, p. 121.

362 C'est à une installation massive de Phocéens (1 600 chefs de famille) en 540 que songe GRAS 1985, p. 424; aussi MOREL 1982, p. 484; ROUILLARD 1991, p. 240.

363 Tessons trouvés par M. Napoli (NAPOLI 1966; aussi VALLET & VILLARD 1966, p. 181-182, 183; MOREL 1966, p. 395 + n. 59; p. 400-401, 419; MERANTE 1970, p. 120 + n. 83; ASHERI 1988a, p. 360; SCARDIGLI 1991, p. 36, n. 66), publiés par VILLARD 1970, et qui semblent être restés isolés depuis lors (MOREL 1975, p. 860). De là l'opinion de BATS 1994, p. 137, «en définitive rien dans le mobilier recueilli ne permet d'envisager une occupation antérieure à *ca.* 540».

364 MOREL 1970, p. 134; 1975, p. 860. Pour une réflexion sur la notion d'*emporion* en relation avec la colonisation phocéenne, LEPORE 1970, p. 29-41; MOREL 1982, p. 494-495. De

fréquenté non seulement par les Phocéens mais aussi par d'autres Grecs ? Les pièces du dossier archéologique de la Vélia archaïque, d'inégale valeur, posent de nombreux problèmes d'interprétation[365].

Mais c'est aussi à un aspect dont ne parle pas Hérodote que se sont attachés les chercheurs modernes : les conséquences supposées de la bataille dans le cadre de la constitution de «zones d'influence». Avant d'envisager divers points de vue, on remarquera que la question a intéressé les spécialistes de différents domaines qui, tout en soulignant la dimension méditerranéenne du dossier, l'ont chacun abordé avec leur expérience propre et les acquis de leur matière de prédilection : histoire phénicienne et punique, histoire grecque, études phocéennes, histoire locale[366], étruscologie[367]...

Selon une thèse ancienne, la victoire cadméenne d'Alalia fut une défaite pour les Grecs[368] et se solda par l'écroulement de la puissance phocéenne[369]. Parallèlement, les Étrusques se seraient alors emparés de la Corse[370] et les Carthaginois de la Sardaigne[371]. Selon certains même, les véritables bénéficaires d'Alalia auraient été les seuls Carthaginois qui se seraient trouvés en position de force par rapport à leurs alliés; en concomitance avec Alalia, on assisterait à une chute généralisée des

---

façon générale, BRESSON & ROUILLARD (éds) 1993; ROUILLARD 1995a; aussi MELE 1979.

365 *Cf.* toutefois les recherches entreprises par la Surintendance de Salerne en collaboration avec l'Institut Archéologique autrichien; KRINZINGER 1986; 1987; 1990; GRECO & KRINZINGER (éds) 1994; aussi BENCIVENGA TRILLMICH 1990.

366 La «perspective insulaire, modeste mais peut-être féconde» dont parle JEHASSE 1962, p. 241.

367 Dans les études étrusques, dans lesquelles le débat s'est surtout focalisé sur la chute des Tarquins à Rome, il n'y a pas de «grande tradition» faisant d'Alalia un moment-pivot. Toutefois COLONNA 1989, p. 367, «se c'è stato un tornante nella storia del Tirreno, prima delle guerre puniche, esso va riconosciuto nella battaglia del Mare Sardo» (aussi p. 371); pour ce chercheur Alalia signifie un redéploiement de l'activité étrusque vers le Nord et une domination de ceux-ci sur la mer Tyrrhénienne, un «momento storico di grande splendore» (p. 372).

368 Ainsi CRAHAY 1956, p. 80, n. 4, «En fait, pour les Phocéens, nous ne voyons qu'une cuisante défaite sans la moindre apparence de victoire»; aussi HUS 1976, p. 245; BAURAIN 1997, p. 312.

369 Par exemple, BOSCH GIMPERA 1950, p. 43; DEL CASTILLO 1994, p. 53.

370 La source principale est DIOD. V 13, 3-5 dont le texte soulève une série de difficultés (notamment, Alalia y est confondue avec Calaris); JEHASSE 1962, p. 274-276, 281-282 (ainsi, ce jugement sur le témoignage de Diodore, p. 275, «il est déparé de bévues si énormes et malgré tout si liées qu'elles défient toute correction»); GIGANTE 1966, p. 299, n. 23 («notoriamente corrotto»); ASHERI 1988a, p. 359 («succinto ed errato»). Sur un abandon aux Étrusques, par exemple, CLERC 1905, p. 336; WALTER 1947, p. 31-32; TSIRKIN 1983, p. 216; COLONNA 1989, p. 367; SCARDIGLI 1991, p. 20; BRIQUEL 1993, p. 68; AMADASI GUZZO 1995, p. 670.

371 Par exemple, MOMIGLIANO 1936, p. 390; GIGANTE 1966, p. 300; HUS 1976, p. 246; HUß 1985, p. 64; COLONNA 1989, p. 367; SCARDIGLI 1991, p. 20; BRIQUEL 1993, p. 68. Sur l'abandon de la Sardaigne comme prix payé par les Étrusques aux Carthaginois, COLONNA 1989, p. 368.

importations étrusques en Sardaigne, signe de ce que Carthage reprendrait à son profit, en marginalisant les anciennes fondations phéniciennes de l'île, les étroites relations tissées avec les cités d'Étrurie[372]. Une illustration de cette position dominante serait fournie par les lamelles de Pyrgi, rédigées en étrusque et en punique et datées des débuts du Ve s.; d'après certains, celles-ci indiqueraient une influence de Carthage sur les milieux officiels de la ville de Caeré, voire une véritable supériorité des Carthaginois sur les habitants de cette cité[373]. Ceci ne trouve pas d'écho dans le texte d'Hérodote qui met Carthaginois et Étrusques sur le même pied.

Une autre tendance consiste à voir dans la bataille un affrontement aux conséquences positives pour les Phocéens, ou à tout le moins sans répercussions néfastes pour eux[374]. Cette thèse va souvent de pair avec une conception d'Alalia comme n'ayant été qu'un épisode limité, un fait divers qui n'aurait eu d'autre portée que régionale et n'aurait entraîné aucun bouleversement notable en Méditerranée occidentale au VIe s.[375].

Une clé de ce dossier réside dans les fouilles d'Alalia. Plus précisément, celles-ci confirment-elles ou infirment-elles un abandon après la bataille de la mer sardonienne ? Le site sur la côte orientale de la Corse, a fait l'objet de fouilles, toujours en cours, auxquelles sont attachés les noms de J. et L. Jehasse[376]. Selon ceux-ci, les premiers résultats archéologiques, il y a vingt-cinq ans, suggéraient au moins un certain maintien des Phocéens

---

372 BONDÌ 1990, p. 280; déjà MOSCATI 1985, p. 267, «Nella seconda metà del VI secolo, una forte reduzione delle importazioni di ceramiche greche ed etrusche corrisponde (e la coincidenza può essere significativa) alla fase bellica che vede la conquista cartaginese in Sardegna». Aussi AMADASI GUZZO 1992, p. 99, «È possibile que lo scontro si sia prodotto non solo per la concorrenza commerciale causata dalla nuova presenza greca, ma anche per l'instaurarsi del nuovo predominio di Cartagine in Occidente»; 1995, p. 669, «Cette même période voit l'affirmation progressive de la puissance de Carthage par rapport aux autres colonies phéniciennes».

373 HEURGON 1966; BONDÌ 1983, p. 93; 1990, p. 280-281; AMADASI GUZZO 1992, p. 99 (avec des nuances). Sur le fait que le ton des lamelles trahirait des relations inégales, WHITTAKER 1978, p. 88.

374 BENOIT 1961, p. 169 (cité par GRAS 1972); CARCOPINO 1962, spéc. p. 14; LÉVÊQUE 1995, p. 15. Synthèse rapide (avec bibliographie) chez ROUILLARD 1991, p. 241-242.

375 VILLARD 1960, p. 84, n. 8; JEHASSE 1962; HEURGON 1965, p. 93; MOREL 1966, p. 419; 1975, p. 895; PUGLIESE CARRATELLI 1966, p. 162; GRAS 1972, p. 698-699; COOK 1982, p. 214 («But if the Phocaeans ceased to exist as a power, their colonies remained»); CLAVEL-LÉVÊQUE 1985, p. 127; BARCELÓ 1988, p. 103; 1989, p. 32.

376 *Cf. Chroniques archéologiques*, de J. Jehasse dans *Gallia*, à partir de 1958; JEHASSE 1962, p. 282-284; 1976; JEHASSE & JEHASSE 1982; 1985; 1987. Aussi BENOÎT 1961, p. 159-170; CARCOPINO 1962, p. 11-15; VALLET & VILLARD 1966, p. 186, n. 59; MOREL 1966, p. 394-395 + n. 57-58; p. 399 + n. 68-69; 1975, p. 861; CLAVEL-LÉVÊQUE 1974, p. 909; GRAS 1984; 1985, p. 407; HUß 1985, p. 64, n. 58; DEBERGH 1989, p. 42-43; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991, p. 240-241; LIPINSKI 1992.

après la bataille[377]. Aujourd'hui, encore, ils soulignent combien les fouilles révèlent une continuité de vie depuis la préhistoire. À la vérité, cette continuité, y compris entre 540 et 500, est un thème constamment repris par J. Jehasse, mais, comme le remarque M. Gras, «Malheureusement, aucun élément ne nous permet de savoir ce que signifie cette 'continuité' : un certain nombre de familles sont peut-être restées sur place avec la population servile. Mais nous ne pouvons en dire plus, encore qu'il faudrait être sûr de l'exacte signification de l'absence de tombes antérieures à 500 dans la nécropole (argument *e silentio* ou non ?)»[378]. Cette incertitude quant aux fouilles d'Alalia[379] est assurément dommageable, et il faut garder à l'esprit les propos que tenait en 1975, au sujet de la question de l'occupation du site après 540, J.-P. Morel : «Sans doute y a-t-il là une des principales énigmes encore non résolues de l'histoire des Phocéens d'Occident ?»[380].

C. *Les leçons d'Alalia*

Manquant de moments dits «clés» pour l'histoire de la Méditerranée occidentale archaïque, poussés aussi par l'a priori que les relations entre Grecs et Carthaginois n'ont pu qu'être ponctuées d'affrontements, les chercheurs se sont emparé des quelques lignes d'Hérodote, dans lesquelles ils ont vu la trace d'un «événement». En conséquence, le texte hérodotéen a été le plus souvent envisagé seulement en tant que témoignage historique et, alors même qu'Alalia devenait un jalon de plus en plus fréquemment

---

377 Déjà CLERC 1905, p. 335, «Toutes ces trouvailles indiquent qu'Alalia ne fut pas complètement abandonnée par les Grecs après leur défaite sur mer»; aussi CLAVEL-LÉVÊQUE 1985, p. 127; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1985, p. 376.

378 GRAS 1985, p. 422. Pour un même scepticisme face aux opinions de J. Jehasse, TSIRKIN 1983, p. 216.

379 Il n'est pas inutile de reproduire les critiques adressées à JEHASSE 1962 par VALLET & VILLARD 1966, p. 186, n. 59, «Les arguments archéologiques avancés pour affirmer la persistance de l'habitat grec après 535 ne nous semblent pas absolument décisifs (...); nous ne sommes pas sûrs que le site ne soit pas resté désert pendant une quarantaine d'années après Alalia, et qu'il n'ait pas été ensuite réoccupé par des Étrusques plutôt que par des Grecs : les quelques fragments attiques à figures noires qui nous ont été signalés par J. Jehasse semblent, lorsqu'ils ne sont pas antérieurs à 535, se placer à peu près tous avant 480; il en est de même pour la coupe du peintre de Panaitios (JEHASSE, *Aléria grecque et romaine*, 2e éd., p. 10-11, fig. 2) qui est assez tardive dans l'œuvre du peintre (aucun autre fragment à figures rouges de style sévère n'a été recueilli). Un matériel de ce genre pourrait d'ailleurs fort bien correspondre à une occupation étrusque, car, que trouve-t-on au début du Ve siècle sur les sites étrusques, sinon de la céramique attique, quelques imitations étrusques à figures noires et des vases en *bucchero pesante* gris; or J. Jehasse nous signale la présence de quelques fragments de cette catégorie (fouille de 1963, stratigraphie D, couche 4, str. 34c et d)».

380 MOREL 1975, p. 861; aussi LEPORE 1970, p. 25. De même, DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991, p. 240, estime que pour la période concernée, Alalia est mieux connu par Hérodote que par l'archéologie.

signalé et acquérait de la célébrité, le récit sur lequel cette réputation reposait a été régulièrement négligé.

Parallèlement, des efforts ont été déployés pour étoffer le dossier. Pour ce qui regarde l'exploitation des sources littéraires, M. Gras a vu des allusions à la bataille dans des textes, remontant à des auteurs aussi divers et éloignés les uns des autres qu'Antiochos, Thucydide, Pausanias et Trogue/Justin. J'ai exposé en quoi cet essai laisse sceptique. Certes, je ne dis pas que les passages en question ne soient pas en quelque mesure à rapprocher : seulement, leur dénominateur commun ne semble pas être Alalia, mais bien les Phocéens (encore doit-on exclure JUST. XVIII 7, 1, qui paraît étranger à cette problématique), et, dans ce cadre, on pourrait encore leur ajouter d'autres extraits, de Sénèque, du pseudo-Scymnos, d'Hygin...[381]. Assurément, tous présentent des contradictions[382] : selon Antiochos, les Phocéens allèrent en Corse et à Marseille, puis à Vélia; Hérodote leur fait suivre un itinéraire Phocée - Oinousses - Alalia - Rhégion - Vélia; Sénèque les envoie en Corse, puis à Marseille; le pseudo-Scymnos semble inférer qu'ils fondèrent Vélia depuis Marseille; Pausanias les associe à la fondation de Marseille; Ammien Marcellin et Hygin présentent comme simultanées les fondations de Marseille et de Vélia. Si on les aborde en termes d'histoire événementielle, on ne distingue pas comment «reconstruire» les faits, ce qui s'explique notamment par la confusion qui s'est installée dans une tradition historiographique où le souvenir des migrations phocéennes était lointain et qui se raccrochait, pour l'évoquer, à des lieux communs littéraires, comme celui de la colonisation qui ne réussit qu'après une série de tentatives malheureuses. Pourtant, à travers la disparité des témoignages, une image semble s'imposer, celle de la dissémination des fugitifs phocéens et de la variété de leurs destinations; les textes ne rendent pas compte d'«un» itinéraire suivi par les Phocéens, mais de plusieurs, et l'ensemble traduit leur désarroi et leurs malheurs, thèmes qui, du reste, dominent la digression qu'Hérodote leur réserve.

D'autre part, on a rattaché Alalia à des contextes historiques plus amples, nourris d'archéologie, oscillant entre considérations locales et prise en compte des «grands équilibres» en Méditerranée occidentale. Ceci apparaît particulièrement si on envisage comment Alalia a été encadrée dans un discours global sur les entreprises phocéennes, notamment en relation avec le rôle joué par Marseille[383].

---

381 Ces textes sont cités à propos du passage d'Antiochos de Syracuse, *supra*, n. 241, 247.
382 Bilan chez BATS 1994, p. 141.
383 Spéc. BATS, BERTUCCHI, CONGÈS & TRÉZINY 1992.

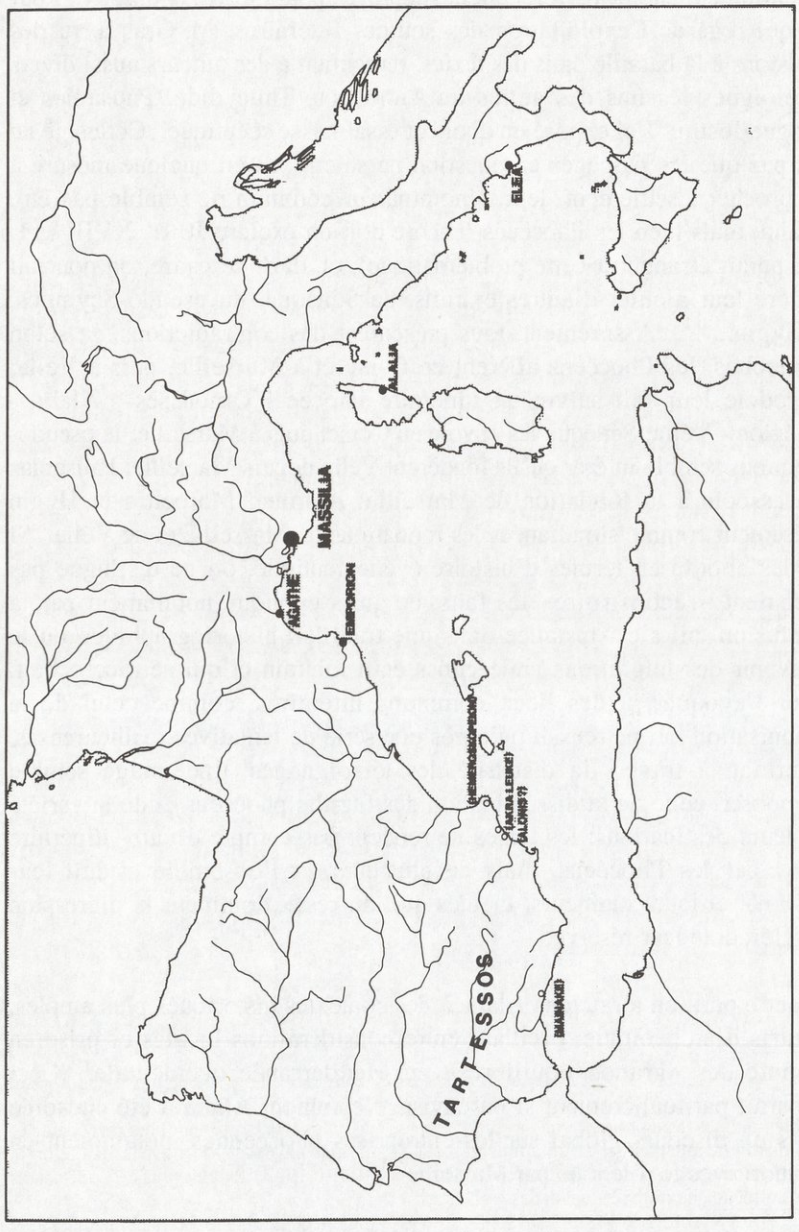


Fig. 7. – La «colonisation phocéenne» en Méditerranée occidentale : établissements sûrs (•) et supposés (o) (carte NIEMEYER 1988-1990, p. 275).

À cet égard, deux théories contradictoires se sont développées. J.-P. Morel les évoque dans son premier bilan des études phocéennes en 1966[384] :

– d'une part, il y a ceux qui estiment que les Phocéens furent «écrasés en 540 par les Puniques et les Étrusques» et n'atteignirent «qu'au IVe siècle, à Marseille, une réelle prospérité»; cette théorie supporte du reste une variante[385] : soit Alalia est une défaite qui arrête brutalement toute l'expansion phocéenne, soit ses conséquences se seraient surtout fait sentir dans le Sud de l'Espagne tandis que Marseille et Emporion auraient vu leur développement favorisé;

– d'autre part, on trouve ceux qui montrent «les Phocéens dans les mers d'occident vers 600, par la mer Tyrrhénienne et le golfe du Lion, prospérant rapidement à Marseille et de là essaimant en force vers la Provence, le Languedoc, l'Espagne; établissant à Alalia moins une escale qu'une véritable cité, et fondant Vélia pour un nouvel afflux de population plutôt que pour une horde de rescapés; tenant tête victorieusement aux Carthaginois, affirmant leur influence en Étrurie après leur 'victoire à la cadméenne' d'Alalia...»[386].

Entre ces deux théories, J.-P. Morel marque sa préférence pour la seconde. Il s'agirait alors de ne pas surévaluer Alalia; on pourrait, à la limite, considérer les relations entre les peuples comme peu affectées par la bataille, tout en admettant que les Phocéens ont abandonné le site ou même qu'ils ont essuyé une défaite.

Quelques années plus tard, V. Merante[387], qui utilise à plusieurs reprises les conclusions du fascicule de la revue *Parola del Passato* (1966), *Velia e i Focei in Occidente*[388], dans lequel figure le bilan de J.-P. Morel évoqué ci-dessus, s'étonne que, si Alalia a été une catastrophe pour les Phocéens (donnée qu'il tire d'Hérodote), ceux-ci, dans les années qui suivent, prospèrent en Méditerranée (donnée qu'il emprunte aux études phocéennes). Il imagine en conséquence que la défaite subie à Alalia a été compensée par un succès. Ceci le conduit à inverser l'ordre habituellement accepté pour la succession des événements : a) les

---

384 MOREL 1966, dont je ne retiens que les aspects qui concernent directement Alalia. Cet article est cité de préférence à MOREL 1975, car dans ce dernier l'auteur aborde les problématiques d'un point de vue davantage détaché du poids de l'historiographie précédente et de l'histoire événementielle (notamment p. 895, sur la «nécessité de ne pas exagérer la signification des événements militaires»). Quant à MOREL 1982, il s'agit plus de conclusions d'un colloque que d'un réexamen des problèmes.

385 Ainsi VALLET & VILLARD 1966, p. 166-167, parlent de «trois thèses fondamentales».

386 MOREL 1966, p. 417-418.

387 MERANTE 1970, spéc. p. 115-126.

388 AA. VV. 1966.

Carthaginois, alliés aux Agylléens, remportent, au cours d'une opération de police internationale, une victoire sur les pirates phocéens; b) à la suite de ce succès, les Carthaginois s'enhardissent et envisagent une opération de plus grande envergure contre les Phocéens de Marseille; ils concentrent des forces en Sardaigne sous le commandement de Malchus; c) les Phocéens attaquent l'armada de celui-ci et lui infligent une retentissante défaite (à laquelle ferait aussi allusion THUC. I 13); d) ce revers a non seulement des retombées intérieures (exil de Malchus), mais affaiblit Carthage sur la scène internationale, ce qui explique aussi les tentatives de Dorieus (*infra*, chapitre IV).

C'est une nouvelle séquence événementielle qui est élaborée ici, et on verra surtout dans son existence un indice de ce que, posée en termes «traditionnels», la question admet un large éventail d'interprétations. En outre, ce qui sous-tend la théorie de V. Merante, est le «contesto del conflitto foceo-punico nel Mediterraneo occidentale»[389], une conception d'un affrontement de «blocs» qui est de plus en plus contestée, de sorte qu'en définitive sa reconstruction laisse l'impression d'un effort pour introduire de «nouvelles données» (celles des études phocéennes) dans un «vieux schéma».

En 1983, J.B. Tsirkin souligne que la question de l'ampleur de la bataille d'Alalia s'est souvent résumée à une alternative : «Must we consider these events as an act of the universal drama or were they but a local incident, the response of the Etruscans and Carthaginians to the 'regional' piracy of the Phocians ?»[390].

Il se propose de concilier ces deux vues : pour lui, la bataille d'Alalia est un affrontement limité, mais qui s'inscrit dans un conflit à l'échelle méditerranéenne[391]. Les étapes en seraient : a) une guerre entre Carthaginois et Phocéens au moment de la fondation de Marseille – sur la base de quatre textes : THUC. I 13, 6; PAUS. X 8, 6 et 18, 7; JUST. XLIII 5, 2 – se solde par la victoire des Marseillais (*c*.580); b) ce moment correspond avec une thalassocratie phocéenne qui, à moyen terme, met à mal les bons rapports entre Phocéens et Étrusques, lesquels jusqu'alors commerçaient librement avec la Gaule (comme l'indiquerait le site de Saint-Blaise considéré comme une fondation étrusque); c) voulant pousser

---

389 MERANTE 1970, p. 126.

390 TSIRKIN 1983, p. 209.

391 TSIRKIN 1983 (par exemple, p. 219, «So it seems that the battle of Alalia was but an episode of a warfare on a large scale»; p. 220, «Thus the battle of Alalia should be viewed in the broad context of the events in the Western Mediterranean of the forties-thirties of the 6th century B.C.», «So the battle of Alalia seems to be but an event of a huge warfare on a large scale»).

leur avantage, les Phocéens fondent Alalia, mais aussi, en Italie, Pise; d) la menace que font peser Alalia et Pise sur les contacts des Étrusques avec la Gaule provoque un état de guerre; la tension est accrue par l'arrivée à Alalia de fugitifs de Phocée qui transforment cet établissement en centre majeur; e) tout ceci conduit les Étrusques – au premier rang desquels les habitants de Caeré – à agir militairement contre les Phocéens, conjointement avec les Carthaginois auxquels ils étaient liés par des traités et qui possédaient sans doute une factorie dans l'un des ports de Caeré au nom révélateur : Punicum; f) dans ce contexte s'inscrit la bataille d'Alalia, qui débouche sur l'abandon du site par les Phocéens; g) mais la Corse n'est pas la seule à être impliquée dans les hostilités : en Gaule, les Marseillais prennent le contrôle de Saint-Blaise; en Italie, les Étrusques s'implantent à Pise et la guerre menée sous Servius Tullius par Rome, dont les relations d'amitié avec Marseille sont connues, contre des villes étrusques dont Caeré[392] s'expliquerait par le même contexte; h) en somme, la bataille d'Alalia s'insère dans une confrontation d'influences dans l'Ouest méditerranéen, confrontation qui entraînera en Extrême-Occident le blocus du détroit de Gibraltar par les Carthaginois, tandis que la défaite phocéenne permet à Carthage de conquérir et de coloniser la Sardaigne; le conflit ainsi défini, s'il a pour enjeu la distribution et la consolidation de sphères d'influence, n'a pas pour autant de caractère national ou ethnique : les Grecs, notamment, apparaissent divisés, particulièrement en Grande-Grèce où les Chalcidiens sont du côté des Phocéens et de Rome (dirigée alors par une dynastie étrusque), tandis que les Achéens font cause commune avec les Étrusques de Caeré et les Carthaginois.

À cette reconstruction, on peut opposer plusieurs objections : que sait-on exactement de la guerre menée par Rome sous Servius Tullius contre des Étrusques et la longueur que lui prête Denys d'Halicarnasse – vingt ans – est-elle compatible avec un conflit dont les données semblent changer brusquement avec la victoire d'Alalia ? l'idée d'une entente forte entre Rome et Marseille ne dépend-elle pas trop du témoignage de Trogue/Justin qui pourrait vouloir servir la cause de Marseillais qui avaient eu le tort de soutenir Pompée contre César ? à propos de Saint-Blaise, l'existence d'un commerce étrusque organisé en Gaule méridionale avant la fondation de Marseille est-elle suffisamment établie[393] ? est-il encore fondé d'imaginer un blocus de Gibraltar par Carthage[394] ?... En somme, l'intérêt de cette théorie ne réside pas tant dans ses conclusions

---

[392] DH, *AR* IV 27. LIV. IV 61, 1, mentionne également Artena qui appartenait à Caeré et aurait été détruite par des rois de Rome.

[393] BATS 1994, p. 136, en doute. Sur les Étrusques à Saint-Blaise, BOULOUMIÉ 1982; 1984.

[394] *Infra*, p. 244-245, 247.

que dans ses présupposés méthodologiques et idéologiques. D'abord, on observe ici une tentative de «collage» pour ainsi dire «alternative» à celle de M. Gras dont elle se différencie sur des points essentiels : pour J.B. Tsirkin, les Marseillais ne participent pas à Alalia et les Phocéens y essuient une défaite. Mais, si les conclusions diffèrent, la démarche est similaire, qui consiste à utiliser le récit d'Hérodote comme un «noyau» auquel on accroche d'autres informations relatives à la même époque : M. Gras agit de la sorte avec un certain nombre de textes littéraires et avec le dossier archéologique de Delphes; les textes que produit J.B. Tsirkin concernent davantage les Étrusques et les dossiers qu'il fait valoir sont ceux de Saint-Blaise et Pise.

Ensuite, J.B. Tsirkin, en considérant la conquête de la Sardaigne par les Carthaginois comme une conséquence d'Alalia, se démarque d'une opinion – elle aussi frappée du sceau de l'hypothèse – qui fait remonter la mainmise carthaginoise sur l'île à l'époque (fort proche, il est vrai) des campagnes de Malchus (*supra*)[395]. Ainsi l'image qu'on se fait d'un événement dépend de la perspective dans laquelle on l'insère; pour J.B. Tsirkin, qui ne cite pas Malchus, Alalia «hérite», dans le cadre de la conviction qu'il existe un expansionnisme carthaginois, de la fonction dont est, dans d'autres ouvrages (émanant souvent de spécialistes de Carthage), investi le général carthaginois.

Enfin, la thèse de J.B. Tsirkin doit beaucoup à une conception de «blocs» – la notion de bloc ethnique est remplacée par celle de groupes d'intérêts – qui s'opposent et se partagent des zones d'influence, vue dont le succès dans les études contemporaines se justifie sans doute en partie par la situation géopolitique héritée de la Seconde Guerre Mondiale.

En 1991, encore, A.J. Domínguez Monedero revenait sur le sujet, en s'intéressant aux répercussions de la bataille d'Alalia[396] : a) pour Marseille, l'auteur, qui, après M. Gras, admet que la cité a pris part aux opérations, estime que la bataille s'avéra en définitive fort avantageuse (dossier de Saint-Blaise, «fondation» de Lattes, augmentation de la céramique ionienne en Sardaigne); b) pour les Étrusques de Caeré, elle ne fut pas défavorable; on observe certes un recul, menant à une disparition, du commerce étrusque en Gaule, mais ceci peut tout aussi bien être imputable au développement de Marseille qu'à la bataille d'Alalia elle-même; pour le reste, les aspects positifs ne manquent pas : élimination des Phocéens d'Alalia, contacts avec Carthage et avec Delphes; la situation

---

[395] Cette idée se trouve également (dans la perspective d'une discussion sur Alalia) chez un spécialiste de l'histoire étrusque : COLONNA 1989, p. 367.

[396] DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991.

paraît plutôt propice comme le montre la restructuration du sanctuaire de Pyrgi à partir de 510; toutefois on constate une réorientation commerciale des centres de l'Étrurie vers la vallée du Pô; c) pour les survivants phocéens de la bataille, celle-ci débouche sur la fondation de Vélia; d) pour Alalia même, le site devient un lieu où se côtoient plusieurs communautés : Phocéens qui sont restés sur place, Corses, nouveaux arrivants Étrusques; e) pour les Carthaginois, Alalia marque le début d'une ère qui les voit davantage portés à intervenir en Méditerranée; f) pour les Phocéens en Espagne, on observe une chute du flux de céramique grecque vers Tartessos (exemple de Huelva); il s'ensuit un redéploiement des activités d'Emporion vers le Sud de la péninsule. Sur la base de ces observations, A.J. Domínguez Monedero adopte une position médiane : si Alalia ne fut pas la catastrophe qu'on a parfois voulu y voir, on ne peut non plus la réduire à un banal épisode de répression de la piraterie[397].

Dans sa contribution, A.J. Domínguez Monedero ne raisonne pas en termes de blocs qui s'affrontent, mais souligne combien à l'époque envisagée les intérêts économiques des uns et des autres étaient liés. L'affrontement d'Alalia, pour lequel Hérodote mentionne trois adversaires, lui paraît parfaitement approprié à illustrer cette vue. Du reste, c'est vers une autre zone encore que converge sa reconstruction : l'Espagne. Sa thèse est qu'il est difficile de croire à des relations directes et durables entre les Étrusques et la péninsule Ibérique au-delà du premier quart du VI[e] s.; pour lui, «los materiales etruscos o los aspectos culturales y artísticos 'etrusquizantes' posteriores a ese momento detectables en la Península hay que atribuirlos al comercio helénico (preferentemente incluso que al púnico)»[398]. Pour cela, il a intérêt à montrer des Grecs entreprenants en Espagne et il souligne en conséquence combien fut considérable l'activité d'Emporion, qu'il met en relation avec Alalia. En somme, cette bataille devient le symbole du dynamisme phocéen :

> por lo que se refiere a la batalla del mar Sardo, es la responsable directa de la expansión comercial y cultural emporitana en tierras peninsulares, al haber liberado toda una serie de recursos culturales y humanos que se hallaban contenidos en la algo menos de la mitad de la población de Focea que, huyendo de los persas, inundó y fecundó el Mediterráneo Occidental[399].

Ce lien entre Alalia et le regain d'activité phocéenne suppose l'acceptation de l'hypothèse de M. Gras. Cette position se retrouve en 1994 chez

---

397 Spéc. DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991, p. 269.
398 DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991, p. 272.
399 DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991, p. 272.

M. Bats :

> Aux cohérences chronologiques, historiques et géographiques relevées par M. Gras, j'en ajouterai une autre, de pure méthodologie : nos reconstructions de l'histoire antique reposent avant tout sur le concept général de vraisemblance historique : pourquoi faudrait-il au-delà de toute vraisemblance faire l'hypothèse d'une victoire inconnue des Phocéens de Marseille sur les Carthaginois ? J'avais jusqu'ici accepté la non-participation des Massaliètes à la bataille d'Alalia. Je crois que c'était par trop négliger la force de l'apport de réfugiés de Phocée à Marseille et la fonction de Marseille comme antenne dans le réseau phocéen[400].

Et c'est encore sur les traces de M. Gras que marche, en 1997, L. Antonelli, dont les positions sont très proches de celles de A.J. Domínguez Monedero, avec lequel il partage le souci d'intégrer l'Espagne à sa reconstruction[401]. C'est sous sa plume, peut-être, qu'on réalise à quel point la solution apportée par M. Gras (dans le contexte, il faut le rappeler, de la discussion des offrandes de Delphes) est commode : permettant d'échapper à la conception d'affrontement entre blocs (L. Antonelli rejette l'idée d'un blocus de Gibraltar), elle offre à l'«événement» un cadre, celui des entreprises phocéennes (de Marseille à l'Espagne, en passant par la Corse), propre à satisfaire un chercheur désireux d'inscrire sa réflexion dans une dimension «méditerranéenne» :

> La portata del conflitto ... sembra essere decisamente regionale : ciò non toglie ... che lo scontro possa andare inquadrato nell'ambito di una contrapposizione di interessi più vasta, i cui riflessi si scorgono anche nell'estremo occidente[402].

Il n'est pas mon propos de discuter le panorama de la présence phocéenne qu'offrent, sur la base d'arguments solidement pesés, A.J. Domínguez Monedero, M. Bats ou L. Antonelli. Je ne pense pas cependant que celui-ci ait besoin pour être accepté d'être mis en relation avec Alalia. Car si le témoignage d'Hérodote ne peut être utilisé pour conforter l'image d'un choc entre deux blocs antagonistes, il n'est guère plus légitime de le solliciter pour dresser un tableau de l'expansion phocéenne, spécialement en Extrême-Occident : dans son texte, le seul où Alalia est cité, ne figure ni Marseille, ni Emporion, et si Tartessos apparaît, c'est avant que soit mentionnée la bataille et non pas à propos des conséquences de celle-ci. Si l'idée d'une Méditerranée des échanges est assurément moins surannée que celle d'affrontements entre blocs, il reste artificiel de se servir du passage hérodotéen pour la fonder.

---

400 BATS 1994, p. 145.
401 ANTONELLI 1997, spéc. p. 117-118.
402 ANTONELLI 1997, p. 118, n. 48.

Au total, le survol des différentes contributions, pour ce qui concerne en tout cas l'exploitation d'Hérodote et le cas précis d'Alalia (je ne me place plus ici du point de vue «phocéen»), montre combien la diversité des opinions doit à des modes et à des variations dans l'a priori avec lequel on aborde le dossier. À cet égard, les enseignements qui sont tirés de l'archéologie n'apparaissent pas moins contrastés que ceux que livrent les témoignages littéraires, et il n'y a pas lieu d'opposer des textes anciens, «ambigus et contradictoires» à des recherches sur le terrain dont il faut attendre qu'elles finissent «par endiguer quelque jour la prolifération des hypothèses». Car s'il est vrai que souvent les témoignages anciens ne disent «que ce qu'on veut leur faire dire»[403], force est de constater que l'archéologie elle non plus ne tient pas un seul discours[404].

Pour ma part, il demeure difficile de partager l'idée selon laquelle Alalia consacra un tournant décisif dans les relations gréco-carthaginoises. Comme le souligne C.G. Wagner, il faut rester conscient que les reconstructions modernes tendent à présenter la Méditerranée archaïque comme divisée au couteau en zones d'influence[405], une vue que favorise peut-être aussi le désir de trouver, pour l'Occident, un pendant «barbare» (en l'occurrence les Carthaginois) aux ennemis perses que les Grecs ont rencontrés en Orient[406]. En outre, Alalia est assez symptomatique d'une inclination à simplifier la complexité du fait colonial et à accorder trop de poids au mythe de thalassocraties successives et exclusives[407].

J'insisterai aussi sur l'incidence qu'a sur l'évaluation de l'événement la perspective historique dans laquelle il est inséré. Placée dans un processus d'affirmation de Carthage qui commence avec Pentathlos (parfois avec Malchus) et culmine avec Himère, la bataille d'Alalia est fatalement perçue comme un événement «d'une certaine ampleur». Mais si on renonce à exploiter les épisodes relatifs à Pentathlos et à Malchus à des fins de reconstruction historique à l'échelle méditerranéenne (chapitres I et II) et si on reconsidère la portée de la bataille d'Himère (chapitre VI), le

---

403 Ces citations viennent de MOREL 1966, p. 379. Pour une réflexion spécifique sur le rapport entre étude des sources littéraires et archéologie, MOREL 1975, p. 895-896; 1983a, p. 549-550; 1990.

404 Dans ce sens, LEPORE 1970, p. 19-20.

405 WAGNER 1983, p. 150-161; PLÁCIDO SUÁREZ, ALVAR & WAGNER 1991, p. 107-109. Dans le même sens, MOREL 1975, p. 893-895; 1983a, p. 576; 1995, p. 68; déjà TARRADELL 1967, p. 298.

406 Par exemple, à propos d'Hérodote, ALONSO-NÚÑEZ 1987a, p. 245, «Herodotus was semiconscious of the existence of what we could call in modern terms a Punic-Persian axis threatening the Greek world, though the Carthaginians had not, in Herodotus' mind, the relevance of the Persians».

407 JEHASSE & JEHASSE 1982.

jugement sera plus nuancé.

Ce qui s'impose alors est une Méditerranée «en mouvement», dans laquelle sont amenés à s'illustrer non des blocs bien constitués, mais des groupes d'individus qui agissent en fonction d'intérêts personnels et de circonstances ponctuelles, plutôt que par référence à un intérêt collectif et dans le cadre de grands desseins. En cela, mon analyse des textes peut rejoindre certaines des opinions émises par les chercheurs évoqués ci-dessus (de A.J. Domínguez Monedero à L. Antonelli), mais sans que j'adhère à l'hypothèse de M. Gras.

CHAPITRE IV

LES INFORTUNES DE DORIEUS

Les entreprises du Lacédémonien Dorieus[1] ont été considérées comme une illustration de l'incessant conflit qui, à la fin du VI^e^ et au V^e^ s., aurait opposé les Grecs aux Carthaginois pour l'hégémonie de la Sicile, voire de la Méditerranée occidentale. Le destin de cet homme n'est pas sans offrir des ressemblances avec celui de Pentathlos : comme lui, il se présentait comme un descendant d'Héraclès et il fit une tentative de colonisation (en fait deux, en Afrique et en Sicile) à l'échec de laquelle soit les Phéniciens, soit les Carthaginois sont associés dans les sources littéraires. Hérodote fournit le témoignage le plus ancien et le plus complet, mais le personnage est aussi connu par Diodore et par Pausanias; un texte de Justin est aussi parfois sollicité.

A. *Les textes anciens*

1. *Hérodote V 39-48*

C'est dans une digression du livre V des *Histoires* qu'Hérodote s'intéresse à Dorieus : fils légitime du roi de Sparte Anaxandridas et frère aîné de Léonidas et de Cléombrotos, celui-ci ne succéda pourtant pas à son père. Le trône revint à Cléomène I^er^, fils d'une seconde épouse, mais plus âgé que lui (V 39-41)[2]. Dépité, Dorieus décida de quitter Lacédémone :

> Ὁ μὲν δὴ Κλεομένης, ὡς λέγεται, ἦν τε οὐ φρενήρης ἀκρομανής τε, ὁ δὲ Δωριεὺς ἦν τῶν ἡλίκων πάντων πρῶτος, εὖ τε ἠπίστατο κατ' ἀνδραγαθίην αὐτὸς σχήσων τὴν βασιληίην. Ὥστε ὦν οὕτω φρονέων, ἐπειδὴ ὅ τε Ἀναξανδρίδης ἀπέθανε καὶ οἱ Λακεδαιμόνιοι χρεώμενοι τῷ νόμῳ ἐστήσαντο βασιλέα τὸν πρεσβύτατον

---

[1] Sur celui-ci, NIESE 1905; 1907; COSTANZI 1911; PARETI 1912-1913; DUNBABIN 1948, p. 326-354; WILL 1955-1957; SCHENK VON STAUFFENBERG 1960; MERANTE 1970a; MASTRUZZO 1977; ROOBAERT 1985, p. 11-16; MALKIN 1987, p. 78-81; 1994, p. 192-218; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 552-563.

[2] Aussi PAUS. III 3, 10 - 4, 1. Anaxandridas n'avait pas d'enfant de sa première femme, dont il ne souhaitait néanmoins pas se séparer en dépit des pressions de ses compatriotes; c'est pourquoi, pressé par les éphores et contrairement aux usages spartiates, il prit une seconde épouse. Celle-ci lui donna bientôt un fils (Cléomène), alors que la première épouse devenait elle-même enceinte (elle mit au monde Dorieus, puis coup sur coup Léonidas et Cléombrotos). Sur les circonstances du second mariage d'Anaxandridas, SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 182; MERANTE 1970a, p. 273, 276; TROTTA 1991, p. 55. Dorieus est le père d'Euryanax (HDT. IX 10); sur les prétentions que pouvait faire valoir celui-ci à la succession de Cléomène, MERANTE 1970a, p. 287, 289-291; déjà NIESE 1907, p. 451-452.

Κλεομένεα, ὁ Δωριεὺς δεινόν τε ποιεύμενος καὶ οὐκ ἀξιῶν ὑπὸ Κλεομένεος βασιλεύεσθαι, αἰτήσας λεὼν Σπαρτιήτας ἦγε ἐς ἀποικίην, οὔτε τῷ ἐν Δελφοῖσι χρηστηρίῳ χρησάμενος ἐς ἥντινα γῆν κτίσων ἴῃ, οὔτε ποιήσας οὐδὲν τῶν νομιζομένων· οἷα δὲ βαρέως φέρων, ἀπίει ἐς τὴν Λιβύην τὰ πλοῖα· κατηγέοντο δέ οἱ ἄνδρες Θηραῖοι. Ἀπικόμενος δὲ ἐς τὴν Κίνυπα οἴκισε χῶρον κάλλιστον τῶν Λιβύων παρὰ ποταμόν. Ἐξελασθεὶς δὲ ἐντεῦθεν τῷ τρίτῳ ἔτεϊ ὑπὸ Μακέων τε [καὶ] Λιβύων καὶ Καρχηδονίων ἀπίκετο ἐς Πελοπόννησον (HDT. V 42) (éd. LEGRAND 1961).

Cléomène, à ce qu'on dit, n'était pas sain d'esprit, il avait une pointe de folie; Dorieus, au contraire, était le premier parmi tous ceux de son âge; il pensait bien qu'en raison de son mérite il obtiendrait la royauté. Aussi, plein de cette idée, lorsqu'Anaxandridas mourut et que les Lacédémoniens, observant la loi firent roi l'aîné Cléomène, Dorieus fut-il indigné : ne jugeant pas digne de lui de vivre sous le sceptre de Cléomène, il demanda des hommes aux Spartiates et les emmena coloniser. Il agit ainsi sans demander à l'oracle de Delphes dans quelle terre il irait fonder une colonie, sans satisfaire à aucun des usages. Sous le coup de l'irritation, il partit pour la Libye avec ses navires. Des Théréens lui servaient de guides. Arrivé au pays du Kinyps, il s'établit dans cette contrée, la plus belle de la Libye, au bord d'un fleuve. Mais après en avoir été chassé, la troisième année, par les Libyens Maques et les Carthaginois, il revint dans le Péloponnèse.

Sur le conseil d'un nommé Anticharès[3], avec l'aval, cette fois, de l'oracle de Delphes, il partit ensuite pour la Sicile :

Ἐνθαῦτα δέ οἱ Ἀντιχάρης ἀνὴρ Ἐλεώνιος συνεβούλευσε ἐκ τῶν Λαΐου χρησμῶν Ἡρακλείην τὴν ἐν Σικελίῃ[4] κτίζειν, φὰς τὴν Ἔρυκος χώρην πᾶσαν εἶναι Ἡρακλειδέων αὐτοῦ Ἡρακλέος κτησαμένου. Ὁ δὲ ἀκούσας ταῦτα ἐς Δελφοὺς οἴχετο χρησόμενος τῷ χρηστηρίῳ, εἰ αἱρέει ἐπ' ἣν στέλλεται χώρην· ἡ δὲ Πυθίη οἱ χρᾷ αἱρήσειν. Παραλαβὼν δὲ Δωριεὺς τὸν στόλον τὸν καὶ ἐς Λιβύην ἦγε ἐκομίζετο παρὰ τὴν Ἰταλίην (HDT. V 43) (éd. HUDE 1927).

Là (= à Sparte), un homme d'Éléon, Anticharès, lui conseilla, d'après les oracles de Laïos, de fonder Héracleia en Sicile; la contrée d'Éryx dans son

---

[3] Anticharès d'Éléon (en Béotie, près de Tanagra), inconnu par ailleurs, est un chresmologue; HOW & WELLS 1928, p. 17; CRAHAY 1956, p. 144; KETT 1966, p. 24; MALKIN 1987, p. 28, 79, 90; TROTTA 1991, p. 61, n. 42; aussi SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 188. Selon MALKIN 1994, p. 205-206, il aurait pu être introduit à Sparte par Euryléon. *Cf.* GIANGIULIO 1983, p. 801, «il cresmologo beota Anticare di Eleone, la cui presenza nel Peloponneso è da intendersi all'interno del più ampio contesto costituito dalla presenza a Sparta del culto delle Erinni di Laio, degli Aigeidai e delle tradizioni genealogiche minie che essi detenevano, nonché dalla rinnovata attenzione che al mondo eroico pre-dorico a Sparta si andava ponendo nell'ambito della 'politica achea' inaugurata con la vicenda delle ossa di Oreste».

[4] Telle est la leçon des manuscrits. Pour sa part, LEGRAND 1961, p. 94, n. 3, recourt à la correction Ἡρακλείην γῆν ἐν Σικελίῃ qu'il justifie parce qu' «il n'y avait pas dans le pays d'Éryx, partie occidentale de la Sicile, de ville appelée Héraclée»; aussi COSTANZI 1911; HOW & WELLS 1928, p. 17. Enfin, ROSÉN 1997, p. 25, considère τὴν ἐν Σικελίῃ comme une interpolation.

entièreté était, disait-il, la propriété des Héraclides, Héraclès en ayant fait lui-même l'acquisition. Ayant entendu cela, Dorieus s'en alla à Delphes pour demander à l'oracle s'il pourrait s'emparer de la contrée pour la conquête de laquelle il se disposait à partir; la Pythie lui répondit qu'il s'en emparerait. Dorieus emmena alors avec lui la troupe qu'il avait déjà conduite en Libye, et longea les côtes d'Italie.

En chemin, il aida les Crotoniates à détruire Sybaris. C'est du moins ce que prétendaient les Sybarites. Car les Crotoniates niaient la présence de Dorieus à leurs côtés et affirmaient n'avoir eu dans leur camp d'autre étranger que le devin éléen Callias (V 44-45).

D'Italie, Dorieus gagna la Sicile avec son expédition :

> Συνέπλεον δὲ Δωριέϊ καὶ ἄλλοι συγκτίσται Σπαρτιητέων, Θεσσαλὸς καὶ Παραιβάτης καὶ Κελέης καὶ Εὐρυλέων, οἳ ἐπείτε ἀπίκοντο παντὶ στόλῳ ἐς τὴν Σικελίην, ἀπέθανον μάχῃ ἐσσωθέντες ὑπό τε Φοινίκων καὶ Ἐγεσταίων· μοῦνος δὲ Εὐρυλέων τῶν συγκτιστέων περιεγένετο τούτου τοῦ πάθεος (HDT. V 46) (éd. LEGRAND 1961).

> Avec Dorieus s'étaient embarqués pour fonder avec lui une colonie d'autres Spartiates : Thessalos, Paraibatès, Kélès et Euryléon. Lorsqu'ils furent arrivés en Sicile avec toute la flotte, ils périrent au combat, défaits par les Phéniciens et les Ségestains. Seul des fondateurs de la colonie, Euryléon échappa à ce sort.

Hérodote s'intéresse encore à Euryléon, qui survécut et s'établit à Minoa, colonie de Sélinonte (V 46)[5]. Puis, il signale qu'aux côtés de Dorieus mourut le Crotoniate Philippe fils de Boutakidès : chassé de Crotone pour s'être fiancé à la fille du tyran de Sybaris, Télys, il était parti pour Cyrène et de là avait suivi Dorieus (V 47).

Pour conclure, l'historien tire une «morale» :

> Δωριεὺς μέν νυν τρόπῳ τοιούτῳ ἐτελεύτησε. Εἰ δὲ ἠνέσχετο βασιλευόμενος ὑπὸ Κλεομένεος καὶ κατέμενε ἐν Σπάρτῃ, ἐβασίλευσε ἂν Λακεδαίμονος· οὐ γάρ τινα πολλὸν χρόνον ἦρξε ὁ Κλεομένης, ἀλλ' ἀπέθανε ἄπαις, θυγατέρα μούνην λιπών, τῇ οὔνομα ἦν Γοργώ (HDT. V 48) (éd. LEGRAND 1961).

> Dorieus mourut donc de cette façon. Mais s'il avait supporté de vivre sous le sceptre de Cléomène et s'il était resté à Sparte, il aurait régné sur Lacédémone. Car Cléomène ne gouverna pas tellement longtemps; au contraire, il mourut alors qu'il n'avait pas de fils, laissant une seule fille – elle s'appelait Gorgo.

a. *Les sources d'Hérodote*

En V 42, Hérodote commence sa narration des entreprises de Dorieus : Ὁ

---

[5] Par la suite, Euryléon aida les Sélinontins à se débarasser de leur tyran Peithagoras avant de devenir lui-même tyran de Sélinonte, puis d'y être tué; HACKFORTH 1926, p. 361, 375; RIZZO 1967; MERANTE 1970, p. 129-137; WILSON 1980-1981; LURAGHI 1994, p. 54-56.

μὲν δὴ Κλεομένης, ὡς λέγεται, ἦν τε οὐ φρενήρης ἀκρομανής τε... Les mots ὡς λέγεται ont retenu R.W. Macan, qui les commente par une séquence de courtes interrogations : «At Sparta ? at Delphi ? in the west ? or by the family of Demaratos ? ... Was Hdt. the first to commit the Story of Dorieus to writing ?»[6]. À dire vrai, ces questions valent pour l'ensemble du passage; comme dans le cas de la digression sur les Phocéens (I 162-167), l'excursus sur Sparte où est évoqué Dorieus se présente comme une création d'Hérodote, réalisée à partir d'informations recueillies auprès de sources diverses.

– Pour le début, particulièrement pour la succession d'Anaxandridas, une source spartiate est probable[7]. Ceci dit, si, comme on l'a parfois soutenu (*infra*), le récit sur Dorieus trouve en dernière analyse son origine dans une élaboration émanant de milieux spartiates (et delphiques) favorables à Cléomène et hostiles à Dorieus, l'attaque contre ce dernier n'aurait eu de sens que si ses expéditions malheureuses étaient aussi rapportées. Dans un tel cas la source spartiate n'aurait pas seulement été utilisée pour le début de la digression, mais aussi pour les colonisations en Libye et en Sicile[8].

– Pour la possible participation de Dorieus au conflit entre Sybarites et Crotoniates (V 44-45), on pense qu'Hérodote s'est informé sur place lors de son séjour à Thourioi[9]. Ces lignes semblent même offrir un exemple d'autopsie[10] : quand il mentionne les biens donnés par les Crotoniates à Callias, il précise, en employant la première personne, «les descendants de Callias (en) jouissaient encore de mon temps» (V 45, τὰ καὶ ἐς ἐμὲ ἔτι ἐνέμοντο οἱ Καλλίεω ἀπόγονοι). En tout cas, le passage illustre la pratique hérodotéenne de fournir deux versions – en l'occurrence la sybarite et la crotoniate – sans prendre position. Faut-il pour autant conclure qu'Hérodote s'est informé auprès des deux communautés concernées ? Cela est possible, mais la version de Crotone suppose celle de Sybaris, dont elle est une réfutation[11]. Hérodote aurait donc pu connaître le point de vue sybarite à travers la version crotoniate. Du reste, les rapports entre Crotone et Thourioi (où vécut Hérodote) furent bons jusqu'aux dernières années de la guerre pour la Siritide et, au milieu du V^e^ s., Crotone elle-même paraît avoir mis en avant des motifs politiques

---

[6] MACAN 1895, p. 183.
[7] MACAN 1895, p. 188; LEGRAND 1961, p. 68.
[8] ROOBAERT 1985, p. 12, «l'essentiel de l'histoire de Dorieus semble issu du milieu spartiate». Aussi MERANTE 1970a, p. 284.
[9] HOW & WELLS 1928, p. 18; LEGRAND 1961, p. 168; ROOBAERT 1985, p. 12; PEARSON 1987, p. 111.
[10] GIANGIULIO 1989, p. 192.
[11] GIANGIULIO 1989, p. 195.

de type démocratique et philo-athénien[12]. On a supposé également une source crotoniate à l'évocation de Philippe, fils de Boutakidès, originaire de Crotone (V 47)[13].

– La référence aux oracles, particulièrement à celui de Delphes, joue un grand rôle dans la présentation que fait Hérodote des entreprises de Dorieus. Dès lors, même s'il faut concevoir qu'Hérodote a pu être redevable à une littérature antérieure qui faisait la part belle aux fondations de cités ou aux vies d'hommes illustres[14], on doit se demander si dans ce cas précis ce n'est pas à Delphes que le récit trouve son origine. Cléomène, ce «virtuose de la politique oraculaire», qui entretenait des rapports étroits avec Delphes, n'y aurait pas été étranger : Dorieus, que le récit hérodotéen montre en faute envers l'oracle, était son rival[15]. Mais, à côté de critiques à Dorieus – peut-être aussi destinées à minimiser la responsabilité des cercles dirigeants spartiates dans l'échec de l'entreprise[16] –, la narration hérodotéenne contient des pointes contre Cléomène[17], de sorte qu'on a imaginé un intermédiaire ou un remaniement anti-cléoménien, qui aurait accompagné l'information sur Dorieus, à l'origine favorable à Cléomène, d'un commentaire hostile à ce dernier[18] (son règne, assez controversé, se termina mal[19]). C'est pourquoi on hésitera à conclure qu'Hérodote a directement eu recours à la tradition delphique (qui devait être favorable à Cléomène); il se pourrait aussi qu'il ait utilisé une réélaboration de celle-ci émanant d'une source spartiate hostile à Cléomène et postérieure à sa mort[20]; on n'exclura pas non plus que les traits anti-cléoméniens viennent de l'historien d'Halicarnasse lui-même. Par ailleurs, une référence à l'oracle figurait aussi dans les informations recueillies en Grande-Grèce : les Sybarites disaient que c'était parce qu'il avait été au-delà des préceptes de celui-ci en combattant aux côtés des Crotoniates que Dorieus avait été vaincu (V 45). Autrement dit, tout ce qu'écrit Hérodote sur l'oracle pourrait venir de ses sources spartiates et/ou italiennes (même si, tenant compte de la place de Delphes dans son œuvre,

---

12 GIANGIULIO 1989, p. 202-203.

13 LEGRAND 1961, p. 168.

14 LASSERRE 1976; DARBO-PESCHANSKI 1987, p. 74-83.

15 CRAHAY 1956, p. 161-181 (p. 180, pour la citation); aussi p. 144. Dans le même sens, FORREST 1968, p. 86.

16 MERANTE 1970a, p. 284, 293.

17 ROOBAERT 1985, p. 12-13.

18 CRAHAY 1956, p. 144, 181. Pour un cas parallèle, VIVIERS 1987, à propos du récit relatif aux Philaïdes et à la Chersonèse de Thrace, passage dans lequel une information globalement pro-cimonienne est mêlée de traits anti-cimoniens (avec une distinction entre «version officielle» et «vulgate»).

19 HDT. VI 74-75; SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 182, 192; CARLIER 1977, p. 65-84; HART 1982, p. 124-137.

20 GIANGIULIO 1989, p. 194, n. 107.

un contrôle de celles-ci auprès d'une source delphique reste possible).

En somme, s'il est opportun de ne pas sous-estimer le nombre d'autorités dont Hérodote fait usage, on évitera tout autant un excès inverse qui consisterait à voir son œuvre comme un centon[21] et à postuler un recours à une nouvelle source chaque fois que l'action change de lieu. Pour ce qui concerne Dorieus, on pourrait (abstraction faite de l'indéniable composante delphique) limiter à deux les sources qu'exploite l'historien d'Halicarnasse : l'une spartiate et l'autre en Grande-Grèce, de préférence crotoniate.

b. *Le passage sur Dorieus*

Dans une narration centrée autour de la révolte de l'Ionie (V 28 - VI 42), Hérodote introduit un développement sur Sparte (V 39-48) après qu'a été mentionnée l'ambassade d'Aristagoras de Milet dans cette ville. Aristagoras a pour interlocuteur Cléomène et, pour expliquer ceci, Hérodote relate dans quelles circonstances ce dernier a accédé au trône. Amené alors à citer le demi-frère de cet homme, Dorieus, il en retrace la destinée, jusqu'à la mort. Puis, il reprend sa narration, insistant sur le point qui a justifié la digression (V 49, Ἀπικνέεται δ' ὧν ὁ Ἀριστα γόρης ... ἐς τὴν Σπάρτην Κλεομένεος ἔχοντος τὴν ἀρχήν, «Aristagoras ... arriva donc à Sparte alors que Cléomène y détenait le pouvoir»).

L'excursus sur Sparte présente en apparence deux parties, l'une sur les circonstances de l'avènement de Cléomène (V 39-41), l'autre sur Dorieus (V 42-48)[22]. Mais il ne faudrait pas trop séparer celles-ci : le début, sur la succession d'Anaxandridas, n'éclaire-t-il pas autant sur la raison pour laquelle Aristagoras n'a pas affaire à Dorieus que sur celle pour laquelle il rencontre Cléomène ? L'excursus n'est-il pas plus unitaire qu'il peut sembler au premier regard[23] ?

Par ailleurs, un peu plus loin, Hérodote rapporte une autre démarche d'Aristagoras de Milet : débouté à Sparte, celui-ci se tourne vers les Athéniens, avec davantage de succès, ce qui suscite une nouvelle digression, sur Athènes cette fois (V 55-96). Le désir de disposer d'un récit qui fasse pendant à celui sur Athènes pourrait donc aussi expliquer le

---

[21] Sur ce péril, GIANGIULIO 1989, p. 191-192. Par exemple, pour le passage sur Dorieus, MACAN 1895, p. 187, songe encore à une source sicilienne.

[22] Dans ce sens, LEGRAND 1961, distingue une digression «au premier degré» sur Cléomène, et une autre «au deuxième degré» sur Dorieus.

[23] Sur une même conception de l'unité du passage, GIANGIULIO 1989, p. 188, qui parle d'«*excursus* spartano del V libro centrato sulla successione di Anassandrida».

choix d'Hérodote d'élaborer un passage sur Sparte[24]. C'est pourquoi la question du jugement que portait l'historien sur cette cité[25] sera en filigrane de l'analyse du passage. À cet égard, il y a une tension possible entre deux aspects de l'opinion d'Hérodote sur les relations entre cette ville et Athènes : d'une part, lorsqu'il retrace leurs rapports, notamment au livre V[26], il adopte un point de vue athénien; d'autre part, il désapprouve leur lutte fratricide[27].

1° Unité du passage. Comme on l'a vu à propos de la digression sur les Phocéens, Hérodote introduit parfois, à l'intérieur d'une section donnée, un «modèle» de situation récurrent, qui scande l'exposé. Dans le cas de Dorieus, un trait revient à plusieurs reprises : l'infortune du personnage. L'image qu'en propose Hérodote est celle d'un homme dont la vie fut marquée par la malchance et qui échoua alors qu'il disposait d'atouts pour réussir.

– (V 42) Bien que Dorieus fût un enfant doué, né d'un mariage heureux, le pouvoir royal lui échappa au profit d'un aîné certes, mais dont la mère avait été imposée. Un contraste est dressé entre Dorieus, τῶν ἡλίκων πάντων πρῶτος et Cléomène οὐ φρενήρης ἀκρομανής τε[28]. Ce terme ἀκρομανής pose des difficultés d'interprétation et même de traduction[29] : faut-il penser que Cléomène était fou ? Tel n'est pas l'avis de tous les Modernes[30]. D'ailleurs, la folie de Cléomène est présentée un peu différemment par Hérodote au livre VI, où il soutient – même s'il admet que le roi spartiate avait toujours eu l'esprit dérangé (VI 75, Κατελθόντα δὲ αὐτὸν αὐτίκα ὑπέλαβε μανίη νοῦσος, ἐόντα καὶ πρότερον ὑπομαργότερον; aussi VI 84) – que c'est après son retour à Sparte, peu avant la fin de sa vie, qu'il sombra dans la folie furieuse[31]. Mais, dans ce second passage, Hérodote articule son récit autour du destin de Cléomène, dont il est tenté de considérer la folie comme une punition divine pour sa conduite envers Démarate (VI 84). À la vérité, sans véritablement se contredire, il nuance, selon les circonstances, sa présentation : quand il s'attache à Cléomène, il associe la folie de celui-ci à une phase ultime de son existence (le procédé littéraire en action est une

---

[24] LEGRAND 1961, p. 43.
[25] Sur Hérodote et Sparte, CRAGG 1976.
[26] LEGRAND 1961, p. 69-70.
[27] LEGRAND 1961, p. 73.
[28] Sur ce contraste comme visant à rendre plus dramatique la destinée de Dorieus, PARETI 1912-1913, p. 1016, n. 3.
[29] LEGRAND 1961, p. 93, n. 1.
[30] WILL 1955-1957 pense que Cléomène était parfaitement sain d'esprit; aussi LENSCHAU 1938, p. 412. *Contra*, FORREST 1968, p. 93. Mise au point de CARLIER 1977.
[31] Sur la divergence entre les deux passages hérodotéens, HOW & WELLS 1928, p. 16.

gradation), tandis que, quand il insiste sur les malheurs de Dorieus, il souligne que le rival heureux de celui-ci pour le trône, à savoir Cléomène, était fou au moment de son avènement.

– (V 43) L'installation en Libye se solde par un échec. La malchance entre moins en compte, car la désinvolture de Dorieus envers l'oracle est la cause de son insuccès[32]. Son revers est peut-être rendu plus douloureux par la précision selon laquelle la région dans laquelle il s'était installé était très belle (χῶρον κάλλιστον; aussi IV 198[33]).

– (V 44-45) L'intervention de Dorieus dans le conflit entre Crotoniates et Sybarites tourne en apparence favorablement, car le Spartiate appartient au camp des vainqueurs. Mais Hérodote ajoute que, du moins pour ceux qui croyaient à la réalité de cette intervention, celle-ci fut la cause de l'échec final : selon les Sybarites, en combattant avec les Crotoniates, Dorieus dépassa les prédictions de l'oracle (qui avait parlé de la seule possession du pays d'Éryx), ce qui explique sa défaite en Sicile (V 45). Ainsi Hérodote ruine, par l'annonce d'un revers, ce qui aurait pu être ressenti comme une réussite de Dorieus.

– (V 46) En Sicile, Dorieus subit une lourde défaite et perd la vie. La mention de quatre συγκτίσται (Θεσσαλὸς καὶ Παραιβάτης καὶ Κελέης καὶ Εὐρυλέων)[34], dont il n'avait pas encore été question (étaient-ils déjà associés à l'expédition libyenne ?[35]) et qui tous moururent sauf Euryléon, est peut-être destinée à souligner l'ampleur de l'entreprise de Dorieus[36] et à accentuer l'étendue de sa défaite[37].

– (V 48) Hérodote affirme que, si Dorieus était demeuré à Sparte, il aurait succédé à Cléomène, qui régna peu de temps et ne laissa aucun héritier mâle. On a peine à prendre au pied de la lettre l'affirmation sur la durée du règne de Cléomène, οὐ γάρ τινα πολλὸν χρόνον ἦρξε ὁ

---

[32] Sur l'influence de Delphes dans la conduite de la politique des cités, en particulier sur l'orientation du mouvement de colonisation, DEFRADAS 1972, p. 233-257; aussi FORREST 1957; AMANDRY 1959. Sur le rôle des oracles dans les différentes colonisations spartiates, TROTTA 1991, p. 45-46. Sur l'habitude grecque de consulter l'oracle avant toute entreprise coloniale, LOMBARDO 1972 (pour Dorieus, p. 86-88).

[33] Hérodote exagère la fertilité de la région du Kinyps; CORCELLA & MEDAGLIA 1993, p. 387.

[34] Sur le rôle éventuel de ceux-ci, qui sont éclipsés par Dorieus, MALKIN 1987, p. 258. Aussi DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 558; TROTTA 1991, p. 45, «Dorieo è un *primus inter pares*, capo di un gruppo di eroi spartani, ecisti come lui».

[35] MALKIN 1994, p. 192, n. 3.

[36] Sur l'ampleur de l'entreprise de Dorieus, MALKIN 1994, p. 204. Pour une tentative d'évaluation de ses forces, DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 558 (qui suppose une troupe assez nombreuse). Au contraire, on a vu une cause de son échec (en Afrique) dans le nombre réduit de ceux qui l'accompagnaient; TROTTA 1991, p. 47.

[37] Les mots παντὶ στόλῳ iraient dans le même sens; selon MACAN 1895, p. 186, Hérodote n'emploierait pas ces termes sans intention, mais de façon à suggérer l'existence d'une autorité ou d'une sanction officielle.

Κλεομένης[38]. Car ce roi gouverna pendant une trentaine d'années[39], et il faut se demander si Hérodote n'a pas voulu apitoyer une fois de plus sur le sort de Dorieus[40] qui, s'il n'avait trouvé la mort en Sicile, aurait reçu le trône à Sparte. De même, dans le contexte des infortunes de Dorieus, la précision du nom de la fille de Cléomène, Gorgo, n'est peut-être pas indifférente. En effet, cette Gorgo épousa Léonidas (VII 205), et il est possible qu'elle ait été unie à Dorieus s'il était resté en vie[41]; au demeurant, celle-ci jouit d'un traitement favorable dans les *Histoires*, notamment dans le cadre de l'ambassade d'Aristagoras auprès de Cléomène, puisqu'on la voit, encore enfant, inviter son père à ne point se laisser corrompre (V 51)[42]. Ainsi, dans son inventaire des «occasions manquées» par Dorieus, Hérodote n'a peut-être pas résisté à produire le nom de celle qui aurait pu être son épouse s'il ne s'était pas lancé dans une entreprise colonisatrice fatale.

De plus, considérant l'ensemble de la digression (V 39-48), on peut y discerner des échos aux malheurs de Dorieus, y compris lorsque sont livrées des informations qui ne le concernent pas.

Ainsi le destin d'Euryléon n'est guère plus heureux que celui de Dorieus. Comme ce dernier, il connaît finalement l'échec. À son propos, un détail retient l'attention : Minoa, qu'il occupa après la défaite de Dorieus, fut ensuite appelée Héraclée Minoa, ce que certains ont mis en rapport avec lui[43]. Hérodote n'en dit rien. La raison pourrait en être un souci de la cohérence par rapport à sa présentation de l'expédition de Dorieus comme étant un échec total. Que soit accolé au nom de Minoa celui d'Héraclée à la suite de l'action d'un des anciens compagnons du Spartiate risquerait de passer pour une sorte de réalisation, même partielle, de l'oracle et c'est pourquoi Hérodote passerait le fait sous silence (pour

---

[38] MACAN 1895, p. 188; CRAHAY 1956, p. 161; ROOBAERT 1985, p. 13, n. 56; TROTTA 1991, p. 60, n. 29; MALKIN 1994, p. 193, n. 8. Par ailleurs, LABARBE 1975, p. 367, n. 2, attire l'attention sur la valeur relative que τινα confère à l'expression temporelle.

[39] On considère généralement que Cléomène a régné de *c.*520 à 488. La date de son avènement ne fait toutefois pas l'unanimité; *infra*, p. 191. Sur le moment de sa mort, ROOBAERT 1985, p. 5.

[40] CRAHAY 1956, p. 161, n. 3; MERANTE 1970a, p. 277. Pour sa part, NIESE 1907 a soutenu que, contrairement à ce qu'écrit Hérodote (qui aurait alors, pour rendre dramatique son récit, falsifié toute la généalogie des rois de Sparte), Dorieus n'était pas l'aîné mais le plus jeune des frères de Cléomène (aussi COSTANZI 1911, p. 353, n. 1); *contra*, PARETI 1912-1913, p. 1015-1017.

[41] Sur le caractère politique du mariage entre Léonidas et Gorgo, MERANTE 1970a, p. 292.

[42] Pour un autre exemple de la subtilité de Gorgo, VII 239. Sur son portrait favorable, NIESE 1912, col. 1655.

[43] MALKIN 1994, p. 215; dans ce sens, HACKFORTH 1926, p. 361; GRAHAM 1982, p. 189. Un doute subsiste cependant sur le fait que l'épithète Héraclée remonte à l'occupation par Euryléon; ORLANDINI 1976, p. 385.

autant bien sûr qu'il l'ait connu).

Quant à Philippe, fils de Boutakidès, il fait songer à Dorieus dans la mesure où, comme à celui-ci, la nature lui a prodigué des dons : olympionice et surpassant les autres par sa beauté (V 47), il disposait d'atouts et comme Dorieus, «premier parmi tous les jeunes gens de son âge», il les gaspilla en tombant sur un champ de bataille sicilien.

Enfin, ce qui est dit du roi de Sparte Anaxandridas sonne comme un écho à la malchance qui accable son fils Dorieus. Car si une caractéristique de Dorieus est de prendre les mauvaises décisions – partir quand il faut rester, combattre aux côtés des Crotoniates au lieu de gagner la Sicile –, son père n'est pas mieux inspiré : pour avoir des enfants, il prend de mauvais gré une seconde femme, alors que son épouse ne tardera pas à lui donner trois héritiers.

2° Liens avec le reste de la narration. Comme on vient de le voir, la figure de Dorieus reçoit un éclairage de la confrontation avec d'autres personnages, Euryléon, Philippe et Anaxandridas. On y ajoutera le demi-frère de Dorieus, Cléomène. Mais, dans ce cas, il existe une différence majeure : le roi de Sparte réapparaît en plusieurs occasions dans le récit et Hérodote révèle sa personnalité par touches successives[44]. Toute mention de Cléomène contribue donc à l'évaluation globale de celui-ci, laquelle n'est opérable qu'à la lumière de l'ensemble des épisodes où il en est question. Il en va ainsi pour les lignes sur Dorieus : l'interaction qui est établie entre les deux demi-frères ne prend son sens que si on considère plusieurs extraits où est mis en scène Cléomène.

J'envisagerai une première série de passages.

– Alors que sa patrie était aux mains des Perses, Maiandros de Samos vint demander du secours à Sparte, vers 520/519 (III 148)[45]. Cléomène refusa d'aider le Samien qu'il fit expulser du Péloponnèse. Le récit d'Hérodote est extrêmement favorable au roi de Sparte[46].

– Le compte rendu de l'ambassade d'Aristagoras de Milet, au cours duquel est inséré l'excursus sur Dorieus, est calqué sur le même schéma que le récit sur Maiandros[47]. C'est apparemment un peu avant la révolte d'Ionie en 499[48] que le Milésien se rendit à Sparte, une démarche que seul Hérodote relate (V 49-51). Son récit, où l'anecdote occupe une grande

---

[44] Sur Cléomène comme une figure mise en avant dans les *Histoires*, PAYEN 1997, p. 48, 62.

[45] PLUT., *Apopht. lac.* 224 A-B; ROOBAERT 1985, p. 9-11. *Cf.* FORREST 1968, p. 85 («about 516»).

[46] HAHN 1969, p. 286-287; ROOBAERT 1985, p. 10.

[47] ROOBAERT 1985, p. 34-35.

[48] Sur cette date, MERANTE 1970a, p. 273, n. 7 («intorno all'anno 500/499»); ROOBAERT 1985, p. 34.

place[49], est plutôt favorable à Cléomène qui refuse son aide. Il est vrai qu'Hérodote, qui considérait comme une mauvaise décision le soutien accordé par les Athéniens au même Aristagoras (V 97)[50], devait approuver cette attitude.

– Hérodote est seul à parler, dans un contexte défavorable à Cléomène (il s'agit d'expliquer son alcoolisme et sa folie), de la venue à Sparte d'une ambassade scythe sollicitant le soutien de la cité lacédémonienne pour attaquer Darius : les Scythes, remontant le Phase, pénétreraient dans le pays des Mèdes, tandis que les Spartiates, partant d'Éphèse, s'avanceraient dans la haute Asie avant d'opérer avec eux leur jonction (VI 84)[51]. Cette proposition d'alliance peut faire songer à l'ambassade d'Aristagoras, même si le projet scythe, tel que le présente Hérodote, paraît parfaitement insensé. Il ne semble pas que Cléomène lui ait donné suite.

– Une des premières illustrations de Cléomène sur la scène internationale consista à refuser l'alliance que proposaient les Platéens, lesquels, sur son conseil, s'unirent finalement aux Athéniens, épisode datable semble-t-il de 519/518 (VI 108; aussi THUC. III 68, 5)[52]; en invitant les Platéens à s'allier avec Athènes, les Lacédémoniens, ajoute Hérodote, souhaitaient surtout voir les Athéniens s'épuiser dans des conflits avec des Béotiens[53]. L'affaire offre une similitude avec la demande d'aide d'Aristagoras : le Milésien, après avoir essuyé un refus à Sparte, trouve un soutien à Athènes.

Ces quatre passages vont dans le même sens : Cléomène refuse d'intervenir hors de son territoire et, en agissant de la sorte, il n'a pas à se plaindre et ne subit personnellement aucun dommage (on pourrait ajouter aux exemples ci-dessus le projet auquel renoncèrent les Spartiates de restaurer Hippias à Athènes, mais d'une part, son historicité est discutée[54] et d'autre part, Cléomène est laissé par Hérodote à l'arrière-plan[55]).

En d'autres circonstances, Cléomène intervient hors de sa patrie.

---

[49] ROOBAERT 1985, p. 34-36.

[50] AMERUOSO 1991a, p. 88.

[51] Aussi EL., *H.V.* II 41 (témoignage moins explicite : l'ivrognerie de Cléomène est simplement qualifiée de défaut scythe). La date et l'historicité de cette ambassade sont discutées; ROOBAERT 1985, p. 16-17.

[52] MORETTI 1962, p. 107-108 (considère l'intervention de Cléomène comme une invention d'Hérodote); ROOBAERT 1985, p. 5-9.

[53] Cet avis sur les motivations profondes de Sparte a généralement été accepté; BORNITZ 1968, p. 92-93; ROOBAERT 1985, p. 8.

[54] MORETTI 1962, p. 79-80. Cet événement est fixé vers 503 par FORREST 1968, p. 89.

[55] HDT. V 91-93. Il est néanmoins évident que Cléomène ne se tint pas totalement à l'écart du projet (ainsi V 90); ROOBAERT 1985, p. 31-32.

– Cléomène commanda la seconde expédition qu'envoya Sparte contre les Pisistratides (V 64-65). Ce récit est exposé par Hérodote du point de vue athénien[56] : selon lui, les Spartiates s'apprêtaient à abandonner le siège d'Athènes lorsqu'un événement fortuit, la capture des enfants des Pisistratides, eut raison de la résistance des assiégés. Cette présentation minimise le rôle de Sparte; pour ce qui est de Cléomène, il ne reçoit aucune critique de la part d'Hérodote, mais il n'est pas mis en avant.

– Cléomène mena encore deux expéditions contre Athènes pour soutenir Isagoras contre Clisthène[57]. Pour ce qui est de la première tentative, datable sans doute de 508/507[58], Cléomène, Isagoras et leurs partisans, après s'être emparé de l'Acropole, y furent assiégés pendant deux jours avant de devoir capituler (V 70-72; aussi ARSTT., *Ath.* 20, 1-3). La seconde n'est connue que par Hérodote, lequel s'inspirait d'informations hostiles à Cléomène[59] : initiée par celui-ci, elle tourna court en raison de la défection des alliés corinthiens d'abord, de l'autre roi de Sparte, l'Eurypontide Démarate, ensuite (V 74-76).

– Vers 494[60], la victoire de Sépeia couronna l'expédition spartiate contre Argos. Toutefois, cette campagne menée par Cléomène déboucha sur une accusation contre ce dernier, auquel ses ennemis reprochaient de s'être laissé corrompre pour ne pas prendre Argos (VI 82; aussi PLUT., *Apopht. lac.* 223 A; *Mul. uirt.* IV 245 C-F; PAUS. II 20, 8-9; III 4, 1; POLYEN VIII 33). Ainsi, bien que Cléomène fût finalement absous, cette expédition se révéla une source d'ennuis pour lui. Cet événement doit aussi être cité dans le cadre d'une interaction possible avec le récit sur Dorieus. En effet, l'expédition contre Argos semble avoir été décidée par Cléomène lui-même[61], après consultation de l'oracle delphique; ce qui avait été dit au roi spartiate est qu'il s'emparerait d'Argos (VI 76, Ἄργος αἱρήσειν); or le verbe utilisé est celui qu'emploie Dorieus quand il interroge l'oracle de Delphes pour savoir s'il s'emparera (V 43, αἱρέει) du territoire vers lequel il se dirige en Sicile. I. Malkin, qui a signalé cette analogie, y a vu un indice sur la personnalité de Dorieus qui interroge l'oracle non comme un colonisateur, mais comme un roi avant une conquête; cela serait le signe de sa frustration de ne pas être monté lui-

---

[56] LEGRAND 1961, p. 70; ROOBAERT 1985, p. 19-20.

[57] Sur le caractère personnel de cette entreprise, par exemple, FORREST 1968, p. 87; AMELING 1993, p. 38.

[58] ROOBAERT 1985, p. 22.

[59] CAWKWELL 1993, p. 367. ROOBAERT 1985, p. 26, songe à des informations d'origine spartiate; MORETTI 1962, p. 79, pense plutôt à une source athénienne.

[60] Sur cette date, FORREST 1968, p. 90; ROOBAERT 1985, p. 38 + n. 208.

[61] Sur la part d'initiative de Cléomène dans cette affaire, ROOBAERT 1985, p. 43.

même sur le trône[62].

– Le voyage qu'à la demande des Athéniens Cléomène accomplit à Égine afin d'arrêter ceux qui s'y étaient le plus compromis avec les Perses lui causa du souci. D'abord, comme Démarate s'opposait à cette arrestation, il fut contraint de revenir à Sparte (VI 49-50). Ensuite, après que, à son instigation, Démarate eut été déposé, que lui-même se fut rendu à Égine et qu'il y eut choisi dix otages qu'il confia à la garde des Athéniens (VI 73; *cf.* PAUS. III 4, 2), ses manœuvres contre Démarate devinrent publiques et il préféra se retirer en Thessalie, puis en Arcadie, où il suscita des troubles (VI 74). Le texte d'Hérodote ne permet pas d'établir si Cléomène rentra à Sparte avant de prendre la direction de la Thessalie[63].

Dans cette seconde série de passages, Cléomène intervient hors de sa patrie au mieux sans y trouver profit (l'expulsion des Pisistratides, par exemple, n'est pas traitée de façon à tourner à sa gloire), au pire en n'y gagnant que des désagréments (revers militaire, procès, exil). Il en ressort que Cléomène n'est guère heureux quand il sort de chez lui. Combinée avec la conclusion tirée des premiers passages évoqués, où le même homme n'avait qu'à se féliciter de ne pas s'être lancé dans des aventures à l'étranger, cette observation conduit à penser qu'il avait intérêt à rester dans sa patrie. Or cette idée – le Spartiate aurait mieux fait de toujours demeurer chez lui – est précisément celle qui conclut l'excursus sur Dorieus, Εἰ ... κατέμενε ἐν Σπάρτῃ, ἐβασίλευσε ἂν Λακεδαίμονος (V 48).

Une autre constatation va dans le même sens. D'une certaine manière, Cléomène fut perdu par l'oracle de Delphes car c'est la découverte de ses intrigues avec celui-ci contre Démarate qui l'amena à s'éloigner de Sparte, et même s'il y revint, ce fut pour être frappé d'une folie furieuse qui entraîna sa mort, ce qu'Hérodote interprète comme un châtiment (VI 75; 84). Si on y ajoute ses nombreuses consultations delphiques, sur lesquelles a insisté R. Crahay[64], on retire l'impression que dans sa vie l'oracle joua un rôle déterminant. Or le même sentiment se dégage de la découverte de la destinée de Dorieus.

Le récit hérodotéen tend donc à envisager Dorieus comme une sorte de projection de Cléomène, et vice-versa : deux vies somme toute comparables[65], celles de deux demi-frères parallèles nés à peu de temps

---

[62] MALKIN 1987, p. 80; 1994, p. 194.
[63] ROOBAERT 1985, p. 55 + n. 297.
[64] CRAHAY 1956, p. 161-181.
[65] Les deux hommes sont évoqués dans la même phrase lorsqu'Hérodote mentionne comment

d'intervalle, dont la clé de lecture est en définitive identique : l'un et l'autre avaient intérêt à ne pas quitter leur patrie; l'un et l'autre auraient dû être plus circonspects dans leur façon de recourir à l'oracle de Delphes.

Ce jeu de ressemblances constitue le principal lien entre le passage sur Dorieus et le reste de la narration. Mais un autre point entre en compte. En effet, si on met à part le cas, fort célèbre, de Cyrène (IV 150-158)[66], Hérodote rapporte, dans le *logos* libyen du livre IV, deux oracles de colonisation concernant l'Afrique du Nord, celui de l'île de Phla, à l'extrémité occidentale de la Libye, et celui du Triton (IV 178-179)[67]. Le premier retient davantage l'attention puisque Sparte y est mentionnée; selon Hérodote, il existait un λόγιον d'après lequel les Lacédémoniens devaient coloniser cette île (IV 178). Or celle-ci, que ni les Anciens, ni les Modernes n'ont pu localiser[68], paraît relever de l'ordre du mythique et s'inscrire dans une géographie imaginaire[69]. C'est pourquoi R. Crahay a vu dans l'oracle qui la promet aux Lacédémoniens une invention satirique[70]; en outre, il semble bien que l'affaire n'a aucun lien avec l'entreprise de Dorieus qui, précisément, se caractérise par la non-consultation de l'oracle[71]. Du point de vue littéraire pourtant, on se demandera si les deux passages, celui sur l'île de Phla et celui sur Dorieus, ne se répondent pas, de manière à former un contraste : dans le premier (satirique ou non), un lieu d'Afrique est promis aux Lacédémoniens et ils ne s'y rendent pas; dans le second, il est question d'un autre endroit de la même contrée où l'un d'eux va sans consulter l'oracle.

3° Dynamique du passage. La remarque sur l'état d'esprit de Dorieus au moment où son demi-frère Cléomène monte sur le trône, οὐκ ἀξιῶν ὑπὸ

---

la royauté spartiate échut de manière inespérée à Léonidas : κτησάμενος τὴν βασιληίην ἐν Σπάρτῃ ἐξ ἀπροσδοκήτου. Διξῶν γὰρ οἱ ἐόντων πρεσβυτέρων ἀδελφεῶν, Κλεομένεός τε καὶ Δωριέος, ἀπελήλατο τῆς φροντίδος περὶ τῆς βασιληίης. Ἀποθανόντος δὲ Κλεομένεος ἄπαιδος ἔρσενος γόνου, Δωριέος τε οὐκέτι ἐόντος ἀλλὰ τελευτήσαντος καὶ τούτου ἐν Σικελίῃ, οὕτω δὴ ἐς Λεωνίδην ἀνέβαινε ἡ βασιληίη (VII 204-205). Plus précisément sur les mots ἐξ ἀπροσδοκήτου, qui cachent, selon lui, un conflit pour la succession, MERANTE 1970a, p. 286-287, 291, 293.

66 *Cf.* CALAME 1988; TROTTA 1991.

67 CRAHAY 1956, p. 133-137; SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 198-214; CORCELLA & MEDAGLIA 1993, p. 366-368. Plus précisément sur l'oracle du Triton, *infra*, n. 145.

68 Toutefois CORCELLA & MEDAGLIA 1993, p. 366 (identification avec Djerba).

69 CRAHAY 1956, p. 133-134.

70 CRAHAY 1956, p. 134, 135.

71 L'absence de lien explicite entre l'oracle de l'île de Phla et l'entreprise de Dorieus est nette chez Hérodote. Son existence, du point de vue historique est cependant soutenue par MALKIN 1994, p. 198; aussi SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 185, 197, 207; CORCELLA & MEDAGLIA 1993, p. 366 (avec prudence).

Κλεομένεος βασιλεύεσθαι (V 42) et le commentaire qui conclut le passage, Εἰ δὲ ἠνέσχετο βασιλευόμενος ὑπὸ Κλεομένεος (V 48) se répondent. On observe aussi l'utilisation répétée d'analogies : entre Dorieus et d'autres personnages (*supra*), entre les deux tentatives de colonisation du Spartiate.

Pour le reste, Hérodote privilégie l'enchaînement des faits et le récit se déroule de façon linéaire, articulé autour des malheurs de Dorieus. L'exposé se caractérise alors par sa compression dans le temps, chaque péripétie semblant procéder de la précédente, sans que les intervalles soient clairement marqués[72].

Enfin, le recours à l'antithèse (entre ce qu'il peut espérer et ce qu'il reçoit) est sensible dans l'évocation de chaque moment de la vie de Dorieus.

4° Dimension morale. Comme les malheurs des Phocéens, ceux de Dorieus, en quête d'une cité, étaient de nature à toucher Hérodote qui avait vécu loin d'Halicarnasse, sa patrie.

Au-delà de cet aspect sentimental, la présence d'oracles, centrale dans ce récit, se prête à mettre en évidence sa dimension morale. En ce qui concerne la tentative africaine, Hérodote souligne que Dorieus n'a ni consulté l'oracle de Delphes, ni accompli les rites prescrits[73]. En revanche, lorsqu'un second but de colonisation lui est proposé par les *Oracles de Laïos*[74] et lorsqu'Anticharès lui conseille la fondation d'Héraclée, en mentionnant les droits des Héraclides sur le pays d'Éryx, il s'adresse à Delphes : la Pythie répond par une promesse de succès qui concerne uniquement sa destination officielle. Mais, en intervenant dans la guerre entre Crotone et Sybaris, Dorieus se serait écarté de l'objectif pour lequel valait cette approbation, et il mourut misérablement pour avoir agi παρὰ τὰ μεμαντευμένα (telle était du moins la version des Sybarites, qui entachait en outre d'impiété l'action de leurs ennemis crotoniates puisque c'est en les aidant que Dorieus aurait commis une faute[75]). De ce fait, la responsabilité d'Apollon n'est pas engagée dans l'échec final de l'entreprise[76] (*cf.* Alalia : Hérodote justifiait l'insuccès de l'installation phocéenne en Corse par une mauvaise compréhension de

---

72 PARETI 1912-1913, p. 1009.

73 Sur la désapprobation d'Hérodote, MALKIN 1987, p. 79; TROTTA 1991, p. 46.

74 Anticharès, l'initiateur du projet, est inconnu par ailleurs, mais Éléon en Béotie, sa patrie, est aussi celle du légendaire Bacis. Le titre du recueil ne peut désigner que des oracles émis par Laïos, certainement un recueil apocryphe, analogue à celui de Bacis; CRAHAY 1956, p. 144. *Cf.* FONTENROSE 1978, p. 158; MALKIN 1987, p. 106; 1994, p. 205-206; *supra*, n. 3.

75 GIANGIULIO 1989, p. 194.

76 HACKFORTH 1926, p. 360-361; CRAHAY 1956, p. 145; SAÏD 1978, p. 264-267.

l'oracle[77]).

Parallèlement, l'attitude de Dorieus face à l'oracle sert de révélateur à son ὕβρις[78]. Il manifeste une première fois celle-ci lors de l'accession au trône de Cléomène. Car il s'estime τῶν ἡλίκων πάντων πρῶτος (V 42) et juge indigne de sa valeur d'être gouverné par son demi-frère; il se lance alors dans une entreprise de colonisation en négligeant l'oracle. Plus tard, la Pythie lui confirme qu'il s'emparera du pays d'Éryx en Sicile; cette affirmation, bien que la suite révèle son ambiguïté[79], semble le promettre à une haute destinée, sur les traces d'Héraclès, et c'est alors que, selon une version qu'Hérodote n'adopte ni ne rejette, il fait preuve de présomption en prenant part à la guerre entre Crotone et Sybaris.

5° Dimension politique. Hérodote est sensible à l'idée d'union entre les Grecs. Il n'est peut-être pas indifférent qu'il souligne que c'est chaque fois face à une coalition que Dorieus échoue, et le ὑπό τε Φοινίκων καὶ Ἐγεσταίων qu'on trouve en V 46 pourrait répondre au ὑπὸ Μακέων τε [καὶ] Λιβύων καὶ Καρχηδονίων qu'on lit en V 42. Cette union des barbares serait d'autant plus sensible que, dans le livre VII, Hérodote, dans un discours prêté à Gélon, fera regretter par celui-ci de n'avoir pas trouvé de soutien alors qu'il souhaitait venger Dorieus (VII 158)[80]. De façon similaire, dans le cas d'Alalia, après avoir mentionné la coalition entre Étrusques et Carthaginois, l'historien d'Halicarnasse, revenant aux affaires d'Ionie, avait déploré l'absence d'unité des Ioniens face à Harpage.

Une autre opinion de nature politique pourrait s'exprimer à travers la leçon qu'Hérodote tire de la vie de Dorieus et, au-delà, de celle de Cléomène : l'un et l'autre auraient mieux fait de rester chez eux. On y verra la défiance d'Hérodote envers les entreprises lointaines, auxquelles il préfère les alliances défensives, comme celle qui unit les Grecs contre les Perses. Une fois encore, on songe à Alalia : de même qu'Hérodote n'avait pas donné tort aux Étrusques et aux Carthaginois de s'être alliés contre les menées des Phocéens de Corse, on chercherait ici en vain la moindre trace d'un reproche adressé aux Maques et aux Carthaginois, aux Phéniciens et

---

77 Sur cette similitude, HOW & WELLS 1928, p. 18.

78 Sur l'ὕβρις de Dorieus, TROTTA 1991, p. 56.

79 SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 187. MACAN 1895, p. 185, paraît songer à une prophétie ironique (c'est en mourant que Dorieus prendra possession de la terre sicilienne, remplissant ainsi la prédiction); aussi HACKFORTH 1926, p. 360. Pour sa part, PARETI 1912-1913, p. 1021, songe à une subtilité dans les termes employés, à une distinction entre les notions de «prendre» et de «tenir». Enfin, pour MALKIN 1987, p. 79-80; 1994, p. 194, l'erreur vient de Dorieus qui a parlé à l'oracle de Delphes en termes de conquête, non de colonisation.

80 VAN DER VEEN 1996, p. 110.

aux Ségestains pour avoir contré Dorieus.

6° Dimension athénienne. Un rappel de l'analyse du récit de la bataille d'Alalia s'avérera, à titre de comparaison, utile. Dans ce cas, Hérodote faisait en sorte que le récit mette en avant l'attitude des Agylléens qui, après que les prisonniers phocéens eurent été lapidés, consultèrent l'oracle de Delphes pour expier cette faute. De cette précision, certains ont dit qu'elle transformait en victoire religieuse la défaite militaire des Grecs[81]. Pour ma part, j'avais retenu, après S. Spallino Ferrulli, que, en montrant les bonnes dispositions des Agylléens, elle justifiait les relations qu'Athènes continuait à entretenir avec leur cité[82].

On peut se demander si une intention comparable, concernant les Ségestains, ne s'exprime pas dans le passage sur Dorieus. En effet, dans la seconde moitié du V^e^ s., Athènes conclut une alliance avec Ségeste[83]; on a même pensé que la légende d'une origine troyenne de la cité élyme (THUC. VI 2, 3; HELLANIKOS, *FGH* 4 *F* 79b) fut élaborée dans ce contexte, favorisée par la connexion existant entre Athènes et Troie[84], ou bien, si elle existait déjà (peut-être chez Stésichore), qu'elle fut rendue alors plus consistante[85].

Le climat était donc propice à la mise en avant de liens entre Ségeste et les Grecs. Or, dans le texte d'Hérodote sur Dorieus, une information relative aux Ségestains retient l'attention. Elle concerne l'olympionice crotoniate Philippe, fils de Boutakidès, tué en même temps que Dorieus. En raison de sa beauté il reçut de la part des gens de Ségeste des honneurs que nul autre n'obtint : ils élevèrent sur son tombeau une chapelle et ils lui offraient des sacrifices (V 47). Cette information est remarquable à deux égards : parce que les Ségestains sont des barbares, parce que Philippe a été leur ennemi[86]. Certes, les sacrifices faits à Philippe ne suffisent pas à «transformer une défaite militaire en succès religieux», mais leur mention pourrait s'expliquer en fonction d'un contexte athénien où il est bon d'insister sur ce qui rapproche les Ségestains des Grecs[87].

---

[81] THUILLIER 1985, p. 30; 1989, p. 1547; *cf.* BRIQUEL 1984, p. 216.

[82] *Supra*, p. 122-123.

[83] *IG* I^3 11; *SEG* X 7; 68; BENGTSON 1962, P. 41-42. La date est néanmoins discutée : soit 458/457, soit 418/417. État de la question chez CAGNAZZI 1990, p. 73-85 (pour la datation en 458); aussi MUSTI 1990, p. 162; VIVIERS 1995, p. 262-263 + n. 31 (bibliographie).

[84] PERRET 1976, p. 802.

[85] MUSTI 1990, p. 162-163.

[86] Ainsi MACAN 1895, p. 187; HOW & WELLS 1928, p. 19; aussi COSTANZI 1911, p. 355.

[87] Le rapprochement entre l'attitude des Agylléens après Alalia et des Ségestains après la défaite infligée à Dorieus est notée par DUNBABIN 1948, p. 335; SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 189; aussi DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 561.

On ne peut pas, non plus, négliger l'aspect «spartiate» de l'histoire. L'essentiel à ce sujet a été dit à propos de Cléomène.

On ajoutera que les deux versions, crotoniate et sybarite, qu'Hérodote produit sur Dorieus en Grande-Grèce, supposent une prise de distance par rapport à Sparte : les Sybarites reprochent aux Crotoniates d'avoir reçu l'aide d'un homme de cette cité, les Crotoniates s'en défendent. Ni pour les uns ni pour les autres un secours spartiate ne paraît avoir été connoté favorablement[88]. Ceci s'insère dans l'attitude générale qu'on a prêtée à Hérodote : sans cultiver l'hostilité envers Sparte, il s'exprime le plus souvent du point de vue athénien[89].

Toutefois, l'admiration pour Athènes n'est pas sans nuance. Ainsi, Hérodote déplore que la cité attique ait accordé son soutien à Aristagoras et il précise, non sans amertume, qu'il fut plus facile au Milésien de convaincre une foule à Athènes qu'un seul homme à Sparte, à savoir Cléomène (V 97)[90]. Cette remarque, non dénuée de polémique, rejoint la lecture qui a été donnée des personnages de Cléomène et de Dorieus : l'historien d'Halicarnasse est d'avis que, sauf circonstances exceptionnelles, chacun reste chez soi.

2. *Diodore IV 23, 3*

Dans son livre IV[91], dans les lignes qu'il consacre à Héraclès en Sicile (IV 22, 6 - 24, 6) – un passage qui lui tient à cœur dans la mesure où il y évoque la venue du héros dans sa ville d'Agyrion[92] –, Diodore narre le combat d'Héraclès contre Éryx, un de ces brigands xénophobes auxquels le héros est souvent opposé[93]. Il continue comme suit :

> πολλαῖς γὰρ ὕστερον γενεαῖς Δωριεὺς ὁ Λακεδαιμόνιος καταντήσας εἰς τὴν Σικελίαν καὶ τὴν χώραν ἀπολαβὼν ἔκτισε πόλιν Ἡράκλειαν. ταχὺ δ' αὐτῆς αὐξομένης, οἱ Καρχηδόνιοι φθονήσαντες ἅμα καὶ φοβηθέντες μήποτε πλέον ἰσχύσασα τῆς Καρχηδόνος ἀφέληται τῶν Φοινίκων τὴν ἡγεμονίαν, στρατεύσαντες ἐπ' αὐτὴν μεγάλαις δυνάμεσι καὶ κατὰ κράτος ἑλόντες κατέσκαψαν. ἀλλὰ περὶ μὲν τούτων τὰ κατὰ μέρος ἐν τοῖς

---

[88] GIANGIULIO 1989, p. 204 (de façon générale, p. 183-212, sur le fait qu'on aurait tort de rattacher trop vite Crotone à un horizon spartiate).

[89] Aussi AMERUOSO 1991a.

[90] Sur l'hostilité à Athènes dans cette phrase, STRASBURGER 1955, p. 10-11. Selon LABUA 1978a, p. 86, il s'y manifeste une conception encore monarchique de l'État, sous l'influence du milieu samien, porté à considérer la supériorité du gouvernement d'un seul par rapport à celui de la masse; aussi AMERUOSO 1991a, p. 102, 123.

[91] Sur le livre IV de la *Bibliothèque*, BIANQUIS & AUBERGER 1997, p. 1-13.

[92] JOURDAIN-ANNEQUIN 1988-1989, p. 151; aussi CHUVIN 1992, p. 257. Sur l'attachement de Diodore à Agyrion, SACKS 1990, p. 129. Sur Héraclès à Agyrion, GIANGIULIO 1983, p. 833-845; MANGANARO 1991.

[93] LACROIX 1974, p. 42-43, 50 (+ n. 4).

οἰκείοις χρόνοις ἀναγράψομεν (DIOD. IV 23, 3) (éd. OLDFATHER 1935).

> En effet, plusieurs générations après, le Lacédémonien Dorieus, après être venu en Sicile et avoir repris la région, fonda la cité d'Héraclée. Comme elle grandissait rapidement, les Carthaginois, à la fois jaloux et craignant que, devenue plus forte que Carthage, elle privât les Phéniciens de leur hégémonie, vinrent avec de nombreuses troupes, la prirent de force et la détruisirent. Mais de cela nous discuterons en détail dans la partie consacrée à ces affaires.

Ce témoignage, qu'on fait remonter à Timée[94], même si d'autres sources ne sont pas à exclure[95], diverge de celui d'Hérodote : sur les adversaires de Dorieus, ici des Carthaginois au lieu de Phéniciens et de Ségestains; sur la durée de l'installation de Dorieus qui est dite avoir connu un moment de croissance et de prospérité[96].

C'est dans le cadre de sa narration de la geste d'Héraclès en Sicile – un récit complexe et dont il faudrait se garder de livrer une interprétation unitaire[97] – que Diodore, conformément à une certaine utilisation du mythe qui le caractérise[98], inscrit son évocation de Dorieus. Or Diodore privilégie une version de la légende qui met Héraclès, héros civilisateur par excellence et particulièrement en avant dans son livre IV[99], en rapport avec la colonisation grecque[100]. Ainsi que l'écrit C. Jourdain-Annequin, «l'historien sicilien utilise le mythe à d'autres fins, et dans une certaine

---

94 COSTANZI 1911, p. 358; PARETI 1912-1913, p. 1018; HACKFORTH 1926, p. 360; HANS 1983, p. 9; PEARSON 1987, p. 60-61; BARCELÓ 1988, p. 13; 1989, p. 22; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 562.

95 VAN COMPERNOLLE 1950-1951, p. 227 (Éphore et Timée - Philistos); BONNET 1988, p. 269 (compilation de traditions locales). Pour sa part, ZAHRNT 1993, p. 389, n. 111, insiste sur l'influence que Philistos a pu exercer sur Timée.

96 PARETI 1912-1913, p. 1019, ne voit toutefois pas de contradiction entre Diodore et Hérodote sur ce point. COSTANZI 1911, p. 355, l'exprime autrement : alors qu'Hérodote dit qu'Euryléon a fondé Héraclée, Diodore dit que c'est Dorieus. Aussi DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 553, «dos versiones que coinciden en parte, pero que no lo hacen totalmente».

97 BONNET 1988, p. 269; aussi JOURDAIN-ANNEQUIN 1988-1989, p. 153 (un «véritable jeu de construction réalisé par Diodore»). Sur ce passage en général, BONNET 1988, p. 269-274; JOURDAIN-ANNEQUIN 1988-1989; aussi CHUVIN 1992, p. 256-259.

98 Selon PAVAN 1987, p. 23, chez Diodore, le mythe «si fa storia attraverso la memoria tanto quanto la storia assurge a mito in forza della ἀθανασία assicurata dalla ὑπερβολή delle imprese», phrase citée par ANELLO 1988-1989, p. 302. Sur le mythe et l'histoire chez Diodore, *supra*, p. 8, n. 51.

99 LACROIX 1974, p. 45; CHAMOUX, BERTRAC & VERNIÈRE 1993, p. L; BIANQUIS & AUBERGER 1997, p. 5.

100 Par exemple, JOURDAIN-ANNEQUIN 1988-1989, p. 147, 156; MALKIN 1994, p. 207-208. Sur Héraclès civilisateur, BRELICH 1958, p. 129-140; LACROIX 1974; RAMIN 1979, p. 113, 141-142; FABRE 1981, p. 274-295; BERMEJO 1987, p. 32-35; JOURDAIN-ANNEQUIN 1992, p. 277-278; ALONI 1993, p. 20; CRUZ ANDREOTTI 1993a, p. 26; GIANGIULIO 1993, p. 48; CARRIÈRE 1995.

mesure le perd, mais pour mieux l'intégrer dans son projet d'histoire globale, pour en refaire le lieu où s'interpénètrent le passé lointain et l'histoire du temps présent (celle de César, en l'occurrence, qui, comme autrefois Héraclès, mérite d'être divinisé pour ses exploits), ceci dans la tradition d'une réinterprétation du mythe, qu'avant d'apprécier dans le détail, on appellera 'coloniale'»[101].

On ne peut que souscrire à cette vue, dont on retient les liens qu'elle établit entre Diodore et le contexte historique dans lequel il écrit, de même que l'accent qu'elle met sur la dimension romaine (et césarienne[102]) de la conception diodoréenne du mythe d'Héraclès ainsi que sur la perspective coloniale dans laquelle celui-ci est traité. Ceci va de pair avec une réflexion plus large sur les caractéristiques du monarque dont l'intérêt pour la figure de «cultures heroes» n'est qu'un aspect[103]; l'idée d'expédition civilisatrice, à laquelle, par la référence à Héraclès, l'entreprise de Dorieus est rattachée, en est un autre[104].

Précisément, sur le Spartiate lui-même, Diodore en savait plus qu'il ne dit car il affirme en discuter en détail plus loin, ce dont on n'a pas de raison de douter[105]. Il en ressort qu'ici, il ne fait figurer que ce qui lui paraît adapté au contexte. En l'occurrence, il accentue les traits héracléens (peu présents chez Hérodote, qui note simplement que c'est en tant qu'Héraclide que le prince spartiate revendique la région d'Éryx). De même, il ne parle ni d'Euryléon, ni des autres compagnons de Dorieus, parce que, n'étant pas Héraclides, ils sont moins pertinents pour son propos. Enfin, il n'est pas question d'une consultation de l'oracle de Delphes; pour Diodore, la décision de Dorieus, suffisamment justifiée par le mythe, n'a pas besoin d'une sanction divine directe[106].

---

101 JOURDAIN-ANNEQUIN 1988-1989, p. 148-149; aussi CARRIÈRE 1995, p. 70-71; BORGEAUD 1997, p. XX.

102 Aussi SARTORI 1983, p. 549-551; PAVAN 1987, p. 22-23; JOURDAIN-ANNEQUIN 1988-1989, p. 156; 1992, p. 291; SACKS 1990, p. 74-75; CARRIÈRE 1995, p. 71; BIANQUIS & AUBERGER 1997, p. 2.

103 SARTORI 1984, p. 496, 528.

104 Sur la «spedizione civilizzatrice» dans les livres I-V, SARTORI 1984, p. 498-501.

105 SACKS 1990, p. 18 (aussi p. 89), souligne combien Diodore est précis dans ses «cross-references». De même, RUBINCAM 1989, p. 55, estime probable qu'il reparle de Dorieus. Ces informations supplémentaires devaient figurer dans un des livres perdus (*cf.* DIOD. [X 18, 6]). Sur les renvois internes dans les livres I-V de la *Bibliothèque*, AMBAGLIO 1995, p. 26-28 (p. 26, sur ce renvoi en particulier); chez Diodore en général, RUBINCAM 1989 (avec, notamment, la mise en évidence d'un type différent de renvoi pour les premiers livres); SACKS 1990, p. 83-91. Dans le cas précis, la forme verbale employée, ἀναγράψομεν, est la plus courante pour les «cross-references forwards» dans la *Bibliothèque*; RUBINCAM 1989, p. 40. Par ailleurs, sur l'expression, également très commune, ἐν τοῖς οἰκείοις χρόνοις, RUBINCAM 1989, p. 41.

106 MALKIN 1987, p. 90-91.

Par ailleurs, l'adoption d'un point de vue sicilien aide à comprendre pourquoi Diodore ne cite comme adversaires de Dorieus que les Carthaginois (alors qu'Hérodote mentionnait les Phéniciens et les Ségestains) : il projette à l'époque du prince spartiate une situation en vigueur dans la partie occidentale de la Sicile à partir du IV^e s., lorsque Ségeste avait perdu son rôle politique et que Carthage intervenait dans l'île avec de plus forts contingents[107] (on pourrait également penser à une interférence avec la prise d'Héraclée Minoa, la colonie où s'établit le compagnon de Dorieus, Euryléon, par les Carthaginois vers le milieu du IV^e s.[108]). De manière générale aussi, le trait aura été favorisé par une certaine hostilité envers les Carthaginois, perçus par Diodore comme les ennemis par excellence, surtout quand l'action se déroule en Sicile[109], comme c'est le cas ici à propos d'Éryx, dont la signification, liée au culte d'Astarté, était grande pour un Sicilien[110].

Enfin, la dimension coloniale de la geste d'Héraclès transforme particulièrement l'épisode du combat contre Éryx, qui, chez Diodore, «n'est plus que le prélude à la tentative de conquête de l'Ouest sicilien par Dorieus»; ce serait pour cette raison aussi que Diodore tiendrait à présenter comme un succès le projet d'installation du Lacédémonien : «les indigènes ne s'opposent pas à la restitution de l'héritage d'Héraclès et c'est au contraire la fortune trop rapide de la cité grecque fondée par Dorieus qui explique et la jalousie et l'intervention des Carthaginois»[111]. Ce souci de montrer les indigènes comme bien disposés envers le colonisateur grec héritier d'Héraclès justifierait également que Diodore ne mentionne pas les Ségestains parmi les adversaires de celui-ci.

Au total, pour ce qui regarde l'entreprise de Dorieus, il est fort difficile d'utiliser le témoignage de Diodore, ne serait-ce que pour le comparer avec celui d'Hérodote, tant ces deux auteurs ont travaillé dans des états d'esprit différents[112].

3. *Pausanias III 16, 4-5*

Dans le livre III de sa *Périégèse*, consacré à la Laconie, Pausanias se

---

107 HANS 1983, p. 9; BARCELÓ 1989, p. 22.

108 Sur cette prise, ROOBAERT 1992. HANS 1983, p. 186, n. 127, songe à une confusion avec une autre prise de Minoa, au cours d'une guerre de Gélon contre les Carthaginois vers 490.

109 *Infra*, p. 207-208.

110 Sur Diodore et Éryx, SACKS 1990, p. 154-157.

111 JOURDAIN-ANNEQUIN 1988-1989, p. 151, 152 (pour les deux citations).

112 Ainsi HACKFORTH 1926, p. 360, «The attempts that have been made to harmonize the two accounts are ingenious but unsuccessful»; HANS 1983, p. 9, «Daher kann dieser Bericht kaum zur Ergänzung des Herodottextes herangezogen werden».

trouve à Lacédémone. Il voit l'héroon de Chilon[113], puis celui d'Athénodore :

> ἐστιν ἡρῷον ... Ἀθηνοδώρου[114] τῶν ὁμοῦ Δωριεῖ τῷ Ἀναξανδρίδου σταλέντων ἐς Σικελίαν· ἐστάλησαν δὲ τὴν Ἐρυκίνην χώραν νομίζοντες τῶν ἀπογόνων τῶν Ἡρακλέους εἶναι καὶ οὐ βαρβάρων τῶν ἐχόντων (PAUS. III 16, 4) (éd. MUSTI & TORELLI 1992).
>
> il y a un héroon ... d'Athénodore, un de ceux qui furent envoyés avec Dorieus, fils d'Anaxandridas, en Sicile; ils partirent pour la terre d'Éryx, car ils pensaient qu'elle était la propriété des descendants d'Héraclès et non des barbares qui la détenaient.

Suit alors l'histoire d'Héraclès et d'Éryx. Le héros combattit à la condition suivante : s'il l'emportait, le territoire d'Éryx lui appartiendrait; s'il était vaincu, Éryx aurait les bœufs de Géryon. Vient le dénouement :

> τὸ δὲ εὐμενὲς ἐκ τῶν θεῶν οὐ κατὰ ταὐτὰ Ἡρακλεῖ καὶ ὕστερον Δωριεῖ τῷ Ἀναξανδρίδου παρεγένετο, ἀλλὰ Ἡρακλῆς μὲν ἀποκτίννυσιν Ἔρυκα, Δωριέα δὲ αὐτόν τε καὶ τῆς στρατιᾶς διέφθειραν τὸ πολὺ Ἐγεσταῖοι (PAUS. III 16, 5) (éd. MUSTI & TORELLI 1992).
>
> La bienveillance des dieux fut plus favorable à l'égard d'Héraclès que par la suite à l'égard de Dorieus, fils d'Anaxandridas; Héraclès tua Éryx, mais Dorieus lui-même et la plus grande partie de son armée tombèrent sous les coups des Ségestains.

On a signalé à propos du passage sur Pentathlos comment Pausanias intègre descriptions de choses vues et digressions historiques, lesquelles représentent en définitive presque la moitié de sa *Périégèse*, et combien il hésite peu à corriger ses prédécesseurs, à combler leurs lacunes, et à enrichir leur information de détails nouveaux, parfois d'interprétations originales[115]. Telle est notamment son attitude envers Hérodote, celui qu'il place avant tout autre et duquel le rapprochent sa façon discursive de traiter le passé, la pratique de l'autopsie ainsi qu'une forme de curiosité, de disponibilité envers ce qui sollicite l'esprit[116]. Dans son livre III, plus

---

113 Sur celui-ci, MUSTI & TORELLI 1992, p. 224 (Chilon semble avoir été hostile à Anaxandridas, le père de Dorieus; la situation de son héroon à proximité de celui d'un compagnon de Dorieus aurait une signification politique).

114 Le texte n'est pas établi avec certitude; PARETI 1912-1913, p. 1023, n. 3; MALKIN 1994, p. 193, n. 4.

115 *Supra*, p. 16, n. 96.

116 Par exemple, MUSTI 1987, spéc. p. XX, «L'opera di Pausania costituisce il caso più impressionante di rinascita erodotea che si conosca nella letteratura greca» (aussi p. XXIV, XXVI); 1996, p. 9-13; BIRASCHI & MADDOLI 1993, p. 202-203; MOGGI 1993, p. 405, 411, 418; 1996, p. 83-87. Pour la dette de Pausanias envers Hérodote dans différents passages où il est question des Phéniciens, BUNNENS 1979, p. 229-230. Pour ce qui regarde l'histoire spartiate, en divers endroits où il est question du règne de Cléomène, Pausanias complète et

précisément, il s'emploie à construire une histoire spartiate inédite qui dans une certaine mesure dément le célèbre jugement de Thucydide (I 10, 2) selon lequel Sparte n'avait pas de temples et d'édifices fastueux[117] – un intérêt pour Sparte qu'on rapprochera peut-être de la faveur dont jouit cette cité sous Hadrien[118].

Le passage sur Dorieus illustre cette inclination à compléter ses prédécesseurs. En effet, pour ce qui concerne le prince spartiate, Pausanias connaît Hérodote; en témoigne un extrait précédent où il reprend les circonstances de la succession d'Anaxandridas (III 3, 9-10) avant de résumer en une simple phrase la décision de Dorieus de fonder une colonie : Δωριεὺς μὲν δή – οὐ γὰρ ἠνείχετο ὑπακούειν Κλεομένει μένων ἐν Λακεδαίμονι – ἐς ἀποικίαν στέλλεται (III 4, 1). La présentation hérodotéenne est reprise dans sa substance.

Par contre, dans le passage envisagé ici, la connaissance d'une source autre qu'Hérodote est évidente[119] : Pausanias produit le nom d'Athénodore, un compagnon de Dorieus dont Hérodote ne dit mot. Peu importe en définitive l'identité de ce garant : Antiochos de Syracuse[120] ou une de ces traditions locales que sollicite fréquemment Pausanias[121]. Toujours est-il qu'on est confronté à un passage où Pausanias apparaît «integrando Erodoto e non ripetendolo»[122].

Ainsi, plus qu'Hérodote, Pausanias fait de la qualité d'Héraclide de Dorieus un moteur de son évocation de celui-ci, laquelle débouche sur une antithèse entre sa défaite et la victoire d'Héraclès. En ceci, le périégète se rapproche de Diodore mais, à la différence de celui-ci, qui parle d'une période de prospérité pour la colonie fondée par le Spartiate, il n'en retient que l'échec.

En tout cas, c'est l'antithèse avec Héraclès qui constitue le trait le plus caractéristique de ce témoignage, c'est elle qui justifie que, marquant une innovation par rapport à la tradition hérodotéenne, Pausanias s'y intéresse dans un livre III où la matière, abondante sur la Laconie comme au livre I sur l'Attique, est sélectionnée avec soin[123]. Elle expliquerait enfin le silence du périégète sur les Phéniciens, car, pour la comparaison avec le héros (vainqueur d'un indigène, Éryx), ce sont surtout les Ségestains qui

---

corrige Hérodote; par exemple, ROOBAERT 1985, p. 20, 26, 42, 48-49.

117 MUSTI 1996, p. 20.

118 LAFOND 1996, p. 180.

119 PARETI 1912-1913, p. 1023.

120 VAN COMPERNOLLE 1950-1951, p. 227.

121 De manière générale, MUSTI 1987, p. XXVI-XXXIV; LACROIX 1994.

122 MUSTI & TORELLI 1992, p. 225.

123 MUSTI 1987, p. XXXVII; 1996, p. 17.

étaient idoines[124].

4. *Justin XIX 1, 9*

Justin vient de rapporter un revers que les Carthaginois essuyèrent en Sardaigne et qui aurait rendu confiance à leurs ennemis[125]. Il passe à la Sicile :

> *Itaque Siciliae populis propter adsiduas Karthaginiensium iniurias ad Leonidam, fratrem regis Spartanorum, concurrentibus graue bellum natum, in quo et diu et uaria uictoria fuit proeliatum* (JUST. XIX 1, 9) (éd. SEEL 1972).
>
> C'est pourquoi les peuples de Sicile, en raison des injustices que leur faisaient continuellement subir les Carthaginois, se tournèrent vers Léonidas, le frère du roi des Spartiates; une guerre d'une ampleur considérable naquit, au cours de laquelle on combattit longtemps, et avec des fortunes diverses.

On a proposé comme source au passage Timée ou Éphore[126]. Par ailleurs, un problème plus particulier consiste à déterminer s'il faut corriger le texte et lire non pas *ad Leonidam fratrem regis Spartanorum* (leçon des manuscrits), mais *ad Dorieum Leonidae fratrem regis Spartanorum* – comme le propose F. Ruehl[127], un éditeur de Justin enclin aux corrections[128] –, de manière à y voir une allusion à la venue de Dorieus dans l'île[129].

La conjecture est généralement justifiée par les problèmes auxquels on est confronté si on suppose un appel des Siciliens à Léonidas sous le règne de Cléomène, avant 489/488, et ce quel que soit le scénario qu'on adopte. En effet, le texte des *Histoires Philippiques*, tel qu'il est parvenu, donne à penser que Léonidas a répondu favorablement à la demande qui lui a été faite et s'est rendu en Sicile. Mais ceci contraindrait à supposer une guerre, dont on ne sait rien par ailleurs, de Léonidas en Sicile. Par ailleurs, il y aurait contradiction avec des propos que, dans son livre VII, Hérodote (VII 158) prête à Gélon de Syracuse qui se plaint de n'avoir pas

---

124 PARETI 1912-1913, p. 1024, n. 2.

125 Cette phrase de transition pourrait cacher une coupe opérée par Justin; FERRERO 1957, p. 83.

126 VAN COMPERNOLLE 1950-1951, p. 227.

127 RUEHL 1872, p. 157. Pour sa part, PARETI 1912-1913, p. 1022-1023, propose de lire simplement *ad Leonidae fratrem regis* (conjecture de A. von Gutschmid; aussi JEEP 1859, p. 101) et estime que Dorieus est ainsi désigné. Sur les diverses corrections proposées, MERANTE 1970a, p. 281.

128 SEEL 1972, p. X, «Nam editoris non est corrigere autorem – quod sape fecit Ruehl – sed seruare uel lapsus epitomatoris» (cité par FORNI 1958, p. 15).

129 Ainsi *HAAN* I, p. 431, 432, n. 2; MELONI 1947, p. 110, n. 12; BÉRARD 1957, p. 264.

reçu de secours de la part de Sparte alors qu'il songeait à venger la mort de Dorieus[130]; si Léonidas était effectivement venu en Sicile, un tel grief n'aurait guère eu de raison d'être. Enfin, la correction qui est généralement proposée, *ad Dorieum Leonidae fratrem regis Spartanorum*, pose elle-même difficulté, l'expression *Dorieus frater Leonidae regis* étant une impossibilité car, aussi longtemps que Dorieus vécut, son frère Léonidas ne fut pas roi[131]. On pourrait certes penser à une autre correction, *ad Dorieum fratrem regis Spartanorum* (le roi en question serait alors Cléomène), mais, du point de vue de la tradition manuscrite, un passage de *Dorieum* à *Leonidam* ne convainc pas.

C'est pourquoi, faisant l'économie de toute correction, on a parfois considéré que Léonidas, bien qu'il eût été contacté par les Siciliens, n'avait pas donné suite à leur requête. Cette solution lève la contradiction avec le discours de Gélon; même, les récriminations de ce dernier pourraient se comprendre comme une allusion au refus de Léonidas, et la datation pourrait être précisée : après que Gélon eut accédé à la tyrannie à Géla, en 491/490[132]. Quant à l'appel aux Spartiates (plutôt qu'à d'autres Grecs), il aurait été inspiré par les habitants de Minoa, eux-mêmes anciens compagnons de Dorieus[133]. Mais la contradiction existe alors avec Trogue/Justin, qui présente l'initiative sicilienne comme ayant été suivie d'une guerre (*graue bellum natum*).

Dès lors, un autre scénario encore a été imaginé : Léonidas aurait pris en compte la demande des Siciliens, mais n'aurait pas personnellement agi en leur faveur; il les aurait orientés vers son frère aîné, Dorieus, qui revenait d'Afrique (où il avait connu une expérience malheureuse près du Kinyps) et qui n'était pas en bons termes avec le roi Cléomène, ce qui pouvait être une source de tensions dans la cité; Dorieus, ainsi sollicité, aurait saisi cette occasion de se lancer dans une nouvelle aventure[134].

---

130 Sur ce texte, *infra*, p. 308-314.

131 UNGER 1882, p. 177; SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 192; MERANTE 1970a, p. 282; GRAS 1985, p. 241. Cette objection est envisagée également par PARETI 1912-1913, p. 1022, n. 4, qui ne s'y arrête pas, estimant que l'épithète *regis* serait un ajout malencontreux de Justin.

132 SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 192-195 (l'appel à Léonidas s'expliquerait en outre par le fait que celui-ci aurait exercé une sorte de régence de Cléomène en proie alors à la folie, ce qui est davantage envisageable durant la période qui a précédé la mort de celui-ci, en 489/488); MANNI 1974, p. 79; MERANTE 1970a, p. 283-284, 294; MADDOLI 1982, p. 247; KUFOFKA 1993-1994, p. 256-257, n. 23. Déjà UNGER 1882, p. 178. Pour sa part, BRAVO 1993, p. 57, pense effectivement à une guerre qui aurait eu lieu à ce moment; selon lui, Hérodote (discours de Gélon) et Trogue/Justin parleraient du même événement, mais en recourant à des sources indépendantes et partiellement incompatibles.

133 HANS 1983, p. 47.

134 GRAS 1985, p. 241.

Ainsi toute contradiction avec les textes est levée : le *graue bellum* de Trogue/Justin serait la défaite infligée à Dorieus, envisagée dans la durée, ainsi que l'indique l'adverbe *diu*, comme étant (à travers la volonté de Gélon de la venger, sans nécessairement trouver le soutien espéré) un précédent de la bataille d'Himère, victoire grecque cette fois, ce à quoi correspondraient les mots *uaria uictoria*. Certes, Trogue/Justin ne cite pas la bataille d'Himère, mais il mentionne la mort d'Hamilcar «dans la guerre de Sicile». Toutefois, si la force de cette reconstruction réside dans la cohérence qu'elle rend au passage de Trogue/Justin, elle reste hypothétique et «maximalise» l'affrontement entre Grecs et Carthaginois dans l'île.

C'est pourquoi je voudrais suggérer une autre piste encore. En effet, les propositions qui ont été faites pour ne pas corriger le texte et pour garder l'idée d'un appel à Léonidas ont été soutenues d'un point de vue historique et dans l'optique qu'un tel appel eut lieu. Mais il se pourrait aussi que Trogue/Justin se réfère bien à Léonidas (et en cela, on laissera le texte tel quel), mais de façon erronée. Dans ce contexte, la question portera autant sur l'origine de l'information et sur les raisons de sa présence dans les *Histoires Philippiques* que sur son historicité .

Pour y répondre, il convient d'envisager brièvement le contexte général du passage. Trogue/Justin y raisonne en fonction d'un *imperium* carthaginois remontant à Magon, le père du général carthaginois Hamilcar, qui fut vaincu à Himère. Il considère en conséquence les différentes régions où s'exerça la mainmise carthaginoise (sauf l'Espagne, qui est traitée dans une autre partie), en s'efforçant de trouver pour chacune, dans la génération qui précéda Himère, des indices et des manifestations de la domination de Carthage[135]. Mais il ne faut pas s'y tromper, il s'agit là d'une reconstruction, fondée sur la conviction que la Carthage de Magon et de ses successeurs était déjà celle des guerres siciliennes du IVe s., celle des guerres puniques.

Or, dans le cadre de cette reconstruction, l'épisode sur Dorieus venait à point nommé pour fournir un exemple de la possession de la Sicile par Carthage. C'est en tout cas ainsi qu'il aurait été interprété par Trogue/Justin, ce qui expliquerait que soit mentionné Léonidas plutôt que Dorieus. Car en choisissant d'opposer aux Carthaginois un personnage aussi emblématique que Léonidas, le champion de la Grèce aux Thermopyles, épisode qu'il narre en détail (II 11), Trogue/Justin marquerait sa volonté d'amplifier le conflit entre Grecs et Carthaginois en

---

135 DEVILLERS & KRINGS sous presse.

Sicile, en lui donnant les allures d'une confrontation entre deux peuples, comme le fut vers la même époque l'opposition entre les Grecs et les Perses. On trouverait là les échos à une propagande sicilienne dont on verra davantage les manifestations à propos de la bataille d'Himère (chapitre VI), mais dont on retiendra ici un aspect : selon Diodore (XI 24, 1), Himère eut lieu le même jour que les Thermopyles. Ceci est révélateur des «ponts» qui à une certaine époque furent jetés entre les batailles des guerres médiques et celles de Sicile, ponts qui expliquent que le nom de Léonidas, héros de ces guerres médiques, ait pu être substitué à celui de l'obscur et infortuné Dorieus. D'ailleurs, immédiatement après qu'il a été question des affaires siciliennes, les *Histoires Philippiques* rapportent un événement lié à ces guerres (XIX 1, 10-13 : l'envoi d'une ambassade de Darius à Carthage), ce qui aurait contribué à l'émergence du nom de Léonidas, célèbre précisément pour son comportement pendant la seconde de celles-ci.

Telle est la conclusion que j'avancerai à titre d'hypothèse : suffisamment d'éléments, à la fois dans les *Histoires Philippiques* et, sans doute aussi, dans certains ouvrages antérieurs qui auraient pu leur servir de sources[136], étaient réunis pour favoriser l'apparition de Léonidas dans les affaires siciliennes en lieu et place de son frère Dorieus. Ce serait donc bien à l'aventure de Dorieus que fait allusion Trogue/Justin, mais sous le nom, plus fameux, du frère de celui-ci.

Du reste, à partir du moment où on admet que Trogue/Justin se réfère en définitive à Dorieus (ce que pensent les chercheurs qui optent pour une correction du texte faisant apparaître le nom *Dorieum* ou M. Gras qui limite le rôle de Léonidas à celui d'intermédiaire), les différences avec les autres témoignages sur ce personnage sont telles qu'une substitution de nom avec celui de son frère ne serait qu'un changement parmi d'autres, apportés eux aussi par un contexte où la notion d'*imperium* carthaginois domine.

D'abord, Trogue/Justin ne retient que les Carthaginois comme adversaires des Spartiates (c'est aussi le cas de Diodore). Ensuite, il ne parle pas d'une colonisation spartiate, mais d'un appel des Siciliens à Sparte contre les Carthaginois; le motif qu'il suppose à cet appel (des *adsiduas Karthaginiensium iniurias*[137]) est vague et conventionnel. Enfin,

---

136 Dans ce sens, ZAHRNT 1993, p. 372, n. 59, «M.E. schimmert bei Justin eine spätere, wohl durch Timaios voll ausgebildete Tradition durch, die vom Gedanken der Erbfeindschaft zwischen Griechen und Karthagern lebte».

137 MADDOLI 1982, p. 247-248, considère que ces mots font de manière générale allusion aux visées expansionnistes carthaginoises. MANNI 1974, p. 79, y voit une allusion à Malchus

il suggère des conséquences durables à l'entreprise spartiate et il donne l'image d'une guerre longue et acharnée. Il semble la rattacher en outre à la bataille d'Himère en signalant qu'Hamilcar est mort dans un *bellum Sicilianum* qui paraît se référer au conflit consécutif à l'appel des Siciliens.

B. *Dorieus. De Sparte à la Sicile*

1. *Injustice à Sparte*

Dorieus – dont le nom même ne manque pas d'intriguer – est seulement connu pour sa double tentative de colonisation. En termes d'histoire spartiate, celle-ci est considérée à la lumière de deux problématiques intimement liées : en ce qui concerne les affaires extérieures se pose la question de la colonisation, pour les affaires intérieures celle de la rivalité avec Cléomène.

Sparte, qui, à l'époque des guerres médiques, était raillée pour son ignorance et sa crainte des mers (HDT. VIII 132), était-elle équipée pour des entreprises colonisatrices ? A-t-elle jamais mené une politique d'expansion maritime ? Un ouvrage de I. Malkin, *Myth and Territory in the Spartan Mediterranean*, iinvite à répondre par l'affirmative à cette question. I. Malkin attire l'attention sur le fait que cette colonisation spartiate fut tardive et que, se produisant à une époque où les terres accessibles étaient moins nombreuses, elle avait davantage besoin de justification, particulièrement par les mythes[138]. Ceci vaut pour Dorieus, qui s'appuya sur sa qualité d'Héraclide pour revendiquer une installation dans le pays d'Éryx.

Par ailleurs, Dorieus est-il parti de son propre chef, ou a-t-il reçu un appui de Cléomène et de l'État spartiate ? É. Will, par exemple, penche pour la seconde opinion : la mort d'Anaxandridas provoqua une querelle dynastique entre les deux demi-frères et le départ du vaincu aida à résoudre une tension dans la cité[139]. Il ne faudrait pas négliger non plus l'intérêt de

---

et à la défaite infligée à Dorieus (mais il considère bien entendu l'appel à Léonidas comme distinct de l'opération de Dorieus).

[138] MALKIN 1994.

[139] WILL 1955-1957, p. 129-130. Aussi NIESE 1907, p. 450-457; COSTANZI 1911, p. 353, n. 1; GLOTZ & COHEN 1925, p. 465-466; SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 181-182; HUXLEY 1962, p. 78; MERANTE 1970, p. 137; 1970a, p. 284-285; ROOBAERT 1985, p. 14-15; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 553-554; MALKIN 1994, p. 192-193. Une preuve du caractère officiel de l'entreprise serait que les compagnons de Dorieus sont des Spartiates, des Égaux (HDT. V 46), peut-être de ceux qui se rangèrent derrière lui dans le cadre d'une opposition à Cléomène.

Sparte pour les routes qui menaient vers l'Ouest méditerranéen[140].

En somme, beaucoup de conditions étaient réunies pour que Sparte et Cléomène encouragent la tentative de Dorieus. Même, l'indignation que celui-ci ressent à l'idée de devoir obéir à Cléomène (ce qui irait dans le sens d'une dispute et d'une décision prise par Dorieus «contre» son frère) tiendrait dans une certaine mesure du lieu commun, Hérodote prêtant le même sentiment à un autre colonisateur spartiate, Théras (*cf.* IV 147, sur Théras, δεινὸν ποιεύμενος ἄρχεσθαι ὑπ'ἄλλων, et V 42, sur Dorieus, δεινόν τε ποιεύμενος ... ὑπὸ Κλεομένεος βασιλεύεσθαι)[141].

Pourtant, si on s'en tient au texte d'Hérodote, le départ de Dorieus semble une initiative personnelle[142].

Un mot encore sur la non-consultation de l'oracle de Delphes par Dorieus avant l'expédition libyenne : celle-ci n'implique pas que le prince spartiate n'avait pas pris connaissance de la littérature oraculaire (ainsi pour l'expédition en Sicile il tirera conseil des *Oracles de Laïos*)[143]. Peut-être, en ne recourant pas à Delphes, marquait-il son indépendance envers Cléomène qui, comme roi de Sparte, en était l'interlocuteur privilégié[144] ? Ceci irait dans le sens d'une certaine autonomie de la part de Dorieus. Mais il y a une autre possibilité : l'existence d'un oracle qui promettait de façon générale l'Afrique aux Spartiates et qui aurait alors été réinterprété, de sorte que Dorieus aurait été dispensé d'une consultation concernant un simple lieu de cette contrée (consultation qui se serait révélée nécessaire lorsqu'il s'agit de gagner la Sicile)[145].

2. *Échec en Afrique*

a. *La date*

L'expédition d'Afrique a nécessairement précédé celle de Sicile, mais il

---

140 MADDOLI 1982, p. 248-252; TROTTA 1991, p. 55.

141 Sur cette similitude, LABATE 1972, p. 94 (qui souligne de façon générale la ressemblance entre Théras et Dorieus); TROTTA 1991, p. 55, 65, n. 89.

142 LABATE 1972, p. 92. Dans ce sens, HACKFORTH 1926, p. 359; FORREST 1968, p. 85; KUFOFKA 1993-1994, p. 251, n. 16.

143 MALKIN 1987, p. 79; 1994, p. 194, 196-197, 201.

144 TROTTA 1991, p. 56; MALKIN 1994, p. 194.

145 MALKIN 1994, p. 195-196. Pour un oracle concernant l'Afrique du Nord (mais pas particulièrement les Spartiates), HDT. IV 179 à propos de la prédiction qui aurait été faite à Jason et à ses compagnons : cent villes grecques devaient s'élever autour du lac Triton, si un descendant des Argonautes s'emparait d'un trépied de bronze, laissé par Jason dans ces parages. Pour un lien entre Dorieus et l'oracle du Triton, BUSOLT 1895, p. 757; SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 185, 197-198, 206-212 (en relation aussi avec Cyrène), 214. *Contra*, CRAHAY 1956, p. 136. Sur cet oracle, aussi VANNICELLI 1992, p. 69-71; CORCELLA & MEDAGLIA 1993, p. 366-368.

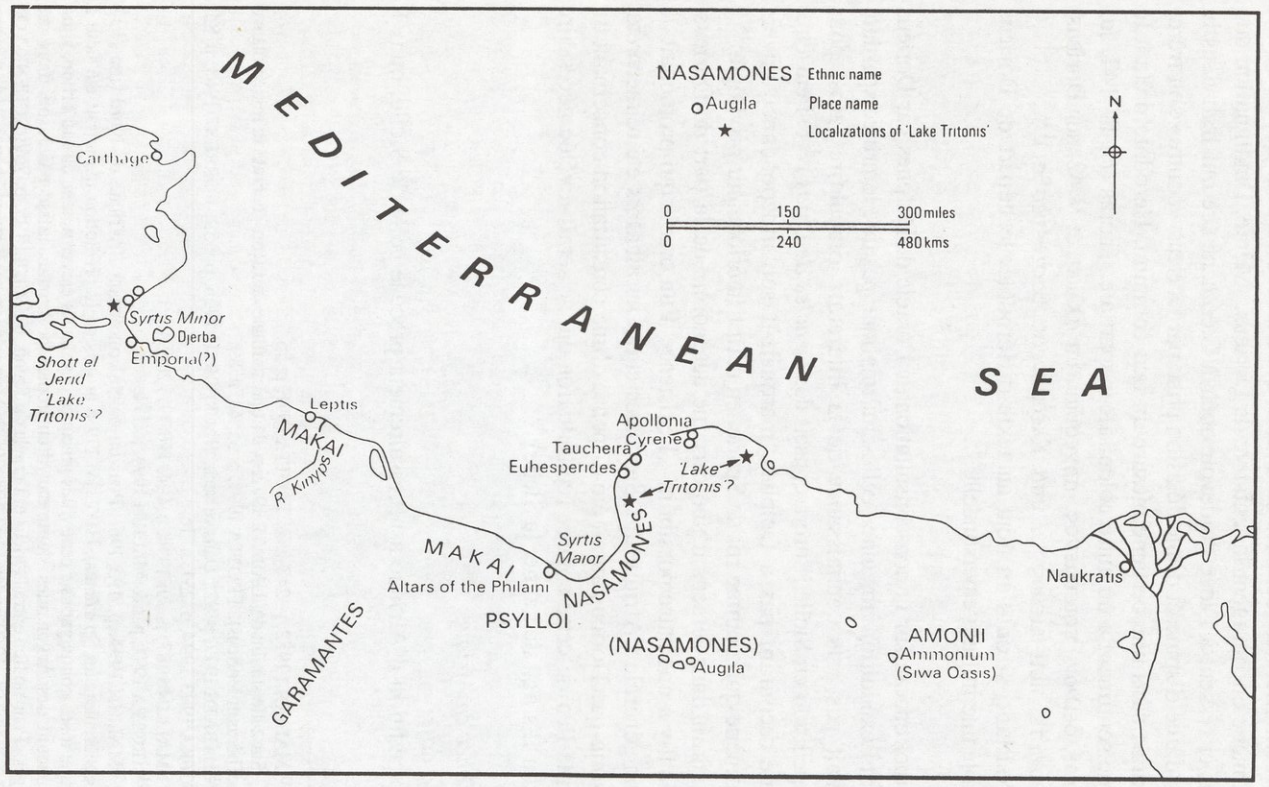


Fig. 8. – L'oasis de Siwa, lac(s) Triton, l'Afrique de Dorieus (carte MALKIN 1994, p. 144).

demeure difficile de préciser de combien de temps[146]. La façon dont les événements se succèdent chez Hérodote – mais celui-ci tend à «écraser» la perspective – suggère que Dorieus partit peu après l'avènement de Cléomène. Or on estime habituellement que ce dernier monta sur le trône vers 520[147], ce qu'on déduit de sa première intervention connue, à l'occasion d'un voyage en Béotie, en 520/519 (HDT. III 148) : on considère qu'il y était présent en tant que roi et que son accession à la royauté doit se situer avant cette date. Cette opinion ne fait cependant pas l'unanimité. M. Gras pense ainsi que rien ne prouve que Cléomène était alors sur le trône, et il est fort tenté de situer son avènement *c.*515[148]. Son principal argument est que le règne de Cléomène ainsi amputé de cinq années correspond davantage à l'affirmation d'Hérodote concernant sa brièveté (V 48). À ceci on objectera que vingt-cinq années au lieu d'une trentaine, cela reste une durée respectable pour un gouvernement présenté comme «peu long» et que les propos d'Hérodote, subordonnés à la mise en avant du thème des malheurs de Dorieus, ne sont pas à prendre au pied de la lettre. À l'inverse, on a pensé que Cléomène serait devenu roi plus tôt, déjà en 526/525; on met alors en rapport un passage d'Hérodote avec un extrait de Plutarque[149], un rapprochement moins évident que l'affirment ses partisans[150].

Par ailleurs, on fera preuve de prudence face aux indications relatives au temps dans le passage d'Hérodote : dans son souci de dramatiser, celui-

---

146 On signalera quelques avis sur la date de l'expédition en Afrique. En 526/525-524/523 : MERANTE 1970, p. 127; 170a, p. 279. *C.*520 : CRAHAY 1956, p. 134; VIRGILIO 1974, p. 146-151. Entre 520 et 510 : CRAHAY 1956, p. 145. *C.*520-517 : MATTINGLY 1995, p. 50. Entre 517 et 514 : MYRES 1906, p. 99. *C.*515 : PARETI 1912-1913, p. 1009-1010; REBUFFAT 1992, p. 257. «En el último cuarto del siglo VI», WAGNER 1983, p. 139. En 514-512 : SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 181. *C.*514 : MADDOLI 1979, p. 27; MALKIN 1990, p. 226; 1994, p. 192. En 513/512 : LARONDE 1990, p. 7. *C.*512 : DUNBABIN 1948, p. 349. Peu avant 510 : LONGERSTAY 1995, p. 837. *C.*510 : HACKFORTH 1926, p. 359; BONNET 1988, p. 272; LECLANT 1992. Fin du VI^e^ s. : NIESE 1905, col. 1559; 1907, p. 423-426; COSTANZI 1911, p. 359; MALKIN 1987, p. 22. Enfin, ROOBAERT 1985, p. 11 + n. 48, ne prend pas position.

147 CARLIER 1977 (+ bibliographie), qui, dans l'ensemble, suit LENSCHAU 1938. Dans ce sens, par exemple, MORETTI 1962, p. 21; ROOBAERT 1985, p. 4; ausi FORREST 1968, p. 85, «Cleomenes came to the throne sometime between 520 and 516».

148 GRAS 1985, p. 241-242. De même, PORALLA 1913, p. 48-49, 76, 143-144, place le début du règne de Cléomène en 516. Aussi BUSOLT 1895, p. 513, 756 + n. 5.

149 HDT. III 46 (la venue des opposants de Polycrate à Sparte est datée de 525); PLUT., *Apopht. lac., Cléomène, fils d'Anaxandridas* 7 (= *Mor.* 223 D); LENSCHAU 1938, p. 413; MERANTE 1970a, p. 274-279.

150 Le mot attribué par Plutarque à Cléomène ne correspond pas tout à fait à celui d'Hérodote, et ailleurs, Plutarque, le place, avec une variante, dans la bouche des Spartiates [*Apopht. lac., Anonymes* 1 (= *Mor.* 232 D)]. En outre, Plutarque mentionne des ambassadeurs venus de Samos (ἀπὸ τῆς Σάμου πρέσβεσι); cela laisserait supposer que la mission avait un caractère officiel, ce qui est en contradiction avec Hérodote, qui présente une version sensiblement différente de la visite des Samiens; LABARBE 1975; ROOBAERT 1985, p. 3-4.

ci a pu exagérer la rapidité du départ de Dorieus[151]. On n'exclura pas que ce dernier soit resté quelque temps à Sparte après l'avènement de son demi-frère, une hypothèse qui gagne en probabilité si on admet que les rapports entre les deux hommes n'étaient peut-être pas aussi conflictuels qu'on l'a prétendu et que la décision de fonder une colonie nécessita une préparation logistique.

Enfin, un fragment de Diodore, conservé par la version arménienne de la chronique d'Eusèbe, fournit une liste des peuples qui exercèrent la maîtrise des mers, dans laquelle une thalassocratie de deux ans est attribuée aux Spartiates. Cette puissance maritime lacédémonienne peut être placée, selon les reconstructions, entre 516 et 514 ou entre 512 et 510[152]. Pourrait-on estimer que cette période correspond à celle durant laquelle se serait maintenue la colonie de Dorieus en Libye, ce qui fournirait un indice sur la date de celle-ci ? Rien n'autorise à l'affirmer[153].

b. *L'emplacement de la colonie*

Selon Hérodote, la colonie fut établie dans la très belle région du Kinyps, qui était aussi le nom d'un fleuve (ouadi Caám, oued Oukirré), entre les deux Syrtes (fig. 8). Elle se serait trouvée à la limite des territoires des Carthaginois et des Maques[154]. Au milieu du IV^e^ s. av. J.-C., le pseudo-Scylax mentionne une ville Kinyps dont les ruines se voyaient encore de son temps[155]. Il pourrait s'agir de la colonie de Dorieus. L'auteur du périple précise ensuite qu'à 80 stades se trouvait la ville de Néapolis, c'est-à-dire Leptis Magna[156].

Pour ce qui concerne les deux ans pendant lesquels la colonie a fonctionné, on se gardera de prendre au pied de la lettre la notation temporelle fournie par Hérodote[157] (*cf.* à propos d'Alalia, les «cinq ans»

---

151 Le même V. Merante, qui insiste sur le fait qu'il ne faut pas prendre à la lettre la remarque d'Hérodote relative à la courte durée du règne de Cléomène, tire un argument décisif de la précision d'Hérodote sur le départ de Dorieus «immédiatement après» l'avènement de Cléomène; MERANTE 1970a, p. 278.

152 FORREST 1969, p. 105. Aussi MYRES 1906, p. 99-100; BOSCH GIMPERA 1950, p. 45; MADDOLI 1979, p. 29.

153 ROOBAERT 1985, p. 15. On pourrait aussi penser à l'entreprise de Dorieus en Sicile ou à la défaite d'Anchimolios (510); FORREST 1969, p. 102.

154 MALKIN 1990, p. 226. Sur les Maques, DESANGES 1962, p. 106-107.

155 PS.-SCYL. 109 (*GGM* I, p. 85), Μετὰ δὲ τὴν Σύρτιν [[ἔξω τῆς Σύρτιδος]] ἐστὶ χωρίον καλὸν καὶ πόλις, ᾗ ὄνομα Κίνυψ· ἔστι δὲ ἔρημος. Ἀπὸ δὲ Νέας πόλεως ἀπέχει εἰς τὴν Σύρτιν στάδια π'· ὑπ' αὐτῶν δ' ἐστὶ ποταμὸς Κίνυψ, καὶ νῆσος ὑπέστι πρὸς τὸν ποταμόν.

156 *HAAN* I, p. 69-70, 449; GSELL 1916, p. 90; SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 184-185; HUß 1985, p. 74, n. 164; LARONDE 1987, p. 352; 1990, p. 7; BONNET & LIPINSKI 1992a; LONGERSTAY 1995, p. 837.

157 Sur l'interprétation de celle-ci, MADDOLI 1979, p. 95, n. 61.

durant lesquels les réfugiés phocéens demeurèrent en Corse). Elle semble néanmoins indicative d'une période courte.

c. *La réaction des Carthaginois*

L'expédition de Dorieus dut être ressentie comme potentiellement dangereuse par les Carthaginois, car ils furent co-responsables de son échec. À cette occasion, Carthage semble surtout avoir témoigné son intérêt pour la région des *emporia*, c'est-à-dire des comptoirs ou même des colonies que la cité ne tarda pas à établir sur la côte, entre le Sahel tunisien et la zone entre les deux Syrtes[158]. En ce sens, l'intervention contre Dorieus pourrait être rapprochée du premier traité entre Rome et Carthage, dont une clause, selon Polybe, était justifiée par le souci d'interdire aux navires romains toute reconnaissance le long du littoral fertile des *emporia*[159].

Enfin, en empêchant une intrusion étrangère dans ces eaux, les Carthaginois manifestaient le souci de ne pas y voir proliférer les pirates[160].

On peut se demander aussi si ce ne fut pas Leptis qu'affectait le plus l'entreprise de Dorieus. En effet, les sources littéraires font de cette cité une fondation phénicienne (SALL., *Jug.* 78; SIL., *Pun.* III 257), et les premiers vestiges remonteraient à la fin du VII^e^ s.[161]. Mais on a également avancé qu'il n'aurait pu y avoir d'établissement définitif avant la dernière décennie du VI^e^ s.[162], c'est-à-dire à l'époque de Dorieus. Quoi qu'il en soit, le choix de l'emplacement par les colons spartiates surprend tant par l'éloignement de Cyrène que par la proximité de Leptis, ce qu'on a expliqué diversement : soit on s'est demandé si la tentative de Dorieus n'avait pas été rendue possible par le fait que Leptis connaissait une éclipse[163], soit on a pensé qu'une des suites de l'expédition spartiate avait été précisément d'entraîner un développement de Leptis par les

---

158 Sur la zone des *emporia*, DI VITA 1982; REBUFFAT 1990; 1992a; aussi DESANGES 1995, p. 356-357 (pour une époque ultérieure).

159 BOSCH GIMPERA 1950, p. 45; WAGNER 1983, p. 140; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 554; MALKIN 1994, p. 202-203; LONGERSTAY 1995, p. 837.

160 WHITTAKER 1978, p. 82; WAGNER 1983, p. 139-140.

161 HOWARD CARTER 1965; BUNNENS 1979, p. 164 + n. 59, p 208, 213, 374, 375 + n. 274; HUß 1985, p. 74, n. 166; REBUFFAT 1992; MATTINGLY 1995, p. 50. Aussi WHITTAKER 1978, p. 59.

162 DE MIRO & FIORENTINI 1977; *cf.* LONGERSTAY 1995, p. 831-832.

163 LANCEL 1992, p. 109, d'après qui «on constate qu'à partir du IV^e^ siècle les documents géographiques en langue grecque nomment Néapolis la cité existant alors sur l'emplacement de Leptis, ce qui suggère la possibilité d'une nouvelle fondation».

Carthaginois[164], voire sa constitution en établissement définitif[165].

On envisagera enfin l'attitude de Cyrène. Sparte fit valoir des titres de métropole sur Théra et, par conséquent, sur Cyrène, colonie de Théra. Cela signifie-t-il que les Cyrénéens accueillirent favorablement l'entreprise de Dorieus ? Celle-ci fut-elle préparée, voire concertée, avec eux ?

Hérodote ne parle que des Théréens qui ont servi de guides à Dorieus (V 42). Comment interpréter qu'il ne mentionne pas les gens de Cyrène ? F. Chamoux considère ce silence comme la preuve que ceux-ci ont refusé leur concours[166]; dans le même sens, I. Malkin songe à un climat de compétition entre Sparte et Cyrène[167], et on a observé que Cyrène semblait à tout le moins s'être gardée de soutenir Dorieus[168].

Le silence d'Hérodote sur Cyrène n'est cependant pas total : il relate que Philippe fils de Boutakidès, un Crotoniate séjournant à Cyrène, en partit pour se joindre à l'expédition de Dorieus (V 47). Il n'est certes pas possible de déterminer si Philippe a retrouvé Dorieus avant ou après l'échec au Kinyps, s'il a rencontré le Spartiate à Cyrène ou en a simplement entendu parler. Pourtant, même si on n'a pas ici la preuve de la présence physique de Dorieus à Cyrène[169], on a l'indice que ses opérations y étaient au moins suivies avec attention.

Peut-être faut-il en définitive voir dans la discrétion d'Hérodote sur Cyrène une manifestation de la politique extérieure prudente de Battos IV, qui n'aurait pas appuyé officiellement Dorieus[170], tout en se félicitant du concours qu'apportaient à celui-ci les Théréens[171].

Quant à la frontière orientale du territoire carthaginois que constituait l'autel des frères Philènes[172], rien n'autorise à la mettre en relation avec l'expédition de Dorieus[173]. Polybe est le premier à en parler comme

---

164 HUß 1985, p. 74.

165 LARONDE 1990, p. 9; MALKIN 1994, p. 202-203; MATTINGLY 1995, p. 50.

166 CHAMOUX 1953, p. 162-163.

167 MALKIN 1994, p. 199-200.

168 LECLANT 1992; aussi LARONDE 1990, p. 7, 9; MALKIN 1990, p. 226.

169 *Aliter*, SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 183-184 (datation de cette étape à Cyrène en 515/514, avant l'installation au Kinyps); MALKIN 1994, p. 197, 199 (présence de Dorieus à Cyrène).

170 WILL 1955-1957, p. 131-132. Pour une opinion plus tranchée, LARONDE 1990, p. 7, «la volonté délibérée du roi Battos IV de ne pas venir en aide à la nouvelle colonie».

171 Pour l'hypothèse d'un appui de Cyrène à Dorieus, HACKFORTH 1926, p. 359; DUNBABIN 1948, p. 350; WILL 1955-1957, p. 130; SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 183; MERANTE 1970, p. 127; MADDOLI 1982, p. 250; HUß 1985, p. 74.

172 Spéc. PS.-SCYL. 109; POL. III 39, 2; X 40, 7; SALL., *Jug.* XIX, 3; STR. III 5, 5-6; XVII 3, 20; VAL. MAX. V 6, 4; MEL. I 33; OR., *Hist.* I 2, 43-44. GOODCHILD 1952; ABITINO 1979; ROMANELLI 1981; HUß 1985, p. 74 + n. 168; LARONDE 1987, p. 199-206; 1990, p. 8; MALKIN 1990; ONIGA 1990; RIBICHINI 1991; LANCEL 1992, p. 109-110; REBUFFAT 1992b.

173 Pour un tel lien, BUSOLT 1895, p. 757; MEYER 1937, p. 749. Toutefois SCHENK VON

marquant une frontière et il mentionne l'autel *du* Philène, l'expression «autel *des* Philènes» apparaissant chez Salluste. Hérodote en tout cas reste silencieux sur ce fait[174].

La discussion de ces questions pose plus généralement le problème des relations que les Carthaginois entretenaient avec les Grecs qui s'étaient établis depuis la fin du VII[e] s. en Cyrénaïque. Il s'agit d'un sujet fort mal connu[175], et il faut assurément prendre en compte la distance somme toute considérable entre les deux villes. Toutefois, en dépit de la rareté des témoignages, ces rapports ne semblent pas avoir été marqués du sceau de l'antagonisme[176].

Ceci illustre combien il est difficile de situer la tentative de Dorieus en Afrique dans le cadre d'une opposition entre Grecs et non-Grecs[177]. Si les intérêts des uns et des autres ont assurément joué, les différents protagonistes semblent avoir manifesté une certaine réserve, du moins d'après le récit qu'a livré Hérodote : il n'y a pas d'indice d'une implication de Cyrène aux côtés de Dorieus, tandis que, pour autant qu'on sache, il n'y a pas de preuve que Carthage, qui a mené son intervention avec les Maques, ait agi autrement que pour se défendre et ait profité de sa victoire pour se livrer à un accroissement territorial (même s'il ne faut pas exclure l'installation, à cette occasion, d'implantations permanentes).

3. *Intervention malvenue en Grande-Grèce*

Chez Hérodote, la version des Crotoniates, qui nient que Dorieus les ait aidés, réplique à l'accusation des Sybarites, mais de façon telle que la présence de Dorieus *in loco* constitue un présupposé aux deux versions[178] :

STAUFFENBERG 1960, p. 205, n. 73, préfère mettre l'autel en relation avec la guerre qu'aurait menée Gélon contre Carthage dans les années qui précédèrent la bataille d'Himère, pour lui, après 485.

174 Hérodote ne parle ni des Carthaginois ni des Phéniciens dans le développement qu'il consacre aux populations des côtes africaines, à l'O. de la Cyrénaïque (IV 172-180, 186-194). Il est vrai qu'il se propose de faire connaître les mœurs des indigènes et qu'il a pu omettre à dessein les colons d'origine étrangère. En IV 197 (passage cité *infra*, p. 205), Hérodote écrit quand même que la Libye était habitée, non seulement par des Libyens et des Éthiopiens, mais aussi par deux peuples étrangers, les Phéniciens et les Grecs. Aussi MALKIN 1990, p. 224 (à propos d'Hérodote), «il ne dit pas un mot des 'autels des Philènes', sans doute parce qu'à ce stade de la discussion, ce qui l'intéresse, ce sont avant tout les divisions ethnographiques et non politiques».

175 Ainsi LARONDE 1990, p. 7, «les témoignages de contacts entre Carthage et Cyrène sont d'une rareté insigne»; dans le même sens, LECLANT 1992 et déjà *HAAN* I, p. 368, 448.

176 LARONDE 1990.

177 Dans ce sens, pourtant, DUNBABIN 1948, p. 350; BOSCH GIMPERA 1950, p. 45; SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 185. *Contra*, DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 554.

178 GIANGIULIO 1989, p. 195; déjà PARETI 1912-1913, p. 1010, 1012.

si Dorieus n'était pas allé du tout dans la région au moment des faits, les Crotoniates auraient produit cet argument avant tout autre[179].

Il n'est pas tant question de se demander pourquoi Dorieus se trouvait là (il était sur le chemin de la Sicile)[180] que pourquoi on l'a mêlé à l'affaire. À cet égard, la version d'une aide de Dorieus à Crotone contribue à discréditer cette cité, à la fois parce que le Spartiate ne se serait pas alors conformé strictement à l'oracle, mais aussi peut-être en raison de son origine lacédémonienne, élément dont on ne peut faire abstraction étant donné le moment – la première moitié du V^e s. – où furent sans doute élaborées les versions des deux villes[181].

Quant à l'attitude de Dorieus, la plupart des chercheurs se sont prononcés en faveur de la version sybarite[182]; le Spartiate aurait été alors impliqué par l'intermédiaire de Tarente qui appuyait Crotone[183]. Mais on ne peut trancher avec certitude. La présence du Crotoniate Philippe, fils de Boutakidès, auprès de Dorieus est peut-être aussi à prendre en compte. Ainsi, selon M. Giangiulio, celui-ci, chassé de sa patrie à cause de ses liens avec Sybaris (il s'était fiancé à la fille de Télys[184]), aurait voulu profiter du conflit avec cette dernière pour «faire son retour» auprès des siens; il aurait alors entraîné Dorieus, qui aurait offert ses services à Crotone, laquelle aurait néanmoins décliné cette proposition (car, sinon, après la victoire, Philippe, auréolé par le secours qu'il aurait apporté à sa cité, serait vraisemblablement resté dans celle-ci, au lieu de mourir en Sicile)[185].

4. *Mort en Sicile*

a. *La date*

Forcé de rentrer à Sparte après son échec en Afrique, Dorieus dut y rester le temps nécessaire – qu'il est difficile d'évaluer[186] – pour préparer l'expédition de Sicile, laquelle, tout en présentant un aspect privé, aurait revêtu, comme la précédente, dans une certaine mesure un caractère officiel[187].

---

179 GIANGIULIO 1989, p. 199.

180 Par exemple, MANNI 1974, p. 77, «mais cette étape italienne ne pouvait s'imposer à lui que s'il en espérait au moins quelques avantages».

181 Sur cette date, GIANGIULIO 1989, p. 197.

182 Par exemple, PARETI 1912-1913, p. 1012; HACKFORTH 1926, p. 361; CRAHAY 1956, p. 145; SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 186. Pour une bibliographie (et un avis différent), GIANGIULIO 1989, p. 198, n. 118.

183 DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 555.

184 Sur celui-ci, LURAGHI 1994, p. 59-71.

185 GIANGIULIO 1989, p. 201-202.

186 Les estimations vont de quelques jours (MERANTE 1970a, p. 279) à quelques années (LABARBE 1975, p. 367).

187 MALKIN 1994, p. 205.

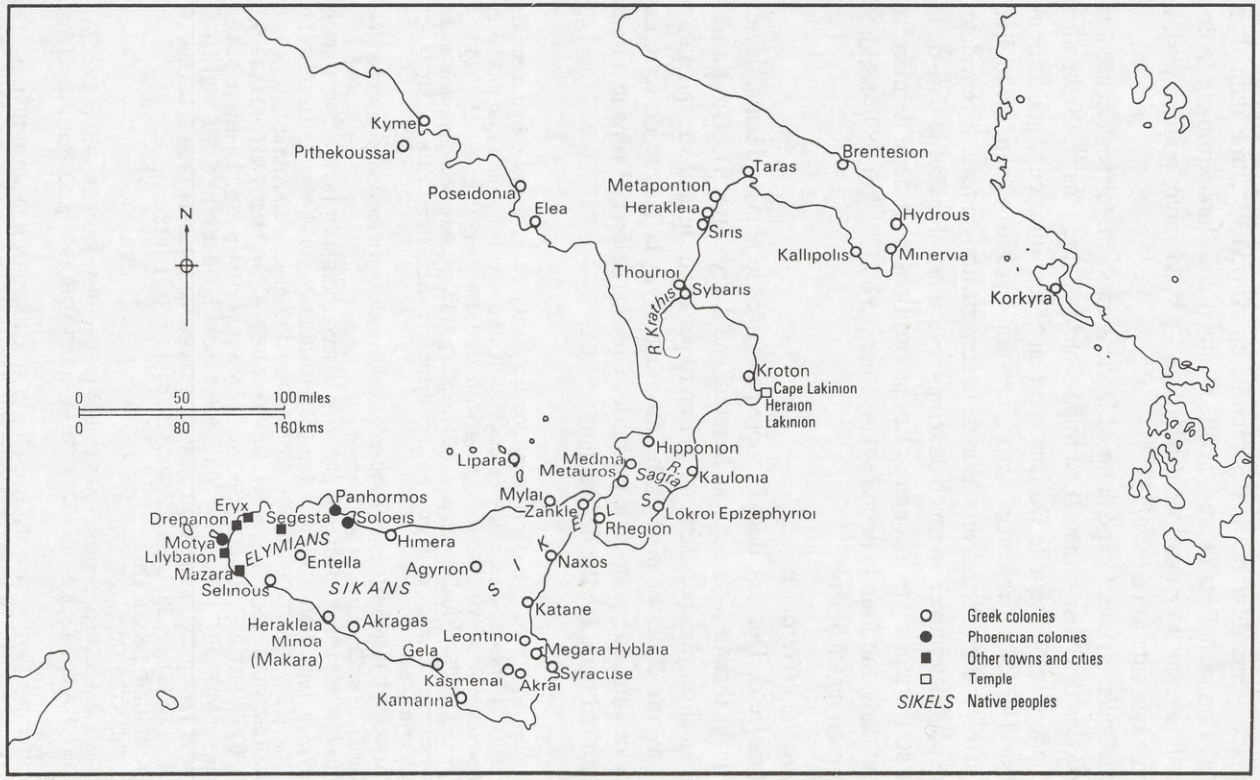


Fig. 9. – Italie et Sicile (carte MALKIN 1994, p. 117).

Le récit hérodotéen fournit un élément de datation relative : la prise de Sybaris à laquelle Dorieus aurait participé avant de s'établir en Sicile. On en place généralement la destruction en 511/510[188], une date dont R. Van Compernolle a montré qu'elle résulte d'une élaboration chronologique basée sur un calcul par générations[189]; V. Merante, pour sa part, a proposé une datation en 524/523[190].

Quoi qu'il en soit, l'expédition de Dorieus en Sicile fut postérieure à la destruction de Sybaris, mais il est impossible d'en dire plus[191], l'indication de Diodore selon laquelle Dorieus vient en Sicile «plusieurs générations après» Héraclès (πολλαῖς γὰρ ὕστερον γενεαῖς) tenant du lieu commun[192]. Par ailleurs, en raison de la construction du texte d'Hérodote, on ne peut déterminer combien de temps a vécu la colonie et la date de la mort de Dorieus reste inconnue. Les propositions pour cette dernière se situent dans une fourchette assez large, entre 524/523[193] et 489/488, date de la mort de Cléomène[194].

b. *Héraclès et Héraclée*

L'Héraclée de Dorieus, dont Diodore parle avec le plus de détails, devait se trouver dans le voisinage de la montagne d'Éryx (fig. 9). On n'a pas pu la localiser plus précisément. J. Bérard pense que le seul site qui aurait pu convenir était, au pied même du mont Éryx, la langue de terre en forme de faux que pour cette raison les Grecs appelèrent Drépane, et qui aujourd'hui porte la ville de Trapani[195].

---

188 BÉRARD 1957, p. 261, «Or la destruction de Sybaris est l'un des rares événements de l'histoire de la Grande-Grèce, à cette époque, dont la date soit connue de façon précise et certaine». Aussi GRAHAM 1982; RAVIOLA 1986, p. 82; BAURAIN 1997, p. 289, 315, 320.

189 VAN COMPERNOLLE 1959, p. 237-241, spéc. p. 237, «Cette date a généralement été considérée comme certaine, ce qu'on n'a toutefois jamais prouvé», phrase citée par MERANTE 1970a, p. 279, n. 48.

190 MERANTE 1966; 1970a, p. 279-280 (aussi 1970, p. 130), en rapport avec le choix d'une date haute pour le début du règne de Cléomène.

191 La date de 510 (ou *c.*510) est la plus souvent citée : FREEMAN 1891, p. 297; PARETI 1912-1913, p. 1009; HACKFORTH 1926, p. 361; MOMIGLIANO 1936; VAN COMPERNOLLE 1950-1951, p. 227; GAUTHIER 1960, p. 265; MADDOLI 1979, p. 12; GRAHAM 1982, p. 189; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 552; DAVISON 1992, p. 388; MUSTI & TORELLI 1992, p. 225; ROOBAERT 1992; ZAHRNT 1993, p. 356; MALKIN 1994, p. 205. La date de 524 est défendue par MERANTE 1970, p. 130. On signalera encore la tentative de NIESE 1907 (aussi COSTANZI 1911, p. 359) pour situer l'aventure de Dorieus quelques années après la chute de Sybaris, au moins après 507 (*contra*, PARETI 1912-1913, p. 1011-1018).

192 AMBAGLIO 1995, p. 120.

193 MERANTE 1970, p. 128, 137.

194 Sur cette dernière proposition, PARETI 1912-1913, p. 1011; BÉRARD 1957 p. 259, 261-262. Sinon HANS 1983, p. 8 («um 522 v.Chr.»), ou LURAGHI 1994, p. 53, «negli ultimi anni del VI secolo».

195 BÉRARD 1957, p. 263; dans ce sens, VAN COMPERNOLLE 1950-1951, p. 227; GRAHAM 1982, p. 189; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 557-558; BAURAIN 1997, p. 315. Aussi PARETI 1912-1913, p. 1022, n. 1, «Dove poteva sorgere l'Eraclea di Dorieo ? Con ogni probabilità presso il mare, como lo erano, in genere, le colonie greche : quindi o verso Trapani ...

Pour ce qui regarde la durée de cette colonie, Diodore apprend qu'elle eut une croissance rapide. Cet aspect de son témoignage inspire particulièrement la méfiance[196], car il évoque l'affaire dans une perspective coloniale et ne souhaite pas montrer qu'un projet qui s'appuyait sur le précédent d'Héraclès tourna court. Il n'empêche que L. Pareti et J. Bérard, lui accordant foi, estiment que l'installation spartiate dura quelque temps[197]. Ce n'est pourtant pas l'impression qui ressort de la lecture d'Hérodote[198], même si la tendance de ce dernier à comprimer le temps de l'action ne doit pas être perdue de vue.

Par ailleurs, il semble que le nom d'Héraclée fut donné à Minoa[199] lorsque le Spartiate Euryléon l'occupa[200]. Sans doute ce changement de nom fut-il un moyen d'accomplir malgré tout la prédiction de l'oracle. On n'exclura pas qu'après la défaite de Dorieus, on ait soutenu qu'il avait mal compris celui-ci; confondant ce qui y était présenté comme un but («fonder une colonie appelée Héraclée») et comme une cause («parce qu'Héraclès avait possédé le pays d'Éryx»), il aurait cru à tort qu'il lui fallait fonder Héraclée sur l'Éryx[201]; de façon similaire, une mauvaise compréhension de l'oracle fut invoquée après que les Phocéens eurent quitté Alalia[202].

Du reste, les prolongements de la tentative de Dorieus par Euryléon apparaissent principalement comme une affaire entre Grecs. Rien n'indique que les Carthaginois contribuèrent à son élimination à Sélinonte[203].

Enfin, Dorieus s'appuyait sur toute une propagande héracléenne[204], à

---

o più a nord nel golfo tra M.S. Giuliano e C. Galera». *Contra*, MALKIN 1994, p. 204 + n. 42, qui admet toutefois que Trapani pouvait avoir été destinée à devenir le port de la colonie.

196 GAUTHIER 1960, p. 266, 268.

197 PARETI 1912-1913, p. 1010-1011, 1019, 1023; BÉRARD 1957, p. 263-264; aussi VAN COMPERNOLLE 1950-1951, p. 227. Pour sa part, MERANTE 1970, p. 128, pense que l'action de Dorieus dans l'île s'est étendue de 524/523 à *c.*515. Enfin SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 181, parle d'une durée de «511/0 bis etwa 508/7».

198 Ainsi JOURDAIN-ANNEQUIN 1988-1989, p. 152, évoque une tentative qui «échoue rapidement». De même, HACKFORTH 1926, p. 360; GRAHAM 1982, p. 189; KUFOFKA 1993-1994, p. 252 («kein langes Leben»).

199 Sur cette cité, à la limite des possessions grecques et carthaginoises et qui changea plusieurs fois de mains, MERANTE 1970, p. 131-137; WILSON 1980-1981; ROOBAERT 1992. Déjà UNGER 1882, p. 180.

200 MALKIN 1994, p. 215. Dans ce sens, HACKFORTH 1926, p. 321; GRAHAM 1982, p. 189. Sur la date de cette occupation (*c.*515), MERANTE 1970, p. 137.

201 MALKIN 1994, p. 216.

202 Pour ce rapprochement, MADDOLI 1979, p. 28.

203 MERANTE 1970, p. 131; HUß 1985, p. 61, n. 34.

204 MADDOLI 1979, p. 29; PEARSON 1987, p. 4; JOURDAIN-ANNEQUIN 1992, p. 278; KUFOFKA 1993-1994, p. 254; MALKIN 1994, p. 206, 218; aussi DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 555. Sur cette utilisation du mythe en relation avec le chresmologue Antichartès

laquelle l'Ouest de la Sicile, terre de syncrétismes, se prêtait particulièrement[205] (même s'il ne semble pas que celle-ci lui rallia beaucoup de Grecs de Sicile[206]). L'invocation du précédent d'Héraclès figure dans les trois principales sources grecques, même si elle n'y est pas marquée de façon identique : Hérodote indique la qualité d'Héraclide de Dorieus de façon secondaire au sein de sa narration, non comme justification de l'entreprise du Spartiate; chez Diodore, la mention de Dorieus participe à un passage consacré à Héraclès en Sicile, une geste qui est envisagée dans une perspective coloniale; pour Pausanias, enfin, la comparaison entre Dorieus et Héraclès est présentée sous l'angle d'une antithèse.

Il ne fait aucun doute que Dorieus lui-même misait sur sa qualité d'Héraclide – une manière d'agir caractéristique des Spartiates[207] – et qu'il utilisait la geste d'Héraclès en Sicile – un «myth of precedence»[208] – à des fins idéologiques dans un contexte de concurrence pour la possession d'un territoire. Dans ce sens, l'Héraclès d'Éryx est chargé de références «polémiques» et il se pose en champion des intérêts grecs, «peut-être pour faire contrepoids à un Héraclès non grec», comme l'écrit C. Bonnet dans son *Melqart*[209] (*cf.* l'association qu'on pourrait faire entre le brigand Éryx, fils d'Aphrodite, qu'affronte Héraclès et la divinité honorée dans le sanctuaire d'Éryx, dans une perspective de concurrence coloniale[210]). De plus, il serait logique de supposer qu'une telle utilisation du mythe eut lieu en prélude à l'expédition de Dorieus afin d'appuyer ses prétentions et non *a posteriori*, puisque sa tentative échoua et qu'il n'y avait plus lieu alors de la justifier[211].

Mais doit-on pour autant imaginer que ce fut en fonction des entreprises de Dorieus que fut élaborée la légende du combat entre Héraclès et Éryx ? L'hypothèse a été formulée[212], mais il est dangereux de réduire à des ressorts historiques aussi tardifs une geste héracléenne qu'on a interprétée aussi comme le souvenir du passage des Mycéniens[213] : des contacts dont il

---

mentionné par Hérodote, GIANGIULIO 1983, p. 802.

[205] MALKIN 1994, p. 217.

[206] MANNI 1974, p. 78.

[207] MALKIN 1994, p. 192, 206. Ainsi HDT. VII 208 (à propos de Léonidas), Λεωνίδης, ἐὼν γένος Ἡρακλείδης.

[208] GIANGIULIO 1983, p. 799-801.

[209] BONNET 1988, p. 272; idée similaire chez MALKIN 1994, p. 213.

[210] BONNET 1988, p. 271.

[211] JOURDAIN-ANNEQUIN 1988-1989, p. 152. Pour un avis plus réservé, BIANQUIS & AUBERGER 1997, p. 128-129, n. 72.

[212] PARETI 1912-1913, p. 1024 + n. 3, 1027-1029. *Contra*, par exemple, DAVISON 1992, p. 388.

[213] MANNI 1962; 1969; SJÖQUIST 1962; LÉVÊQUE 1973; JOURDAIN-ANNEQUIN 1988-1989, p. 160-162; dans ce sens, TROTTA 1991, p. 49; ALONI 1993, p. 14, 20. Discussion et

est difficile de nier qu'ils ont existé[214], mais qu'il faut se garder d'invoquer de façon trop systématique. Si écho il y a à une époque aussi lointaine, celui-ci n'aurait sans doute pu être conservé s'il n'avait été revivifié par des circonstances historiques et des situations socio-culturelles ultérieures[215].

Du reste, il semble qu'un passage d'Héraclès en Sicile ait déjà figuré dans la *Géryonéide* de Stésichore d'Himère, poème rédigé, pense-t-on, dans la première moitié du VI^e^ s.[216]. L'antériorité de la légende – y compris le combat avec Éryx, dont aurait pu parler Stésichore[217], même si cela ne figure dans aucun des fragments connus à ce jour[218] – par rapport à Dorieus paraît la meilleure hypothèse[219].

Il n'empêche que le mythe fut utilisé à des fins idéologiques, pour justifier l'entreprise de Dorieus. Dans cette optique – et sans oublier qu'un tel mythe pourrait être analysé à d'autres niveaux (l'affrontement du héros avec la mort) –, «il ne faut pas écarter l'idée que la tradition plus ancienne ait été remaniée en fonction de nouvelles données historiques»[220]. Rien n'interdit de conclure à l'existence d'un mythe d'Héraclès en Sicile antérieur à l'époque de Dorieus, qui, fixé dans la «mémoire collective»[221], aurait été répercuté par les communautés grecques de l'île, comme un écran sur lequel elles projetaient leurs relations avec les communautés non grecques[222]; Dorieus y aurait puisé les traits les plus aptes à favoriser son entreprise, quitte à accentuer certains aspects et à en gommer d'autres. Ainsi, sans être une création coloniale[223], le voyage d'Héraclès vers l'Ouest aurait été interprété dans une telle perspective.

D'autres «relectures» de ce type sont observables. M. Giangiulio en a mis en évidence une, pour le IV^e^ s., par les Deinoménides dans le contexte

---

présentation générale de la problématique par BONNET 1988, p. 269-270. Pour plus de réserve, GIANGIULIO 1983, p. 387.

214 VAGNETTI 1970; 1983.

215 De façon générale, par exemple, ALONI 1993; PLÁCIDO 1993a, p. 67.

216 BURNETT 1988, p. 135-147; MALKIN 1994, p. 206-207; aussi SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 198; GRAHAM 1982, p. 187; CARRIÈRE 1995, p. 69; ANTONELLI 1997, p. 128, n. 77, p. 151. Sur Stésichore, en relation avec les problèmes traités ici, on lira avec profit BRIZE 1980; CRUZ ANDREOTTI 1991 (à propos de la péninsule Ibérique). Par ailleurs, le mythe de Géryon est également évoqué par Hésiode; JOURDAIN-ANNEQUIN 1992, p. 263-264.

217 COSTANZI 1911, p. 357-358; MALKIN 1994, p. 209.

218 Édition par DAVIES 1991.

219 Démonstration par MALKIN 1994, p. 209-211. Dans ce sens, JOURDAIN-ANNEQUIN 1988-1989, p. 145; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 556, n. 214.

220 BONNET 1988, p. 271, n. 121.

221 Expression reprise à JOURDAIN-ANNEQUIN 1988-1989, p. 162.

222 GIANGIULIO 1983, p. 810-811. Pour une idée similaire à propos d'Héraclès dans la péninsule Ibérique, CRUZ ANDREOTTI 1991.

223 JOURDAIN-ANNEQUIN 1992, p. 267.

de la résistance de Doucétios à la présence grecque[224] (à un moment où la présence en Sicile de grands poètes – Simonide, Bacchylide, Pindare – put provoquer un renouveau du modèle héroïque[225]). La lecture césarienne qu'en fait Diodore, telle que la dépeint C. Jourdain-Annequin, en est une autre. Ces adaptations à des situations variées des traditions d'Héraclès dans le Nord-Ouest de la Sicile seraient en outre favorisées par la nature même de celles-ci qui se prêtaient à une analyse en termes de «fonctionnalisation» socio-politique et culturelle, particulièrement dans le cadre des rapports entre Grecs et non-Grecs[226].

D'autres moments encore pourraient être considérés : on pense à la présence de Pyrrhus dans l'île, mais c'est la tentative de Pentathlos, un Héraclide lui aussi (*supra*, chapitre I), qui me retiendra.

c. *Dorieus et Pentathlos*

Il existe, entre les entreprises du Cnidien Pentathlos et du Spartiate Dorieus, des similitudes : descendants d'Héraclès, ils tentèrent l'un et l'autre de fonder une colonie dans la même région de Sicile; tous deux rencontrèrent une résistance, échouèrent et moururent; leurs compagnons s'établirent ailleurs sous la conduite d'un de leurs lieutenants.

Ces ressemblances sont particulièrement marquées chez Diodore, à tel point qu'il semble qu'il les ait délibérément exploitées pour son évocation de Pentathlos. Notamment, il insiste sur le fait que celui-ci est un Héraclide (ce dont Pausanias ne dit mot); il précise qu'il mourut en Sicile (alors que Pausanias mentionne seulement sa défaite); il prête comme motivation aux Rhodiens et aux Cnidiens qui l'accompagnaient le fait qu'ils étaient mécontents de vivre sous le joug du roi d'Asie (notation psychologique absente chez Pausanias), ce qui serait un écho aux motivations de Dorieus, qui ne supporte pas d'être soumis à l'autorité de Cléomène[227].

Plus que Pausanias, donc, Diodore fut attentif à mettre en évidence ce qui rapprochait Pentathlos et Dorieus (on y verra entre autres une manifestation de son goût pour les confrontations entre personnages[228]). Mais la comparaison n'est pas explicitement énoncée et il paraît distinguer les deux entreprises : selon lui, Pentathlos se heurte aux Ségestains, tandis que Dorieus affronte les Carthaginois. Le souci du parallélisme ne le

---

224 GIANGIULIO 1983, p. 824-833; *cf.* JOURDAIN-ANNEQUIN 1988-1989, p. 157-158 (avec discussion de certains points). Sur Doucétios et Syracuse, ADAMESTEANU 1962a; RIZZO 1970; MUSTI 1988-1989, p. 218-221.

225 DE LA GENIÈRE 1995, p. 36.

226 GIANGIULIO 1983, p. 792-793.

227 Pour ces ressemblances, PARETI 1912-1913, p. 1031-1032.

228 AMBAGLIO 1995, p. 86.

conduit donc pas jusqu'à présenter les deux hommes comme ayant combattu les mêmes adversaires.

Ceci est une des principales objections à la théorie de L. Pareti qui, considérant les deux récits diodoréens, estimait que celui sur Pentathlos avait été remanié à la lumière de l'aventure de Dorieus et qui remettait en cause l'historicité de certains aspects au moins des actions prêtées au Cnidien[229]. Du point de vue méthodologique, on regrettera aussi que cette hypothèse tire, de la manifestation d'un procédé littéraire, des conclusions historiques; ce n'est pas parce qu'un auteur élabore son information que le fond de celle-ci est faux.

À la différence de L. Pareti, I. Malkin croit au récit diodoréen; selon lui, c'est sur l'entreprise de Pentathlos que Dorieus aurait calqué son expédition et les ressemblances entre les actions des deux hommes seraient jusqu'à un certain point voulues puisque le Spartiate se serait présenté comme le continuateur du Cnidien, reprenant la propagande héracléenne à laquelle avait recouru ce dernier[230]. Cette opinion suppose que l'utilisation idéologique du cycle sicilien d'Héraclès, attestée par Hérodote pour Dorieus, était déjà opérante à l'époque de Pentathlos, vers 580[231]. Les arguments que I. Malkin met en avant sont les liens entre Sparte et Cnide (cette dernière passe à partir au moins du V^e s. pour une colonie spartiate), qui justifieraient que Dorieus prît la suite de Pentathlos[232], et l'inscription de Poggioreale, à la frontière entre zones grecques et élymes[233], qui établirait la présence d'Héraclès sous son nom grec dans le pays des Élymes à l'époque de Pentathlos[234] (M. Giangiulio mentionne aussi les relations qu'entretint Pentathlos avec Sélinonte, où les données relatives au culte d'Héraclès sont bien connues[235]).

Je ne remettrai pas en cause la validité des arguments avancés par I. Malkin (l'interprétation de Poggioreale est discutée et les liens entre Cnide et Sparte sont surtout attestés pour une période postérieure à

---

229 PARETI 1912-1913, p. 1031-1032; aussi HACKFORTH 1926, p. 354, n. 1. L. Pareti regardait encore la date fixée pour Pentathlos comme fictive : «la fonte di Diodoro per fissare al 580 l'arrivo di Pentatlo partiva dal 510, tradizionale per Dorieo, risalendo a due generazione prima (35 X 2)». *Contra*, BIANCHETTI 1987, p. 22.

230 MALKIN 1994, p. 212.

231 Dans ce sens, GIANGIULIO 1983, p. 804.

232 MALKIN 1994, p. 212-213.

233 Dédicace en dialecte dorien et alphabet sélinontin, éditée par MANNI PIRAINO 1959 (aussi GUARDUCCI 1959-1960, p. 272-275); discussion notamment par DE LA GENIÈRE 1983. Sur la situation topographique et stratégique de la zone de Poggioreale, ADAMESTEANU 1962, p. 202-209; GIANGIULIO 1983, p. 796.

234 MALKIN 1994, p. 213-214; dans ce sens, GIANGIULIO 1983, p. 796-798. Pour un avis plus nuancé, JOURDAIN-ANNEQUIN 1988-1989, p. 159.

235 GIANGIULIO 1983, p. 804-806.

Pentathlos). L'embarras vient plutôt de ce que la vue qu'il défend dépend de l'acceptation «en bloc» du récit de Diodore sur Pentathlos, dont il ne retient que le «noyau informatif», sans prendre en compte sa dimension littéraire.

En somme, la mise en œuvre d'un procédé compositionnel (l'accentuation des ressemblances avec le passage sur Dorieus) dans les lignes que Diodore consacre à Pentathlos ne préjuge de rien. D'une part, elle n'autorise pas à conclure au caractère fictif du personnage. D'autre part, elle est suffisamment marquée pour inviter à la prudence au moment de confronter ce témoignage avec d'autres, dans le cadre de quelque reconstruction que ce soit.

d. *Phéniciens ou Carthaginois ?*

L'échec de l'expédition sicilienne de Dorieus est imputée aux Phéniciens et aux Ségestains par Hérodote[236], aux Carthaginois par Diodore de Sicile et aux Ségestains par Pausanias. Enfin, Justin, pour autant qu'il fasse allusion à Dorieus (*supra*), le met aux prises avec les Carthaginois.

La différence entre Hérodote et Diodore ne concerne pas seulement les Ségestains[237]. Elle porte aussi sur les autres adversaires de Dorieus : Phéniciens ou Carthaginois ?

Il convient d'examiner d'abord le témoignage d'Hérodote. On lit parfois que, en V 46, dans la formule Φοινίκων καὶ Ἐγεσταίων, le terme Φοινίκων équivaut à *Carthaginiensium* voire à *Poenorum*[238]. Certains, ne jugeant même pas utile d'affirmer cette identité, agissent comme s'il allait de soi que Dorieus affronta des Carthaginois[239]. Ceci ne paraît pas

---

236 Dans l'excursus sur Dorieus, mais aux seuls Ségestains en HDT. VII 158.

237 Par ailleurs, pour la mention de «Ségestains» (et non d'Élymes), VAN COMPERNOLLE 1950-1951, p. 224-226; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 558, n. 219.

238 Par exemple, HOW & WELLS 1928, p. 18; HUß 1985, p. 60, n. 29; KUFOFKA 1993-1994, p. 253, n. 18.

239 FREEMAN 1891; MACAN 1895, p. 186; HACKFORTH 1926, p. 360; BOSCH GIMPERA 1950, p. 282, «la guerra contra los cartagineses y sus aliados los elimios de Sicilia»; SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 181, «die karthagisch-elymische Westspitze Siziliens»; MERANTE 1970, p. 128 (sur Héraclée), «distrutta da Cartagine», 129, «Cartaginesi ed Egestani»; MANNI 1974, p. 78, «l'opposition des Élymes et des Carthaginois»; BUNNENS 1979, p. 306; WAGNER 1983, p. 139, «conflicto con los Elymeos y los cartagineses»; MUSTI 1988-1989, p. 214, «reazione cartaginese»; 1990, p. 159-160; BONDÌ 1990, p. 282, «Il tentativo di Dorieo suggella, per così dire, in modo definitivo la necessità degl'interventi di Cartagine in Sicilia a difesa dei centri coloniali fenici»; GÓMEZ BELLARD 1991, p. 49; BONNET & LIPINSKI 1992a (à propos de la colonie fondée par Dorieus), «anéantie par les Puniques et les Ségestins»; CHUVIN 1992, p. 258, «les Carthaginois et les indigènes»; ROOBAERT 1992, «les Carthaginois attaquèrent H. (= Héraklée) et la détruisirent avec l'aide des gens de Ségeste»; FALSONE 1995, «une coalition d'Élymes et de Puniques»; LAMBOLEY 1996, p. 83, «opposition violente des indigènes et des Carthaginois». Pour leur part, HANS 1983, p. 8, parle de

évident.

Une question qui se pose est celle de l'emploi du terme Φοίνικες chez Hérodote. On avance qu'à diverses reprises celui-ci donnerait à ce mot le sens de «Carthaginois», ou même de «Puniques». Parmi les exemples cités, on trouve IV 197, dans le *logos* libyen[240] : Hérodote écrit que la Libye n'est occupée que par quatre peuples, deux indigènes et deux étrangers, dont il précise l'identité, Λίβυες μὲν καὶ Αἰθίοπες αὐτόχθονες ... Φοίνικες δὲ καὶ Ἕλληνες ἐπήλυδες. Ici l'historien se réfère à l'origine des colons installés dans ces territoires[241], et la meilleure traduction est sans aucun doute : «Les deux peuples indigènes sont les Libyens et les Éthiopiens..., les deux étrangers sont les Phéniciens et les Grecs» (trad. GSELL 1916, p. 35)[242]. Rien ne s'oppose à ce que Φοίνικες soit ici traduit par «Phéniciens». Il en va de même en II 32, où, également à propos de la Libye, il est fait référence à ὅσον Ἕλληνες καὶ Φοίνικες ἔχουσι, «ce qu'occupent les Grecs et les Phéniciens» (trad. GSELL 1916, p. 41)[243].

Un troisième exemple concerne la bataille d'Himère. Je reproduirai l'argumentation de G. Bunnens dans son article sur "La distinction entre Phéniciens et Puniques chez les auteurs classiques" : «Hérodote (VII 167) introduit le récit de la mort d'Hamilcar, général carthaginois vaincu à Himère en 480, par ces mots : 'Il y a un récit que font les *Carthaginois* eux-mêmes et qui est vraisemblable...', et il conclut ce récit des Carthaginois en disant : 'Qu'Hamilcar ait disparu d'une telle façon, comme le disent les Phéniciens...', preuve que 'Carthaginois' et 'Phéniciens' sont interchangeables chez lui»[244]. L'examen du texte invite à plus de nuance. Hamilcar était Carthaginois et c'est dans les milieux carthaginois qu'est né le récit relatif à ses derniers moments : c'est ce à quoi fait allusion le Ἔστι δὲ ὑπ' αὐτῶν Καρχηδονίων ὅδε λόγος λεγόμενος qui introduit l'anecdote (VII 167). À la fin, par contre, l'historien se place non plus dans le contexte de l'origine de la légende, mais dans celui de sa diffusion et du culte rendu à Hamilcar, non seulement à Carthage, mais dans toutes les colonies phéniciennes; il est

---

«Phönizier/Karthager» et DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 560, de «fenicios y/o cartagineses» (mais, chez lui, une participation carthaginoise aux opérations militaires semble acquise; par exemple, p. 563, «los aliados cartagineses»). Enfin, GAUTHIER 1960, p. 166, «des Sémites et des Élymes» (mais avec la mention d'une participation carthaginoise, notamment p. 267).

240 C'est le passage auquel renvoient HOW & WELLS 1928, p. 18.

241 BONDÌ 1990, p. 278.

242 Aussi CORCELLA & MEDAGLIA 1993, p. 209, «i Fenici e i Greci».

243 Sur ce passage, aussi BONDÌ 1990, p. 278.

244 BUNNENS 1983, p. 234. Sur HDT. VII 167 comme exemple de la confusion Phéniciens - Carthaginois, aussi VAN COMPERNOLLE 1950-1951, p. 223, n. 277; HUß 1985, p. 61, n. 29.

normal qu'il utilise alors un terme qui se réfère non plus aux seuls Carthaginois, mais à une plus large entité, à savoir Φοίνικες (VII 167, ὡς Φοίνικες λέγουσι)[245]. Ce passage, plutôt que de montrer que «Carthaginois» et «Phéniciens» sont interchangeables, pourrait même indiquer qu'ils sont employés de manière différenciée : Καρχηδόνιοι en rapport avec la ville de Carthage[246], Φοίνικες lorsqu'on se situe au niveau de la présence «phénicienne» en Méditerranée. Enfin, un dernier extrait est invoqué pour illustrer la confusion entre «Phéniciens» et «Carthaginois» dans les *Histoires*; il s'agit de VII 165, à nouveau dans le contexte de la bataille d'Himère, que j'évoquerai dans le chapitre VI[247].

Pour l'heure, on retiendra qu'il ne va peut-être pas de soi de traduire par «Carthaginois» le terme Φοίνικες chez Hérodote. Quant à une traduction par «Puniques» (dans le sens de «Phéniciens d'Occident»), rien n'indique que cette notion ait eu quelque signification pour l'historien. En fait, G. Bunnens, quand il s'intéresse à la confusion «Phéniciens» - «Carthaginois» dans les sources grecques, est amené à traiter des auteurs appartenant à des époques différentes : Hérodote, pour lequel le phénomène de la cité (par exemple, Carthage) jouait un rôle considérable; Diodore et Pausanias, qui étaient enclins à envisager Carthage, la «rivale» de Rome, au-delà de sa dimension de ville.

Il convient encore d'examiner un autre passage où apparaît le nom de Dorieus. En VII 158, l'historien d'Halicarnasse reproduit les propos de Gélon répondant à une ambassade de Grecs lui demandant son aide contre le roi de Perse :

> Ἄνδρες Ἕλληνες, λόγον ἔχοντες πλεονέκτην ἐτολμήσατε ἐμὲ σύμμαχον ἐπὶ τὸν βάρβαρον παρακαλέοντες ἐλθεῖν. Αὐτοὶ δὲ ἐμέο πρότερον δεηθέντος βαρβαρικοῦ στρατοῦ συνεπάψασθαι, ὅτε μοι πρὸς Καρχηδονίους νεῖκος συνῆπτο, ἐπισκήπτοντός τε τὸν Δωριέος τοῦ Ἀναξανδρίδεω πρὸς Ἐγεσταίων φόνον ἐκπρήξασθαι, ὑποτείνοντός τε τὰ ἐμπόρια συνελευθεροῦν ἀπ' ὧν ὑμῖν μεγάλαι ὠφελίαι τε καὶ ἐπαυρέσιες γεγόνασι, οὔτε ἐμέο εἵνεκα ἦλθετε βοηθήσοντες οὔτε τὸν Δωριέος φόνον ἐκπρηξόμενοι, τό τε κατ' ὑμέας τάδε ἅπαντα ὑπὸ βαρβάροισι νέμεται (HDT. VII 158) (éd. LEGRAND 1963).

---

[245] Aussi, sur ce passage, HANS 1983, p. 160, n. 44, «...hier ist jedoch die Unterscheidung insofern ganz unklar, als zuvor (167,1) die Version der Karthager genannt wird, nämlich der Opfertod des Heerführers, während die andere Ansicht, nämlich daß Hamilcar spurlos verschwunden sei, von den Sikelioten stammt (VII 165, 166); somit ergibt sich eben kein Gegensatz zwischen 'phönizisch' und 'karthagisch' sondern nur zwischen 'griechisch-sikeliotisch' und 'phönizisch-karthagisch'».

[246] HANS 1983, p. 160, n. 44.

[247] *Infra*, p. 317.

> Hommes de Grèce, vous tenez un langage arrogant quand vous osez m'inviter à venir en allié contre le barbare. Vous-mêmes, précédemment, quand je vous ai demandé d'attaquer ensemble une armée barbare – j'étais alors en conflit avec des Carthaginois –, quand j'insistais pour que fût vengée la mort de Dorieus fils d'Anaxandridas, tué par des Ségestains, quand je proposais de libérer ensemble les *emporia* dont vous retirez de grands avantages et des profits, vous n'êtes pas venus, ni en considération pour moi pour me porter secours, ni pour venger la mort de Dorieus; et, à considérer ce qui est votre œuvre, tout ce pays est sous le joug des barbares.

Je reviendrai sur ces paroles dans le chapitre consacré à Himère. Ici, il importe de souligner que Gélon y opère une distinction nette : d'une part le πρὸς Καρχηδονίους νεῖκος, à savoir son conflit avec des Carthaginois (pour quelle que cause que ce soit); d'autre part, son désir de venger la mort de Dorieus, τὸν Δωριέος τοῦ Ἀναξανδρίδεω πρὸς Ἐγεσταίων φόνον ἐκπρήξασθαι, propos dans lesquels l'unique peuple cité comme lié au meurtre de Dorieus est celui des Ségestains. Ces deux affirmations mettent en avant des motivations qui n'entretiennent pas forcément un lien entre elles, et on se gardera d'en conclure que si Gélon se trouve en conflit avec les Carthaginois c'est parce qu'ils ont tué Dorieus[248]. Au contraire, la mort de celui-ci est imputée aux seuls Ségestains (comme dans le témoignage de Pausanias)[249].

Enfin, dans le texte même relatif à Dorieus, Hérodote distingue bien les adversaires africains de celui-ci, Μακέων τε Λιβύων καὶ Καρχηδονίων (V 42) et ceux qu'il trouva sur sa route en Sicile τε Φοινίκων καὶ Ἐγεσταίων (V 46)[250], créant deux paires, constituée chacune d'un peuple indigène et de colons phéniciens. Dans le premier cas, ceux-ci sont mentionnés comme Καρχηδόνιοι, d'après leur cité; dans le second, provenant sans doute de plusieurs colonies (on songe à Motyé, Palerme, Solonte), ils sont désignés comme Φοίνικες.

Reste le témoignage de Diodore, qui écrit que ce furent les Carthaginois (οἱ Καρχηδόνιοι) qui détruisirent la colonie fondée par Dorieus (IV 23, 3). Mais Diodore (ou sa source) tend à surévaluer le rôle joué en Sicile par les Carthaginois, qu'il dépeint sévèrement, et à minimiser celui des Phéniciens : il ne parle pas d'une réaction des Phéniciens à la tentative de Pentathlos (V 9, à la différence de PAUS. X 11, 3-4), mais surtout il attribue la fondation de Motyé aux Carthaginois (XIV 47, 4; *aliter ac*

---

248 *Aliter*, HANS 1983, p. 9.

249 GAUTHIER 1960, p. 268. Déjà UNGER 1882, p. 175.

250 BARCELÓ 1988, p. 13, n. 44, «Ein Vergleich beider historischer Situationen verdeutlicht, daß Herodot die verwendeten Bezeichnungen Καρχηδόνιοι und Φοίνικες ... keineswegs als Synonyme gebraucht»; 1989, p. 22.

recte, THUC. VI 2, 6 : fondation par les Phéniciens)[251], sans parler, pour évoquer une autre aire, de sa célèbre affirmation sur Ibiza, Ἔρεσον ἄποικον Καρχηδονίων (V 16, 2)[252]. En fait, l'usage qu'il fait des mots «Phéniciens» et «Carthaginois» laisse davantage de place à l'ambiguïté que chez Hérodote[253], dans la mesure, notamment, où il étend ce second terme aux Phéniciens impliqués dans les affaires de Sicile[254].

Divers éléments expliquent cela : l'impact qu'eurent les guerres menées en Sicile à partir du IV^e^ s. et qui avaient dû frapper le Sicilien qu'il était[255], mais aussi une sensibilité générale à la notion d'empire[256], qui se traduit notamment dans sa référence à la «théorie des empires» ainsi que dans la liste de thalassocraties qu'a gardée Eusèbe[257]. On y ajoutera l'expérience concrète de l'Empire romain, qu'il voyait opérant[258].

Dans le cas de Dorieus, tout spécialement, on a jugé que la mise en avant des Carthaginois était erronée et anachronique, dans la mesure où Diodore semble se référer à une situation en vigueur au IV^e^ s. plus qu'à l'époque des faits rapportés[259]. On notera quand même que Diodore précise que les Carthaginois (οἱ Καρχηδόνιοι) intervinrent parce que l'hégémonie des Phéniciens (τῶν Φοινίκων τὴν ἡγεμονίαν) dans l'île était menacée. Il semble donc bien distinguer alors les deux termes[260]. On dira plutôt que le premier fait allusion à une intervention venue de Carthage, ce qui, en tout cas si on l'envisage massivement, est effectivement un anachronisme, et que le second se réfère à une présence qu'on pouvait à ce moment encore ressentir comme reposant sur les colonies phéniciennes de l'île.

Quant à Trogue/Justin, s'il parle vraiment de Dorieus (*supra*), il rattache l'affaire à un excursus sur les Carthaginois, où la notion d'«empire» est

---

251 BUNNENS 1979, p. 160.

252 Sur ce passage, du point de vue terminologique, BUNNENS 1979, p. 159; BARCELÓ 1988, p. 12.

253 BARCELÓ 1988, p. 13; aussi BUNNENS 1979, p. 159-160; MUSTI 1990.

254 HANS 1983, p. 161, n. 44. *Cf.* WHITTAKER 1978, p. 64; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 562.

255 GAUTHIER 1960, p. 272; MAURIN 1962, p. 6; WHITTAKER 1978, p. 62; BARCELÓ 1988, p. 13.

256 SACKS 1990, p. 42-54.

257 EUS., *Chron*. I 225 (= DIOD. [VII 11]); MYRES 1906; BURN 1927; FORREST 1969, p. 95-106; MILLER 1971.

258 Sur la place de Carthage dans la vision historique de Diodore, WIRTH 1993, p. 38-39. Sur Diodore et l'impérialisme romain, SACKS 1990, p. 117-159.

259 HANS 1983, p. 9; BARCELÓ 1988, p. 13. Pour sa part, ZAHRNT 1993, p. 389, n. 111, y voit un signe de l'influence qu'a pu exercer Philistos sur Timée, la source de Diodore. Aussi (sur la question de la durée de la colonie) KUFOFKA 1993-1994, p. 252, n. 17. De façon générale, WHITTAKER 1978, p. 62.

260 GAUTHIER 1960, p. 266.

opérante. Dans ce contexte, il est normal qu'il ne retienne que ceux-ci. Ce témoignage de Justin pourtant n'a pas manqué d'être exploité dans la mesure où, mentionnant un *graue bellum*, il a servi de référence pour postuler un état de guerre en Sicile pendant plusieurs années : un conflit qui ne s'achèverait qu'avec Himère, et que G. Maddoli qualifie de «seconda guerra punica dei Greci, dopo la prima combattuta al tempo di Pentatlo e di Malco»[261].

Mais, à nouveau, ce sont des a priori d'ordre historique qui fondent cette vue d'une «guerre» des Carthaginois contre Dorieus. On songe principalement à la conviction que depuis l'expédition de Malchus, *cuius auspiciis (Carthaginienses) et Siciliae partem domuerant* (JUST. XVIII 7, 2), les Carthaginois avaient remplacé les Phéniciens en Sicile[262].

En somme, rien n'autorise à soutenir que Carthage intervint massivement en Sicile au moment de l'expédition de Dorieus[263], même si une présence de Carthaginois aux côtés des Phéniciens des colonies siciliennes n'est pas à exclure[264].

e. *L'attitude des Grecs et des Élymes*

Les chercheurs opposent parfois deux peuples en Sicile : les Phéniciens et les Carthaginois d'un côté, les Grecs de l'autre. Or la situation qui valait en Grèce continentale se retrouvait dans une Sicile occupée par des cités qui n'hésitaient pas à s'unir les unes contre les autres, gérant leurs affaires à leur guise[265]. Ainsi, il n'est pas assuré que Dorieus ait reçu l'appui de cités grecques[266].

– Pour E. Manni, Dorieus espérait le soutien d'Himère[267]. W. Huß en

---

261 MADDOLI 1982, p. 248 (déjà 1979, p. 29).

262 C'est l'attitude que paraît adopter en définitive HANS 1983, p. 9, qui pense pourtant que ni le témoignage d'Hérodote ni celui de Diodore n'autorisent à conclure à l'engagement de Carthaginois. Aussi VAN COMPERNOLLE 1950-1951, p. 223-224; MANNI 1974, p. 77. L'avis de MERANTE 1970, p. 138, est un peu différent : après la défaite de Malchus en Sardaigne, les Grecs reprennent espoir et tentent à travers l'expédition de Dorieus de chasser les Carthaginois de Sicile; mais ceux-ci réagissent, défont Dorieus et assurent leurs positions, jetant les bases de leur *eparchia* sicilienne.

263 Dans ce sens, BARCELÓ 1988, p. 13; 1989, p. 22; AMELING 1993, p. 257, n. 99, «es gibt auch keinen Grund ... die phönizischen Aktionen gegen Dorieus mit Karthagern zu verbinden»; ZAHRNT 1993, p. 289, n. 111; MALKIN 1994, p. 202, «we do not know that Carthage was directly involved in western Sicily during the affair of Dorieus». De même, dans les lignes qu'il consacre à Dorieus, BAURAIN 1997, p. 315, ne parle que des Phéniciens. Déjà WHITTAKER 1978, p. 64, «the evidence is less than unanimous as to whether Carthage even participated». Plus anciennement, UNGER 1882, p. 175, «Diese Phoiniker sind nicht ... Carthager, sondern die von Motye, Soloeis und Panormos».

264 WAGNER 1983, p. 140; MALKIN 1994, p. 205.

265 Par exemple, MERANTE 1970, p. 136; GRAHAM 1982, p. 193. Déjà BUSOLT 1895, p. 758.

266 DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 560.

267 MANNI 1971; 1974, p. 78. Pour sa part, MERANTE 1970, p. 128, pense à l'aide qui

doute[268]. L.-M. Hans rejette cette idée qui suppose l'existence dans la classe dirigeante d'Himère d'un parti hostile aux Carthaginois, dont il est difficile de trouver la trace[269].

– Quant à Sélinonte et, plus particulièrement, au tyran Peithagoras, ils ne paraissent pas avoir aidé Dorieus[270] (quand bien même ce dernier aurait initialement compté sur eux[271]), la politique de cette cité semblant pour cette époque marquée par un souci de neutralité[272]. Du reste, Peithagoras sera renversé et remplacé par l'ancien compagnon de Dorieus, Euryléon, ce qui serait le signe qu'il n'avait pas soutenu les Spartiates[273].

– On a pensé que les Agrigentins auraient aidé Euryléon à s'emparer de Minoa[274], peut-être aussi à devenir tyran de Sélinonte[275]. Mais, pour autant que l'affaire ne s'explique pas simplement par l'opportunisme politique de l'ancien compagnon de Dorieus[276], ceci s'inscrit davantage dans le cadre de l'hostilité entre Agrigente et Sélinonte que dans une perspective anti-carthaginoise[277]. On a également supposé que Dorieus avait noué des contacts préalables avec Agrigente[278], une hypothèse qui tient du seul raisonnement de vraisemblance.

– Pour ce qui regarde un éventuel appui de Géla au Spartiate, il en va de même que pour Agrigente : s'il n'est pas à exclure, rien ne permet d'affirmer son existence[279]. Certes, dans un passage d'Hérodote, Gélon affirme avoir voulu venger Dorieus[280], mais il pourrait utiliser ce précédent dans un but propagandiste sans que cela implique que précédemment Géla ait entrepris quelque action en faveur du Spartiate.

En somme, les cités grecques les plus proches ne se sont pas mobilisées pour soutenir Dorieus (et ce en dépit du caractère panhellénique que

---

aurait pu venir des milieux anti-puniques de la cité.

268 HUß 1985, p. 60, n. 27.

269 HANS 1983, p. 35-36; dans ce sens, DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 556, n. 214.

270 MANNI 1974, p. 78; HUß 1985, p. 61, n. 31. Que Sélinonte ait été du côté de Dorieus n'est pas exclu par MUSTI 1990, p. 160.

271 MALKIN 1994, p. 205. Sur la possibilité d'un appui apporté par des milieux anti-puniques de la cité, MERANTE 1970, p. 128.

272 HANS 1983, p. 39.

273 HANS 1983, p. 40; MALKIN 1994, p. 205; KUFOFKA 1993-1994, p. 253, n. 19. Pour sa part, LURAGHI 1994, p. 54, parle d'une hostilité de Peithagoras envers l'expédition de Dorieus. Sur Peithagoras comme tyran philo-punique, MERANTE 1970, p. 114, 130, 136.

274 HANS 1983, p. 40, 43, 46; HUß 1985, p. 61, n. 33.

275 MERANTE 1970, p. 130, 136.

276 GRAHAM 1982, p. 189.

277 HANS 1983, p. 43.

278 SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 188-189.

279 HANS 1983, p. 42-43; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 560, n. 232.

280 *Supra*, p. 206-207; *infra*, p. 308-314.

présentait la justification héracléenne donnée à l'entreprise[281]). On peut penser qu'elles n'ont pas voulu mettre en péril leurs relations avec les colonies phéniciennes et Carthage, une coexistence dont les signes ne manquent pas[282]. Quant aux Phéniciens et aux Carthaginois eux-mêmes, rien n'indique que c'est sans hésiter qu'ils s'en sont pris à Dorieus; par exemple, A.J. Domínguez Monedero a avancé que la période qui s'est écoulée entre l'installation de la colonie spartiate et l'opération lancée contre elle pouvait correspondre au temps nécessaire aux Ségestains pour convaincre leurs alliés[283].

Précisément, il semble bien que les premiers à être gênés par l'entreprise de Dorieus étaient les Élymes[284], ou, pour en revenir à l'opinion de A.J. Domínguez Monedero, les seuls Ségestains qui, occupés alors à prendre le contrôle de l'ensemble du territoire élyme auraient vu dans les colons spartiates des rivaux[285]. Quoi qu'il en soit, de bons rapports entre les Phéniciens et les Élymes se développèrent dès le VII^{e}/VI^{e} s. pour des raisons topographiques et grâce aux contacts commerciaux[286], sans parler de l'importance stratégique et culturelle d'Éryx, lieu de culte d'Astarté Érycine[287]. Les uns et les autres ne devaient sans doute pas hésiter à se prêter assistance[288]. Ce serait dans ce cadre que les colonies phéniciennes agirent contre Dorieus, et c'est d'ailleurs ce que rapporte Hérodote. Toutefois, à la lumière d'événements postérieurs, certaines sources plus tardives (Diodore, Trogue/Justin) se seraient plus facilement souvenues de l'intervention phénicienne qu'elles ont même, en projetant sur ce passé devenu lointain une situation ultérieure, présentée comme carthaginoise. Mais il s'agit là d'une réélaboration a posteriori. En fait, aucun élément ne permet de conclure à une implication carthaginoise de nature «impérialiste» en Sicile au moment de la tentative de colonisation qu'y fit Dorieus. De même, l'idée selon laquelle la colonie de Dorieus avait pour

---

281 Sur cet aspect, DAVISON 1992, p. 388.

282 Par exemple, MANNI 1974; GIANGIULIO 1983, p. 794-796; BONDÌ 1983a, p. 396; TUSA 1995, p. 23-24.

283 DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 559.

284 GAUTHIER 1960, p. 267, 268.

285 DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 559-563, qui estime que les Spartiates auraient pu renforcer l'opposition élyme, y compris celle d'Éryx, à Ségeste.

286 Sur les rapports que les Élymes (Ségeste, Éryx) entretenaient tant avec les Phéniciens et Carthage qu'avec les colonies grecques (Himère, Sélinonte), HANS 1983, p. 5-25.

287 FALSONE 1995, p. 684, 686-687, 689-690; aussi MUSTI 1990, p. 159. On note toutefois que les sources sur Dorieus n'évoque pas Éryx en tant que cité, mais sa région : τὴν Ἔρυκος χώρην (HDT. V 43); τὴν Ἐρυκίνην χώραν (PAUS. III 16, 4); MUSTI 1990, p. 156-157. Sur Éryx dans l'historiographie, SACKS 1990, p. 154-157 (à propos notamment de Diodore).

288 BARCELÓ 1989, p. 23.

but ultime de chasser les Carthaginois de Sicile[289] est une exagération. En définitive, le schéma d'un affrontement entre blocs ne paraît pas approprié à l'entreprise de Dorieus[290].

C. *Les infortunes de Dorieus*

Plus peut-être que tout autre, le dossier relatif à Dorieus a «souffert» d'être envisagé d'après un enchaînement historique qui semblait «acquis». En amont, la conviction d'une Carthage expansionniste, fondée notamment dans le cas de la Sicile sur l'image d'une «conquête» de l'île par Malchus, a conduit à interpréter l'épisode en termes de confrontation entre «blocs» et d'impérialisme[291]. En aval, l'affrontement qu'on suppose avoir eu lieu au moment de la tentative de Dorieus est perçu comme le prélude à la bataille d'Himère[292], elle-même considérée comme un choc entre deux peuples.

Cette vue, il est vrai, trouve quelque support dans les textes anciens, singulièrement chez Diodore et dans les *Histoires Philippiques*. Mais un examen du dossier engage à s'interroger sur la pertinence de ces témoignages. Souvent, on se contente de comparer les renseignements trouvés chez différents auteurs et de les juger les uns par rapport aux autres en termes de vraisemblance, alors qu'il est tout aussi nécessaire de retracer l'«itinéraire» des informations : d'Hérodote à Trogue/Justin, plus de quatre siècles ont passé, durant lesquels les connaissances sur Dorieus ont évolué, «s'enrichissant» d'interprétations nouvelles. Les auteurs sollicités doivent être considérés individuellement non comme des «dépositaires» de l'information, mais comme des «relais» de celle-ci, qui chacun la modifient.

---

289 MERANTE 1970, p. 137.

290 DOMÍNGUEZ MONEDERO 1989, p. 562-563.

291 Ainsi MERANTE 1970, p. 138, «La reazione dei Cartaginesi nei riguardi della colonia di Dorieo fu decisa e drastica e portò alla totale distruzione di essa : con questo successo cartaginese furono i Greci a essere definitivamente estromessi dall'estrema cuspide occidentale dell'isola, dove i Cartaginesi getteranno saldamente le basi della loro eparchia siciliana»; HUß 1985, p. 61, «Die Karthager, die in dieser Zeit unleugbar eine expansive Politik verfolgten, festigten durch die Erfolge vom Kinyps und vom Eryx ihre Positionen in zwei bedeutenden Grenzbereichen – u. zw. für lange Zeit»; aussi SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, notamment dans la conclusion de son article dont nous ne reproduirons que la première phrase, fort suggestive, «Als Schlußfolgerung aus unserem Beweisgang ergibt sich endlich, daß die griechische Geschichte nunmehr in eine ganz neue welthistorische Beleuchtung tritt»; KUFOFKA 1993-1994, p. 254; BONDÌ 1996, p. 27, qui voit dans la tentative de Dorieus une réponse aux entreprises de Malchus (aussi p. 22).

292 VAN COMPERNOLLE 1950-1951, p. 228; MERANTE 1970, p. 138; MADDOLI 1982, p. 248; HUß 1985, p. 62.

Dans le cas du volet sicilien de l'expédition du Spartiate, ceci est indéniable. D'un côté, l'impact des guerres ultérieures conduit Diodore et Trogue/Justin à prêter aux Carthaginois un rôle dans l'île qu'ils n'avaient peut-être pas encore au moment des faits rapportés, tandis que l'expérience du Principat (ou du régime césarien) les conditionne à privilégier la notion d'«empire». D'un autre côté, l'existence d'une geste d'Héraclès en Sicile et son utilisation dans une perspective coloniale ne sont pas restées étrangères à l'expédition de Dorieus, et ce dès le moment où elle fut initiée. On ajoutera à ces «charges idéologiques» la transformation, chez chaque auteur, de l'information en «récit» et son intégration à des œuvres littéraires montrant des tendances unitaires plus ou moins marquées.

Tenant compte de ces observations, on peut proposer quelques réajustements dans la façon de percevoir les entreprises de Dorieus.

D'abord, pour ce qui regarde la Sicile, a) si on accorde du poids à l'affirmation d'Hérodote, qui rapporte que Dorieus se heurta (outre à des Ségestains) à des Φοίνικες, et si on se refuse à considérer que chez cet auteur «Phéniciens» et «Carthaginois» sont interchangeables, b) si on tient compte du silence de Pausanias qui ne parle que de Ségestains et c) si on écarte les témoignages de Diodore et de Trogue/Justin, lesquels parlent de Carthaginois, comme étant des élaborations anachroniques, alors il faut admettre qu'en définitive peu d'éléments permettent de soutenir que, dans l'île, c'est une majorité de Carthaginois que le Spartiate trouva en face de lui.

Ensuite, dans le chef même des Grecs de Sicile, l'option du *statu quo* territorial et de la poursuite du bon voisinage semble avoir dominé, comme l'indique le faible soutien reçu par Dorieus.

Enfin, le recours à une propagande héracléenne est révélateur. Non seulement elle justifie des prétentions sur un territoire, mais, si les Spartiates ont fait valoir celle-ci, c'est qu'ils pensaient qu'elle pouvait produire un effet sur ceux dans le territoire desquels ils s'installaient, les Élymes d'abord, mais aussi les alliés phéniciens de ceux-ci. Ne sommes-nous pas dans une aire «where Greek artisans catered to Phoenicians tastes and Phoenicians created according to Greek forms, where Elymians could both fight Greeks and build a Greek temples and write their langage in a Greek alphabet ..., where the Elymian cult of goddess on Mt Eryx could have been regarded as either that of Phoenician Ashtoreh or that of Greek Aphrodite, where what was Herakles to some was Melkart to others...», bref un lieu où les Spartiates pouvaient croire à l'efficacité d'une

propagande héracléenne[293], du recours à un mythe qui, comme l'a souligné M. Giangiulio, s'encadre dans un contexte de rapports entre Grecs et non-Grecs qui voit alterner moments de coexistence et de conflits politico-territoriaux[294] et qui ne suppose pas des affrontements incessants ?

En Afrique, ensuite, la tentative de Dorieus au Kinyps ne plaide pas en faveur d'une Carthage forte. Si une telle installation avait eu lieu une trentaine d'années plus tard, après Himère, on y aurait vu un signe de l'affaiblissement de Carthage. Mais, dans le schéma traditionnel, qui est discuté ici, elle vient alors que les Carthaginois sont censés avoir le vent en poupe, victorieux en Afrique et en Sicile grâce à Malchus, puis à Alalia où ils se seraient renforcés aux dépens des Phocéens. Ceci ne manque pas de créer quelque embarras. On citera d'ailleurs comme expression de celui-ci l'hypothèse de V. Merante qui estime que seul un affaiblissement de Carthage après une défaite militaire significative (il songe au revers subi par Malchus en Sardaigne) peut expliquer les tentatives de Dorieus[295].

Par ailleurs, cette intervention contre Dorieus en Afrique peut être rapprochée de celle qui fut menée contre la colonie d'Alalia. Dans ce dernier cas, les Carthaginois agirent conjointement avec un autre peuple contre une colonie qui, servant de repaire aux pirates, était gênante dans une zone où ils exerçaient leurs activités commerciales. Ces caractéristiques se retrouvent ici : Carthage intervient avec les Maques contre une installation récente, dans une région (celle des *emporia*) où elle était commercialement active et où la colonie de Dorieus pouvait devenir un refuge idéal pour des pirates[296]. Que les Carthaginois réagissent de façon similaire dans les eaux d'Afrique (contre Dorieus) et dans la mer Sardonienne (contre Alalia) n'étonne pas : les deux régions apparaissent sur le même pied dans le premier traité romano-carthaginois, un texte dans lequel la préoccupation pour la piraterie n'est pas à sous-estimer[297].

En conclusion, l'aventure de Dorieus montre les Phéniciens et les Carthaginois dans une attitude plutôt défensive. Ni en Libye ni en Sicile ils n'entrent en conflit avec un établissement existant[298]. Dans les deux cas, ils interviennent aux côtés d'une population indigène, Maques ou Ségestains. Au demeurant, ni au Kinyps ni dans le pays d'Éryx, les

---

293 MALKIN 1994, p. 217.

294 GIANGIULIO 1983, p. 795; aussi CRUZ ANDREOTTI 1991, p. 58 (pour la péninsule Ibérique); GIANGIULIO 1993 (pour la Lucanie).

295 MERANTE 1970, p. 126-127 (pour la Libye), 138 (pour la Sicile).

296 WHITTAKER 1978, p. 82.

297 AMELING 1993, spéc. p. 144-145.

298 WAGNER 1983, p. 140-141.

Spartiates ne reçoivent un appui franc et massif des colonies grecques. Néanmoins, les deux théâtres d'opérations présentent des singularités.

En Libye, la part prise par les Carthaginois est incontestable, tandis qu'en Sicile, une intervention directe et massive de Carthage ne peut être établie à partir des sources. Par contre, ce qui, dans ce second cas, se dégage est la complexité des rapports entre les communautés de l'Ouest de l'île. Les échanges, à tous les niveaux, étaient considérables et n'étaient pas toujours entravés par les conflits entre les différentes parties; si des tensions existaient, elles se retrouvaient aussi entre les diverses cités grecques.

CHAPITRE V

L'«INCONNUE» ARTÉMISION

De l'historien Sosylos, connu pour avoir accompagné Hannibal dans ses campagnes et en avoir rapporté, en sept livres, les hauts faits, il reste un fragment. Il y est question notamment d'un combat naval qui eut lieu au large d'un Artémision. Or, parmi d'autres tentatives de localisation, on a considéré que cette bataille avait opposé, dans les eaux ibériques, plus exactement au cap de la Nao[1], des Carthaginois et des Marseillais aux alentours de 490 – une opinion qui a joui d'une certaine faveur dans la recherche[2].

Il s'agira, dans un premier temps, après avoir envisagé différentes facettes du témoignage de Sosylos, de discuter cette hypothèse – une entreprise déjà partiellement menée par différents chercheurs[3]. Dans un second temps, je m'attacherai à l'examen du présupposé sur lequel elle se fonde, celui d'un antagonisme entre Carthaginois et Phocéens dans la péninsule Ibérique à l'époque considérée. Une telle démarche s'avère d'autant plus nécessaire que c'est par cette rivalité qu'on a expliqué la fin, à la même époque, de la civilisation tartessienne ou encore, toujours vers ce moment, un improbable blocus du détroit de Gibraltar.

J'espère ainsi montrer que les controverses autour de cette bataille, somme toute assez fantomatique, au large d'un Artémision qui ne se laisse pas localiser, en cachent d'autres, aux implications plus vastes, sur la nature et l'étendue des présences grecque, phénicienne et carthaginoise antérieurement à la conquête barcide dans la péninsule Ibérique, dans le cadre d'un débat qui relève à la fois des études sur les contacts entre

---

[1] Le cap de la Nao (Alicante) occupe une position particulière, non seulement en raison de sa situation géographique, juste en face d'Ibiza, mais aussi à cause de la présence traditionnellement admise, dans son voisinage immédiat, de la colonie grecque d'Hémeroscopeion, près de laquelle Strabon atteste qu'il y eut un Artémision; *infra*, p. 248-253.

[2] L'hypothèse est exposée par MUNRO 1926, p. 289; MAZZARINO 1947, p. 7-25; 1947a, p. 305; BOSCH GIMPERA 1944; 1950; 1951; 1952, p. 24, n. 15; MANGANARO 1959; DE WEVER 1968, p. 44-45. Elle est acceptée par NENCI 1958, p. 24; BÉRARD 1960, p. 133; VILLARD 1960, p. 88-90; JEHASSE 1962, p. 268; MAURIN 1962, p. 21, n. 3; BENOIT 1965, p. 56; PICARD & PICARD 1970, p. 80; CLAVEL-LÉVÊQUE 1974, p. 909; 1985, p. 128; MALUQUER DE MOTES 1976, p. 99; TSIRKIN 1979, p. 32-35; BLÁZQUEZ 1980, p. 390; HUß 1985, p. 67; ANTONELLI 1997, p. 126. Pour sa part, ROUILLARD 1991, p. 236-237 reste prudent quant à la portée de l'événement. Pour plus de circonspection encore, MOREL 1966, p. 396 (aussi 1995a, p. 269).

[3] GARCÍA Y BELLIDO 1947, p. 147-148; 1948, p. 216-217; BARCELÓ 1988, p. 104-113; aussi WHITTAKER 1978, p. 70.

grands «blocs» et de celles sur les relations entre cultures «méditerranéennes» et «périphériques».

A. *Le fragment de Sosylos*

1. *Le texte*

Le fragment de Sosylos est conservé dans la collection des papyrus de Würzburg. L'attribution à Sosylos ne fait aucun doute, le titre de l'ouvrage – le livre IV des Ἀννίβου πράξεις[4] – figurant sur le verso. Le premier éditeur en est U. Wilcken[5]. On fixe sa rédaction aux IIe/Ier s. av. J.-C. Pour ce qui est de sa provenance, on ne peut rien en dire si ce n'est qu'il vient d'Égypte.

(I)—] μεν|—].ε..επι: |—] τελέως η|—]λαν ὑπὸ | .....].των οἱ | .....].τες αὐ[τ.....]ν εἶναι νο[μίσαντες (?) ....]ηνασαν | —] ροις ναυμα|[χ..... οὐ]δὲν ἄξι[ον ..... τῆ]ς πατρίδος | [.....τῶν] προγόνων | [ἐνδοξότατα] πραττομέ|[νων. ἀποβάλ]λουσι (?) μὲν | [.....τ]ῶν νεῶν | —]αν ἀπολα|[.....]εσον ..[..|.....]μου προσ|[.....]ες αὐτάν|[δρους διέφθει]ραν (?). ἠγε|[.....π]αραλυθεί | [.....]ν ἐπὶ πο|[..... ἐ]κ τῶνδε| [.....]δως ἀνεχώ|[ρουν εἰς (?) τ]ὸν ἔσχατον | [ἐλθόντε]ς κίνδυνον | [—]αν δὲ καὶ τὸ | [..... τοὺ]ς Μασ[σ]αλυ|[ήτας ....]ς. τὰς δὲ| [—]ος επι: | [—]μετ' αὐτοῦ | [—].αν τόπων (?) | [—]εω .[.] πλη|[—]αι.

(II) συνηναγκασα[.....] | νομένου πᾶσαι μὲν δι|αφόρως ἠγωνίσαντο, | πολὺ δὲ μάλισθ' αἱ τῶν | Μασσαλιητῶν· ἤρξαν|τό τε γὰρ πρῶται καὶ | τῆς ὅλης εὐημερίας α[ἴ]τ[ι]αι κατέστησαν Ῥω|μαίοις, καὶ τὸ σύνολον | ο[ἱπ]ροεστῶτες αὐτῶν | παρακαλοῦντες τοὺς | μὲν λοιποὺς εὐθαρσε|[στέ]ρους ἐποίουν, αὐτοὶ | δὲ ταῖς ψυχαῖς πολὺ πα|[ρα]λλάττοντες ἐπέκειν|[το] τοῖς πολεμίοις. δι|[πλα]σίως δ' ἠλατ[τοῦ|το] τὰ τῶν Καρχηδονί|[ων] διὰ τὸ τοὺς Μασσα|λιήτας νοῆσαι τὸ κα|τὰ τὴμ μάχην ἴδιον | ὑπάρχον. συμβαίνει | γὰ[ρ] τοὺς Φοίνικας ἐὰν | ἀντιπρώροις τισὶν | ἀντιταχθῶσιν, ἐπιφέ|ρεσθαι μὲν ὡς ποιησο|μένους ἐμβολήν, οὐκ ἐμ|[βά]λ‹λ›ειν ‹δ'› εὐθύς, ἀλλὰ δι|εκπλεύσαντας ἐπιστρέ|φειν καὶ πλαγίαις οὔ|σαις ἀκμὴν ταῖς τῶν | ἐναντίων ναυσὶν ἐπι[ρ|ρ]άττειν πολυ[....]ευ|

(III) [—]| [.....] . [...o]ι̣ | [Μα]σσαλιῶται προιστο|[ρη]κότες τὴν συμβο|[λή]ν, ἣν ἐπ' Ἀρτεμισίωι | [φα]σὶν Ἡρακλείδην ποι|[ήσ]ασθαι τὸμ Μυλασσέ|[α μ]ὲν τῶι γένει διαφέ|[ρον]τα δ' ἀγχινοίαι τῶγ | καθ' αὐτὸν ἀνδρῶν, πα|ρήγγειλαν ἀντιτάξαν|τες μετωπηδὸν τὰς | πρώτας ἑτέρα|ς αὐταῖς | ἐφέδρους ἀπολείπειν | ἐν διαστήμασιν εὐμέ|τροις, αἵτινες ἅμα τῶι | παραλλάξαι τὰς προ|τεταγμένας εὐκαίρως | ἐπιθήσονται παραβα[λ]λούσαις ἔτι ταῖς τῶν | ἐναντίων, αὐταὶ [με]μενη|κυῖαι κατὰ τὴν π[ρο]κει|μένην τάξιν.

---

[4] Sur ce titre, WILCKEN 1906, p. 117, 137-138. Selon RUEHL 1906, p. 358, le titre Περὶ Ἀννίβου πράξεων est également possible.

[5] WILCKEN 1906. Sur le papyrus, aussi RUEHL 1906; WILCKEN 1907; BILABEL 1922, p. 29-33; JACOBY 1930, p. 603-605. Pour la bibliographie complémentaire, PACK^2 1484. Photo dans SEIDER 1970, pl. V, 10; LUPPE 1977, pl. I.

ὅπερ | ἐποίησε κἀκεῖνο‹ς› ἐπὶ | τῶν ἔμπροσθεν καιρῶν | καὶ κατέστη τῆς νίκης | αἴτιος. τότε δ', ὥσπερ | εἰρήκαμ[εν], οἱ Μασσα[λιῶται μνήμηι προγε]νεστέρων καὶ κατωρ[θωμένω]ν πράξε]ων | ἐπακολου[θοῦντε]ς | καὶ τῶ[ν Καρχηδον]ί —

(IV) ων] ἐπιπλ[εόντ]ων [κατὰ] | τὸν δεδη[λωμένον τρό]πον ἐπὶ τα [—] | μὲν συνη[γωνίσαντο (?)] | ημερι [—] | οιστ. [—] | κευα [—] | αμε [—] | — | — | γους [—] | δὲ τῶν [—] | νων κα[ι..... οἱ Καρ]χηδόν[ιοι πρὸς τὸ φεύ]γειν ὥρ[μησαν...] | δὲ Ῥω[μαι .....] | κησ[—]ειλη [—] | αξι[—] | γουμ[εν—] | γὰρ γ[—] | ἀπολ[—] | μετα [—] κωπα [—] | ωσαμ[εν—] | Καρχ[ηδονι .....] | χε[—] | αφ [—] | τη [—] | τοι [—] τω [—] | μεμ [—] (SOSYLOS, *FGH* 176 *F* 1).

(I) /

(II) Tous (les navires) combattirent remarquablement, mais bien plus que n'importe lesquels ceux des Massaliotes. Car ils furent les premiers à l'œuvre et ils s'affirmèrent les heureux artisans de toute la glorieuse journée pour les Romains; d'un point de vue général, leurs chefs, à coups d'exhortations, rendaient les autres plus confiants cependant qu'eux-mêmes, se distinguaient nettement par leur force d'âme, en pressant les ennemis. Doublement désavantagée était la situation des Carthaginois du fait que les Massaliotes avaient pris conscience de leur tactique, qui, au combat, leur était particulière. Il arrive en effet que les Phéniciens, s'ils sont rangés devant des ennemis qui leur opposent leurs proues, foncent sur eux, comme pour un coup d'éperon, et n'éperonnent pas tout de suite; mais, après avoir traversé leurs lignes, qu'ils fassent demi-tour et n'attaquent que juste quand les navires des adversaires sont de flanc...

(III) ... Les Massaliotes, ayant disposé d'informations sur la rencontre que mena, dit-on, à l'Artémision Héraclide de Mylasa, qui excellait par sa ruse parmi ses contemporains, ordonnèrent donc, tout en faisant un front de résistance des premiers navires, qu'on en laissât d'autres pour leur succéder à intervalles bien mesurés, qui, lorsque ceux des premiers rangs se seraient écartés, attaqueraient à un bon moment les navires des ennemis encore en train d'avancer, après être eux-mêmes demeurés à la place précédemment fixée. C'est ce qu'avait fait notamment le célèbre Héraclide dans les temps passés, et il s'était affirmé comme artisan de la victoire. Alors, ainsi que nous l'avons dit, les Massaliotes, fidèles au souvenir d'actions antérieures qui avaient été des réussites...

(IV) /

2. *Deux batailles*

Des quatre colonnes publiées par U. Wilcken, seules la deuxième et la troisième, en raison de l'état de conservation du support, se prêtent à une traduction continue (ci-dessus, à partir de πᾶσαι)[6]. Il est néanmoins possible de reconstituer les articulations du texte. Le point de départ est une bataille entre Carthaginois et Romains à laquelle participèrent, comme alliés de ces derniers, les Marseillais. Ceux-ci s'y distinguèrent et le mérite de la victoire leur serait revenu. Ceci s'explique par le fait qu'ils

[6] On peut penser que la colonne I, déjà, est relative à un combat naval; WILCKEN 1906, p. 109-110. Pour une tentative de restitution (partielle), BILABEL 1922, p. 30-32.

connaissaient la tactique utilisée par leurs adversaires, à savoir le *diekplous*, que les Phéniciens pratiquaient volontiers. Plus précisément, ils se souvinrent alors d'une contre-manœuvre qui avait jadis été employée avec succès par Héraclide de Mylasa au large d'un Artémision.

Le fragment de Sosylos contient donc la mention de deux batailles : l'une qui mit aux prises les Carthaginois et les Romains aidés par les Marseillais; une autre, antérieure, où s'illustra Héraclide de Mylasa. Leur point commun est le recours à une manœuvre contrecarrant le *diekplous*[7]. De ce dernier, il est surtout question dans les sources pour expliquer qu'on n'y a pas recours, au point qu'on ne connaît que trois cas où il fut effectivement mis en pratique; il n'en reste pas moins que cette tactique semble avoir été bien connue durant la période qui va du V^e^ au II^e^ s.[8].

a. *Une bataille entre Rome et Carthage*

Dans la colonne II est évoquée une bataille navale entre les Marseillais, alliés aux Romains, et les Carthaginois, au cours de la deuxième guerre punique (sur laquelle écrivait Sosylos). U. Wilcken propose de l'identifier avec la bataille qui eut lieu en 217 à l'embouchure de l'Èbre (POL. III 95-96; LIV. XXII 19-20)[9]. Cette identification est souvent admise[10], mais non par tous[11].

F. Jacoby observe en effet que, alors qu'elle est centrale dans le passage de Sosylos, la participation des Marseillais ne figure pas chez Polybe, qui attribue à Cn. Scipion le mérite de la victoire et se contente d'une réflexion générale sur les liens qui unissaient les Romains aux Marseillais[12]. Il rapproche en conséquence le fragment d'affrontements auxquels se réfère Tite-Live (XXVII 29, 7-8; XXVIII 4, 6-7), qui se produisirent en 208 et 207 face aux côtes d'Afrique et de Sicile et dans lesquels s'illustra M. Valerius Laevinus; U. Wilcken en jugeait les descriptions trop vagues pour autoriser une identification avec la bataille mentionnée par Sosylos[13]. Mais F. Jacoby estime que, précisément, Sosylos, l'écrivain d'Hannibal, était bien placé pour mettre en scène une bataille moins connue, à laquelle d'autres n'auraient fait qu'une allusion. Il se demande en outre si l'appartenance du passage au livre IV de Sosylos ne constitue pas un argument en faveur d'une bataille de la période 208-

---

[7] Pour une discussion de Sosylos de ce point de vue, HIGNETT 1963, p. 393-396; LAZENBY 1987, p. 174; aussi WILCKEN 1906, p. 112-114.

[8] LAZENBY 1987, p. 169 (références aux textes anciens, p. 176, n. 2).

[9] WILCKEN 1906, p. 129-136. Sur cette bataille, LANCEL 1995a, p. 168.

[10] Par exemple, RUEHL 1906, p. 352; MANGANARO 1959, p. 284; LEHMANN 1974, p. 175; BARCELÓ 1988, p. 108.

[11] WALBANK 1957, p. 430-432.

[12] JACOBY 1930, p. 603-604; dans ce sens, BILABEL 1922, p. 30.

[13] WILCKEN 1906, p. 129, 140.

207 (sur la base d'un parallèle avec le *Bellum Punicum de* Coelius Antipater dont le livre IV porte sur l'année 207/206). Toutefois, dès son *editio princeps*, U. Wilcken notait que l'économie de l'œuvre de Sosylos est mal connue[14].

b. *Une victoire d'Héraclide de Mylasa*

C'est dans une sorte de digression, contenue pour l'essentiel dans la colonne III, que Sosylos décrit une seconde bataille, remportée près d'un Artémision par Héraclide de Mylasa. Ceci constitue – excepté les précisions tactiques – tout ce qu'on peut avancer sur cet affrontement : ni l'identité des adversaires, ni la date ne sont précisés, la localisation de l'Artémision reste incertaine[15].

Seule la mention d'Héraclide de Mylasa ouvre une piste. Sans que cela ne puisse être tenu pour assuré, on accepte généralement que celui-ci est le personnage cité par Hérodote, au cours de son récit de la révolte ionienne de 498-494[16] : l'historien d'Halicarnasse, qui est occupé à rapporter des opérations qui ont eu lieu chez des alliés des Ioniens, en Carie notamment, rapporte qu'Héraclide de Mylasa avait dressé près de Pédasa, une embuscade, où les Perses vinrent tomber de nuit et furent massacrés (V 121). Par une notice de la *Souda*[17], on sait en outre que Scylax de Caryanda[18] aurait rédigé la biographie d'un Héraclide de Mylasa. Il n'y a guère de raison de douter avoir affaire au même homme[19].

Cette identification de l'Héraclide d'Hérodote et de Scylax avec celui de Sosylos apporte un élément de datation : la bataille dont il est question dans le papyrus devrait avoir eu lieu au début du V^e^ s., après qu'Héraclide eut quitté l'Ionie à la suite de l'échec de la révolte ionienne.

Ceci ne résout toutefois pas le problème de la localisation de la bataille, car, à s'en tenir aux informations livrées par Sosylos, tout Artémision pourrait à la limite avoir servi de cadre à celle-ci[20]. Pour l'essentiel, trois

---

14 WILCKEN 1906, p. 138.

15 Selon MANGANARO 1959, p. 288, ceci s'explique par le fait que Sosylos en avait parlé ailleurs.

16 RUEHL 1906, p. 353; WILCKEN 1906, p. 119-120; BOSCH GIMPERA 1950, p. 48; 1952, p. 24; MANGANARO 1959, p. 285; aussi JEHASSE 1962, p. 268.

17 *Souda*, *s.v.* Σκύλαξ (Adler IV 390) : Τὰ κατὰ τὸν Ἡρακλείδην τὸν Μυλασσῶν Βασιλέα. Cette notice est néanmoins problématique, dans la mesure où, sous cette étiquette, sont rassemblés des titres d'auteurs d'époques différentes.

18 Sur celui-ci, HDT. IV 44; WILCKEN 1906, p. 125-126. Le même Scylax aurait écrit un *Périple*; LIPINSKI 1992b.

19 MOMIGLIANO 1991, p. 48-49. Sur ce point, BENGTSON 1955.

20 Pour des lieux nommés Artémision, HIRSCHFELD 1896; HÜLSEN 1896. Aussi BARCELÓ 1988, p. 112, «Neben den iberischen Gewässern können genausogut die

hypothèses ont été suggérées.

– En Eubée. U. Wilcken identifie l'affrontement évoqué par Sosylos avec la bataille d'Artémision d'Eubée, livrée lors de la seconde guerre médique[21]; Héraclide de Mylasa y aurait participé, comme conseiller technique par exemple, après s'être réfugié en Grèce. La principale objection à cette vue est le silence d'Hérodote qui rapporte cette bataille d'Artémision d'Eubée sans faire mention ni d'Héraclide ni du *diekplous* (VIII 1-27). Or il a paru peu probable que Sosylos ait connu davantage de détails qu'Hérodote sur des opérations en Méditerranée orientale[22]. Un contre-argument serait qu'Hérodote, tout en ayant connaissance du rôle joué par Héraclide, n'aurait pas jugé utile de signaler celui-ci puisque son intérêt allait d'abord aux dirigeants athéniens; l'information aurait toutefois été conservée par une source indépendante, davantage attentive à la personnalité d'Héraclide[23].

– En Carie. F. Ruehl a émis l'hypothèse d'une bataille, dont on ne saurait rien par ailleurs, qui aurait eu lieu dans le cadre de la révolte ionienne et qui aurait opposé Héraclide à des Phéniciens[24]. L'absence d'attestations sur une telle rencontre a été opposée à cette suggestion[25].

– Au large de la péninsule Ibérique. Cette localisation a été proposée par J.A.R. Munro en 1926 et, indépendamment, par S. Mazzarino en 1947; elle a été enrichie de nouveaux arguments par P. Bosch Gimpera et G. Manganaro[26]. Elle est la seule à prendre en compte la mention des Marseillais, dans la mesure où on suppose que si ceux-ci se souvinrent d'une bataille où s'illustra Héraclide, c'est parce qu'ils y avaient eux-mêmes été mêlés[27]. Du moment où on postule une telle participation marseillaise, on se dispose à concevoir que l'affrontement se produisit en Occident; l'Espagne vient à l'esprit en raison du parallèle qui est dressé par Sosylos avec la bataille de l'embouchure de l'Èbre (à condition bien sûr qu'on accepte cette identification). Par ailleurs, pour expliquer la présence d'Héraclide de Mylasa dans cette région, on imagine que, comme Denys de Phocée (HDT. VI 17), il aurait émigré vers l'Ouest pour

---

balearischen, gallischen, ligurischen, italischen, korsischen, sardischen, sizilischen und – warum nicht auch – die nordafrikanischen Küsten in Frage kommen».

21 WILCKEN 1906, p. 121; 1907, p. 512. Hypothèse reprise récemment par BARCELÓ 1988, p. 107-108; AMELING 1993, p. 34, n. 87. Dans ce sens, MARTÍN 1968, p. 58; LEHMANN 1974, p. 178.

22 BOSCH GIMPERA 1950, p. 49; MANGANARO 1959, p. 285, 288-289; DE WEVER 1968, p. 44; déjà RUEHL 1906, p. 353, 355.

23 LEHMANN 1974, p. 179-180; BARCELÓ 1988, p. 108; déjà WILCKEN 1906, p. 127.

24 RUEHL 1906, p. 357-359; LEGRAND 1961, p. 59.

25 WILCKEN 1907, p. 512; MUNRO 1926, p. 289; aussi BOSCH GIMPERA 1950, p. 49; DE WEVER 1968, p. 44.

26 *Supra*, n. 2.

27 BOSCH GIMPERA 1950, p. 49.

échapper à Darius[28] (un autre indice en serait que Scylax, dont on connaît l'intérêt pour l'Occident, lui consacra une biographie[29]). Enfin, la localisation de la bataille en Espagne, sa datation aux alentours de 490, le parallèle avec l'affrontement à l'embouchure de l'Èbre ont fait penser qu'Héraclide de Mylasa avait été en la circonstance aux prises avec des Carthaginois, une hypothèse que conforte l'existence de textes faisant état de conflits entre ceux-ci et les Marseillais[30]; la mention par Strabon d'un Artémision à proximité d'une colonie phocéenne, Héméroscopeion, achève de donner corps à cette reconstruction en proposant un lieu pour la bataille. Pourtant les zones d'ombre ne manquent pas. Ainsi rien n'indique que l'évocation d'Héraclide de Mylasa a une valeur autre que celle d'exemple universel, et il n'est pas nécessaire de postuler que, pour s'en rappeler, les Marseillais avaient combattu à ses côtés; on a à cet égard parfois considéré que la précision τὸν Μυλασσέα ... τῷ γένει serait superflue si Héraclide avait remporté la victoire dans son propre pays et qu'elle s'expliquerait davantage s'il avait combattu loin de sa patrie[31]; mais, vu qu'il s'agissait d'un personnage relativement obscur et mort depuis longtemps, la précision s'imposait et, de plus, comme l'indique le titre de la biographie que lui avait consacrée Scylax, l'usage était de le désigner ainsi. Quant à la comparaison avec Denys de Phocée, qui appuie la suggestion d'une migration d'Héraclide en Occident, elle n'a pas force de preuve[32] : Hérodote est fort succinct sur la fin du soulèvement en Carie (VI 25), et Héraclide aurait pu alors y périr (une objection valable aussi pour ceux qui veulent le faire participer à la bataille d'Artémision en Eubée)[33]. Enfin, des doutes pèsent sur le statut d'Héméroscopeion[34].

En somme, la localisation de cette bataille, si elle a donné lieu à diverses suggestions, n'a pas été déterminée de manière irréfutable. De plus, la majorité des études qui portent sur le fragment de Sosylos tournent autour de ce problème, au point que les autres aspects ont été négligés, ou n'ont reçu d'éclairage qu'à travers cette question[35]. C'est pourquoi on reviendra au texte de Sosylos et on s'intéressera à cet historien, à ses sources et à la construction de son récit.

---

[28] Sur le parallèle avec Denys de Phocée, BOSCH GIMPERA 1950, p. 49; MANGANARO 1959, p. 285; DE WEVER 1968, p. 45.
[29] MANGANARO 1959, p. 286, 288.
[30] *Infra*, p. 243-244.
[31] DE WEVER 1968, p. 45.
[32] BARCELÓ 1988, p. 108.
[33] RUEHL 1906, p. 358.
[34] *Infra*, p. 248-253.
[35] BARCELÓ 1988, p. 107.

3. *Deux propagandes*

a. *Avant Sosylos*

Sosylos est seul à parler d'une bataille d'Artémision où se distingua Héraclide de Mylasa. Ce personnage n'est connu, outre par ce fragment (et la mention dans la *Souda* d'une biographie qui lui aurait été consacrée), que par Hérodote (V 121). On peut sans doute se poser de façon générale la question du rapport entre Hérodote et Sosylos, que plus de deux siècles séparent[36], mais, en l'état, une seule conclusion compte : Sosylos a trouvé son information ailleurs que chez l'historien d'Halicarnasse.

Est-il possible de préciser, sinon l'identité, du moins la tendance de cette source ? Un élément est fourni par la présence de remarques favorables à Héraclide, l'expression διαφέροντα δ' ἀγχινοίαι τῶγ καθ' αὐτὸν ἀνδρῶν[37] ou les mots κατέστη τῆς νίκης αἴτιος, qui en font l'artisan de la victoire. Il semble qu'on ait affaire à une source bien disposée envers Héraclide.

D'après Hérodote, celui-ci s'était illustré pendant la révolte ionienne de 498-494, dont l'échec coïncida avec la bataille de Ladé. Or la tactique que voulaient y employer les Ioniens était, selon Hérodote, celle du *diekplous*, qui causa des dommages à l'ennemi (c'est un des trois témoignages où la tactique est dite efficace[38]), mais sans assurer la victoire (VI 15)[39]. Si on se souvient que Sosylos fait allusion à une parade trouvée par Héraclide au *diekplous*, et abstraction faite de toute considération sur les circonstances de la bataille où elle fut utilisée, on est frappé par les possibilités de rapprochement entre les deux situations. D'un côté, à Ladé, des Ioniens, alliés d'Héraclide, sont vaincus dans une bataille où ils appliquent le *diekplous*; de l'autre, à Artémision, Héraclide lui-même remporte un succès en le contrecarrant. On peut se demander si, dans la source de Sosylos, le second épisode n'aurait pas constitué une sorte de «doppione per contrasto» du premier; le but en aurait été de valoriser Héraclide en le montrant militairement plus heureux et stratégiquement

---

[36] Cela a été surtout fait dans le cadre de l'identification entre la bataille mentionnée par Sosylos et celle qui a eu lieu en Eubée, sur laquelle renseigne Hérodote (VIII 1-17); BARCELÓ 1988, p. 108.

[37] Selon WILCKEN 1906, p. 119, cet éloge peut aussi valoir pour la victoire remportée par Héraclide à Pédasa (HDT. V 121); dans ce cas également, mais sur terre cette fois, le Carien aurait montré un certain sens de la stratégie; de même, RUEHL 1906, p. 353.

[38] Les autres batailles sont celles de Chios (POL. XVI 4, 14) et de Sidé (LIV. XXXVII 24, 2); LAZENBY 1987, p. 169.

[39] On s'est toutefois demandé si en parlant de cette tactique pour Ladé, Hérodote ne commet pas un anachronisme; HIGNETT 1963, p. 184-185. Discussion par LAZENBY 1987, p. 172-173.

mieux avisé que ses alliés ioniens.

Cela suggérerait à nouveau le recours à un garant favorable à Héraclide. Or une telle source a existé : la biographie rédigée par Scylax de Caryanda, un Carien lui aussi[40]. Même si Sosylos n'avait pas directement accès à cet ouvrage, celui-ci aurait pu lui être connu à travers un autre écrit, un recueil de stratagèmes par exemple[41].

De ceci, il résulterait, dans la source de Sosylos, une triple insistance : a) sur Héraclide; b) sur le *diekplous*, dans la mesure où le rapprochement avec Ladé pouvait se fonder sur cet aspect; c) sur l'ampleur du combat naval à Artémision, car dans le contexte d'une biographie un affrontement mineur aurait pu être promu au rang de grande bataille[42].

b. *Sosylos*

Sosylos ὁ Λακεδαιμόνιος[43] est, avec Silénos de Kaléakté et Chairéas, un de ces historiens à avoir rédigé, en langue grecque, un récit de la deuxième guerre punique[44]. Comme Silénos, il accompagna Hannibal, à qui il enseigna le grec[45]. Comme Chairéas, il est critiqué par Polybe[46] et, dans les sept livres qui composaient son œuvre, il aurait construit sa narration des points de vue barcide et carthaginois[47].

La comparaison avec Silénos peut donner une idée de la façon dont ceci se traduisait concrètement. Lors du IVe Congrès des Études Phéniciennes et Puniques de Cadix, D. Briquel, dans une communication sur "La propagande d'Hannibal au début de la 2ème guerre punique", en s'attachant plus spécialement à quatre fragments de l'historien de Kaléakté, a montré comment celui-ci s'efforçait de répercuter une volonté d'Hannibal – déjà notée[48] – d'aligner ses entreprises sur celles d'Héraclès. Pareille fidélité aux options propagandistes hannibaliennes devait se trouver chez Sosylos.

---

[40] Sur Scylax de Caryanda comme source de Sosylos, WILCKEN 1906, p. 125-126; aussi RUEHL 1906, p. 354. Sur sa biographie d'Héraclide, BENGTSON 1955.

[41] RUEHL 1906, p. 357-358 (qui suggère le nom d'Énée le Tacticien).

[42] Sur des exagérations possibles dans la source de Sosylos, WILCKEN 1906, p. 126.

[43] SOSYLOS, *FGH* 176 *T* 1 (= NEP., *Hann.* 13, 3, *Sosylus Lacedaemonius*); *T* 2 (= DIOD. XXVI 4). Sur l'origine de Sosylos, WILCKEN 1906, p. 137.

[44] Dans le bulletin de bibliographie critique, paru en 1989 (ALONSO-NÚÑEZ 1989a), spéc. p. 174, dans le cadre d'un chapitre sur les historiens des guerres puniques (bibliographie postérieure à 1930), figure une mise au point sur Sosylos de Lacédémone; aussi KRINGS 1991, p. 664, n. 72. Sur les auteurs ayant rédigé en grec des histoires des guerres puniques selon un point de vue carthaginois, KRINGS 1995b, p. 35.

[45] SOSYLOS, *FGH* 176 *T* 1. Il l'aurait incité à découvrir les œuvres stratégiques et tactiques publiées par les générations précédentes d'historiens grecs; BRIZZI 1995, p. 312.

[46] POL. III 20, 5 (= SOSYLOS, *FGH* 176 *T* 3), οὐ γὰρ ἱστορίας, ἀλλὰ κουρεακῆς καὶ πανδήμου λαλιᾶς ἔμοιγε δοκοῦσι τάξιν ἔχειν καὶ δύναμιν; PICARD 1983, p. 280; LIPINSKI 1992a, p. 50.

[47] LEHMANN 1974, p. 172-173.

[48] Ainsi BONNET 1988, p. 181 + n. 83.

Or, dans le fragment discuté ici, Sosylos racontait une défaite carthaginoise. Étant donné sa faveur envers Carthage, on peut supposer que son récit était conçu de façon à atténuer l'impact défavorable qu'aurait pu avoir ce revers[49].

C'est dans ce sens qu'il faudrait comprendre la remarque selon laquelle les participants à la bataille combattirent tous excellemment (πᾶσαι μὲν διαφόρως ἠγωνίσαντο), un éloge qui inclut les Carthaginois vaincus[50]. À la même intention participeraient les informations sur Héraclide de Mylasa, qui jouent le rôle d'un excursus[51]. Celui-ci détourne l'attention du revers carthaginois en mettant en avant les Marseillais, et ce aux dépens des Romains, qui sont relégués à l'arrière-plan[52]. En outre, il justifie la défaite carthaginoise en lui attribuant une cause pour ainsi dire accidentelle : l'emploi par les Marseillais d'une manœuvre appliquée jadis par Héraclide pour déjouer le *diekplous*.

En effet, pour en revenir, précisément, à ce *diekplous*, même si ses modalités sont encore discutées[53], il semble avoir été familier aux Anciens. J.F. Lazenby pense même que s'il est le plus souvent cité dans des passages où l'on note qu'on ne l'utilise pas, c'est parce qu'il était fort commun et que son emploi, qui allait de soi, n'avait pas à être signalé[54]. Dès lors, ce qui paraissait insolite dans le combat perdu par les Carthaginois n'aurait pas tant été leur recours au *diekplous* que l'utilisation par les Marseillais d'une contre-manœuvre qui en annihilait les effets. Telle serait donc l'excuse avancée pour justifier la défaite : il n'y aurait pas eu à proprement parler erreur des stratèges carthaginois car ceux-ci, en recourant au *diekplous*, n'auraient pu prévoir que les Marseillais étaient au fait d'une tactique efficace pour le contrer.

Ces observations ne sont pas sans conséquence sur la perception de la bataille livrée par Héraclide. Car, pour autant que l'on concède quelque logique au texte de Sosylos, ce qui donnerait le plus de poids à sa justification de la défaite carthaginoise serait l'emploi d'une parade jadis utilisée dans un combat où ni les Carthaginois, ni les Marseillais n'avaient été mêlés : un concours de circonstances en définitive suffisamment imprévisible pour que les Carthaginois fussent excusables d'avoir été pris

---

[49] Pour une discussion du fragment dans la perspective d'une comparaison avec le récit que fait Polybe (III 95-96) du revers carthaginois à la bataille de l'Èbre (identification discutée *supra*), LEHMANN 1974, p.176-181 (notamment sur sa tendance pro-carthaginoise).

[50] WILCKEN 1906, p. 111 (aussi p. 135 : dans le récit que Polybe réserve à la bataille de l'Èbre, les Carthaginois paraissent avoir opposé moins de résistance).

[51] Ainsi BARCELÓ 1988, p. 105.

[52] WILCKEN 1906, p. 139-141; LEHMANN 1974, p. 177.

[53] LAZENBY 1987 (songe à une tactique pratiquée par des navires individuels dans le cadre d'une formation de combat normale en lignes de front).

[54] LAZENBY 1987, p. 175.

au dépourvu.

C'est pourquoi on sera tenté de conclure que c'est lors d'une rencontre contre des Phéniciens qu'Héraclide passait pour avoir contrecarré le *diekplous* (on remarquera, dans la colonne II du fragment de Sosylos, le passage de Καρχηδονίων à Φοίνικας lorsqu'il commence à être question de cette manœuvre)[55]. En tout cas, ceci rejoindrait ce qui a été avancé sur la source de Sosylos : si le combat d'Artémision y faisait contrepoint à Ladé, étant donné que là-bas les Phéniciens l'avaient emporté, le contraste aurait été plus frappant si dans l'autre bataille, celle d'Artémision, les mêmes Phéniciens avaient été contrés. De plus, envisagée comme la répétition d'une bataille où Héraclide, jadis allié des Ioniens, avait affronté des Phéniciens, celle de l'embouchure de l'Èbre pouvait passer comme un combat de «descendants», entre Marseille, colonie phocéenne, et Carthage, colonie phénicienne.

On rappellera les grandes lignes de l'analyse menée ci-dessus.

Qu'Héraclide de Mylasa ait remporté une victoire navale à un Artémision en déjouant la manœuvre du *diekplous* est pratiquement l'unique donnée que fournit Sosylos. Il a semblé que cette information aurait pu être originellement exploitée pour former un contraste avec la bataille de Ladé, où il y eut aussi recours au *diekplous* et où Héraclide vit ses alliés ioniens être vaincus par une flotte phénicienne. Le terrain idéal pour la mise en œuvre d'un tel procédé aurait été un écrit favorable à Héraclide, par exemple sa biographie, qu'on sait avoir été écrite par Scylax de Caryanda. C'est à celle-ci que le trait aurait été repris soit directement, soit, plutôt, indirectement (par exemple, à travers un recueil de stratagèmes), mais sans perdre totalement sa nature d'éloge envers Héraclide.

Sosylos lui-même, historien pro-carthaginois, se trouvait devoir, plus de deux siècles après, justifier une défaite de Carthage face à des Romains alliés à des Marseillais lors d'une bataille où la neutralisation du *diekplous* fut décisive. Deux moyens se présentaient à lui : excuser les erreurs des Carthaginois et minimiser les mérites de leurs adversaires. L'information sur Héraclide et sur la parade trouvée au *diekplous*, quel que soit le canal grâce auquel il la connaissait, se prêtait à cette double entreprise. D'une part, elle permettait d'attribuer l'idée de la tactique victorieuse employée par les adversaires non aux Romains (rejetés dans l'ombre), mais aux Marseillais, lesquels se seraient inspirés[56] d'un personnage fort éloigné

---

[55] Dans ce sens, WILCKEN 1906, p. 112.

[56] Le terme employé par Sosylos, προιστορηκότες, n'éclaire guère sur les modalités selon lesquelles les Marseillais ont connu le stratagème d'Héraclide (même s'il semble a priori devoir

dans le temps et aussi dans l'espace si l'on considère son origine carienne. D'autre part, elle excusait la défaite carthaginoise par l'utilisation d'une peu prévisible «botte secrète» par le camp adverse.

À la lumière de ces observations, on reviendra brièvement sur les trois localisations proposées pour la bataille d'Artémision. La possibilité d'un combat livré dans les eaux ibériques se fonde sur l'intuition qu'Héraclide a combattu les Carthaginois; elle perd en probabilité du moment où on pense qu'il affronta des Phéniciens. Quant à l'identification avec Artémision d'Eubée, les arguments qui valent en sa faveur demeurent, mais aussi les objections qui lui ont été adressées, en premier lieu le silence d'Hérodote et de l'ensemble de la tradition historiographique. Enfin, l'hypothèse «carienne», est celle qui s'encadre le mieux avec mon analyse. Ainsi la principale objection qu'on lui a opposée, l'absence d'attestation par d'autres sources, s'expliquerait par le fait que l'information remonterait à un écrit favorable à Héraclide, capable d'amplifier un succès mineur de celui-ci et de lui donner les allures d'une grande victoire.

Un mot encore sur le parallèle avec Denys de Phocée, qui est mis en avant par les tenants de la thèse ibérique. Voici ce que dit Hérodote de cet homme (le passage se situe après la défaite de Ladé) :

> Διονύσιος δὲ ὁ Φωκαιεὺς ἐπείτε ἔμαθε τῶν Ἰώνων τὰ πρήγματα διεφθαρμένα, νέας ἑλὼν τρεῖς τῶν πολεμίων ἀπέπλεε ἐς μὲν Φώκαιαν οὐκέτι, εὖ εἰδὼς ὡς ἀνδραποδιεῖται σὺν τῇ ἄλλῃ Ἰωνίῃ· ὁ δὲ ἰθέως ὡς εἶχε ἔπλεε ἐς Φοινίκην, γαύλους δὲ ἐνθαῦτα καταδύσας καὶ χρήματα λαβὼν πολλὰ ἔπλεε ἐς Σικελίην, ὁρμώμενος δὲ ἐνθεῦτεν λῃστὴς κατεστήκεε Ἑλλήνων μὲν οὐδενός, Καρχηδονίων δὲ καὶ Τυρσηνῶν (HDT. VI 17) (éd. LEGRAND 1963a).
>
> Quant à Dionysios de Phocée, dès qu'il se fut rendu compte que la cause des Ioniens était perdue, il s'empara de trois vaisseaux ennemis et cingla, non plus vers Phocée qu'il savait bien vouée à l'esclavage avec le reste de l'Ionie, mais immédiatement et sans désemparer vers la Phénicie; là, il coula des vaisseaux marchands et s'empara de beaucoup d'argent; puis il fit voile pour la Sicile, d'où il se livra à des expéditions de piraterie contre les Carthaginois et les Tyrrhéniens, sans attaquer aucun Grec (trad. LEGRAND 1963a).

Ce qu'atteste ce passage, c'est que, après la défaite de Ladé, les chefs de la révolte (et sans doute Héraclide en était-il un pour la Carie) furent animés

---

se référer à une enquête davantage qu'à une expérience sur le terrain). Une même imprécision pèse sur les termes μνήμῃ προγενεστέρων καὶ κατωρθομένων πράξεων, qui font écho eux-mêmes au προιστορηκότες; WILCKEN 1906, p. 114-116.

par le désir de revanche au point de s'enfoncer comme le fit Denys au cœur des lignes ennemies pour causer des dommages à des navires phéniciens. Ne peut-on pas imaginer que, dans un même état d'esprit, Héraclide, ait, à la tête de quelque flottille, affronté victorieusement une escadre phénicienne dans le cadre d'opérations limitées ? Il aurait alors, dans une sorte de «baroud d'honneur», vaincu lui aussi les Phéniciens, mais sans inverser le cours des événements. Ceci expliquerait qu'Hérodote ne dise mot de cet affrontement dont seul un auteur intéressé à la personnalité d'Héraclide aurait conservé le souvenir. Après avoir infligé ces quelques pertes aux Phéniciens, le Carien, contraint à la fuite, aurait gagné l'Occident (et c'est dans ce sens qu'on peut poursuivre le parallèle avec Denys de Phocée). Sa geste aurait alors été consignée, et on peut penser que les Marseillais connaissaient les aventures de cet ancien allié des Phocéens, tant et si bien que Sosylos put avancer que ce fut par référence à une tactique employée par celui-ci que, plusieurs décennies plus tard, dans un combat contre les Carthaginois, les Marseillais alliés des Romains auraient songé à une manœuvre destinée à contrecarrer le *diekplous*.

Bien sûr, cette proposition de lecture demeure hypothétique, mais, partant du texte de Sosylos, elle reste attentive à sa dynamique, en considérant sous l'angle d'une interaction le récit des deux batailles qui y figurent[57]. Elle n'en prend pas moins en compte quelques arguments d'ordre historique versés au dossier (ainsi la comparaison avec Denys de Phocée, que rejetait F. Ruehl).

B. *Grecs et Carthaginois dans la péninsule Ibérique*

La localisation de la bataille d'Artémision dans les eaux ibériques n'est qu'une possibilité parmi d'autres. Après avoir bénéficié d'un large soutien, elle est de plus en plus fréquemment contestée au profit d'un retour à l'opinion d'U. Wilcken, qui place le combat en Eubée (dans ce sens, P.A. Barceló et W. Ameling). Elle n'en continue pas moins à être parfois évoquée.

C'est P. Bosch Gimpera qui lui a conféré la plus grande consistance historique. Selon lui, la bataille d'Artémision, située en Espagne, s'inscrit dans un schéma d'«expansionnisme» carthaginois (ce qui précède la

---

[57] Ainsi BARCELÓ 1988, p. 107, simplifie le problème en posant comme point de départ à sa «déconstruction» des thèses modernes le fait que les deux batailles n'ont rien à voir entre elles; ceci vaut sans doute sur le plan historique, mais non sur le plan littéraire car, dans le fragment de Sosylos, les deux entretiennent un lien.

Fig. 10. – La péninsule Ibérique et la Méditerranée occidentale (carte BARCELÓ 1988, h.t.).

citation ci-dessous fait écho à un *modus vivendi* entre Grecs et Carthaginois après la bataille d'Alalia) :

> Pero desde el 510 el *statu quo* empezó a alterarse. En Africa – en relación con la breve talasocracia espartana (517-515) – y en Sicilia, los griegos pasaron a la ofensiva. En las Sirtes los griegos de Cirene mandados por Dorieo se lanzaron al ataque de las factorías cartaginesas; tras la derrota, Dorieo tomó parte en la guerra contro los cartagineses y sus aliados los elimios de Sicilia, guerra que perdió. Reforzada su propia posición en Sicilia, Cartago cerró las Sirtes al comercio extranjero y concluyó un tratado con las cuidades etruscas poniendo como límite a la navegación al Este de Cartago el Kalón Akrotérion (cabo Bon), como se puede deducir del primer tratado entre Roma y Cartago (508) recordado por POLIBIO ... y firmado el primer año de la república romana. En este tratado no se dice nada de España, pero las luchas de los años siguientes parecen indicar que *los cartagineses intentaron monopolizar el comercio por medio de la antigua colonia de Cádiz, caída bajo su protectorado, como los tartesios de Andalucía, y por esto entraron en colisión con los griegos* (esta vez con los marselleses, más directamente interesados en los asuntos españoles)[58].

Pour résumer P. Bosch Gimpera, après la défaite de Dorieus (présentée selon une conception d'affrontement entre «blocs»), Carthage se serait solidement établie dans la péninsule Ibérique, non seulement au détriment de la phénicienne Gadès, devenue un protectorat, ainsi que des Tartessiens, mais aussi contre les Phocéens. La côte du Levant espagnol, précisément, aurait été une pomme de discorde entre Carthage et Marseille. Dans ce contexte aurait éclaté une guerre entre les deux cités, sorte de revanche d'Alalia : au moyen d'actions menées contre les colonies phéniciennes par les indigènes espagnols – auxquels ils se seraient alliés –, les Marseillais auraient tenté rien moins que d'expulser leurs rivaux d'Espagne. Ce conflit aurait connu diverses péripéties, mais l'épisode majeur en aurait été la bataille à laquelle fait écho Sosylos[59]. Il aurait en outre été simultané avec la guerre, qu'en Sicile, en prélude à la bataille d'Himère, d'autres Grecs auraient menée contre Carthage, à l'initiative de Gélon de Syracuse soucieux de venger la mort de Dorieus (HDT. VII 158)[60]; ce synchronisme permet du reste de dater le combat d'Artémision entre 493 et 490[61]. Parallèlement, on aurait assisté à la constitution de zones d'influence dans la péninsule Ibérique et le long de ses côtes, et les populations indigènes

---

58 BOSCH GIMPERA 1950, p. 45; l'italique est dans l'original; aussi BOSCH GIMPERA 1952, p. 23.

59 BOSCH GIMPERA 1950, p. 48; 1952, p. 24.

60 Sur cette guerre, *infra*, p. 308-314.

61 BOSCH GIMPERA 1950, p. 49-50 (aussi 1952, p. 24, «hacia 490»). Une autre datation est proposée par JEHASSE 1962, p. 268 : *c.*525 (en correspondance avec PAUS. X 8, 6; 18, 17); ceci l'oblige à situer la venue d'Héraclide en Occident avant sa participation à la révolte d'Ionie, ce qu'il justifie en alléguant que «dans une carrière aventureuse un intervalle d'une trentaine d'années n'a rien d'invraisemblable».

auraient multiplié leurs relations, sources de développement culturel, avec les Grecs[62].

Cette reconstruction de P. Bosch Gimpera se situe dans le prolongement de la conception de l'histoire espagnole qui dominait à son époque, celle que le savant allemand A. Schulten (1870-1960) avait développée dans ses travaux sur Tartessos[63].

Or l'historiographie tartessienne est un sujet sur lequel les archéologues et historiens espagnols se sont beaucoup penchés, mettant en évidence combien, dans le passé, cette question avait été traitée en fonction de présupposés méthodologiques et idéologiques. Ceci semble une raison supplémentaire de pousser plus avant une discussion qui aurait pu s'arrêter avec le constat que la localisation d'Artémision en Espagne n'est pas assurée. Car, à maints égards, le cas de cette bataille, mais aussi celui de Tartessos[64], apparaissent riches d'enseignements pour le dossier de l'antagonisme entre Grecs et Carthaginois, dans lequel, chez P. Bosch Gimpera (comme, avant lui, chez A. Schulten), il s'encadre.

1. *La fin de Tartessos et Carthage*

Influencé notamment par la redécouverte archéologique de Troie par H. Schliemann[65], A. Schulten concevait Tartessos (en Andalousie, dans le Sud-Ouest de la péninsule) comme une sorte d'Ilion en Occident, une culture supérieure à la configuration politique complexe, un État-nation centralisé sous forme de royaume (fig. 11)[66]. La fin d'une telle civilisation ne pouvait, selon lui, avoir eu lieu que de manière violente, sur fond de catastrophe[67]. Plus précisément, il datait celle-ci entre 520 et

---

62 BOSCH GIMPERA 1950, p. 51-55.

63 WAGNER 1992, p. 81-82 (avec bibliographie). Sur le curriculum de A. Schulten, BLECH 1995, p. 179-183 (+ n. 9, bibliographie). Sur la place de P. Bosch Gimpera dans l'historiographie espagnole, notamment sur son rapport avec A. Schulten, LÓPEZ CASTRO 1992, p. 22-23; FERRER ALBELDA 1996, p. 99-100. Toutefois l'écho du *Tartessos* de A. Schulten hors d'Espagne fut limité; BLECH 1995, p. 182.

64 Ainsi MOREL 1970a (en réaction au Colloque sur *Tartessos et ses problèmes*; AA. VV. 1969) remarquait combien était dans une certaine mesure salutaire un regard «tartessien» porté sur des problèmes qui, dans les études phocéennes, étaient majeurs et qui, alors, étaient abordés avec davantage de détachement. Il soulignait également à quel point l'étude de Tartessos était liée à celle du phénomène colonial méditerranéen, phénicien et grec.

65 OLMOS 1991, p. 136-137; BLECH 1995, p. 187.

66 Ainsi SCHULTEN 1945, p. 184-242 (chapitre "Tartessos; su imperio y su cultura"). Sur la notion d'État dans la vision de Tartessos de A. Schulten, CRUZ ANDREOTTI 1987; 1993.

67 BARCELÓ 1988, p. 45 + n. 3. On pourrait y voir l'influence d'un certain «Kultur-pessimismus», selon lequel les civilisations portent en elles les germes de leur décadence : une fois arrivé à un degré élevé de culture, Tartessos n'aurait plus été en mesure de résister à ceux qui venaient la conquérir; CRUZ ANDREOTTI 1991a, p. 147; CRUZ ANDREOTTI & WULFF ALONSO 1993, p. 186, 188.

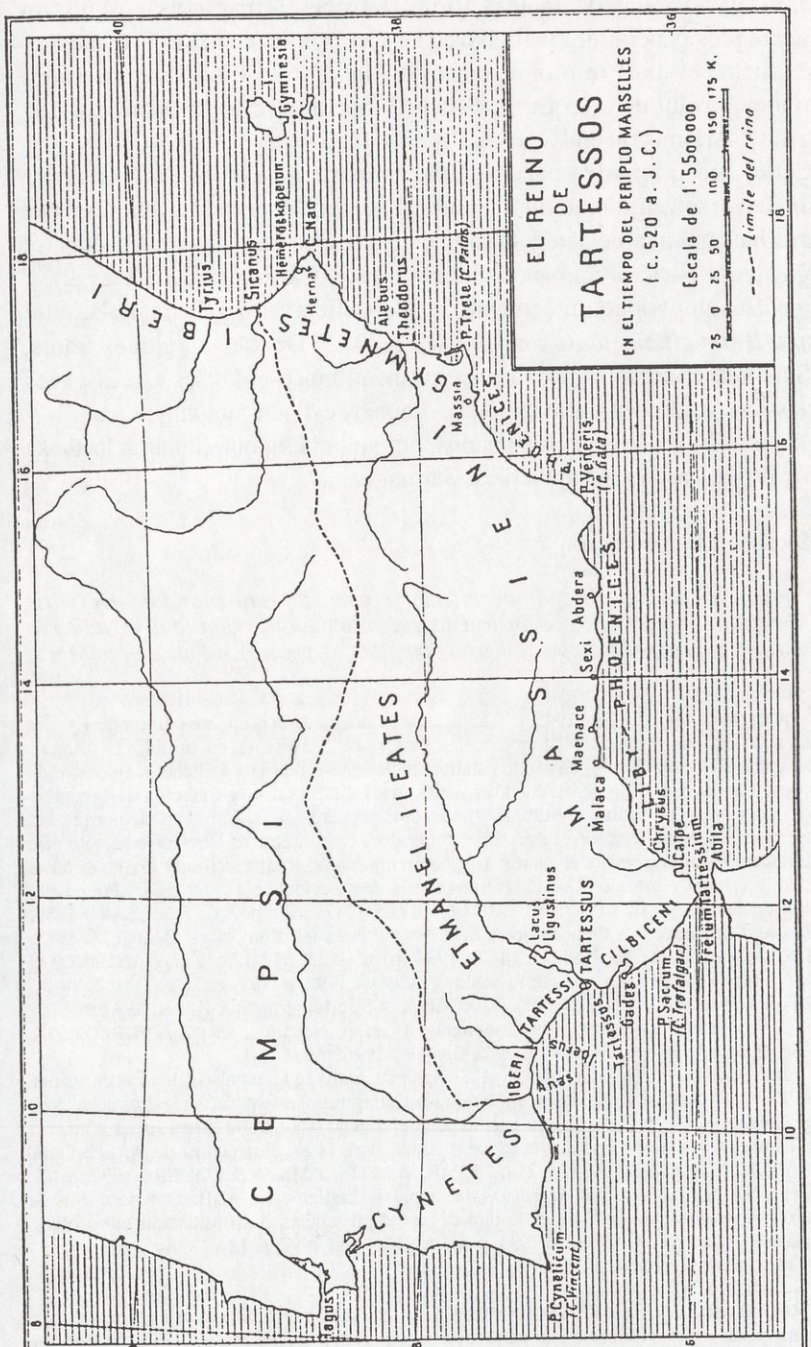


Fig. 11. – «Le royaume de Tartessos» (SCHULTEN 1945, carte I).

509, et en attribuait la faute à l'impérialisme carthaginois[68], dans un contexte plus général de rivalité avec les Grecs, alliés en l'occurrence aux Tartessiens, et dans le prolongement d'Alalia[69] : c'est-à-dire un cadre identique à celui dans lequel P. Bosch Gimpera développe la thèse d'une bataille d'Artémision en Espagne.

Cette vue s'appuie, par exemple, sur un passage des *Histoires Philippiques* où, après avoir mentionné le conflit entre Carthaginois et Marseillais qui avait éclaté à la suite de la prise de barques de pêcheurs, et après avoir parlé d'une paix conclue avec Carthage (XLIII 5, 2)[70], Trogue/Justin évoque une entente de Marseille avec les Espagnols, *cum Hispanis amicitiam iunxerunt* (XLIII 5, 3). De ces quelques mots, A. Schulten concluait à l'existence d'une alliance entre les Grecs et les Tartessiens contre les Carthaginois[71]. Le texte est pourtant vague[72].

Aujourd'hui, d'autres documents sont sollicités pour illustrer la thèse d'une fin de Tartessos imputable à Carthage.

– Macrobe : le roi Théron

> *nam Theron rex Hispaniae citerioris cum ad expugnandum Herculis templum ageretur furore, instructus exercitu nauium, Gaditani ex aduerso uenerunt prouecti nauibus longis, commissoque proelio, adhuc aequo Marte*

---

[68] Par exemple, SCHULTEN 1945, p. 9 (extrait du prologue de la première édition de 1921 et phrase qui synthétise l'essentiel de sa thèse), «Tarschisch (Tartessos), en cambio, la primera ciudad comercial y el más antiguo centro cultural de Occidente, después de haber sido destruída por la envidia de los Cartagineses, quedó envuelta en las sombras de una tradición desfavorable y cayó en el más profundo olvido. Ello sucedió, primero en la Antigüedad, porque los Cartagineses, habiendo cerrado el estrecho de Gibraltar, convirtieron el Occidente remoto otra vez en tierra incógnita, hasta el punto de haberse confundido Tartessos con Gades»; aussi p. 123-135 (chapitre intitulé "Los Cartagineses y la destrucción de Tartessos"). Pour cette opinion, encore BENDALA 1987; DE FRUTOS REYES 1987, spéc. p. 306; SCULLARD 1989, p. 19. Sur l'influence des théories de A. Schulten sur ceux qui l'ont suivi, BARCELÓ 1988, p. 63-65; LÓPEZ CASTRO 1992, p. 18-20; 1994, p. 521-523, 527-528; CRUZ ANDREOTTI 1991a, p. 146 (+ n. 10, pour une bibliographie); ALVAR 1993, p. 187, n. 2, p. 190; ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1995, p. 60, 66, n. 4-5 (bibliographie); FERRER ALBELDA 1996, p. 91. Sur l'historiographie tartessienne avant A. Schulten, CRUZ ANDREOTTI & WULFF ALONSO 1993, p. 173-184; LÓPEZ CASTRO 1996, p. 295-301.

[69] Ainsi SCHULTEN 1945, p. 14, 93 («La batalla de Alalia, que expulsò a los Focenses del Oeste, fué también fatal para Tartessos. Trajo los Cartagineses a España, siniestros sucesores de los Tirios»), 123, 125 («Después la batalla de Alalia hubo de entablarse una lucha a muerte entre Tartessos y Cartago»). Sur la place d'Alalia dans la reconstruction de A. Schulten, DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991, p. 239; ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1992, p. 48; BLECH 1995, p. 192; FERRER ALBELDA 1996, p. 94. Le lien entre Alalia et Artémision est toujours net, *mutatis mutandis* (c'est-à-dire dégagé d'un schéma d'affrontement entre blocs impérialistes), chez DEL CASTILLO 1993, p. 61; ANTONELLI 1997, p. 126.

[70] Sur ce passage, *supra*, p. 137-138.

[71] SCHULTEN 1945, p. 130.

[72] ROUILLARD 1991, p. 237; aussi ANTONELLI 1997, p. 126 (+ n. 69). Sur l'utilisation par A. Schulten de phrases tirées de leur contexte pour appuyer ses théories, FERRER ALBELDA 1996, p. 91.

consistente pugna, subito in fugam uersae sunt regiae naues simulque improuiso igne correptae conflagrauerunt. paucissimi qui superfuerant hostium capti indicauerunt apparuisse sibi leones proris Gaditanae classis superstantes, ac subito suas naues immissis radiis, quales in Solis capite pinguntur, exustas (MACR., *Sat.* I 20, 12) (éd. WILLIS 1970).

En effet, Théron, le roi d'Espagne citérieure, sous le coup de la fureur, venait pour prendre d'assaut le temple d'Hercule après avoir équipé une flotte; les Gaditains, de leur côté, vinrent après avoir embarqué sur des vaisseaux de guerre. Le combat fut engagé, et la lutte continuait sans encore que Mars eût choisi son camp, quand soudain sont mis en fuite les vaisseaux royaux en même temps que, de manière inattendue, en proie aux flammes, ils brûlent. Les très rares ennemis qui survécurent, après leur capture, expliquèrent que leur étaient apparus des lions, dressés sur les proues des navires gaditains, et que soudain leurs vaisseaux, après qu'eurent été envoyés des rayons semblables à ceux que l'on peint sur la tête du Soleil, avaient été incendiés.

– Vitruve : l'invention du bélier

Primum ad oppugnationes aries sic inuentus memoratur esse. Carthaginienses ad Gadis oppugnandas castra posuerunt. Cum autem castellum ante cepissent, id demoliri sunt conati. Posteaquam non habuerunt ad demolitionem ferramenta, sumpserunt tignum idque manibus sustinentes capiteque eius summum murum continenter pulsantes summos lapidum ordines deiciebant, et ita gradatim ex ordine totam communitionem dissipauerunt. 2. Postea quidam faber Tyrius, nomine Pephrasmenos, hac ratione et inuentione inductus malo statuto ex eo alterum transuersum uti trutinam suspendit et [in] reducendo et inpellendo uementibus plagis deiecit Gaditanorum murum. Geras autem Carchedonius de materia primum basim subiectis rotis fecit supraque compegit arrectariis et iugis uaras, et in his suspendit arietem coriisque bubulis texit, uti tutiores essent qui in ea machinatione ad pulsandum murum essent conlocati. Id autem, quod tardos conatus habuerat, testudinem arietariam appellare coepit (VITR. X 13, 1-2) (éd. CALLEBAT & FLEURY 1986).

Pour la première fois, pour l'assaut contre les villes, le bélier fut, rapporte-t-on, inventé comme suit. Les Carthaginois avaient établi leur camp pour assiéger Gadès. Comme ils avaient d'abord pris un fortin, ils s'efforcèrent de le démolir. Puisqu'ils ne disposaient pas pour ce travail de démolition d'instruments en fer, ils prirent une poutre et en la soutenant avec leurs mains, ils frappaient sans discontinuer de son extrémité le dessus du mur et ils abattaient les rangées supérieures de pierre; ainsi, petit à petit, rangée par rangée, ils détruisirent l'ensemble de la construction. 2. Par après, un ouvrier tyrien appelé Pephrasmenos, inspiré par ce procédé et cette trouvaille, dressa un mât auquel il en suspendit un autre, perpendiculairement, à la manière d'un fléau de balance; en le tirant en arrière puis en le propulsant vers l'avant, par des coups violents, il abattit la muraille des Gaditains. Quant au Carthaginois Geras, pour la première fois, il réalisa une plate-forme de bois montée sur roues et assembla dessus un bâti de montants et de traverses; il y suspendit un bélier et fit un revêtement en cuir de bœuf, pour que fussent davantage en sécurité les hommes placés dans cette machine pour frapper le mur. Quant à ce

système, qui ralentissait les manœuvres, il se mit à l'appeler 'tortue bélière'.

Suit alors une autre utilisation du bélier, présentée comme postérieure (X 13, 3, *postea*), par Philippe de Macédoine contre Byzance, qu'on date de 340-339 et qui fournit un *terminus ante quem* pour ce qui est narré précédemment.

Ces informations se retrouvent chez Athénée le Mécanicien (IV 9, 3), qui ajoute quelques détails, puisqu'il cite une source, Agésistratos, et précise que le Tyrien Pephrasmenos (Πεφρασμένος) était un constructeur de navires. Athénée n'utilisait donc pas Vitruve, puisqu'il est plus complet. Mais il n'est pas assuré non plus que Vitruve ait copié Athénée, qu'il ne cite pas. Il est possible que les deux hommes, qui vivaient vers la même époque et auraient pu être rivaux, aient élaboré leurs ouvrages indépendamment l'un de l'autre en recourant à la même source[73].

– Trogue/Justin : les Espagnols contre Gadès

Post regna deinde Hispaniae primi Karthaginienses imperium prouinciae occupauere. 2. *Nam cum Gaditani a Tyro, unde et Karthaginiensibus origo est, sacra Herculis per quietem iussi in Hispaniam transtulissent urbemque ibi condidissent, inuidentibus incrementis nouae urbis finitimis Hispaniae populis ac propterea Gaditanos bello lacessentibus auxilium consanguineis Karthaginienses misere.* 3. *Ibi felici expeditione et Gaditanos ab iniuria uindicauerunt et maiore iniuria partem prouinciae imperio suo adiecerunt* (JUST. XLIV 5, 1-3) (éd. SEEL 1972).

En Espagne, après les rois, ce furent les Carthaginois qui, les premiers, s'emparèrent du pouvoir dans cette province. 2. En effet, les Gaditains, en ayant reçu l'ordre par un songe, avaient transporté le culte d'Hercule depuis Tyr, dont les Carthaginois eux aussi tirent leur origine, et ils y avaient fondé une ville. Comme les peuples voisins d'Espagne étaient pris de jalousie en voyant s'accroître la nouvelle ville et que pour cette raison ils harcelaient les Gaditains en leur faisant la guerre, les Carthaginois envoyèrent un secours à leurs parents. 3. Là-bas, leur expédition fut heureuse : ils vengèrent l'injustice faite aux Gaditains et, par une plus grande injustice encore, ils ajoutèrent une partie de la province à leur empire.

Mis ensemble, ces témoignages se prêtent (moyennant quelques nuances) au scénario suivant : les Tartessiens, soutenus par les Grecs, auraient attaqué Gadès et peut-être même auraient-ils pris la cité; en tout cas, la situation aurait été assez grave pour que les Gaditains fissent appel aux Carthaginois; avec leur aide, ils rétablirent la situation, peut-être même reconquérirent-ils leur ville si l'on accepte qu'elle a été enlevée (à cela se

[73] CALLEBAT & FLEURY 1986, p. XXVII-XXXI; aussi LÓPEZ CASTRO 1991a, p. 90.

référeraient les textes sur l'invention du bélier qui supposent un siège de Gadès par les Carthaginois); ils auraient alors saisi cette occasion de s'implanter en Espagne, une région d'un intérêt primordial au point de vue économique, auraient placé les Phéniciens sous leur protectorat et se seraient constitué un «empire» aux dépens de Tartessos dont ceci marquerait la fin[74].

On a reproché à cette reconstruction de faire la part trop belle aux causes extérieures[75]. C'est pourquoi on a davantage souligné le rôle que les facteurs internes avaient joué dans le déclin de Tartessos, l'attribuant à la diminution de la rentabilité des mines, consécutive elle-même à un épuisement des filons les plus superficiels et aux techniques d'extraction utilisées[76]. Cette vue se trouve combinée avec la précédente : face aux difficultés rencontrées par l'exploitation minière et à la détérioration de leurs conditions de vie, les Tartessiens s'en seraient pris aux colonies phéniciennes, ce que refléteraient les textes où il est question d'attaques contre Gadès[77]. On rejoint de la sorte l'interprétation antérieure, même si les nuances apportées sont parfois considérables. Par exemple, J.L. López Castro accepte, sur la base des trois textes mentionnés ci-dessus, l'hypothèse d'opérations carthaginoises contre Tartessos, mais considère celles-ci comme ponctuelles et refuse d'y voir la manifestation d'un impérialisme[78].

Il n'empêche que, même dans ce cas, on ne peut être totalement convaincu. Le malaise vient de ce que les textes invoqués ne se prêtent pas à une telle reconstruction historique à la fois collectivement, car ils sont trop disparates, et individuellement, de par leur nature même. Leur examen invite en définitive à renoncer à les réunir[79].

Le texte de Macrobe, d'abord (auquel on a supposé une source grecque[80]), fait référence à un combat naval et ne mentionne que les Gaditains et les

---

[74] HUß 1985, p. 68; DE FRUTOS REYES 1987, p. 303; DEL CASTILLO 1988, p. 85; 1993, p. 61; SCULLARD 1989, p. 19-20; aussi BOSCH GIMPERA 1952, p. 24. Dans ce sens, AUBET 1994, p. 294-295.

[75] Sur son caractère «diffusionniste», WAGNER 1992, p. 86, 100; ALVAR 1993, p. 188.

[76] RUIZ MATA 1989; FERNÁNDEZ JURADO 1989, p. 360. Dans ce sens, ALVAR 1980, p. 47 (position abandonnée depuis : ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1992, p. 42 + n. 19; ALVAR 1993, p. 193-196).

[77] LÓPEZ CASTRO 1991a, p. 91-94; ANTONELLI 1997, p. 119-126 (ce dernier ne prend pas en compte le texte de Vitruve).

[78] LÓPEZ CASTRO 1991a, p. 94; de même, ANTONELLI 1997, p. 125. Aussi (mais dans le cadre d'une reconstruction un peu différente) DEL CASTILLO 1993, p. 60.

[79] Dans ce sens, ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1992, p. 46; 1995, p. 64; ALVAR 1993, p. 192; aussi BARCELÓ 1988, p. 37-42 (à propos non de la fin de Tartessos, mais des rapports entre Tartessos et Gadès), qui estime que ces trois textes sont difficilement utilisables et qui rejette toute tentative pour les harmoniser.

[80] ALVAR 1986, p. 171-173; ANTONELLI 1997, p. 123, 125.

Espagnols (originaires d'«Espagne citérieure», ce qui pourrait exclure Tartessos[81]). Les Carthaginois n'y apparaissent pas, et le passage ne comporte pas de précision chronologique. La mention du roi Théron n'est d'aucun secours : A. Schulten lui-même l'identifie avec Géryon, ce qui a pour effet de nimber tout le récit le concernant d'une aura mythique[82], qu'on retrouve dans un autre aspect de la narration : le rôle qu'y joue le feu. Comme l'écrit C. Bonnet, «Pour apprécier ce témoignage, il faut se souvenir que, dans la mythologie gréco-romaine, l'Occident est la région solaire par excellence. Le feu qui consuma l'homme de la mer et les bateaux pourrait être un feu rituel, mais aussi renvoyer à cette connotation spécifique de l'extrême-Occident»[83]. Inversement, J. Alvar veut donner au texte une assise historique et y découvre une allusion à des événements contemporains du deuxième traité entre Rome et Carthage en 348[84]. Quand bien même sa contribution a paru contestable[85], elle illustre combien ce texte se prête à diverses interprétations (on y ajoutera celles de A. del Castillo, pour qui Théron aurait été, vers la fin du VI^{e} s., le souverain d'un royaume qui se serait constitué dans le Sud-Est de la péninsule sur les ruines du Tartessos d'Arganthonios[86], ou de L. Antonelli, qui voit dans son nom une déformation de Γέρων, épithète par laquelle les Phocéens appelaient Arganthonios ou la dynastie à laquelle il appartenait[87]). C'est surtout l'absence chez Macrobe de données chronologiques ou qui revêtent quelque précision historique qui permet cela[88]. Pour cette raison, il semble devoir être tenu à l'écart du dossier[89].

Ensuite, le témoignage de Vitruve et d'Athénée n'est pas autrement situé qu'avant 340/339[90]. Il mentionne un siège de Gadès par Carthage, qui

---

[81] *Aliter*, SCHULTEN 1945, p. 72. La question est reprise par ANTONELLI 1997, p. 123-124.

[82] SCHULTEN 1945, p. 73-77.

[83] BONNET 1988, p. 223.

[84] ALVAR 1986 (notamment : discussion des théories antérieures; rejet de l'identification entre le Théron de Macrobe et Géryon; localisation du royaume de Théron en Contestanie; supposition d'une source grecque à Macrobe; insertion de l'affaire dans un contexte d'opposition entre Grecs et Carthaginois; datation au V^{e}-III^{e} s., peut-être plus précisément en rapport avec la «crise» existant au moment du deuxième traité romano-carthaginois de 348).

[85] Objections de LÓPEZ CASTRO 1991a, p. 91 + p. 104, n. 22; DEL CASTILLO 1993, p. 56-57; ANTONELLI 1997, p. 123-124.

[86] DEL CASTILLO 1993 (spéc. p. 61).

[87] ANTONELLI 1997, p. 102-103, 124; *cf.* AVIEN., *Or.* 263, *Gerontis arx*.

[88] Ainsi BARCELÓ 1988, p. 40, «Der chronologische Rahmen dieser Ereignisse bleibt so unbestimmt, daß sich überhaupt keine ernstzunehmenden Datierungsvorschläge machen lassen».

[89] ALVAR 1986, p. 162; 1993, p. 197, n. 35; ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1992, p. 41. *Cf.* cependant AUBET 1994, p. 294-295.

[90] La date de *c.*500 parfois avancée avec prudence (CALLEBAT & FLEURY 1986, p. 240; GEUS 1994, p. 29, n. 145) l'est précisément sur la base du rapprochement avec la fin de Tartessos. Par ailleurs, GARCÍA Y BELLIDO 1951, p. 21, a mis les événements relatés par Vitruve et Athénée en relation avec la conquête barcide de 237; aussi WHITTAKER 1978, p. 298,

compta sur les conseils d'un Tyrien, Pephrasmenos, et il met en scène les seuls Carthaginois et Gaditains. De Tartessiens, ou même d'Espagnols, il n'est pas question. Quant au bélier, il était connu depuis longtemps[91], ainsi en Asie occidentale dès la fin du III^e^ millénaire, et des tortues bélières sont représentées sur des monuments assyriens à époque plus ancienne[92]. La découverte du bélier lors d'un siège de Gadès n'est donc pas un fait «historique»; il s'agit peut-être simplement d'un récit qui rend compte de ce que beaucoup de connaissances orientales en matière de poliorcétique ont été transmises en Méditerranée occidentale par les Carthaginois[93]. Du reste, on n'a peut-être pas assez souligné le caractère didactique de l'histoire, qui regroupe, autour d'événements mettant en scène des Carthaginois, trois types de béliers, du plus simple au plus compliqué : d'abord, des soldats tiennent une poutre avec leurs mains; ensuite, grâce à un ingénieux technicien tyrien, un premier appareillage est construit; enfin, un Carthaginois apporte des modifications qui conduisent à la tortue bélière. On peut se demander si on n'a pas affaire à une «mise en récit» de l'évolution du bélier; reconnaissant leur rôle d'intermédiaires aux Phéniciens et aux Carthaginois, elle viserait à faciliter la mémorisation de différentes étapes dans les perfectionnements qui lui sont apportés.

Quant au fond de «vérité», il est illusoire de le chercher dans une telle narration. Le contexte historique s'y réduit à six mots : *Carthaginienses ad Gadis oppugnandas castra posuerunt*. Encore remarquera-t-on que l'antique fondation de Gadès – dont le nom est un terme phénicien qui signifie «lieu fortifié», «mur»[94] – se prête particulièrement à illustrer une médiation à la fois phénicienne et carthaginoise dans l'invention du bélier, ce qui expliquerait le choix de cette ville comme décor (et ce, en dépit de l'étonnement que suscite le fait de voir l'insulaire Gadès soumise à un siège comparable à celui d'une ville sise sur la terre ferme). Du reste, même si l'on prend au pied de la lettre cette information, il n'est guère possible d'en tirer autre chose que le fait que les Carthaginois ont assiégé les Gaditains. Dès lors, un autre scénario que celui qui le rattache à la fin de Tartessos est concevable : celui d'une dissension interne entre Gaditains, dont certains auraient pris le pouvoir dans la cité aux dépens d'autres qui auraient profité de l'aide de Carthaginois[95].

---

n. 19, «could be in the third century B.C.». Par ailleurs, MARÍN 1995, p. 224, «difícilmente datable».

91 BRIZZI 1995, p. 306.

92 CALLEBAT & FLEURY 1986, p. 239-240.

93 GEUS 1994, p. 29. Dans ce sens, CALLEBAT & FLEURY 1986, p. 239-240; BRIZZI 1995, p. 306.

94 Références chez LIPINSKI 1992d, p. 181.

95 Par exemple, analyse de l'affaire dans le cadre d'une opposition Carthage - Gadès,

Quoi qu'il en soit, il ne paraît pas en définitive fondé d'invoquer ce témoignage, trop imprécis[96]. Quant à la célèbre correction proposée par A. Schulten, qui estime qu'Athénée et Vitruve confondent Gadès avec Tartessos et qui considère que le siège décrit par les deux auteurs est celui de la capitale des Tartessiens, dont la prise aurait signifié la fin de Tartessos (en coïncidence avec la destruction de la colonie grecque de Mainaké, sur laquelle aucun texte n'informe), elle n'a d'autre but que de consolider la reconstruction qu'a imaginée ce chercheur[97].

Enfin, seul Trogue/Justin cite à la fois les Gaditains, les Carthaginois et les Espagnols. Il est difficile de le rattacher aux autres textes : alors que Macrobe évoque une bataille navale[98], que Vitruve et Athénée parlent d'un siège, il fait écho à ce qui paraît être une «guérilla» conduite par les voisins espagnols de Gadès (*Gaditanos bello lacessentibus*). Mais il n'est guère plus précis sur les circonstances de l'événement[99]. Ainsi, il reste silencieux sur les relations qui se seraient nouées entre Gadès et Carthage après l'intervention de cette dernière[100]. Ou encore, alors que les actions des Espagnols contre Gadès sont attribuées à la jalousie qu'ils éprouvaient face à l'accroissement de cette colonie phénicienne, il n'est pas établi à quel moment se produisit celui-ci : remonte-t-il à la fondation de la cité ou faut-il imaginer une évolution qui s'est poursuivie pendant plusieurs décennies[101] ? Enfin, s'il est dit que l'empire carthaginois vint après les rois (*Post regna deinde Hispaniae primi Karthaginienses imperium prouinciae occupauere*), il ne va pas de soi qu'il y ait là un lien de cause à effet : les attaques contre Gadès qui entraînent l'intervention carthaginoise pourraient avoir eu lieu plus tard, après que les rois eurent déjà disparu; comme aucun autre terminus *ante quem* n'est fourni que la conquête barcide (XLIV 5, 4)[102], une date exacte ne se laisse en fin de compte pas déterminer[103].

En fait, les *Histoires Philippiques* isolent deux phases dans l'histoire de

---

MARÍN 1995, p. 224.

96 BARCELÓ 1988, p. 40-41.

97 SCHULTEN 1945, p. 84, 126-129. *Contra*, FERRER ALBELDA 1996, p. 96.

98 Un point de convergence entre les témoignages de Macrobe et de Trogue/Justin serait la mention dans chacun du temple d'Hercule; mais celle-ci joue un rôle différent dans les deux textes; BARCELÓ 1988, p. 40.

99 ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1992, p. 46.

100 BARCELÓ 1988, p. 39.

101 Ainsi pour DEL CASTILLO 1993, p. 57, Trogue/Justin se réfère à trois moments successifs : a) fondation de Gadès; b) accroissement de celle-ci; c) aide qui lui est portée par les Carthaginois avant l'arrivée des Barcides.

102 BARCELÓ 1988, p. 38.

103 Ainsi WHITTAKER 1978, p. 70, «an undatable passage from Justin». Pour sa part, ANTONELLI 1997, p. 122, hésite avant d'opter pour le VI^{e}/V^{e} s.

la péninsule : l'une où dominaient les rois, l'autre où existait un *imperium* carthaginois. Mais si l'origine de l'intervention carthaginoise est clarifiée, celle de la disparition des rois ne l'est pas, et rien n'indique que dans l'esprit de Trogue/Justin l'une et l'autre étaient liées. L'auteur est plus explicite quand il attribue la fin de l'*imperium* carthaginois aux Romains (XLIV 5, 7, *Romani ... primo Poenos prouincia expulerunt*).

Par ailleurs, il convient de situer les informations de Trogue/Justin dans leur contexte : avant l'*imperium* carthaginois en Espagne est envisagée une période de royauté tartessienne et après lui vient la conquête romaine, laquelle ne sera achevée que par Auguste, information qui clôt les *Histoires Philippiques*. Le passage figure donc dans le dernier chapitre de l'œuvre, où la charge idéologique est non négligeable, ainsi que le traduit la phrase terminale de l'épitomé, empreinte d'idéologie augustéenne : *Nec prius perdomitae prouinciae iugum Hispani accipere potuerunt, quam Caesar Augustus perdomito orbe uictricia ad eos arma transtulit populumque barbarum ac ferum legibus ac cultiorem uitae usum traductum in formam prouinciae redegit* (XLIV 5, 8). À cet égard, la comparaison avec un autre ouvrage d'inspiration similaire, celui de Strabon, est utile. G. Cruz Andreotti, qui a étudié l'image de Tartessos dans l'œuvre du géographe d'Amasée, a montré que s'y manifestait l'idée d'un modèle de romanisation parfaite pour les terres de Bétique[104], dans une perspective où le passé tartessien était récupéré pour illustrer une ligne de continuité et de progrès culminant avec l'époque romaine[105]. Or une tendance identique apparaît dans le passage de Trogue/Justin où les mots *partem prouinciae imperio suo* pourraient «interpretarse como una razionalización de los acontecimientos, tan del gusto de la historiografía helenística, hacia las formas de dominio y administración territorial romanas conocidas por Pompeyo Trogo en época de Augusto»[106]. Autrement dit, l'idée d'un «empire» carthaginois dans la péninsule n'aurait eu de valeur que dans l'optique où celui-ci figurait une étape préliminaire à sa romanisation[107]; on remarque à cet égard l'emploi à deux reprises du terme *prouincia* (XLIV 5, 1 et 3) qui, tout en étant appliqué à des époques antérieures, renvoie à une réalité romaine, la *Prouincia Baetica*[108]. La royauté

---

104 CRUZ ANDREOTTI 1993a (aussi 1994).

105 CRUZ ANDREOTTI 1993a, p. 24; 1994, p. 68-69; aussi BIRASCHI & MADDOLI 1993, p. 194.

106 LÓPEZ CASTRO 1991a, p. 94.

107 Dans ce sens, BARCELÓ 1988, p. 39, «Der Begriff 'imperium', also 'Karthagerreich' scheint parallel zu 'Imperium Romanum' verwendet worden zu sein». La tendance des *Histoires Philippiques* à prêter un empire à Carthage est reconnue par LÓPEZ CASTRO 1991a, p. 94. Sur la tendance de l'ouvrage à surévaluer le rôle de Carthage dans la péninsule Ibérique, BARCELÓ 1988, p. 72. Spéc. à propos de ce passage, ANTONELLI 1997, p. 122, 125.

108 BARCELÓ 1988, p. 39.

tartessienne, traitée précédemment (XLIV 4), s'inscrirait dans la même conception évolutionniste du passé de la péninsule : ce célèbre passage sur Gargoris et Habis, qui aurait figuré pour l'essentiel dans l'original de Trogue, refléterait, selon un schéma évhéméristе et à partir d'éléments communs à l'anthropologie hellénistique, le parcours imaginaire d'un peuple depuis les premiers stades de la barbarie, et ne serait pas utilisable du point de vue historique[109].

Comment comprendre dans cette optique la mention de Gadès[110] ? À nouveau, une contribution de G. Cruz Andreotti sur le rôle de Gadès chez Strabon offre un point de comparaison : dans la *Géographie*, l'antique cité phénicienne apparaît comme un exemple de prospérité, à la fois adaptée aux exigences romaines et liée à un passé mythique[111] (y compris le lien avec Héraclès et les connotations colonisatrices inhérentes à celui-ci[112], ou encore l'antiquité supposée de sa fondation), et elle se détache comme le point où s'articulent les colonisations phénicienne et grecque, puis la domination carthaginoise, celui aussi où, dans une perspective d'avenir, s'articulera le pouvoir romain[113]. Autrement dit, s'il fallait reconstruire a posteriori un événement qui marquât l'avènement des Carthaginois dans la péninsule, nul endroit mieux que Gadès n'aurait pu en être le théâtre.

Enfin, l'association de l'*imperium* carthaginois à une *iniuria* (XLIV 5, 3, *maiore iniuria partem prouinciae imperio suo adiecerunt*) s'inscrit dans une perspective où l'expulsion de Carthage par Rome sera ressentie comme une libération. On songe à la façon dont est présenté l'appel que les Siciliens sont censés avoir adressé à Léonidas, *propter adsiduas Karthaginiensium iniurias* (XIX 1, 9).

Tel apparaît en définitive le message véhiculé par le passage des *Histoires Philippiques* : au terme d'une évolution qui la vit connaître une royauté de type primitif et un *imperium* étranger[114], l'Espagne atteint l'apogée de son histoire en entrant, avec Auguste, dans l'*orbis Romanus*. Abordé dans l'ultime livre de Trogue/Justin, l'itinéraire espagnol revêt de plus un caractère exemplaire, en tant qu'illustration de la romanisation telle que la conçoit le *princeps*. Ces préoccupations amènent bien loin de

---

109 GARCÍA MORENO 1979. Aussi WAGNER 1986, p. 218.

110 Pour un bilan sur cette cité, BARCELÓ 1988, p. 29-31; AUBET 1994, p. 174-176, 225-260; FIERRO CUBIELLA 1995; MARÍN 1995; aussi LIPINSKI 1992d; ROUILLARD 1992a; SCHUBART 1995, p. 747. Sur le rôle joué par Gadès à l'époque barcide – et qui aurait pu influencer les écrivains postérieurs –, BARCELÓ 1988, p. 37-38; en rapport avec le culte de Melqart, BONNET 1988, p. 203-230.

111 CRUZ ANDREOTTI 1994, spéc. p. 71-85.

112 Par exemple, LÓPEZ MELERO 1988; JOURDAIN-ANNEQUIN 1989, p. 95-109.

113 CRUZ ANDREOTTI 1994, p. 77-80, 84-85.

114 Ces deux moments auraient été privilégiés dans le livre XLIV, ainsi que le traduit le bref *Prologue* de ce livre : *Quarto et quadragensimo uolumine continentur res Hispaniae et Punicae*.

la fin de Tartessos, à laquelle il est probable que l'auteur des *Histoires Philippiques* pensait peu en rédigeant ces lignes.

2. *Deux peuples face à face*

Pour P. Bosch Gimpera, il ne fait pas de doute qu'une bataille d'Artémision opposa au début du V^e^ s. des Marseillais et des Carthaginois au large des côtes espagnoles. Une telle conviction s'est développée à partir d'une vision préconçue de l'histoire de la péninsule Ibérique selon laquelle toute mention d'un affrontement datable de cette époque ne *peut* s'expliquer que par l'opposition entre les Grecs et des Carthaginois.

a. *L'hostilité entre Carthage et Marseille*

Le fragment de Sosylos a été mis en rapport avec d'autres textes qui font état d'un affrontement entre Marseillais et Carthaginois. Ceux-ci ont déjà été évoqués à propos de la bataille d'Alalia.

– THUC. I 13, 6. P. Bosch Gimpera pense que les mots de Thucydide, Φωκαῆς τε Μασσαλίαν οἰκίζοντες Καρχηδονίους ἐνίκων ναυμαχοῦντες font allusion à la bataille d'Artémision[115]. Même si la question a été laissée ouverte par quelques chercheurs[116], il semble bien que la phrase se réfère à divers affrontements, et non à une unique bataille[117].

– JUST. XLIII 5, 2. Le passage de Trogue/Justin sur un conflit entre Marseillais et Carthaginois qui aurait éclaté à la suite de la prise de barques de pêcheurs est rapproché par S. Mazzarino et P. Bosch Gimpera de la bataille d'Artémision[118]. Avec W. Ameling, on inscrira cette affaire dans un contexte de piraterie[119].

– PAUS. X 8, 6 et 18, 7. J. Jehasse a vu dans les deux mentions par Pausanias d'offrandes des Marseillais à Delphes après une victoire sur les Carthaginois un écho à une éventuelle bataille d'Artémision. Mais, comme il pense que Pausanias se réfère à des événements survenus vers 525 (en relation avec la date supposée du Trésor des Marseillais), il situe la venue d'Héraclide en Occident une trentaine d'années avant sa participation à la révolte d'Ionie[120].

---

115 BOSCH GIMPERA 1950, p. 47, 49.

116 MOREL 1966, p. 396; DE WEVER 1968, p. 45. Pour un avis plus tranché, AMELING 1993, p. 128, n. 52, «Der Sosylos-Papyrus gehört nicht an diese Stelle».

117 *Supra*, p. 128-129.

118 MAZZARINO 1947, p. 20-24; BOSCH GIMPERA 1950, p. 47, 49; aussi MOREL 1966, p. 396.

119 *Supra*, p. 137-138.

120 JEHASSE 1962, p. 268 (avec datation de la bataille d'Artémision *c*.525; *supra*, n. 61); aussi HUß 1985, p. 67, n. 95, «Der in Paus. X 18, 7 erwähnte Seesieg der Massalioten über die Karthager scheint von besonderer Bedeutung gewesen zu sein. Ist er mit dem Sieg identisch, den

En fait, au-delà de la controverse autour de chacun de ces textes, c'est à la démarche même qui consiste à les mettre en relation avec un événement donné qu'on reste opposé, pour des motifs qui ont été exposés dans le chapitre III à propos de l'hypothèse de M. Gras (qui les rattache à Alalia). On ajoutera qu'en dépit d'éventuels conflits entre Marseille et Carthage, la possibilité est grande qu'un commerce direct ait existé entre les deux cités[121].

b. *La fermeture du détroit de Gibraltar*

L'idée d'un blocus du détroit de Gibraltar a occupé une place non négligeable dans la reconstitution de rapports antagonistes entre Carthaginois et Grecs; elle est étroitement liée à la conception d'un impérialisme carthaginois dans la péninsule Ibérique, car un blocus n'aurait eu aucune raison d'être si Carthage n'avait été en mesure de contrôler les voies terrestres de l'arrière-pays[122].

Selon A. Schulten, le blocus du détroit, postérieur à Alalia, consacrerait la victoire définitive de Carthage sur Tartessos, et on en trouverait la trace dans le premier traité entre Rome et Carthage en 509[123]. Pour P. Bosch Gimpera, toutefois, la victoire grecque à Artémision (vers 490) aurait débouché sur un traité favorable aux Grecs qui aurait assuré à ceux-ci la libre circulation au-delà du détroit, ce dont auraient profité des Cariens (rappelons la participation d'Héraclide de Mylasa), ce qui expliquerait la présence en Afrique du nom Καρικὸν τεῖχος qu'atteste le *Périple d'Hannon* (§ 5)[124]; ce ne serait que plus tard, dans le contexte de la bataille d'Himère, que les Carthaginois soumirent le détroit à un blocus efficace[125].

Aujourd'hui, l'idée d'un tel blocus est remise en cause.

– L'utilisation du premier traité Rome - Carthage dans ce dossier pose de sérieux problèmes[126]. Elle ne compte plus guère de partisans.

– Les principaux témoignages invoqués ont fait l'objet d'un réexamen. Des passages de Pindare où les Colonnes d'Hercule sont présentées comme une limite qu'on ne peut franchir (PD., *O.* III 43-45; *N.* III 19-28; IV 69-

---

die Massalioten mit Hilfe des Herakleides von Mylasa errungen haben ?».

121 MOREL 1995a, p. 269-270.

122 BARCELÓ 1988, p. 62.

123 SCHULTEN 1945, p. 115-116, 125, 132-134, 194. Déjà CLERC 1905, p. 349, 355.

124 BOSCH GIMPERA 1952, p. 25. Sur l'origine du toponyme, SCHEPENS 1987, p. 325; aussi LIPINSKI 1992g.

125 BOSCH GIMPERA 1952, p. 25; aussi SCULLARD 1989, p. 21.

126 Par exemple, PENA 1976-1978; HUß 1985, p. 69; LÓPEZ CASTRO 1991, p. 76; 1991a, p. 95; ROUILLARD 1991, p. 238; ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1995, p. 61.

72; *I.* III 31)[127] ne reflètent pas une situation contemporaine au moment où ces odes ont été composées, mais traduisent, de façon allégorique davantage qu'historique, les vieilles conceptions grecques sur les confins de la terre qui sont utilisées alors pour exalter la gloire des personnages chantés et pour illustrer le thème de la «limite atteinte»[128]; en outre, le voyage de Pindare en Sicile, qui eut lieu en 476, pourrait expliquer l'accent porté sur le trajet vers l'Occident[129]. C'est aussi une inspiration poétique qui se manifeste dans divers passages d'Euripide (*Hipp.* 3-4; 743-751; 1053; *H.f.* 234-235)[130]. Dans deux discours d'Isocrate (*Philip.* 112; *Panath.* 250), on ne distingue qu'une réminiscence mythologique[131]. Enfin, un fragment d'Ératosthène chez Strabon, n'est pas pertinent pour l'époque concernée[132], et un extrait de Diodore (V 19-20) se rapporte seulement à la compétition entre Étrusques et Carthaginois[133].

– Il convient de souligner les problèmes pratiques qu'aurait posés la fermeture d'un détroit de 14 km de large, où les courants rendent difficile la navigation et le stationnement de navires[134].

– Les attestations de voyages accomplis par les Grecs au-delà des Colonnes d'Hercule, tel celui de Pythéas, vont contre un blocus du détroit[135], de même que les attestations (archéologiques et littéraires) d'un commerce de salaisons gaditaines en Grèce[136].

En somme, de nombreuses observations laissent penser qu'on a affaire à «un presupuesto histórico difícilmente demostrable»[137], qui procède de

---

127 *FHA* II, p. 16-17; SCHULTEN 1945, p. 145; BOSCH GIMPERA 1950, p. 51; 1952, p. 25.

128 DOMÍNGUEZ MONEDERO 1988; aussi CRUZ ANDREOTTI 1991, p. 55-56; LÓPEZ CASTRO 1991, p. 76. Dans ce sens, HUß 1985, p. 69; BARCELÓ 1988, p. 54-55. Sur la valeur symbolique des Colonnes d'Hercule chez Pindare, PÉRON 1974, p. 72-84; aussi BONNET 1988, p. 234-235.

129 PÉRON 1974, p. 72.

130 BARCELÓ 1988, p. 56.

131 BARCELÓ 1988, p. 57.

132 Ératosthène (= STR. XVII 1, 19) explique que les Carthaginois attaquaient les bateaux qui naviguaient près des côtes vers la Sardaigne et les Colonnes d'Hercule (et la navigation au-delà des Colonnes ne paraît pas envisagée), «mais ce témoignage renvoie au IIIe siècle avant Jésus-Christ seulement, et ne concerne pas forcément les siècles antérieurs»; ROUILLARD 1991, p. 237; dans ce sens, BARCELÓ 1987-1988, p. 172; 1988, p. 57-59, 61; 1989, p. 33; ANTONELLI 1997, p. 126, 142. Déjà MOMIGLIANO 1936, p. 390-391.

133 BARCELÓ 1988, p. 59-60. Sur ce passage, aussi REBUFFAT 1976a; GRAS, ROUILLARD & TEIXIDOR 1989, p. 233-235.

134 ALVAR 1988, p. 438-439; BARCELÓ 1988, p. 62; ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1992, p. 51.

135 WHITTAKER 1978, p. 81; HUß 1985, p. 69; LÓPEZ CASTRO 1991, p. 76; ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1995, p. 62. Sur les voyageurs grecs au-delà du détroit, ANTONELLI 1997, p. 142-151.

136 LÓPEZ CASTRO 1991, p. 76; ROUILLARD 1991, p. 209-212, 237.

137 CRUZ ANDREOTTI 1987, p. 231.

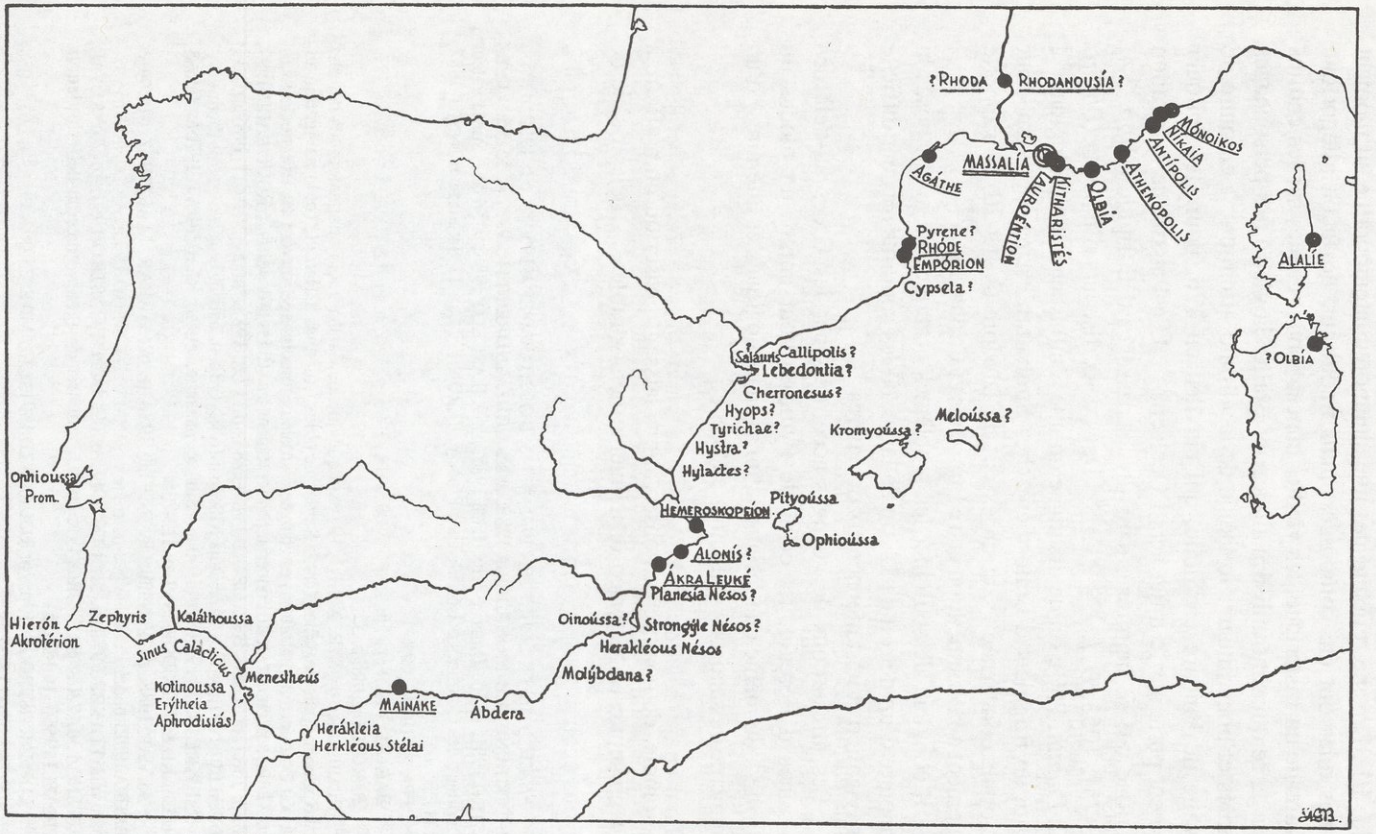


Fig. 12. – Colonies grecques et toponymes helléniques, ou d'aspect hellénique dans l'Extrême-Occident.
Les noms soulignés sont ceux des colonies connues avec certitude (carte GARCÍA Y BELLIDO 1948, p. 172).

l'idée que Grecs et Carthaginois devaient s'opposer[138]. S'il faut, tout en restant conscient des difficultés pratiques, parler d'une «fermeture» du détroit, il semble que ce soit plus tard qu'il faille l'envisager, en relation avec le deuxième traité romano-carthaginois[139] (mais l'effet de celui-ci reste difficile à évaluer[140]).

c. *Zones d'influence au cap Artémision*

On a jusqu'à présent évoqué Artémision sans en envisager une localisation précise. Pourtant, une identification existe : avec un cap Artémision que Strabon mentionne comme se trouvant à proximité de la colonie grecque d'Héméroscopeion, sur la côte du Levant espagnol (fig. 12)[141].

Or, avant même qu'il soit suggéré, par J.A.R. Munro en 1926, de placer la seconde bataille mentionnée par Sosylos (celle où s'illustra Héraclide) en Espagne, ce cap Artémision, identifié avec le cap de la Nao, avait été investi du rôle de frontière entre deux zones d'influence, l'une grecque, l'autre punique. Ainsi chez G. Glotz et R. Cohen en 1925 : «Mais plutôt que de s'épuiser en batailles avec Carthage, ils négocient : un accord est conclu, qui limite les zones d'influence au Cap Artémision»[142].

Pourtant, en l'état actuel, l'archéologie n'a pas étayé la vue selon laquelle existaient des aires d'influence rigoureusement limitées.

Pour ce qui regarde les Grecs[143], il apparaît que, de façon générale, on doit rejeter «toute notion ayant recours au terme 'colonisation' car ni les motivations qui ont poussé les Grecs vers la péninsule Ibérique, ni les moyens économiques et humains mis en œuvre pour ce faire, ni non plus les résultats atteints, peuvent nullement être comparés avec ceux qui ont pris forme en Grande Grèce ou en Sicile»[144]. Il semble en effet que dans la péninsule Ibérique ce qu'on appelle «colonisation», n'ait eu qu'un rôle

---

138 WAGNER 1992, p. 87; CRUZ ANDREOTTI 1993, p. 396; aussi ANTONELLI 1997, p. 121.

139 HUß 1985, p. 68; BARCELÓ 1987-1988, p. 172; 1988, p. 61, 148.

140 ROUILLARD 1991, p. 239.

141 Sur ce passage, *infra*, p. 248-253.

142 GLOTZ & COHEN 1925, p. 201; les principaux passages auxquels ils se réfèrent sont THUC. I 13, 6 et JUST. XLIII 5, 2; déjà JULLIAN [1993], p. 163-164. Aussi HACKFORTH 1926, p. 358 (après avoir évoqué l'antagonisme entre Carthage et Marseille), «The battle was followed by a definitive treaty, which probably fixed the Cape de la Nao as the boundary between Massaliote and Carthaginian 'spheres of influence'». Sur des zones d'influence limitées par le cap de la Nao, SCHULTEN 1945, p. 130; MAURIN 1962, p. 21, n. 3.

143 Sur les Grecs et la péninsule Ibérique, ROUILLARD 1991. Aussi BLECH 1990; CABRERA 1995 (pour l'époque géométrique); SANMARTÍ-GREGO 1995; ANTONELLI 1997. Auparavant LÓPEZ MONTEAGUDO 1977-1978; SHEFTON 1982; DOMÍNGUEZ MONEDERO 1986. Longtemps classique, GARCÍA Y BELLIDO 1948 (sur l'œuvre de ce dernier, FERRER ALBELDA 1996, p. 100-105).

144 SANMARTÍ-GREGO 1995, p. 71; aussi DOMÍNGUEZ MONEDERO 1986, p. 601, 605; BARCELÓ 1988, p. 116-121.

secondaire et régional[145]. D'ailleurs, même en Catalogne et dans le Nord-Est de la péninsule Ibérique, longtemps considérés comme une zone d'expansion grecque, on trouve, y compris pour la seconde moitié du VI^e^ s. et la première moitié du V^e^ s., des témoignages d'un commerce carthaginois[146].

Quant aux relations de Carthage avec la côte du Levant espagnol, il ne faut pas pour autant les surévaluer[147]; le matériel archéologique indique des contacts commerciaux et même une activité économique qui fut sans doute considérable (en relation avec Ibiza, Villaricos et Almuñécar) – au point peut-être de générer des toponymes[148] –, mais non un rapport de domination.

En définitive, autant qu'à une rivalité entre Grecs et Carthaginois, c'est à une forme de coexistence pacifique, propice au bon déroulement des échanges, qu'il semble falloir songer[149]. En tout cas, on ne peut s'empêcher de penser à ce qu'écrit J.-P. Morel sur «le formidable enchevêtrement, en Méditerranée occidentale de courants commerciaux où les Grecs voisinent avec les Étrusques, ou les Phénico-Puniques, ou les deux, d'une façon dont nous n'avions guère idée voici quelques lustres»[150].

3. Artémision = Dianium = Héméroscopeion ?

Les défenseurs d'une localisation de la bataille dont parle Sosylos sur la côte espagnole identifient le cap Artémision avec le cap de la Nao, voire le cap San Antonio tout proche (province d'Alicante). Ils s'appuient sur un passage du livre III de Strabon :

> Μεταξὺ μὲν οὖν τοῦ Σούκρωνος καὶ τῆς Καρχηδόνος τρία πολίχνια Μασσαλιωτῶν εἰσιν οὐ πολὺ ἄποθεν τοῦ ποταμοῦ· τούτων δ' ἐστὶ γνωριμώτατον τὸ Ἡμεροσκοπεῖον, ἔχον ἐπὶ τῇ ἄκρᾳ τῆς Ἐφεσίας Ἀρτέμιδος ἱερὸν σφόδρα τιμώμενον, ᾧ ἐχρήσατο Σερτώριος ὁρμητηρίῳ κατὰ θάλατταν· ἐρυμνὸν γάρ ἐστι καὶ λῃστρικόν, κάτοπτον δὲ ἐκ πολλοῦ τοῖς προσπλέουσι, καλεῖται δὲ Διάνιον, οἷον Ἀρτεμίσιον, ἔχον σιδηρεῖα εὐφυῆ πλησίον καὶ

145 BARCELÓ 1988, p. 121-123.

146 SANMARTÍ 1991.

147 LLOBREGAT 1969, p. 43-52; BARCELÓ 1988, p. 125-128. Par ailleurs, sur les découvertes phéniciennes dans le Pays Valencien, PLA BALLESTER & BONET ROSADO 1991; aussi GONZÁLEZ PRATS 1991. Sur la présence punique dans les établissements ibères, OLIVER FOIX 1995.

148 PENA 1995.

149 BARCELÓ 1988, p. 114.

150 MOREL 1983a, p. 576. Pour une autre vue, MOSCATI 1988, p. 12, «L'avvento di Cartagine si presenta in competizione comerciale con i Greci; e la competizione commerciale è, qui come altrove, anche politica, rispondendo l'interventismo di Cartagine all'espansionismo greco».

νησίδια, Πλανησίαν καὶ Πλουμβαρίαν, καὶ λιμνοθάλατταν ὑπερκειμένην, ἔχουσαν ἐν κύκλῳ σταδίους τετρακοσίους (STR. III 4, 6) (éd. LASSERRE 1966).

Entre le Sucro et Carthage[151], il y a trois petites villes[152] des Marseillais, pas très éloignées du fleuve. De celles-ci la plus connue est Héméroscopeion, qui a, sur le cap qu'elle occupe, un sanctuaire d'Artémis d'Éphèse très vénérable. Sertorius s'en servit de base dominant la mer. En effet, le lieu est naturellement fortifié et bon pour les pirates; il est visible de loin pour les navigateurs. On l'appelle Dianion, c'est-à-dire Artémision. Il a dans son voisinage de riches mines de fer ainsi que des îlots, Planésia et Ploumbaria, et en retrait de la côte une lagune de 400 stades de pourtour.

La localisation de l'Artémision passe donc par celle de la colonie grecque d'Héméroscopeion[153] : le Dianium de Sertorius[154], ancêtre de l'actuelle Denia, proche du cap de la Nao et du cap San Antonio, équivaudrait à un toponyme Ἀρτεμίσιον, qui se référait au promontoire sur lequel se trouvait le temple d'Artémis d'Éphèse construit à proximité immédiate de la colonie marseillaise d'Héméroscopeion[155]. Telle est la vue qu'il

---

151 Ici Carthagène. Sur cette région, aussi *CIL* VI 20674, *litore Phocaico*; ROUILLARD 1991, p. 284-286; ANTONELLI 1997, p. 88.

152 Sur l'emploi de πολίχνια dans ce texte (où on aurait peut-être attendu *emporia*), ROUILLARD 1995a, p. 99.

153 Sur cette question, MARTÍN 1968 (ne se préoccupe pas du problème de la bataille); ROUILLARD 1991, p. 297-303.

154 Sur celui-ci, aussi CIC., *Verr. II* I 87; V 146. Sur le rôle de Dianium dans les campagnes de Sertorius, PENA 1993, p. 68-72.

155 Pour une identification posée globalement en ces termes, HÜBNER 1903; BERTHELOT 1934, p. 106; MANGANARO 1959, p. 285-288. Sur l'identification Artémision - Héméroscopeion, JACOB 1988, p. 261, 268-270 (toutefois 1994, p. 175, n. 29 : Héméroscopeion désignait le Montgo, mais pas nécessairement une ville); ROUILLARD 1991, p. 302, 303 (Dianium = Artémision = Denia); BATS 1994, p. 146. Pour une localisation alternative sur le Peñon de Ifach, CARPENTER 1925, p. 19-23. Pour une autre encore à Javea, PILES 1942; SENENT IBÁÑEZ 1948. Aussi CLERC 1905, p. 353, «Héméroskopion, qui paraît être Cullera, dans la province de Valence». Pour sa part, BOSCH GIMPERA 1952, p. 23, distingue «Hemeroscopion (Ifach)» et «Artémision (Denia)». Aussi ANTONELLI 1997, p. 88 («probabilmente a Denia»), 126 («probabilmente Cap de la Nao»). Par ailleurs, à propos de Dianium/Denia, on a avancé une autre hypothèse, qui sera évoquée ici pour rappel : le terme Dianium, au lieu d'être la traduction d'Artémision, prendrait son origine d'un toponyme Diniu qui serait attesté par des monnaies ibériques et qui se retrouverait dans le nom de l'actuelle Denia; ainsi HÜBNER 1903, col. 340; SCHULTEN 1959, p. 401 (par exemple); GARCÍA Y BELLIDO 1980, p. 139. SCHULTEN 1945, p. 86-87 (aussi p. 88), dont l'autorité a largement contribué au succès de cette identification, en tirait une règle applicable à l'ensemble des fondations grecques : «las factorías griegas jamás se hallaban dentro de una ciudad ibérica, sino junta a ella (así Emporion junto a Indica; Hemeroskopeion, al lado de Diniu)». Mais, comme l'a noté CARPENTER 1925, p. 124, 126, on peut tout aussi bien estimer que le toponyme ibérique est une adaptation du nom latin Dianium. Surtout, la lecture de la légende des pièces incriminées (un monnayage rare : 3 exemplaires connus) a évolué avec les progrès de la connaissance de l'alphabet ibérique; on lit non plus *Diniu*, mais bien *Dabaniu* ou *Tabaniu*; déjà BELTRÁN MARTÍNEZ 1950, p. 326 (*Dabaniu*); aussi UNTERMANN 1975, I 1, p. 317-318; I 2, p. 251. Ceci a pour effet d'enlever du dossier cette pièce controversée et de faire renoncer à une cité ibérique Diniu; PLA BALLESTER 1969 (approche historiographique de la question avec renvoi aux principales opinions antérieures); aussi MARTÍN 1968, p. 50-51 (qui a connaissance

convient de discuter maintenant.

Strabon, qui écrit aux environs de 17-18 ap. J.-C., n'a jamais visité la péninsule Ibérique[156]. Parmi les sources qu'il utilise pour son livre III, consacré à celle-ci, figure Artémidore d'Éphèse, qui, lui, aurait voyagé en Espagne[157]. Il est fort probable que la donnée relative à un Héméroscopeion associé à un Artémision vienne de cet auteur[158] : d'une part, cet Éphésien était lui-même prêtre d'Artémis, dont il avait relevé les lieux de culte[159]; d'autre part, Étienne de Byzance (*c*.530 ap. J.-C.) atteste qu'Artémidore parlait d'Héméroscopeion au livre II de son ouvrage : Ἡμεροσκοπεῖον πόλις Κελτιβήρων. Φωκαέων ἄποικος, Ἀρτεμίδωρος δευτέρῳ λόγῳ γεωγραφουμένων [ÉTIEN. BYZ., *s.v.* Ἡμεροσκοπεῖον (Meineke)].

Néanmoins, le voyage d'Artémidore dans la péninsule eut lieu vers 100 av. J.-C.[160], et l'ensemble du passage de Strabon, dans la mesure où il y est aussi question de Sertorius, dont l'activité en Espagne est postérieure, ne peut venir de lui. C'est pourquoi on cite aussi Posidonios parmi les sources du passage[161].

Dès lors, étant donné la probabilité que deux sources aient été consultées, on peut se demander si Strabon n'aurait pas, de son propre chef[162], opéré un amalgame entre celles-ci, c'est-à-dire entre Artémidore, qui mentionnait un Héméroscopeion et un temple d'Artémis, et Posidonios qui parlait d'un Dianium ayant servi de base militaire à Sertorius. La précision οἷον Ἀρτεμίσιον (parfois considérée comme une glose

---

de l'étude, dont la date de parution est postérieure, de E. Pla Ballester); BARCELÓ 1988, p. 110-111; ROUILLARD 1991, p. 299-300, 302.

156 Sur l'Ibérie de Strabon, BLÁZQUEZ 1971; GARCÍA Y BELLIDO 1980; PLÁCIDO 1987-1988; THOLLARD 1987; CRUZ ANDREOTTI 1993a; 1994; aussi BARCELÓ 1988, p. 109, n. 37.

157 ALONSO-NÚÑEZ 1980, p. 255.

158 JACOB 1988, p 261.

159 STR. III 4, 8; IV 1, 4; JACOB 1988, p. 261. Pour sa part, PENA 1993, p. 65-66, prend argument de l'intérêt d'Artémidore pour Artémis afin de nier que son témoignage sur Artémision corresponde à la réalité; selon elle, Artémidore considérait que toutes les fondations grecques de la côté espagnole étaient phocéennes et, comme dans les colonies phocéennes on vénérait Artémis d'Éphèse, il en déduisait l'existence d'un Artémision dans chacune (et donc aussi dans le cas d'Héméroscopeion) : selon une telle vue, l'existence d'un Artémision à Héméroscopeion pourrait bien être une «invention» d'Artémidore (dans ce sens, MARTÍN 1968, p. 55). Quant au fait qu'Héméroscopeion, en fait un repère pour les marins grecs, ait été transformé en colonie grecque, elle en attribue aussi la responsabilité à une initiative d'Artémidore; le fait qu'Artémis recevait en Arcadie l'épithète de Ἡμερασία (PAUS. VIII 18, 8) aurait facilité cette élaboration.

160 MARTÍN 1968, p. 4; ALONSO-NÚÑEZ 1980, p. 255; JACOB 1988, p. 261; PENA 1993, p. 65.

161 BARCELÓ 1988, p. 109, n. 36; PENA 1993, p. 64 (aussi p. 66, 76 : la monographie de Posidonios sur Pompée serait utilisée). De façon générale, sur Posidonios comme source de Strabon pour la péninsule Ibérique, GARCÍA MORENO 1979, p. 116 + n. 22.

162 ALONSO-NÚÑEZ 1980, p. 259, a remarqué que Strabon faisait montre en diverses circonstances d'une certaine méfiance envers ses garants.

ultérieure) qui succède à la mention de Διάνιον serait l'indice de cette façon de procéder[163].

D'ailleurs, l'identification de Strabon entre une colonie grecque et une cité romaine trouve place dans le projet d'intégration culturelle, tout spécialement gréco-romaine, qui préside en partie à son projet littéraire et qui se manifeste notamment par la reconstruction de traditions communes[164] (dans le cadre d'un projet augustéen[165] dont on a parlé ci-dessus). En l'occurrence, en suggérant l'idée d'une continuité entre Grecs et Romains à travers une localisation (Héméroscopeion = Dianium), Strabon assumerait son rôle d'historien de l'espace[166].

Par ailleurs, outre le caractère artificiel qu'on soupçonne à la notice strabonienne, d'autres observations conduisent à faire preuve de prudence.

1° G. Martín a, dès 1968, attiré l'attention sur l'absence de découvertes archéologiques propres à étayer, dans la région considérée, l'hypothèse d'une implantation marseillaise de la nature de l'Héméroscopeion dont parle Strabon (en relation avec un Artémision)[167]. Ses observations semblent, nonobstant quelques actualisations, toujours valables aujourd'hui, et rien ne semble en l'état confirmer l'existence d'une cité grecque dans la zone du cap de la Nao[168]. Tout particulièrement, les fouilles de l'Alt de

---

163 PENA 1993, p. 64, 67. Aussi BARCELÓ 1988, p. 109; le même chercheur évoque la possibilité que l'équivalence ait déjà figuré dans la source de Strabon. Elle est du reste attestée dans un autre contexte par PLIN., *N.H.* III 81 (à propos de l'îlot situé devant le Monte Argentario), *Dianium, quam Artemisium Graeci dixere*; MANGANARO 1959, p. 287.

164 Sur cette caractéristique comme arrière-plan de la description de la péninsule par Strabon, CRUZ ANDREOTTI 1993a, spéc. p. 17-18; 1994, p. 66. De façon générale, BIRASCHI & MADDOLI 1993, p. 185, 193, 194 (ce dernier renvoi sur l'Ibérie).

165 Sur Strabon et Auguste, MANCINETTI 1978-1980; BIRASCHI & MADDOLI 1993, p. 183-186, 190-192. Aussi, de façon générale, NICOLET 1988; PRONTERA 1992; BIRASCHI & MADDOLI 1993, p. 181-182 + n. 1 (bibliographie).

166 *Cf.* CRUZ ANDREOTTI 1994, p. 59, «el que explica espacialmente la evolución histórica».

167 MARTÍN 1968, spéc. p. 40-50; aussi LLOBREGAT 1969, p. 39, 40-41; MOREL 1975, p. 886, «un *argumentum ex silentio* auquel on pouvait se croire fondé à refuser toute valeur se transforme peu à peu, à mesure que se développent les recherches sur le terrain, en un silence pesant et pour ainsi dire positif».

168 Ainsi BARCELÓ 1988, p. 110; PENA 1993, p. 61, 73-74; brièvement BAURAIN 1997, p. 311. Pour une réactualisation du matériel grec trouvé dans la région, ROUILLARD 1991, p. 298-299, 302, qui nuance certes le jugement, mais sans amener à une réévaluation radicale (à ce propos, PENA 1993, p. 62, «Las investigaciones de Rouillard sobre las cerámicas griegas de la Península están actualmente publicadas y lo cierto es que no han aportado nada nuevo en el tema que aquí nos ocupa»). De même, GÓMEZ BELLARD, GUÉRIN & PÉREZ JORDÀ 1993, p. 381, «L'identification de Dènia avec *Dianium* est communément admise mais, malgré la concentration de mobilier grec dans la région, il n'a encore été trouvé nulle trace de l'*Hemeroskopeion* ou *Artemision* évoqué par Strabon». Néanmoins ROUILLARD 1991, p. 303, et ANTONELLI 1997, p. 88, parlent d'un relais commercial grec à l'activité plutôt réduite et à la chronologie incertaine; aussi BATS 1994, p. 146, «une nouvelle base avancée vers les richesses métallifères du Sud». Plus critique envers les conclusions de G. Martín, ARANEGUI GASCÓ 1996, p. 22-25 (qui elle aussi pense, p. 25, à «una 'pequeña ciudad' abierta y que se encuentran

Benimaquia, près de Denia, reprises en 1989[169], ont mis en évidence l'absence d'importations grecques parmi le matériel archaïque (*terminus ante quem* pour l'exploitation du site : milieu du VI^e^ s.)[170], c'est-à-dire à un moment où la supposée colonie phocéenne d'Héméroscopeion aurait dû être active.

2° On opposera à la mention d'Héméroscopeion par Strabon[171], le silence qui règne sur cette ville chez Pomponius Méla, pourtant originaire d'Espagne, chez Pline l'Ancien et chez Ptolémée[172]. Certes, les *Ora Maritima* d'Aviénus font écho, à côté de Mainaké, à Héméroscopeion (*Or.* 474-478, *Prima eorum ciuitas* | *Illerda surgit. Litus extendit dehinc* | *steriles harenas. Hemeroscopeion quoque* | *habitata pridem hic ciuitas. Nunc iam solum* | *uacuum incolarum languido stagno madet*), mais cet ouvrage soulève un grand nombre de questions, principalement à propos des modalités de transmission des informations qui y figurent[173]. Dans ce cas précis, on a pu écrire que les vers d'Aviénus «sont sans aucun doute une interpolation du I^er^ siècle avant Jésus-Christ, au plus tôt»[174]. De toute façon, le texte n'est guère explicite et il n'est pas dit qu'Héméroscopeion a été une colonie grecque ou qu'elle est à identifier avec une autre cité[175]. Quant au parallèle de Mainaké, il est délicat de l'évoquer : à propos de cette fondation, qui joue un rôle significatif dans la reconstruction de A. Schulten[176], H.G. Niemeyer a montré le fossé qui existe entre tradition littéraire et données archéologiques, a situé la ville sur l'établissement phénicien de Toscanos et a nié l'existence d'une Mainaké grecque[177].

---

por todo el Mediterráneo, en relación con las rutas de navegación»).

169 GÓMEZ BELLARD, GUÉRIN & PÉREZ JORDÀ 1993; GÓMEZ BELLARD, GUÉRIN, DÍES CUSÍ & PÉREZ JORDÀ 1993; GÓMEZ BELLARD & GUÉRIN 1994; auparavant SCHUBART, FLETCHER & OLIVER 1962; SCHUBART 1963.

170 GÓMEZ BELLARD, GUÉRIN & PÉREZ JORDÀ 1993, p. 382; GÓMEZ BELLARD & GUÉRIN 1994, p. 12, 17.

171 Outre le texte ci-dessus, STR. III 4, 10

172 BARCELÓ 1988, p. 111.

173 Par exemple, MARTÍN 1968, p. 5, 54; LLOBREGAT 1969, p. 44-47; BARCELÓ 1987-1988, p. 177; PENA 1995. Sur Aviénus, aussi *FHA* I (édition de A. Schulten qui a fortement conditionné la recherche ultérieure; PENA 1989, p. 9; 1995, p. 311); ANTONELLI 1997, p. 96-105. Sur l'utilisation des *Ora Maritima*, UGOLINI & OLIVE 1987, qui, à propos de Béziers, ont montré qu'il ne fallait pas hésiter à remettre en cause les analyses traditionnelles de cet auteur à la lumière des découvertes archéologiques.

174 ROUILLARD 1991, p. 302.

175 PENA 1993, p. 63.

176 SCHULTEN 1945, p. 84-88.

177 NIEMEYER 1980; aussi BARCELÓ 1988, p. 111-112, 117-118 + n. 11; BLECH 1995, p. 196. Sur la question de Mainaké, avec discussion de l'opinion de H.G. Niemeyer, ROUILLARD 1991, p. 239, n. 117 («aucun élément ne permet de situer dans le temps Mainakè, ni de suivre sa vie»), 292-297 (il songe pour l'essentiel à un «relais» dont auraient disposé les Grecs); ANTONELLI 1997, p. 86-88; brièvement BAURAIN 1997, p. 311. Pour une approche toponymique, JACOB 1988, p. 264-265 (rapprochement avec le nom d'un petit poisson, μαίνη); 1994 (spéc. p. 182-187 : localisation dans la baie d'Algésiras).

Enfin, la notice d'Étienne de Byzance qui remonte à Artémidore d'Éphèse et qui a été signalée ci-dessus à propos de Strabon, ne permet pas une localisation d'Héméroscopeion.

3° La fréquentation par les Grecs du littoral espagnol a développé une toponymie «qui avait pour fonction de repérer les points les plus marquants de la côte. Enrichie au cours des voyages successifs et transmise au départ oralement, elle a été recueillie dans les Périples, tel celui d'Euthyménès, pour nous être ensuite conservée dans les œuvres d'Hécatée, d'Éphore de Cumes, d'Aviénus et d'Étienne de Byzance»[178]. Dans ce contexte, on ne peut ignorer que ἡμεροσκοπεῖον est un nom commun qui signifie «garde de jour», «vigie», et que, comme le précise J.M. Pena, on ne connaît aucun cas où il est utilisé comme toponyme[179]. Il peut donc, en soi, s'appliquer à n'importe quel amer capable de fournir un bon observatoire et n'offre donc aucun argument en faveur d'une localisation. Bien plus, considérant qu'il peut s'agir d'un repère pour marins grecs, l'existence d'un toponyme grec n'implique en rien une «réalité grecque» correspondante[180].

C. *L'«inconnue» Artémision*

L'argumentation en faveur d'une localisation de la bataille d'Artémision en Espagne est mince. Le fragment de Sosylos est peu explicite, et il faut compter avec la marque qu'ont laissée sur ce texte à la fois Sosylos lui-même, qui était favorable aux Carthaginois, et sa source, qui aurait été bien disposée envers Héraclide de Mylasa. En définitive, on n'est même pas sûr que la bataille eut lieu dans les eaux de la Méditerranée occidentale, et ce seul doute engage à ne pas utiliser ce passage pour l'histoire des rapports entre Carthage et les Grecs.

L'intérêt du dossier réside aussi dans la réflexion historiographique qu'il permet d'amorcer. Car la théorie d'un Artémision en Espagne ne prend consistance qu'une fois intégrée dans une reconstruction qui la dépasse et ne concerne pas seulement l'histoire carthaginoise (dans le cadre d'un schéma de rivalité armée avec les Grecs) mais aussi celle de Tartessos.

À cet égard, on a été amené à discuter l'image que livre A. Schulten de

---

178 JACOB 1988, p. 247 (aussi p. 268-271; pour une critique de l'article de P. Jacob, PENA 1989, p. 10). Sur la fonction des Périples comme cartes de navigation, JANNI 1984. Sur leur lien avec la colonisation, BIRASCHI & MADDOLI 1993, p. 182. Sur Euthyménès, ANTONELLI 1997, p. 143.

179 PENA 1993, p. 62-63; aussi MARTÍN 1968, p. 6, 54.

180 PENA 1995, p. 317 (aussi 1989; 1993); JACOB 1994, p. 175. De même, BARCELÓ 1988, p. 124.

Tartessos, spécialement le scénario qu'il a imaginé pour sa chute. Ses théories ont joui d'une grande autorité avant d'être contestées, sur la méthode et sur le fond. Il n'est pas inutile de s'y attarder.

Différents a priori sous-tendent le tableau que P. Bosch Gimpera, après A. Schulten, brosse de la situation en Méditerranée occidentale à la fin du VI^e s. L'un d'eux est la foi en la solidarité du monde grec. La guerre qu'il prête aux Phocéens, et dont Artémision serait un moment majeur, est une guerre de tous les Grecs contre Carthage et, au-delà, contre des barbares résolus à se coaliser contre eux :

> No había entonces alianzas formales entre todos los griegos, pero sí un entendimiento tácito o expreso entre ellos y, por otra parte, acciones concertadas entre todos los enemigos del mundo griego para debilitar a éste, basadas en intereses dependientes de un pensamiento político constante. Así, en las guerras de Sicilia, cuya culminación es Himera, los cartagineses operaban contra sus enemigos tradicionales, los griegos de Occidente, ayudando a sus hermanos fenicios que luchaban en el Egeo como vasallos de los persas. No tendría nada de raro que la lucha de los marselleses y de las colonias focenses de España no fuese otra cosa que uno de tantos aspectos de la guerra general... [181].

À ce «bloc» grec s'oppose, toujours selon A. Schulten et P. Bosch Gimpera, un «empire» carthaginois. Plus précisément, la vision idéalisée que A. Schulten avait d'une culture tartessienne naturellement pacifique a favorisé chez lui l'idée que celle-ci n'avait pu périr que des mains de «destructeurs» expansionnistes, rôle dévolu aux Carthaginois[182].

Cette conception d'un impérialisme carthaginois se double souvent de la conviction que celui-ci se développe à la suite d'une décadence phénicienne (en relation avec la chute de Tyr après treize ans de siège, vers 585-573)[183]. Pourtant, l'impact de la chute de Tyr a été remis en cause par J. Alvar[184] et, de toute façon, il n'est pas nécessaire de prêter à la transition entre Phéniciens et Carthaginois une forme brutale et violente. Il s'agit là d'un processus dont les modalités demeurent difficiles à préciser et qui a dû s'accompagner de traits de continuité autant que de rupture[185].

Quant aux autres arguments qui ont été avancés pour donner l'image d'une Carthage impérialiste dès le VI^e s. en Espagne, ils sont eux aussi

---

181 BOSCH GIMPERA 1950, p. 50.
182 CRUZ ANDREOTTI 1987, p. 239.
183 Par exemple, DEL CASTILLO 1993, p. 57; AUBET 1994, p. 200, 293, 296; ANTONELLI 1997, p. 112.
184 ALVAR 1991. Sur ce point, par exemple, LÓPEZ CASTRO 1992, p. 28.
185 DEL CASTILLO 1993, p. 58.

contestés, qu'ils soient tirés des textes (outre ceux qui ont été discutés ici, d'autres qu'a passés en revue P.A. Barceló[186]) ou de l'archéologie (ces derniers ont fait l'objet d'un réexamen de la part de J. Alvar, C. Martínez Maza et M. Romero[187]).

Du reste, comme l'a souligné C.R. Whittaker, la notion d'impérialisme suppose que soient remplies certaines conditions : conquête territoriale, système de contrôle administratif et de perception d'impôts, monopole commercial et direction des relations extérieures des territoires annexés[188]. Or ces conditions ne paraissent pas exister au début de l'expansion carthaginoise : les auteurs qui ont consacré une étude critique au problème nient qu'avant les Barcides il y ait eu annexion de territoires de la part des

---

186 BARCELÓ 1988, p. 63-85 (reprenant des textes cités par SCHULTEN 1945, p. 124-125); aussi BLECH 1995, p. 196-197. On citera : a) la présence de mercenaires ibères dans les troupes carthaginoises à Himère (HDT. V 165); *contra* : la présence de tels mercenaires dans les armées grecques ou de mercenaires qui, sans appartenir à des zones contrôlées par Carthage, faisaient partie de son armée; BARCELÓ 1988, p. 128-131; ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1992, p. 47; 1995, p. 65; ALVAR 1993, p. 192; b) le texte de POL. II 1, 5-6 (aussi I 10, 5), selon lequel l'arrivée des armées carthaginoises sous le commandement des Barcides en 237 en Espagne aurait eu pour but la «reconquête» (ἀνεκτᾶτο) de territoires perdus lors de la première guerre punique; *contra* : il faut tenir compte de la dimension propagandiste de cette information, qui viendrait de Fabius Pictor; BARCELÓ 1988, p. 78-81; on y opposera S TR. III 2, 13; 14, qui met la présence carthaginoise en Espagne uniquement en relation avec la conquête barcide; BARCELÓ 1988, p. 72; enfin, ce texte serait en contradiction avec DIOD. XXV 10, 1-4, qui situe la conquête carthaginoise de la péninsule dans les années précédant la deuxième guerre punique; WHITTAKER 1978, p. 71; LÓPEZ CASTRO 1991, p. 76; 1991a, p. 95; c) les mots de PLIN., *N.H.* XIX 26, *nec ante Poenorum arma, quae primum Hispaniae intulerunt*; *contra* : Pline ne dit pas qu'il y a eu une première et une seconde occupation de l'Espagne, mais il affirme seulement de manière vague l'existence d'une expédition carthaginoise dans la péninsule; BARCELÓ 1988, p. 68-69.

187 ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1992, spéc. p. 41, 44-46. Ces arguments archéologiques sont : a) l'abandon de peuplements phéniciens comme Toscanos et Trayamar; *contra* : ceci pourrait s'expliquer uniquement par des causes de caractère économique; b) un hiatus à Guadalhorce ou Almuñécar; *contra* : même objection que pour le point précédent; c) l'établissement de fondations coloniales comme Sexi, Málaka et Abdera; *contra* : ces colonies apparaissent à l'époque phénicienne; BLÁZQUEZ 1991, p. 46; d) les changements typologiques et rituels observés dans les nécropoles (prédominance de l'inhumation...); *contra* : ceci atteste certes une présence carthaginoise, mais rien n'autorise à l'interpréter en termes d'impérialisme; LÓPEZ CASTRO 1991, p. 77; e) la fortification de peuplements comme Alarcón; *contra* : le lien avec un impérialisme carthaginois reste indémontrable; f) l'érection de constructions à caractère stratégique dans l'antique territoire de Tartessos, ce que les Romains appelaient «Tours d'Hannibal» (PLIN., *N.H.* II 73); *contra* : ces constructions dateraient pour la plupart de l'époque ibère et romaine; ARTEAGA *et al.* 1989; LÓPEZ CASTRO 1991, p. 77 (également sur le problème de l'origine carthaginoise des murailles de Séville); 1991a, p. 95; 1994, p. 526. On ajoutera les traces d'une destruction violente dans le cas de Peña Negra; mais il s'agit d'un exemple isolé. Enfin, on évoquera le cas présenté par le site d'Huelva, en Andalousie méridionale : les importations grecques, considérables avant le dernier quart du VI^{e} s., chutent alors brusquement, pour ne reprendre de manière significative qu'au milieu du V^{e} s.; s'il est tentant de mettre l'argument en rapport avec la fin de Tartessos, encore faut-il le manier avec prudence : il reste difficile d'établir si le ralentissement des activités grecques est une cause ou un effet du déclin tartessien; ANTONELLI 1997, p. 120.

188 WHITTAKER 1978, p. 63 (sur l'influence exercée par cet article sur une partie des chercheurs espagnols : FERRER ALBELDA 1996, p. 123); aussi LÓPEZ CASTRO 1991a, p. 89.

Carthaginois dans la péninsule Ibérique[189]. Au modèle d'un impérialisme territorial est maintenant fréquemment substitué celui d'une évolution progressive à partir d'une réciprocité initiale vers une domination politique et économique, qu'on préfère appeler une «hégémonie»[190]. Dans le même esprit, on remarque que la plupart des établissements carthaginois archéologiquement connus ne sont guère plus que des factories relativement modestes[191] (exception : Gadès, mais celle-ci semble avoir eu envers Carthage le statut de partenaire autonome, tant politiquement qu'économiquement, plus que celui de cité sous protectorat[192]; Carthagène, fondation tardive, est étrangère à ce débat).

De la foi en l'existence d'une entité grecque solidaire et d'une puissance carthaginoise impérialiste découle une théorie «des blocs antagonistes». Celle-ci consiste en une vision d'une Méditerranée où s'affrontent deux camps qu'opposent autant des intérêts économiques que des valeurs éthiques[193]. L'histoire politique, surtout celle des conflits, des affrontements internes, des guerres extérieures, semble alors conditionner la production historiographique relative à des sociétés antiques qui sont analysées comme s'il s'agissait de puissances coloniales européennes[194].

Pour ce qui concerne Tartessos, l'image de Tartessiens alliés aux Grecs, ou si l'on veut d'un «philhellénisme» tartessien qu'incarne le roi Arganthonios mentionné par Hérodote (I 163), s'appuie en outre sur l'affinité culturelle que suppose leur appartenance au tronc indo-européen commun[195]. Ainsi, chez A. Schulten, une vision positive des Grecs et des Tartessiens va de pair avec un regard désapprobateur sur les Phéniciens[196];

---

189 BARCELÓ 1988; WAGNER 1989; LÓPEZ CASTRO 1991; 1991a; ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1992, p. 43; 1995, p. 64; ALVAR 1993, p. 191; déjà WHITTAKER 1978, p. 70-71, 72; BONDÌ 1983a, p. 393-394. Pour une bibliographie, LÓPEZ CASTRO 1994, p. 524-525. Sur les Barcides en Espagne, HUß 1985, p. 269-283.

190 WHITTAKER 1978, spéc. p. 86-90; LÓPEZ CASTRO 1991; 1991a; ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1995, p. 64. Sur une présence toujours plus forte de Carthage dans la péninsule Ibérique, BARCELÓ 1988, p. 144-145, 147-150.

191 BARCELÓ 1987-1988, p. 174. Spéc. Villaricos (Almeria); BARCELÓ 1988, p. 68.

192 BARCELÓ 1988, p. 42-43; MARÍN 1995, p. 224. Sur le rôle de Gadès après la fin de Tartessos, aussi DEL CASTILLO 1993, p. 59-60.

193 WAGNER 1994. Aussi CRUZ ANDREOTTI 1991a, p. 145; 1993, p. 395 (à propos de A. Schulten).

194 Ceci est explicite chez CLERC 1905, p. 355, «Que l'on se rappelle ce qui s'est passé et ce qui se passe encore aujourd'hui dans tous les pays exotiques où les Européens des diverses nations se disputent la prééminence commerciale, lorsqu'ils ne peuvent imposer leur domination politique, et l'on aura une idée assurément assez juste de l'histoire des établissements phocéens en Espagne à la fin du VIIe siècle avant notre ère».

195 ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1992, p. 48; ALVAR 1993, p. 190.

196 Par exemple, SCHULTEN 1945, p. 123, «Los Cartagineses fueron aún peores que sus antecesores, los Tirios». Sur l'hostilité de A. Schulten aux Carthaginois, CRUZ ANDREOTTI 1987, p. 238-239; 1993, p. 396; LÓPEZ CASTRO 1996, p. 301-317; FERRER ALBELDA 1996,

seraient ainsi reflétées, de manière sans doute inconsciente, les valeurs raciales qui dominaient à son époque[197].

Par ailleurs, une idée particulièrement marquée chez A. Schulten ou P. Bosch Gimpera est que la fin de Tartessos ne pouvait être due qu'à des circonstances extérieures. Il en va de même si on considère son origine, qu'on a imaginée étrusque, grecque ou phénicienne (*cf.* l'«orientalisant»). On a aujourd'hui redimensionné ces vues, en n'y trouvant que diffusionnisme culturel[198]. Cette tendance à estimer que l'évolution des peuples est déterminée par des facteurs externes (et à considérer les autochtones comme les récepteurs passifs d'influences venant de cultures plus évoluées), idée que trahit parfois l'emploi confus d'un terme comme «acculturation» et qui est fortement ancrée dans l'école classique allemande, trouvait un terrain propice en Espagne, un grand nombre d'archéologues espagnols ayant été formés en Allemagne (sans parler du rôle joué par l'Institut Archéologique Allemand de Madrid)[199].

Ce diffusionnisme culturel s'est accompagné d'une utilisation positiviste et optimiste de l'archéologie, telle qu'on l'observe par exemple chez G. Kossinna[200]. Les textes ont été alors interprétés de manière à ce qu'ils coïncident avec les données de celle-ci[201]. Ainsi, pour Tartessos, pendant longtemps le schéma prôné par A. Schulten a prévalu, avec comme axiome le caractère urbain de la culture tartessienne, perçue comme une société complexe et politiquement avancée.

À cela s'oppose maintenant une conception de l'«acculturation» qui ne dissimule pas ses côtés négatifs, son impact destructeur sur la culture locale[202] ou son caractère sélectif durant l'«orientalisant», un phénomène qui affecta principalement les élites locales[203]. On insiste aussi sur le

---

p. 91-100.

197 ALVAR 1993, p. 190; CRUZ ANDREOTTI 1993, p. 397-399; FERRER ALBELDA 1996, p. 92. De façon générale, LÓPEZ CASTRO 1992, p. 13-15; 1993a, p. 100-102, et bien entendu BERNAL 1991, qui parle d'«Aryan Model». Sur la reproduction de ce schéma chez A. García y Bellido, LÓPEZ CASTRO 1992, p. 21-22.

198 WAGNER 1992, p. 83 («difusionismo puro y simple»).

199 WAGNER 1992, p. 83-85, 93-94, 101. Idée développée par LÓPEZ CASTRO 1993 (aussi 1992, p. 46-47; 1993a; WAGNER 1993a, p. 420-421). Pour une réflexion comparable à propos de l'Âge du Bronze en Espagne, MARTÍNEZ NAVARRETE 1989. Sur la tradition historiographique allemande, IGGERS 1967 (spéc. pour la République de Weimar, SCHLEIER 1975; CANFORA 1979). Sur A. Schulten et celle-ci, CRUZ ANDREOTTI 1987, p. 231-232; 1991a, p. 146 + n. 11; 1993, p. 394, 397-398; FERRER ALBELDA 1996, p. 92.

200 BLECH 1995, p. 186-187.

201 CRUZ ANDREOTTI 1991, p. 50-51; LÓPEZ CASTRO 1991, p. 75.

202 Notion d'«intercambio desigual»; WAGNER 1993a, p. 425 (bibliographie); AUBET 1994, p. 247-251.

203 WAGNER 1992, p. 90-91, 95; 1993a, p. 422.

caractère agricole de Tartessos[204] qui évolua vers un proto-urbanisme sans pour autant jamais parvenir à se consolider en une structure urbaine.

Cette remise en question ne se nourrit pas seulement de considérations archéologiques, mais d'enquêtes historiques, de nouvelles interprétations des textes, de théories économiques[205] et d'une sensibilité qu'on pourrait caractériser d'anthropologique.

Simultanément, on ne s'est plus caché certaines limites de l'archéologie : a) l'absence de vision de synthèse, dans la mesure où chaque fouilleur s'attache à valoriser les données de son site, dans une perspective souvent «quantifiante», qui ne remet pas en cause un schéma général considéré comme acquis; b) le fait que la majorité des données disponibles sont fournies par des nécropoles, c'est-à-dire par des contextes funéraires[206]; c) le poids accordé à la céramique, qui fait que les courants commerciaux sont évalués dans l'ignorance de productions non vasculaires qui ne devaient pas être négligeables[207].

Il n'est certes pas question d'adhérer sans réserve à la nouvelle interprétation de Tartessos que proposent des chercheurs comme C.G. Wagner ou J. Alvar et qui, elle aussi, repose sur un certain nombre de postulats et ressortit encore par maints aspects à un exposé théorique[208]. Mais de constater comment d'anciens schémas peuvent être «retournés» donne à réfléchir : peut-être aussi les «vérités» en fonction desquelles sont menées aujourd'hui bien des enquêtes, s'avèrent-elles, du moment où on s'interroge sur les modalités de leur démonstration ou sur la genèse de leur justification scientifique, moins implacables qu'on ne le croyait.

Enfin, dans ce chapitre, on a été confronté à l'autorité scientifique et au prestige de A. Schulten. L'idée qui se trouve en filigrane de l'approche historiographique entreprise à propos de l'œuvre de ce chercheur est qu'il est vain d'en discuter chaque argument, mais qu'il faut en saisir l'esprit[209].

---

204 On citera à cet égard le modèle proposé par WHITTAKER 1974; sur celui-ci, LÓPEZ CASTRO 1992, p. 37-39. Pour l'idée d'une colonisation agricole, ALVAR 1981; WAGNER 1983; ALVAR & WAGNER 1988; WAGNER & ALVAR 1989; sur leurs vues, LÓPEZ CASTRO 1992, p. 60-67. *Contra*, AUBET 1994, p. 302.

205 Pour différentes théories économiques en relation avec la colonisation phénicienne, AUBET 1994, p. 94-98.

206 Par exemple, LÓPEZ CASTRO 1991, p. 74; CRUZ ANDREOTTI 1993a, p. 13-14.

207 Par exemple, MOREL 1983a, p. 551.

208 FERRER ALBELDA 1996, p. 120-121.

209 CRUZ ANDREOTTI 1993, p. 393, «entre el hecho histórico en sí y el producto final, junto con el historiador, se están interponiendo toda una serie de 'instrumentos de lectura' que mediatizan notablemente el resultado : desde la institución a la que se adscribe con sus particulares sistemas de reclutamiento e incidencia temática y metodológica, hasta el aparato bibliográfico, el prestigio profesional, pasando por el contexto político y sociocultural del

À cet égard, l'ouvrage de A. Schulten sur Tartessos, qui rend compte de recherches commencées en 1910, se révèle non seulement le produit d'une époque, mais aussi le résultat d'un itinéraire intellectuel personnel; chez lui s'exprime la quête d'un idéal[210], celle d'un homme d'origine bourgeoise, plutôt conservateur, qui écrit alors qu'en Allemagne même se manifeste dramatiquement une crise des valeurs[211]. De la sorte s'explique la vision presque utopique, qu'il livre de Tartessos comme un État centralisé – le «Kaiserreich» auquel il reste attaché[212] –, voué à la paix (modèle politique) et à la prospérité (modèle économique)[213], dont l'«ennemi» naturel est le Carthaginois sémite. De manière plus générale aussi, l'enquête de A. Schulten participe à une tentative de l'histoire espagnole de l'époque pour reconstruire une grande culture méditerranéenne occidentale[214].

Du reste, le schéma schulténien d'un impérialisme carthaginois responsable de la chute de Tartessos sur fond d'hostilité avec les Grecs, alors même qu'il est contesté par bon nombre de chercheurs espagnols, est encore évoqué par W. Huß dans sa *Geschichte der Karthager* :

> In der Phase des Ausbaus der karthagischen Macht traten auch die Griechen, die vielleicht bereits zu den Feinden der Gaditaner Beziehungen aufgenommen hatte, auf den Plan. Über die folgenden Auseinandersetzungen sind wir nur sehr mangelhaft unterrichtet. Vielleicht führten die Karthager im Verlauf dieser Auseinandersetzungen den Untergang des Reichs von Tartessos herbei[215].

Certes, une certaine prudence est affichée, les limites de l'information sont soulignées et sur l'un ou l'autre point l'opinion de A. Schulten est corrigée (ainsi sur l'idée d'un blocus du détroit de Gibraltar en relation avec le premier traité Rome - Carthage). Mais il demeure que dans les deux pages qu'il consacre à la péninsule Ibérique dans son chapitre intitulé "Der Aufstieg zur Großmacht (814/12 ? - 480)"[216], W. Huß ne remet pas fondamentalement en cause une conception d'ensemble qui épouse sa

---

momento»; avec renvoi à MAZZA 1978, p. 471-472; IGGERS 1985, p. 5-10; BERMEJO 1987a, p. 83-102.

210 Par exemple, CRUZ ANDREOTTI 1987, p. 240, «Tartessos no es más que *su* imagen ideal del mundo actual». Une illustration de l'idéalisation de Tartessos est fournie par SCHULTEN 1945, p. 159-183 (identification avec l'Atlantide).

211 Spéc. CRUZ ANDREOTTI 1991a; aussi CRUZ ANDREOTTI & WULFF ALONSO 1993, p. 188; BLECH 1995, p. 183.

212 BLECH 1995, p. 190.

213 CRUZ ANDREOTTI 1987, p. 239; FERRER ALBELDA 1996, p. 95.

214 BLECH 1995, p. 177.

215 HUß 1985, p. 68.

216 HUß 1985, p. 68-69.

propre vision d'une Carthage en marche vers le statut de grande puissance.

Cette position, qui suppose que Carthage se soit affirmée plus ou moins simultanément dans diverses régions de la Méditerranée, de la Sicile à l'Espagne, rejoint la thèse d'un «passage de témoin» entre Phéniciens et Carthaginois au milieu du VI^e s. telle que la défend S. Moscati, lequel ne se démarque pas non plus nettement de la vue d'une péninsule Ibérique que se disputaient Grecs et Carthaginois[217]. Or, sur ce point, l'examen du dossier de l'Artémision (joint à celui de la fin de Tartessos) invite à souligner qu'un tel schéma, qui implique l'existence d'une politique impérialiste carthaginoise, ne trouve guère de confirmation dans les sources et a été encouragé par des préjugés opérants dans la recherche moderne.

---

[217] MOSCATI 1993, p. 207, «Ed è primario nei Greci l'intento di impadronirsi del mercato commerciale di Tartessos».

CHAPITRE VI

HIMÈRE
AU COUCHANT COMME AU LEVANT...[1]

La bataille d'Himère, en Sicile, au cours de laquelle Gélon de Syracuse défit les troupes conduites par le Carthaginois Hamilcar, est bien connue, célébrée comme un «grand moment» de l'histoire du bassin occidental de la Méditerranée. Sur cet affrontement, il est vrai, les témoignages anciens sont éloquents, faisant depuis Hérodote état d'un synchronisme Himère - Salamine et soutenant depuis Éphore que les Grecs de Sicile, solidaires de ceux du Continent, repoussèrent l'assaut des Carthaginois alliés aux Perses de Xerxès. L'occasion était belle alors d'établir un lien entre Orient et Occident, d'exalter la grécité défendant sur deux fronts la civilisation contre les barbares.

Pour ce qui regarde plus précisément la question des rapports entre Carthage et les Grecs, on a considéré qu'avec cet événement culminait une série de conflits qui, depuis la mésaventure de Pentathlos, les avaient vus s'opposer en Sicile[2].

Diverses études ont toutefois remis en cause le parallélisme que suggèrent les sources entre Himère et Salamine et ont ramené à de plus justes proportions l'ampleur qui est prêtée à la bataille sicilienne[3]. À leur suite, il convient d'en évaluer la signification dans le cadre qui est celui de cette étude.

A. *Les textes anciens*

1. *À la cour des Deinoménides*

a. *Offrandes à Delphes*

En prélude à l'analyse des textes, on évoquera les «trépieds de Gélon», qui

---

[1] Extrait d'une phrase de GLOTZ & COHEN 1929, p. 101, «Au Couchant comme au Levant, les Grecs avaient vaincu. Dans la lutte contre les barbares, ils venaient de prendre pleinement conscience de leur unité. Des rives du Méandre aux extrémités de la Sicile, tout ce qui portait un cœur vraiment hellénique s'était levé pour un commun effort, et les victoires jumelles de Salamine et d'Himère avaient prouvé de façon éclatante la supériorité de la race». Cette phrase est également retenue par P. Gauthier qui la met en exergue de son article sur "Le parallèle Himère-Salamine au V^e^ et au IV^e^ siècle av. J.-C." (GAUTHIER 1966). Sur les opinions des historiens modernes, aussi BICHLER 1985; AMELING 1993, p. 15.

[2] En dernier lieu, SARTORI 1992; KUFOFKA 1993-1994; FALSONE 1995, spéc. p. 680.

[3] GAUTHIER 1960, p. 268-272; 1966; BICHLER 1985; AMELING 1993, p. 15-65; BRAVO 1993.

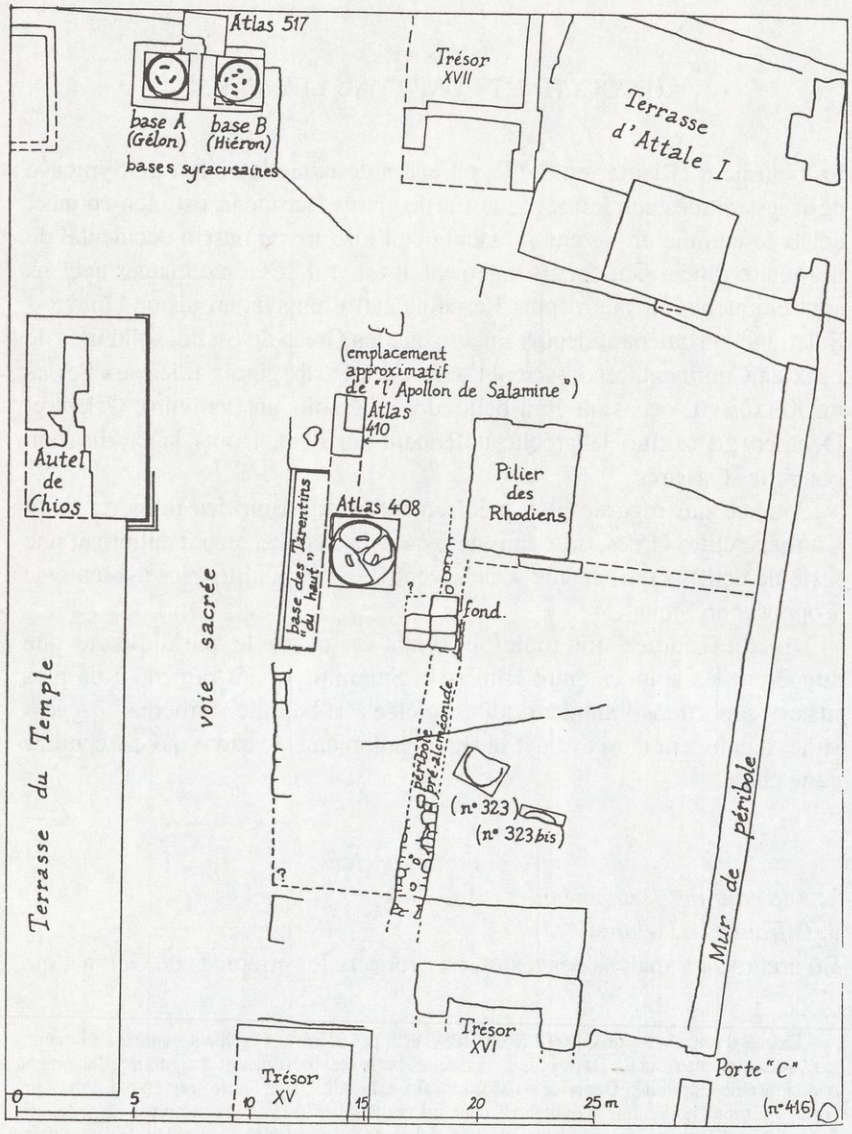


Fig. 13. – Delphes. Région à l'Est du Temple; plan simplifié au 1/250e (LAROCHE 1989, p. 184, fig. 1).

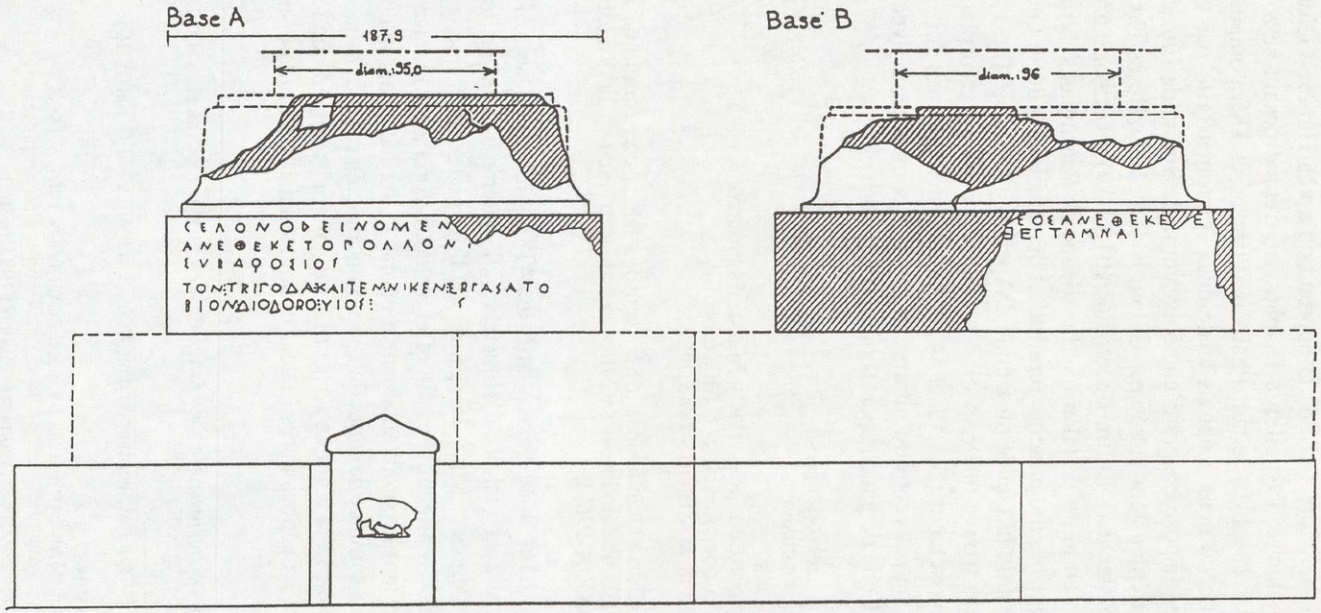


Fig. 14. – Delphes. Trépieds des Deinoménides. Coupe des bases A et B (1/30e) (LAROCHE 1989, p. 195, fig. 9).

constituent un témoignage sur les suites que le tyran de Syracuse donna à sa victoire. Diodore (XI 26, 7) apprend qu'après Himère Gélon dédia, dans le sanctuaire d'Apollon à Delphes, un trépied pesant seize talents. Athénée (VI 231 E-F), citant Phainias d'Eresos et Théopompe, évoque une offrande de deux trépieds et de deux Victoires faite par Gélon et Hiéron. On dispose encore d'une épigramme de Simonide (*infra*) qui se réfère aux trépieds consacrés par Gélon, Hiéron, Polyzèle et Thrasybule, fils de Deinoménès. Enfin, Bacchylide (III 17-19) mentionne un trépied de Gélon et un autre de Hiéron[4]. Le silence de Pausanias s'expliquerait par le fait que ces monuments auraient été démantelés à son époque[5].

Or, à l'Est de la façade du temple d'Apollon à Delphes (fig. 1, n°518), T. Homolle a trouvé quatre socles de trépieds, dont deux en place sur le même soubassement (fig. 13 et 14)[6]. La base de droite est fort mutilée; «ses restes ne peuvent être interprétés que par comparaison avec la base voisine»[7]. Celle de gauche porte comme dédicace :

> Γέλον ὁ Δεινομέν[εος]
> ἀνέθεκε τὸπόλλονι
> Συραϙόσιος.
> Τὸν ⋮ τρίποδα ⋮ καὶ τὲν ⋮ Νίκεν ⋮ ἐργάσατο
> Βίον ⋮ Διοδόρο ⋮ υἱὸς ⋮ Μιλέσιος
> (éd. LEWIS & MEIGGS 1988, n°28).
>
> Gélon, fils de Deinoménès, de Syracuse, a fait la consécration à Apollon. Bion[8], fils de Diodoros, de Milet, a fait le trépied et la Victoire (trad. POUILLOUX 1960).

Si on s'en tient à ce texte, daté de 478[9], Gélon ne se réfère pas explicitement à sa victoire d'Himère ni à la guerre menée par les Grecs contre les Perses. Mais la nature de l'offrande ainsi que son type architectural y feraient écho. En effet, selon P. Amandry, la base trouvée à Delphes n'aurait pas directement supporté le trépied, mais une colonne de bronze au sommet de laquelle se seraient trouvés celui-ci et la statue[10]. Ceci fait penser à la colonne serpentine supportant le trépied que les Grecs consacrèrent à Delphes après Platées et qui associait les trente-et-une cités

---

[4] Sur ce poème, bibliographie chez ZAHRNT 1993, p. 365, n. 40 (aussi AMANDRY 1987, p. 92, n. 31); spéc. GENTILI 1953.

[5] GRAS 1985, p. 692.

[6] HOMOLLE 1898 [premier rapport dans *BCH* 18 (1894)]; aussi COURBY 1915-1927, III, p. 249-254.

[7] AMANDRY 1987, p. 81.

[8] Sur celui-ci, MARCADÉ 1953, I 9; aussi POUILLOUX 1960, p. 155; LEWIS & MEIGGS 1988, p. 61.

[9] KNOEPFLER 1992, p. 21, repris par ZAHRNT 1993, p. 363.

[10] AMANDRY 1987, p. 88; aussi LAROCHE 1989, p. 185; BOMMELAER 1991, p. 188-189.

ayant peu ou prou participé aux victoires de Salamine et de Platées[11].

De plus, l'emplacement de l'offrande, au sommet de la Voie Sacrée, témoigne d'un effort propagandiste en milieu grec[12], et P. Amandry souligne que l'inscription constitue le seul cas à sa connaissance où un artiste se vante d'être l'auteur d'un trépied, ce qui pourrait s'expliquer par l'existence de décorations sur les anses ou les pieds, mais aussi par la matière qui avait été travaillée, car selon Athénée, citant Phainias et Théopompe, et selon Diodore, le trépied était en or[13]. Cela n'était pas fréquent, puisque, par ailleurs, l'Apollon Pythien n'avait reçu d'offrandes en or que des Lydiens Gygès et Crésus[14]. Enfin, le tyran de Syracuse agit avec diligence, car il mourut en 478; on en déduit que le monument fut commencé dès 479 et sans doute achevé par son frère et successeur Hiéron[15].

Quant à la seconde base, en dépit des problèmes d'interprétation qu'elle soulève, on la met généralement en relation avec Hiéron[16]. Le rapport étroit et la ressemblance d'ensemble entre les deux offrandes (même si elles sont de «fausses jumelles»[17]) indiquent qu'il existait une continuité dans la propagande utilisée par les deux frères. Celle-ci aurait notamment consisté à établir un rapport entre les victoires syracusaines, dont Himère, et celles qui avaient été remportées sur les Perses[18].

---

11 LEWIS & MEIGGS 1988, n°27; HDT. IX 81; PAUS. X 13, 9; *cf.* THUC. I 132; AMANDRY 1987, p. 102-115; LAROCHE 1989; BOMMELAER 1991, p. 165-167. Sur ce rapprochement, GAUTHIER 1966, p. 13 (mais, p. 24, le même chercheur note que, Himère étant présentée comme une victoire individuelle et Platées comme une victoire collective, le visiteur de Delphes pouvait difficilement établir un parallèle entre les deux); AMANDRY 1987, p. 89 («Même si le butin d'Himère n'y suffisait pas, le tyran de Syracuse avait les moyens de faire à Apollon une riche offrande, qui soutînt la comparaison avec le trépied de Platées, qui a dû être dressé à peu près en même temps, à quelques mètres de distance. Ainsi se matérialisait, devant le temple d'Apollon Pythien, le parallélisme établi par les historiens anciens entre les victoires remportées sur les Barbares d'Orient et d'Occident»); AMELING 1993, p. 18-19; aussi VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 30. Sur la ressemblance entre l'offrande de Platées et celle de Gélon, LAROCHE 1989, p. 196. *Contra*, KRUMEICH 1991, p. 49-50 (repris par LURAGHI 1994, p. 321).

12 GAUTHIER 1966, p. 13; ZAHRNT 1993, p. 364, 376. Aussi PRONTERA 1992a, p. 114.

13 AMANDRY 1987, p. 84-85. Dans l'inscription, on s'étonne aussi du verbe employé, ἐργάσατο, plus rare que ἐποίησεν.

14 AMANDRY 1987, p. 85.

15 ZAHRNT 1993, p. 364; aussi LEWIS & MEIGGS 1988, p. 61. Sur la succession de Gélon, BRUNO SUNSERI 1987, p. 53-56. Sur les événements à Syracuse et en Sicile après sa mort, VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 32-37; LURAGHI 1994, p. 321-334.

16 Le débat porte essentiellement sur la question de savoir s'il faut mettre cette offrande en rapport avec Himère ou avec Cumes. Discussion chez GRAS 1985, p. 693; aussi AMANDRY 1987, p. 90-92; KNOEPFLER 1992, p. 21, n. 79; ZAHRNT 1993, p. 364-365.

17 AMANDRY 1987, p. 90; LURAGHI 1994, p. 316.

18 AMELING 1993, p. 19. Pour plus de réserve, LURAGHI 1994, p. 316-317, 320, qui est enclin à mettre cette propagande en relation avec le seul Hiéron.

b. *Épigramme de Simonide*

Un fragment attribué à Simonide (556-467), poète qui fréquenta les cours de Hiéron de Syracuse et de Théron d'Agrigente[19], est à signaler. L'épigramme votive, telle qu'elle est citée dans les *Scholies* à Pindare (sans que Simonide soit nommé), se présente comme suit :

> Φημὶ Γέλων', Ἱέρωνα, Πολύζηλον, Θρασύβουλον,
> παῖδας Δεινομένευς τοὺς τρίποδας θέμεναι,
> βάρβαρα νικήσαντας ἔθνη, πολλὴν δὲ παρασχεῖν
> σύμμαχον Ἕλλησιν χεῖρ' ἐς ἐλευθερίην
> (*Schol.* PD., *P.* I 152*b*) (éd. DRACHMANN 1910[20]).
>
> Je dis que Gélon, Hiéron, Polyzèlos, Thrasyboulos, fils de Deinoménès, ont consacré ces trépieds; qu'après avoir vaincu des peuples barbares, ils fournirent une nombreuse troupe alliée aux Grecs pour la cause de la liberté.

Une même épigramme, sous le nom de Simonide cette fois, figure dans l'*Anthologie Palatine*. Le second distique y est différent :

> Φημὶ Γέλων' Ἱέρωνα Πολύζηλον Θρασύβουλον,
> παῖδας Δεινομένευς, τὸν τρίποδ' ἀνθέμεναι
> ἐξ ἑκατὸν λιτρῶν καὶ πεντήκοντα ταλάντων
> δαρετίου[21] χρυσοῦ, τᾶς δεκάτας δεκάταν
> (*Anth. Pal.* VI 214) (éd. DIEHL 1925, 106b).
>
> Je dis que Gélon, Hiéron, Polyzèlos et Thrasyboulos, fils de Deinoménès, ont consacré ce trépied de cent livres et cinquante talents d'or de Damarété dîme de la dîme.

On a toutefois considéré que ce second distique n'était pas authentique[22]. C'est donc le texte du scholiaste de Pindare qui a été retenu, quand bien même, dans ce cas également, on a mis en doute l'authenticité du second distique, qui évoque un combat contre les barbares et une lutte pour la liberté aux côtés des Grecs[23]. Pourtant, son contenu, qui consiste en un rapprochement entre les guerres menées contre des barbares en Grèce et en Sicile, trouve un écho dans une ode de Pindare qui sera analysée ci-

---

19 MOLINEUX 1992, p. 211-245.

20 = SIMONIDE 141 (Bergk); 106 (Diehl).

21 Ce mot δαρετίου (*cf. Souda*, *s.v.* Δαρετίου) est apparemment incompréhensible; on peut néanmoins le considérer comme une déformation du nom de la femme de Gélon, Damarété; en effet, selon DIOD. XI 26, 3, celle-ci reçut une couronne de cent talents d'or dont elle fit frapper une monnaie; c'est à cela que feraient allusion les termes δαρετίου χρυσοῦ, l'«or de Damarété»; BRAVO 1993, p. 452.

22 ZAHRNT 1993, p. 358; déjà HOMOLLE 1898, p. 222. *Contra*, PODLECKI 1979, p. 6; ASHERI 1988, p. 775.

23 VON WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF 1913, p. 193-200; GENTILI 1953.

dessous[24] (de même que dans l'interprétation de l'offrande de Gélon faite ci-dessus); Simonide était du reste l'auteur d'élégies narratives sur les grandes batailles des guerres médiques, notamment sur Platées[25]. Mais les mots σύμμαχον χεῖρ' paraissent aller au-delà de l'idée de Pindare, et il pourrait s'agir d'une amplification tardive, sous l'influence de sources hellénistiques[26]. Pour certains même, c'est l'épigramme dans son intégralité, premier et second distiques, qui ne serait pas authentique et devrait être tenue pour «un esercizio letterario non anteriore all'età ellenistica»[27].

De toute façon, il est difficile de préciser s'il y est seulement question d'Himère : soit Gélon associerait ses frères à une victoire qu'il a remportée (et qui pourrait être Himère), soit il s'agirait d'offrandes (ou d'une offrande[28]) faite(s) par les quatre frères à la suite de victoires successives (la présence de τοὺς τρίποδας dans la scholie et de τὸν τρίποδ' dans l'*Anthologie Palatine* est une source d'embarras[29]). Si on ajoute à cela les difficultés qui surgissent lorsqu'on s'attache à en trouver une confirmation archéologique[30], on comprendra qu'on ait scrupule à solliciter ce document.

c. *Eschyle à Syracuse*

Hiéron fit venir auprès de lui Eschyle, vers 471-470[31]. Celui-ci aurait fait représenter devant le tyran une «pièce» intitulée *Etna* ou *Etnéennes*.

Il est impossible de savoir si cette œuvre, aujourd'hui perdue – un éloge de la nouvelle fondation d'Etna comme l'est la *Ière Pythique* de Pindare dédiée à un Hiéron qui s'était fait proclamer «Etnéen» à Delphes – contenait le rappel d'autres hauts faits de Hiéron. En tout cas, le voyage en Sicile fut l'occasion d'une reprise des *Perses*[32], tragédie composée en

---

[24] GAUTHIER 1966, p. 12; dans ce sens, KRUMEICH 1991, p. 56-58; MAFODDA 1992, p. 270.

[25] BOEDEKER 1995, p. 217, n. 1 (bibliographie).

[26] AMELING 1993, p. 18, n. 10; ZAHRNT 1993, p. 358.

[27] BRAVO 1993, p. 451 (renvoi à PAGE 1981, p. 247-250); aussi LURAGHI 1994, p. 314-315.

[28] Cette question est discutée : MOLYNEUX 1992, p. 221-224 (pour un bilan); ZAHRNT 1993, p. 367.

[29] Ainsi AMANDRY 1987, p. 93, n. 35, conclut sur un *non liquet*.

[30] HOMOLLE 1898 établit pour ce faire un rapprochement entre les deux socles relatifs à Gélon et à Hiéron et deux autres qui avaient été trouvés non loin de là (de façon à avoir quatre trépieds pour quatre frères). Toutefois, pour ce qui concerne ces deux autres bases, la plus grande prudence doit être de mise; GAUTHIER 1966, p. 13, n. 1; GRAS 1985, p. 692, n. 200; AMANDRY 1987, p. 92-101 (celui-ci recense à Delphes sept bases campaniformes et trois bases campaniformes tronquées).

[31] Sur Eschyle à Syracuse, HERINGTON 1967; CULASSO GASTALDI 1979, p. 56-68; MADDOLI 1979, p. 52-53. Plus généralement, sur la propagande à la cour de Hiéron, GENTILI 1978, spéc. p. 406-435; MADDOLI 1979, p. 49-53.

[32] On ne peut déterminer si la pièce fut changée pour l'occasion, et le cas échéant dans quelle mesure; KRUMEICH 1991, p. 40; ZAHRNT 1993, p. 371.

472 à Athènes, où Salamine joue un rôle fondamental[33] et où il n'y a pas d'allusion aux combats siciliens[34]. Toutefois, comme le note W. Ameling, le seul fait qu'a été représentée cette pièce établit un lien avec les guerres médiques[35].

d. *Pindare*, Pythiques *I 137-156*

À la fin de la *I^ère Pythique*, Pindare célèbre les succès des tyrans siciliens et les associe aux victoires grecques de 480-479 sur les Perses :

Λίσσομαι, νεῦσον, Κρονίων, ἄμερον
ὄφρα κατ' οἶκον ὁ Φοῖνιξ ὁ Τυρσα-
νῶν τ' ἀλαλατὸς ἔχῃ, ναυ-
σίστονον ὕβριν ἰδὼν τὰν πρὸ Κύμας,

οἷα Συρακοσίων ἀρ-
χῷ δαμασθέντες πάθον,
ὠκυπόρων ἀπὸ ναῶν ὅ σφιν ἐν πόν-
τῳ βάλεθ' ἁλικίαν,
Ἑλλάδ' ἐξέλκων βαρείας
δουλίας. Ἀρέομαι
πὰρ μὲν Σαλαμῖνος Ἀθαναίων χάριν
μισθόν, ἐν Σπάρτᾳ δ' ἐρέω
πρὸ Κιθαιρῶνος μάχαν,
ταῖσι Μήδειοι κάμον ἀγκυλότοξοι,
παρὰ δὲ τὰν εὔυδρον ἀκτὰν
Ἱμέρα παίδεσσιν ὕμνον
Δεινομένεος τελέσαις,
τὸν ἐδέξαντ' ἀμφ' ἀρετᾷ,
πολεμίων ἀνδρῶν καμόντων
(PD., *P*. I 137-156) (éd. PUECH 1922).

Je t'en supplie, consens, ô fils de Cronos, que le Phénicien demeure tranquille en sa demeure, et que se taise le cri de guerre des Tyrrhéniens, depuis qu'ils ont vu, devant Cumes, leur insolence pleurer la perte de leur flotte !

Ils savent ce qu'ils ont souffert, quand le chef des Syracusains les a domptés et que, du haut de leurs vaisseaux rapides, il a jeté à la mer la fleur de leur jeunesse, arrachant ainsi la Grèce à la dure servitude. J'irai chercher pour salaire à Salamine la reconnaissance des Athéniens, et à Sparte je dirai la bataille livrée au pied du Cithéron – deux désastres pour les Mèdes à l'arc recourbé – mais non sans avoir apporté aux fils de

---

33 TOZZI 1980.

34 *Cf. Perses*, 333-334 : «En quel point de la terre est située Athènes ?», demande Atossa. «Très loin, au couchant même, où disparaît Monseigneur le soleil», répond le Coryphée. Sur ce point, GAUTHIER 1966, p. 11, n. 2, «on ne peut guère tirer parti du silence des *Perses* à l'égard des victoires d'Occident. C'est avant tout une pièce athénienne, pour des Athéniens. Néanmoins, remarquons qu'Eschyle replace la victoire de Salamine dans son contexte : référence est faite à Marathon (v. 475), mais aussi à Platées (v. 817). C'est encore un contexte strictement 'péninsulaire'».

35 AMELING 1993, p. 21.

> Dinomène le tribut de l'hymne que, le long des eaux limpides de l'Himéras, ils ont mérité par leur vaillance, quand ils infligèrent un désastre pareil à leurs ennemis (trad. PUECH 1922).

Dans cette ode, rédigée en 470[36], Pindare fait l'éloge de Hiéron, frère de Gélon, vainqueur à Delphes après plusieurs échecs[37], dont il célèbre le succès naval à Cumes. On trouve ensuite mention de deux victoires grecques sur les Mèdes, celles de Salamine et de Platées. Vient enfin, comparée à celles-ci, celle des Deinoménides à Himère. C'est du reste la première fois que Pindare chante cette dernière alors qu'il avait déjà rencontré plusieurs occasions de le faire dans des odes antérieures destinées à Hiéron (*I^ère Olympique*, *II^e* et *III^e Pythique*) ou à Théron (*II^e* et *III^e Olympique*)[38].

On a ainsi le sentiment que, sans la nécessité de mettre en valeur la victoire de Cumes en la comparant à d'autres, la bataille d'Himère serait peut-être restée, en tout cas chez Pindare, dans l'ombre. Effectivement, ce ne sont ni Gélon – qui n'est pas nommé – ni Himère qui sont glorifiés, mais Hiéron (à la cour duquel Pindare serait venu en 476[39]) et Cumes[40]. La victoire sicilienne de 480 est elle-même attribuée «aux fils de Deinoménès». Gélon en était un, certes, mais Hiéron en était un autre, qui s'était sans doute battu à Himère sous les ordres du premier; en évoquant de façon générique les Deinoménides, Pindare semble signifier que la part qu'ils ont prise au succès était identique[41].

Par ailleurs, si c'est sur Cumes que se concentre l'intérêt du poète, le lien qu'entretiennent avec elle les trois autres batailles citées n'est pas tout à fait identique : Salamine et Platées montrent, sur un autre terrain et contre d'autres adversaires, un triomphe comparable, tandis qu'Himère ramène sur la scène les Syracusains, en l'occurrence les Deinoménides, dont Hiéron fait partie. Dès lors, même s'il faut tenir compte de l'avis de W. Ameling qui, à propos de la succession Salamine, Platées, Himère, écrit «Diese Dreierkette ist eine Priamel, ein von Pindar häufig benutztes Stilmittel»[42], on retiendra aussi qu'ici deux victoires siciliennes encadrent deux victoires grecques[43].

---

[36] VON WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF 1901; GAUTHIER 1966, p. 6; MANNI 1974, p. 83; AMELING 1993, p. 19; BRAVO 1993, p. 441; ZAHRNT 1993, p. 368.

[37] GAUTHIER 1966, p. 8-12.

[38] GAUTHIER 1966, p. 9; ZAHRNT 1993, p. 371.

[39] ZAHRNT 1993, p. 371.

[40] GAUTHIER 1966, p. 9-11; ZAHRNT 1993, p. 370.

[41] GAUTHIER 1966, p. 11; aussi BRAVO 1993, p. 442; ZAHRNT 1993, p. 369.

[42] AMELING 1993, p. 20 (aussi BICHLER 1985, p. 69, n. 5, qui distingue Cumes et les trois autres batailles).

[43] Pour sa part, GAUTHIER 1966, p. 8, voit un chiasme, c'est-à-dire deux couples, Cumes -

Pindare suppose néanmoins pour toutes ces batailles (qui ne sont pas strictement contemporaines : celle de Cumes, livrée en 474, est postérieure aux autres) un contexte similaire, celui de la lutte contre les barbares[44]. Encore remarquera-t-on que ce dernier terme n'apparaît pas[45] et rappellera-t-on, après P. Gauthier, que «le parallèle du poète n'a pas le même sens que le parallèle de l'historien»[46]. Il n'empêche, cette ode montre «que rien ne plaisait autant aux tyrans de Syracuse que de voir leurs exploits, leur 'Histoire', intégrés à l'Histoire grecque, du moins à l'époque des guerres Médiques. Pindare, en composant la *Ière Pythique*, chante pour un Siciliote, non pour un Grec»[47].

Considérés sous cet angle, les vers de Pindare, peu clairs et difficilement utilisables du point de vue factuel (pour ce qui regarde Himère, les adversaires des Deinoménides ne sont pas explicitement signalés), apparaissent surtout comme révélateurs d'un moment où les événements d'Himère (et aussi de Cumes) furent exploités à des fins propagandistes par la dynastie deinoménide[48].

2. *Hérodote VII 165-167*

Hérodote rédigea son œuvre une quarantaine d'années après la bataille d'Himère. Les lignes qu'il lui consacre figurent dans une section des *Histoires* qui correspond aux chapitres VII 131-178[49].

Hérodote, laissant Xerxès aux portes de la Grèce, tourne son attention sur ceux que menace le Grand Roi. Il dresse un état de la situation dans laquelle ce dernier va trouver la Grèce; il note aussi la dimension dire internationale du conflit (VII 138). Après avoir établi un synchronisme entre les événements de Grèce et ce qui se passait chez l'ennemi (VII 145), il évoque la décision prise par les Grecs, réunis en assemblée[50],

---

Salamine (combats sur mer) et Platées - Himère (combats sur terre), mentionnant chacun dans un ordre inversé une victoire en Grèce et une en Sicile (aussi BRAVO 1993, p. 442).

[44] Selon AMELING 1993, p. 20, ceci serait souligné par le fait que Pindare paraphraserait les deux derniers vers d'une épigramme officielle attique relative aux guerres médiques (*IG* I^3 503); aussi ZAHRNT 1993, p. 370.

[45] LURIA 1964, p. 54.

[46] GAUTHIER 1966, p. 10.

[47] GAUTHIER 1966, p. 11.

[48] Dans ce sens, TREVES 1941, p. 338; PRONTERA 1992a, p. 114; VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 36; ZAHRNT 1993, p. 371; aussi SARTORI 1992, p. 85. Sur d'autres aspects encore, les odes de Pindare, comme du reste celles de Bacchylide, illustrent la politique suivie par les Deinoménides; GIANGIULIO 1983, p. 827 (mise en avant du culte de Déméter et de Koré).

[49] LEGRAND 1963, p. 129-139, qui lui donne le titre "Du côté des Grecs. Dans l'attente de l'agression", en parallèlle avec le développement antérieur, exposant les préparatifs militaires de Xerxès et sa marche jusqu'à Thermé (VII 19-130).

[50] Hérodote reste vague sur les modalités de cette assemblée (dans laquelle on a vu la première réunion de ce qu'on a appelé la «Ligue Hellénique»), TRONSON 1991, p. 96-97. Par ailleurs, comme le fait remarquer LEGRAND 1963, p. 138, Hérodote donne bien une liste des

d'envoyer des espions en Asie et de solliciter des alliances (VII 146). Le récit progresse alors comme suit : mission des espions (VII 146-147), puis ambassades à Argos (VII 148-152), en Sicile (VII 153-167), à Corcyre (VII 168) et en Crète (VII 169-171) – chacune de ces évocations amenant des développements accessoires[51].

C'est à l'ambassade de Sicile qu'est consacré le plus d'espace. Hérodote retrace la carrière de Gélon, les origines de sa famille et les circonstances dans lesquelles il est parvenu au faîte de la puissance (VII 153-156). Il s'attache ensuite au refus que le Syracusain oppose aux ambassadeurs venus de Grèce (VII 157-162) et fait écho à une mesure qu'il aurait prise pour se ménager les bonnes grâces de Xerxès au cas où ce dernier aurait triomphé (VII 163-164). Enfin, il fait écho aux événements d'Himère, qui, d'après les Siciliens, auraient été la véritable cause du refus de Gélon :

> Λέγεται δὲ καὶ τάδε ὑπὸ τῶν ἐν τῇ Σικελίῃ οἰκημένων, ὡς ὅμως καὶ μέλλων ἄρχεσθαι ὑπὸ Λακεδαιμονίων ὁ Γέλων ἐβοήθησε ἂν τοῖσι Ἕλλησι, εἰ μὴ ὑπὸ Θήρωνος τοῦ Αἰνησιδήμου Ἀκραγαντίνων μουνάρχου ἐξελασθεὶς ἐξ Ἱμέρης Τήριλλος ὁ Κρινίππου, τύραννος ἐὼν Ἱμέρης, ἐπῆγε ὑπ' αὐτὸν τὸν χρόνον τοῦτον Φοινίκων καὶ Λιβύων καὶ Ἰβήρων καὶ Λιγύων καὶ Ἑλισύκων καὶ Σαρδονίων καὶ Κυρνίων τριήκοντα μυριάδας καὶ στρατηγὸν αὐτῶν Ἀμίλκαν τὸν Ἄννωνος, Καρχηδονίων ἐόντα βασιλέα, κατὰ ξεινίην τε τὴν ἑωυτοῦ ὁ Τήριλλος ἀναγνώσας καὶ μάλιστα διὰ τὴν Ἀναξίλεω τοῦ Κρητίνεω προθυμίην, ὃς, Ῥηγίου ἐὼν τύραννος, τὰ ἑωυτοῦ τέκνα δοὺς ὁμήρους Ἀμιλκᾳ, ἐπῆγε ἐπὶ τὴν Σικελίην τιμωρέων τῷ πενθερῷ· Τηρίλλου γὰρ εἶχε θυγατέρα Ἀναξίλεως, τῇ οὔνομα ἦν Κυδίππη. Οὕτω δὴ οὐκ οἷόν τε γενόμενον βοηθέειν τὸν Γέλωνα τοῖσι Ἕλλησι ἀποπέμπειν ἐς Δελφοὺς τὰ χρήματα. Πρὸς δὲ καὶ τάδε λέγουσι, ὡς συνέβη τῆς αὐτῆς ἡμέρης ἔν τε τῇ Σικελίῃ Γέλωνα καὶ Θήρωνα νικᾶν Ἀμίλκαν τὸν Καρχηδόνιον καὶ ἐν Σαλαμῖνι τοὺς Ἕλληνας τὸν Πέρσην (HDT. VII 165-166) (éd. LEGRAND 1963).

> On raconte aussi en Sicile que Gélon, même devant être commandé par les Lacédémoniens, serait cependant venu au secours des Grecs, si, vers la même époque, Térillos fils de Crinippos, tyran d'Himère, chassé d'Himère par Théron fils d'Ainésidèmos, prince d'Agrigente, n'eût fait venir une armée formée de Phéniciens, de Libyens, d'Ibères, de Ligures, d'Élisykes, de Sardoniens, de Kyrniens, armée de trois cent mille hommes que

---

peuples grecs qui se sont soumis (VII 132) mais pas de ceux qui allaient prendre une part active à la lutte contre les Perses, ceux qu'à plusieurs reprises, il qualifie de οἱ Ἕλληνες. Le même problème se pose à propos de ceux qui s'étaient liés par un serment et avaient délégué des envoyés à l'Isthme, assemblée sur laquelle l'historien ne fournit aucun détail (VII 172, 173, 175).

[51] Au récit de ces ambassades infructueuses fait suite l'annonce de la défection des Thessaliens (VII 172-174), qui obligea les Grecs à placer plus au Sud leur ligne de défense (VII 175-177). À la fin du chapitre VII 177, le récit des événements de Grèce se trouve au même point que celui des mouvements des Perses en VII 131. En VII 178, on apprend que Delphes envoie aux Grecs un message réconfortant du dieu.

commandait Amilcar fils d'Annon, roi des Carthaginois; c'était au nom de l'hospitalité qui les unissait qu'il avait décidé celui-ci, et surtout grâce à l'intervention zélée d'Anaxilas fils de Crétinès, tyran de Rhégion, qui avait donné ses enfants en otages à Amilcar pour qu'il attaquât la Sicile et vengeât son beau-père; car Anaxilas avait pour femme une fille de Térillos, du nom de Kydippé. Ce serait pour ce motif que Gélon, dans l'impossibilité de secourir les Grecs, envoyait à Delphes l'argent dont nous avons parlé. On ajoute encore ceci : que ce fut dans la même journée que Gélon et Théron vainquirent en Sicile le Carthaginois Amilcar et qu'à Salamine les Grecs vainquirent le Perse (trad. LEGRAND 1963).

Du déroulement de la bataille elle-même, Hérodote ne dit mot. Il n'indique pas où elle fut livrée exactement[52]. Par contre, il porte une attention particulière à la mystérieuse disparition du général carthaginois :

Τὸν δὲ Ἀμίλκαν, Καρχηδόνιον ἐόντα πρὸς πατρός, μητρόθεν δὲ Συρηκόσιον, βασιλεύσαντά τε κατ' ἀνδραγαθίην Καρχηδονίων, ὡς ἡ συμβολή τε ἐγίνετο καὶ ὡς ἐσσοῦτο τῇ μάχῃ, ἀφανισθῆναι πυνθάνομαι· οὔτε γὰρ ζώοντα οὔτε ἀποθανόντα φανῆναι οὐδαμοῦ γῆς· τὸ πᾶν γὰρ ἐπεξελθεῖν διζήμενον Γέλωνα. Ἔστι δὲ ὑπ' αὐτῶν Καρχηδονίων ὅδε λόγος λεγόμενος, οἰκότι χρεωμένων, ὡς οἱ μὲν βάρβαροι τοῖσι Ἕλλησι ἐν τῇ Σικελίῃ ἐμάχοντο ἐξ ἠοῦς ἀρξάμενοι μέχρι δείλης ὀψίης (ἐπὶ τοσοῦτο γὰρ λέγεται ἐλκύσαι τὴν σύστασιν), ὁ δὲ Ἀμίλκας ἐν τούτῳ τῷ χρόνῳ μένων ἐν τῷ στρατοπέδῳ ἐθύετο καὶ ἐκαλλιερέετο ἐπὶ πυρῆς μεγάλης σώματα ὅλα καταγίζων· ἰδὼν δὲ τροπὴν τῶν ἑωυτοῦ γινομένην, ὡς ἔτυχε ἐπισπένδων τοῖσι ἱροῖσι, ὥσε ἑωυτὸν ἐς τὸ πῦρ· οὕτω δὴ κατακαυθέντα ἀφανισθῆναι. Ἀφανισθέντι δὲ Ἀμίλκᾳ τρόπῳ εἴτε τοιούτῳ ὡς Φοίνικες λέγουσι εἴτε ἑτέρῳ [ὡς Καρχηδόνιοι καὶ Συρηκόσιοι], τοῦτο μέν οἱ θύουσι, τοῦτο δὲ μνήματα ἐποίησαν ἐν πόσῃσι τῇσι πόλισι τῶν ἀποικίδων, ἐν αὐτῇ τε μέγιστον Καρχηδόνι (HDT. VII 166-167) (éd. LEGRAND 1963).

J'ai entendu dire qu'Amilcar, Carthaginois par son père, Syracusain par sa mère, devenu roi des Carthaginois en raison de sa valeur, disparut pendant que se livrait la bataille, au moment où sa défaite se consommait; et on ne le revit nulle part ni vivant ni mort; car Gélon aurait fait procéder partout à sa recherche. Il y a un récit que font les Carthaginois eux-mêmes et qui est vraisemblable; les Barbares et les Grecs, disent-ils, combattaient en Sicile depuis l'aurore jusqu'à une heure tardive de la soirée (l'engagement en effet, assure-t-on, ne se prolongea pas moins); Amilcar cependant, demeuré au camp, sacrifiait et cherchait d'heureux présages, brûlant sur un vaste bûcher des corps entiers; mais, quand il vit ses troupes prendre la fuite, occupé alors à faire des libations sur les victimes, il se jeta dans le feu; et c'est ainsi qu'il aurait disparu, consumé par les flammes. Qu'Amilcar ait disparu d'une telle façon, comme le disent les Phéniciens, ou d'une autre façon, ils lui offrent des sacrifices et lui ont érigé des monuments dans toutes les villes de leurs colonies, à Carthage même un très grand (trad. LEGRAND 1963).

---

[52] ASHERI 1988, p. 773, «somewhere on the banks of Fiume Torto».

a. *Les sources*

On envisagera chacune des «parties» qui constituent la section des *Histoires* qu'Hérodote consacre à la mission des ambassadeurs de Grèce en Sicile (VII 153-167).

1° La carrière de Gélon (VII 153-156). Après avoir nommé un seul des députés, le représentant lacédémonien, Syargos (VII 153)[53], Hérodote présente Gélon et explique comment il est parvenu au pouvoir. Qu'il singularise ainsi le tyran syracusain ne surprend pas : déjà quand il avait évoqué la décision d'envoyer des ambassades, il avait insisté sur sa puissance (VII 145, Τὰ δὲ Γέλωνος πρήγματα μεγάλα ἐλέγετο εἶναι, οὐδαμῶν Ἑλληνικῶν τῶν οὐ πολλὸν μέζω; aussi VII 156, Τοιούτῳ μὲν τρόπῳ τύραννος ἐγεγόνεε μέγας ὁ Γέλων).

Dans cette partie, des éléments favorables à Gélon (sur ses ancêtres, sa brillante carrière...) coexistent avec d'autres plus critiques à son égard (trahison envers les fils d'Hippocratès)[54]. On en déduira l'existence soit de deux sources de tendances différentes, soit d'une seule qui aurait déjà opéré la synthèse entre celles-ci.

2° Pourparlers avec les ambassadeurs grecs (VII 156-162). Un long échange a lieu, qu'Hérodote rapporte au style direct : demande à Gélon (VII 157); réponse de celui-ci qui exige le commandement de tous les Grecs (VII 158); réaction indignée de Syargos (VII 159); dernière offre de Gélon (VII 160 : il se contentera du commandement sur terre ou sur mer); intervention du député athénien (VII 161); refus définitif de Gélon (VII 162).

De tels passages au style direct sont relativement nombreux chez Hérodote. C. Darbo-Peschanski en a relevé plus de 200 : ils vont de la brève réflexion au discours étoffé, et le livre VII en particulier en compte plus de 40[55]. Dans le cas présent, il n'y a aucun doute qu'il s'agisse de créations d'Hérodote[56]. Ainsi, celui de l'ambassadeur athénien est fort élogieux pour Athènes, à laquelle sont prêtées des prétentions qu'elle n'aurait pu avoir à la fin de l'année 481, mais «dont le ton sonne très bien

---

[53] Il s'agit probablement du responsable de l'ambassade; LEGRAND 1963, p. 156, n. 3; aussi BRAVO 1993, p. 53. Pour sa part, GAUTHIER 1966, p. 18, voit dans le fait que l'ambassadeur lacédémonien est nommé alors que l'athénien ne l'est pas, un indice d'un recours à une source spartiate; *contra*, MAFODDA 1992, p. 260.

[54] Ceci justifie l'opinion de BRAVO 1993, p. 62, selon lequel Hérodote n'éprouvait ni sympathie, ni antipathie pour Gélon, mais le considérait simplement comme un personnage digne d'attention, qu'il s'efforçait de dépeindre de la manière la plus saisissante possible.

[55] DARBO-PECHANSKI 1987.

[56] TREVES 1941, p. 337; LEGRAND 1963, p. 159, n. 4; GAUTHIER 1966, p. 14; MEISTER 1970, p. 608; BRAVO 1993, p. 54; ZAHRNT 1993, p. 372.

aux oreilles de ses auditeurs de 450-440»[57]; dans les autres discours aussi, R. Bichler a relevé des anachronismes[58]. Parallèlement, ces discours établissent des liens avec d'autres parties du récit : par exemple, le chiffre de 200 trières promises par Gélon si le commandement lui est laissé (VII 158) est identique au nombre de bateaux que fit construire Thémistocle (VII 144)[59].

Pour C. Darbo-Peschanski, Hérodote a vu dans ces discours, comme au livre V dans celui de Soclès de Corinthe, l'occasion de noircir la tyrannie en la personne de Gélon, qui cherche avidement le pouvoir[60]. Peut-être cette explication se fonde-t-elle trop sur l'existence d'un paradigme du tyran dans les *Histoires*, alors qu'on a aussi avancé qu'Hérodote, tout en étant hostile aux tyrans, traite chacun d'eux en fonction de son rôle historique[61]. Mais il est vrai que le dialogue qui s'engage n'est guère à la faveur de Gélon qui se montre arrogant[62] et auquel la suite de l'histoire donne tort.

Inversement, le début du premier discours de Gélon comprend des traits qui semblent ressortir à une propagande syracusaine[63], comme lorsqu'il prétend avoir voulu venger Dorieus.

Dès lors, si les discours ont été élaborés par Hérodote, ils l'ont été à partir de traits empruntés à deux versions, l'une favorable à Gélon, l'autre défavorable[64]. Certes, on ne peut exclure le recours à des éléments de vraisemblance tirés de la connaissance que l'historien avait du contexte général de l'époque[65], mais on ne saurait réduire le passage à cette composante.

Toutefois, même créés à partir d'éléments puisés à des sources d'inspiration diverse, ces discours servent à développer une thèse fondamentalement hostile à Gélon, à savoir qu'il a opposé un refus aux Grecs pour une question de commandement. Une telle vue ne pouvait émaner que du côté grec[66] et est en contradiction avec la version sicilienne

---

[57] GAUTHIER 1966, p. 19, 21; aussi TREVES 1941, p. 332; TRONSON 1991, p. 98.

[58] BICHLER 1985, p. 63, 76-77, n. 17 (y compris pour les tractations relatives à l'ambassade à Argos).

[59] AMELING 1993, p. 22.

[60] DARBO-PESCHANSKI 1987, p. 121-122.

[61] Par exemple, WATERS 1971; GAMMIE 1986.

[62] Sur cette ὕβρις, GAUTHIER 1966, p. 24.

[63] De façon générale, sur le recours à une source sicilienne pour le récit de l'ambassade grecque, MAFODDA 1992, p. 257-259.

[64] Ainsi, HACKFORTH 1926, p. 377, «Herodotus ... who has drawn upon both Greek and Sicilian sources of information»; VATTUONE 1983-1984, p. 205, «Erodoto riunisce in un solo récit tradizioni diverse provenienti da ambienti politici diversi».

[65] BRAVO 1993, p. 54-55.

[66] Dans ce sens, BRAVO 1993, p. 62. Pour sa part, GAUTHIER 1966, p. 14-18, songe plus précisément à une origine spartiate (encore p. 21); de même, HANS 1983, p. 46, 189, n. 152.

qui mettait en cause la bataille d'Himère.

3° Cadmos de Cos (VII 163-164). Après avoir mentionné le refus adressé par Gélon aux Grecs, Hérodote détaille les dispositions prises par le Syracusain. Il envoya à Delphes un homme de confiance, Cadmos de Cos, avec de grosses sommes d'argent et des messages d'amitié. Celui-ci était chargé d'observer l'issue du combat entre Grecs et Perses : si ces derniers l'emportaient, de leur faire soumission et de donner l'argent; si les Grecs étaient vainqueurs, de revenir en Sicile. Cette information est suivie d'un rappel de la vie de Cadmos et d'un éloge de sa loyauté. Ceci apparaît comme une interprétation chargée de la rancune des Grecs : l'envoi à Delphes de vaisseaux transportant de fortes sommes y est expliqué par l'intention d'acheter l'amitié des Perses, mais il se pourrait tout aussi bien que Gélon eût cherché à mettre à l'abri une partie de son trésor à un moment où il était lui-même dans une situation périlleuse en Sicile. Hérodote reproduit ce qui n'est rien moins qu'un procès d'intention fait à Gélon[67].

Selon P.-E. Legrand, l'information pourrait avoir une provenance delphique : «c'est à Delphes que Cadmos, l'envoyé du tyran sicilien, était venu s'établir pour guetter l'issue du conflit, et les Delphiens pouvaient rappeler volontiers qu'un puissant prince, bien plus éloigné qu'eux du redoutable ennemi, avait, au moment critique, partagé leur incertitude, et s'était résigné comme eux, s'il le fallait pour assurer son salut, à se soumettre au Grand Roi»[68].

Quant à ce qui est dit de Cadmos, on pourrait songer, à côté de renseignements recueillis en Sicile, à d'autres qui viendraient de Cos[69].

4° La bataille d'Himère (VII 165-166). La mention d'Himère apparaît dans le cadre d'une version qui, circulant en Sicile (ἐν τῇ Σικελίῃ), justifie que Gélon n'a pu porter secours aux Grecs parce que ses forces étaient mobilisées par le combat qui l'attendait contre les alliés de Térillos d'Himère. Cette présentation, dont la portée apologétique est indéniable, émane d'une source favorable à Gélon, qu'on qualifie généralement de «sicilienne»[70].

Pour une origine athénienne, ZAHRNT 1993, p. 374 (déjà TREVES 1941, p. 322, 339).

[67] ZAHRNT 1993, p. 374, lequel suppose que l'histoire est une invention. Par contre, ASHERI 1988, p. 772, en accepte l'authenticité.

[68] LEGRAND 1963, p. 137.

[69] LEGRAND 1963, p. 137, n. 1; MAFODDA 1992, p. 265.

[70] MANCUSO 1909, p. 549; LEGRAND 1963, p. 134; GAUTHIER 1966, p. 6; VATTUONE 1983-1984, p. 205; MAFODDA 1992, p. 252, 260.

5° La mort d'Hamilcar (VII 166-167). Aux dires de certains – des Siciliens, semble-t-il –, Hamilcar aurait disparu, sans qu'on sache comment, pendant la bataille, tandis que, selon les Carthaginois, il se serait jeté dans le feu d'un bûcher sacrificiel. Cette seconde version était soutenue par les concitoyens du général défunt, les Carthaginois (Καρχηδονίων), mais elle était diffusée par l'ensemble des Phéniciens (Φοίνικες), qui honoraient Hamilcar dans leurs villes et colonies[71].

La connaissance, sans doute indirecte, de renseignements d'origine carthaginoise ou phénicienne paraît probable ici. On a d'ailleurs soutenu que le récit sur la mort d'Hamilcar sacrifiant présentait une «couleur sémite»[72].

b. *Le Gélon d'Hérodote*

Gélon, tyran de Géla puis de Syracuse, joue un rôle central dans cette partie des *Histoires*.

Or, pour en revenir à l'examen des sources, on a retenu successivement : a) une évocation de sa carrière où coexistent des éléments qui lui sont hostiles et d'autres qui lui sont favorables; b) un compte rendu des pourparlers avec les ambassadeurs grecs qu'Hérodote a élaboré à partir de sources d'inspiration différente, mais en adoptant un point de vue «grec»; c) une présentation de la mission de Cadmos de Cos à Delphes de tendance anti-gélonienne; d) un rappel de la bataille d'Himère de tendance pro-gélonienne; e) une discussion de la mort du général carthaginois Hamilcar où sont confrontées deux sources.

Une telle séquence peut déconcerter. Pour en saisir la cohérence, on la reprendra dans sa continuité.

1° Thèse : Gélon l'inconstant. Les deux premières parties, sur la carrière de Gélon et sur la façon dont il reçoit la délégation grecque, sont étroitement unies : c'est parce que Gélon est un tyran aux moyens considérables que l'ambassade qui vient le trouver est traitée en détail. De même, Hérodote mentionne l'ambassadeur Syargos dès avant de dresser un portrait de Gélon; ceci confirme que cet exposé biographique est conçu comme explicatif de l'ambassade. Enfin, dans l'un et l'autre développements, l'historien laisse coexister des éléments inspirés par une propagande favorable à Gélon et d'autres qui en donnent une image négative.

---

[71] *Supra*, p. 205-206. AMELING 1993, p. 62, pense à deux sources d'information : l'une sur la mort d'Hamilcar, l'autre sur les sacrifices qui lui étaient offerts.

[72] AMELING 1993, p. 63; *cf.* GROTTANELLI 1983. Toutefois BONNET 1988, p. 173, «Nous ignorons la manière dont il (= Hérodote) a recueilli ses informations sur Hamilcar, mais celles-ci témoignent d'une conception de la religion plutôt grecque que punique».

Ensuite arrive l'anecdote sur Cadmos de Cos. Dans un premier temps, Hérodote précise la mission confiée à celui-ci : gagner la faveur des Perses au cas où ceux-ci seraient vainqueurs. Il fait précéder cette information d'une phrase qui synthétise les chapitres précédents : Gélon craint que les Grecs soient incapables de vaincre les barbares, mais il juge indigne d'être commandé par les Lacédémoniens (VII 163). On retrouve là la juxtaposition, constatée dans le début du passage, entre un trait favorable à Gélon (ses sympathies vont aux Grecs) et un autre qui lui est défavorable (il est trop orgueilleux pour se laisser commander). Mais la balance penche cette fois du côté de l'accusation : Gélon mène un double jeu. Vu le lien que cette information entretient avec ce qui a été dit avant[73], c'est l'ensemble du récit hérodotéen qui prend alors toute sa signification comme étant fondamentalement anti-gélonien.

Car ce qui est reproché à Gélon est d'être disposé à trahir la cause des Grecs. Une fois cette accusation formulée à propos de la mission de Cadmos, on en découvre rétrospectivement les indices dans les lignes sur la carrière du Syracusain ou dans le compte rendu des pourparlers. On se souvient ainsi qu'il était devenu tyran de Géla en dépouillant du pouvoir les fils d'Hippocratès dont il avait feint de prendre le parti (VII 155). Le prétexte qui cause l'échec des négociations prend aussi un sens nouveau : celles-ci ont buté sur la question du commandement. Or les discussions avec les Argiens, rapportées précédemment, avaient tourné court pour la même raison; mais, dans ce cas, la bonne foi des gens d'Argos avait été mise en doute, car certains prétendaient que ceux-ci, qui avaient conclu des accords secrets avec Xerxès, avaient demandé de participer au commandement parce qu'ils savaient que les Lacédémoniens refuseraient (VII 150). Celui qui a été attentif au texte d'Hérodote s'en souvient, quand il entend les revendications de Gélon; se rappelant que soulever le problème du commandement était un moyen de ne pas faire aboutir les négociations avec les Spartiates, il peut se dire que Gélon, en posant une telle condition, agissait comme s'il cherchait l'échec de l'ambassade. En somme, la découverte de la mission de Cadmos éclaire ce qui a précédé sous un jour davantage hostile à Gélon et met en avant sa propension à trahir.

L'évocation de la personnalité de Cadmos[74], qui vient alors, confirme cette impression. Tout d'abord, il est dit que celui-ci, qui avait reçu de son père la tyrannie, avait spontanément remis l'autorité au peuple, animé par un sentiment de justice (VII 164). Ceci pose d'emblée Cadmos, qui a

---

[73] BICHLER 1985, p. 64.
[74] Sur Cadmos, CIACERI 1911; LURAGHI 1994, p. 134-136.

renoncé à une tyrannie qui lui revenait de droit, en antithèse avec Gélon dont le père n'était pas tyran, mais qui avait tout entrepris pour le devenir. La comparaison pourrait ne pas s'arrêter là : lors de la mission qui lui est confiée, Cadmos se distingue par sa fidélité, puisqu'il s'abstient de s'emparer des sommes d'argent que lui a confiées Gélon (VII 164). À nouveau, il agit de manière opposée à Gélon qui dépouilla du pouvoir les fils d'Hippocratès (VII 155). Autrement dit, les lignes sur Cadmos accentuent, par contraste, les aspects les plus négatifs de la personnalité de Gélon.

Que la description de Cadmos renvoie de la sorte au portrait de Gélon consacre l'unité de l'excursus sur le Syracusain, dans un sens hostile à celui-ci[75], dont l'image défavorable se dessine en trois temps : a) un exposé de son ascension apprend qu'il n'hésitait pas à trahir; b) un compte rendu des pourparlers le montre arrogant et posant, peut-être en connaissance de cause, une condition inacceptable pour les Spartiates; c) un récit sur la mission confiée à Cadmos révèle qu'il menait un double jeu, manifestant une disposition à la perfidie que souligne le comportement de Cadmos qui se conduit en modèle de fidélité.

2° Antithèse : Gélon le sauveur. La bataille d'Himère est présentée comme la raison qu'on invoquait en Sicile pour expliquer que Gélon n'avait pu s'associer à l'effort de guerre contre les Perses (VII 165). Elle est donc rapportée pour sa fonction apologétique, et non par exemple pour ses aspects militaires; son déroulement, notamment, n'est pas envisagé. Trois aspects sont retenus.

– L'identité des ennemis. S'il est dit que l'origine du conflit réside dans des querelles entre cités grecques, la participation de barbares est signalée à travers l'énumération des peuples qui composent l'armée rassemblée par Térillos d'Himère ainsi que par la précision de la nationalité d'Hamilcar. Ceci ne justifie pas seulement que Gélon n'aide pas les autres Grecs parce qu'il a affaire à une forte opposition, mais aussi le rapproche de ceux qui, en Orient, combattent d'autres barbares, les Perses. Sept peuples sont cités : les Phéniciens, les Libyens, les Ligures, les Ibères, les Élisykes, les Sardes et les Corses. Leur participation a surtout été discutée du point de vue historique[76], mais, d'un point de vue symbolique, il faut admettre que c'est tout l'Occident qui est représenté : l'Afrique, la péninsule Ibérique, la Gaule, les deux îles de Corse et de

[75] GAUTHIER 1966, p. 24; VATTUONE 1983-1984, p. 211; ZAHRNT 1993, p. 374; VIVIERS 1995, p. 259.

[76] Discussion chez AMELING 1993, p. 23-24 + n. 38-39.

Sardaigne. De même, Xerxès amenait contre la Grèce tout l'Orient [77].

– L'ampleur du danger. Le nombre de soldats prêtés à Hamilcar, 300 000 hommes, n'est pas seulement incroyablement élevé, il est semblable à celui de l'armée de Mardonios à Platées (IX 32)[78]. À nouveau, le combat de Gélon est rapproché des guerres médiques et, en même temps, le tyran sicilien est, face à un tel danger, excusé de ne pas avoir accédé à la demande des Grecs. Une précision sur la mission de Cadmos va dans le même sens : si Gélon avait envoyé une forte somme d'argent à Delphes – ce qui constituait un argument de ceux qui l'accusaient de double jeu (VII 163) –, c'est précisément en raison de la gravité du péril, qui le mettait dans l'impossibilité de secourir les Grecs (VII 165).

– La date de la bataille. Hérodote mentionne, en le mettant sur le compte d'autrui (Πρὸς δὲ καὶ τάδε λέγουσι), un synchronisme entre la victoire de Gélon et de Théron à Himère et celle de Salamine. Dans une perspective apologétique, le fait que les deux batailles ont eu lieu le même jour indique aussi combien il était matériellement impossible pour Gélon d'être sur les deux fronts.

En somme, cette version «sicilienne» opère à deux niveaux : d'une part, elle rapproche la bataille d'Himère des guerres médiques et, dans cette mesure, elle relève d'une propagande qu'on perçoit également dans l'ode de Pindare[79]; d'autre part, elle revêt une dimension apologétique, dans le contexte d'une polémique portant sur le fait que Gélon n'a pas aidé les autres Grecs.

Par ailleurs, cette version ne s'oppose pas seulement à l'interprétation donnée précédemment de la mission de Cadmos, elle est incompatible aussi avec les propos prêtés à Gélon : ce dernier aurait-il accepté, même sous la condition d'exercer le commandement, d'envoyer son armée en Grèce s'il avait été aussi gravement menacé en Sicile ?

En fait, l'échec de l'ambassade à Gélon s'inscrit dans une série : les quatre ambassades qu'envoient les Grecs (à Argos, à Syracuse, à Corcyre, en Crète) connaissent le même sort[80]. Leur évocation dans les *Histoires*

---

[77] AMELING 1993, p. 24-25, 34, qui ajoute que le nombre «7», quand il s'agit d'énumérer des ennemis différents, est stéréotypé; aussi LURAGHI 1994, p. 304, n. 132.

[78] HOW & WELLS 1912a, p. 200; AMELING 1993, p. 22 + n. 30.

[79] Ainsi VATTUONE 1983-1984, p. 205, «la versione siceliota in Erodoto ... è comprensibile soltanto a partire dell'encomio pindarico di Ierone per la vittoria di Cuma sugli Etruschi»; AMELING 1993, p. 25, «Die bei Herodot berichtete Version verstärkt durch den Vergleich Himeras mit den Perserkriegen eine Tendenz, die bereits in der Inschrift Gelons und dann verstärkt bei Pindar anklang».

[80] De même, les trois espions envoyés à Sardes, qui furent découverts, ne furent pas réellement plus heureux, quand bien même Xerxès leur laissa voir son camp et les renvoya en Grèce pour qu'ils témoignent de sa puissance (VII 146-147).

présente d'ailleurs des similitudes. Par exemple, dans le cas d'Argos (VII 148-152), il semble que les pourparlers aient officiellement buté sur une question de commandement[81] même si, sur les raisons profondes de cet échec, il existait deux interprétations, l'une plus favorable aux Argiens, qu'eux-mêmes rapportaient, l'autre plus critique, qui était colportée par les autres Grecs et qui faisait état de contacts avec Xerxès. De manière comparable, au sujet des Corcyréens (VII 168), il y avait deux versions, l'une qu'ils avançaient et qui soulignait leur bonne volonté, l'autre qui leur prêtait l'arrière-pensée de se rendre agréables à Xerxès[82]. Seul le refus des Crétois (VII 169-171) ne donne lieu à aucune version hostile. Mais le passage n'en offre pas moins des similitudes avec les autres: comme les Argiens, ils justifient leur neutralité par un oracle de la Pythie[83]; comme Gélon, qui reproche aux Grecs de ne pas l'avoir assisté lorsqu'il voulait venger la mort de Dorieus, ils rappellent qu'on ne les a pas aidés à venger Minos[84]; enfin, comme tous les autres, ils manifestent un moment leur intention d'apporter leur aide, mais ne le font finalement pas. De toute façon, même si on fait abstraction des Crétois, Hérodote reproduit trois fois le même schéma : une ambassade grecque n'obtient pas le soutien attendu de gens qui s'abritent derrière d'honorables prétextes mais qu'on soupçonne de double jeu[85].

On a déjà été confronté à la reproduction de tels modèles. À propos d'Alalia, on a vu qu'Hérodote offre divers exemples d'une «non-installation phocéenne», traduisant à travers un schéma narratif récurrent les tribulations des réfugiés de Phocée. De même, ici, à travers trois refus qui se ressemblent, il souligne l'isolement des Grecs continentaux et le péril où ils se trouvent en faisant écho aux désistements successifs d'alliés potentiels. Cette solitude confère en définitive plus d'éclat à leur victoire, puisqu'ils défont les Perses en ne comptant que sur eux-mêmes[86]. Mais le thème choisi par Hérodote place aussi au centre du débat la question de la solidarité entre Grecs, qui est particulièrement sensible dans le contexte de la seconde guerre médique[87]. On pourrait y ajouter, mais à titre d'hypothèse, une pointe contre Sparte. On se demandera en effet si les excuses avancées par ceux qui refusent leur aide ne constituent pas une allusion au

---

81 Sur cette analogie, GAUTHIER 1966, p. 18; BICHLER 1985, p. 64; MAFODDA 1992, p. 255-256; AMELING 1993, p. 21.

82 BICHLER 1985, p. 64, juge le passage peu crédible; il y voit aussi (p. 72, n. 21) quelque analogie avec la mission confiée par Gélon à Cadmos.

83 VIVIERS 1995, p. 258, 266.

84 RIZZO 1967, p. 126; aussi MAFODDA 1992, p. 268.

85 GAUTHIER 1966, p. 16; MAFODDA 1992, p. 253-255; aussi BICHLER 1985, p. 62.

86 GAUTHIER 1966, p. 15-16; aussi TRONSON 1991, p. 99.

87 TRONSON 1991, p. 93; VIVIERS 1995, p. 257.

comportement des Spartiates avant Marathon[88] : ceux-ci acceptèrent d'aider les Athéniens, mais précisèrent que, pour des motifs religieux, ils ne partiraient pas le neuvième jour du mois, tant que la lune ne serait pas pleine (VI 106), de sorte qu'ils arrivèrent sur le champ de bataille après la victoire (VI 120)[89].

Par ailleurs, ce schéma choisi par Hérodote (au-delà de toute considération sur ses intentions) suppose que soient signalées deux versions, l'une qui fasse écho aux raisons alléguées par les peuples qui n'apportent pas leur soutien, l'autre qui se réfère aux motifs, moins honorables qu'on leur a prêtés. Son application à l'ambassade de Gélon explique qu'à côté d'une première partie qui, du résumé de la carrière du Syracusain à la mission de Cadmos, tient lieu d'accusation, Hérodote produise une seconde version qui répercute les arguments de la défense. Mais, si Hérodote présente les deux points de vue, cela n'a rien à voir, du moins dans ce cas, avec un souci d'impartialité; au contraire, cela se justifie par la nécessité de reproduire un schéma qui rehausse les mérites des Grecs en insistant sur leur isolement et donc qui n'est pas impartial.

Ceci apparaît mieux si on examine comment la version «sicilienne» est relatée. Certes, Hérodote la répète sans la discréditer explicitement[90]. Quelques indices suggèrent toutefois qu'il prend des distances à son égard.

– L'argument relatif à la bataille d'Himère est produit après qu'a été signalée la défaite de Xerxès (VII 164). Il donne dès lors l'impression d'être une excuse forgée après coup. Le trait aurait gagné en pertinence à être inséré dans les discours de Gélon aux ambassadeurs grecs, avant la défaite des Perses[91]. Il est révélateur qu'Hérodote ne l'ait pas fait figurer alors, laissant le débat tourner autour de la question du commandement, ce qui non seulement rend Gélon peu sympathique, mais peut apparaître (surtout si on se rappelle de ce qui a été dit au sujet des Argiens) comme un mauvais prétexte. On a voulu tirer de l'exposition du débat chez Hérodote une indication chronologique : si Gélon n'a pas parlé d'Himère au moment de l'ambassade, c'est parce qu'à ce moment là il ignorait

---

[88] Cette hypothèse est à première vue peu compatible avec celle de GAUTHIER 1966, p. 17-18, qui estime que la source d'Hérodote est ici spartiate. Pour sa part, TRONSON 1991, p. 93, souligne que, de manière générale, Hérodote est, pour le récit de la seconde guerre médique, influencé par les sources athéniennes de son époque qui tendent à minimiser le rôle de Sparte.

[89] En d'autres circonstances encore les Spartiates semblent avoir tergiversé pour ne pas avoir à intervenir : ainsi deux tentatives d'aide à Crésus, pour des raisons diverses, ne se firent pas (I 69; 82-83); BICHLER 1985, p. 65-67.

[90] GAUTHIER 1966, p. 23, «il ne condamne ni la version spartiate ni la version syracusaine». Du reste, antérieurement, à propos des Argiens, Hérodote avait, après avoir produit la version qui leur était la plus défavorable, précisé : «Pour moi, je dois bien rapporter ce qu'on a rapporté, mais je ne dois pas y croire aveuglément (et que cette remarque vaille pour tout le récit)» (VII 152).

[91] GAUTHIER 1966, p. 16-17; ZAHRNT 1993, p. 372.

encore qu'il devrait se battre pour Himère[92]. Cela n'est certes pas impossible, mais le sentiment demeure qu'Hérodote a distribué ses informations de façon à placer les meilleures raisons de Gélon là où elles avaient le moins de poids[93].

– La version défavorable à Gélon est relatée de manière élaborée sur le plan littéraire. Non seulement, Hérodote crée une série de discours, mais aussi il encadre le compte rendu des pourparlers de deux passages à contenu biographique qui se répondent (sur Gélon et sur Cadmos). En regard, la version sicilienne, présentée comme une apologie et limitée à l'argument d'Himère, occupe peu de place et a un moindre impact.

– Lorsqu'il fait écho au synchronisme Himère - Salamine, Hérodote répète qu'il s'agit d'une opinion colportée par autrui (VII 166) et il ne le commente pas[94], une brièveté qui contraste avec le soin qu'il apporte, dans le livre IX, à établir un autre synchronisme, qu'il prend celui-là à son compte, entre Platées et Mycale (IX 100-101)[95]. Ensuite, outre Gélon, il mentionne Théron comme vainqueur d'Himère, une façon de dire que le tyran de Syracuse ne supportait pas seul le poids de la guerre. Enfin, son parallélisme n'est pas parfait : d'une part, il cite Gélon et Théron vainqueurs en Sicile du Carthaginois Hamilcar, de l'autre, les Grecs vainqueurs du Perse à Salamine (VII 166), c'est-à-dire d'un côté des hommes, de l'autre des peuples. Ceci pourrait être un signe que, tout en rapportant le synchronisme, il estime que les victoires ne sont pas pleinement comparables.

– Enfin, un dernier élément (détaillé ci-dessous) suggère le peu de crédit à accorder à la version sicilienne : l'évocation du sort d'Hamilcar après la bataille.

3° Synthèse : Gélon l'absent. C'est avec la relation de la mort d'Hamilcar – un développement aussi long que celui qui est consacré à la bataille proprement dite – que finit le compte rendu de l'ambassade à Syracuse. Hérodote procure deux versions. La première est sans doute de provenance syracusaine : Hamilcar disparut pendant la bataille, et on ne le retrouva jamais, ni vivant, ni mort, alors même que Gélon aurait fait procéder à sa

---

92 Par exemple, HACKFORTH 1926, p. 377-378.

93 GAUTHIER 1966, p. 25, doute même que l'argument relatif à Himère ait pu être considéré comme valable : «Il ne venait pas à l'esprit d'un Grec de mettre ces combats (= ceux des Grecs de Sicile, dont Himère) sur le même plan que les victoires des guerres Médiques. On comprendrait mieux ainsi que la victoire d'Himère n'ait pas *vraiment excusé* Gélon de la seule faute grave aux yeux des Grecs : il n'était pas présent à Salamine».

94 BRAVO 1993, p. 78, «Riferisce questa tradizione, però, solo *en passant*, e senza pronunciarsi sulla sua credibilità».

95 GAUTHIER 1966, p. 6-8; ZAHRNT 1993, p. 371, n. 57. Pour un autre parallélisme, entre les batailles d'Artémision et des Thermopyles, VIII 15.

recherche. La seconde vient de Carthage : Hamilcar, resté dans le camp pendant la bataille, y sacrifiait, brûlant des corps entiers sur de vastes bûchers, et lorsqu'il vit les siens en déroute, il se jeta dans le feu.

On peut s'étonner de cet intérêt pour le général vaincu, qui vient alors qu'on aurait peut-être attendu des détails sur la bataille ou sur l'attitude de Gélon après celle-ci[96]. Comment un tel passage s'inscrit-il dans la continuité de ceux qui l'ont précédé ?

M. Zahrnt pense simplement qu'Hérodote était fasciné par la mort d'Hamilcar[97]. Mais on se souvient aussi que ce dernier était syracusain par sa mère et carthaginois par son père : l'écho à deux points de vue sur sa mort, l'un syracusain (après la bataille, Gélon le fait chercher en vain), l'autre carthaginois (il se serait immolé) correspondrait à cette double origine.

Un autre motif a pu intervenir. En effet, ce passage sur Hamilcar est constitué par la juxtaposition de deux versions. Or il en va de même pour l'ambassade à Gélon : à une première partie défavorable au Syracusain (refus justifié par une question de commandement, mission de Cadmos) suivait une défense de celui-ci mise sur le compte des Siciliens. En d'autres termes, la discussion sur les circonstances de la mort du général carthaginois reproduit, à propos d'une question secondaire, une différence entre deux sources semblable à celle qui apparaît à propos de l'attitude de Gélon.

La première version, la disparition pure et simple, est introduite par πυνθάνομαι. Il semble bien, toutefois, que son origine soit syracusaine : non seulement une tentative de recherche d'Hamilcar par Gélon est mentionnée, mais aussi cette disparition du général vaincu rappelle la bataille de Platées après laquelle on ne put déterminer ce qui était advenu du cadavre de Mardonios (IX 84)[98]. Or une analogie avec Platées, concernant le nombre d'ennemis à affronter, a déjà été discernée dans la version «sicilienne» de la bataille d'Himère qui cherche à disculper Gélon. Donc la disparition d'Hamilcar pouvait être exploitée par la propagande gélonienne pour souligner la similitude entre les combats de Syracuse et les guerres médiques. Ceci expliquerait que les Syracusains se contentent de cette explication[99].

Mais tel n'est pas le cas d'Hérodote, qui juge vraisemblable l'histoire

---

96 ZAHRNT 1993, p. 375; aussi MACAN 1908, p. 236.

97 ZAHRNT 1993, p. 375.

98 AMELING 1993, p. 23.

99 Pour FEHLING 1989, p. 16 (repris par BICHLER 1985, p. 71-72, n. 20), il est improbable que les Siciliens se soient jamais embarrassés de donner une justification à la disparition de leur ennemi; il se fonde sur cet argument pour rejeter l'ensemble du passage comme étant une invention hérodotéenne.

de provenance carthaginoise à laquelle il fait écho (οἰκότι χρεωμένων). De la sorte est reproduit le mode d'exposé de la matière qu'on trouve au sujet de l'ambassade : une version sicilienne qui ne va pas au-delà de ce qui arrange Gélon, ce qui oblige l'historien à approfondir la question. Si on considère le récit selon ce point de vue, la nécessité de compléter la version sicilienne dans le cas de la mort d'Hamilcar confirme rétrospectivement la nécessité de la compléter dans le cas de l'ambassade.

Enfin, si on se souvient des deux autres passages hérodotéens qui ont été discutés, sur Alalia et sur Dorieus, on constate que l'un et l'autre s'achèvent sur une victoire «religieuse» qui vient en contrepoint d'une victoire militaire : dans le premier cas, le dernier mot revient à Delphes dans la mesure où les Agylléens, après avoir contraint les Phocéens à quitter la Corse, se retrouvent à devoir consulter l'oracle (I 167); dans le second, les Ségestains honorent un compagnon de Dorieus, le Crotoniate Philippe (V 47). Or ici, le «vainqueur religieux», c'est Hamilcar, puisque, précise Hérodote, les Phéniciens lui offrent des sacrifices et lui ont érigé des monuments dans leurs colonies, y compris Carthage (VII 167)[100].

3. *IV^e s.*

a. *Éphore*, FGH *70* F *186* = Scholie *Pindare*, Pythiques *I 146*b

Le témoignage d'Éphore est connu par les scholies à la *I^ère Pythique* de Pindare, ode évoquée ci-dessus. Le vers qui est commenté, Ἑλλάδ' ἐξέλκων βαρείας δουλίας, concerne chez le poète la bataille de Cumes. C'est pourtant d'Himère dont parle le scholiaste :

> ἔνιοι μὲν Ἑλλάδα τὴν Σικελίαν ἤκουσαν, τινὲς δὲ Ἑλλάδα τὴν Ἀττικήν. εἰκὸς δὲ ταῖς Ἐφόρου ἱστορίαις ἐντυχόντα τὸν Πίνδαρον ἐξηκολουθηκέναι αὐτὸν αὐτῶι. ἱστορεῖ γὰρ Ἔφορος τοιοῦτον, ὅτι παρασκευαζομένου Ξέρξου τὸν ἐπὶ τῆι Ἑλλάδι στόλον, πρέσβεις παραγενέσθαι πρὸς Γέλωνα τὸν τύραννον ἱκετεύοντας εἰς τὸν τῶν Ἑλλήνων σύλλογον ἐλθεῖν· ἐκ δὲ Περσῶν καὶ Φοινίκων πρέσβεις πρὸς Καρχηδονίους προστάσσοντας ὡς πλεῖστον δέοι στόλον εἰς Σικελίαν βαδίζειν ‹καὶ› καταστρεψαμένους τοὺς τὰ τῶν Ἑλλήνων φρονοῦντας πλεῖν ἐπὶ Πελοπόννησον. ἀμφοτέρων δὲ τὸν λόγον δεξαμένων καὶ τοῦ μὲν Ἱέρωνος συμμαχῆσαι τοῖς Ἕλλησι προθυμουμένου, τῶν δὲ Καρχηδονίων ἑτοίμων ὄντων συμπρᾶξαι τῶι Ξέρξηι, Γέλωνα διακοσίας εὐτρεπίσαντα ναῦς καὶ δισχιλίους ἱππεῖς καὶ πεζοὺς μυρίους κατακοῦσαι στόλον Καρχηδονίων καταπλεῖν ἐπὶ Σικελίαν, καὶ διαμαχησάμενον μὴ μόνον τοὺς Σικελιώτας ἐλευθερῶσαι, ἀλλὰ καὶ σύμπασαν τὴν Ἑλλάδα. εἰκὸς οὖν ταύτηι τῆι ἱστορίαι ἐντετυχηκέναι τὸν Πίνδαρον (ÉPHORE, *FGH* 70 *F* 186).

---

[100] Les cultes rendus à Philippe, fils de Boutakidès, et à Hamilcar sont mentionnés dans une même phrase par ATHENAGORAS, *Supplicatio pro Christianis* 14, Ἰλιεῖς... Ἕκτορα φέρουσι... Σικελοὶ Φίλιππον τὸν Βουτακίδου ... Ἀμίλκαν Καρχηδόνιοι.

Certains entendaient par Grèce la Sicile, d'autres (entendaient) par Grèce l'Attique. Il est vraisemblable que, pour ce qui concerne les histoires d'Éphore, celui-ci, ayant lu Pindare, l'ait suivi. En effet, Éphore écrit cela même : alors que Xerxès préparait son expédition en Grèce, des ambassadeurs arrivèrent auprès du tyran Gélon, le priant de venir à une réunion chez les Grecs. De chez les Perses et les Phéniciens des ambassadeurs prescrivirent aux Carthaginois d'envoyer une flotte considérable vers la Sicile et d'empêcher ceux qui avaient à cœur le sort des Grecs de naviguer vers le Péloponnèse. Les uns et les autres tinrent compte de ce qu'on leur disait : Hiéron d'une part mit beaucoup de bonne volonté à combattre aux côtés des Grecs, tandis que les Carthaginois étaient disposés à agir de concert avec Xerxès. Gélon obéit en préparant deux cents navires de guerre, deux mille cavaliers et des milliers de soldats de pied et comme l'armée carthaginoise avait débarqué en Sicile, en la combattant énergiquement, non seulement il libéra les Siciliens, mais aussi toute la Grèce. Il est vraisemblable donc qu'il ait trouvé cette histoire chez Pindare».

Cette scholie *b* doit être étudiée à la lumière de la scholie *a*, qui ne mentionne pas Éphore, mais présente avec la précédente de grandes ressemblances; il s'agirait de deux rédactions indépendantes d'une même matière, dérivant d'une scholie perdue[101] :

ἔνιοι μὲν Ἑλλάδα τὴν ἐν Σικελίᾳ ἤκουσαν, ἔνιοι δὲ Ἑλλάδα τὴν Ἀττικήν. ἱστορεῖται γάρ τι τοιοῦτον, ὅτι Ξέρξου μέλλοντος στρατεύειν ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα πρέσβεις ἦλθον πρὸς Καρχηδονίους κελεύοντες πλεῖν ἐπὶ Σικελίαν καὶ τοὺς τὰ τῶν Ἑλλήνων φρονοῦντας καταστρέφεσθαι, καὶ οὕτως ὁρμᾶν ἐπὶ τὴν Πελοπόννησον. οἱ μὲν οὖν Καρχηδόνιοι ὑπήκουσαν. κατὰ δὲ τὸν αὐτὸν χρόνον πρὸς Ἱέρωνα πρέσβεις ἦλθον παρ' Ἀθηναίων ἀξιοῦντες συμμαχεῖν τοῖς Ἕλλησιν· οἷς ὑπήκουσαν οἱ περὶ τὸν Γέλωνα, καὶ κατασκευασάμενοι διακοσίας ναῦς καὶ δισχιλίους ἱππέας καὶ μυρίους πεζοὺς τὸν τῶν Καρχηδονίων στόλον κατεναυμάχησαν κατὰ τῆς Σικελίας ὁρμῶντα, ὥστε καὶ τοὺς Σικελιώτας καὶ τοὺς ἄλλους Ἕλληνας ἐλευθερῶσαι (éd. DRACHMANN 1910).

Certains entendaient par Grèce celle de Sicile, d'autres (entendaient) par Grèce l'Attique. En effet, on écrit cela même : alors que Xerxès s'apprêtait à faire son expédition contre la Grèce, des ambassadeurs vinrent chez les Carthaginois ordonnant de naviguer vers la Sicile et d'empêcher ceux qui avaient à cœur le sort des Grecs de gagner le Péloponnèse; les Carthaginois leur obéirent donc. Vers la même époque, des ambassadeurs vinrent auprès de Hiéron, en provenance d'Athènes, demandant qu'il s'allie aux Grecs; c'est à ceux-ci que ceux qui entouraient Gélon obéirent et ils préparèrent deux cents navires de guerre, deux mille cavaliers et des milliers de soldats de pied. Ils vainquirent la flotte carthaginoise qui gagnait la Sicile dans un combat en mer de sorte qu'ils libérèrent la Sicile et les autres Grecs.

---

[101] BRAVO 1993, p. 441.

Tel est donc le fragment d'Éphore qui est connu grâce aux scholies à Pindare, ce qui n'est un gage ni de fidélité à l'original, ni de véracité[102]. B. Bravo doute même que l'auteur de la scholie originelle ait lui-même lu Éphore[103].

Éphore de Kymé[104] est l'auteur d'une histoire en 29 livres, qui concernait tous les peuples helléniques et qui allait du Retour des Héraclides au siège de Périnthe en 341. Il semble avoir écrit entre 360 et 338. On le présente comme un élève d'Isocrate[105], une opinion qui repose pour l'essentiel sur des caractéristiques stylistiques et littéraires, mais qui n'implique pas qu'ait existé une relation personnelle entre les deux hommes[106].

Pour ce qui regarde Himère, «une véritable 'révolution' se produit à partir d'Éphore»[107]. Ce dernier suppose en effet une action concertée entre les Perses et les adversaires de Gélon. Ainsi son récit, bien qu'il n'y soit pas question d'un synchronisme[108], lie étroitement, par le contexte dans lequel elles sont censées avoir eu lieu, la bataille d'Himère et celles des guerres médiques. Selon cette vue aussi, les Carthaginois deviennent les seuls adversaires des Syracusains, une mise en avant qui s'explique parfaitement à l'époque d'Éphore, où Carthage était un protagoniste des luttes en Sicile[109].

Sans discuter ici le fond de cette version, on suivra P. Gauthier qui a souhaité porter le débat sur le plan de l'historiographie, entendue d'abord par lui en termes de *Quellenforschung*. Sur la base d'études antérieures, il pense que la source d'Éphore était Hérodote[110], une opinion qu'on nuancera en signalant l'hypothèse de M. Zahrnt selon laquelle Éphore aurait aussi consulté Philistos, ami, collaborateur et historiographe de Denys Ier de Syracuse[111].

---

[102] BRAVO 1993, p. 444-446; ZAHRNT 1993, p. 377.

[103] BRAVO 1993, p. 447.

[104] Sur Éphore et sur la composition de son œuvre, CAVAIGNAC 1932; BARBER 1935; CARRATA 1947-1949; SCHEPENS 1977; VANNICELLI 1987. Sur sa vie, MEIßNER 1992, p. 94-96, 419. Sur Éphore et les Phéniciens, SCHEPENS 1987. Sur Éphore et la péninsule Ibérique, ALONSO-NÚÑEZ 1995a.

[105] Ainsi PAVAN 1987, p. 20-21; WIEDEMANN 1990, p. 291; CASEVITZ 1991, p. 2; SIRINELLI 1993, p. 109; aussi AMBAGLIO 1995, p. 144.

[106] MEIßNER 1992, p. 94-96; dans ce sens, SACKS 1990, p. 25-26.

[107] GAUTHIER 1966, p. 25.

[108] BRAVO 1993, p. 450.

[109] GAUTHIER 1960, p. 272.

[110] GAUTHIER 1966, p. 26-27; renvoi à JACOBY 1926, p. 88; CAVAIGNAC 1932; MOMIGLIANO 1935. Sur la connaissance d'Hérodote par Éphore, aussi MERANTE 1972-1973, p. 88; AMELING 1993, p. 27; ZAHRNT 1993, p. 377, 380.

[111] ZAHRNT 1993, p. 380-381. Sur Philistos et la propagande de Denys, SORDI 1990; aussi VATTUONE 1983-1984, p. 211; ANELLO 1988-1989, p. 331 (notamment sur l'influence que

De toute façon, Éphore partage avec Hérodote l'idée d'une ambassade à Gélon[112] ainsi que l'indiquent les données précises de son récit, jusqu'aux chiffres des contingents militaires[113], et les éléments hérodotéens auxquels il est donné le plus grand écho sont ceux qui figurent dans la version qui, dans les *Histoires*, est rapportée comme étant celle des Siciliens.

Si le texte qui en ressort est profondément modifié, c'est essentiellement dû au fait que l'auteur (peut-être sous l'influence d'une autre source) «interprète la tradition du V^e^ siècle»[114] : ce qu'il faut entendre par là, n'est pas, comme le suggère la scholie *b* de Pindare, qu'Éphore a lu la *Ière Pythique*[115], mais plutôt qu'il amplifie la version «sicilienne» reproduite par Hérodote, dans laquelle est perceptible une façon de présenter les faits qu'on trouve aussi chez Pindare.

On tiendra aussi compte de l'époque à laquelle vivait Éphore. Ainsi, pour P. Gauthier, il s'agit d'expliquer pourquoi, «au IV^e^ siècle, une telle 'lecture' de Pindare et d'Hérodote était possible, voire naturelle»[116]. Selon lui, Éphore, écrivant vers 360-350, avait été formé à la rhétorique d'Isocrate[117]. Les exploits des guerres médiques étaient alors définitivement entrés dans la légende. Le Perse n'était plus l'ennemi commun puisque les cités grecques, dont Sparte, recherchaient même son alliance. Isocrate faisait partie de ceux qui s'en indignaient et, en évoquant les guerres médiques, il rencontrait l'occasion d'exalter un âge d'or durant lequel Sparte et Athènes au lieu de pactiser avec l'ennemi s'unissaient contre lui[118]. Ceci disposait incontestablement Éphore à retenir que les cités grecques avaient fait bloc[119]. Ce panhellénisme explique qu'il ait de façon générale surestimé la menace que représentaient les Phéniciens et les Carthaginois[120]. Parallèlement, il passe sous silence les querelles entre villes grecques dont parle Hérodote et qui sont liées au nom de Térillos

---

cette propagande exerça sur Isocrate et Éphore); RONCONI 1996, p. 67. Par ailleurs, Antiochos a été supposé comme intermédiaire entre Hérodote et Éphore (LO CASCIO 1973-1974, p. 233-234), mais il est douteux qu'Éphore l'ait connu (ZAHRNT 1993, p. 379-380); toutefois, pour la connaissance d'Antiochos par Éphore, MOSCATI CASTELNUOVO 1983.

112 ZAHRNT 1993, p. 378.

113 JACOBY 1926, p. 88.

114 GAUTHIER 1966, p. 27.

115 Affirmation rejetée par BRAVO 1993, p. 444.

116 GAUTHIER 1966, p. 27-28; repris par GARLAN 1970, p. 631.

117 Ceci a été remis en cause par MEIßNER 1992, p. 96, 146, 550 (lequel ne nie toutefois pas une influence indirecte d'Isocrate sur cet historien).

118 ISOCR., *Pan.* 87; *Sur la paix* 85. Sur les opinions d'Isocrate, MOMIGLIANO 1933.

119 GAUTHIER 1966, p. 28; AMELING 1993, p. 27; ZAHRNT 1993, p. 379 (avec davantage de réserve quant à l'influence d'Isocrate).

120 SCHEPENS 1987, spéc. p. 328.

d'Himère[121].

Du reste, depuis la fin du Ve s., les Siciliens et les Carthaginois étaient en conflit. Il est difficile de dire si les Grecs de Grèce y furent sensibles[122]. En tout cas, leurs relations avec les habitants de Sicile étaient relativement fréquentes; Gélon pouvait bien apparaître à un historien du début du IVe s. comme un défenseur de l'«hellénisme» et la gravité de la lutte d'alors aurait contribué à exagérer les événements de 480[123]. Dans ce contexte, la Sicile et Denys jouissaient d'une estime particulière; on songe à la lettre qu'Isocrate composa et dans laquelle le Syracusain était paré de toutes les vertus, tandis que son «hellénisme» était loué à travers les succès remportés contre Carthage[124].

Un autre facteur, à envisager avec prudence, a été suggéré par Y. Garlan : Éphore, en parlant de l'union entre les Perses et les Carthaginois, aurait voulu construire un modèle pour une supposée alliance entre les Perses et Syracuse afin d'intervenir dans les affaires politiques grecques entre 390 et 370[125].

Enfin, on ne négligera pas le projet historiographique d'Éphore qui passe pour un initiateur de l'histoire universelle[126] et qui aurait trouvé dans le rapprochement entre les batailles de Sicile et de Grèce une dimension «internationale» qui était de nature à lui plaire[127].

b. *Aristote,* Poétique *23, 1459a*

Aristote traite de l'unité de l'action dans l'épopée, qu'il oppose aux récits historiques. Dans ceux-ci, il ne faut pas faire voir une seule action, mais un seul temps, dans la mesure où sont rapprochés des événements qui ont eu lieu vers la même époque, mais sans nécessairement entretenir de rapport. Il fait alors écho à Himère :

> Ὥσπερ γὰρ κατὰ τοὺς αὐτοὺς χρόνους ἥ τ' ἐν Σαλαμῖνι ἐγένετο ναυμαχία καὶ ἡ ἐν Σικελίᾳ Καρχηδονίων μάχη, οὐδὲν πρὸς τὸ αὐτὸ συντείνουσαι τέλος (ARSTT., *Poet.* 23, 1459a) (éd. HARDY 1961).

C'est ainsi que vers le même temps se produisirent le combat naval à

---

121 AMELING 1993, p. 30.

122 *Cf.* AR., *Ploutos* 550; XEN., *Hell.* I 1, 37; 5, 21; II 2, 24; 3, 5 (pour BELOCH 1916, p. 254-255, ces passages sont des interpolations).

123 GAUTHIER 1966, p. 28-29.

124 ISOCR., *Archid.* 44-45; *Lettre à Denys* I 8; GAUTHIER 1966, p. 29-30. Aussi AMELING 1993, p. 27, n. 57. Pour ZAHRNT 1993, p. 381-382 (aussi ANELLO 1988-1989, p. 331), la bonne disposition envers Denys chez Éphore ne s'expliquerait pas par l'influence d'Isocrate, mais par l'utilisation de Philistos.

125 GARLAN 1970. *Contra,* ZAHRNT 1993, p. 379.

126 Le mot «initiateur» est repris à SIRINELLI 1993, p. 377. Aussi SCHEPENS 1987, p. 315; SACKS 1990, p. 12; CASEVITZ 1991, p. 2; ALONSO-NÚÑEZ 1995a, p. 197.

127 MEISTER 1970, p. 611; ZAHRNT 1993, p. 378-379.

Salamine et le conflit avec les Carthaginois en Sicile, sans aucunement tendre à la même fin.

On a vu ici une réplique adressée par Aristote à une reconstruction telle que celle d'Éphore selon qui Salamine et Himère participaient à une même lutte des Grecs contre les barbares[128].

Dans ce cas, le texte d'Aristote, à qui on suppose parfois une bonne connaissance de l'histoire carthaginoise[129], liée au fait qu'il avait écrit sur la constitution de Carthage[130], montrerait que tous n'étaient pas disposés à admettre que le combat contre Hamilcar suffisait à justifier le refus adressé par Gélon aux Lacédémoniens et aux Athéniens. Dans ce sens irait aussi le silence de Thucydide qui, ni quand il évoque les guerres médiques, ni lorsqu'il parle de la Sicile, ne cite les victoires siciliennes de 480[131].

c. *Démosthène,* Contre Leptine *161*

Dans le *Contre Leptine*, rédigé en 355, Démosthène fait une allusion aux Syracusains :

> Ἀλλὰ χρή γ' ἀνθρώπους ὄντας τοιαῦτα καὶ λέγειν καὶ νομοθετεῖν οἷς μηδεὶς ἂν νεμεσήσαι, καὶ τἀγαθὰ μὲν προσδοκᾶν καὶ τοῖς θεοῖς εὔχεσθαι διδόναι, πάντα δ' ἀνθρώπιν' ἡγεῖσθαι. Οὐδὲ γὰρ ἂν Λακεδαιμόνιοί ποτ' ἤλπισαν εἰς τοιαῦτα πράγματ' ἀφίξεσθαι, οὐδὲ γ' ἴσως Συρακόσιοι τὸ πάλαι δημοκρατούμενοι καὶ φόρους Καρχηδονίους πραττόμενοι καὶ πάντων τῶν περὶ αὑτοὺς ἄρχοντες καὶ ναυμαχίᾳ νενικηκότες ἡμᾶς, ὑφ' ἑνὸς γραμματέως, ὃς ὑπηρέτης ἦν σφίσιν, τυραννήσεσθαι (DEM., *Lept.* 161) (éd. NAVARRE & ORSINI 1954).

> Mais nous sommes des hommes : il convient, dans notre langage comme dans nos lois, de fuir toute présomption. Espérons la prospérité, prions les dieux de nous l'accorder; mais songeons au cours des choses humaines. Lacédémone n'aurait jamais prévu son état présent; et sans doute aussi les Syracusains, qui jouissaient depuis longtemps de la démocratie, qui avaient fait des Carthaginois leurs tributaires, qui commandaient à tous les peuples voisins, qui nous avaient vaincus sur mer, ne s'attendaient pas à subir la tyrannie d'un seul, d'un greffier à leur service (trad. NAVARRE & ORSINI 1954).

La dernière phrase vise Denys l'Ancien qui, disait-on, était un greffier public au service des stratèges de Syracuse. La situation de tributaires des

---

128 PARETI 1914, p. 132-133; HACKFORTH 1926, p. 378; GAUTHIER 1966, p. 30 + n. 3; MEISTER 1970, p. 609, 611; MADDOLI 1979, p. 43; BICHLER 1985, p. 60; ASHERI 1988, p. 773-774; KUFOFKA 1993-1994, p. 265; ZAHRNT 1993, p. 376, 378.

129 HACKFORTH 1926, p. 378.

130 Sur Aristote et la constitution de Carthage, LÜDEMANN 1932; WEIL 1960, p. 228-231, 246-254. On rappellera le témoignage du même Aristote sur les conventions existant entre Carthaginois et Étrusques; *supra*, p. 96-97.

131 GAUTHIER 1966, p. 25; ZAHRNT 1993, p. 376, 378.

Carthaginois n'est pas fixée dans le temps, mais Timée fait écho à des sommes d'argent versées à Gélon (*FGH* 566 *F* 20), tandis que Diodore parle, à propos d'Himère, du remboursement de frais de guerre (DIOD. XI 26, 2).

Démosthène pourrait amplifier cette information. Dressant un contraste entre une splendeur passée et une servitude présente, il accentuerait la domination exercée par Syracuse en présentant Carthage comme ayant été sa tributaire.

4. *Timée*

a. *Timée,* FGH *566* F *94* = *Polybe XII 26b*

L'*excerptum* qui est rapporté ici et qui semble être fidèle au texte polybien[132] provient du livre XII[133], qui était consacré à la critique de Timée. Polybe s'attache plus précisément à faire changer d'avis les admirateurs de celui-ci en montrant l'usage qu'il avait fait des discours[134]. Il évoque non pas la bataille d'Himère proprement dite, mais les pourparlers entre les Grecs et Gélon (qui semblent avoir lieu à Corinthe et non à Syracuse) :

> [Ὅτι] Γέλωνος ἐπαγγελλομένου τοῖς Ἕλλησι δισμυρίοις πεζοῖς, διακοσίαις δὲ ναυσὶ καταφράκτοις βοηθήσειν, ἐὰν αὐτῷ τῆς ἡγεμονίας [ἢ τῆς ἡγεμονίας] ἢ τῆς κατὰ γῆν ἢ τῆς κατὰ θάλατταν παραχωρήσωσι, φασὶ τοὺς προκαθημένους ἐν Κορίνθῳ τῶν Ἑλλήνων πραγματικώτατον ἀπόκριμα δοῦναι τοῖς παρὰ τοῦ Γέλωνος πρεσβευταῖς· 2. ἐκέλευον γὰρ ὡς ἐπίκουρον ἔρχεσθαι τὸν Γέλωνα μετὰ τῶν δυνάμεων, τὴν δ' ἡγεμονίαν ἀνάγκῃ τὰ πράγματα περιθήσειν τοῖς ἀρίστοις τῶν ἀνδρῶν· 3. τοῦτο δ' ἐστὶν οὐ καταφευγόντων ἐπὶ τὰς Συρακοσίων ἐλπίδας, ἀλλὰ πιστευόντων αὐτοῖς καὶ προκαλουμένων τὸν βουλόμενον εἰς τὸν τῆς ἀνδρείας ἀγῶνα καὶ τὸν περὶ τῆς ἀρετῆς στέφανον. 4. Ἀλλ' ὅμως Τίμαιος εἰς ἕκαστα τῶν προειρημένων τοσούτους ἐκτείνει λόγους καὶ τοιαύτην ποιεῖται σπουδὴν περὶ τοῦ τὴν μὲν Σικελίαν μεγαλομερεστέραν ποιῆσαι τῆς συμπάσης Ἑλλάδος, τὰς δ' ἐν αὐτῇ πράξεις ἐπιφανεστέρας καὶ καλλίους τῶν κατὰ τὴν ἄλλην οἰκουμένην, τῶν δ' ἀνδρῶν τῶν μὲν σοφίᾳ διενηνοχότων σοφωτάτους τοὺς ἐν Σικελίᾳ, τῶν δὲ πραγματικῶν ἡγεμονικωτάτους καὶ θειοτάτους τοὺς ἐκ Συρακουσῶν, 5. ὥστε μὴ καταλιπεῖν ὑπερβολὴν τοῖς μειρακίοις τοῖς ἐν ταῖς διατριβαῖς καὶ τοῖς τόποις πρὸς τὰς παραδόξους ἐπιχειρήσεις, ὅταν ἢ Θερσίτου λέγειν ἐγκώμιον ἢ Πηνελόπης προθῶνται ψόγον ἢ τινος ἑτέρου τῶν τοιούτων (POL. XII 26b) (éd. PÉDECH 1961).

---

132 BRAVO 1993, p. 88.

133 Toutefois VATTUONE 1983-1984, p. 201, n. 1, «forse al 11° libro».

134 VATTUONE 1983-1984, p. 202-203; BRAVO 1993, p. 89-92. Pour une tentative d'explication du livre XII, notamment de la section XII 24-28a, SACKS 1981, p. 22-66. Sur la polémique dans le livre XII de Polybe, SCHEPENS 1990 (aussi PAVAN 1987, p. 26-27); en général, WALBANK 1962; MEISTER 1975.

> Gélon promettait aux Grecs de leur envoyer un renfort de vingt mille hommes d'infanterie et de deux cents navires pontés, s'ils lui cédaient le commandement, soit sur terre, soit sur mer, et on dit que les représentants des Grecs, siégeant à Corinthe, firent une réponse tout à fait politique aux ambassadeurs de Gélon : 2. ils priaient Gélon de leur venir en aide avec ses forces; quant au commandement, les événements le conféreraient nécessairement aux plus braves; 3. ce qui voulait dire qu'ils ne se réfugiaient pas dans l'espoir offert par Syracuse, mais qu'ils comptaient sur eux-mêmes et invitaient chacun à disputer le prix du courage et la couronne de la valeur. 4. Néanmoins Timée, sur chacun des points ci-dessus, développe tant d'arguments et se donne tant de mal pour faire la Sicile plus vaste que la Grèce entière, son histoire intérieure plus glorieuse et plus belle que celle du reste de la terre, faire des Siciliens les plus sages entre les hommes distingués pour leur sagesse et des Syracusains les gens les plus dignes du commandement et les politiques les plus divins, 5. qu'il ne laisse aucune chance de le surpasser, sous le rapport des argumentations paradoxales, aux petits jeunes gens versés dans les disputes d'écoles et les lieux communs, lorsqu'ils entreprennent de faire l'éloge de Thersite ou le blâme de Pénélope ou de quelque autre personnage de ce genre (trad. PÉDECH 1961).

Une première question concerne l'objet exact de cette critique contre Timée. Selon la traduction ci-dessus, Polybe s'en prendrait aux raisonnements de son prédécesseur (τοσούτους ἐκτείνει λόγους). Selon B. Bravo, qui considère qu'il faut garder la leçon du manuscrit (τοσούτους ἐντείνει λόγους)[135], l'historien viserait plus spécifiquement les discours élaborés par Timée, pour ainsi dire des déclamations, qu'il jugerait mal adaptés aux circonstances[136].

On en tirera deux enseignements. D'une part, Polybe se livre à une polémique[137]. Il s'intéresse davantage aux traits à propos desquels il peut exprimer un désaccord qu'à reconstruire les faits, qu'il évoque sommairement[138]. D'autre part, il confirme l'existence de deux opinions sur les pourparlers avec Gélon : l'une indique que ceux-ci ont échoué sur la question du commandement, conformément à ce qu'écrit Hérodote quand il reproduit la version «grecque»; la seconde est mieux disposée envers les

---

[135] BRAVO 1993, p. 94-95. Le mot ἐκτείνει est une correction; WALBANK 1967, p. 404, «a technical expression for spinning out material into a long narrative».

[136] BRAVO 1993, p. 93-96, 449. Sur les discours chez Timée, PEARSON 1987, p. 145-148, 177-191, 202-204, 266-267. Sur ce fragment de Timée, VATTUONE 1983-1984.

[137] VATTUONE 1983-1984, p. 209; BRAVO 1993, p. 449.

[138] BRAVO 1993, p. 98; aussi VATTUONE 1983-1984, p. 202. De plus, si, comme le pense B. Bravo, Polybe dénigre les discours élaborés par Timée et si, comme le croit CANFORA 1990, p. 320, sa critique est inspirée par celle d'Éphore à Thucydide, il faut noter que pour Éphore le problème posé par les discours ne se situe pas tant sur le plan de leur véracité que sur celui de leur intégration au récit (il est notamment opposé à leur longueur excessive; CANFORA 1990, p. 322).

Siciliens (elle est reprise par Timée[139]).

Tels sont les apports et les limites du fragment polybien : peu utile pour la reconstruction des faits, il éclaire sur l'existence de sensibilités différentes dans la présentation qui en est faite; tout particulièrement il affirme le caractère pro-sicilien du récit de Timée[140].

Timée de Tauroménion (*c.*356-260)[141], fils du tyran de cette cité, Andromaque[142], abandonna sa patrie lorsqu'Agathocle y devint puissant[143]. Il vécut ensuite à Athènes pendant une cinquantaine d'années et y rédigea son œuvre, sur la base d'une information en grande partie livresque et sous l'influence, pense-t-on, de l'école d'Isocrate[144]. Il ne retourna probablement en Sicile que sous Hiéron II[145]. Il est l'auteur d'*Histoires* en 38 livres (et aussi d'une *Histoire de Pyrrhus*[146] sans doute incluse dans son premier ouvrage; il aurait également élaboré une liste d'olympionices[147], ce qui dénote son goût pour la chronologie) qui concernaient principalement la Sicile et allaient apparemment jusqu'à l'attaque de l'île par les Romains (264). Cet ouvrage cherchait à attirer l'attention sur les Grecs de Sicile et sur leur contribution à l'hellénisme. Une idée comme celle du parallélisme entre le succès de Gélon et ceux des guerres médiques avait donc tout pour lui plaire[148], et il était indéniablement enclin à accepter une information comme celle qui était relative à un accord entre Carthage et les Perses contre les Grecs[149].

Par ailleurs, il influença l'historiographie ultérieure, singulièrement pour l'Italie (notamment pour ce qui concerne la «découverte de

---

139 Peut-être celui-ci évoquait-il aussi la question du commandement, mais en termes favorables à Gélon; VATTUONE 1983-1984, p. 209.

140 Par exemple, le fait que les pourparlers semblent situés à Corinthe est déjà en soi plus favorable aux Siciliens, qui vont offrir leur aide (au lieu d'être sollicités pour donner celle-ci); WALBANK 1967, p. 404.

141 Sur Timée, BROWN 1958; DE SANCTIS 1958; MOMIGLIANO 1959; PEARSON 1987; VATTUONE 1991; aussi ANELLO 1988-1989, p. 299-307; MARCOTTE 1992a; MEIßNER 1992, p. 14-16, 168-169, 299-300. Bibliographie chez ALONSO-NÚÑEZ 1989a, p. 169-171.

142 Sur celui-ci, BERVE 1967, p. 267, 269, 277, 280-281.

143 Sur Tauroménion à cette époque, CONSOLO LANGHER 1982.

144 Par exemple, BROWN 1958, p. 5-6; WIEDEMANN 1990, p. 291; SIRINELLI 1993, p. 114. *Cf.* cependant les réserves émises par MEIßNER 1992 : peut-être se trouvait-il déjà à Athènes lorsqu'Agathocle s'empara de sa cité (p. 14, 101); en fait, il aurait été l'élève de Philiskos, lui-même de l'école d'Isocrate, mais il aurait suivi ses leçons non en tant que futur historien, mais en tant que fils du tyran de Tauroménion (p. 137).

145 MEIßNER 1992, p. 15, 300, n. 227 (bibliographie sur les dates de l'exil de Timée).

146 *Supra*, p. 46 + n. 66.

147 On ne sait pratiquement rien de ce travail; MEIßNER 1992, p. 207, n. 141.

148 Sur Timée comme étant plutôt favorable à Gélon, BROWN 1952, p. 254.

149 BRAVO 1993, p. 453-454.

Rome»[150]) et pour la Sicile[151]. Au-delà, c'est de l'ensemble des contrées occidentales qu'il traite[152], et il est amené à s'intéresser à Carthage. De façon générale, il semble avoir été mal disposé envers celle-ci, et c'est par son influence qu'on explique parfois l'hostilité que manifeste Diodore à l'égard de cette cité[153]. Il est vrai qu'il avait quelque raison d'éprouver de l'antipathie pour les Carthaginois : son père Andromaque, tyran de Tauroménion, se comporta en adversaire des tyrans pro-carthaginois de Sicile et combattit Carthage aux côtés de Timoléon[154].

b. *Timée,* FGH *566* F *20* = Scholie *Pindare,* Pythiques *II 2*
Un autre fragment de Timée sera signalé à propos d'Himère[155] :

> τοῦτο εἴρηκε διὰ τὸ νεωστὶ Καρχηδονίους καὶ Λίβυας καὶ Τυρρηνοὺς ὑπὸ τῶν περὶ Γέλωνα καὶ Ἱέρωνα μὴ μόνον τῆι νήσωι ἐπιπλεύσαντας καθηιρῆσθαι, ἀλλὰ καὶ ὑπ' αὐτοῖς τὴν Καρχηδόνα γενέσθαι, ὥστε ὑπακούειν · τὸ γοῦν ἀνθρωποθυτεῖν φησιν ὁ Θεόφραστος ἐν τῶι Περὶ Τυρρηνῶν παύσασθαι αὐτούς, Γέλωνος προστάξαντος. ὅτι δὲ καὶ ἐκέλευσεν αὐτοὺς χρήματα εἰσφέρειν, Τίμαιος διὰ τῆς τᾱ ἀνέγραψεν (TIMÉE, *FGH* 566 *F* 20).
>
> Il dit cela parce que peu auparavant non seulement les Carthaginois, les Libyens et les Tyrrhéniens qui avaient fait voile sur l'île avaient été battus par les troupes que commandaient Gélon et Hiéron, mais même parce que Carthage était tombée sous leur gouvernement et leur obéissait; ainsi, à ce que dit Théophraste dans son Περὶ Τυρρηνῶν, ils cessèrent de pratiquer des sacrifices humains parce que Gélon le leur recommandait. Il leur ordonna aussi de payer de fortes sommes, comme le consigne Timée dans son livre XI.

L'autorité de Timée ne vaut en fait que pour le paiement par Carthage de fortes sommes à Gélon, une information qu'on retrouve chez Diodore (XI 26, 2) et dont on a vu un écho chez Démosthène (*Lept.* 161). En effet, le début du fragment, une exagération manifeste, serait à attribuer au scholiaste[156]; quant à la citation de Théophraste, elle sera envisagée plus loin.

5. *Diodore XI 20-26*

Lorsque P. Gauthier décide d'exclure de sa contribution sur "Le parallèle Himère-Salamine au V^e^ et au IV^e^ siècle av. J.-C." l'étude du passage de

---

150 Ainsi le titre de MOMIGLIANO 1959; aussi SIRINELLI 1993, p. 114.
151 *Cf.* PEARSON 1975.
152 SIRINELLI 1993, p. 114. Aussi ALONSO-NÚÑEZ 1990, p. 14, «Le Sicilien Timée a été le premier historien qui a montré l'importance de la Méditerranée occidentale» (aussi p. 19).
153 Par exemple, LURIA 1964, p. 59-61.
154 MEIßNER 1992, p. 13, 300.
155 Il est mis en relation avec le précédent par VATTUONE 1983-1984, p. 201, n. 1.
156 ZAHRNT 1993, p. 383-384.

Diodore, c'est parce qu'il estime «inutile d'examiner la tradition de la période hellénistique, le schéma proposé par Éphore étant, dans ses grandes lignes, repris par ses successeurs»[157]. Sans nier tout fondement à l'argument, cette façon d'écarter Diodore est révélatrice de la piètre estime dans laquelle il est tenu. Son témoignage mérite pourtant d'être évoqué.

Au préalable, on dira quelques mots de ses sources. Pour le passage relatif à Himère, on a songé à Timée[158], mais R. Laqueur y a distingué les traces d'un recours à Éphore, développant l'opinion selon laquelle Diodore aurait combiné les deux auteurs[159]. De son côté, T.S. Brown serait enclin à voir une utilisation d'Antiochos à côté d'autres, dont Timée[160]. Sur la base des informations concernant les temples construits par Gélon après la bataille, M. Gras livre l'hypothèse d'une connaissance de Philistos à travers Éphore[161] (D. Asheri ne cite que ce dernier[162]). Une exploitation de Philistos, mais à travers Timée, est défendue par M. Zahrnt[163]. Enfin, M. Alganza Roldán pense à plusieurs sources, mais sans préciser leur identité et sans exclure la consultation d'un auteur inconnu[164].

De toute façon, que la source de Diodore soit, directement ou indirectement, Philistos, Éphore, Timée, voire Antiochos, ou même plusieurs d'entre eux, ces auteurs exploitaient une même «veine

---

157 GAUTHIER 1966, p. 5.

158 Depuis VOLQUARDSEN 1868. *Cf.* BUSOLT 1895, p. 793; MANCUSO 1909, p. 552-553; BARBER 1935, p. 160-161; TREVES 1941, p. 336; MEISTER 1967, p. 42-43; PEARSON 1984, p. 17; BICHLER 1985, p. 60; HUß 1985, p. 96, n. 23; SACKS 1990, p. 123, 124; AMELING 1993, p. 17, 19; BRAVO 1993, p. 64-88, 99; aussi MATTINGLY 1992, p. 1; RUTTER 1993, p. 175-176. Sur les sources du livre XI, SCHERR 1933; BROWN 1952; aussi DE SENSI SESTITO 1988.

159 LAQUEUR 1936, col. 1083. C'est aussi l'image qui se dégage de SACKS 1990, si l'on considère à la fois la remarque p. 13, «Ephorus is Diodorus's main source for books XI-XV» (aussi p. 20) et l'opinion p. 12, n. 15, selon laquelle des informations contenues chez DIOD. XI 20 viendraient de Timée. Contre l'hypothèse de R. Laqueur, BROWN 1952; MEISTER 1970a, spéc. p. 91; PEARSON 1984, p. 16-18; BRAVO 1993, p. 79.

160 BROWN 1952, spéc. p. 353 + n. 84.

161 GRAS 1990, p. 67-68.

162 ASHERI 1988, p. 773, 774.

163 ZAHRNT 1993, spéc. p. 384, 387-388. Cette solution d'une consultation de Philistos par Timée est jugée peu probable par TREVES 1941, p. 336 (également contre une utilisation d'Antiochos par Timée); aussi BRAVO 1993, p. 63, 87, 472 (pour ce qui regarde une utilisation directe de Philistos par Diodore). Pour une dépendance indirecte (à travers Timée) de Diodore à Philistos dans les livres XIII-XV, SORDI 1990. Aussi ANELLO 1988-1989, p. 333. Pour une connaissance indirecte possible de Philistos par Diodore à propos de Hiéron, BRUNO SUNSERI 1987, p. 61.

164 ALGANZA ROLDÁN 1990, p. 12, 17. De façon générale, DREWS 1962, a tenté de montrer le recours ponctuel par Diodore à des sources mineures en vue d'orner son récit (ainsi, p. 386-387, à propos de DIOD. XIII 20-32). Parmi ces auteurs, le nom de Silénos a été cité; LAURITANO 1956 (*contra*, BRAVO 1993, p. 63).

sicilienne»[165]. On ne niera pas non plus que Diodore ait apporté de plus amples développements aux récits de ses prédécesseurs, tenant compte notamment de son projet littéraire d'histoire universelle ainsi que des tendances moralisatrices et des pratiques rhétoriques qui caractérisent son mode d'écriture[166].

Le récit que l'auteur de la *Bibliothèque* réserve à ces événements de Sicile est assez long. J'en reprends les principales articulations.

– (XI 20) Les Carthaginois, d'accord avec les Perses, s'étaient engagés à attaquer les Grecs de Sicile[167]. Ils avaient mis à la tête de leur appareil militaire le général Hamilcar[168]. Celui-ci sortit de Carthage avec une armée de 300 000 hommes et une flotte composée de deux mille vaisseaux longs, outre trois mille vaisseaux de transport, chargés de l'approvisionnement. En traversant la mer de Libye, il essuya une tempête qui lui fit perdre les barques amenant les chevaux et les chars. Arrivé en Sicile, à Palerme, il refit ses forces, puis marcha sur Himère. Près de cette ville, il établit deux camps : l'un pour la flotte, l'autre pour l'armée de terre. Il fit tirer à sec les vaisseaux longs et les entoura d'un retranchement; il fortifia le camp, immense, de l'armée de terre. Ayant occupé toute la côte occidentale de l'île, il fit décharger les provisions et renvoya les vaisseaux de transport en Sardaigne pour s'y procurer à nouveau des vivres. Il se porta alors contre Himère et défit ceux des habitants qui étaient sortis à sa rencontre. Théron d'Agrigente qui défendait la ville envoya des députés à Gélon de Syracuse pour l'engager à secourir les Himériens.

– (XI 21) Gélon se tenait prêt avec son armée; il se dirigea promptement vers Himère avec 50 000 fantassins et plus de 5 000 cavaliers. Sa venue rendit courage aux Himériens. Lui-même établit son camp en un lieu convenablement choisi et le fortifia. Il détacha sa cavalerie pour attaquer les ennemis disséminés dans la campagne à la recherche de vivres. De nombreux prisonniers furent faits; ils furent conduits à Himère au nombre de plus de dix mille. Les habitants de la ville commencèrent alors à mépriser leurs adversaires; en même temps, Gélon fit ouvrir toutes les portes qu'avait fait murer Théron et il ordonna

---

165 Ainsi ALGANZA ROLDÁN 1990, p. 12.

166 ALGANZA ROLDÁN 1990, spéc. p. 7; RUTTER 1993, p. 176.

167 Sur cet accord, obtenu par une ambassade perse, aussi DIOD. XI 1, 4 (qui parle toutefois de Grecs d'Italie; sur cette divergence, BRAVO 1993, p. 72).

168 Le nom fourni par une partie de la tradition manuscrite de Diodore est ici Ἀμίλκωνα; pour le reste, on lit Ἰμίλκωνα (leçon retenue authentique par certains, μίλκωνα ou μίλωνα. Par ailleurs, dans d'autres passages, on trouve Ἄμίλκας (DIOD. XI 21, 4 et 5; 22, 1). Sur ce point, MAURIN 1962, p. 8, n. 2; BRAVO 1993, p. 72-74 + n. 59. L'existence de deux noms a été exploitée dans une perspective de *Quellenforschung* par BROWN 1952.

la construction d'autres pour faciliter l'entrée des convois de vivres. Il se mit à songer à un stratagème pour abattre l'ennemi. La chance lui sourit dans la mesure où il prit connaissance d'un message par lequel les Sélinontins indiquaient à Hamilcar l'arrivée de leur cavalerie au jour qu'il avait lui-même fixé. Or ce jour était celui où Hamilcar offrait un sacrifice à Neptune dans le camp de la flotte. Gélon commanda à sa propre cavalerie de se présenter, dès le point du jour, devant le camp naval carthaginois comme s'ils étaient les auxiliaires sélinontins, puis, une fois dans le camp, de tuer Hamilcar et d'incendier sa flotte. Il posta des sentinelles chargées de donner le signal convenu dès que les cavaliers seraient entrés dans le camp ennemi; il déploya ses troupes et attendit le signal.

– (XI 22) Dès l'aube, les cavaliers se présentent au camp naval des Carthaginois en se faisant passer pour les Sélinontins. Aussitôt, ils se précipitent sur Hamilcar occupé à sacrifier, le tuent et incendient sa flotte. Averti par le signal, Gélon attaque à son tour. Les Carthaginois résistent d'abord courageusement. Le combat est terrible et incertain. Mais lorsqu'on voit s'élever la flamme des navires incendiés et que se répand la nouvelle de la mort d'Hamilcar, les barbares sont saisis d'épouvante, les Grecs sont animés par l'espoir de vaincre. Un grand nombre d'ennemis périssent, plus de 150 000 hommes. Les autres après s'être retranchés dans un lieu naturellement fortifié, vaincus par la faim et par la soif, capitulent. Gélon, par cette victoire obtenue grâce à un audacieux stratagème, acquiert une immense renommée, non seulement en Sicile mais aussi auprès des autres nations. De mémoire d'homme, aucun général n'avait en un seul combat anéanti tant de barbares, fait tant de prisonniers.

– (XI 23) Beaucoup d'historiens ont comparé cette bataille avec celle de Platées, Gélon avec Thémistocle. Tous deux durent affronter un nombre impressionnant de barbares, mais le succès de Gélon, remporté le premier, avait rendu courage à ceux qui se battaient en Grèce. Par ailleurs, alors que le roi des Perses s'enfuit avec plusieurs milliers de soldats, le général carthaginois fut tué et ses troupes si maltraitées qu'on dit qu'il ne resta pas un homme pour rapporter la nouvelle de la défaite à Carthage. De même, les chefs grecs Pausanias et Thémistocle eurent un sort malheureux, l'un mis à mort par ses concitoyens, le second chassé de la Grèce et trouvant refuge auprès de Xerxès; au contraire, Gélon, auréolé de son triomphe, vieillit sur le trône et mourut comblé de gloire.

– (XI 24) Gélon fut vainqueur le jour même où Léonidas combattait aux Thermopyles; ainsi furent réunis en un même espace de temps la plus belle des victoires et la plus glorieuse des défaites. Après Himère, vingt

navires carthaginois qui avaient échappé à la mêlée eurent le temps de mettre le cap sur leur patrie. Mais ces embarcations surchargées de fuyards furent assaillies par une tempête. Seuls quelques rescapés atteignirent Carthage. L'annonce du désastre en effraya tellement les habitants qu'ils passèrent les nuits en armes, comme si Gélon allait se porter contre leur ville. Il y eut un deuil public et beaucoup de familles pleuraient les leurs. Emplis de crainte, ils envoyèrent à Gélon des ambassadeurs chargés des pleins pouvoirs.

– (XI 25) Après la victoire, Gélon honora ses cavaliers et ceux des soldats qui avaient fait preuve de courage. Mais il mit de côté les objets les plus précieux pour en orner les temples de Syracuse; il en suspendit une grande partie aux murs des temples les plus célèbres d'Himère. Il distribua les prisonniers à ses alliés. Les villes les mirent à la chaîne et les employèrent aux travaux publics. Les Agrigentins, qui avaient récupéré beaucoup de fuyards à l'intérieur des terres, disposaient du plus grand nombre, et ils s'en servirent pour embellir leur cité : ils taillaient les pierres pour la construction de grands temples et construisaient des égouts souterrains pour l'écoulement des eaux hors de la ville. L'architecte qui dirigea ces travaux s'appelait Phaïax (d'où les conduits souterrains furent appelés Phaïaques). Les Agrigentins firent encore aménager une belle et vaste piscine : les eaux des sources et des rivières y entrèrent, et ce fut un vivier qui fournissait leurs tables en poissons et où s'ébattaient les cygnes (son entretien fut négligé et elle disparut)[169]; ils plantèrent également des vignes et des arbres de tout genre, source de grands revenus. Gélon congédia ses alliés et revint à Syracuse. Il avait l'estime de toute l'île; ses prisonniers étaient si nombreux que la Libye entière semblait être devenue sa captive.

– (XI 26) Gélon reçut un grand nombre d'ambassades. Il les traita toutes avec amitié et conclut des alliances. Sa magnanimité s'exerça même à l'égard des Carthaginois. Il leur accorda la paix et n'exigea que deux mille talents d'argent pour les frais de guerre; il leur ordonna aussi d'édifier deux temples où les articles du traité seraient déposés[170]. Les Carthaginois acceptèrent ses conditions avec reconnaissance et promirent une couronne d'or à Damarété, femme de Gélon. Celle-ci reçut cette couronne qui pesait cent talents d'or et en fit frapper une monnaie appelée Damaréteion[171]. Gélon faisait preuve d'une grande humanité qui lui

---

169 Sur les ouvrages hydrauliques à Agrigente, VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 73-74.

170 Sur ces temples (avec propositions de localisation), GRAS 1990, p. 61-65. Aussi HUß 1985, p. 97, n. 31; ASHERI 1988, p. 774; VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 61; LURAGHI 1994, p. 318-319.

171 Sur cette monnaie, HUß 1985, p. 97 + n. 32; ASHERI 1988, p. 775; MATTINGLY 1992;

gagnait les cœurs de tous. Il se préparait à rassembler une grande armée pour rejoindre en Grèce ceux qui se battaient contre les Perses. Mais il reçut des messages de Corinthe qui annonçaient la victoire de Salamine et la retraite de Xerxès. Il renonça dès lors à son projet. Il convoqua une assemblée où tous devaient se rendre armés; lui-même y alla sans tunique et enveloppé d'un simple manteau. Il y fit l'apologie de sa vie et rappela ce qu'il avait fait pour les Syracusains. Ses paroles étaient couvertes d'applaudissements et on s'émerveillait qu'il se présentât ainsi, sans défense, au fer des assassins. Il fut proclamé bienfaiteur, sauveur et roi. En sortant de l'assemblée, il employa les dépouilles de l'ennemi à équiper magnifiquement des temples à Déméter et à Koré[172]. Il fit faire un trépied d'or de seize talents et le déposa dans le temple de Delphes, en offrande à Apollon. Il conçut plus tard le projet d'un temple à Etna[173]; mais il mourut. Pindare florissait alors.

Ce passage, empreint de rhétorique, illustre une récupération d'Himère dans le sens d'un patriotisme sicilien[174] et correspond à une nouvelle étape dans le parallélisme entre les guerres siciliennes et les guerres médiques[175].

Il est question d'une agression des Carthaginois qui agissent de commun accord avec les Perses (XI 20, 1, Καρχηδόνιοι γὰρ συντεθειμένοι πρὸς Πέρσας; aussi XI 1, 4). Il y a là un changement de ton par rapport à Éphore, selon lequel ce sont les Perses qui ordonnent aux Carthaginois de s'en prendre aux Grecs de Sicile[176]. Cette différence s'explique par la volonté de magnifier la réussite de Gélon : les succès des Syracusains apparaîtront davantage sur le même pied que ceux des autres Grecs s'ils sont remportés sur des adversaires qui sont les alliés des Perses et non leurs subordonnés.

De même, comme chez Éphore, il est question d'une attaque des

---

AMELING 1993, p. 41 + n. 127-128, p. 45, n. 145. Contre l'historicité de la précision fournie par Diodore, avec une critique du texte de celui-ci, KNOEPFLER 1992, p. 33-37 (datation du décadrachme en 472, sous le règne de Hiéron, en relation avec la victoire de celui-ci sur Thrasydaios, le fils de Théron); RUTTER 1993 (il s'agirait d'une invention d'époque hellénistique, à rapprocher peut-être d'une propagande mise en œuvre par Hiéron II); aussi ZAHRNT 1993, p. 360 + n. 24-25; LURAGHI 1994, p. 312, n. 166

172 Sur la localisation, VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 67-68. Aussi MADDOLI 1979, p. 48; GRAS 1990, p. 60; LURAGHI 1994, p. 190. Sur la signification de ce culte pour Gélon, VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 31.

173 *Cf.* VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 71. Sur la signification de ce temple dans le contexte de la politique menée par les Deinoménides, par exemple, GIANGIULIO 1983, p. 826.

174 SACKS 1990, p. 124; AMBAGLIO 1995, p. 85, n. 12.

175 BICHLER 1985, p. 60; WALBANK 1989-1990, p. 43; ALGANZA ROLDÁN 1990, p. 12; ZAHRNT 1993, p. 358-359, 386.

176 VATTUONE 1983-1984, p. 208; SACKS 1990, p. 123, n. 25; AMELING 1993, p. 27-28. Pour BRAVO 1993, p. 445, l'idée d'«ordonner» ne se trouvait pas chez Éphore, mais vient de la scholie qui le cite.

Carthaginois contre Himère sans que mention soit faite de l'appel que leur avait lancé Térillos (XI 20, 3)[177].

De plus, pour Diodore, loin d'apparaître comme un avatar occidental des guerres médiques, la victoire de Gélon rend courage aux Grecs, et c'est sur les rivages de Sicile que naît la vague d'espérance qui submergera les armées de Xerxès. Dans un tel contexte, le synchronisme Himère - Salamine apparaîtrait presque fade; un autre lui est substitué, entre Himère et les Thermopyles, qui rehausse la gloire de Gélon, vainqueur pendant que le roi de Sparte est vaincu (XI 24, 1)[178]. Il s'ensuit que, chez Diodore, Gélon a le temps de préparer une armée pour voler au secours des Grecs (XI 25, 4-5); c'est l'annonce de Salamine qui lui fait renoncer à son projet[179]. Ceci sonne comme une amplification de la courte phrase hérodotéenne (VII 165) où il est signifié que Gélon aurait secouru les Grecs s'il n'avait dû se battre à Himère[180].

Par ailleurs, l'idée du parallélisme avec les guerres médiques, surtout avec Platées[181], même dans le cadre d'un synchronisme modifié, engendre de nouvelles péripéties : la perte d'une partie de la flotte d'Hamilcar au cours d'une tempête lors de la traversée vers la Sicile (XI 20, 3) aurait comme modèle littéraire la tempête qui causa des dommages à la flotte des Perses au cap Artémision (XI 13, 1)[182]; le laps de temps de trois ans pendant lequel, selon une précision apportée au début du livre XI (XI 1, 5; 2, 1), les Carthaginois auraient préparé leur expédition sicilienne est calqué sur la période, d'une durée similaire qu'il aurait fallu aux Perses pour mettre au point leur expédition contre les Grecs[183]; le riche butin que fait Gélon (XI 25) évoque celui dont s'emparèrent les Grecs après Platées[184]; ou encore la marche des Carthaginois de Palerme à Himère (XI 20, 5) répondrait à l'avancée des Perses en Grèce[185].

Enfin, Diodore met en avant Gélon dont il livre un véritable panégyrique[186]. Non seulement, le tyran syracusain est comparé, à son

---

177 ZAHRNT 1993, p. 386; LURAGHI 1994, p. 308, n. 147.

178 Sur ce nouveau synchronisme, HACKFORTH 1926, p. 380; ALGANZA ROLDÁN 1990, p. 10-11; AMELING 1993, p. 31-32.

179 VATTUONE 1983-1984, p. 210.

180 AMELING 1993, p. 29.

181 ALGANZA ROLDÁN 1990, p. 8; AMBAGLIO 1995, p. 85.

182 BROWN 1952, p. 351; AMELING 1993, p. 31; aussi ZAHRNT 1993, p. 386.

183 HOW & WELLS 1912a, p. 196; HACKFORTH 1926, p. 378; HANS 1983, p. 51-52; ZAHRNT 1993, p. 358, 385, 388.

184 ZAHRNT 1993, p. 387.

185 AMELING 1993, p. 31 (avec quelque prudence); ZAHRNT 1993, p. 386.

186 Ainsi HACKFORTH 1926, p. 380; HUß 1985, p. 95; BRUNO SUNSERI 1987, p. 47-49; MUSTI 1989, p. 303; RUTTER 1993, p. 177. Pour le terme «panegírico», ALGANZA ROLDÁN 1990, p. 8.

avantage, à Thémistocle et à Pausanias, (XI 23, 3)[187], mais il apparaît comme un personnage providentiel, paré des qualités du bon général (soin avec lequel il choisit l'emplacement du camp, fortune, clémence et générosité envers les vaincus..., des traits assez «césariens»)[188]. Il s'illustre par un stratagème audacieux dont la description entraîne une version de la mort d'Hamilcar inconciliable avec celles que fournit Hérodote[189]. La terreur qu'il inspire aux Carthaginois, qui redoutent son arrivée en Afrique[190], témoigne de son prestige. Son attitude après la victoire, en tout point exemplaire, est rehaussée par un contraste avec les Agrigentins : alors que ceux-ci exploitent les ressources nouvelles que leur donne la victoire pour des travaux publics, Gélon pense à voler au secours de la Grèce. Un même contraste se retrouve entre Gélon et Théron : le rôle de ce dernier est d'autant plus limité que celui du Syracusain est souligné[191]. Parallèlement à la valorisation du chef, l'armée sicilienne voit son nombre grossi : 50 000 soldats et 5 000 cavaliers (XI 21 1)[192].

6. *Sous le Principat*

a. *Plutarque*

Dans le traité *Sur les délais de la justice divine*, Plutarque loue Gélon :

> Γέλων δὲ καὶ προπολεμήσας ἄριστα καὶ κρατήσας μάχῃ μεγάλῃ Καρχηδονίων, οὐ πρότερον εἰρήνην ἐποιήσατο πρὸς αὐτοὺς δεομένους ἢ καὶ τοῦτο ταῖς συνθήκαις περιλαβεῖν ὅτι παύσονται τὰ τέκνα τῷ Κρόνῳ καταθύοντες (PLUT., *Ser. num.* 552 A) (éd. KLAERR & VERNIÈRE 1974).
>
> Quant à Gélon, après avoir très bien combattu contre les Carthaginois et les avoir vaincus, il ne leur accorda pas la paix qu'ils demandaient avant qu'ils n'aient ajouté au traité cette clause supplémentaire de cesser de sacrifier leurs enfants à Kronos.

Le trait se retrouve dans les *Apophtegmes de rois et de généraux* :

> Γέλων ὁ τύραννος, ὅτε Καρχηδονίους πρὸς Ἱμερᾳ κατεπολέμησεν, εἰρήνην ποιούμενος πρὸς αὐτοὺς ἠνάγκασεν ἐγγράψαι ταῖς

---

187 ALGANZA ROLDÁN 1990, p. 12-13; ZAHRNT 1993, p. 386-387; AMBAGLIO 1995, p. 85-86. Ailleurs Gélon est comparé avec Denys de Syracuse (XIV 65-69); AMBAGLIO 1995, p. 130.

188 Sur l'image du chef chez Diodore, AMBAGLIO 1995, p. 122-123. Sur le portait césarien de Gélon, DEVILLERS sous presse a. Pour sa part, RUTTER 1993 met en avant des traits empruntés à l'image hellénistique du monarque (le rapprochement avec César est noté p. 178).

189 AMELING 1993, p. 52.

190 Le trait remonterait à Timée; MEISTER 1967, p. 43; AMELING 1993, p. 33. Toutefois SCHENK VON STAUFFENBERG 1963, p. 200; HUß 1985, p. 96.

191 BRUNO SUNSERI 1987, p. 47; VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 25, n. 127; ZAHRNT 1993, p. 386.

192 AMELING 1993, p. 30, 41.

ὁμολογίαις ὅτι καὶ τὰ τέκνα παύσονται τῷ Κρόνῳ καταθύοντες (PLUT., *Reg. et imp. apopht.* 175 A) (éd. FUHRMANN 1988).

Le tyran Gélon, quand il l'eut emporté sur les Carthaginois près d'Himère, au moment de faire la paix, les contraignit d'inscrire dans les accords qu'ils cesseraient de sacrifier leurs enfants à Kronos.

Cette information sur l'interdiction des sacrifices humains, dont l'origine est discutée[193] et l'authenticité suspecte[194], était déjà rapportée par Théophraste, comme l'apprennent les *Scholies* de Pindare (*supra*, τὸ γοῦν ἀνθρωποθυτεῖν φησιν ὁ Θεόφραστος ἐν τῶι Περὶ Τυρρηνῶν παύσασθαι αὐτούς, Γέλωνος προστάξαντος). On en voit un écho déformé dans les *Histoires Philippiques* (*infra*). Dans la manière dont est présentée cette information, des traits «siciliens» sont perceptibles : l'éloge de Gélon et l'insistance sur l'idée d'un traité conclu après la bataille. Du reste, les deux passages de Plutarque semblent mêler des traditions diverses. Principalement, il (ou sa source) intégrerait la mention de l'interdiction des sacrifices (telle que chez Théophraste) à la conclusion d'un traité après la bataille (telle que chez Diodore).

On voit aussi s'affirmer ici une tendance à ne plus fournir de récit d'ensemble sur Himère, mais à s'attacher à des aspects précis : la bataille devient une réserve d'*exempla*, où puisent des auteurs à la recherche d'anecdotes.

b. *Pausanias VI 19, 7*

Le périégète est à Olympie :

Ἐφεξῆς δὲ τῶι Σικυωνίων ἐστὶν ὁ Καρχηδονίων θησαυρός, Ποθαίου τέχνη καὶ Ἀντιφίλου τε καὶ Μεγακλέους· ἀναθήματα δὲ ἐν αὐτῶι Ζεὺς μεγέθει μέγας καὶ θώρακες λινοῖ τρεῖς ἀριθμόν, Γέλωνος δὲ ἀνάθημα καὶ Συρακουσίων Φοίνικας ἤτοι τριήρεσιν ἢ καὶ πεζῆι μάχηι κρατησάντων (PAUS. VI 19, 7) (éd. ROCHA-PEREIRA 1977).

Après celui des Sicyoniens, il y a le trésor des Carthaginois, œuvre de Pothée, Antiphile et Mégaclès. On trouve des offrandes à l'intérieur, un Zeus de grande taille et des pectoraux en lin, au nombre de trois, offrande de Gélon et des Syracusains, après qu'ils eurent vaincu les Phéniciens ou sur mer ou bien aussi sur terre.

Rien dans ce témoignage n'indique formellement que la victoire de Gélon à laquelle il est fait allusion est Himère. Je livrerai néanmoins les deux réflexions ci-dessous en admettant que tel est le cas.

---

193 ZAHRNT 1993, p. 384, la fait remonter à Philistos. Pour une discussion d'un point de vue de *Quellenforschung*, BRAVO 1993, p. 80-81.

194 ASHERI 1988, p. 774. Aussi MADDOLI 1979, p. 47 (la notice participerait à une propagande deinoménide); HUß 1985, p. 96, n. 30.

D'abord, Pausanias semble ignorer si cette victoire fut remportée sur terre ou sur mer. Qu'Himère ait été une bataille navale est peu attesté : seule la scholie *a* à la *I*ère *Pythique* de Pindare va dans ce sens en utilisant le verbe κατεναυμάχησαν, et encore ce témoignage est-il sujet à caution[195]. Par ailleurs, soit les sources sont vagues, soit, s'il est fait mention de la flotte carthaginoise, celle-ci ne joue guère de rôle dans le déroulement des opérations (si ce n'est pour être incendiée). Comment expliquer alors l'alternative que propose le périégète ? Pausanias, on l'a dit, aime à compléter, par une information originale, les plus grands historiens, notamment Hérodote. Or l'armée d'Hamilcar, telle que l'historien d'Halicarnasse la décrit, est une armée de terre et la mort du général carthaginois semble aussi s'être produite dans un combat terrestre. Dans le cas où Pausanias, dont les sources étaient composites, aurait connu d'autres témoignages, où il était question de la perte de la flotte carthaginoise, il aurait pu vouloir marquer sa différence par rapport à Hérodote en laissant au moins ouverte la possibilité d'une bataille navale.

Ensuite, Pausanias parle de Phéniciens. On a pensé qu'il reproduisait alors une inscription vue à Olympie sur laquelle ceux-ci étaient mentionnés[196]. Dans ce cas, son témoignage indiquerait que la propagande gélonienne relative à Himère en milieu grec mettait aussi en avant les «Phéniciens» et pas seulement Carthage.

c. *Polyen I 27, 1-2 et 28, 1*

Trois stratagèmes de Polyen – un auteur dont il n'est pas toujours aisé de saisir la source – peuvent être mis en rapport avec la bataille d'Himère; deux concernent Gélon et l'un Théron.

Le premier montre comment Gélon manipula les Syracusains réunis en assemblée :

> Γέλων Δεινομένους Συρακούσιος ἐν τῷ πρὸς Ἱμίλκωνα τὸν Καρχηδόνιον πολέμῳ στρατηγὸς αὐτοκράτωρ χειροτονηθείς, λαμπρῶς ἀγωνισάμενος, κρατήσας, παρελθὼν εἰς ἐκκλησίαν, εὐθύνας δοὺς τῆς αὐτοκράτορος ἀρχῆς, τῆς δαπάνης, τῶν καιρῶν, τῶν ὅπλων, τῶν ἵππων, τῶν τριήρων, ἐπὶ πᾶσιν ἐπαινεθείς τέλος ἐξέδυ τὴν ἐσθῆτα καὶ στὰς ἐν μέσῳ γυμνός· «οὕτως ἐγώ», ἔφη, «γυμνὸς ὑμῖν ἔστηκα, ὑμεῖς δὲ ἔνοπλοι, ὥστε, εἴ τί μοι πέπρακται βίαιον, χρήσασθε κατ' ἐμοῦ καὶ σιδήρῳ καὶ πυρὶ καὶ λίθοις». ὁ δῆμος ἐπεβόησεν ὡς ἄριστον στρατηγὸν ἐπαινῶν. ὁ δὲ ὑπολαβὼν ἔφη «καὶ εἰσαῦθις οὖν τοιοῦτον στρατηγὸν χειροτονήσατε». πάλιν ὁ δῆμος «ἀλλὰ τοιοῦτον ἄλλον οὐκ ἔχομεν». οὕτως δὴ παρακληθεὶς δεύτερον στρατηγῆσαι ἀντὶ στρατηγοῦ τύραννος ἐγένετο Συρακουσίων (POLYEN I 27, 1) (éd. WOELFFLIN & MELBER 1887).

---

[195] BRAVO 1993, p. 446; aussi LURAGHI 1994, p. 307, n. 145.
[196] BRAVO 1993, p. 446; aussi LURAGHI 1994, p. 317, n. 187.

> Gélon, fils de Deinoménès, le Syracusain avait été nommé général dans la guerre contre Himilcon le Carthaginois. Comme il avait brillamment combattu et l'avait emporté, il se présenta devant l'assemblée et rendit compte de la charge de commandant qu'il avait exercée, de l'argent dépensé, des actions menées, des armes, des chevaux, des trières. Après n'avoir reçu qu'éloge sur tous ces points, il finit par ôter son habit et s'avança désarmé au milieu d'eux. «C'est ainsi, dit-il, désarmé, que je me présente à vous, qui êtes en armes, de sorte que, si j'ai commis quelque injustice, vous pouvez utiliser contre moi et le fer, et le feu, et les pierres». Le peuple se récria, le louant comme étant le meilleur des généraux. Mais lui, les prenant par surprise, «essayez de nommer un général de la même trempe la prochaine fois». Et le peuple de reprendre, «mais un autre de cette trempe, nous n'en avons pas». Désigné ainsi comme général pour la seconde fois, il troqua ce titre contre celui de tyran des Syracusains.

Une anecdote comparable figure, avec de notables divergences, chez Diodore (XI 26, 5-6) – on en trouve également deux échos chez Élien[197]. On signalera la différence dans le nom du chef carthaginois, Himilcon au lieu d'Hamilcar (mais on lit Ἀμίλκωνα chez DIOD. XI 20, 1), ce qui n'empêche pas qu'on pense qu'il est question de la bataille d'Himère.

Ce récit est élaboré de façon à illustrer le recours à un «stratagème» : on considérera ainsi comme une initiative de Polyen le trait final ἀντὶ στρατηγοῦ τύραννος ἐγένετο Συρακουσίων qui laisse entendre que Gélon avait manigancé toute l'affaire pour obtenir la tyrannie[198].

Dans le deuxième stratagème est relatée la manière dont «Himilcon» fut tué :

> Γέλων Σικελῶν τύραννος Ἱμίλκωνι βασιλεῖ Καρχηδονίων διαπλεύσαντι ἐπὶ Σικελίαν ἀντιστρατοπεδεύων μάχῃ μὲν συμβαλεῖν οὐκ ἐθάρρει· Πεδίαρχον δὲ τὸν τοξοτῶν ἡγούμενον, ὅμοιον ἑαυτῷ τὴν ἰδέαν ἀμφιέσας τὴν ἑαυτοῦ τυραννικὴν ἐσθῆτα ἐκέλευσε προελθεῖν τοῦ στρατοπέδου καὶ θύειν ἐπὶ τῶν βωμῶν, ἕπεσθαι δὲ αὐτῷ τοξότας ἐν ἐσθῆτι λευκῇ κατέχοντας μυρίνας, τόξα ὑπὸ ταῖς μυρίναις κρύπτοντας· ἡνίκ' ἂν δὲ ἴδωσιν Ἱμίλκωνα καὶ αὐτὸν ὁμοίως προελθόντα καὶ θύοντα, τοξεύειν ἐπ' αὐτόν. οὕτω δὴ τούτων πραχθέντων Ἱμίλκων οὐδὲν ὑπιδόμενος προελθὼν ἔθυσεν· ὥστε σπένδων θύων τε ἄφνω πολλῶν τοξευμάτων ἐπ' αὐτὸν ἐπελθόντων ἐτελεύτησεν (POLYEN I 27, 2) (éd. WOELFFLIN & MELBER 1887).

> Gélon, tyran des Siciliens, alors qu'il avait installé son camp face à Himilcon, le roi des Carthaginois, qui avait fait la traversée en Sicile, n'osait pas l'affronter au combat. C'est alors qu'il vêtit avec son habit de

---

[197] EL., *H.V.* VI 11; XIII 37. BRAVO 1993, p. 82-84, examine les différents textes relatifs à cette anecdote (Diodore, Polyen et les deux passages, présentant des variantes, d'Élien) d'un point de vue de *Quellenforschung*. RUTTER 1993, p. 178, rapproche la scène de la pratique de l'acclamation des rois par les armées hellénistiques.

[198] BRAVO 1993, p. 83.

> tyran Pédiarchos, lequel commandait les archers et lui ressemblait physiquement. Il lui dit de s'avancer hors du camp et de faire un sacrifice sur les autels, suivi par ses archers, habillés de blanc et tenant des branches de myrte mais qui, sous celles-ci, dissimulaient leurs arcs; et aussi, lorsqu'ils verront Himilcon, s'étant avancé pareillement et faisant un sacrifice, de le viser de leurs flèches. Il en fut fait ainsi : Himilcon, sans rien soupçonner, s'avança et fit un sacrifice; c'est ainsi que, alors qu'il faisait une libation et un sacrifice, de nombreuses flèches vinrent sur lui et qu'il mourut.

Ce stratagème est placé dans la continuité du précédent : Gélon y est déclaré tyran, ce qu'il était devenu grâce au premier stratagème. Or, comme celui-ci avait eu lieu après une victoire sur «Himilcon», il faut en conclure que le conflit au cours duquel le Carthaginois perd la vie est une seconde rencontre entre les deux hommes, ce qui correspondrait au δεύτερον στρατηγῆσαι qu'on lit en I 27, 1. Pour autant que cet Himilcon adversaire de Gélon soit bien l'Hamilcar d'Himère[199], l'attestation d'une telle double confrontation serait unique. À la vérité, il semble qu'on a affaire ici à une initiative pour rétablir une chronologie entre deux épisodes qui sont présentés dans l'ordre inverse de celui qu'on trouve chez Diodore (chez celui-ci, on découvre d'abord les circonstances de la mort du Carthaginois, ensuite le comportement de Gélon devant l'assemblée).

On dispose aussi ici d'une quatrième version de la mort d'Hamilcar, qui s'ajoute aux deux qui sont fournies par Hérodote en VII 166-167 et à celle qui est relatée par Diodore. C'est à cette dernière qu'elle s'apparente le plus : comme chez l'historien de Sicile, il est question d'un sacrifice (aussi chez Hérodote), de deux camps qui se font face et d'un déguisement. Toutefois, les modalités sont différentes, ce dont on déduit que Polyen utilisait une autre source[200].

Le troisième stratagème met en évidence Théron :

> Θήρων Καρχηδονίοις παρετάσσετο. τῶν δὲ πολεμίων φευγόντων οἱ Σικελιῶται ἐμπίπτοντες ἐς τὸ στρατόπεδον ὡς διαρπασόμενοι τὰς σκηνὰς ὑπὸ τῶν Ἰβήρων παραβοηθούντων ἀνῃροῦντο. Θήρων πολὺν τὸν ὄλεθρον ἰδὼν ἔπεμψε τοὺς κυκλωσομένους παραγγείλας ὄπισθεν τὰς σκηνὰς καταπρῆσαι· φλογὸς δὲ πολλῆς αἰρομένης οὐκ ἔχοντες οἱ πολέμιοι σκηνὰς ἐπὶ τὰς ναῦς ἔφευγον. οἱ δὲ Σικελιῶται διώκοντες παρὰ ταῖς ναυσὶ τοὺς πλείστους διέφθειραν (POLYEN I 28, 1) (éd. WOELFFLIN & MELBER 1887).
>
> Théron était en train d'en découdre avec les Carthaginois. Comme les

---

[199] BRAVO 1993, p. 76, n. 67, a émis l'hypothèse qu'il pourrait ne pas s'agir du même événement.

[200] BRAVO 1993, p. 76; dans ce sens, AMELING 1993, p. 52. Aussi HOW & WELLS 1912a, p. 202 (songent à une «genuine local tradition»).

ennemis étaient en fuite, les Siciliens se répandaient dans leur camp pour piller les tentes; ils étaient alors attaqués par des Ibères, venus à la rescousse. Théron, considérant qu'il essuyait de lourdes pertes, envoya des soldats pour faire une manœuvre d'encerclement avec ordre de mettre le feu aux tentes du fond. Voyant le camp en proie à un grand incendie, et n'ayant plus de tentes, les ennemis fuyaient vers les bateaux. Les Siciliens les poursuivaient, et ils en tuèrent la plupart près des navires.

Rien ne prouve que cette péripétie, qui prend place dans un affrontement plus vaste, eut lieu pendant la bataille d'Himère[201]. Si tel était le cas[202], le témoignage soulignerait la part que prit Théron au succès sicilien : alors que les ennemis infligeaient des pertes aux siens, il réussit à les mettre en fuite. Ceci laisse penser que, parmi les récits qui s'étaient constitués autour de la bataille d'Himère, il pouvait y en avoir (de provenance agrigentine ?) qui s'intéressaient à Théron.

d. *Frontin,* Strategemata *I 11, 18*

Gelo Syracusarum tyrannus bello aduersum Poenos suscepto, cum multos cepisset, infirmissimum quemque praecipue ex auxiliaribus, qui nigerrimi erant, nudatum in conspectum suorum produxit, ut persuaderet contemnendos (FRONTIN, *Strat*. I 11, 18) (éd. BENNETT & MC ELWAIN 1925).

Gélon, le tyran de Syracuse, était en guerre avec les Puniques. Comme il avait fait de nombreux prisonniers, il fit dénuder les plus faibles d'entre eux, pris pour l'essentiel parmi les auxiliaires, qui étaient très noirs, et il les exhiba à ses soldats, pour bien leur montrer qu'il fallait les mépriser.

Cette anecdote concerne sans doute Himère[203]. Il semble possible de préciser à quel moment elle se situe dans le récit des événements tel que les présente Diodore : celui-ci rapporte qu'avant la bataille, la cavalerie de Gélon fit plus de dix mille prisonniers, de sorte que les habitants d'Himère commencèrent à mépriser leurs ennemis (XI 21, 2). L'information fournie par Frontin amplifie cette précision en détaillant comment ce mépris fut inspiré.

e. *Justin XIX 1, 9 - 2, 1 et IV 2, 6-7*

Alors qu'il s'intéresse aux descendants de Magon, Trogue/Justin rapporte une anecdote qui peut faire songer à Himère :

9. *Itaque Siciliae populis propter adsiduas Karthaginiensium iniurias ad Leonidam fratrem regis Spartanorum, concurrentibus graue bellum natum,*

---

201 Ainsi UNGER 1882, p. 183, met le stratagème en rapport non avec Himère mais avec la guerre qui, selon lui, eut lieu en Sicile lorsque Gélon voulut venger la mort de Dorieus (*c.*488-486).

202 Par exemple, KUFOFKA 1993-1994, p. 258, n. 24.

203 Ainsi BENNETT & MC ELWAIN 1925, p. 78, n. 4, la datent en 480.

in quo et diu et uaria uictoria fuit proeliatum. 10. *Dum haec aguntur, legati a Dario, Persarum rege, Karthaginem uenerunt adferentes edictum, quo Poeni humanas hostias immolare et canina uesci prohibebantur;* 11. *mortuorum quoque corpora cremare potius quam terra obruere*[204] *a rege iubebantur;* 12. *petentes simul auxilia aduersus Graeciam, cui inlaturus bellum Darius erat.* 13. *Sed Karthaginienses auxilia negantes propter adsidua finitimorum bella ceteris, ne per omnia contumaces uiderentur, cupide paruere* (JUST. XIX 1, 9-13) (éd. SEEL 1972).

9. C'est pourquoi les peuples de Sicile, en raison des injustices que leur faisaient continuellement subir les Carthaginois, se tournèrent vers Léonidas, le frère du roi des Spartiates; une guerre d'une ampleur considérable naquit, au cours de laquelle on combattit longtemps, et avec des fortunes diverses. 10. Pendant que cela se passe, des ambassadeurs viennent à Carthage, de la part du roi des Perses Darius. Ils apportaient un édit qui interdisait aux Puniques d'immoler des victimes humaines et de manger de la viande de chien. 11. Ils leur ordonnaient aussi de la part du roi de brûler les morts plutôt que de les enterrer. 12. Ils demandaient en même temps de l'aide contre la Grèce, où Darius s'apprêtait à porter la guerre. 13. Mais les Carthaginois refusèrent leur aide en raison de leurs guerres continuelles avec leurs voisins; sur les autres points, afin de ne pas paraître obstinés en tout, ils s'empressèrent d'obéir.

La mort d'Hamilcar est narrée ensuite :

Interea Hamilcar bello Siciliensi interficitur relictis tribus filiis, Himilcone, Hannone, Gisgone (JUST. XIX 2, 1) (éd. SEEL 1972).

Sur ces entrefaites, Hamilcar est tué pendant la guerre de Sicile. Il laissait trois fils, Himilcon, Hannon, Giscon.

Cet Hamilcar est celui qu'Hérodote dit avoir combattu à Himère. La courte phrase qui le concerne est en fait pratiquement tout ce que Trogue/Justin apprend sur cette bataille. On y remarque les mots *bello Siciliensi*, qui laissent penser que les *Histoires Philippiques* ne se réfèrent pas à un seul combat, mais à un conflit qui a eu quelque durée.

Ce n'est rien d'autre qu'on trouve dans un passage antérieur :

6. *Imperium Siciliae etiam Karthaginienses temptauere, diuque uaria uictoria cum tyrannis dimicatum.* 7. *Ad postremum amisso Hamilcare imperatore cum exercitu, aliquantisper quieuere uicti* (JUST. IV 2, 6-7) (éd. SEEL 1972).

6. Les Carthaginois aussi tentèrent de s'emparer du pouvoir en Sicile et la lutte avec les tyrans fut longue, avec des fortunes diverses. 7. Finalement,

---

[204] La leçon *cremare potius quam obruere* est celle de l'ensemble de la tradition manuscrite, mais la correction *terra potius obruere quam cremare* a été proposée (pour un apparat critique plus détaillé, RUEHL 1886, p. XXXV); celle-ci ne doit pas être retenue car seulement fondée sur des critères de «vérité historique» qui n'étaient pas ceux de l'abréviateur; ALONSO-NÚÑEZ 1990, p. 18.

après avoir perdu le général Hamilcar avec son armée, vaincus, ils se tinrent assez longtemps tranquilles.

Au livre XIX, on lit *diu et uaria uictoria fuit proeliatum* et au livre IV *diuque uaria uictoria ... dimicatum*; dans les deux cas, la mort d'Hamilcar est mentionnée. Les deux passages se réfèrent indubitablement à une même chose, et la mention d'Hamilcar donne à penser qu'il s'agit d'Himère[205]. Au livre IV, cependant, Trogue/Justin ne livre aucune précision sur les circonstances de la mort de celui-ci. Il met certes en avant une tentative de constitution d'un *imperium* carthaginois, mais rien ne prouve que c'est à bon droit que cette notion, valable sans doute à partir du IVe s. en Sicile (les sources grecques parlent d'*epikrateia*), peut être transposée dans les premières décennies du Ve.

Pour en revenir au livre XIX, le *bellum Siciliense* est mis en relation avec un appel des Siciliens à Léonidas. Cette affirmation a été examinée dans le chapitre sur Dorieus : le nom de Léonidas y aurait été introduit à la place de celui, plus obscur, de Dorieus afin précisément de souligner les ressemblances entre les guerres de Sicile et les guerres médiques[206]. Pour autant que cette hypothèse soit fondée, le texte des *Histoires Philippiques*, dans lesquelles on observe plusieurs synchronismes[207], attesterait une tentative pour amplifier ces ressemblances en les étendant au-delà de la bataille d'Himère, et pour trouver des parallèles entre la Sicile et la Grèce continentale aussi pour la période antérieure[208].

L'information relative à l'ambassade de Darius à Carthage (XIX 1, 10-13), dont la source est difficile à établir[209] et dont l'historicité a parfois été acceptée[210], s'inscrit dans cette tendance. Elle présente quelque similitude avec la délégation qu'aurait envoyée Xerxès au moment de la seconde guerre médique, dont on trouve la première attestation chez Éphore. Ainsi au κελεύοντες de celui-ci correspondrait le *iubebantur* de Trogue/Justin[211].

---

205 Sur le fait que JUST. IV 2, 6-7 fait allusion à Himère, MERANTE 1967, p. 113, n. 37; ALONSO-NÚÑEZ 1990, p. 18.

206 *Supra*, p. 184-188.

207 ALONSO-NÚÑEZ 1992, p. 82-89.

208 De façon générale, sur les traces de panhellénisme chez Trogue/Justin, ALONSO-NÚÑEZ 1992, p. 45; aussi 1990, p. 18 (spéc. sur ce passage).

209 BUSOLT 1888, p. 259, songeait à Timée; *cf.* FERJAOUI 1993, p. 59.

210 MELONI 1947, p. 111, n. 13; MERANTE 1967, p. 113; 1970a, p. 281-282; déjà DUNCKER 1880, p. 523; UNGER 1882, p. 167, 181-182; BUSOLT 1895, p. 788 + n. 6 (avec quelques réserves). On a toutefois signalé que la politique de Darius ne va pas dans le sens d'une ingérence dans les affaires de Carthage; FERJAOUI 1993, p. 59. Enfin, sous Cambyse, les Phéniciens s'étaient déjà opposés à une expédition que le roi voulait organiser contre Carthage (HDT. III 19); BUNNENS 1995, p. 234.

211 BRAVO 1993, p. 445.

Quant à l'interdiction de sacrifices humains, il s'agit aussi d'un trait qu'on trouve dans le contexte d'Himère, chez Théophraste d'abord, chez Plutarque ensuite, qui le met en rapport avec un traité conclu entre Carthage et Gélon après la bataille. Il est utilisé ici pour étoffer la version d'un contact entre les Perses et Carthage au moment de la première guerre médique[212].

En somme, il semble bien que l'ambassade de Darius à Carthage, dont on rejettera l'existence[213], constitue un doublet de l'alliance Xerxès - Carthage, elle-même une création de l'historiographie post-hérodotéenne. Ce doublet est formé d'éléments déjà présents dans la tradition, mais qui sont en quelque sorte «recyclés».

B. *La bataille d'Himère*

1. *Gélon et les Carthaginois, c.490-480*

Selon certains, la bataille d'Himère serait l'aboutissement d'un long affrontement entre Grecs et Carthaginois en Sicile.

Un passage d'Hérodote, tiré du récit de l'ambassade des Grecs à Syracuse, est sollicité dans ce sens. Il est extrait de la première réponse qu'adresse le Syracusain aux ambassadeurs – et en premier lieu aux Spartiates[214] :

> Ἄνδρες Ἕλληνες, λόγον ἔχοντες πλεονέκτην ἐτολμήσατε ἐμὲ σύμμαχον ἐπὶ τὸν βάρβαρον παρακαλέοντες ἐλθεῖν. Αὐτοὶ δὲ ἐμέο πρότερον δεηθέντος βαρβαρικοῦ στρατοῦ συνεπάψασθαι, ὅτε μοι πρὸς Καρχηδονίους νεῖκος συνῆπτο, ἐπισκήπτοντός τε τὸν Δωριέος τοῦ Ἀναξανδρίδεω πρὸς Ἐγεσταίων φόνον ἐκπρήξασθαι, ὑποτείνοντός τε τὰ ἐμπόρια συνελευθεροῦν ἀπ' ὧν ὑμῖν μεγάλαι ὠφελίαι τε καὶ ἐπαυρέσιες γεγόνασι, οὔτε ἐμέο εἵνεκα ἤλθετε βοηθήσοντες οὔτε τὸν Δωριέος φόνον ἐκπρηξόμενοι, τό τε κατ' ὑμέας τάδε ἅπαντα ὑπὸ βαρβάροισι νέμεται. Ἀλλὰ εὖ γὰρ ἡμῖν καὶ ἐπὶ τὸ ἄμεινον κατέστη· νῦν δέ, ἐπειδὴ περιελήλυθε ὁ πόλεμος καὶ ἀπῖκται ἐς ὑμέας, οὕτω δὴ Γέλωνος μνῆστις γέγονε. Ἀτιμίης δὲ πρὸς ὑμέων κυρήσας οὐκ ὁμοιώσομαι ὑμῖν, ἀλλ' ἕτοιμός εἰμι βοηθέειν παρεχόμενος διηκοσίας τε τριήρεας καὶ δισμυρίους ὁπλίτας καὶ δισχιλίην ἵππον καὶ δισχιλίους τοξότας καὶ δισχιλίους σφενδονήτας καὶ δισχιλίους ἱπποδρόμους ψιλούς· σῖτόν τε ἀπάσῃ τῇ Ἑλλήνων στρατιῇ, ἔστ' ἂν διαπολεμήσωμεν, ὑποδέκομαι παρέξειν. Ἐπὶ δὲ λόγῳ τοιῷδε τάδε ὑπίσχομαι, ἐπ' ᾧ τε στρατηγός τε καὶ ἡγεμὼν τῶν Ἑλλήνων ἔσομαι πρὸς τὸν βάρβαρον· ἐπ' ἄλλῳ δὲ λόγῳ οὔτ' ἂν αὐτὸς ἔλθοιμι οὔτ' ἄν

---

212 Pour une confusion entre les deux informations relatives à l'interdiction de sacrifices humains, FREEMAN 1891, p. 482-483; DUNBABIN 1948, p. 422-423.

213 Ainsi FERJAOUI 1993, p. 59; aussi ALONSO-NÚÑEZ 1990, p. 18.

214 SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 191. Toutefois MACAN 1908, p. 220, «he adresses the envoys all, not merely the Lacedaimonian».

ἄλλους πέμψαιμι (HDT. VII 158) (éd. LEGRAND 1963).

> Hommes de Grèce, vous tenez un langage arrogant quand vous osez m'inviter à venir en allié contre le barbare. Vous-mêmes, précédemment, quand je vous ai demandé d'attaquer ensemble une armée barbare – j'étais alors en conflit avec des Carthaginois –, quand j'insistais pour que fût vengée la mort de Dorieus fils d'Anaxandridas, tué par des Ségestains, quand je proposais de libérer ensemble les *emporia* dont vous retirez de grands avantages et des profits, vous n'êtes pas venus, ni en considération pour moi pour me porter secours, ni pour venger la mort de Dorieus; et, à considérer ce qui est votre œuvre, tout ce pays est sous le joug des barbares. Mais les choses ont bien tourné pour moi, et de la meilleure façon qui soit; aussi, maintenant que la guerre a changé de lieu et qu'elle est arrivée chez vous, vous vous souvenez enfin de Gélon. Traité par vous avec mépris, je ne vous rendrai pas la pareille, mais je suis prêt à vous secourir, en fournissant deux cents trières, vingt mille hoplites, deux mille cavaliers, deux mille archers, deux mille frondeurs, deux mille hommes de cavalerie légère; je promets aussi de procurer du blé à toute l'armée des Grecs jusqu'à ce que nous ayons terminé la guerre. Je fais toutefois ces promesses sous réserve de cette condition : que j'aurai le commandement et serai chef des Grecs contre le barbare; autrement, je ne saurais aller vous rejoindre moi-même ni vous en envoyer d'autres.

La mention d'une guerre antérieure de Gélon contre Carthage, du désir de celui-ci de venger Dorieus et de la libération d'*emporia* a paru fournir le cadre pour un conflit de quelque ampleur entre Carthage et Syracuse. Amalgamant les trois griefs de Gélon [marqués par trois participes, (ἐμέο) δεηθέντος ... ἐπισκήπτοντος ... ὑποτείνοντος], on les a rapportés à une même situation : dans les années qui précédèrent Himère, Gélon aurait conduit contre les Carthaginois une guerre destinée à venger Dorieus au cours de laquelle furent libérés des *emporia*[215]. Ce conflit est généralement rapproché des propos de Trogue/Justin selon lesquels les peuples de Sicile, excédés par les injustices des Carthaginois, auraient fait appel au frère du roi de Sparte Léonidas (XIX 1, 9)[216]. La question est alors de dater, avant la mort de Cléomène et après que Gélon fut devenu tyran de Géla en 491/490, cette guerre[217], qui, préfigurant Himère et ayant ses antécédents

---

215 Par exemple, LEGRAND 1963, p. 161, n. 4. Aussi HANS 1983, p. 9 (qui parle d'une «première guerre punique de Gélon»), 46-48; VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 24.

216 Ainsi SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 191-198; MADDOLI 1982, p. 246-248; HANS 1983, p. 47; SARTORI 1992, p. 87-88; KUFOFKA 1993-1994, p. 255-256; BRAVO 1993, p. 57. Sur ce passage, *supra*, p. 184-188.

217 Ainsi UNGER 1882, p. 176, pense à une guerre de 490 à *c.*486; HOW & WELLS 1912a, p. 196, propose *c.*483; DUNBABIN 1948, p. 410-412, date le conflit de 489 et estime qu'il se prolongea jusqu'en 480; MERANTE 1970a, p. 284-285 («nel 491/490»); MADDOLI 1979, p. 27 (vers 491); HANS 1983, p. 47, la situe «um 490/89», mais ne croit pas (p. 48) à un état de guerre permanent jusqu'Himère. Aussi MACAN 1908, p. 220-221, qui estime possible une datation dans les années qui précédèrent la prise de pouvoir de Gélon à Géla, lorsqu'il servait encore Hippocratès (*contra*, PARETI 1912-1913, p. 1017-1018). Toutefois AMELING 1993, p. 45 : quand bien même une telle guerre aurait eu lieu, elle n'aurait été ni longue ni acharnée car si tel

dans l'expédition de Dorieus[218], assure la continuité de l'antagonisme Grecs - Carthaginois en Sicile, dans la perspective d'un affrontement entre peuples dont on a vu le pendant sur mer dans les opérations menées par Denys de Phocée[219].

Avant d'aller plus loin, il convient de revenir brièvement sur l'ambassade à Gélon, passage hérodotéen dont le texte ci-dessus est extrait, pour signaler que certains sont allés jusqu'à y voir une fiction[220]. On ne peut partager une telle position et rejeter en bloc une démarche diplomatique dont les circonstances devaient être aussi relatées par Diodore à la fin de son livre X[221]. Toutefois, si des contacts avec les Syracusains n'ont rien d'improbable[222], leur compte rendu dans les *Histoires*, présente de telles traces d'élaboration littéraire qu'on ne peut considérer non plus comme authentique chaque modalité qui y est rapportée.

1° Une guerre contre les Carthaginois. Il est étrange qu'Hérodote ne mentionne pas un tel conflit dans le résumé qu'il livre de la carrière de Gélon (VII 153-156)[223]. L'explication serait que l'historien en avait précisément réservé la mention pour le discours qu'il prête au Syracusain[224]. Une autre possibilité serait que l'information n'ait pas figuré dans le récit de la vie de Gélon qui avait inspiré Hérodote pour la biographie qu'il esquisse de celui-ci, mais qu'il l'ait connue par un autre canal. Je songe plus précisément à la «version sicilienne», celle qui justifiait que Gélon n'ait pas aidé les Grecs continentaux.

Dans celle-ci, en effet, il était soutenu que Gélon n'avait pu venir au secours des Grecs parce qu'il était retenu par un conflit en Sicile; on sait

---

avait été le cas on comprendrait mal les multiples activités de Gélon dans la période qui suivit.

218 Ainsi, pour SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 196, le but de la guerre aurait été de restaurer la colonie d'Héraclée, fondée par Dorieus dans le pays d'Éryx, ce qui serait revenu à chasser les Carthaginois de l'île. Plus largement, sur l'expédition de Dorieus comme antécédent d'Himère, VAN COMPERNOLLE 1950-1951, p. 228.

219 COLONNA 1984, p. 563.

220 Ainsi TREVES 1941, p. 331, «As it stands, the story is not only utterly incredible but absolutely impossible and fantastic» (aussi p. 334); AMELING 1993, p. 21. *Contra*, BRUNT 1953. État de la question chez GAUTHIER 1966, p. 14-22 (qui, p. 14, parle de doutes «justifiés»); BICHLER 1985, p. 61.

221 BRAVO 1993, p. 70-71; aussi BROWN 1952, p. 346. Le livre X de la *Bibliothèque* est perdu, mais il en subsiste quelques extraits conservés dans des recueils d'*excerpta*; spéc. DIOD. X 33 (SACKS 1990, p. 122; BRAVO 1993, p. 64-67); X 34 (SACKS 1990, p. 123; BRAVO 1993, p. 454-468).

222 MADDOLI 1979, p. 45; VATTUONE 1983-1984, p. 206, n. 20; ZAHRNT 1993, p. 373-374; aussi BRAVO 1993, p. 41.

223 Sur la politique de Gélon, ASHERI 1988, p. 767-771; MUSTI 1988-1989, p. 214-216; VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 18-22; LURAGHI 1994, p. 273-288; aussi KUFOFKA 1993-1994, p. 260-263.

224 BRAVO 1993, p. 56.

en outre par Pindare, ainsi que par les monuments de Delphes, que les tyrans siciliens rapprochèrent leurs succès de ceux des guerres médiques. Ceci invite à penser que la version qui circulait dans les milieux siciliens était que les adversaires des Syracusains valaient bien ceux des Grecs, et ce, non pas dans le seul contexte d'Himère, mais dans celui des batailles livrées par les Deinoménides, y compris Cumes (*cf. I*ère *Pythique* de Pindare). Dès lors, le mot prêté à Gélon aurait une portée générique, englobant une série de guerres, dont Himère elle-même, ce qui s'expliquerait bien si l'argument avait été emprunté à une propagande postérieure à cette bataille.

Dans ce sens, certains sont allés jusqu'à estimer que le combat contre les Carthaginois dont parle Gélon n'aurait été autre qu'Himère elle-même. Ceux qui ont émis cet avis en ont surtout tiré un argument d'ordre chronologique et ont situé Himère avant les pourparlers avec Gélon, c'est-à-dire en 481[225]. On ne peut pourtant partager une telle opinion, dans la mesure où, dans le récit hérodotéen, le synchronisme Himère - Salamine est affirmé. Or, s'il n'est pas à prendre au pied de la lettre, il peut néanmoins être considéré comme l'indice de deux batailles qui se sont produites durant la même période[226]. Ceci conforte la datation d'Himère en 480[227] qu'accepte la majorité des historiens[228].

2° Venger Dorieus. Lorsqu'il envisage de venger la mort de Dorieus – un argument davantage destiné à toucher les Spartiates –, Gélon mentionne les seuls Ségestains. B. Bravo a proposé de corriger le texte et de lire πρὸς Ἐγεσταίων τε καὶ Φοινίκων φόνον (expliquant la disparition de Φοινίκων par son assonance avec φόνον)[229], mais cette conjecture ne s'impose pas. Elle s'explique par la volonté de B. Bravo de montrer que les discours prêtés à Gélon sont une élaboration d'Hérodote à partir d'éléments de vraisemblance – comme sa connaissance de l'aventure de Dorieus, dont il parle en mentionnant les Phéniciens (V 46) – et non à partir de traits connus par des versions orales, soit grecques, soit «siciliennes».

---

225 HOLM 1870, p. 155-156; encore LO CASCIO 1973-1974, p. 226-227. *Contra*, UNGER 1882, p. 177; MACAN 1908, p. 220; HOW & WELLS 1912a, p. 196; MADDOLI 1982, p. 246-247; HANS 1983, p. 189, n. 151; BRAVO 1993, p. 56-57, 61.

226 Ainsi BUSOLT 1895, p. 790, n. 1; HACKFORTH 1926, p. 378, suppose un intervalle de quelques jours entre les deux batailles. Dans ce sens, MADDOLI 1982, p. 247; KUFOFKA 1993-1994, p. 259, n. 25.

227 BRAVO 1993, p. 56; aussi ZAHRNT 1993, p. 376. Déjà UNGER 1882, p. 177.

228 Toutefois HANS 1983, p. 52 (481); TAMBURELLO 1995, p. 402 (479). Aussi hésitation de SARTORI 1992, p. 82, n. 32 (aussi p. 84, «nel probabile anno 480»). De même, BAURAIN 1997, p. 316, 319, 500, 560 (*c.*480).

229 BRAVO 1993, p. 55, n. 28.

Or on vient précisément de suggérer que la mention d'une guerre contre les Carthaginois pouvait remonter à cette version «sicilienne» imprégnée de propagande syracusaine postérieure à Himère. Il en va de même pour l'allusion à Dorieus. Son entreprise en effet s'appuyait sur une utilisation à des fins de légitimation territoriale de la geste sicilienne d'Héraclès; ce mythe, on l'a souligné, se prêtait à différentes utilisations de ce type, et ce dans divers contextes[230]. Or les paroles de Gélon, à travers l'évocation de Dorieus, pourraient refléter une telle exploitation du mythe héracléen par les Deinoménides de Syracuse. M. Giangiulio a montré, notamment à la lumière de certaines odes de Pindare, que Hiéron, dans une pratique assidue de la propagande en relation avec la fondation d'Etna, a intégré une dimension héracléenne à la politique deinoménide de consolidation de son pouvoir sur le monde sicule[231]. La référence à Dorieus y participerait[232], tout en ayant une pertinence particulière dans le cadre de la propagande syracusaine à Delphes (*cf.* trépieds), dont le rôle n'avait pas été mince dans l'entreprise du Spartiate[233].

3° Libérer les *emporia*. Enfin, Gélon évoque la libération d'*emporia* – un argument qui s'adresse vraisemblablement lui aussi aux Lacédémoniens[234]. Jusqu'à présent, la discussion s'est focalisée sur leur localisation : en Sicile[235] ou en Afrique[236]. Cette dernière hypothèse est favorisée par la mention de Dorieus, qui avait fait une tentative de colonisation en Libye; en parlant de venger le Spartiate, Gélon aurait songé à rétablir sa colonie africaine.

Pour sa part, B. Bravo, qui penche pour une localisation sicilienne, n'exclut pas que ces *emporia* puissent être les *poleis* grecques de Sicile occidentale[237]. Cette vue ne peut être retenue, car l'étude de l'emploi

---

230 *Supra*, p. 199-202.

231 GIANGIULIO 1983, p. 827-830.

232 Sur l'utilisation de Dorieus dans le cadre d'une propagande postérieure à Himère, PRONTERA 1992a, p. 114, «nel clima creato dalla vittoria di Gelone, potevano essere reinterpretati nella prospettiva di un antagonismo fra Greci e Barbari in Occidente anche episodi della storia recente, come il tentativo dello spartano Dorieo».

233 MAFODDA 1992, p. 268.

234 Surtout MADDOLI 1982, p. 248-252. Déjà UNGER 1882, p. 179. On lui a vu aussi une dimension plus généralement grecque; BRAVO 1993, p. 56; aussi MACAN 1908, p. 221; HOW & WELLS 1912a, p. 197.

235 Par exemple, UNGER 1882, p. 181; MACAN 1908, p. 221; HOW & WELLS 1912a, p. 197; LEGRAND 1963, p. 161, n. 4; LO CASCIO 1973-1974, p. 223 + n. 36; MADDOLI 1979, p. 36-37; 1982; HANS 1983, p. 47-48; DESCAT 1992; MAFODDA 1992, p. 258, n. 61; KUFOFKA 1993-1994, p. 255, n. 22; ROUILLARD 1995a, p. 106.

236 Par exemple, DUNBABIN 1948, p. 412 + n. 2; SCHENK VON STAUFFENBERG 1960, p. 196-197; 1963, p. 181. Pour sa part, BOSCH GIMPERA 1950, p. 49-50, se demande s'ils se situent en Afrique ou en Espagne.

237 BRAVO 1993, p. 54, n. 25. Déjà UNGER 1882, p. 181, propose de compter Sélinonte

qu'Hérodote fait d'ἐμπόριον[238] semble exclure qu'il l'ait utilisé pour πόλις. Elle a toutefois le mérite d'envisager les propos de Gélon dans une perspective plus générale, dans laquelle la notion de «libération» a davantage de poids que celle d'*emporia*, au point qu'à travers «libérer les (ou préserver la liberté des) *emporia* de Sicile» Gélon voudrait dire «libérer la Sicile». Dans ce sens, N. Luraghi estime que, en évoquant des *emporia*, le tyran syracusain manifesterait son souci de garder le contrôle des routes commerciales : une préoccupation dont on distingue la trace non seulement dans sa politique, mais aussi dans celle de son successeur Hiéron[239].

À nouveau, la phrase de Gélon trouverait un écho dans une propagande syracusaine postérieure à Himère, telle qu'on la voit à l'œuvre dans la *Ière Pythique* de Pindare, dans les mots Ἑλλάδ' ἐξέλκων βαρείας δουλίας, qui y sont appliqués à la victoire de Cumes[240], mais qui révèlent la prétention des tyrans de Syracuse à présenter leurs guerres comme conduites pour la liberté de la Sicile[241] (*cf.* συνελευθεροῦν à propos de Gélon[242]).

En somme, tout le début du discours prêté à Gélon aurait été inspiré à Hérodote par une version émanant de Syracuse, qui, de plus, semble surtout pertinente pour l'époque de la tyrannie de Hiéron[243]; l'idée de «liberté de la Sicile» a en particulier plus de sens pour l'époque postérieure à Himère que pour celle où Gélon ne gouvernait encore que Géla[244]. Il serait du reste naturel que, dans un souci de vraisemblance, Hérodote ait nourri son élaboration du refus de Gélon d'éléments empruntés à une propagande syracusaine. De celle-ci, il aurait retenu les arguments suivants (qu'on retrouve dans les odes de Pindare) : a) les victoires siciliennes valent bien les victoires grecques car elles sont

---

parmi les *emporia*.

238 *Cf.* ROUILLARD 1995a, spéc. p. 104-105, 106 (pour ce passage).

239 LURAGHI 1994, p. 310-312. Dans ce sens MACAN 1908, p. 221, «the sentence should be regarded as good evidence for the importance of the Sicilian and generally the west Mediterranean trade to the merchants of old Greece» (le même auteur pense que la phrase a une valeur tellement générale qu'on pourrait ne pas en limiter la portée à la Sicile).

240 Ainsi que le soulignent AMELING 1993, p. 20; ZAHRNT 1993, p. 370. Selon LURIA 1964, p. 53, les quatre batailles (Cumes, mais aussi Salamine, Platées et Himère) sont concernées par ces mots.

241 Sur ce thème de la liberté de la Sicile dans la propagande syracusaine, SARTORI 1992, p. 90-91; aussi MAFODDA 1992, p. 267.

242 Sur le sens de συνελευθεροῦν, LURAGHI 1994, p. 279, n. 29.

243 Ainsi LURAGHI 1994, p. 311-312, «il discorso erodoteo di Gelone è modellato su un'immagine della potenza dinomenide che rispecchia soprattutto la situazione degli anni settanta».

244 LURAGHI 1994, p. 280.

obtenues contre des barbares qui eux aussi peuvent débarquer sur l'île et l'investir; b) les Deinoménides sont attachés aux valeurs coloniales grecques incarnées par Héraclès et illustrées par l'entreprise de Dorieus; c) grâce aux Syracusains, les Grecs de Sicile échappent à l'esclavage.

En plaçant dans la bouche de Gélon au moment des ambassades, ces arguments qui semblent avoir eu cours une décennie plus tard, Hérodote les contextualise artificiellement dans une période antérieure à Himère, opérant une distorsion qui explique les difficultés de compréhension que soulève le passage.

En tout cas, pour ce qui concerne la reconstruction des faits, il ne paraît pas opportun de rapporter les paroles de Gélon à une circonstance précise. De même, on s'abstiendra de les rapprocher du témoignage des *Histoires Philippiques* qui, s'il illustre une même sensibilité, ne se présente pas moins lui aussi comme une réélaboration. C'est pourquoi on renoncera à l'idée d'une guerre menée par Gélon en Sicile contre Carthage dans les années qui précédèrent Himère[245]. La foi en celle-ci doit d'ailleurs beaucoup à la nécessité de remplir le vide, existant dans la documentation sur Gélon, entre le début de sa tyrannie à Géla (491/490) et le moment où il prend le pouvoir à Syracuse (485/484)[246]. Or ces années auraient pu aussi être occupées à régler la situation sur le plan intérieur et à établir son pouvoir sur les territoires conquis par Hippocratès[247].

2. *Les forces en présence*

À Himère, Gélon affronta une armée conduite par le Carthaginois Hamilcar. Selon Hérodote, celui-ci agissait à la demande de Térillos d'Himère et de son beau-fils Anaxilas de Rhégion, à qui il était lié par un lien d'hospitalité (ξεινίη)[248], ce qui recouvre souvent une alliance[249].

En tout cas, Carthage a ici le rôle de partenaire et intervient dans des différends qui voient s'affronter des Grecs entre eux. Ainsi, à une vue qui voudrait que les Carthaginois luttent soit pour ne pas être chassés de Sicile, soit pour en devenir les maîtres[250], et ce dans le cadre d'un conflit

---

245 Dans ce sens, ASHERI 1988, p. 767; BARCELÓ 1989, p. 23, 24; LURAGHI 1994, p. 281.

246 LURAGHI 1994, p. 277.

247 LURAGHI 1994, p. 275; aussi VAN COMPERNOLLE (R.) 1992, p. 72.

248 AMELING 1993, p. 33-44, 64-65, a insisté sur l'aspect privé de l'intervention d'Hamilcar; aussi WHITTAKER 1978, p. 65, 86; BARCELÓ 1989, p. 39. On citera encore ASHERI 1988, p. 773, «an act which Hamilcar considered his personal duty to his exiled guest-friend». Pour un certain scepticisme face à cette vue, LURAGHI 1994, p. 308, n. 150.

249 GAUTHIER 1972, p. 20-24.

250 HUß 1985, p. 97-98, rejette l'explication hérodotéenne et estime que la mention de Térillos a été mise en avant par les Carthaginois eux-mêmes pour masquer leur dessein expansionniste. De même, HACKFORTH 1926, p. 376, imagine derrière l'alliance entre Anaxilas et Carthage un projet de partage (en cas de victoire) de l'île en zones d'influence. Aussi KUFOFKA 1993-1994,

aux dimensions internationales, on en opposera une autre qui envisage l'affaire comme ayant une origine locale[251], dans un contexte où les «équilibres siciliens» (et non méditerranéens) sont en jeu :

> Pur con tutti i margini d'incertezza che rimangono, risulta dunque chiaramente che nella giornata d'Imera convergono e si intersecano una serie di motivazioni che ne fanno soprattutto un momento decisivo per la definizione degli equilibri politici siciliani. Per Terone, si trattava in primo luogo di conservare il controllo della città, e inoltre di dimostrare, soprattutto ai Selinuntini, ma anche agli stessi Agrigentini, di essere in grado di difendere i nuovi confini della propria sfera d'influenza. Per Anassilao, di difendere la propria posizione di prestigio e di non-inferiorità rispetto a Gelone, e in ultima analisi anche la possibilità oggettiva di condurre una politica indipendente di Siracusa. Per i Selinuntini, la formazione di un blocco anti-agrigentino era l'occasione per prendersi una rivincita sulla potente vicina, che aveva loro strappato Minoa non molti anni prima. Per Gelone infine è l'occasione di dimostrare a tutti i Sicelioti che il più forte è lui, e inoltre di giustificare tutte le procedure, più o meno traumatiche, messe in atto per rifondare Siracusa, e la sua stessa posizione di signore della città, con il nuovo ruolo di potenza egemone che Siracusa veniva ad assumere[252].

a. *Gélon et Théron*

Théron d'Agrigente[253] et Gélon de Syracuse apparaissent ici dans le même camp, sans qu'on puisse préciser à quel moment remonte leur alliance[254] – un point qui n'est pas sans conséquence si on veut évaluer dans quelle mesure l'action de Théron contre Himère a été concertée[255]. Unis par des liens familiaux[256], ils dominaient à eux deux une grande partie du Sud et de l'Est de la Sicile et avaient en l'état un objectif commun : ils souhaitaient un accès à la mer Tyrrhénienne[257]. Mais il ne faudrait pas

---

qui évoque l'affaire en termes de grands desseins poursuivis par les uns et les autres. Toutefois la thèse d'une Carthage en position défensive est celle qui semble avoir pour l'heure le plus de crédit; SARTORI 1992, p. 82-83 (état de la question).

251 Ainsi GAUTHIER 1960, p. 269-270; LURIA 1964, p. 54-55; MANNI 1974, p. 80; MUSTI 1988-1989, p. 214; BARCELÓ 1989, p. 25; ZAHRNT 1993, p. 389.

252 LURAGHI 1994, p. 313 (même idée, p. 305-306).

253 Sur Théron, VAN COMPERNOLLE (R.) 1992; VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 22-28; LURAGHI 1994, p. 231-272.

254 VAN COMPERNOLLE (R.) 1992, p. 72. Pour sa part, SARTORI 1992, p. 87, en situe le début entre 488 et 487.

255 L'hypothèse d'une action suggérée à Théron par Gélon se trouve chez SARTORI 1992, p. 89.

256 Gélon épousa la fille de Théron et Théron celle de Polyzèle, le frère de Gélon; BUSOLT 1895, p. 787; HACKFORTH 1926, p. 375; MADDOLI 1979, p. 39; BRUNO SUNSERI 1987, p. 50-52; MUSTI 1989, p. 302; VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 24; ZAHRNT 1993, p. 375. Toutefois la politique matrimoniale des Deinoménides semble marquer une certaine hésitation entre l'alliance avec Théron d'une part et la prudence envers Anaxilas d'autre part; VAN COMPERNOLLE (R.) 1992, p. 72.

257 HANS 1983, p. 51; VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 24. Sur l'alliance Gélon - Théron, ASHERI 1988, p. 767-768.

pour autant idéaliser leur solidarité : une certaine rivalité, empreinte de méfiance mutuelle, a aussi marqué leurs rapports[258].

Du reste, la tradition littéraire met clairement en avant Gélon[259] (plutôt même que les Syracusains[260]) et, si ce n'est un stratagème de Polyen, Théron n'est guère évoqué[261]. Cette personnalisation de la victoire remportée à Himère semble être le résultat de la mise en œuvre d'une propagande deinoménide[262]. Peut-être le rôle de Théron devrait-il être revalorisé[263], mais l'opinion dominante reste que la première place échut au Syracusain[264].

b. *Térillos, Anaxilas, Hamilcar, leur armée et leurs alliés*

À Gélon et à Théron «si contrappose un'alleanza etnicamente mista e, nella componente greca, di natura per lo più ionica, chi univa città elleniche come Selinunte, Imera e Zancle alle puniche Mozia, Panormo et Solunto e, tramite queste, alla lontana e potente Cartagine»[265]. On en passera en revue les principales composantes.

Térillos d'Himère est mal connu[266]; un lien familial l'unissait à Anaxilas, tyran de Rhégion[267], qui était son beau-fils. Dans leur différend avec Théron et Gélon, ils n'avaient sans doute guère à espérer de secours de Grande-Grèce[268], car c'est vers le Carthaginois Hamilcar qu'ils se tournèrent[269]. Ce dernier faisait en quelque sorte partie de l'aristocratie sicilienne, puisque son père avait épousé une Syracusaine (HDT. VII 166)[270], alors que Carthage elle-même ne devait pas rester indifférente à la

---

258 BRUNO SUNSERI 1987; dans ce sens, MUSTI 1992, p. 38; LURAGHI 1994, p. 312.

259 BRUNO SUNSERI 1987, p. 47-48; MUSTI 1989, p. 303, n. 38; VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 25.

260 GAUTHIER 1966, p. 24 («la victoire d'Himère fut attribuée à un tyran, non à une collectivité»); AMELING 1993, p. 39.

261 Sur une double tradition relative à Théron chez Diodore (effacé pour ce qui regarde Himère; mis en avant pour les événements postérieurs), VAN COMPERNOLLE (R.) 1992, p. 74.

262 MADDOLI 1979, p. 45-46; SARTORI 1992, p. 90; VAN COMPERNOLLE (R.) 1992, p. 73.

263 Notamment sur la base de l'archéologie; VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 61.

264 Ainsi LURAGHI 1994, p. 320.

265 SARTORI 1992, p. 84.

266 MACAN 1908, p. 233; MADDOLI 1979, p. 30; LURAGHI 1994, p. 222-223, 244-246, 257-258. *Cf.* ASHERI 1988, p. 771.

267 Sur Anaxilas, LURAGHI 1994, p. 187-229; aussi CONSOLO LANGHER 1986.

268 ZAHRNT 1993, p. 375.

269 Sur le statut d'Hamilcar, «roi» des Carthaginois (HDT. VII 165, Καρχηδονίων ἐόντα βασιλέα; aussi VII 166, βασιλεύσαντά τε κατ' ἀνδραγαθίην Καρχηδονίων), mais en l'occurrence, à Himère, στρατηγός, général d'une armée; AMELING 1993, p. 50-51, 65. Sur la royauté d'Hamilcar, PICARD 1992.

270 MUSTI 1988-1989, p. 214; AMELING 1993, p. 37; aussi HANS 1983, p. 51. Sur la mère d'Hamilcar, MACAN 1908, p. 236.

situation en Sicile[271]. Par ailleurs, dans le récit des opérations, Anaxilas n'apparaît pas. On ne peut guère douter pourtant qu'il ait appuyé ceux qu'il avait contribué à faire venir dans l'île. Une hypothèse est que son soutien aurait été financier; il aurait participé au paiement de l'armée d'Hamilcar[272].

Pour ce qui regarde celle-ci, on se gardera tout d'abord d'accepter les chiffres fournis dans les *Histoires*, qui renvoient à des chiffres similaires utilisés à propos des armées perses. Il s'agit d'une armée pluri-ethnique. Hérodote cite sept peuples qui la composaient : les Phéniciens, les Libyens, les Ligures, les Ibères, les Élisykes, les Sardes et les Corses.

Parmi eux, certains ne viennent pas des régions où Carthage exerçait alors une domination[273]; c'est le cas pour la péninsule Ibérique, pour laquelle il paraît abusif de parler d'impérialisme carthaginois à cette époque[274]. Quant au statut des soldats, mercenaires ou sujets, on ne peut le préciser[275]; il faut veiller au moment de s'interroger sur cette armée à ne pas commettre d'anachronisme ni à la représenter sur le modèle de celles qui combattirent à l'époque des guerre puniques[276].

La mention de Φοινίκων retient également l'attention. On a parfois déduit, de l'origine d'Hamilcar, que ce terme se référait à des soldats carthaginois ou «puniques»[277]. Mais, selon moi, Hérodote opérait une distinction entre «Phéniciens» et «Carthaginois» de sorte que, chez lui, le premier terme serait référentiel aux colonies phéniciennes dans leur ensemble (au-delà de la seule Carthage). Il pourrait très bien en aller ainsi de ce passage. En tout cas, considérer que Φοινίκων ne désigne pas seulement les Carthaginois permettrait de faire participer à la bataille d'autres colonies phéniciennes, et singulièrement celles de Sicile, à savoir Motyé, Solonte et Palerme[278].

Enfin, d'autres encore semblent avoir combattu contre Gélon et Théron.

---

271 Par exemple, SARTORI 1992, p. 89; VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 25; KUFOFKA 1993-1994, p. 264.

272 LURAGHI 1994, p. 307-308.

273 AMELING 1993, p. 25; aussi BRIZZI 1995, p. 308. Toutefois ASHERI 1988, p. 772, «mercenary auxiliaries drawn from all the Punic provinces»; SARTORI 1992, p. 90, «da ogni area dell'impero cartaginese».

274 *Supra*, p. 254-256.

275 AMELING 1993, p. 25.

276 Spéc. AMELING 1993, p. 64.

277 Ainsi MACAN 1908, p. 233, «Φοινίκων : here plainly Carthaginians, the Phoenicians of Libya, known to the Romans as Poeni, Punici, through the Sikeliotes doubtless»; HOW & WELLS 1912a, p. 200, «The Phoenicians are native Carthaginians».

278 Par exemple, WHITTAKER 1978, p. 65, «Carthage, that is, played a role of one among many of the Phoenician colonists».

L.-M. Hans a pensé à un apport élyme[279], mais il faut principalement envisager l'aide apportée par les Sélinontins, laquelle est signalée par Diodore (XI 21-22)[280].

c. *Guerres de Sicile et guerres médiques*

Dans les sources anciennes, l'idée d'un accord entre les Perses et Carthage contre les Grecs naît de l'amplification du parallélisme Himère - guerres médiques. Nombreux sont ceux qui lui refusent un fondement historique[281].

L'idée n'en a pas moins été largement répercutée[282]. L'a priori de la solidarité du monde grec et la conception de blocs qui s'affrontent, joints à l'influence d'événements contemporains (guerres mondiales, nationalismes, «guerre froide»...), expliquent son succès. C'est en outre par analogie avec les conflits de la fin du V^e^ et du IV^e^ s. qu'on est enclin à voir, pour 480 déjà, un combat qui avait pour enjeu la mainmise sur une grande partie de la Sicile[283].

Cette conception favorise également ce que C.R. Whittaker appelle «the historiographic tradition which saw in Carthage a Persia of the West»[284], et renforce la conception d'une Carthage impérialiste.

Pour sa part, A. Tronson a remis en cause l'existence d'une Ligue Hellénique en 480/479, institution avec son assemblée à Corinthe, qui se serait formée en réponse au danger constitué par les Perses et qui aurait

---

279 HANS 1983, p. 10.

280 HANS 1983, p. 48; HUß 1985, p. 95; BRUNO SUNSERI 1987, p. 49; ASHERI 1988, p. 772; MUSTI 1990, p. 160; SARTORI 1992, p. 90; LURAGHI 1994, p. 306; TUSA 1995, p. 22, n. 11. Toutefois on restera prudent, Diodore étant le seul à attester ce fait; ZAHRNT 1993, p. 375, «über Selinus sind nur Vermutungen möglich».

281 Par exemple, HACKFORTH 1926, p. 378; BROWN 1952, p. 344; SCHENK VON STAUFFENBERG 1963, p. 195; LURIA 1964, p. 53-55; GAUTHIER 1960, p. 269; 1966, p. 26; MEISTER 1970 (avec, p. 607, liste de onze prédécesseurs allant dans le même sens); VATTUONE 1983-1984, p. 207, n. 23; BICHLER 1985; ASHERI 1988, p. 774; KUFOFKA 1993-1994, p. 265 + n. 43; AMELING 1993, p. 33; BRAVO 1993, p. 41; ZAHRNT 1993, p. 356 + n. 10, p. 378; aussi MADDOLI 1979, p. 43-44 (avec beaucoup de prudence); HANS 1983, p. 188, n. 148; MAFODDA 1992, p. 271, n. 94. Enfin SCHEPENS 1987, p. 326, ne se prononce pas à ce sujet.

282 Pour une liste de quatorze noms de chercheurs, de T. Mommsen à H. Bengtson, qui adhèrent à cette idée, MEISTER 1970, p. 607 (pour des exemples, également BICHLER 1985, p. 59-60). Dans le sens d'une acceptation de cette thèse, par exemple, UNGER 1882, p. 168; MACAN 1908, p. 220; HOW & WELLS 1912a, p. 196, 197; BENGTSON 1962, p. 28-29, n°129; LEGRAND 1963, p. 166, n. 1; SARTORI 1992, p. 89. À ceux-ci GAUTHIER 1966, p. 26, n. 2, ajoute ceux qu'il appelle les historiens «modernistes» : «les mêmes qui, dans le domaine économique, s'échappant du cadre de la *polis*, envisagent volontiers de grands ensembles et de vastes courants d'échange, sont prêts dans le domaine politique à parler de *Weltpolitik*» Pour ce qui concerne les spécialistes de Carthage, HUß 1985, p. 98, «So scheint die Annahme nicht von der Hand zu weisen zu sein, daß die politische und militärische Situation des Jahres 480 einem großangelegten persisch-karthagischen Plan entsprochen hat»; aussi LANCEL 1992, p. 106.

283 AMELING 1993, p. 64.

284 WHITTAKER 1978, p. 71; aussi WAGNER 1995, p. 835.

conduit les opérations durant les campagnes. Selon lui, la foi en l'existence d'une telle Ligue trouverait son origine dans le texte d'Hérodote, qui aurait accentué les aspects panhelléniques de l'affaire; mais ce seraient les historiens postérieurs, comme Éphore et Diodore, qui auraient imaginé une telle institution, sorte de conseil représentatif des Grecs[285]. Comme dans le cas d'un traité entre Carthage et les Perses, le rôle d'Éphore et de Diodore aurait été déterminant dans la diffusion d'une version des faits qui va au-delà du témoignage d'Hérodote dans le sens d'une lecture des faits selon une opposition entre hellénisme et barbarie. Que la même amplification ait affecté l'image qui est donnée du camp grec et du camp barbare confirme la validité de la démarche de réévaluation qui a été entreprise, et les observations de A. Tronson sur la «supposée» Ligue Hellénique rejoignent et renforcent celles sur le prétendu traité entre les Carthaginois et les Perses.

3. *Après la bataille*

a. *Conséquences en Sicile*

Tout d'abord, la victoire de Gélon n'entraîne pas de modifications territoriales (Théron garde Himère, où il installe son fils Thrasydaios, mais il la possède déjà). Peut-être faudrait-il en conclure que ce n'était pas cela que le Syracusain attendait du conflit. Ses objectifs semblent avoir été d'un autre ordre. Sur le plan commercial, la libre circulation dans les ports figurait parmi ses préoccupations[286]. Dans cette optique, c'est Anaxilas qui aurait été le grand perdant[287].

C'est aussi en termes de prestige personnel qu'il faut évaluer ce qu'apporta à Gélon son succès[288]. Les Deinoménides exploitèrent leur victoire, y compris au-delà de la Sicile comme l'indiquent les offrandes de Delphes. Du point de vue architectural et urbanistique, Himère suscita un certain nombre d'initiatives, à Syracuse mais aussi à Agrigente[289]. Enfin, on aurait pu ajouter, du point de vue numismatique, le Damaréteion mais l'historicité de ce monnayage en relation avec la femme de Gélon après Himère a été contestée[290].

---

285 TRONSON 1991 (selon lui, il n'y aurait pas eu de Ligue Hellénique, mais l'assemblée qui agit alors aurait été la Ligue Péloponnésienne). Pour sa part, BRAVO 1993, p. 48-51, souligne le peu de détails que contient le texte hérodotéen, ce qu'il explique toutefois par le fait que les détails de l'alliance anti-perse devaient être suffisamment connus du public d'Hérodote.

286 LURAGHI 1994, p. 309-312.

287 VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 25 (+ n. 130).

288 KUFOFKA 1993-1994, p. 268.

289 VAN COMPERNOLLE (T.) 1992 (spéc. p. 51-74). Aussi, avec des nuances, LURAGHI 1994, p. 318-320 (spéc. p. 318, n. 193).

290 *Supra*, n. 171.

b. *Conséquences pour Carthage*

Pour l'essentiel, deux thèses sont en présence[291]. Pour certains, la défaite d'Hamilcar fut à ce point désastreuse qu'elle causa une rupture totale des relations avec les Grecs et mit Carthage dans l'impossibilité de poursuivre en Sicile une politique agressive[292]. Pour d'autres, elle ne marqua nullement la fin des contacts entre Grecs et Carthaginois, et il faut expliquer autrement que par un déclin des Carthaginois l'absence de conflits en Sicile durant le V^e^ s.[293].

Du point de vue archéologique, d'abord, S. Lancel, dans une contribution sur "le problème du V^e^ siècle à Carthage", a montré à quel point ce dossier est délicat[294]. Il y a un certain temps déjà, C. Picard concluait que la carence de matériel attique à Carthage au V^e^ s. est une conséquence de la défaite d'Himère et que «cette cause est hélas sans appel»[295]. Ce constat a été depuis soumis à des réévaluations[296]. Non seulement des révisions du matériel mais aussi des découvertes en cours de publication amènent «à remettre en question la thèse selon laquelle la cité punique, après Himère, s'est trouvée à l'écart de circuits commerciaux alimentés en particulier par les importations attiques»[297]. De même, il semble bien que des relations économiques subsistaient au V^e^ s. entre Carthage et l'Étrurie[298].

Ensuite, en Sicile même, les Carthaginois se maintiennent dans leurs positions[299]. L'existence d'un traité marquant la fin des hostilités avec Gélon, connue seulement par Diodore (XI 26, 2-3) et par Plutarque (*Ser.*

---

291 *Cf.* KRINGS 1995a, p. 243; sous presse.

292 Ainsi PICARD & PICARD 1970, p. 81; 1982, p. 19-20; HUß 1985, p. 97, 99. Dans ce sens, BONDÌ 1983a, p. 395 (sur une récession de Carthage en Sicile au V^e^ s.); ANELLO 1988-1989, p. 326.

293 HANDS 1969, p. 93; aussi LURIA 1964, p. 55; HANS 1983, p. 61; BARCELÓ 1989, p. 26.

294 LANCEL 1992a.

295 PICARD 1965, spéc. p. 27.

296 Pour les détails, LANCEL 1992a; aussi WHITTAKER 1978, p. 65. La bibliographie essentielle est constituée par : CINTAS 1976, p. 330 qui soutient l'opinion encore dominante de son temps d'une absence de céramique grecque importée à Carthage au V^e^ s.; MOREL 1968-1969, p. 326-328, qui attire l'attention sur le caractère fallacieux de cette prétendue totale carence de céramiques importées du V^e^ s. à Carthage et dans son entourage immédiat; aussi MOREL 1980; 1983.

297 LANCEL 1992a, p. 277; aussi DAVISON 1992, p. 386; AMELING 1993, p. 49-50; LURAGHI 1994, p. 309, n. 153.

298 LANCEL 1992a.

299 GAUTHIER 1960, p. 271; HUß 1985, p. 97; ASHERI 1988, p. 775; FANTAR 1993a, p. 84; LURAGHI 1994, p. 312. Sur le *statu quo* après Himère, GÓMEZ BELLARD 1991, p. 49. Pour BRUNO SUNSERI 1987, p. 49, si Gélon n'expulse pas les Carthaginois de Sicile, c'est pour que demeure dans l'Ouest de l'île un contrepoids à Théron; aussi SARTORI 1992, p. 91; KUFOFKA 1993-1994, p. 267.

num. 552 A; *Reg. et imp. apopht.* 175 A), paraît suspecte[300], même si l'existence de clauses consignées dans un tel traité pourrait expliquer la discrétion de Carthage sur la scène sicilienne au cours du V^e^ s.[301]. Il n'est en tout cas pas aisé de localiser les temples abritant les copies du traité[302].

De même, il ne semble pas que les relations avec les Élymes aient été altérées après 480. On a avancé que le monnayage d'Éryx et d'Agrigente témoignait qu'après Himère Théron aurait exercé la mainmise sur la Sicile occidentale. Mais la datation des monnaies est incertaine, oscillant entre 480/460 et 415/405, et leur interprétation est controversée[303].

Certes, Trogue/Justin écrit qu'après Himère les Carthaginois se tinrent tranquilles (IV 2, 7, *aliquantisper quieuere uicti*), mais il pourrait s'agir d'un lieu commun : après avoir mentionné la mort d'Hasdrubal, les *Histoires Philippiques* précisent de manière un peu comparable que cette disparition rendit courage aux ennemis de Carthage (XIX 1, 8). Il y aurait là une manière stéréotypée de présenter la mort du général comme lourde de conséquences pour l'État.

On n'exclura d'ailleurs pas que des heurts entre Grecs et Phéniciens/Carthaginois continuèrent à se produire après Himère : l'un ou l'autre combat naval eut lieu, où s'illustra Chromios (PD., *N.* IX 34), mais il n'y a pas de mention de l'adversaire et on ne peut préciser la date[304]; un passage de Pindare semble également indiquer que, dans la décennie 479-470, on redouta un affrontement avec les Phéniciens (PD., *N.* IX 28-29, Φοινικοστόλων)[305]; on connaît une guerre entre Agrigente et Motyé, sans qu'il soit question d'une participation des Syracusains ou des Carthaginois (PAUS. V 25, 5)[306]. On signalera encore la participation des Phéniciens à la bataille de Cumes en 474 qui est affirmée par Pindare (*P.* I 137); le fait est généralement nié mais W. Ameling a émis un certain nombre d'observations qui justifieraient que fût repris le dossier[307].

---

300 ZAHRNT 1993, p. 387.

301 HANS 1983, p. 52; aussi MANNI 1974, p. 81; WHITTAKER 1978, p. 65-66. Pour sa part, VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 25, parle de clauses relativement modérées pour Carthage.

302 *Supra*, n. 170.

303 AMELING 1993, p. 48-49 (avec bibliographie).

304 BRAVO 1993, p. 447, pense qu'il pourrait s'agir de Cumes; aussi LURAGHI 1994, p. 307, n. 145. Sur Chromios, LURAGHI 1994, p. 338-340.

305 AMELING 1993, p. 46. C'est aussi dans un contexte où on craint une action carthaginoise que MANNI 1974, p. 83, replace la *I^ère^ Pythique* de Pindare.

306 La date n'est pas sûre; AMELING 1993, p. 46 + n. 146, songe à la période 480-450. LURAGHI 1994, p. 254-255, met le fait en relation avec Doucétios et estime que Pausanias confond alors Motyé avec Μότυον, établissement sur le territoire d'Agrigente (aussi *supra*, p. 23, n. 137). Sur ce passage, également KUFOFKA 1993-1994, p. 258, n. 24 (avec bibliographie).

307 AMELING 1993, p. 47.

Enfin, les circonstances de la mort d'Hamilcar ne seront pas ici détaillées[308]. Toutefois le fait qu'on lui offrit des sacrifices après son décès (HDT. VII 167)[309] indiquerait que la défaite qu'il a subie n'était pas associée à une catastrophe pour Carthage[310]. Du reste, sur le plan intérieur, l'affaire n'entraîne pas la chute des membres de sa famille, qui se maintiennent au premier plan dans la cité[311].

C. *Himère : au Couchant comme au Levant...*

L'opinion qui veut que la bataille d'Himère ait constitué un moment-charnière dans l'histoire de la Méditerranée, dont l'impact fut comparable à celui de Salamine, est incontestablement encouragée par les textes anciens. Mais, comme l'a noté P. Gauthier, «cette tradition est soit partielle, soit tardive»[312], même si on en perçoit les germes dès après la bataille, dans l'exploitation que font de celle-ci les Deinoménides. En effet, pour Gélon qui n'avait pas aidé les Grecs du Continent contre les Perses, Himère fut la bienvenue. Elle lui donnait l'occasion, ainsi qu'à son successeur, Hiéron, de montrer que les maîtres de Syracuse, eux aussi, avaient combattu pour la grécité. C'est dans ce contexte que s'inscrit le témoignage de Pindare. Ajouté à d'autres indices, comme les offrandes à Delphes, il révèle la volonté des tyrans syracusains de se présenter comme les défenseurs des Grecs en Occident, sur le modèle de la résistance qui avait été opposée aux Perses en Orient.

Le récit d'Hérodote, pour sa part, permet de situer cette version «syracusaine» dans un cadre davantage polémique et moins strictement sicilien. Il indique que le rôle conféré à Himère s'est développé en réponse à des critiques adressées à Gélon pour avoir refusé son aide aux autres Grecs. Dans cette optique, le synchronisme Himère - Salamine n'est pas seulement symbolique; il s'agit aussi pour le Syracusain de dire que malgré son désir d'aider les Grecs, il ne pouvait envoyer ses troupes

---

[308] AMELING 1993, p. 50-64, estime qu'Hamilcar se serait sacrifié à Melqart. Par ailleurs, HUß 1985, p. 95, accorde sa préférence à la version carthaginoise que rapporte Hérodote. Aussi GROTTANELLI 1983. Introduisant des données figurant chez Diodore, MUSTI 1989, p. 303, «probabilmente già prima dello scontro, alcuni cavalieri siracusani avevando ucciso lo stesso comandante nemico, Amilcare, mentre stava compiendo un sacrificio».

[309] Le fait a été nié et on a estimé qu'Hérodote avait confondu Hamilcar avec Melqart; par exemple, BENICHOU-SAFAR 1982, p. 284; déjà dans ce sens, F.C. Movers, O. Meltzer; aussi MACAN 1908, p. 238. Sur cette question, BONNET 1988, p. 173-174, 303 (la confusion n'est pas assurée).

[310] WHITTAKER 1978, p. 66. Toutefois les sacrifices offerts à Hamilcar pourraient se justifier par le caractère surnaturel de sa mort, sans impliquer une acceptation de sa politique; AMELING 1993, p. 36 + n. 97.

[311] MAURIN 1962, p. 7-8; WHITTAKER 1978, p. 65.

[312] GAUTHIER 1966, p. 5.

sur deux théâtres d'opérations le même jour. De ceci, on trouvait la trace déjà chez Pindare et c'est sans doute là un enseignement qu'il faut tirer : les témoignages de Pindare et d'Hérodote sont d'autant plus précieux que, même s'il faut leur supposer deux publics différents, et même si leur information est orientée diversement (en faveur de Gélon chez Pindare, en sa défaveur chez Hérodote), ils apparaissent pour l'essentiel cohérents[313].

Peut-être, si on en croit M. Zahrnt, la «version sicilienne» connaît-elle un premier développement avec Philistos, dans le cadre d'une historiographie favorable à Denys Ier de Syracuse. De toute façon, dans le contexte d'un panhellénisme que P. Gauthier met en relation avec Isocrate, elle triomphe chez Éphore : celui-ci voit en Gélon le champion des Grecs qui en Occident s'opposent aux Carthaginois qu'a dressés contre eux Xerxès. Éphore atteste de la sorte la rencontre de deux tendances qui semblaient jusqu'alors s'opposer, la justification de Gélon et la valorisation d'Athènes, à travers le rôle joué par cette dernière lors des guerres médiques[314]. Pourtant la version qui redimensionnait les prétentions siciliennes continuait à avoir cours comme l'indique un passage d'Aristote (dans le même sens, le silence de Thucydide).

Au cours des siècles qui suivent, la version panhelléniste, élaborée sur fond de propagande gélonienne et de patriotisme sicilien, selon laquelle même la bataille d'Himère rendit espoir à une Grèce prête à succomber, s'étoffe. Elle trouve une expression particulièrement éloquente chez Diodore, lequel s'inscrit dans le sillage de Timée.

Enfin, sous le Principat, ceux qui se réfèrent à Himère le font alors qu'existe une tradition historiographique abondante et ramifiée. Deux tendances se détachent, l'une à fragmenter l'information (Himère est envisagée en fonction d'intérêts spécifiques, notamment une perspective moralisatrice ou la recherche de stratagèmes), l'autre à combiner des données diverses afin d'arriver à un éclairage personnel sur l'un ou l'autre aspect (Plutarque rapproche l'interdiction de sacrifices aux Carthaginois de la conclusion d'un traité après Himère; Trogue/Justin laisse deviner l'existence d'une élaboration tendant à étendre l'alliance Perses - Carthaginois à l'époque de la première guerre médique).

L'observation des textes permet donc de retracer l'évolution et la survie de l'information sur Himère : de la propagande deinoménide à l'Empire

313 GAUTHIER 1966, p. 25.

314 BROWN 1952, p. 344-345, «The connection between the two wars would have appealed to the eulogists of Athens as obviously as it did to the Sicilian historians. From the Sicilian point of view their victory at Himera was won in the common cause of Hellenism; from the Athenian view Xerxes' appeal to Carthage was one more proof of his machiavellian plot against Athens».

romain, du patriotisme sicilien au panhellénisme athénien, toujours la bataille a été mise au service de propagandes[315]. Certes, ce survol est incomplet. Il y manque notamment une dimension carthaginoise, dont on n'a que des échos déformés et lointains : le fait qu'en 409, le Carthaginois Hannibal, en détruisant Himère, prétendit venger son ancêtre Hamilcar (DIOD. XIII 43, 5-6) pourrait suggérer que l'événement fut aussi récupéré à Carthage[316]. On note en outre qu'Hannibal appartenait à la même famille qu'Hamilcar. Celle-ci avait connu une éclipse vers 450[317], et le rappel de la défaite infligée à un des leurs aurait pu lui fournir le prétexte pour revenir à l'avant-scène et pour justifier, sous couvert de venger un ancêtre, une entreprise militaire[318].

Sur la base des textes donc, mais en négligeant combien ceux-ci sont parcourus par des tensions idéologiques, on a souvent estimé qu'avec Himère la rivalité entre Grecs et Carthaginois en Méditerranée occidentale atteignait un paroxysme. Mais, une fois prise en compte cette dimension des témoignages littéraires, une telle vue n'apparaît en définitive guère étayée, de sorte que, comme l'a remarqué N. Luraghi, toute évaluation du rôle des Carthaginois dans l'affaire dépend en définitive moins de l'exploitation des éléments fournis par les sources que de la dynamique interne qu'on suppose à l'histoire de Carthage[319].

Or, à cet égard, l'examen de la période antérieure à Himère – du moins tel qu'il a été mené ici – n'apporte guère l'indice d'une implication massive de Carthaginois en Sicile : les opérations contre Pentathlos et Dorieus auraient impliqué exclusivement ou essentiellement les habitants des colonies phéniciennes de l'île, tandis que les textes relatifs à Malchus ne peuvent être pris au pied de la lettre. De même, l'idée d'une guerre menée par Gélon contre les Carthaginois tandis qu'il était tyran de Géla manque de consistance.

Dès lors, une approche dénuée autant que possible de préjugés, qui fait la part de l'élaboration a posteriori dans les sources, tentant même de retracer l'évolution et l'altération progressive de l'information à travers celles-ci, et qui n'envisage pas la période antérieure à Himère comme une succession de heurts, conduit à voir dans la bataille un conflit comme tant

---

315 LURAGHI 1994, p. 305.

316 Ainsi MAURIN 1962, p. 22, «cette curieuse campagne de 409 paraît tout entière centrée sur le thème de la vengeance de la défaite de 480».

317 SANDERS 1988.

318 *Mutatis mutandis*, César, lorsqu'il vainquit les Tigurins, fit savoir que l'aïeul de son beau-père, L. Pison, avait été tué par cette tribu helvète (*BG* I 12, 7).

319 LURAGHI 1994, p. 308-309.

d'autres à cette époque, un contentieux entre Grecs de Sicile qui, en s'envenimant, finit par impliquer d'autres parties, Carthaginois et, sans doute, Phéniciens de Sicile. Plus que l'image de blocs qui s'affrontent c'est celle de l'enchevêtrement des intérêts de diverses communautés qui se dégage.

Par ailleurs, ce n'est pas seulement dans le cadre de l'histoire grecque, mais aussi dans celui de l'histoire de Carthage, qu'il faut revoir la place traditionnellement accordée à Himère. La date de 480, accolée à celle-ci, est en effet chargée de signification dans les études phéniciennes et puniques.

Dans une communication présentée au Ier Congrès d'Études Phéniciennes et Puniques, en 1979 (publiée en 1983), G.-C. Picard affirme : «L'histoire de Carthage commence avec Hérodote et la bataille d'Himère». Ce qui fonde cette opinion est que «tout ce qui est antérieur au début du Ve siècle est constitué par des mythes»[320], un jugement qui, en fait, vise surtout la fondation de la ville et Malchus.

On se gardera d'adhérer à une telle vue. Pour ce qui concerne Malchus, quand bien même les informations qui le concernent ne sont pas suffisamment solides pour qu'il représente un repère indiscutable, on n'ira pas jusqu'à le considérer comme totalement mythique; il est en l'état impossible de le cerner historiquement, ce qui est différent. Pour le reste, la bataille d'Alalia, la réaction contre Dorieus dans les Syrtes (ces deux interventions étant elles aussi attestées par Hérodote) ou le premier traité Rome - Carthage font apparaître que les Carthaginois témoignaient dès le VIe s. d'une activité dont les textes rendent compte. Himère s'inscrit dans la continuité de ces événements; ni plus ni moins qu'eux, elle indique que Carthage était un acteur de la scène méditerranéenne occidentale à l'époque archaïque. L'histoire carthaginoise ne débute pas avec elle.

D'un autre côté, dans la préface de la *Geschichte der Karthager*, W. Huß fait écho à l'avis de G.-C. Picard reproduit ci-dessus :

> Meine Skepsis reicht weiter : auch für die Zeit nach der Schlacht von Himera läßt sich keine Geschichte Karthagos schreiben – höchstens Kapitel zur Geschichte Karthagos[321].

Ceci n'empêche pourtant pas ce chercheur d'accorder à Himère une valeur particulière, non pas de début, comme G.-C. Picard, mais plutôt de fin, en

---

320 PICARD 1983, p. 280 (pour les deux citations).
321 HUß 1985, p. XI.

intitulant son chapitre VI, "Der Aufstieg zur Großmacht (814/12?-480)". La bataille clôturerait donc une première période de la vie de Carthage au cours de laquelle celle-ci s'affirme de plus en plus dans différentes régions de la Méditerranée, jusqu'à prétendre, déjà, au rang de «grande puissance». Le chapitre VI est du reste suivi de trois autres qui sont destinés à illustrer cette remarquable prospérité et cette activité tous azimuts des Carthaginois [«Das afrikanische Unternehmen des Hanno», «Die Fahrt des Himilco ins nordwestliche Europa», «Der 1. Karthagisch-römische Vertrag (erste Hälfte des 5. Jh.)»]. Enfin vient un chapitre X, «Der Feldzug des Hamilcar (480)», qui s'attache à Himère, décrite prioritairement à partir du témoignage de Diodore. Ainsi est bouclé un premier volet de la vie de Carthage et on aborde une autre période, celle des guerres siciliennes du IV^{e} s., y compris leurs antécédents.

La différence entre ces deux conceptions est plus qu'anecdotique. Il y a bel et bien dissentiment sur le statut du VI^{e} et du début du V^{e} s. G.-C. Picard refuse de donner crédit aux événements qu'on pourrait situer à cette période. En notant pour sa part qu'il est tout aussi peu possible d'écrire l'histoire de Carthage après Himère qu'avant, W. Huß réfute élégamment la distinction opérée par son prédécesseur et indique qu'il va traiter cette période (ce que la phrase de son collègue français excluait).

Mais la divergence ne s'arrête pas là. Cet avant-Himère qui pour G.-C. Picard était l'ère du mythe devient pour W. Huß celle de l'«Aufstieg zur Großmacht», de l'ascension vers la puissance et, pratiquement, de la constitution d'un empire.

C'est à cette vue, qui implique que la Carthage qui participa à Himère était déjà puissante que, tout autant qu'à celle de G.-C. Picard (qui ne s'inquiète pas de resituer la bataille dans un processus évolutif), je m'oppose. Car non seulement elle sous-tend qu'Himère fut d'une grande ampleur, mais aussi elle conduit à interpréter des moments antérieurs comme autant de signes annonciateurs de ce soi-disant conflit au sommet.

CONCLUSION

A. *Les textes anciens*

Un objectif de ce travail a été de montrer ce que peut apporter une lecture attentive des textes, tenant compte de la personnalité de leurs auteurs, du moment de leur rédaction, de l'interaction qui y est implicite avec le lecteur...

> Quand il s'agit d'un historien ancien, qui fut écrivain et même artiste, la manière dont il a composé et rédigé son œuvre a autant de signification, plus parfois, que le contenu historique. (...) À ne chercher que la valeur historique, on risque d'oublier la valeur historiographique[1].

1. *L'«écueil classique»*

En insistant sur le profit qu'il y a à tirer de la lecture des textes anciens et en proposant de les «contextualiser»[2] en vue de livrer une nouvelle appréciation de leur contenu, non seulement on va contre une attitude qui consiste à penser qu'ils ont déjà tout donné (affirmation qui parfois s'accompagne de la conviction qu'un salut ne pourrait venir que de l'archéologie), mais on touche à l'un des rares débats méthodologiques qui ont traversé les études phéniciennes et puniques.

On y dénonce en effet ce qu'on appelle l'«écueil classique». M. Sznycer y est revenu à plusieurs reprises[3]. Voici comment il exposait le problème en 1978 :

> Si le fait que presque tout ce que nous savons de l'histoire extérieure de Carthage et de ses relations avec les Grecs et les Romains provient exclusivement des sources classiques, partielles et nécessairement partiales, doit déjà inciter à la prudence, puisqu'il s'agit d'informations unilatérales livrées par les adversaires et les rivaux dangereux des Carthaginois, toute reconstitution, d'après les sources gréco-latines, des épisodes de l'histoire intérieure de Carthage, de la lutte des factions, de l'évolution de ses institutions et, plus encore, de la religion ou des mœurs des Carthaginois, ne peut que susciter a priori la plus grande méfiance. Il y a donc là, dès le départ, un grave problème de méthodologie qui ne peut pas être éludé ... De l'ambiguïté de la documentation gréco-latine et des traditions qu'elle a léguées découle inévitablement celle des interprétations modernes, souvent entachées dans le cas de Carthage plus que dans tout autre domaine de l'histoire ancienne, des présupposés culturels ou idéologiques, que ceux-ci

---

[1] RAMBAUD 1960, p. 639.
[2] Terme repris à CRUZ ANDREOTTI 1991, p. 50.
[3] Bilan de SZNYCER 1995, p. 222-223.

soient conscients ou spontanés[4].

Cette critique est fondée et on doit se résoudre à l'évidence que la littérature classique n'offre qu'un éclairage «indirect» (ou «extérieur») sur les mondes phénicien et punique. Mais il n'en faut pas moins rester vigilant envers ce qui serait des dérives[5], principalement un désintérêt, voire un mépris, pour la lecture des sources grecques et latines. Une telle réaction serait d'autant plus dommageable que c'est en définitive souvent sur un texte classique que repose notre information.

Ainsi se profile une attitude selon laquelle l'«écueil classique» – qui va de pair avec un autre, l'écueil biblique, de nature identique – doit être positivé. C'est dans ce sens que s'exprime C. Bonnet :

> Pour P. Xella, les deux écueils, biblique et classique, doivent être '*exorcisés de l'intérieur*'. Plutôt que de capituler et de laisser le terrain aux spécialistes de chacune de ces branches, qui feraient des études phénico-puniques un sous-domaine, il s'agira de viser une valorisation maximale des témoignages extérieurs, dans le cadre même de ces études, donc être simultanément à l'écoute des deux niveaux du discours : d'une part, le discours objectif, qui fera l'objet d'une approche critique traditionnelle, d'autre part, sa dimension 'idéologique', qui peut apporter un 'plus' à notre connaissance et des Phéniciens et de ceux qui en parlent[6].

Dans une telle optique, il m'a paru nécessaire de «valoriser» chaque témoignage et d'en faire, du moins dans un premier temps, un objet unique d'investigation, d'autant qu'un reproche qu'on pourrait adresser à diverses études antérieures est de les mettre tous sur le même pied, comme l'illustre la notice sur les "auteurs classiques" du *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique* : les noms d'auteurs y sont alignés, rangés par «genres littéraires» (historiographes; poètes et romanciers; mythographes; géographes, périégètes et lexicographes), suivis de remarques banales et de lieux communs (les *Histoires* d'Hérodote restent «irremplaçables», l'épitomé de Justin est d'une valeur «discutable»), sans qu'aucune problématique ne soit esquissée, qu'aucune méthodologie ne

---

[4] SZNYCER 1978, p. 546.

[5] Pour une réaction critique face à la position de M. Sznycer (notamment en référence à SZNYCER 1978), PICARD 1983, p. 279-280.

[6] BONNET 1988, p. 6. La contribution de P. Xella à laquelle il est fait allusion est XELLA 1981, spéc. p. 9. Aussi BONNET 1989, p. 289, «Le paradoxe majeur de l'histoire de Carthage réside indubitablement dans le caractère indirect des sources qui nous mènent à elle. Les sources classiques constituent en effet un répertoire d'informations incomparablement plus riche que les six à sept mille inscriptions carthaginoises, répétitives à souhait et d'interprétation controversée dès qu'elles s'écartent des sentiers battus. C'est désormais un *topos* de l'historiographie moderne que de souligner les implications de ce recours à des témoignages, émanant au surplus de concurrents commerciaux et d'ennemis politiques; c'en est un autre de dire tout le parti que l'on peut tirer d'une lecture au second niveau de ces documents».

soit proposée[7].

Cette présentation par genres littéraires est critiquée par S. Ribichini dans sa contribution sur "Les sources gréco-latines" dans *La civilisation phénicienne et punique. Manuel de recherche*. Mais le fait que ce même chercheur y fournit aussi une longue liste d'auteurs anciens classés par ordre alphabétique d'Achille Tatius à Zonaras, en passant par exemple par Aristote, Éphore, Jean le Lydien, Naevius ou Photius...[8], indique que les sources classiques restent encore trop souvent davantage des noms que des ouvrages reconnus dans toute leur complexité et leur singularité.

Par ailleurs, jointe à la nécessité de citer ces mêmes sources parce qu'elles demeurent les uniques témoins pour des pans entiers de l'histoire de Carthage, une telle conception «désincarnée» des auteurs anciens pourrait se traduire par une exploitation hybride de ceux-ci, dans la mesure où les chercheurs se sentiraient autorisés à en garder ce qui les intéresse (obligation de les citer, souci de produire des garants) et à rejeter le reste (en invoquant l'«écueil classique»). À terme, une telle manière de procéder aboutirait à la constitution de «vulgates» : se dispensant de retourner aux textes, on y renverrait de façon automatique, n'en retenant qu'une partie de l'information, sans se soucier de savoir ce qu'elle représente pour celui qui la rapporte.

Bien plus, il est apparu que non seulement toutes les sources, tous les textes devaient être abordés de manière spécifique, mais aussi que, dans leur approche, il fallait dépasser la question du vrai et du faux (parfois sa variante, celle de la sincérité ou de la malignité de l'auteur)[9]. En ce sens, vouloir jauger la valeur d'un historien ancien à l'aune d'une réalité historique souvent difficile à cerner relèverait autant de l'utopie que de la méprise[10]. De même, chercher chez les auteurs de l'Antiquité les balbutiements d'une méthode historique moderne se révélerait préjudiciable à la compréhension tant de ceux qui, à tort, semblent proches (Thucydide, Polybe[11]) que de ceux qui l'apparaissent moins[12].

---

[7] LIPINSKI 1992a.

[8] RIBICHINI 1995, p. 80-81.

[9] Sur ce débat, particulièrement sensible dans le monde anglo-saxon, RHODES 1993 (avec état de la question). Sur la nécessité d'aller au-delà de la question de la «mauvaise foi» des auteurs classiques, BRAVO 1993, p. 42.

[10] LIGOTA 1982, p. 4, «The dimension of historical reality was absent from the world of the historian in classical antiquity». Aussi GABBA 1981, p. 54.

[11] Sur ces deux auteurs comme atypiques et comme exceptionnels selon des critères antiques et comme n'ayant pas toujours été compris par leurs contemporains, GABBA 1981, p. 50-51.

[12] Une telle distinction est patente chez RHODES 1993, p. 6, «À certains points de vue, Hérodote est plus difficile à traiter que Thucydide, mais à d'autres, il l'est moins, parce qu'il se

Le cas d'Hérodote est exemplaire : la dichotomie artiste (conteur) - historien inhérente à maintes conceptions modernes est surtout une manière commode d'intellectualiser l'embarras dans lequel plonge sa façon de faire revivre le passé. Dans la pratique, si on se condamne au seul choix de rejeter comme fausses les informations hérodotéennes ou, au contraire, de les recueillir comme véridiques, le risque est grand d'aboutir à une impasse. C'est dans le cadre d'une approche qui, dans la mesure du possible, embrasse l'ensemble de son ouvrage et le soumette à différents niveaux de lecture qu'on peut se forger une opinion sur tel ou tel de ses témoignages. Ce qu'on lit dans ses *Histoires* sont des récits sur le passé qui doivent être jugés autant comme récits que dans leur rapport avec le passé. On peut certes s'interroger sur la «véracité» des «histoires» que raconte Hérodote, la question n'aura de pertinence que si on est disposé à concevoir que dans celles-ci la «vérité» peut se présenter sous une forme symbolique, ou, si on veut, qu'elle peut y être exprimée «en termes mythiques»[13].

Pour ce qui regarde les historiens postérieurs à Hérodote, il se manifeste dans leurs écrits une emprise croissante de la rhétorique[14] – comme on le voit lorsqu'Éphore développe le parallélisme entre Himère et les guerres médiques –, mais celle-ci ne rend pas vain pour autant un intérêt pour le passé dont on doit apprécier les fruits à la lumière non seulement des informations qui sont produites mais aussi de la méthode et de la sensibilité qui y président.

Si on multiplie les niveaux auxquels on interroge les textes, un vaste champ d'investigation s'offre au chercheur, et l'«écueil classique», tout légitime que soit l'avertissement qu'il lance, devient vite un garde-fou débordé de toutes parts.

Par exemple, l'hostilité des auteurs classiques envers les Phéniciens et les Carthaginois et leur rejet d'une civilisation autre, une fois replacés dans le contexte de la littérature classique, doivent être relativisés. Bien sûr, les auteurs grecs et romains nourrissaient des préjugés à l'encontre des habitants de Carthage, ce dont le thème de la perfidie punique (*fides*

---

différencie plus visiblement de l'historien du XXe siècle»; p. 13, «Il est peut-être plus dangereux que Thucydide ne soit pas aussi manifestement différent des historiens modernes que ne l'est Hérodote»; cependant, p. 15, «En premier lieu, Thucydide n'était postérieur à Hérodote que d'une génération. Il ne diffère pas de celui-ci autant qu'on le suppose parfois».

[13] Formule inspirée de MURRAY 1992, p. 49 (à propos d'un passage hérodotéen relatif à Corinthe), «non ha senso domandarsi se la storia è vera o falsa, perché essa costituisce l'espressione della verità in termini mitici».

[14] Ainsi RHODES 1993, p. 21.

Punica) est une éloquente illustration[15]. Mais, d'une part, tel est le cas de nombreux peuples (ainsi les Gaulois ou les Germains) et d'autre part, pour ce qui regarde les dossiers traités ici, force est de dire que c'est un aspect auquel on a somme toute été peu confronté. Hérodote évoque certes des rapports d'hostilité, mais ce n'est pas pour cette raison qu'il est lui-même hostile; au contraire, il semble admettre la nécessité de l'action menée par des Carthaginois et des Étrusques contre les pirates phocéens d'Alalia, et il ne condamne pas les interventions contre Dorieus. Diodore et Trogue/Justin montrent davantage d'aversion, mais, du moins si on s'en tient aux textes discutés dans ce travail, ils se distinguent surtout par leur volonté de prêter un empire aux Carthaginois, ce qui n'est pas en soi un motif d'hostilité puisqu'ils exaltent parallèlement l'Empire romain. Enfin, on a même découvert en Sosylos, historien compagnon d'Hannibal, un auteur qui écrit dans un sens favorable aux Carthaginois.

On ne peut donc, surtout si on envisage comme on l'a fait, les premiers siècles de Carthage, invoquer l'hostilité envers les Carthaginois comme unique clé de lecture des témoignages anciens. Certains auteurs y sont assurément plus sensibles que d'autres, ainsi qu'il apparaît si on compare Hérodote et Diodore, mais même chez ceux qui paraissent exprimer un sentiment anti-carthaginois, celui-ci se manifeste différemment selon les contextes, et d'autres facteurs (par exemple, l'éloge ou le blâme de tel ou tel personnage grec ou romain au centre du récit, pour ne rien dire d'éventuels impératifs littéraires), peuvent tout aussi bien le reléguer à l'arrière-plan que l'exacerber. On n'oubliera pas non plus qu'il existe un thème de l'éloge de l'ennemi vaincu qui vise à rehausser le succès remporté sur lui, et il semble qu'à Rome une telle idée est opérante pour Carthage, pouvant même déboucher sur une forme de valorisation de celle-ci (ainsi la Carthage de Didon que décrit Virgile est presque une projection de l'*Vrbs*[16]).

Enfin, les textes classiques ne sont pas à l'origine de tous les avis péjoratifs qui ont circulé sur les Phéniciens. Les jugements émis sur la piètre qualité de l'art phénicien, sur son absence d'originalité ou sur l'incapacité des Phéniciens et des Carthaginois à produire une littérature ne doivent rien aux sources gréco-latines et ont été développés à partir de préjugés modernes[17].

En somme, l'«écueil classique» est une mise en garde amplement justifiée, mais aussi une justification rassurante (les textes anciens jouent en quelque

15 Sur l'image du Carthaginois dans la littérature latine, DUBUISSON 1983.
16 Par exemple, GLEI 1991, p. 127-129.
17 AUBET 1994, p. 12-13.

sorte le rôle de boucs émissaires), et au-delà inhibante. À une formule qui résume les témoignages classiques au danger qu'ils recèlent, je préférerai une attitude constructive qui, en leur rendant leur complexité, multiplie les niveaux auxquels ils peuvent être interrogés et enrichit les dossiers dans lesquels ils sont invoqués.

2. *Des approches individualisées*

Parmi les auteurs utilisés, une attention particulière a été portée aux historiens. On a observé entre eux des différences essentielles, à maints points de vue : époque, vécu, exigence littéraire, rapport au passé, attente du public...

La figure d'Hérodote se détache sans aucun doute. Rassemblant son information à diverses sources, pratiquant l'autopsie et sollicitant des témoignages oraux, l'historien d'Halicarnasse élabore sa matière selon des critères qu'il fixe lui-même, faisant s'entremêler plusieurs niveaux de lecture dans son récit. Quant à Thucydide, il n'a pas été suffisamment mis à contribution pour que soient tirées des conclusions à son égard; l'examen de sa phrase sibylline sur un conflit entre Marseille et Carthage laisse toutefois apparaître que chez lui aussi, la forme que prend l'information est subordonnée au contexte dans lequel elle figure.

Diodore et Trogue/Justin présentent des similitudes. Tous deux composent des histoires universelles vers l'époque de César et d'Auguste (pour la composante Trogue de Trogue/Justin). L'expérience vécue de l'Empire romain pèse lourdement sur la réécriture de l'histoire à laquelle ils se livrent à partir de prédécesseurs parfois bien fantomatiques; la théorie de la succession des empires détermine également leur approche. De même, ils manifestent à des degrés divers une sensibilité locale, sicilienne et très marquée chez Diodore, gauloise et plus discrète chez Trogue (l'origine de Justin ne peut être déterminée avec assurance). Leurs écrits sont volontiers moralisateurs. Enfin, ils jouissent d'une piètre réputation et la bibliographie qui les concerne est encombrée par les enquêtes de *Quellenforschung*, comme s'ils ne présentaient d'intérêt que comme détenteurs d'informations déjà livrées par autrui. Ceci n'empêche pas que l'un et l'autre demeurent les principales – quand ce ne sont les seules – sources pour certaines tranches de l'histoire ancienne[18].

Chez Strabon et chez Pausanias, espace et temps entretiennent un rapport intime. Le premier se sert de la géographie pour traduire un processus historique, l'affirmation de Rome. Dans la *Périégèse* du second, le voyage sert de trame à une commémoration du passé de la Grèce.

---

[18] Sur ce dernier rapprochement, SPOERRI 1991, p. 311.

Orose est le seul auteur chrétien qui a été utilisé. Soucieux de montrer en quoi l'événement exprime la volonté divine, il subordonne son récit à cette préoccupation.

Enfin, certains historiens ne sont connus qu'à travers des fragments : Antiochos de Syracuse qui a été mentionné pour deux passages relatifs à des fondations de cités (Lipari et Vélia); Éphore dont l'histoire paraît avoir été empreinte de rhétorique; Timée qui, en exil à Athènes, exaltait sa patrie sicilienne. De Sosylos, Grec au service des Carthaginois, un unique fragment a été conservé : dans la première partie de ce texte, il est question d'une bataille de la deuxième guerre punique, dans la seconde, un affrontement antérieur, cité à titre d'exemple, est évoqué.

Sur ces auteurs, du «père de l'histoire» à l'«abréviateur négligent», en passant par le «compilateur inintelligent», j'ai jeté le même regard critique et respectueux, celui d'une lectrice désireuse de comprendre les ressorts d'œuvres diverses, sans préjuger de leurs qualités respectives, mais en adaptant mon approche aux spécificités et aux buts, avoués ou non, de chacun. Car une source n'est pas l'autre, et il convient d'en tirer les conséquences au moment d'établir l'appréciation du passé, quand la tentation est grande de se livrer au jeu du puzzle et, en fin de compte, de comparer l'incomparable – et ce d'autant que, souvent, les textes qui sont sollicités ne contiennent que des allusions «à des événements qui n'intéressent pas directement leurs auteurs»[19].

Plus précisément, deux dimensions des textes, qu'on pourrait qualifier, en «généralisant» quelque peu, de compositionnelle et d'idéologique, ont davantage retenu l'attention, sans pour autant qu'on puisse ni réduire la richesse des témoignages à ces deux seuls aspects, ni même toujours les distinguer l'un de l'autre, tant est grande leur interaction.

Du point de vue de la composition, les œuvres anciennes sont des constructions littéraires complexes dont la cohérence s'établit de manière parfois subtile. Ainsi, s'il arrive que les liens entre les passages étudiés et d'autres parties des ouvrages où ils figurent soient explicitement marqués, comme lorsque Diodore annonce qu'il traitera plus précisément de Dorieus dans un livre ultérieur (malheureusement perdu) ou qu'ils ressortent naturellement du contexte, il se peut aussi qu'ils ne soient pas explicites, mais naissent de la confrontation avec d'autres passages. Ainsi la narration qu'Hérodote consacre à Dorieus reçoit un nouvel éclairage une fois qu'elle est rapprochée des informations qui sont livrées sur

[19] GAUTHIER 1960, p. 262.

Cléomène; ou encore les deux récits de Diodore, sur Pentathlos et sur Dorieus, se répondent dans une certaine mesure. De plus, différents modes d'intégration peuvent coexister, à la fois avec un contexte proche et un autre plus lointain, comme cela semble avoir été le cas pour les lignes d'Hérodote sur Alalia ou le passage sur Malchus dans les *Histoires Philippiques*.

Parallèlement la dynamique de chaque témoignage doit être retrouvée. Les narrations hérodotéennes, *logoi* ou sections de *logoi*, qui ont été examinées se caractérisent par la reproduction d'un modèle qui en fournit la trame interprétative. Le contraste est aussi parfois, paradoxalement, un procédé qui consacre l'unité d'un passage, comme l'évocation de Dorieus par Pausanias, bâtie autour d'une antithèse entre l'Héraclide spartiate vaincu par les Ségestains et Héraclès vainqueur d'Éryx.

Diverses intentions sont aussi perceptibles dans les textes.

– Interprétations siciliennes. L'ode de Pindare dont on a évoqué un extrait, comme du reste les offrandes syracusaines à Delphes, illustrent que les Deinoménides de Syracuse tentèrent de récupérer la victoire d'Himère. Mais ceux-ci se sont aussi servis d'événements antérieurs, comme l'indiquent les propos prêtés par Hérodote à Gélon prétendant avoir voulu venger la mort de Dorieus. Par ailleurs, la menace carthaginoise a pu être à différents moments utilisée (et grossie) par les tyrans syracusains en vue de justifier leur pouvoir[20]. Enfin, un patriotisme sicilien, dont Timée était certainement représentatif et qui est net chez Diodore, a amené à exalter les guerres menées par les Grecs de l'île contre les Carthaginois, dont le rôle fut a posteriori surévalué. On constate ainsi une tendance à projeter erronément dans un passé lointain des situations en vigueur à une époque ultérieure (aussi chez Trogue/Justin)[21]. La Carthage qui est alors mise en scène à Himère ou contre Dorieus (et aussi à l'époque de Malchus pour les *Histoires Philippiques*) est celle qui sera militairement active en Sicile au cours du IV^e^ s., celle que combattront Denys de Syracuse, Timoléon et Agathocle.

– Interprétations delphiques. L'oracle de Delphes a été mentionné dans plusieurs dossiers, qu'il s'agisse d'une propagande émanant de Delphes elle-même (par exemple, pour l'installation des Phocéens en Corse puis à Vélia, pour les expéditions de Dorieus, et peut-être aussi pour la mission de Cadmos de Cos au moment d'Himère) ou de celle qui, émanant de cités, a pour théâtre Delphes (offrandes des Liparéens pour Pentathlos, des

[20] KALLALA 1995, p. 167.
[21] Sur cette caractéristique, BARCELÓ 1989, p. 34.

Marseillais, voire des Agylléens, pour Alalia, des Syracusains pour Himère).

– Interprétations athéniennes. Dans tous les passages d'Hérodote ainsi que dans la brève notice de Thucydide qui ont été discutés, on trouve trace de préoccupations athéniennes. Par ailleurs, un certain panhellénisme d'inspiration isocratique semble traverser (bien que ceci soit discuté) la présentation que fait Éphore d'Himère.

– Interprétations spartiates. Une source spartiate a été supposée dans le cas du récit de l'aventure de Dorieus par Hérodote et aussi, parfois, pour l'évocation que fait le même historien de l'ambassade à Gélon. Il est également probable que Dorieus lui-même, au moment de gagner le pays d'Éryx, justifia son entreprise en recourant à une propagande héracléenne (sur laquelle, deux générations avant lui environ, s'était peut-être déjà appuyé le Cnidien Pentathlos).

– Interprétations carthaginoises. C'est pour excuser une défaite navale carthaginoise lors de la deuxième guerre punique que Sosylos, compagnon d'Hannibal, est conduit à évoquer une bataille antérieure que certains ont voulu situer dans les eaux ibériques. Par ailleurs, il est fait écho, de manière assurément indirecte, à des versions carthaginoises à propos de la mort d'Hamilcar à Himère. Cet événement a été peut-être aussi récupéré à Carthage : pour ne rien dire du culte rendu à Hamilcar, le désir de venger ce général aurait été invoqué à la fin du V^e^ s. par Hannibal en Sicile. On reste par contre sceptique devant l'hypothèse de M. Gras qui suppose une provenance carthaginoise aux informations de Trogue/Justin sur Malchus.

– Interprétations locales. Elles ont trouvé écho chez des auteurs-voyageurs qui pratiquaient l'autopsie et s'informaient sur place : Hérodote (informateurs phocéens pour Alalia, version crotoniate pour l'étape italienne de l'aventure de Dorieus) et Pausanias (pour les Liparéens).

– Interprétations romaines. De façon générale, l'évocation de Carthage par les Romains est conçue de manière à justifier la politique suivie à l'égard de cette cité, la guerre menée contre elle d'abord, puis sa destruction, enfin sa colonisation. Mais d'autres considérations s'y superposent parfois. On accordera un poids particulier à l'idéologie augustéenne, que caractérise notamment une interprétation universaliste du passé et qui est sensible dans les *Histoires Philippiques* de Trogue Pompée (connues à travers l'épitomé de Justin) ainsi que chez Strabon (la volonté de montrer le passage d'une réalité grecque à une réalité romaine est sensible dans la continuité qu'il suggère entre la colonie grecque d'Héméroscopeion et la colonie romaine de Dianium). Diodore est davantage caractéristique d'une propagande césarienne, mais Rome est de toute façon centrale chez

lui[22]. Du reste, la notion même d'empire, avec comme référence celui de Rome, est prégnante dans les écrits rédigés sous le Principat.

Certaines de ces propagandes convergent dans le même sens et se renforcent mutuellement : patriotismes sicilien et romain se rejoignent quelquefois pour faire du Carthaginois l'«ennemi» et pour amplifier son rôle.

Ces remarques mettent en valeur la composante politique. D'autres existent. L'histoire ancienne est aussi rhétorique et exemplaire, placée au service d'un discours moralisateur. Chez Hérodote, à travers les modèles récurrents qui traversent ses récits, se dessinent des notions comme celles de l'exil et du renoncement, de l'infortune et de l'ὕβρις. Quant aux *Histoires Philippiques*, la recherche d'*exempla* y est patente, pour ne pas parler des quelques témoignages tirés des *Moralia* de Plutarque ou d'auteurs de stratagèmes, Polyen et Frontin, chez qui l'information n'a de raison d'être que lorsque, extraite de son contexte, elle se confond avec une de ses facettes anecdotiques.

On citera encore les courants philosophiques et de pensée : stoïcisme (chez Diodore, aussi dans un extrait brièvement signalé de Sénèque), évhémérisme (chez Diodore et chez Trogue/Justin), universalisme (dans une certaine mesure déjà chez Hérodote, de manière opérante chez Éphore, de façon plus articulée chez Diodore où, comme l'a noté G. Wirth, Carthage se voit prêter a posteriori un rôle dans la dynamique de l'histoire universelle[23], chez Trogue/Justin et chez Orose avec, chez ce dernier, l'intégration de Carthage à la théorie des quatre empires).

Chez chaque auteur, en outre, le récit est encadré dans une certaine conception de l'espace et du temps.

Pour ce qui regarde le premier point, au-delà de la nécessité d'établir les connaissances des Anciens, notamment sur l'Occident ou sur le monde atlantique, de l'intérêt qu'il convient de porter aux Périples et de l'effort à faire pour dépasser un «déterminisme géographique réducteur»[24], on retiendra qu'une lecture «politique» de l'espace s'exprime souvent. L'idéologie augustéenne, perceptible chez Strabon, vient en premier lieu à l'esprit, mais la propagande héracléenne mise en œuvre par Dorieus, par exemple, revenait à légitimer, à travers le mythe, des prétentions sur une aire sicilienne. Espace et souveraineté, espace et utopie politique sont

---

[22] SACKS 1990, p. 117-119; WIRTH 1993.
[23] WIRTH 1993, p. 39-40.
[24] Sur ce dernier point, GRAS 1995, p. 119.

également étroitement liés à propos des îles[25], ainsi qu'on l'a vu pour les Cnidiens à Lipari ou pour les Phocéens au moment où ils quittent l'Ionie. Il y a aussi un symbolisme de certains lieux, comme des Colonnes d'Hercule chez Pindare.

Quant aux notations chronologiques, différents cas de figures se sont présentés. Pour Pentathlos, on dispose d'une indication, la 50e olympiade, qui s'avère être une reconstruction a posteriori, en relation, peut-être, avec une datation des Sept Sages. Pour Malchus, on déplore le caractère stéréotypé des formules de Trogue/Justin (ainsi *interiectis diebus*), tandis que la précision apportée par Orose, «au temps de Cyrus», se révèle une initiative de cet auteur, destinée à alimenter un jeu de parallélismes qui parcourent son œuvre. Dans le cas d'Alalia, on n'ose se fier à une donnée telle que la durée de cinq ans pendant laquelle les réfugiés de Phocée restèrent à Alalia, cas symptomatique de la relative absence de fiabilité de la chronologie absolue d'Hérodote (et du faible intérêt de celui-ci pour ces questions). Pour Dorieus, il est malaisé, face aux impressions contradictoires qui ressortent des témoignages d'Hérodote et de Diodore – ainsi que de l'imprécision d'une expression comme πολλαῖς γὰρ ὕστερον γενεαῖς chez ce dernier (IV 23, 3) –, d'établir combien de temps a existé la colonie fondée en Sicile par le prince spartiate; l'évidence tirée de l'histoire de Sparte n'est guère plus éclairante, de sorte que la date proposée pour la mort de Dorieus s'étend sur une fourchette d'une trentaine d'années, entre *c*.520 (voire un peu avant) et *c*.490. Dans certaines reconstructions sur la fin de Tartessos, on propose de rattacher à la fin du VIe s. trois textes (Vitruve, Trogue/Justin et Macrobe) qui ne contiennent aucune donnée chronologique et dont certains ont été rapprochés d'événements postérieurs de plus de deux siècles. Enfin, le dossier de la bataille d'Himère illustre comment autour d'un de ces synchronismes dont était friande l'histoire hellénistique[26] (même si celui entre Himère et Salamine se trouve déjà chez Hérodote), et dont la valeur est au mieux indicative, s'est bâtie une interprétation historique, mettant en évidence une lutte de la grécité contre la barbarie. De la plus totale imprécision à l'excès de précision suspect, en passant par la contradiction entre deux témoins, on a mesuré combien se vérifiait le jugement de C. Mossé :

> Il est pratiquement impossible à qui étudie l'époque archaïque d'établir une chronologie sûre des événements politiques ou des faits de civilisation. À part quelques épisodes de l'histoire d'Athènes au VIe siècle, qui sont datés

[25] Sur insularité et souveraineté, spéc. VILATTE 1991.
[26] Par exemple, ALONSO-NÚÑEZ 1992, p. 82.

> par le nom de l'archonte annuel – et encore ces datations ne sont-elles pas certaines, tous les autres faits rapportés par les sources littéraires ne sont pas datés ou le sont de façon très vague. Hérodote, en particulier, se soucie peu de cohérence chronologique quand il rapporte des événements concernant telle ou telle cité grecque ou les royaumes avec lesquels ces cités se trouvaient en contact. D'où un véritable casse-tête pour les historiens qui cherchent à faire coïncider des indications contradictoires[27].

Enfin, une notion comme celle d'«empire» (ou de «thalassocratie»), plus encore lorsqu'elle se présente sous la forme d'une succession des empires (ou d'une «liste des thalassocraties») se révèle une tentative des sources anciennes pour intégrer les facteurs espace et temps. Elle donne corps à des interprétations des faits entachées d'a priori et à des reconstructions chronologiques parfois faussées.

3. *Itinéraire de l'information*

Dans la mesure où cela a semblé utile afin de déterminer les tendances des sources que sollicitaient les auteurs étudiés, quelques détours par la *Quellenforschung* ont paru justifiés. Derrière Justin, on a cherché la trace de l'idéologie augustéenne de Trogue Pompée, ou derrière le fragment de Sosylos mentionnant une bataille au cap Artémision, on a cru voir un écrit, sans doute biographique, qui dressait l'éloge d'Héraclide de Mylasa. De même, on s'est interrogé sur l'origine des informations livrées par Hérodote ou par Pausanias. Ceci appelle toutefois deux mises au points. D'une part, la recherche de sources perdues ne doit pas être menée au détriment des écrits qui ont été conservés, auxquels il importe de faire crédit d'une certaine originalité, surtout pour ce qui regarde la sélection de la matière et son organisation en un discours continu (même lorsqu'on a affaire à des auteurs qui ont «mauvaise réputation», le compilateur Diodore ou l'abréviateur Justin). D'autre part, il faut en la matière rester prudent : une théorie comme celle de M. Gras qui suppose l'existence de quatre sensibilités différentes dans les sources relatives au seul affrontement d'Alalia apparaît surtout comme un artifice destiné à étoffer le dossier documentaire; de même, on a rejeté l'hypothèse de chercheurs espagnols qui ont vu dans divers témoignages anciens des allusions à une chute de Tartessos consécutive à l'intervention de Carthage.

Dans ce travail, c'est plutôt la notion d'«itinéraire de l'information» qui a été privilégiée. Chaque fois que cela a paru possible, on s'est attaché à voir, en descendant dans le temps, comment une même information avait

---

[27] MOSSÉ 1984, p. 167.

été reprise d'un auteur à l'autre subissant à chaque fois des modifications[28]. Ainsi Orose, s'inspirant des *Histoires Philippiques*, a reproduit l'histoire de Malchus de façon à ce que celle-ci s'intègre à son œuvre; ce récit lui-même avait été l'objet d'une *interpretatio Romana* au moment où Trogue l'avait introduit dans ses *Histoires Philippiques*, y accentuant les échos à l'histoire romaine et lui donnant une dimension augustéenne. On peut aussi retracer le chemin parcouru par les données relatives à Himère ou observer les différentes exploitations qui ont été faites du mythe d'Héraclès[29]. Ou encore les déboires de Dorieus pouvaient être dépeints différemment selon que ceux qui en parlaient choisissaient d'y voir une aventure personnelle (Hérodote), de les considérer à la lumière de la geste sicilienne d'Héraclès (Diodore, Pausanias) voire de les présenter en fonction de la conviction que les Carthaginois s'étaient, déjà à cette époque, constitué un empire (Trogue/Justin, dans un écho très déformé).

Ceci conduit naturellement à envisager l'historiographie moderne. Car si on admet qu'un «fait historique» connaît plusieurs «vies», associées à ses récupérations successives, il n'y a aucune raison de s'arrêter avec la fin de l'Antiquité[30].

B. *Carthage et l'enquête historique*

Le Premier Congrès des Études Phéniciennes et Puniques se tint à Rome en 1979. La discipline en tant que telle est donc relativement jeune – ce qui ne signifie bien entendu pas que tout ce qui a été écrit sur les Phéniciens et les Carthaginois lors des décennies précédentes ne constitue pas un substrat déterminant, dont on mesure mal le poids aujourd'hui[31].

La réflexion de type méthodologique ne s'y est manifestée que de manière sporadique et en marge d'études spécifiques. Il n'existe pas d'histoires des études[32]; des instruments de travail de première utilité manquent encore[33]. Quant aux synthèses, si elles parviennent à une

---

[28] *Cf.* pour un exemple parallèle, l'étude des sources relatives à Mainaké par JACOB 1994, lequel s'est attaché au «processus qui, en l'espace de 5 ou 6 siècles, a transformé un hypothétique établissement tartessien en fondation massaliète».

[29] On peut penser à CARRIÈRE 1995, p. 85 (à propos d'Héraclès dans le Languedoc), «Si l'importance du mythe héracléen comme mythe d'acculturation est bien évidente, le mythe n'a cessé d'être modulé et 'bricolé' en fonction des changements historiques».

[30] *Cf.* MURRAY 1992, sur Phalaris; aussi VAN COMPERNOLLE (T.) 1992, p. 11.

[31] MOSCATI 1995a, p. 9-10.

[32] Toutefois GRAS, ROUILLARD & TEIXIDOR 1989, p. 11-24, chapitre intitulé "Histoire d'une science". Aussi HUß 1985, p. 1-3, "Zur Geschichte der Forschung".

[33] Sur ces lacunes, NIEMEYER 1995, p. 249-250. À propos d'une expérience dans le domaine de l'histoire de la religion phénicienne et punique, BONNET 1995a, p. 121-125. Pour

systématisation nécessaire des informations, elles ne remplissent pas toujours la fonction propédeutique qu'on pourrait en attendre. S'il était dans la vocation du *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique* d'être un alignement de notices, l'ouvrage collectif *La civilisation phénicienne et punique. Manuel de recherche*[34] sacrifie parfois au désir d'exhaustivité l'esprit méthodologique qui initialement l'animait. Le volume *I Fenici : Ieri Oggi Domani*[35] se veut davantage problématique mais, construit autour des parcours individuels des contributeurs, invités à dresser le bilan de leur fréquentation des Phéniciens et des Carthaginois[36], il manque d'unité; le discours sur la méthode s'y dilue en évocations de sujets d'étude singuliers.

Il n'est pas mon propos de livrer un tel discours en conclusion à une étude dont l'objet est limité à une seule période (580-480), à une seule aire (la Méditerranée occidentale[37]) et à une seule problématique (les «affrontements» entre Grecs et Carthaginois). Il ne m'est cependant pas paru inopportun de rassembler quelques observations de nature plus générale.

1. *De quelques lieux communs*

Ce serait verser dans une dichotomie simpliste que d'opposer, à une Antiquité bien informée sur elle-même, une historiographie contemporaine doctrinaire, imposant sur la première le carcan de préjugés condamnables. Ainsi, en évoquant les «itinéraires de l'information», on a souligné que les premières réécritures de l'histoire avaient lieu dans l'Antiquité même. Ce parcours de l'information, de sa première formulation connue jusqu'à aujourd'hui, peut du reste s'apparenter à une «chaîne de l'incompréhension» : «Like all works of literature, works of history end up sooner or later with a readership quite different from that envisaged or hoped by their authors»[38]. En d'autres termes, les interprétations modernes, qu'elles soient ponctuelles ou qu'elles aillent de pair avec des grilles de lecture de portée générale, ne sont jusqu'à un certain point que des avatars de

---

ce qui concerne l'histoire phénicienne, BRIQUEL-CHATONNET 1995. Par ailleurs, parmi les initiatives en cours, *cf.* le *Thesaurus der phönizisch-punischen Sprache* (présentation dans XELLA 1995). Le vide en matière de bibliographie ne peut être comblé ni par la liste bibliographique qui paraît annuellement dans la *RSF*, ni par la *BAAA*. Quant à ACQUARO 1994 et 1996a, il constitue un premier essai de bibliographie informatisée, dont l'utilisation est limitée à une interrogation à partir du nom des auteurs et des mots contenus dans les titres, ce qui en restreint l'intérêt et la fiabilité, pour les non-initiés en particulier.

[34] KRINGS (éd.) 1995.

[35] AA. VV. 1995.

[36] MOSCATI 1995, p. 7.

[37] Sur celle-ci, réflexion de GRAS 1995. Aussi LAMBOLEY 1996.

[38] GABBA 1981, p. 50.

l'information initiale, au même titre qu'un extrait de Diodore ou de Pausanias.

Une différence fondamentale existe pourtant. Dans la littérature scientifique contemporaine, le travail d'écriture n'est pas reconnu comme un critère d'excellence; il n'est pas assumé dans sa dimension artistique et n'est revendiqué que comme support de l'exposé, à des fins de clarté notamment. Il en résulte que, tandis qu'il est légitime d'analyser la construction d'un témoignage littéraire ancien, soit-il de Diodore ou de Justin, pareille démarche semblerait déplacée à propos d'une production scientifique contemporaine. En conséquence, la discussion des Modernes se limitera aux questions de «relecture» (et non de «réécriture») du passé.

Par ailleurs, au moment de considérer les historiens récents, on ne peut manquer de se demander pourquoi le présent se réfère ainsi au passé.

Y répondre serait une enquête en soi et mon intention n'est pas d'évoquer les «besoins psychiques de la culture occidentale»[39]. Tout simplement, je ne voudrais pas que cette dimension reste totalement absente. De même, il convient de rappeler combien un certain anti-sémitisme a joué, et joue encore, dans l'image qui est donnée des Phéniciens et des Carthaginois[40]. À tout le moins, il est clair que s'est manifestée une répugnance à leur prêter un rôle de civilisateurs dont on a fait l'apanage des Grecs[41].

a. *Un «empire» carthaginois au VI^e s.*

Dès l'Antiquité s'était formée une théorie sur la succession des empires universels[42]. Celle-ci fonctionnait dans une certaine mesure comme une grille de lecture du passé, et elle poussait à interpréter en termes impérialistes la politique des États, une tendance plus sensible chez ceux qui écrivaient sous l'Empire romain et qui, tel Diodore, le vivaient comme une réalité concrète[43]. Parallèlement, la définition du rôle historique de Rome passait par l'évocation de sa concurrence avec Carthage. Quant à l'historiographie antérieure, les guerres qui secouèrent la Sicile au IV^e s., qu'on résuma parfois à une opposition entre Carthage et Syracuse, furent ressenties comme une lutte pour la domination de l'île, une situation qui

---

39 Expression de MURRAY 1992, p. 59.

40 Sur ce point, AMELING 1993, p. 1-3; AUBET 1994, p. 176; aussi CABANES 1995, p. 108.

41 Ainsi TRONCHETTI 1988, p. 97 (à propos de la Sardaigne). Aussi BONNET 1995, p. 649. On ne peut évoquer cette question sans citer BERNAL 1991.

42 GOEZ 1958; MOMIGLIANO 1980; MENDELS 1981. Pour une bibliographie, ALONSO-NÚÑEZ 1992, p. 109, n. 2.

43 SACKS 1990, p. 159; AMBAGLIO 1995, p. 126-127. En ceci, Diodore se démarque quelque peu d'un auteur comme Polybe, pour lequel l'impérialisme romain est surtout ressenti comme culturel (et non dans ses aspects concrets); WALBANK 1963; aussi WIRTH 1993, p. 30.

fut étendue à des époques antérieures, spécialement au VI^e s.

Avec Orose, la théorie des empires se vit enrichie d'un empire carthaginois. Quelles que soient les considérations qui l'ont déterminée, cette innovation trahit un souci de systématisation (quatre empires correspondant aux quatre points cardinaux) et une influence judéo-chrétienne qu'on trouve souvent dans l'historiographie moderne.

Dans cette dernière, la notion d'empire s'est d'autant plus aisément imposée que c'est à travers la perception du phénomène appelé «thalassocratie», la domination maritime, qu'on a eu tendance à interpréter la réalité économique des mers occidentales[44]. L'idée d'un empire carthaginois, puissant dès le VI^e s., est donc largement répandue[45], exprimée de façon telle qu'elle suppose la foi en un «impérialisme» – terme à la connotation quelque peu marxiste dont il est difficile de donner une seule définition[46] – qui en serait la cause.

Les bases d'une remise en question ont cependant été jetées en 1978 par C.R. Whittaker[47]. Sa réflexion, dont la portée était méditerranéenne, mais qui était essentiellement théorique et qui ne pratiquait, ni ne prônait, un retour aux textes, a trouvé un écho en Espagne où elle a donné lieu à une réévaluation féconde d'idées reçues sur Carthage (y sont associés les noms de C.G. Wagner, J. Alvar, P.A. Barceló et J.L. López Castro).

Bien que la question d'un empire carthaginois ne soit pas l'objet de cette étude, on ne peut nier qu'elle soit dans quelque mesure connexe au sujet qui y est traité. Plus spécialement, si par «impérialiste», on entend «militairement agressif», c'est incontestablement sur ce mode qu'ont été déclinés les rapports entre Grecs et Carthaginois jusqu'à Himère. C'est pourquoi c'est en fait un seul aspect de ce qui aurait été une politique impérialiste, à savoir la question de la conquête territoriale (essentiellement dans la mesure où elle s'exerce aux dépens des Grecs), et ce pour la période archaïque, qui a retenu mon attention.

---

[44] Formulation proche par GRAS 1995, p. 110.

[45] Encore AUBET 1994, p. 188, 295; MOSCATI 1994; PICARD 1995a, p. 329. Aussi BONDÌ 1983a, p. 386; GÓMEZ BELLARD 1991, p. 47. Pour quelque réserve, MOSCATI 1993, p. 206, «Il costituirsi di un predominio cartaginese dalla metà del VI secolo non è contestato, anche se ne è contestato il carattere di imperialismo nel senso specifico del termine»; les derniers mots de la citation visent LÓPEZ CASTRO 1991.

[46] COQUERY-VIDROVITCH 1986, dont on retiendra trois définitions (p. 151) : 1° «l'impérialisme impliquerait la domination d'une petite minorité sur une majorité de peuples étrangers et sujets sous le contrôle politique despotique de la métropole»; 2° il faut noter à la fin du XIX^e s., l'émergence d'un «impérialisme agressif, armé, menaçant»; 3° «l'impérialisme ... présente surtout un caractère économique, mesurable par ses dimensions géographiques, la masse des populations soumises, et le volume des affaires effectuées avec la mère-patrie».

[47] WHITTAKER 1978.

À cet égard, il importe d'évoquer, en exergue, le cas d'Ibiza, qui est abordé sous un angle nouveau depuis quelques années. En effet, sur la base d'un texte de Diodore considéré comme un fragment de Timée[48], qui attribuait la fondation de la colonie d'Ibiza à des Carthaginois 160 ans après la fondation de Carthage, c'est-à-dire en 654/653, on a longtemps fait commencer avec cette date l'impérialisme carthaginois. Ainsi W. Huß en 1985 :

> Bedauerlicherweise fehlen literarische oder epigraphische Nachrichten, die uns über die zeitliche Abfolge der karthagischen Expansion bzw. Kolonisation informierten, fast vollständig. Immerhin hat uns Timaios die Notiz hinterlassen, daß die Karthager i.J. 654/53 die Siedlung Ebusos ('jbshm = 'Insel des Bes') gründeten. Sie gewannen dadurch einen wichtigen Stützpunkt auf dem Weg nach Spanien[49].

Or l'archéologie a aujourd'hui apporté de solides arguments en faveur de l'opinion selon laquelle, si c'est bien vers le milieu du VII^e^ s. que surgit la factorie de Sa Caleta, au Sud-Ouest de l'île, celle-ci fut créée par des Phéniciens sans doute partis d'Andalousie (et non par des Carthaginois). C'est une conclusion à laquelle adhèrent de nombreux chercheurs[50], parmi lesquels S. Moscati :

> Come è noto, si riteneva che in passato, sulle basi di un passo di Diodoro, che Ibiza fosse una colonia cartaginese fondata nel 654 a.C., e comunque intorno alla metà del VII secolo. È stato successivamente dimostrato, invece, che tale giudizio dipende da un'interpretazione errata di Diodoro, il quale afferma che nell'isola v'era una città, Ebesos o Ebesus, colonia dei Cartaginesi, abitata da 'barbari' in maggioranza fenici : sembra perciò evidente che, quando Cartagine occupò Ibiza, essa era già abitata da Fenici[51].

Dès lors, Ibiza offre une illustration d'une notice textuelle qui pendant longtemps a fait autorité et a été invoquée comme attestant un premier jalon de l'impérialisme carthaginois[52] mais qui aujourd'hui est remise en cause. En cela, le cas d'Ibiza apparaît effectivement exemplaire : non pas de l'expansionnisme de Carthage, mais de la nécessité qu'il y a à soumettre les témoignages anciens, même les plus péremptoires, à un constant

---

[48] DIOD. V 16, 2-3 = TIMÉE, *FGH* 566 *F* 164. Sur le lien avec Timée, MEISTER 1967, p. 34.

[49] HUß 1985, p. 58. Encore TAHAR 1995, p. 394; TUSA 1995, p. 22.

[50] Ainsi BARCELÓ 1988, p. 5-25; 1989, p. 17; COSTA RIBAS, FERNÁNDEZ GÓMEZ & GÓMEZ BELLARD 1991; FERNÁNDEZ 1992, p. 222; RAMÓN 1992; GÓMEZ BELLARD 1993; 1995, p. 763; 1996; COSTA 1994; aussi DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991, p. 260. Pour un avis plus nuancé, GRAS, ROUILLARD & TEIXIDOR 1989, p. 227. État de la question par LANCEL 1992, p. 97-99.

[51] MOSCATI 1994a, p. 51 (aussi 1993, p. 207).

[52] Bibliographie chez BARCELÓ 1988, p. 5-7.

réexamen.

Pour en revenir aux dossiers traités ici, ils ne paraissent guère donner crédit à l'image d'une Carthage politiquement agressive et militairement expansionniste. Dans le cas de Pentathlos, il n'est pas assuré que les Carthaginois aient été massivement impliqués; contre Dorieus et à Alalia, ils agissent de concert avec d'autres et ils apparaissent plutôt en position d'agressés; à Himère ils combattent contre des Grecs, mais aussi aux côtés de Grecs; Artémision semble une fiction moderne, tandis que la portée des expéditions prêtées à Malchus ne se laisse pas préciser.

Dans d'autres débats, par exemple celui de la royauté, on admet que les témoignages anciens où on lit les mots βασιλεύς et *rex* sont «rendus ambigus à cause de l'inadéquation des termes grecs et latins employés par ces auteurs pour parler de hauts magistrats puniques»[53]. Il convient d'accepter qu'une pareille inadéquation puisse être invoquée lorsqu'on trouve un mot comme *imperium*. Il faudrait aussi donner plus de poids aux auteurs proches des faits qui ne se réfèrent pas à un empire carthaginois : Hérodote, mais aussi Thucydide, qui, pourtant, s'intéresse à la Sicile[54].

En 1994, cependant, S. Moscati, se référant à P.A. Barceló, a jugé «excessive» la négation d'un impérialisme carthaginois[55]. Mais le principal argument qu'il fait valoir sont les campagnes de Malchus. Or il faut à nouveau insister sur la faible consistance historique de ce personnage, sur le caractère tardif des sources qui renseignent sur lui, sur les difficultés que pose sa datation. À ceci, on ajoutera combien, dans un contexte où, en amont, la fondation d'Ibiza n'est plus le jalon qu'on en a longtemps fait et où, en aval, des épisodes comme Alalia et Dorieus, voire Himère, sont «redimensionnés», des expéditions coloniales de grande envergure telles qu'on en prête à Malchus, en Afrique, en Sicile et en Sardaigne apparaissent isolées. L'argument du «contexte historique», qui a longtemps joué en faveur d'une «maximalisation» de ce général, ne me semble plus, à la lumière des analyses contenues dans ce travail, aller dans ce sens.

Une autre objection à P.A. Barceló a porté sur le caractère exceptionnel de Carthage dès sa fondation[56]. Néanmoins, ce n'est pas parce qu'elle se

---

[53] SZNYCER 1981, p. 294. Ainsi MAURIN 1962, p. 16-17. Pour l'imprécision du terme βασιλεύς en relation avec la royauté tartessienne, WAGNER 1992, p. 99-100.

[54] BARCELÓ 1989, p. 23.

[55] MOSCATI 1994a, p. 54.

[56] GÜNTHER 1995, p. 129; aussi PICARD 1995a, p. 329. Dans ce sens, déjà *HAAN* IV,

présentait différemment des autres colonies que Carthage avait une vocation impérialiste que sa métropole phénicienne n'avait pas. De même M.A. Tahar justifie un impérialisme carthaginois par le dynamisme commercial de la cité[57]; mais l'un et l'autre vont-ils nécessairement de pair ?

Un dernier argument concerne la chute de Tyr en 573. Après celle-ci, Carthage serait devenue une «force salvatrice des intérêts phéniciens en Occident» et aurait été appelée par ce leadership à une vocation impérialiste[58]. Pourtant, la prise en compte du précédent phénicien ne va pas dans ce sens. Vu que la colonisation phénicienne n'avait pas été un mouvement coordonné, Carthage n'avait pas de rôle hégémonique à hériter[59] (même si, pour la péninsule Ibérique, on a observé que certaines fondations paraissaient présenter un facies colonial[60]). Si on se réfère aux Phéniciens, il faut noter qu'il existait entre eux et les Eubéens une entente commerciale – à comprendre sans doute à la lumière d'un réseau plus complexe de relations dans lequel l'Asie Mineure dut avoir sa place – inaugurée à Amathonte au X^e s. et qui s'était développée ensuite en mer Égée et le long du littoral Nord-syrien (*cf.* Al-Mina)[61]; les Phéniciens et les Grecs n'accomplirent pas leur poussée vers l'Ouest en concurrence, mais de concert, presque en collaboration[62].

Certes, comme le fait remarquer S. Moscati, il existe effectivement un moment où se mettra en place un impérialisme carthaginois, ce qu'il appelle un «impérialisme formel», caractérisé par l'occupation de territoires (par opposition à un «impérialisme informel» qui ne suppose pas de conquête politique[63]). Mais alors que S. Moscati, se fondant sur le témoignage relatif à Malchus et sur la datation proposée pour celui-ci sur

---

p. 402, Carthage «tira de ses origines mêmes le droit et la force d'accomplir la grande œuvre». Sur la place de Carthage par rapport aux autres établissements phéniciens, état de la question chez GRAS, ROUILLARD & TEIXIDOR 1989, p. 198-226; LANCEL 1992, p. 49-93; NIEMEYER 1995, p. 263.

57 TAHAR 1995.

58 TAHAR 1995, p. 396 (pour la citation). Sur l'impérialisme de Carthage en relation avec la chute de Tyr, par exemple, MANNI 1974, p. 74; AUBET 1990; GÓMEZ BELLARD 1991, p. 55 (lequel songe en fait à un faisceau de plusieurs causes); MOSCATI 1993, p. 207; 1994a, p. 53. *Contra*, ALVAR 1991; ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1995, p. 60.

59 WHITTAKER 1978, p. 59.

60 PELLICER CATALÁN 1995a.

61 BOTTO 1995, p. 44. Aussi BONNET 1995. Sur Al-Mina, ELAYI 1992; BONNET 1995, p. 659-660.

62 Par exemple, DAVISON 1992, p. 386-387; aussi BOTTO 1995, p. 45. On citera encore NIEMEYER 1995, p. 257, «En tout cas, avec le processus déclenché par des marchands et colons grecs, on a affaire, jusqu'à un certain point, à un 'phénomène secondaire' de l'expansion phénicienne».

63 Sur cette distinction, MOSCATI 1994a, p. 55-56.

la base d'Orose, le place au milieu du VI[e] s., cela ne paraît pas confirmé par les textes.

De toute façon, il semble que ce débat ne fait que commencer. La contribution de ce travail à cette question concerne surtout le dossier textuel et les rapports avec les Grecs; elle consiste aussi à souligner combien cette idée d'impérialisme a été favorisée dans les études modernes.

b. *Une Grèce idéalisée*

À un «bloc» punique constitué autour de Carthage, on a souvent opposé un monde grec perçu comme unitaire. Certes, cette vue n'est pas tout à fait étrangère aux témoignages anciens (chez Hérodote, dans la lecture que fait Éphore d'Himère...) et on la voit à l'œuvre par exemple dans la propagande héracléenne à laquelle recourt Dorieus, sur les traces, peut-être de Pentathlos; ou encore, une exaltation du passé de la Grèce apparaît dans les notices historiques dont Pausanias truffe sa *Périégèse*[64]. Mais cette idée trouve son expression la plus claire chez les historiens modernes, qui l'ont systématisée et lui ont donné une assise scientifique[65]. Le principe en est une Méditerranée disputée par des puissances concurrentes, que rend la formule de O. Meltzer, «Krieg Aller gegen Alle»[66].

Une telle position apparaît dépassée :

> Il n'est plus très original d'insister sur la nécessité, pour une histoire qui prétendrait se débarrasser d'un schématisme stérilisant, de faire éclater les grandes ethnies, Grecs, Étrusques et Phénico-Puniques. Trop longtemps conçues comme des monolithes opposés en bloc les uns aux autres, elles sont en réalité parcourues par un système complexe de failles[67].

Plus particulièrement, dans une historiographie moderne qui s'est bâtie sur un «XIX[e] siècle européen à la fois philhellène et colonialiste»[68], l'image d'une Grèce qui sauve l'Occident, contre les Perses à l'Est, contre les Carthaginois à l'Ouest, n'a pas été sans succès[69]. On l'observe dans la plupart des synthèses historiques à propos de la bataille d'Himère ou dans le chef de ceux qui croient à l'existence d'une bataille d'Artémision dans les eaux ibériques.

Parallèlement, la valorisation de la Grèce, l'hellénocentrisme, ont

---

[64] Spéc. MUSTI 1987, p. IX-X; BIRASCHI & MADDOLI 1993, p. 201, 205.
[65] État de la question chez LÓPEZ CASTRO 1991a, p. 87 + p. 103, n. 1-2.
[66] MELTZER 1879, I, p. 164 (cité par BARCELÓ 1988, p. 97).
[67] MOREL 1995, p. 68.
[68] DE LA GENIÈRE 1995, p. 29.
[69] *Cf.* les exemples cités par TRONSON 1991 : BRUNT 1953, p. 135 : «... the Greeks saved themselves and the future of European civilization from Oriental conquest»; le sous-titre de BURN 1963 : «The Defence of the West»; ou encore la réflexion de GREEN 1970 à propos des guerres médiques : «the first known ideological struggle».

favorisé des lectures diffusionnistes qui voient dans l'indigène le récepteur passif d'une civilisation supérieure. Mais cette idée était déjà sous-jacente dans différents témoignages anciens qui ont été évoqués, notamment chez Strabon (avec une coloration nettement romaine)[70]. Par exemple, pour ce dernier, ainsi que pour Trogue/Justin, la péninsule Ibérique connaît son apogée lorsqu'elle est intégrée dans l'Empire romain par Auguste.

On saisit pourtant les limites de l'hellénocentrisme. La Méditerranée qui est ici étudiée «n'est pas plus grecque que phénicienne ou qu'étrusque» et «une vision qui serait exclusivement hellénique serait par définition insuffisante et réductrice»[71].

On constate aussi que l'historiographie moderne tend à opposer, dans les récits qui sont faits des événements que j'ai repris, les «Grecs» aux «Carthaginois», alors que les sources anciennes sont plus précises : dans le cas de Pentathlos, il est question de Sélinontins, de Cnidiens et de Rhodiens; pour Alalia de Phocéens; Dorieus est un Spartiate; pour Himère, ce sont des Syracusains et des Agrigentins qui combattent l'armée d'Hamilcar. On ne croit guère à une bataille d'Artémision en Espagne, mais le cas échéant, les Marseillais seraient concernés (dans le cadre de l'évocation des campagnes de Malchus, les Grecs ne sont pas cités; leur implication est éventuellement déduite d'un contexte historique plus large).

Une propension à parler de «Grecs» alors que seule une partie d'entre eux est concernée[72] – ce qui, à la longue, contribue à accréditer l'idée d'un conflit bloc-à-bloc à connotation raciale – se retrouve dans le concept de «Grecs d'Occident» – l'expression est consacrée[73] –, et se marque particulièrement à propos des Marseillais :

> Der Stadt Massalia als bedeutendste griechische Polis des Westens wird eine ähnliche Rolle als Hegemonialmacht der Westgriechen zugeschrieben wie der Stadt Karthago, die als Vormacht der Westsemiten erscheint[74].

Cette conception de Grecs unis, niant parfois l'évidence de conflits entre cités, notamment en Sicile[75], concourt à conférer une grande dimension

---

70 Dans ce sens, CRUZ ANDREOTTI 1993a, p. 25-26.

71 GRAS 1995, p. 116 (pour les deux citations).

72 Ainsi FINLEY 1981, p. 124, «Prenons le mot 'Grecs', nom ou adjectif. Il est littéralement impossible de l'utiliser dans un énoncé, quel qu'il soit, sans opérer du même coup une certaine forme de généralisation».

73 DUNBABIN 1948. Sur cet ouvrage, rédigé entièrement avant-guerre, remarques de GRAS 1995, p. 120-121. Aussi LAMBOLEY 1996.

74 BARCELÓ 1988, p. 97.

75 Sur les luttes entre Grecs, par exemple, MANNI 1974, p. 84; WILL 1991, p. 227-237. Par ailleurs, sur les limites de la solidarité grecque dans le cas des Phocéens, MOREL 1995, p. 57-

aux batailles dont on parle. Si on ne suppose pas que Pentathlos et que Dorieus avaient derrière eux d'autres Grecs de Sicile, leurs entreprises ne peuvent se comprendre dans un schéma de lutte pour la maîtrise de cette île et, au-delà, pour détenir un monopole commercial dans celle-ci. De même, dans le cas d'Himère, on retient l'image d'un choc entre Carthaginois et Grecs, sans tenir compte que, selon Hérodote, le général carthaginois Hamilcar (dont la mère était syracusaine) répondait à l'appel de Grecs, tyrans d'Himère et de Rhégion, et que, selon Diodore, il comptait sur des renforts sélinontins.

2. *Textes et archéologie*

Dans le récent passé des études, le renouveau est venu de la découverte de matériel archéologique, donc des archéologues. Pour ce qui concerne l'histoire de Carthage, ceux-ci se sont plutôt fondés sur les reconstitutions historiques traditionnelles, au risque de favoriser «les faux consensus qui ne font pas progresser l'analyse historique»[76].

S'il faut rester conscient de certaines limites de l'archéologie (poids accordé aux nécropoles et à la céramique, tendance au cloisonnement, localisme...) et de la spécificité des informations qu'elle délivre, il est néanmoins indispensable d'en tenir compte. Ceci pose l'«incontournable» question de son rapport avec les textes. En prélude à cette réflexion, un exemple paraît pouvoir être mis en parallèle avec des expériences faites au cours de ce travail : il s'agit de la «précolonisation» phénicienne[77].

La situation documentaire est la suivante : d'un côté, des sources littéraires qui font remonter la plus haute colonisation phénicienne en Occident à *c*.1100; de l'autre, un matériel archéologique qui, dans les meilleurs cas, ne permet guère d'aller au-delà du VIII^e^ s. Dans ce cadre, la «précolonisation» est d'abord une vue de l'esprit qui se présente comme une «solution de compromis»[78], destinée à intégrer dans une même proposition les données archéologiques et littéraires en vue d'investir le décalage chronologique existant entre les deux types de documentation. Mais avec le temps, ce concept de «précolonisation», en soi ambigu car prétendant expliquer un phénomène à la lumière d'événements ultérieurs[79]

58.

[76] GRAS 1995, p. 116.

[77] *Cf.* LÓPEZ CASTRO 1995, p. 23-25, auquel je me réfère pour l'essentiel de l'argumentation et je renvoie pour les références bibliographiques; aussi AUBET 1987, p. 180-193; 1994, p. 177-187; TORE 1995, p. 410-411 (sur la Sardaigne). On citera encore MOSCATI 1983; MAZZA 1988; GRAS, ROUILLARD & TEIXIDOR 1989, p. 86.

[78] AUBET 1994, p. 177.

[79] Sur l'ambiguïté du terme et du concept à propos de la «précolonisation» grecque en Sicile,

– et «qui désigne en fait le commerce»[80] –, a gagné une spécificité propre au point qu'on lui a octroyé un ample contenu historique en appliquant à la colonisation phénicienne un modèle similaire à celui de la colonisation grecque, dans laquelle le commerce mycénien était interprété comme précédant les fondations grecques des VIIIe-VIIe s. Pour ce qui regarde plus particulièrement la péninsule Ibérique, la «précolonisation» a été liée à l'explication de l'origine de Tartessos, de sorte que la période précoloniale a été identifiée à un phénomène d'acculturation qui aurait donné lieu à des changements culturels significatifs dans les sociétés autochtones du Sud de la péninsule[81]. Dans la pratique, cette période précoloniale a été nourrie de trouvailles archéologiques isolées ou hors contexte dont l'importance a été exagérée. Dans ce cas, l'acharnement à concilier la documentation archéologique avec les sources écrites classiques conduit à une voie sans issue[82].

On citera encore Ibiza (*supra*) : jadis considéré comme l'illustration d'une concordance entre un texte, celui de Timée/Diodore, et les trouvailles sur le terrain, le cas ébusitain a fait l'objet d'une réévaluation radicale, niant une telle convergence.

De même, au cours de cette recherche, on a constaté que les données archéologiques étaient souvent interprétées (parfois de manières diverses) en fonction des présupposés qui présidaient à l'explication historique que voulaient donner ceux qui les sollicitaient. Le cas de Malchus en Sardaigne est révélateur à cet égard[83] : des traces de destructions ont été invoquées pour étayer aussi bien les thèses qui veulent que les Carthaginois aient combattu des indigènes que celles qui les font s'opposer à des Phéniciens. De même, le nom de Malchus a été utilisé, spécialement par S. Moscati, pour incarner le moment où les «Phéniciens» ont cédé le relais aux Carthaginois en Méditerranée occidentale[84]. Un tel procédé apparaît artificiel : Trogue/Justin est sollicité ici pour illustrer une transition, tout comme il l'est, à propos de la fin de Tartessos, pour

---

ANELLO 1988-1989, p. 307-308.

80 GRAS, ROUILLARD & TEIXIDOR 1989, p. 86.

81 Sur le rapport entre la «précolonisation» et une orientation diffusionniste de l'archéologie espagnole, LÓPEZ CASTRO 1993.

82 Pour une remise en cause du concept de précolonisation, AUBET 1994, p. 177-178 (pour une approche théorique), 179-187 (pour un examen des pièces versées au dossier). Aussi GÓMEZ BELLARD 1991, p. 47-48; LÓPEZ CASTRO 1992, p. 47.

83 BARCELÓ 1989, p. 29.

84 Sur la recherche d'une convergence textes - archéologie dans ce cas précis, MOSCATI 1993, p. 214, «Le scoperte nell'area iberica si saldano coerentemente a quelle nelle isole italiane, convergendo le une e le altre con i dati delle fonti storiche sull'impegno di Cartagine in Sicilia e in Sardegna».

donner consistance à l'idée selon laquelle celle-ci est imputable aux Carthaginois. Mais, dans aucun des deux cas, la démonstration ne convainc. Les textes ne gagnent rien à être ainsi plaqués sur une évidence archéologique[85], et sur le fond, la démarche qui associe Malchus à une transition archéologiquement observable n'est guère différente de celle qui préside à d'autres rapprochements aujourd'hui remis en cause, comme lorsqu'on a considéré les lamelles de Pyrgi comme les ex-voto de la bataille d'Alalia[86] ou lorsqu'on a opéré un lien entre la statue dite du «jeune homme de Motyé» et le culte rendu à Hamilcar après Himère[87].

Du reste, c'est un peu le sort de ces périodes dont on saisit mal les contours d'être qualifiées par des formules commodes qui cachent les tensions qui traversent le dossier documentaire. Tel est précisément le cas du VI^e^ s., «crise» ou «transition»[88] :

> En realidad, el problema principal con el que nos enfrentamos para esta época es fundamentalmente un problema de enfoque de la investigación. Ésta se ha centrado en el periodo más antiguo de la colonización, descuidando momentos posteriores, aunque no tan bien definidos en lo que a cultura material se refiere, por lo que a veces es fácil confundir la falta de datos o de interés de la investigación con rupturas históricas y acudir a modelos explicativos basados en causas externas a la propia formación social fenicia occidental, como la caída de Tiro. Dicho acontecimiento es posterior a muchos de los indicios relacionados con la 'crisis' y se ha convertido en un *topos* historiográfico, como fecha tradicionalmente aceptada para señalar el fin de la hegemonía tiria y el comienzo de la cartaginesa en el Mediterráneo occidental[89].

Mais si de telles époques – obscures, archaïques... – résistent à l'insertion dans des schémas synoptiques de l'histoire d'un peuple ou d'une ville, si, plus particulièrement, elles restent rebelles aux «périodisations» rassurantes[90], elles n'en sont pas moins fécondes pour une réflexion de type méthodologique, comme l'indiquent le titre et le sous-titre d'un livre

---

[85] Ce, quand bien même celui qui recourt à un tel argument en est conscient; ainsi TRONCHETTI 1988, p. 95 (à propos de Malchus, mis en relation avec un changement observé archéologiquement en Sardaigne), «anche se non si disconosce certamente il pericolo dalla meccanica giustapposizione della documentazione archeologica con i dati offertici dalla disamina delle fonti letterarie, non si possono non rilevare talune convergenze».

[86] *Supra*, p. 96, n. 18 (hypothèse de J. Ferron à laquelle lui-même a renoncé).

[87] PICARD 1992. Réfutation par GÜNTHER 1995, p. 131.

[88] Ainsi, les deux titres du même chapitre de deux éditions du même ouvrage : AUBET 1987, p. 276-278, "La crisis del siglo VI a.C."; AUBET 1994, p. 293-296, "La transición del siglo VI a.C.". Sur l'idée de «crise» au VI^e^ s. pour Carthage (avec référence à M.E. Aubet), DOMÍNGUEZ MONEDERO 1991, p. 261. Aussi BONDÌ 1995a, p. 168 (sur la Sardaigne).

[89] LÓPEZ CASTRO 1995, p. 57. Idée proche (avec allusion à la «llamada crisis del VI») chez ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1995, p. 60.

[90] Sur la «périodisation», AA. VV. 1991a.

de A. Grandazzi, *La fondation de Rome. Réflexion sur l'histoire*[91].

À cet égard, une lecture «ouverte» des textes, telle qu'on l'a menée ici, semble en mesure de résoudre bien des tiraillements que provoquent des approches univoques des sources classiques ainsi que des prises de position dogmatiques adoptées à partir de celles-ci. Car les sources classiques n'imposent pas une unique direction de recherche aux archéologues, mais au contraire ouvrent plusieurs pistes à exploiter. Pour en revenir à Malchus, l'examen des textes a conduit à penser que l'activité supposée de ce personnage, insuffisamment attestée, ne devait pas constituer un préalable, ou une justification, aux investigations sur le terrain. Dans une telle attitude, qui libère les archéologues d'un point de référence à la fois encombrant (car accepté de synthèses en synthèses) et fort inconsistant (car reposant sur un dossier textuel peu solide), on ne verra pas un frein à la recherche, mais une ouverture à de nouvelles interprétations, un encouragement à cette «histoire archéologique», perçue comme «expérimentale», c'est-à-dire comme acceptant que ses conclusions soient provisoires et se prêtant aux remises en cause, dont parle M. Gras[92]. On citera, dans un autre domaine, le problème des dates de fondation de diverses colonies grecques en Sicile, pour lesquelles les données de l'historiographie antique ne concordent pas nécessairement avec celles de l'archéologie : après une phase durant laquelle on data la céramique sur la base de Thucydide, on réclame aujourd'hui une datation révisée et «indépendante»[93].

Je voudrais, pour terminer, citer J.-P. Morel :

> Un texte sans confirmation archéologique – fût-il d'Hérodote – n'est pas nécessairement plus éclairant, plus concluant, plus sûr, qu'une découverte archéologique sans texte à l'appui, et une attitude sceptique à son égard est après tout ce que l'on peut demander de mieux à un historien[94].

S'il convient sans doute de souscrire à cette affirmation, il n'en semble pas moins que J.-P. Morel conçoit sa méfiance envers les textes à partir d'une vision idéalisée de ceux-ci. Un texte ancien, pourtant, est rarement éclairant sur un événement ou sur une situation spécifique. Il vaut davantage par les tensions qui le traversent et qui remontent à des époques diverses : ainsi, le texte d'Hérodote sur Alalia est porteur à la fois du

---

91 GRANDAZZI 1991.
92 GRAS 1995, p. 121.
93 ANELLO 1988-1989, p. 308-309.
94 MOREL 1975, p. 895-896. Pour une réflexion sur textes et archéologie, MOREL 1990; BAURAIN 1997, p. 43-53.

désarroi des Phocéens après la chute de leur ville, de la pratique historiographique d'Hérodote et même de toutes les interprétations auxquelles il a donné lieu. Aucun de ces aspects ne peut être envisagé indépendamment des autres, de sorte que le champ d'investigation qu'offre le texte ancien dépasse de beaucoup celui-ci; dans cette perspective, de nouveaux points de rencontre entre archéologie et examen des textes littéraires pourront être trouvés.

Un exemple, dans ce travail, en est la question des conséquences des batailles. Dans deux dossiers, on a été confronté à des affrontements, ceux d'Alalia et d'Himère, auxquels des historiens modernes, sur la base de textes anciens lus selon le préjugé d'une opposition entre blocs, avaient prêté de terribles conséquences : écroulement du commerce phocéen pour l'un, ralentissement de l'activité de Carthage pendant le V^{e} s. pour l'autre. Or l'étude des trafics phocéens et celle de la céramique de Carthage invitent à relativiser de telles conclusions. L'analyse qui a été livrée des textes relatifs à ces batailles va précisément dans ce sens.

Dans de tels cas, les retrouvailles des textes et de l'archéologie déboucheront sur un élargissement de l'horizon soumis à la réflexion historique, plutôt que sur la dictature injustifiable d'une seule discipline. Pourtant, il ne s'agira alors pas tant d'interdisciplinarité (l'une devant nourrir l'autre et vice-versa) que de la mise en commun et de la recherche d'intersections entre les acquis d'enquêtes ressortissant à des disciplines différentes qui auront été poussées au plus loin de leurs spécificités.

De toute façon, pour en revenir brièvement aux problèmes méthodologiques, il convient aussi de fixer ses attentes envers la documentation. Car, si G.-C. Picard n'a pas totalement tort quand il affirme «Faire l'histoire de Carthage à partir des sources épigraphiques relève de l'illusion la plus irréaliste», il en va de même pour M. Sznycer lorsqu'il rétorque que «Faire l'histoire politique de Carthage à partir des indications des écrivains gréco-latins relèverait de l'illusion la plus irréaliste»[95]. Le fait est que ni les sources épigraphiques ni les auteurs classiques ne renseignent celui qui s'interroge sur l'histoire politique de Carthage. C'est pourquoi le mieux sera soit de renoncer à l'une et l'autre méthodes, soit de poser une autre question. De toute manière, dans bien des cas, il semble jusqu'à un certain point illusoire d'attendre que la mise en commun de deux démarches qui, individuellement, ne peuvent éclairer sur un sujet, apporte la lumière sur celui-ci.

---

[95] Les deux citations sont extraites de la discussion qui fait suite à SZNYCER 1981, p. 299 (intervention de G.-C. Picard) et 300 (réponse de M. Sznycer).

3. *Du civilisationniste et de l'événementiel*

Dans un article intitulé "La colonización fenicia en la Península Ibérica : 100 años de investigación", J.L. López Castro a souligné une tendance de l'école italienne, dont l'exemple a souvent été déterminant dans les études phéniciennes et puniques, à faire coïncider archéologie avec histoire de l'art[96]. Ceci a abouti à l'imposition d'un concept de «civilisation phénico-punique» considérée comme unitaire et à une inclination à grouper par matières des données appartenant à des époques différentes et ayant des provenances diverses. C'est ainsi notamment que J.L. López Castro s'exprime à propos des travaux de S. Moscati :

> Su posición teórica es claramente idealista, al considerar la sociedad fenicia y la sociedad cartaginesa como copartícipes de una misma cultura o civilización. Desde el punto de vista metodológico hay que señalar que no sigue un esquema explicativo diacrónico de la colonización en Occidente, sino que mezcla indiscriminadamente los datos arqueológicos y literarios de todas las épocas y orígenes, referentes tanto a Fenicia como a Cartago y las colonias occidentales, articulándolos subjetivamente por materias o aspectos culturales, en una clasificación totalmente ajena a la realidad histórica[97].

Une telle approche du monde phénico-punique tend à développer les catalogues et les exposés positivistes, ainsi qu'une image «statique» de cette civilisation (un reproche qu'on a aussi adressé au *Tartessos* de A. Schulten[98]). Par nature unitariste, elle favorise le concept d'empire, qui implique une unité.

Dans ce travail, en revanche, j'ai adopté un plan qui privilégie l'«événement» : six chapitres, dont trois portent le nom d'un personnage et trois celui d'une bataille, qui se succèdent selon un ordre chronologique. Diverses raisons m'ont confortée dans ce choix.

L'événement est ce qui frappe l'imagination. Certes, la conception qu'on s'en fait aujourd'hui, et qui a une connotation journalistique, n'a rien à voir avec celle que devait en avoir par exemple Hérodote, lequel n'est lui-même sur ce point aucunement comparable à Orose. Il n'empêche que, dès l'Antiquité, les personnages illustres attiraient sur eux toutes les attentions (les *Histoires* d'Hérodote constituent aussi une fameuse galerie de portraits), tandis que les batailles étaient investies d'une signification particulière, dont témoigne l'existence de synchro-

---

96 LÓPEZ CASTRO 1992, p. 48-49. Comme illustration à ces propos, *cf.* l'allusion de MOSCATI 1995a, p. 11, à «ces travaux 'historico-artistiques' qui ont assumé une importance primaire dans nos études».

97 LÓPEZ CASTRO 1992, p. 32.

98 CRUZ ANDREOTTI 1987, p. 239.

nismes. Ceci conduit naturellement à évoquer Himère. Cet affrontement vint à point nommé pour que les tyrans de Syracuse aient une victoire à comparer avec celles qu'avaient remportées les Grecs continentaux contre les Perses et desquelles ils s'étaient tenus à l'écart. Elle fut ensuite la bienvenue pour des penseurs athéniens désireux d'exalter un certain panhellénisme. De même, elle flatta la fibre patriotique d'écrivains siciliens. Ou encore, plus près de nous, elle véhicula l'image d'un Occident en péril mais finalement triomphant, conforme au sentiment qu'avaient laissé divers épisodes contemporains. De ceci, on retire l'impression que, autant que ceux qui y participent, ce sont ceux qui en parlent qui «font l'événement». Celui-ci peut du reste être tel précisément par son caractère exceptionnel : un conflit, même mineur, marquera d'autant les esprits qu'il se produira dans une période de paix.

Aussi, parce qu'il existe à travers le regard porté sur lui, l'«événement» trouve sa place dans cette étude où les textes font l'objet d'un examen particulier :

> Nous savons qu'ils (= les événements) ne deviennent historiques que par une activité de sélection et de construction commencée avec leur surgissement et poursuivie dans le temps au fil des générations : interprètes successifs des faits, créatrices de faits nouveaux ou dictant l'oubli de faits plus anciens[99].

Par ailleurs, la façon dont est ici abordé l'événement n'est pas «positiviste»; elle se distingue radicalement de la sensibilité d'un historien tel que P. Bosch Gimpera, lorsqu'il imagine le scénario d'une bataille d'Artémision en Espagne[100]. Elle évite aussi de verser dans la tentation de reconstructions factuelles, souvent séduisantes, mais à l'analyse fragiles, qui ne reposeraient que sur un réseau de présomptions ou devraient tout au concept subjectif de «vraisemblance historique».

Si on n'a pas prioritairement essayé de reconstruire les faits, on s'est attaché à ce qui se cache derrière la fortune qu'ont connue ceux-ci à travers les siècles. La pratique historiographique des chercheurs récents, mêlée parfois de préjugés et conditionnée par l'impact d'épisodes contem-

---

[99] ROCHE 1992, p. 9. Aussi, dans le même sens, RICŒUR 1992.

[100] BOSCH GIMPERA 1951, p. 270 : il importe si on veut comprendre la formation des peuples et des civilisations occidentales de saisir les «grands faits de l'histoire de la civilisation occidentale, encadrés dans la succession des événements de l'histoire politique». C'est ainsi que P. Bosch Gimpera explique qu'il faut s'intéresser «à n'importe quel épisode de l'histoire grecque de l'Occident quand nous sommes en état de le reconstruire». Ainsi «souvent, des faits isolés, apparemment insignifiants au milieu de périodes qui semblent creuses, révèlent des événements décisifs survenus à de vrais carrefours de l'Histoire. C'est le cas des luttes des Grecs occidentaux et des Carthaginois à la période entre Alalia (535 av. J.C.) et Himera en 480 que rien ne semblait illustrer si ce n'étaient quelques renseignements perdus dans des textes très postérieurs aux événements et difficiles à interpréter ou à dater ...».

porains, a engendré une image complexe et idéologiquement opérante de l'histoire. Mais celle-ci se trouvait déjà, *mutatis mutandis*, chez les auteurs anciens, dont la manière de faire revivre le passé s'exprimait autrement, sur un mode plus littéraire et empirique, selon des critères de jugement dont la définition est elle-même un objet d'études, mais aussi sous l'influence des milieux où ils vivaient et écrivaient. C'est pourquoi aussi l'objection selon laquelle certains témoins doivent inspirer la défiance car ils rédigent leurs œuvres trop longtemps après les faits peut en certains cas être dépassée; la proximité n'est pas en soi un facteur de discrimination positive déterminant. En fait, dans ce travail, ce n'est qu'après avoir observé les images livrées par les uns et les autres (textes anciens et opinions modernes) qu'on a tenté de cerner l'événement lui-même, véritable épiphénomène si on compare sa durée «réelle» à celle de sa survie.

Cette conviction selon laquelle l'événement se présente sous un jour nouveau si on prend la peine de comprendre non seulement ses propres acteurs, mais aussi ceux de sa survie, conduit à la mise en avant des itinéraires individuels : a) ceux des personnages anciens, comme Dorieus, et, pourquoi pas, Héraclide de Mylasa (Carien du V^e^ s. invoqué par un historien spartiate relatant du point de vue carthaginois une bataille livrée lors de la deuxième guerre punique), ainsi que ceux des peuples, comme les Phocéens après la prise de leur ville; b) ceux des auteurs anciens, car l'information qu'ils livrent est marquée du sceau de leur vécu; c) ceux des chercheurs modernes, bien que ceci ne soit pas l'objet de ce travail; on a vu combien la personnalité de A. Schulten, savant allemand étudiant l'antiquité de l'Espagne durant l'entre-deux-guerres, avait joué dans son idéalisation de Tartessos.

Dans le passé des études sur Carthage, peu d'intérêt était porté non seulement aux «faits», mais aussi aux hommes. Cela apparaît particulièrement dans le *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, où il n'y a pas d'entrée "histoire" (un bref résumé des événements, de Malchus à Himère, figure dans la notice "guerre"[101]) et où, s'il ne doit pas manquer, ou si peu, de noms de lieux et de sites archéologiques, des lacunes apparaissent pour les noms de personnes. Ceci marque un glissement vers une histoire anonyme et va de pair avec une prédilection pour les approches civilisationnistes. Il semble au contraire qu'il faille revaloriser cette «dimension humaine» de l'histoire dont M. Gras souligne

[101] LIPINSKI 1992f, p. 199.

l'intérêt pour qui veut connaître la Méditerranée occidentale[102].

Pour ce qui regarde plutôt la démarche adoptée ici, j'ai parfois eu le sentiment d'opérer un «retour» à l'événement[103] par le biais de l'étude de la manière dont le passé a été décrit (dans la mesure où on se dirige vers une conception selon laquelle l'interprétation de l'histoire fait partie intégrante de celle-ci). Cette façon de procéder n'a pas pour but premier de susciter une nouvelle version des événements, mais plutôt de s'interroger sur la vison de ceux-ci. Il s'agit peut-être surtout de créer les conditions pour permettre d'explorer de nouvelles voies, que certaines conclusions «acquises» rendaient impossibles (ainsi l'insistance sur un empire carthaginois unitaire se fait aux dépens d'approches régionales), et de renouer un dialogue (questions-réponses) avec les archéologues qu'avait rompu une lecture dogmatique de certains textes.

C. *Carthage et les Grecs (c.580-480)*

1. *Un schéma traditionnel*

Dans le grand public, comme dans les manuels d'histoire, le nom de Carthage est associé à celui de Rome et c'est surtout dans ses rapports avec la cité d'Énée que celle de Didon a retenu l'attention[104] (de façon comparable, pour ce qui regarde la partie orientale du bassin méditerranéen, la Perse a été jusqu'à présent majoritairement abordée en annexe à l'histoire grecque[105]).

La paire «Carthage et les Grecs» telle qu'elle figure dans le titre de ce travail, paraît, de prime abord, plus insolite. Pourtant, pour la période archaïque déjà, les historiens qui s'intéressent aux Grecs d'Occident considèrent le vaste mouvement de la colonisation grecque par rapport à l'expansion phénicienne contemporaine[106]. C'est dans ce cadre que Carthage, fondation de Tyr, est d'abord prise en compte. Dès ce moment, ses relations avec les Grecs furent continues – A. Momigliano nourrit la

---

[102] GRAS 1995, p. 113, 119-120.

[103] Sur le retour de l'événement, LE GOFF (ss dir.) 1988, p. 15-17; AA. VV. 1992.

[104] Par exemple, SZNYCER 1978 (dans le cadre du volume *Rome et la conquête du monde méditerranéen* de la Nouvelle Clio) et, dans la même collection, HEURGON 1980 (*Rome et la Méditerranée occidentale jusqu'aux guerres puniques*). *Cf.* cependant l'approche novatrice de PLÁCIDO SUÁREZ, ALVAR & GONZÁLEZ WAGNER 1991, qui couvre l'ensemble de la Méditerranée occidentale (sans repères chronologiques stricts).

[105] Toutefois le volume récent de BRIANT & LÉVÊQUE (ss dir.) 1995 «entend rompre avec une tradition historiographique désastreuse, qui faisait de l'histoire perse un simple appendice de l'histoire grecque» (p. V, «L'histoire perse achéménide a sa propre logique et ses propres rythmes, qui ne sont pas réductibles aux interventions des armées grecques sur le littoral d'Asie Mineure»).

[106] *Cf.* BOARDMAN 1980, p. 210-216 ("Greeks and Phoenicians").

conviction que Carthage était fort hellénisée au moment où elle affronta Rome[107], S. Moscati souligne que la rencontre féconde avec la *koinè* hellénique est une caractéristique des études phéniciennes et puniques[108] – et la destruction de l'État carthaginois au terme de la troisième guerre punique ne signifia pas la fin de l'hellénisme en Afrique[109].

Cette tradition de contacts explique que cette problématique a été, à ce jour, principalement traitée dans une perspective «atemporelle»[110], accordant la priorité aux aspects culturels plutôt qu'historiques. L'objet privilégié de l'enquête est alors l'«hellénisation» de Carthage, sur laquelle des avis divergents ont été émis[111], le plus souvent sur la base du matériel archéologique et en l'absence d'une réflexion sur le choix et l'exploitation des sources classiques, en l'absence aussi de la définition d'un cadre précis dans lequel inscrire l'enquête, à la fois dans l'espace et dans le temps.

Une telle dimension, qu'on pourrait qualifier de «géopolitique», est certes parfois sensible, mais c'est alors à la lumière de la conception pratiquement posée en axiome d'un empire carthaginois que les rapports entre les Grecs et Carthage sont présentés. On en citera deux exemples marquants : la *Geschichte der Karthager* de W. Huß (1985) et l'*Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* que mit au point au début de ce siècle S. Gsell, œuvre monumentale, toujours abondamment citée et qui jouit d'une réputation presque sans égale[112] :

> Im 20. Jh. führte S. Gsell (*1864 Paris, † 1932 Paris) die Erforschung der Geschichte Karthagos und darüber hinaus Nordafrikas auf einen neuen Gipfel. Sein reiches Wissen bewahrte ihn fast immer davor, voreilige Schlüsse zu ziehen. Alle, die nach Gsell eine Gesamtdarstellung der karthagischen Geschichte vorgelegt haben, mögen in einzelnen Teilen Fortschritte erzielt haben – aufs Ganze gesehen haben sie die von Gsell

---

107 MOMIGLIANO 1979, p. 14-16.

108 MOSCATI 1995a, p. 10-11.

109 *Cf.* THIELING 1911; KOTULA 1987; LIPINSKI 1992a; VÖSSING 1993.

110 La période d'élection de l'enquête est toutefois l'«Hellenismus», terme utilisé par J.G. Droysen pour désigner la civilisation née des conquêtes d'Alexandre (en français, l'époque hellénistique); mais les périodes antérieures et postérieures sont aussi envisagées.

111 Surtout WAGNER 1986b, mais aussi HUß 1988a; MOSCATI 1989c, p. 518-520; LIPINSKI 1992e. Auparavant HAHN 1974 (en réaction à EHRENBERG 1927); MILLAR 1983. Sur la notion d'hellénisation, GALLINI 1974.

112 Sur S. Gsell et sur son œuvre, LEPELLEY 1981; DEBERGH & LIPINSKI 1992, p. 164; LE GLAY 1992; LENGRAND 1996 (sur l'Afrique indigène). Sa grande valeur est souvent soulignée : PICARD 1956, p. 188, «L'ouvrage essentiel sur Carthage, fondé sur un dépouillement et une interprétation de la tradition littéraire qui doivent être considérés comme définitifs, et sur la totalité de la documentation archéologique connue au moment de la rédaction»; PICARD & PICARD 1970, p. 8-11 (avec quelque recul); SZNYCER 1978, p. 473; NICOLET 1978, p. 600; GRAS, ROUILLARD & TEIXIDOR 1989, p. 20; KRINGS (éd.) 1995, p. 238 (Histoire), 296-298 (Institutions), 320-321 (Religion), 349 (Société).

> erreichte Höhe nicht erklommen oder gar überstiegen[113].

À lire S. Gsell et W. Huß, les rapports entre Carthage et les Grecs auraient été placés sous le sceau d'un antagonisme qui, à partir du VII^e s., alla croissant, pour culminer avec la bataille d'Himère[114]. Celle-ci marquerait la fin d'une période de l'histoire de Carthage que W. Huß retrace dans un chapitre intitulé "Der Aufstieg zur Großmacht (814/12 ?-480)" et dans laquelle S. Gsell voit l'époque de la "Formation de l'empire de Carthage", une ère particulièrement brillante :

> Telle fut l'œuvre grandiose de défense et de domination que Carthage accomplit dans la Méditerranée occidentale et à l'entrée de l'Océan, probablement à partir du VII^e s., mais surtout au cours du VI^e et au commencement du V^e, dans cette période d'expéditions et de conquêtes qui paraît avoir été l'époque la plus glorieuse de son histoire[115].

Pour S. Gsell, comme pour W. Huß, la cité d'Afrique aurait donc été occupée alors à se constituer un «empire». C'est d'ailleurs une approche par aires géographiques qui est adoptée dans les deux ouvrages : S. Gsell porte son intérêt successivement sur Ibiza et les Baléares, sur la Corse, sur la Sardaigne, sur la Sicile, sur l'Espagne, sur les côtes des Syrtes, sur la côte orientale de la Tunisie et enfin sur le littoral entre Carthage et le détroit de Gibraltar; W. Huß s'attache à la Sicile, à la Sardaigne, à la Corse, à la péninsule Apennine, au Sud de la France, à la péninsule Ibérique, à Madère, aux Açores, aux îles Canaries, au Maroc, à la Tunisie et à l'Algérie et enfin à la Libye.

En s'affirmant dans ces zones, Carthage devait en outre, selon eux, nécessairement entrer en conflit avec les Grecs, qui étaient alors présents et actifs en Méditerranée occidentale[116]. Celle-ci serait devenue au VI^e s.

---

113 HUß 1985, p. 2-3, qui termine par cette phrase son survol de l'histoire de la recherche sur Carthage.

114 *HAAN* I, p. 411-462; HUß 1985, p. 57-74, 93-99. Pour un panorama de l'histoire de Carthage jusqu'au milieu du VI^e s., GRAS, ROUILLARD & TEIXIDOR 1989, p. 198-238; LANCEL 1992, p. 32-126; AUBET 1994, p. 190-202. Plus précisément sur la Sicile, TAHAR 1995.

115 *HAAN* I, p. 459. Déjà BÖTTICHER 1827, p. IX, «Von der Erbauung Carthagos bis auf die Kriege mit Syrakus, von 878 — 480 vor Chr.»; MELTZER 1879, p. 142, «die Begründung des karthagischen Reichs». Par ailleurs, S. Gsell songe à une occupation par Carthage de l'île d'Ibiza, à partir de 654/3 : «Ibiça offrait aux navires antiques un bon port, sur la route qui, de la Sardaigne, conduisait par les Baléares vers le Sud de l'Espagne : il importait d'empêcher des rivaux de s'y installer» (*HAAN* I, p. 423).

116 La poursuite d'un objectif de «domination» distinguerait d'ailleurs Carthage des Grecs, qui seraient plutôt perçus comme les dépositaires d'un message civilisateur, lequel semble exclu quand il est question de Carthage; par exemple, *HAAN* I, p. 459-460, où, au moment de dresser un premier bilan sur cette période de l'histoire de Carthage, S. Gsell regrette les limites territoriales que, selon lui, Carthage aurait fixées aux ambitions des Grecs (en Sardaigne, en Corse, dans le Sud de l'Espagne, le long des côtes africaines à l'Ouest de la Cyrénaïque et vers

le théâtre d'affrontements majeurs. Cette vue se retrouve pour l'essentiel chez les historiens du monde grec archaïque[117], et ce d'autant plus aisément que la date de 480, qui voit non seulement la bataille d'Himère, mais aussi celle de Salamine et qui correspond à la fin de la seconde guerre médique, marque, en termes de périodisation, le début de l'Âge classique.

C'est donc un tableau identique, présenté certes avec des nuances selon les points de vue (il ne faudrait pas se limiter à une stricte bipartition entre spécialistes de Carthage et du monde grec), qui se dégage pour le VI^e^ s. : celui d'une confrontation entre deux peuples qui se disputent les armes à la main le monopole commercial – et parfois politique – en Méditerranée occidentale[118].

Il reste que cette époque d'affrontements avec les Grecs est conçue par référence à celle, mieux connue et plus familière – mais postérieure –, de l'opposition avec Rome. Une illustration de cette façon de procéder est la présentation de la période antérieure à Himère par aires géographiques chez S. Gsell et W. Huß : ce mode d'exposition, qui aligne les régions comme autant de «provinces», tend à accréditer l'objet même de la démonstration, à savoir la formation d'un «empire». Certes, ce schéma est reproduit d'études en études, de synthèses en synthèses, et il bénéficie de l'autorité de savants prestigieux. Il n'empêche que la répétition de modèles historiques n'a jamais garanti leur pertinence; on pourrait aussi avoir affaire à l'une de ces «généralisations» qui, précédant l'enquête historique, en déterminent la structure et l'allure d'ensemble[119]. On ajoutera que «ce qui est capital pour l'histoire de Carthage l'est moins pour l'histoire grecque»[120], et vice-versa, de sorte que l'utilisation de 480, repère bien connu de l'histoire grecque, pour clore une période jugée capitale de l'histoire carthaginoise peut paraître suspecte, comme la manifestation d'une volonté de simplifier l'histoire méditerranéenne selon

---

l'Atlantique), empêchant de ce fait ces derniers de répandre les bienfaits de la civilisation hellénique.

117 GRAHAM 1982; ASHERI 1988; aussi KUFOFKA 1993-1994; brièvement CABANES 1995, p. 110.

118 Pour S. Gsell, «L'empire maritime et commercial de l'Occident appartiendrait à ceux qui empêcheraient la ruine des colonies phéniciennes et s'opposeraient à l'expansion des Grecs» (*HAAN* I, p. 420; aussi p. 411). Aussi MOSCATI 1988, p. 12 (à propos plus précisément de l'Espagne), «L'avvento di Cartagine si presenta in competizione comerciale con i Greci; e la competizione comerciale è, qui come altrove, anche politica, rispondendo l'interventismo di Cartagine all'espansionismo grec»; AUBET 1987, p. 277, «el inicio de la politica intervencionista de Cartago como respuesta al expansionismo griego».

119 FINLEY 1981, p. 121-142. Aussi HUNTER 1980, p. 216-218. On pourrait également parler de «factoïd» par référence à MAIER 1985, une étude où, à propos de Chypre au V^e^ s., il est question des relations entre Grecs et Phéniciens.

120 GAUTHIER 1960, p. 261.

un «hellénocentrisme» qu'explique le poids qu'ont eu dans la recherche les études classiques. On y ajoutera une sorte de prédominance de l'économique sur l'«humain», perceptible entre autres dans la manière dont est traitée la notion d'«échanges», ressentie plus souvent comme ayant une portée commerciale que culturelle. Enfin, une tendance «conservatrice» des études a joué :

> l'inertie intellectuelle des milieux académiques, bien souvent incapables de remettre en question une historiographie pluriséculaire sur laquelle ils ont bâti une certaine forme de pouvoir (scientifique, corporatiste, éditorial, quand ce n'est pas économique), a pour conséquence la reproduction a-critique de ce qui finit par passer pour des vérités démontrées[121].

Ceci m'a donc amenée à me démarquer d'exposés précédents, en mettant en avant l'événement et en adoptant une trame chronologique. Ce n'est plus alors la notion d'empire qui a été au centre de mes préoccupations, mais plutôt une succession de moments retenus marquants dans les études et dont il m'a fallu dans un premier temps saisir comment ils avaient été enchaînés les uns aux autres afin de livrer l'image d'une Carthage s'affirmant de façon impérialiste en Méditerranée occidentale.

Ainsi l'antagonisme entre Grecs et Carthage à l'époque archaïque se serait pour ainsi dire inscrit dans l'ordre naturel des choses et aurait eu deux pôles. En Sicile, il éclaterait au grand jour lorsque le Cnidien Pentathlos aurait essayé d'installer une colonie au cap Lilybée et qu'il en aurait été chassé. Carthage, mêlée ou non à l'événement, aurait pris conscience du danger qui menaçait cette zone stratégique et que la poussaient à défendre ses nouvelles responsabilités de puissance garante des intérêts phéniciens en Méditerranée occidentale, dont elle aurait hérité après la chute de Tyr en 573. C'est pourquoi elle aurait délégué en Sicile un général, Malchus, qui s'était déjà illustré en Afrique et qui combattra ensuite en Sardaigne. Mais les Grecs ne désarmèrent pas, et Dorieus, un Spartiate qui avait déjà fait une tentative de colonisation malheureuse en Afrique, tenta à nouveau sa chance, avec le même insuccès, dans la région d'Éryx. Le sort infligé à Dorieus, qui avait été tué, appelait vengeance, et ce fut Gélon, tyran de Géla puis de Syracuse, qui devint le porte-drapeau des Grecs en Sicile. Il mena une première guerre contre Carthage (pour libérer des *emporia*), puis infligea une terrible défaite à celle-ci lors de la bataille d'Himère.

L'autre pôle de l'opposition avec les Grecs est la rivalité avec Marseille

---

[121] BONNET 1995, p. 649. Aussi cette définition de l'historiographie, qui vaut surtout pour la littérature scientifique moderne, par CRUZ ANDREOTTI 1987, p. 227-228 : celle-ci s'apparente aussi à l'étude de la norme en fonction de laquelle il s'avère possible d'assurer sa reconnaissance professionnelle.

pour le contrôle du trafic en Méditerranée[122]. Si on songe parfois à un premier affrontement au moment de la fondation de Marseille vers 600, l'exemple le plus éclatant en est la bataille contre les Phocéens d'Alalia, dont on pourrait mesurer les conséquences dans tout le bassin méditerranéen. Parmi ces répercussions en Espagne, il faudrait compter la fin de Tartessos mais aussi un état de guerre permanent qui déboucherait sur un blocus du détroit de Gibraltar et dont un épisode marquant serait un combat naval remporté par les Marseillais à Artémision, à la frontière entre zones d'influence grecque et carthaginoise.

Il n'est pas question de reprendre dans le détail la réfutation de ce schéma, fondé pour l'essentiel, sur la lecture de textes anciens qui ont eux-mêmes souvent conditionné l'interprétation du matériel archéologique.

Au-delà de la faiblesse de certains dossiers (Artémision, Malchus, dans une moindre mesure Pentathlos), de la nécessité d'en redimensionner d'autres (Alalia, Dorieus, Himère), il faut se demander si ce n'est pas une «peur du vide» qui explique l'adoption et la reproduction de cette reconstruction. Confronté à une documentation «en pointillés» qui n'informe pour la période concernée que sur quelques événements ponctuels[123], les chercheurs ont cédé à la tentation de restituer un ensemble cohérent, dominé par l'antagonisme entre deux peuples, pour ne pas dire entre deux ethnies.

Pourtant, ainsi exposée en redescendant dans le temps, cette reconstruction (le plus souvent implicite, ou diluée, par exemple chez W. Huß, dans une disposition par aires géographiques) révèle davantage les intervalles entre les différents événements évoqués : septante ans entre les expéditions de Pentathlos et de Dorieus, dont la seconde est parfois présentée comme la reprise de la première; trente ans entre la mort de Dorieus et la bataille d'Himère, entre lesquelles on a imaginé une continuité. Que dirait-on d'une «guerre de cent ans» dont on ne connaîtrait que trois faits marquants ?

2. *En guise d'introduction...*

L'approche qui, s'engageant dans une nouvelle analyse des textes anciens

---

122 Encore TAHAR 1995, p. 394-395.

123 MERANTE 1970, p. 98, «È ben noto che per la storia dei rapporti intermediterranei fra i Greci e il mondo punico nel secolo VI a.C. non possediamo una narrazione continua, riducendosi le nostre conoscenze a poche notizie scarne, slegate e, spesso, di difficile interpretazione per la mancanza di sufficienti elementi di confronto». Ceci découle de l'attention portée prioritairement par les historiens eux-mêmes aux opérations guerrières; BARCELÓ 1989, p. 19.

et dans une discussion des opinions modernes, vise à mettre en évidence les a priori des uns et des autres et à en souligner les limites n'est pas un but en soi. Sous peine de se muer en un vain exercice de bravoure, elle se doit à tout le moins d'ouvrir des pistes, en vue de l'évaluation des faits.

Auparavant, toutefois, il conviendra de rappeler que si la négation du scénario d'une opposition violente entre Grecs et Carthage n'est pas neuve, pour ce qui regarde plus précisément le domaine de l'histoire carthaginoise, l'adoption d'un tel schéma antagoniste dans la prestigieuse monographie de W. Huß, *Geschichte der Karthager*, l'a ancré dans la recherche. Si j'avais abordé le dossier du côté «de l'histoire grecque» (dans laquelle, pourtant, les Phéniciens et les Carthaginois sont trop souvent ignorés), mon approche n'aurait pas été la même – mes mises en garde méthodologiques, tout spécialement, auraient été d'une autre nature. De même, si j'avais bâti mon exposé dans une perspective d'histoire des religions, dans laquelle les contacts et interactions entre les cultures, les syncrétismes, sont fréquemment relevés (ce qui va dans le sens des observations livrées ci-dessus[124]), le ton aurait été différent.

De façon générale, s'il convient de rester conscient qu'à l'époque archaïque l'Ouest méditerranéen ne fut pas un paradis inter-ethnique et de reconnaître que les heurts, les tensions, les conflits d'intérêts s'y manifestèrent, on restera réticent à l'idée que ceux-ci revêtirent le caractère mécanique et implacable d'un affrontement entre «blocs».

Ainsi les dossiers étudiés, s'ils attestent indéniablement des conflits (à l'exception de la bataille d'Artémision, qui semble une création moderne), n'apportent pas pour autant la preuve qu'il y eut un état de guerre permanent, motivé par le désir des uns et des autres d'expulser leurs adversaires d'une Méditerranée occidentale où ils entendaient exercer un monopole. C'est plutôt à des affrontements ponctuels et limités qu'on sera tenté de penser, ainsi qu'à des formes de violence larvées et endémiques, comme la piraterie ou les contentieux entre voisins[125].

Cette situation ne semble pas en outre connaître de solution de continuité avec Himère. Cette bataille a longtemps valu comme un moment-clé dans la mesure où la période qui la précédait était perçue comme un crescendo dans l'antagonisme Grecs - Carthaginois et où celle qui lui a succédé semblait marquée par une pause dans les hostilités.

Or a) si on voit dans le passage de Pentathlos en Sicile une péripétie

---

[124] Spéc. BONNET 1988; JOURDAIN-ANNEQUIN 1989.

[125] Ainsi, sur la piraterie carthaginoise, GRAS 1992; AMELING 1993, p. 119-140. Brièvement ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1992, p. 45.

dans une dispute entre Ségeste et Sélinonte, b) si on se refuse, faute de données tangibles, à bâtir quelque reconstruction historique que ce soit autour des informations livrées sur Malchus par les *Histoires Philippiques* (reprises dans leur substance par Orose), c) si on interprète Alalia à la lumière d'un contexte local, d) si on considère les mésaventures de Dorieus comme des épisodes à la portée restreinte, e) si on discerne dans la bataille du cap Artémision, du moins dans les eaux ibériques, au pire un mirage, au mieux une confrontation obscure dont il est impossible de préciser les contours, alors on n'a aucune raison d'estimer qu'Himère marque l'apogée d'une situation de guerre à l'échelle méditerranéenne, car sur une telle situation manquent des indices suffisants.

On verra en conséquence Himère comme un de ces conflits limités dont les autres dossiers offrent l'exemple. En ce sens, Himère ne serait pas le dénouement d'une époque, mais simplement l'illustration d'une situation qui se prolongerait au-delà.

Comme l'a noté J. Jehasse, «indéniablement, l'expansion carthaginoise n'a ni l'antiquité ni le déroulement implacable qu'on lui a longtemps prêtés»[126]. Du reste, à l'exception des campagnes de Malchus (mais qui doivent être envisagées avec prudence) et sans tenir compte d'Artémision (dont l'existence n'est pas assurée), on a vu que Carthage n'intervient pas seule : contre Pentathlos combattirent aussi les Ségestains; contre les Phocéens d'Alalia, les Étrusques; contre Dorieus en Afrique, les Maques; contre le même en Sicile, les Élymes; contre Gélon et Théron à Himère, les alliés grecs d'Hamilcar (Térillos et Anaxilas), sans doute aussi les Sélinontins et peut-être les Ségestains. On pourrait y voir la confirmation d'une vue selon laquelle Carthage avait, dans un premier temps, fondé sa politique extérieure sur des rapports de réciprocité et non de domination[127].

Par ailleurs, une appréhension plus fine de la présence carthaginoise, et de sa nature, passe par une différenciation entre ce qui est phénicien et ce qui est carthaginois.

La question de la distinction entre Phéniciens, Puniques et Carthaginois – «l'antica questione terminologica più volte trattata e mai definitivamente risolta»[128] – n'est en effet pas seulement terminologique, mais détermine l'interprétation des faits : lorsque Diodore écrit que Dorieus fut chassé de Sicile par des Carthaginois, il songe à Carthage non en tant que peuple, mais en tant que puissance politique intervenant hors de ses frontières. Si, par contre, Hérodote dit que le Spartiate s'est heurté à des Phéniciens,

---

126 JEHASSE 1962, p. 278.
127 BARCELÓ 1989, p. 35; LÓPEZ CASTRO 1991, p. 80.
128 MOSCATI 1988, p. 3.

cette référence à Carthage disparaît : on pense alors à des habitants de colonies phéniciennes telles qu'il en existait en Sicile : Motyé, Palerme, Solonte.

Or, dans les sources anciennes, des auteurs comme Diodore et Trogue/Justin sont amenés à confondre ce qui est phénicien et ce qui est carthaginois, et, singulièrement, à parler de Carthaginois à propos d'événements auxquels on pense que ceux-ci n'ont pas été mêlés. Par contre, il a semblé que cela n'était pas le cas d'Hérodote : sur la base des témoignages analysés, on a considéré que cet auteur n'utilisait pas ces deux mots de manière indifférenciée.

Quant à la recherche moderne, on y est confronté à trois termes : Phéniciens, Puniques et Carthaginois. Si on s'en tient à la Méditerranée occidentale, le premier – dont la définition fait l'objet d'une controverse dans la recherche[129] – renvoie à ce qui est relatif à l'expansion phénicienne[130], le dernier à ce qui concerne la ville de Carthage. On parle de «Punique» à partir du moment où on estime que Carthage s'est imposée aux autres colonies phéniciennes d'Occident.

Ceci n'est pas sans incidence pour le sujet traité dans ce travail, puisqu'on estime habituellement que Carthage succède aux Phéniciens précisément au milieu du VI^e^ s. Comme l'écrit J.L. López Castro :

> La cuestión terminológica no es, desde luego, inocente. La utilización de los términos 'fenicio', 'púnico' y 'cartaginés', y a partir de ellos sus múltiples variantes y combinaciones, tiene que ver con problemas teóricos de conceptualización histórica y con problemas ideológicos que no siempre son formulados de forma consciente por los investigadores, quienes suelen usar estas denominaciones tanto en sentido cultural, como étnico o geográfico y en términos de periodización. Bajo la palabra 'púnico' subyace la imagen peyorativa de los *poeni* de las fuentes latinas, que sustenta una concepción de Cartago como imperio cultivada con éxito por la historiografía clásica y la historiografía europea contemporánea, empeñadas en justificar la destrucción de Cartago y el imperialismo romano[131].

Ces considérations expliquent pourquoi j'ai, en tout cas en relation avec la période allant jusqu'à Himère, évité autant que possible le terme «Punique», qui est référentiel, entre autres, à l'idée d'une Carthage qui s'impose en Méditerranée, selon le schéma qu'on tire des textes dont j'ai entrepris le réexamen (pour la période ultérieure, toutefois, l'emploi de ce

---

[129] Ainsi SALLES 1995, p. 553-569; XELLA 1995a.

[130] Ainsi MOSCATI 1988, p. 5, «'fenicio' definisce, specificamente in tale area, le testimonianze che precedono la costituzione dell'impero di Cartagine e le vicende che ne conseguono».

[131] LÓPEZ CASTRO 1995, p. 9.

mot n'est pas toujours illégitime et il est difficile, ne serait-ce que pour des raisons de tradition, de lui échapper dans une expression comme «guerres puniques» par exemple). Sinon, quand les sources semblaient le permettre, j'ai opté soit pour «Phénicien», soit pour «Carthaginois»; lorsque la distinction n'était pas possible ou lorsqu'il était prématuré de l'opérer, j'ai aussi parfois retenu, comme je l'ai dit dans l'avant-propos, la formule «Phéniciens/Carthaginois».

J'ai aussi écarté, toujours pour la même période, l'expression «phénico-punique», principalement parce que, comme je viens de le dire, la composante «punique» ne paraissait pas convenir pour l'époque envisagée. Cette expression «phénico-punique» est du reste parfois remise en cause dans le cadre d'enquêtes limitées à une région : pour la péninsule Ibérique, on distingue ce qui est phénicien de ce qui est punique, de sorte que M.E. Aubet range le vocable «fenicio-púnico» parmi ce qui lui semble être des «términos a veces contradictorios o incoherentes»[132]. De même, l'idée, mise en évidence par S. Moscati, d'un «passage de témoin entre Phéniciens et Puniques», suppose l'existence de Phéniciens et de Puniques différenciés[133]. Il semble même enfin qu'un but de nombreuses enquêtes consiste précisément à démêler ce qui est phénicien et ce qui est punique[134].

Enfin, de même qu'on ne peut traiter en bloc les textes littéraires, de sorte qu'il faut trouver une approche appropriée pour tirer de chacun des enseignements qui lui soient propres, on se gardera de considérer comme un seul territoire «carthaginois» uniforme des aires géographiques distantes[135]. Une telle conception, que justifie communément la notion d'«empire» de Carthage, est aussi encouragée par une tentation civilisationniste qui pousse à vouloir retrouver les manifestations d'une culture unitaire. Elle véhicule une image «monolithique» de l'«indigène» et implique une certaine négation, en partie inconsciente, des réalités locales[136]. Pourtant, le mode de contact avec les indigènes devait être

---

132 AUBET 1994, p. 11.

133 Par exemple, MOSCATI 1988, p. 7 (sur Cuccureddus), «un centro che è fenicio mentre non è né punico né cartaginese».

134 MOSCATI 1988, spéc. p. 13, «Fenicio, o punico, o cartaginese : realtà diverse seppure connesse, autonome seppure interfluenti».

135 ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1995, p. 62.

136 Si le diffusionnisme culturel n'est pas aussi nettement marqué dans les études phéniciennes et puniques que dans d'autres, LÓPEZ CASTRO 1992, p. 48-52, en a vu l'expression dans le concept d'«irradiation culturelle sémite» dont il a relevé la manifestation dans deux contributions : BISI 1983; BONDÌ 1983a (par exemple, p. 383, à propos de l'Espagne et de la Sardaigne), «Dunque il contatto si realizzò non tanto con l'accoglimento di un astratto indigeno nelle fondazioni coloniali, ma piuttosto grazie all'azione irradiante svolta da quese verso l'interno».

celui d'une interaction à géométrie variable, de sorte qu'un modèle interprétatif unique s'avérerait inadéquat et trompeur[137].

Ainsi, si pour la péninsule Ibérique, divers travaux ont soutenu qu'il n'y avait pas eu d'impérialisme carthaginois avant les Barcides[138], pour les autres régions, l'a priori d'un expansionnisme agressif de Carthage continue à peser sur la recherche. Je rappellerai brièvement en quoi ce travail invite à le nuancer.

La Sicile, d'abord, «voisine immédiate de Carthage, mais aussi terre d'élection de la colonisation grecque»[139] et lieu de rencontre pour différents peuples, occupe une place particulière : «La posición geográfica de la isla de Sicilia confería a sus colonias un valor estratégico innegable»[140]. Du reste, l'intérêt pour la Sicile est remarquable dans la littérature ancienne, ne serait-ce que par l'existence d'un patriotisme sicilien perceptible chez Diodore et avant lui chez Timée – ce qui faisait de l'île une «terra di tradizione anticartaginese»[141] –, ainsi que dans l'historiographie moderne, où elle a souvent été considérée comme un théâtre privilégié pour de grands soubresauts de l'histoire, comme si rien qui ne fût exceptionnel n'avait pu s'y dérouler. L'aura de la Sicile est du reste telle qu'elle a parfois servi de modèle; l'exemple sicilien est ainsi explicitement mentionné par A. Schulten au cours de son explication de l'histoire de Tartessos[142], ou encore, la «centralité géographique» de la Sicile a été invoquée pour justifier qu'elle exerce une influence sur d'autres zones[143].

Au terme de ce travail, je tendrais à offrir un tableau plus nuancé de l'antagonisme entre Grecs et Carthaginois qu'on a parfois vu comme déterminant dans l'île[144]. Dans le cas de Pentathlos, les sources littéraires (et encore, une seule d'entre elles pour être exact) ne parlent que des Phéniciens. Les campagnes de Malchus supposent certes une intervention carthaginoise (mais les Grecs ne sont pas cités); toutefois il ne semble pas

---

137 Pour une réflexion similaire à propos de la colonisation grecque, ANELLO 1988-1989, p. 309-310. Sur la nécessité d'approches régionales, BONDÌ 1983a, p. 379 (lequel ne s'interroge pas moins, p. 380, sur l'existence d'une sorte de «modèle théorique» unitaire valable pour les installations phéniciennes). Aussi MOSCATI 1993, p. 205, «una successiva affermazione di Cartagine che si diversifica ovviamente nei tempi e nelle aree, ma costituisce pur sempre un fenomeno organicamente definibile».

138 Bilan chez WAGNER 1994.

139 GAUTHIER 1960, p. 257.

140 AUBET 1994, p. 203.

141 MOMIGLIANO 1936, p. 393.

142 SCHULTEN 1945, p. 125-126.

143 MOSCATI 1995a, p. 11.

144 Dans ce sens, LÓPEZ CASTRO 1991, p. 78; WILL 1991, p. 234-236; déjà GAUTHIER 1966.

exclu que les expéditions de ce général aient été traitées par Trogue/Justin (ou sa source) à la lumière d'une situation ultérieure qui voit effectivement les Carthaginois très actifs militairement. Le même processus expliquerait que Diodore parle d'une intervention carthaginoise contre Dorieus dans la région d'Éryx, alors qu'Hérodote mentionne des Phéniciens. Enfin, pour ce qui est d'Himère, les sources, qui évoquent une armée carthaginoise de plusieurs centaines de milliers d'hommes, se livrent à une amplification (justifiée par le désir de faire des guerres siciliennes le pendant des guerres médiques).

On n'aurait donc ainsi d'échos qu'à des épisodes limités[145], s'insérant «en la dínamica interna de las relaciones interurbanas»[146], ce que reflète aussi une inscription datée du VI^e s. concernant un Sélinontin nommé Aristogeitos, fils d'Arcadion, tué par les Motyens[147]. Comme l'écrit E. Manni :

> Si la pièce est authentique, elle nous révèle un moment d'hostilité entre Sélinonte et Motyé. Mais – insistons sur ce point – ce ne durent être que des razzias, qui n'empêchèrent pas les Grecs d'habiter Motyé, des Phéniciens – ou des Carthaginois – d'habiter par exemple Syracuse[148].

À l'image d'un état de guerre permanent, on opposera donc celle de conflits ponctuels sur fond d'entente entre Grecs et non-Grecs[149] (on pourrait tenter une analogie avec Sélinonte et Ségeste : les traces de contacts entre les deux cités sont nombreuses alors que les sources font état d'un conflit incessant entre elles[150]).

Par ailleurs, comme l'écrit S.F. Bondì, «Una tendenza all'assorbimento del mondo siceliota in un omogeneo sistema politico-amministrativo rimase sempre estranea alla concezione dei Punici di Sicilia»[151]. S'il n'y a ni annexion territoriale, ni imposition d'un système administratif[152], peut-on parler d'impérialisme carthaginois en Sicile ?

Le cas de la Sardaigne est aussi emblématique dans la perspective d'un patriotisme insulaire : la conquête carthaginoise y a été perçue comme la

---

145 Aussi GAUTHIER 1960, p. 273; MUSTI 1988-1989, p. 225.

146 ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1995, p. 62.

147 ROCCO 1970; MANNI PIRAINO 1973, n°80, p. 110-111, pl. XLIX; aussi BUNNENS 1979, p. 306.

148 MANNI 1974, p. 79. Aussi LURAGHI 1994, p. 53, n. 9, «uno scontro che risulta appunto assai difficile da identificare con gli episodi ricordati nella tradizione letteraria».

149 GÓMEZ BELLARD 1991, p. 50.

150 DE LA GENIÈRE 1978 (aussi 1995, p. 35-36).

151 BONDÌ 1983a, p. 395 (aussi 1996, p. 27).

152 ALVAR, MARTÍNEZ MAZA & ROMERO 1995, p. 62, ont également souligné l'autonomie dont jouissaient les villes de Sicile par rapport à Carthage.

fin de l'indépendance de l'île et le début pour celle-ci d'une sujétion millénaire à des puissances successives[153]. S'il reste délicat d'invoquer dans ce sens les campagnes de Malchus, l'intervention d'Alalia semble manifester la volonté de préserver certains intérêts. Il n'est cependant pas question alors d'annexion territoriale : les Carthaginois ne s'emparent pas d'Alalia, mais ils se contentent d'en faire partir les Phocéens. Pour ce qui regarde d'ailleurs plus spécifiquement la Sardaigne, S.F. Bondì a remarqué que si on observe dans l'île «un processo di forte penetrazione territoriale» de la part de Carthage, il demeure que, du moins dans un premier temps, «il controllo organico delle contrade della regione non costituisce un obiettivo primario della politica di Cartagine», et cet auteur conclut que «solo con il IV sec., insomma, la Sardegna vive l'esperienza di un controllo pressochè totale delle sue contrade da parte di Cartagine»[154].

Enfin, pour ce qui regarde l'Afrique du Nord (ce par quoi j'entends la région proche de Carthage, laissant de côté l'Afrique occidentale et atlantique[155]), c'est d'abord une analogie avec la Sardaigne qui ressort – une ressemblance dont un exemple a été fourni sur le plan archéologique par l'étude des forteresses des deux régions à laquelle s'est attachée M. Gharbi[156]. Si le témoignage sur Malchus reste peu utilisable, l'expulsion de Dorieus du Kinyps (comme celle des Phocéens d'Alalia) est une opération menée en commun avec un autre peuple, dans le souci de sauvegarder des intérêts économiques et commerciaux (dans un contexte, qui plus est, où la piraterie aurait eu son rôle) et sans conquête de territoire. Aucune des deux interventions ne s'apparente à une action expansionniste, et l'idée d'un impérialisme carthaginois, entendu comme militairement agressif, en Sardaigne ou en Afrique dès 550 ne trouve pas de confirmation dans les textes anciens[157]. Néanmoins, les deux actions similaires de Carthage indiqueraient que, dans ces zones, elle tendait autant que possible à exercer un contrôle, une conclusion qui se marie avec le texte du premier traité Rome - Carthage, du moins tel que le présente Polybe, dans lequel la Sardaigne et l'Afrique sont aussi rapprochées.

---

153 Spéc. LILLIU 1992. Sur le caractère idéologique de certaines prises de position, TORE 1995, p. 409, 417, n. 9 (renvoi à TANGHRONI 1977).

154 BONDÌ 1995a, p. 69 (pour les trois citations).

155 Sur le Maroc, par exemple, WHITTAKER 1978, p. 69 (citant M. Ponsich), «Marocco knew the Carthaginians but it never belonged to them». Aussi PONSICH 1992; ROUILLARD 1995. Sur les Phéniciens et cette zone, LÓPEZ PARDO 1996.

156 GHARBI 1995.

157 BARCELÓ 1989, p. 30.

Par ailleurs, on observe quelque ambiguïté dans le traitement de l'Afrique dans les synthèses modernes. Ainsi, S. Moscati estime qu'une politique impérialiste de Carthage en Afrique est le préalable à une expansion outre-mer[158]. Comme il considère que cette dernière commence avec Malchus (milieu du VI^e s.), il voit dans la fondation de Kerkouane au Cap Bon, vers 580, les prémices de cette expansion africaine. La fondation d'une colonie n'est pourtant pas en soi le signe d'une telle politique (les Phéniciens ont établi des installations de type colonial dans le Sud de l'Espagne sans pour autant conquérir celle-ci). Du reste, Carthage semble avoir difficilement obtenu remise du tribut qu'elle payait aux tribus africaines depuis sa fondation[159], ce qui ne se produisit peut-être qu'à la génération qui suivit Himère (JUST. XIX 2, 4)[160]. C'est à cette époque précisément qu'on place généralement la principale activité de Carthage en Afrique; l'établissement d'une série de forteresses au Cap Bon, Ras el-Fortas, Ras ed-Drek, Kélibia, semble lui aussi remonter au V^e s.[161]. Encore faudrait-il ajouter que le Cap Bon lui-même paraît constituer une exception et que les signes d'un contrôle territorial de la part de Carthage en Afrique ne semblent pas antérieurs au III^e s.[162].

En somme, il semble que si la période concernée voit une présence de Carthage sur la scène méditerranéenne, celle-ci ne se traduit pas par des affrontements armés incessants avec les Grecs. La Carthage du VI^e et du début du V^e s. n'est pas celle des guerres puniques.

---

158 Ainsi MOSCATI 1988, p. 11, «l'espansione di Cartagine in Africa si dimostra la premessa di quella oltremare». *Aliter*, PICARD 1995a, p. 329, «L'impérialisme punique a donc été maritime avant d'être territorial».

159 Pour une tentative de réévaluation de ce tribut (qui n'impliquait pas nécessairement que les indigènes aient été en mesure de s'emparer de Carthage ou de chasser les Carthaginois, mais qui aurait été payé de façon préventive, pour éviter des raids contre la cité), AMELING 1993, p. 245-247.

160 Ainsi HUß 1985, p. 71.

161 MOSCATI 1994, p. 206. L'existence d'éléments défensifs remontant à une date aussi haute que le V^e s. est contestée par GHARBI 1990; LANCEL 1992, p. 286; 1995b, p. 402. Sur Ras el-Fortas, aussi LANCEL 1992, p. 289; 1995a, p. 402. Sur Ras ed-Drek, LANCEL 1992, p. 284 (fin du V^e s.); 1995b, p. 402; GHARBI 1995, p. 82, n. 31.

162 GREENE & KEHOE 1995, p. 115.

BIBLIOGRAPHIE

A. *Abréviations*

1. *Sources gréco-latines*

AGATHIAS	*Hist.* = *Histoires*
AMM.	Ammien Marcellin
Anth. Pal.	*Anthologie Palatine*
APP.	Appien; *Ital.* = *Histoire d'Italie*
AR.	Aristophane; *Eq.* = *Les Cavaliers*
ARR.	Arrien
ARSTD.	Aelius Aristide; *Orat.* = *Orationes*
ARSTT.	Aristote; *Ath.* = *Constitution d'Athènes*; *Poet.* = *Poétique*; *Pol.* = *Politique*; *Rhet.* = *Rhétorique*
ATH.	Athénée
AUG.	saint Augustin; *Civ.* = *De ciuitate Dei*
AVIEN.	Aviénus; *Or.* = *Ora maritima*
BACCHYL.	Bacchylide
B. Alex.	*La Guerre d'Alexandrie*
CAES.	César; *BG* = *Guerre des Gaules*
CIC.	Cicéron; *Att.* = *Epistulae ad Atticum*; *de Or.* = *De oratore*; *Fam.* = *Epistulae*; *Leg.* = *De legibus*; *Or.* = *Orator*; *Planc.* = *Pro Cn. Plancio*; *Rep.* = *De re publica libri VI*; *Verr.* = *In Verrem actio*
CURT.	Quinte Curce
DEM.	Démosthène; *Lept.* = *Contre la loi de Leptine*
DH	Denys d'Halicarnasse; *AR* = *Antiquités romaines*
DIOD.	Diodore de Sicile
DION CHRYSOSTOME	*Or.* = *Discours*
EL.	Élien; *H.V.* = *Histoires Variées*
ES.	Ésope
ETIEN. BYZ.	Étienne de Byzance
EUN.	Eunape
EUR.	Euripide; *Hipp.* = *Hippolyte*; *H. f.* = *Hercule furieux*
EUS.	Eusèbe; *Dem. evang.* = *Démonstration évangélique*; *Chron.* = *Chroniques*
EUST.	Eustathe; *Hom. Il.* = *Commentarii ad Homeri Iliadem*; *Hom. Od.* = *Commentarii ad Homeri Odysseam*; *Comm. ad Dion. Per.* = *Commentarii ad Dionysium Periegetem*
Exc. const.	*Excerpta constantiniens*
FLOR.	Florus
FRONTIN	*Strat.* = *Strategemata*
GELL.	Aulu-Gelle
HDT.	Hérodote
HIER.	saint Jérôme; *Dan.* = *Commentarius in prophetam Daniel*
HOM.	Homère; *Od.* = *Odyssée*
ISID.	Isidore de Séville; *Orig.* = *Origines*
ISOCR.	Isocrate; *Archid.* = *Archidamos*; *Pan.* = *Panégyrique*; *Panath.* = *Panathénaïque*; *Philip.* = *Philippe*
JUST.	Justin

LIV.	Tite-Live; *Per.* = *Periochae*
MACR.	Macrobe; *Sat.* = *Saturnales*
MEL.	Pomponius Mela
NEP.	Cornelius Nepos; *Hann.* = *Hannibal*
OR.	Orose; *Hist.* = *Historiarum aduersus paganos libri septem*
OV.	Ovide
PAUS.	Pausanias
PD.	Pindare; *N.* = *Néméennes*; *I.* = *Isthmiques*; *O.* = *Olympiques*; *P.* = *Pythiques*
PLIN.	Pline l'Ancien; *N.H.* = *Histoire naturelle*
PLUT.	Plutarque; *Alc.* = *Alcibiade*; *Nic.* = *Nicias*; *Per.* = *Périclès*; *Them.* = *Thémistocle*; *Mor.* = *Moralia*; *Apopht. lac.* = *Apophtegmes laconiens*; *Mul. uirt.* = *Mulierum uirtutes*; *Reg. et imp. apopht.* = *Apophtegmes de rois et généraux*; *Ser. Num.* = *Sur les délais de la justice divine*
POL.	Polybe
PORPH.	Porphyre
PS.-ARSTT.	pseudo-Aristote; *Mirab. Ausc.* = *De mirabilibus auscultationibus*
PS.-SCYL.	pseudo-Scylax
PS.-SCYMN.	pseudo-Scymnos
SALL.	Salluste; *Jug.* = *Jugurtha*
SEN.	Sénèque; *Helv.* = *Ad Heluiam*
S.H.A.	*Scriptores historiae Augustae*
SIL.	Silius Italicus; *Pun.* = *Punica*
SOL.	Solin
SOPH.	Sophocle; *Ant.* = *Antigone*
STR.	Strabon
TAC.	Tacite; *An.* = *Annales*
THUC.	Thucydide
VAL. MAX.	Valère Maxime
VIRG.	Virgile; *En.* = *Énéide*
VITR.	Vitruve
XEN.	Xénophon; *An.* = *Anabase*; *Hell.* = *Helléniques*

2. *Revues*

AA	*Archäologischer Anzeiger*
AAntHung	*Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*
ABSA	*Annual of the British School at Athens*
AC	*L'Antiquité Classique*
AEA	*Archivo Español de Arqueologia*
AHB	*The Ancient History Bulletin*
AION	*Annali dell'Istituto universitario orientale di Napoli*
AJA	*American Journal of Archaeology*
AJPh	*American Journal of Philology*
Anc Soc	*Ancient Society*
Annales E.S.C.	*Annales (Économie, Sociétés, Civilisations)*
AntAfr	*Antiquités africaines*
AO	*Aula Orientalis*
ArchCl	*Archeologia Classica*
ASAA	*Annuario della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente*

ASNP	*Annali della Scuola Normale superiore di Pisa*
ASSO	*Archivio Storico per la Sicilia Orientale*
BAGB	*Bulletin de l'Association G. Budé*
BaM	*Bagdader Mitteilungen*
BAM	*Bulletin d'Archéologie Marocaine*
BCH	*Bulletin de Correspondance Hellénique*
BCTH	*Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques*
BICS	*Bulletin of the Institute of Classical Studies of the University of London*
BIHBR	*Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome*
CahTun	*Les Cahiers de Tunisie*
CISA	*Contributi dell'Istituto di Storia antica dell'Univ. del Sacro Cuore*
CJ	*The Classical Journal*
ClAnt	*Classical Antiquity*
CPh	*Classical Philology*
CQ	*Classical Quarterly*
CRAI	*Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*
DdA	*Dialoghi di Archeologia*
DHA	*Dialogues d'histoire ancienne*
EMC	*Échos du Monde classique*
EVO	*Egitto e Vicino Oriente*
GIF	*Giornale Italiano di Filologia*
G&R	*Greece and Rome*
GRBS	*Greek, Roman and Byzantine Studies*
HambBeitrA	*Hamburger Beiträge zur Archäologie*
IrAnt	*Iranica Antiqua*
JDAI	*Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts*
JHS	*Journal of Hellenic Studies*
JNES	*Journal of Near Eastern Studies*
JRGZ	*Jahrbuch des römisch-germanischen Zentralmuseums*
JRS	*Journal of Roman Studies*
JS	*Journal des Savants*
MAI	*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*
MEFRA	*Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'École Française de Rome*
MEFRIM	*Mélanges de l'École Française de Rome. Italie et Méditerranée*
MGR	*Miscellanea greca e romana*
MH	*Museum Helveticum*
MHA	*Memorias de Historia Antigua*
MM	*Madrider Mitteilungen*
MUSJ	*Mélanges de l'Université Saint-Joseph*
PACA	*Proceedings of the African Classical Association*
PBSR	*Papers of the British School at Rome*
PCPhS	*Proceedings of the Cambridge Philological Society*
PP	*La Parola del Passato*
QAL	*Quaderni di Archeologia della Libia*
QS	*Quaderni di Storia*
QUCC	*Quaderni Urbinati di Cultura classica*
RA	*Revue Archéologique*
RAAN	*Rendiconti dell'Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti di Napoli*

RANL	*Rendiconti dell'Accademia Nazionale dei Lincei*
RCCM	*Rivista di Cultura classica e medioevale*
REA	*Revue des Études Anciennes*
REG	*Revue des Études Grecques*
REL	*Revue des Études Latines*
REPPAL	*Revue des Études Phéniciennes-Puniques et des Antiquités Libyques*
RFIC	*Rivista di Filologia e d'Istruzione Classica*
RH	*Revue historique*
RhM	*Rheinisches Museum*
RIEA	*Revista del Instituto de Estudios Alicantinos*
RIL	*Rendiconti dell'Istituto Lombardo, Classe di Lettere, Scienze morali e storiche*
RPh	*Revue de Philologie*
RSA	*Rivista storica dell'Antichità*
RSF	*Rivista di Studi Fenici*
RSI	*Rivista Storica Italiana*
RSL	*Rivista di Studi Liguri*
RSO	*Rivista degli Studi Orientali*
SCI	*Scripta classica Israelica*
SCO	*Studi Classici e Orientali*
SE	*Studi Etruschi*
SEAP	*Studi di Egittologia e Antichità Puniche*
SEL	*Studi Epigrafici e Linguistici sul Vicino Oriente Antico*
SHHA	*Studia historica historia antigua*
SNR	*Schweizerische Numismatische Rundschau*
SStor	*Storia della Storiografia*
StudSard	*Studi Sardi*
TAPhA	*Transactions and Proceedings of the American Philological Association*
WS	*Wiener Studien*
YCIS	*Yale Classical studies*
ZPE	*Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*

3. *Collections*

BAR Int. Ser.	British Archaeological Reports. International Series
BEFAR	Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome
BT	Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana
CAH	The Cambridge Ancient History
CUF	Collection des Universités de France
EAE	Excavaciones Arqueológicas en España
EPRO	Études Préliminaires aux Religions Orientales dans l'Empire romain
EtMass	Études massaliètes
LCL	The Loeb Classical Library
OBO	Orbis Biblicus et Orientalis
TMAI	Trabajos del Museo Arqueológico de Ibiza

4. *Livres*

ACFP 1	*Atti del I Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici. Roma 5-10 novembre 1979* I-III, Rome 1983.

ACFP 2 — *Atti del II Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici. Roma 9-14 novembre 1987* I-III, Rome 1991.

ACFP 3 — *Actes du III Congrès International des Études Phéniciennes et Puniques. Tunis, 11-16 novembre 1991* I-II, Tunis 1995.

ANRW — *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt. Geschichte und Kultur Roms im Spiegel der neueren Forschung*

BAAA — DESANGES J. & LANCEL S., *Bibliographie analytique de l'Afrique antique*, de I (1962-1965) à XIX (1984-1985); LASSÈRE J.-M. et LE BOHEC Y., depuis XX (1986).

CIE — *Corpus Inscriptionum Etruscarum*

DCPP — LIPINSKI E. (éd.), *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, Bruxelles - Paris 1992.

Dizionario — AMADASI GUZZO M.G., BONNET C., CECCHINI S.M. & XELLA P., *Dizionario della civiltà fenicia*, Rome 1992.

FGH — JACOBY F., *Die Fragmente der griechischen Historiker*, Berlin - Leyde 1923-1958.

FHA I — SCHULTEN A., *Avieno. Ora maritima (Periplo Massaliota del siglo VI a. J.C.), junto con los demás testimonios anteriores al año 500 a. de J.C.*, Barcelone 1955[2].

FHA II — SCHULTEN A., *Fontes Hispaniae Antiquae* II, *500 a. de J.C. hasta César*, Barcelone 1925.

FHG — MÜLLER C., *Fragmenta Historicorum Graecorum* I-IV, Paris 1841-1883.

GGM — MÜLLER C., *Geographi Graeci Minores* I-III, Paris 1855-1861.

HAAN — GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* I, Paris 1914[2]; II, 1918; III, 1918; IV, 1929[2].

ICO — AMADASI GUZZO M.G., *Le iscrizioni fenicie e puniche delle colonie in Occidente*, Rome 1967.

IG — *Inscriptiones Graecae*

KAI — DONNER H. & RÖLLIG W., *Kanaanäische und aramäische Inschriften* I-III, Wiesbaden 1966-1969 (éd. rev.).

LIMC — *Lexicon iconographicum mythologiae classicae*

PACK[2] — PACK R.A., *The Greek and Latin Literary Texts from Greco-Roman Egypt*, Ann Arbor 1965[2].

RE — *Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*

SEG — *Supplementum Epigraphicum Graecum*

Syll.[3] — DITTENBERGER W., *Sylloge inscriptionum Graecarum*, 3e éd. par HILLER VON GÄRTRINGEN F., 4 vol., Leipzig 1915-1924 (réimpr. 1960).

TLE — PALLOTTINO M., *Thesaurus Linguae Etruscae*, Florence 1968[2].

TSSI III — GIBSON J.C.L., *Textbook of Syrian Semitic Inscriptions* III. *Phoenician Inscriptions*, Oxford 1982.

B. *Liste bibliographique*

AA. VV. 1966 : *Velia e i Focei in Occidente (Naples, 1966)*, *PP* 108-110 (1966).

AA. VV. 1969 : *Tartessos y sus problemas (Jerez de la Frontera, septiembre 1968)*, Barcelone 1969.

AA. VV. 1970 : *Nuovi Studi su Velia*, *PP* 130-133 (1970).

AA. VV. 1982 : *Velia e i Focei : un bilancio dieci anni dopo*, *PP* 204-207 (1982).
AA. VV. 1991 : *La caída de Tiro y el auge de Cartago. V Jornadas de Arqueología fenicio-púnica (Ibiza 1990)* (TMAI 25), Ibiza 1991.
AA. VV. 1991a : *Périodes. La construction du temps historique, Actes du Ve colloque d'histoire au présent*, Paris 1991.
AA. VV. 1992 : *1789 L'événement, Convegno internazionale, Firenze, 5-8 giugno 1989*, [= *MEFRIM* 104 (1992)], Rome 1992.
AA. VV. 1992a : *Atti delle Giornate Internazionali di Studi sull'area elima, Gibellina 1991*, Pise - Gibellina 1992.
AA. VV. 1994 : *Fortifications et défense du territoire en Asie Mineure occidentale et méridionale. Table ronde CNRS, Istanbul 20-27 mai 1993*, Actes réunis par P. Debord & R. Descat [= *REA* 96 (1994)].
AA. VV. 1994a : *Cartago, Gadir, Ebusus y la influencia púnica en los territorios hispanos. VIII Jornadas de Arqueología fenicio-púnica (Ibiza 1993)* (TMAI 33), Ibiza 1994.
AA. VV. 1995 : *I Fenici : Ieri Oggi Domani. Ricerche, scoperte, progetti (Roma 3-5 marzo 1994)*, Rome 1995.
AA. VV. 1995a : *Les Grecs et l'Occident. Actes du colloque de la villa «Kérylos» (1991)*, Rome 1995.
ABITINO G. 1979 : "I confini della Libia antica e le are dei Fileni", *Riv. Geogr. Ital.* 86, 1 (1979) p. 54-72.
ACCAME S. 1955 : "Note per la storia della Pentecontaetia", *RFIC* 33 (1955) p. 146-174.
— 1982 : "La leggenda di Ciro in Erodoto e in Carone di Lampsaco", *MGR* 8 (1982) p. 1-43.
ACQUARO E. 1989 : "Phéniciens et Étrusques", MOSCATI (ss dir.) 1989, p. 532-537.
— 1994 : *Bibliotheca Phoenicia. Ottomila titoli sulla civiltà fenicia*, Rome 1994 (version Macintosh).
— (éd.) 1996 : *Alle soglie della classicità. Il Mediterraneo tra tradizione e innovazione. Studi in onore di S. Moscati*, Pise - Rome 1996.
— 1996a : *Bibliotheca Phoenicia. I Aggiornamento (1992-1994)*, Rome 1996 (version Macintosh).
ADAMESTEANU D. 1962 : "Note su alcune vie siceliote di penetrazione", *Kokalos* 8 (1962) p. 199-209.
— 1962a : "L'ellenizzazione della Sicilia ed il momento di Ducezio", *Kokalos* 8 (1962) p. 167-198.
AKURGAL E. 1956 : "Les fouilles de Phocée et les sondages de Kymé", *Anatolia* 1 (1956) p. 3-11.
— 1970 : *Ancient Civilizations and Ruins of Turkey*, Istanbul 1970[2].
— 1976 : "Phokaia", STILLWELL (éd.) 1976, p. 708-709.
ALGANZA ROLDÁN M. 1990 : "Sobre los epílogos de las batallas de Himera y Tanagra en la obra de Diodoro de Sicilia", *Florentia Iliberritina* 1 (1990) p. 7-17.
ALLEN H.L. 1976 : "Aeoliae insulae", STILLWELL (éd.) 1976, p. 14-15.
ALMAGRO-GORBEA M. 1993 : "Tarteso desde sus áreas de influencia : la sociedad palacial en la Península Ibérica", ALVAR & BLÁZQUEZ (éds) 1993, p. 139-161.
ALONI A. 1993 : "Introduzione", MASTROCINQUE (éd.) 1993, p. 13-28.
ALONSO-NÚÑEZ J.M. 1980 : "Les renseignements sur la péninsule Ibérique d'Artémidore d'Éphèse", *AC* 49 (1980) p. 255-259.
— 1982 : "L'opposizione contro l'imperialismo romano e contro il Principato nella storiografia del tempo di Augusto", *RSA* 12 (1982) p. 131-141.
— 1987 : "An Augustan World History. The *Historiae Philippicae* of Pompeius Trogus", *G&R* 34 (1987) p. 56-72.
— 1987a : "Herodotus on the Far West", *AC* 56 (1987) p. 243-249.

— 1988 : "Herodotus' Ideas about World Empires", *Anc Soc* 19 (1988) p. 125-133.
— 1989 : "Aemilius Sura", *Latomus* 48 (1989) p. 110-119.
— 1989a : "Bulletin de bibliographie thématique et critique; historiographie hellénistique pré-polybienne", *REG* 102 (1989) p. 160-174.
— 1990 : "Trogue-Pompée sur Carthage", *Karthago* 22 (1990) p. 11-19.
— 1990a : "Trogue-Pompée et l'impérialisme romain", *BAGB* 1990, p. 72-86.
— 1990b : "The Emergence of Universal Historiography from the 4th to the 2nd Centuries B.C.", VERDIN, SCHEPENS & DE KEYSER (éds) 1990, p. 173-192.
— 1992 : *La historia universal de Pompeyo Trogo : coordenadas espaciales y temporales*, Madrid 1992.
— 1993 : "Die Auslegung der Geschichte bei Paulus Orosius : die Abfolge der Weltreiche, die Idee der Roma Aeterna und die Goten", *WS* 106 (1993) p. 197-213.
— 1994 : "Trogue-Pompée et Massilia (Justin, *Epitoma* XLIII, 3, 4-XLIII, 5, 10)", *Latomus* 53 (1994) p. 110-117.
— 1995 : "Drei Autoren von Geschichtsabrissen der römischen Kaiserzeit : Florus, Iustinus, Orosius", *Latomus* 54 (1995) p. 346-360.
— 1995a : "Notices d'Éphore de Kymê sur la péninsule ibérique", *AC* 64 (1995) p. 197-198.
ALVAR J. 1980 : "El comercio del estaño atlántico durante el período orientalizante", *MHA* 4 (1980) p. 43-49.
— 1981 : *La navegación prerromana en la Península Ibérica : colonizadores e indígenas*, Madrid 1981.
— 1986 : "Theron, rex Hispaniae Citerioris (Macr. Sat. I 20, 12)", *Gerión* 4 (1986) p. 161-175.
— 1988 : "La precolonización y el tráfico marítimo fenicio por el Estrecho", *I Congreso Internacional El Estrecho de Gibraltar* I, Madrid 1988, p. 429-444.
— 1991 : "La caída de Tiro y sus repercusiones en el mediterráneo", AA. VV. 1991, p. 19-27.
— 1991a : "La religión come índice de aculturación : el caso de Tartessos", *ACFP* 2 I, p. 351-356.
— 1993 : "El ocaso de Tarteso", ALVAR & BLÁZQUEZ (éds) 1993, p. 187-200.
ALVAR J. & BLÁZQUEZ J.M. (éds) 1993 : *Los enigmas de Tarteso*, Madrid 1993.
ALVAR J., MARTÍNEZ MAZA C. & ROMERO M. 1992 : "La (supuesta) participación de Cartago en el fín de Tarteso", *Habis* 23 (1992) p. 39-52.
— 1995 : "Cartago *versus* Tarteso. Un problema histórico y un debate historiográfico", *ACFP* 3 I, p. 60-70.
ALVAR J. & WAGNER C.G. 1988 : "La actividad agrícola en la economía fenicia de la Península Ibérica", *Gerión* 6 (1988) p. 169-185.
AMADASI GUZZO M.G. 1992 : "Etruschi", *Dizionario*, p. 97-98.
— 1995 : "Mondes étrusque et italique", KRINGS (éd.) 1995, p. 663-673.
AMANDRY P. 1959 : "Oracles, littérature et politique", *REA* 61 (1959) p. 400-413.
— 1987 : "Trépieds de Delphes et du Péloponnèse", *BCH* 111 (1987) p. 79-131.
AMBAGLIO D. 1995 : *La* Biblioteca storica *di Diodoro Siculo : problemi e metodo* (Biblioteca di Athenaeum 28), Côme 1995.
AMELING W. 1993 : *Karthago. Studien zu Militär, Staat und Gesellschaft*, Munich 1993.
— 1996 : "Pausanias und die hellenistische Geschichte", REVERDIN & GRANGE (éds) 1996, p. 117-160.
AMERUOSO M. 1991 : "Erodoto 'Turio'", *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia della Università di Bari* 34 (1991) p. 95-117.
— 1991a : "L'*iter* ideologico di Erodoto", *MGR* 16 (1991) p. 85-132.
ANELLO P. 1988-1989 : "Storia e storiografia della Sicilia greca", *Kokalos* 34-35 (1988-1989) p. 295-336.
ANTONELLI L. 1997 : *I Greci oltre Gibilterra. Rappresentazioni mitiche dell'estremo*

occidente e navigazioni commerciali nello spazio atlantico fra VIII e IV secolo a.C. (Hesperìa 8), Rome 1997.

ARANEGUI GASCÓ C. 1996 : "Los orígenes de la ciudad de Dénia en Roc Chabás", *Saitabi* 46 (1996) p. 13-27.

ARNAUD-LINDET M.-P. 1990 : *Orose. Histoires (Contre les Païens)* I, *Livres I-III* (CUF), Paris 1990.

— 1991 : *Orose. Histoires (Contre les Païens)* II, *Livres IV-VI*; III, *Livre VII. Index* (CUF), Paris 1991.

ARRIGHETTI G. 1979 : "Civiltà letteraria della Sicilia antica fino al V secolo a.C.", GABBA & VALLET 1979, p. 131-153.

ARTEAGA O. *et al.* 1989 : "Reconstrucción del proceso histórico en la ciudad ibero-romana de Obulco (Porcuna, Jaén)", *Anuario Arqueológico de Andalucía* II, Malaga 1989, p. 260-268.

ASHERI D. 1988 : "Carthaginians and Greeks", BOARDMAN, HAMMOND, LEWIS & OSTWALD (éds) 1988, p. 739-780.

— 1988a : *Erodoto. Le Storie* I, *Libro I. La Lidia e la Persia* (con traduzione di V. Antelami), Milan 1988.

AUBET M.E. 1987 : *Tiro y las colonias fenicias de Occidente*, Barcelone 1987.

— (éd.) 1989 : *Tartessos. Arqueología protohistórica del Bajo Guadalquivir*, Sabadell 1989.

— 1990 : "Die Phönizier in Spanien", *Das Altertum* 36 (1990) p. 95-104.

— 1994 : *Tiro y las colonias fenicias de Occidente*, Barcelone 1994[2].

AUDOLLENT A. 1901 : *Carthage romaine*, Paris 1901.

BAGHIN G. 1991 : "Falaride, Pentatlo e la fondazione di Agrigento", *Hesperìa* 2 (1991) p. 7-17.

BARBER G.L. 1935 : *The Historian Ephorus*, Cambridge 1935.

BARCELÓ P.A. 1987-1988 : "Notas sobre la presencia griega en el litoral Hispano", *Cuadernos de Prehistoria y Arqueología Castellonenses* 13 (1987-1988) [1990] p. 171-180.

— 1988 : *Karthago und die Iberische Halbinsel vor den Barkiden. Studien zur karthagischen Präsenz im westlichen Mittelmeerraum von der Gründung von Ebusus (VII. Jh. v. Chr.) bis zum Übergang Hamilkars nach Hispanien (237 v. Chr.)*, Bonn 1988.

— 1989 : "Zur karthagischen Überseepolitik im VI. und V. Jahrhundert v. Chr.", *Gymnasium* 96 (1989) p. 13-37.

BARRECA F. 1964 : *La civiltà di Cartagine*, Cagliari 1964.

— 1974 : "La colonizzazione fenicio-punica in Sardegna alla luce delle nuove scoperte", *Simposio Internacional de Colonizaciones (Barcelona 1971)*, Barcelone 1974, p. 1-13.

— 1982 : "Nuove scoperte sulla colonizzazione fenicio-punica in Sardegna", NIEMEYER (éd.) 1982, p. 181-184.

— 1983 : "L'archeologia fenicio-punica in Sardegna. Un decennio di attività", *ACFP* 1 II, p. 291-310.

— 1986 : *La civiltà fenicio-punica in Sardegna*, Sassari 1986.

BARTOLONI P. 1987 : "Le relazioni tra Cartagine e la Sardegna nei secoli VII e VI a.C.", *EVO* 10, 1 (1987) p. 79-86.

— 1995 : "L'insediamento di Monte Sirai nel quadro della Sardegna fenicia e punica", *ACFP* 3 I, p. 99-108.

BATS M. 1994 : "Les silences d'Hérodote ou Marseille, Alalia et les Phocéens en Occident jusqu'à la fondation de Vélia", D'AGOSTINO B. & RIDGWAY D. (éds), *Ἀποικία. I più antichi insediamenti greci in occidente : Funzioni e modi dell'organizzazione politica e sociale. Scritti in onore di Giorgio Buchner*, Naples 1994, p. 133-148.

BATS M., BERTUCCHI G., CONGÈS G. & TRÉZINY H. (éds) 1992 : *Marseille grecque et la Gaule, Actes des colloques de Marseille (1990)* (EtMass 3), Lattes - Aix-en-Provence 1992.

BAURAIN C. 1991 : "Minos et la thalassocratie minoenne. Réflexions historiographiques sur la naissance d'un mythe", LAFFINEUR R. & BASCH L. (éds), *Thalassa. L'Égée préhistorique et la mer* (Aegaeum 7), Liège 1991, p. 255-266.

— 1997 : *Les Grecs et la Méditerranée orientale. Des «siècles obscurs» à la fin de l'époque archaïque* (Nouvelle Clio), Paris 1997.

BAURAIN C., BONNET C. & KRINGS V. (éds) 1991 : *Phoinikeia Grammata. Lire et écrire en Méditerranée*, Namur 1991.

BEAN G.E. 1972 : *Aegean Turkey*, Londres 1972[3].

BEARZOT C. 1992 : *Storia e storiografia ellenistica in Pausania il Periegeta*, Venise 1992.

BEAUMONT R.L. 1939 : "The Date of the First Treaty between Rome and Carthage", *JRS* 29 (1939) p. 74-86.

BELOCH [K.]J. 1907 : "Die Könige von Karthago", *Klio* 7 (1907) p. 19-28 (= *Griechische Geschichte* III 2, Berlin - Leipzig 1923[2], p. 107-121).

— 1916 : *Griechische Geschichte* II 2, Berlin - Leipzig 1916[2].

BELTRÁN MARTÍNEZ A. 1950 : *Curso de Numismática* I, Carthagène 1950[2].

BENCIVENGA TRILLMICH C. 1990 : "Elea : Problems of the Relationship between City and Territory, and of Urban Organization in the Archaic Period", DESCŒUDRES J.P. (éd.), *Greek Colonists and Native Populations*, Oxford 1990, p. 365-371.

BENDALA M. 1987 : "Los cartagineses en España", *Historia General de España y America* I, 2, Madrid 1987, p. 115-170.

BENGTSON H. 1955 : "Skylax von Karyanda und Herakleides von Mylasa", *Historia* 3 (1955) p. 301-307 (= *Kleine Schriften*, Munich 1974, p. 141-148).

— 1962 : *Die Verträge der griechisch-römischen Welt* II, Munich 1962 (avec coll. de R. Werner).

BENICHOU-SAFAR H. 1982 : *Les tombes puniques de Carthage. Topographie, structures, inscriptions et rites funéraires*, Paris 1982.

BENNETT C.E. & MC ELWAIN M.B. 1925 : *Frontinus The Stratagems and The Aqueducts of Rome* (LCL), Londres - New York 1925.

BENOIT F. 1961 : "Les fouilles d'Aléria et l'expansion hellénique en Occident", *CRAI* 1961, p. 159-170.

— 1965 : *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule*, Aix-en-Provence 1965.

BENZ F.L. 1972 : *Personal names in the Phoenician and Punic Inscriptions*, Rome 1972.

BÉRARD J. 1957 : *La Colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité. L'histoire et la légende*, Paris 1957[2].

— 1960 : *L'expansion et la colonisation grecques jusqu'aux guerres médiques*, Paris 1960.

BERGER P. 1907 : "Inscriptions funéraires de la nécropole de Bordj-Djedid à Carthage", *CRAI* 1907, p. 180-185.

BERMEJO J.C. 1987 : "El héroe griego : mito, culto y literatura", *Jubilatio. Homenaje M. Lucas Alvarez y A. Rodríguez González*, Saint-Jacques-de-Compostelle 1987, p. 27-41.

— 1987a : *El final de la Historia. Ensayos de historia teórica*, Madrid 1987.

BERNABÒ BREA L. & CAVALIER M. 1991 : "Lipari (Isola)", NENCI G. & VALLET G. (éds), *Bibliografia topografica della colonizzazione greca in Italia e nelle isole tirreniche* IX, Pise - Rome 1991, p. 81-185.

BERNAL M. 1991 : *Black Athena. The Afroasiatic Roots of Classical Civilization* I, *The Fabrication of Ancient Greece 1785-1985*, Londres 1991 (pour l'éd. de poche; 1987 pour la première éd.).

BERNARDINI P. 1990 : "Dall'età orientalizzante all'intervento militare cartaginese (750-550 a.C.)", *Sardegna archeologica*, Rome 1990, p. 70-74.

BERTHELOT A. 1934 : *Ora maritima*, Paris 1934.

BERTINELLI ANGELI M.G. & GIACCHERO M. 1974 : *Atene e Sparta nella storiografia trogiana (415-400 a. C.)*, Gênes 1974.

BERVE H. 1967 : *Die Tyrannis bei den Griechen*, Munich 1967.

BIANCHETTI S. 1987 : *Falaride e pseudofalaride. Storia e leggenda*, Florence 1987.

BIANQUIS A. & AUBERGER J. 1997 : *Diodore de Sicile. Mythologie des Grecs. Bibliothèque Historique, Livre IV*, traduit par A.B., introduit et annoté par J.A., Paris 1997.

BICHLER R. 1985 : "Der Synchronismus von Himera und Salamis. Eine quellenkritische Studie zu Herodot", *Festschrift A. Betz, Archäol.-Epigr. Stud.* I, Vienne 1985, p. 59-74.

BIETTI SESTIERI A.M. 1980-1981 : "La Sicilia e le isole Eolie e i loro rapporti con le regioni tirreniche dell'Italia continentale dal Neolitico alla colonizzazione greca", *Kokalos* 26-27 (1980-1981) p. 8-79.

BILABEL F. 1922 : *Die kleineren Historikerfragmente auf Papyrus*, Bonn 1922.

BIRASCHI A.M. & MADDOLI G. 1993 : "La geografia : Strabone e Pausania", CAMBIANO G., CANFORA L. & LANZA D. (ss dir.), *Lo spazio letterario della Grecia Antica* I, *La produzione e la circolazione del testo* III, *I Greci e Roma*, Rome 1993, p. 181-210.

BISI A.M. 1983 : "L'espansione fenicia in Spagna", *Fenici e Arabi nel Mediterraneo, Roma 1981*, Rome 1983, p. 97-151.

BLAKEWAY A. 1932-1933 : "Prolegomena to the Study of Greek Commerce with Italy, Sicily and France in the Eighth and Seventh Centuries B.C.", *ABSA* 33 (1932-1933) [1935] p. 170-208.

BLÁZQUEZ J.M. 1971 : "La Iberia de Estrábon", *Hispania Antiqua* 1 (1971) p. 11-94.

— 1980 : "La expansion cartaginesa. Colonización cartaginesa en la Península ibérica", BLÁZQUEZ J.M., PRESEDO F., LOMAS F.J. & FERNÁNDEZ NIETO F.J., *Historia de España Antigua* I, *Protohistoria*, Madrid 1980.

— 1991 : "Panorama general del desarrollo histórico de la cultura tartésica desde finales de la Edad del Bronce, s. VIII a.C. hasta los orígenes de las culturas turdetana e ibérica. Los influjos fenicios", *RSF* 19 (1991) p. 33-48.

— 1993 : "El enigma de Tarteso en los escritores antiguos y en la investigación moderna", ALVAR & BLÁZQUEZ (éds) 1993, p. 11-30.

— 1993a : "El enigma de la religion tartésica", ALVAR & BLÁZQUEZ (éds) 1993, p. 117-138.

BLECH M. 1990 : "Los griegos en Iberia", *Historia de España* I, *Desde la Prehistoria hasta la conquista romana (siglo III a.C.)*, Barcelone 1990, p. 471-509.

— 1995 : "Schulten y Tartessos", GASCÓ F. & BELTRAN J. (éds), *La antigüedad como argumento* II, *Historiografía de arqueología e historia antigua en Andalucía*, Séville 1995, p. 177-200.

BLOEDOW E.F. 1996 : "The Speeches of Hermocrates and Athenagoras at Syracuse in 415 B.C. : Difficulties in Syracuse and in Thucydides", *Historia* 45 (1996) p. 141-158.

BOARDMAN J. 1980 : *The Greeks Overseas. Their Early Colonies and Trade*, Londres 1980[3].

BOARDMAN J. & HAMMOND N.G.L. (éds) 1982 : *The Expansion of the Greek World, Eigth to Sixth Centuries B.C.* (CAH III 3), Cambridge 1982[2].

BOARDMAN J., HAMMOND N.G.L., LEWIS D.M. & OSTWALD M. (éds) 1988 : *Persia, Greece and the Western Mediterranean* c. *525 to 479 B.C.* (CAH IV), Cambridge 1988[2].

BOEDEKER D. 1995 : "Simonides on Plataea : Narrative Elegy, Mythodic History", *ZPE*

107 (1995) p. 217-229.
BOMMELAER J.-F. 1991 : *Guide de Delphes. Le site* (École française d'Athènes. Sites et monuments VII), Paris 1991.
BONAMENTE G. 1975 : "Il *metus Punicus* e la decadenza di Roma in Sallustio, Agostino ed Orosio", *GIF* 27 (1975) p. 137-169.
BONDÌ S.F. 1983 : "L'espansione fenicia in Italia", *Fenici e Arabi nel Mediterraneo, Roma 1981*, Rome 1983, p. 84-92.
— 1983a : "I Fenici in Occidente", *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes, Actes du colloque de Cortone (24-30 mai 1981)*, Pise - Rome 1983, p. 379-407.
— 1988 : "La dominazione cartaginese", GIUDETTI M. (éd.), *Storia dei Sardi e della Sardegna* I, Milan 1987 [1988], p. 173-203.
— 1990 : "I Fenici in Erodoto", REVERDIN & GRANGE (éds) 1990, p. 255-286 (discussion, p. 287-300).
— 1995 : "Les institutions, l'organisation politique et administrative", KRINGS (éd.) 1995, p. 290-302.
— 1995a : "Recenti studi e nuove prospettive sulla Sardegna fenicia e punica", *ACFP* 3 I, p. 164-174.
— 1996 : "*Siciliae partem domuerant*. Malco e la politica siciliana di Cartagine nel VI secolo a.C.", ACQUARO (éd.) 1996, p. 21-28.
BONNET C. 1988 : *Melqart. Cultes et mythes de l'Héraclès tyrien en Méditerranée* (Studia Phoenicia 8), Louvain - Namur 1988.
— 1989 : "Les connotations sacrées de la destruction de Carthage", DEVIJVER & LIPINSKI (éds) 1989, p. 289-305.
— 1992 : "Diplomazia e relazioni internazionali", *Dizionario*, p. 92-94.
— 1995 : "Monde égéen", KRINGS (éd.) 1995, p. 646-662.
— 1995a : "La religion phénico-punique : Apologie pour une approche historique", AA. VV. 1995, p. 119-128.
BONNET C. & LIPINSKI E. 1992 : "Pyrgi", *DCPP*, p. 365-366.
— 1992a : "Dorieus", *DCPP*, p. 135.
BORGEAUD P. 1997 : "Préface : la mythologie comme prélude à l'histoire", BIANQUIS & AUBERGER 1997, p. IX-XXVII.
BORNITZ H.-F. 1968 : *Herodot-Studien. Beiträge zum Verständnis der Einheit des Geschichtswerks*, Berlin 1968.
BOSCH GIMPERA P. 1944 : "The Phokaians in the Far West. An Historical Reconstruction", *CQ* 38 (1944) p. 53-59.
— 1950 : "Una guerra entre cartagineses y griegos en España. La ignorada batalla del Artemision", *Cuadernos de Historia Primitiva* 5 (1950) p. 43-55, paru aussi sous le titre "La batalla desconocida de Artemision", *Homenaje a F. Gamoneda*, Mexico 1942 [= "Una guerra fra Cartaginesi e Greci in Spagna : la ignorata battaglia di Artemision", *RFIC* 28 (1950) p. 313-325].
— 1951 : "Phéniciens et Grecs dans l'Extrême-Occident", *La Nouvelle Clio* 3 (1951) p. 269-296.
— 1952 : "Problemas de la historia fenicia en el extremo occidente", *Zephyrus* 3 (1952) p. 15-30.
BÖTTICHER W. 1827 : *Geschichte der Carthager*, Berlin 1827.
BOTTO M. 1995 : "I commerci fenici nel Tirreno centrale : conoscenze, problemi e prospettive", AA. VV. 1995, p. 43-53.
BOULOUMIÉ B. 1982 : "Saint-Blaise et Marseille au VI^e^ siècle avant J.C. L'hypothèse étrusque", *Latomus* 41 (1982) p. 74-91.
— 1984 : "Saint-Blaise et les Étrusques", *Dossiers, histoire et archéologie* 84 (juin 1984) p. 80-86.
BRACCESI L. 1965 : "Lineamenti di storia greca dell'alto e medio Adriatico", *Studi*

Romagnoli 16 (1965) p. 1-13.
— 1969 : "La più antica navigazione greca nell' Adriatico", *SCO* 18 (1969) p. 129-147.
— 1977 : *Grecità Adriatica*, Bologne 1977[2].
— 1996 : "Cronologia e fondazioni coloniarie, 1 (Pentatlo, i Cnidi e la fondazione di Lipari)", *Hesperìa* 7 (1996) p. 33-36.
BRAMBLE J.C. 1982 : "Minor figures", KENNEY (éd.) 1982, p. 171-198.
BRAVO B. 1993 : "Rappresentazioni di vicende di Sicilia e di Grecia degli anni 481-480 a.C. presso storici antichi. Studi di racconti e discorsi storiografici", *Athenaeum* 81 (1993) p. 39-99, 441-481.
BREGLIA L. 1955 : "Le antiche rotte del Mediterraneo documentate da moneti e pesi", *RAAN* 30 (1955) p. 211-326 (republié à Naples en 1956; réimprimé à Rome en 1966).
— 1970 : "La monetazione 'tipo Auriol' e il suo valore documentario per la colonizzazione di Focea", AA. VV. 1970, p. 153-165.
BREGLIA PULCI DORIA L. 1975 : "Recenti studi su Pompeo Trogo", *PP* 30 (1975) p. 468-477.
— 1981 : "La Sardegna arcaica tra tradizioni euboiche ed attiche", *Nouvelle contribution à l'étude de la société et de la colonisation eubéennes* (= Cahiers du centre Jean Bérard VI), Naples 1981, p. 61-92.
BRELICH A. 1958 : *Gli eroi greci. Un problema storico-religioso*, Rome 1958.
BRESSON A. & ROUILLARD P. (éds) 1993 : *L'emporion*, Paris 1993.
BRIANT P. 1984 : "La Perse avant l'Empire (un état de la question)", *IrAnt* 19 (1984) p. 71-118.
— 1994 : "À propos du boulet de Phocée", AA. VV. 1994, p. 111-114.
— 1996 : *Histoire de l'empire perse de Cyrus à Alexandre*, Paris 1996.
BRIANT P. & LÉVÊQUE P. (ss dir.) 1995 : *Le Monde grec aux temps classiques* I, *Le V^e siècle* (Nouvelle Clio), Paris 1995.
BRIQUEL D. 1984 : *Les Pélasges en Italie. Recherches sur l'histoire de la légende*, Paris 1984.
— 1993 : *Les Étrusques. Peuple de la différence*, Paris 1993.
BRIQUEL-CHATONNET F. 1995 : "Les Phéniciens en leur contexte historique", AA. VV. 1995, p. 55-64.
BRIZE P. 1980 : *Die Geryoneis des Stesichoros und die frühe griechische Kunst*, Würzburg 1980.
BRIZZI G. 1995 : "L'armée et la guerre", KRINGS (éd.) 1995, p. 303-315.
BROWN T.S. 1952 : "Timaeus and Diodorus' Eleventh Book", *AJPh* 73 (1952) p. 337-355.
— 1958 : *Timaeus of Tauromenium*, Berkeley - Los Angeles 1958.
— 1983 : "Halicarnassus or Thurii ?", *EMC* 27 (1983) p. 5-17.
— 1991 : "A Minuscule History of the Slaves of Tyre : Justin 18. 3. 6-19", *AHB* 5 (1991) p. 59-65.
BROWNING R. 1982 : "History", KENNEY E.J. & CLAUSEN W.V. (éds), *The Cambridge History of Classical Literature* II 5, *The Later Principate*, Cambridge 1982, p. 50-72.
BRUNEL J. 1948 : "Marseille et les fugitifs de Phocée", *REA* 50 (1948) p. 5-26.
BRUNO SUNSERI G. 1987 : "Lotte intestine e politica matrimoniale dei Dinomenidi", *Kokalos* 1987 [1990] p. 47-62.
BRUNT P.A. 1953 : "The Hellenic League against Persia", *Historia* 2 (1953) p. 135-163.
— 1980 : "On Historical Fragments and Epitomes", *CQ* 30 (1980) p. 477-494.
BUBEL F. 1991 : *Herodot-Bibliographie 1980-1988*, Hildesheim - Zurich - New York 1991.
BUCK R.J. 1959 : "Communalism on the Lipari Islands (Diod. 5.9.4.)", *CPh* 54 (1959) p. 35-39.

BUNNENS G. 1979 : *L'Expansion phénicienne en Méditerranée. Essai d'interprétation fondé sur une analyse des traditions littéraires*, Bruxelles - Rome 1979.
— 1983 : "La distinction entre Phéniciens et Puniques chez les auteurs classiques", *ACFP* 1 I, p. 233-238.
— 1992 : "Malchus", *DCPP*, p. 271.
— 1995 : "Histoire événementielle - Orient", KRINGS (éd.) 1995, p. 222-236.
BUONGIOVANNI A.M. 1985 : "Una tradizione filoemmenide sulla fondazione di Acragas", *ASNP* s. 3, 15 (1985) p. 493-499.
BURN A.R. 1927 : "Greek Sea-Power, 776-540 B.C., and the 'Carian' Entry in the Eusebian Thalassocraty-List", *JHS* 47 (1927) p. 165-177.
— 1963 : *Persia and the Greeks. The Defence of the West*, Londres 1963.
BURNETT A. 1988 : "Jocasta in the West. The Lille Stesichorus", *ClAnt* 7 (1988) p. 107-154.
BURTON A. 1972 : *Diodorus Siculus. Book I. A Commentary* (EPRO 29), Leyde 1972.
BUSOLT G. 1888 : *Griechische Geschichte* II, *Die Perserkriege und das attische Reich*, Gotha 1888.
— 1895 : *Griechische Geschichte* II, *Die ältere attische Geschichte und die Perserkriege*, Gotha 1895[2].
CABANES P. 1995 : *Introduction à l'histoire de l'Antiquité*, Paris 1995[2].
CABRERA P. 1995 : "El comercio de productos griegos de epoca geometrica en el Sur de la Península Ibérica : nuevos elementos", *ACFP* 3 I, p. 222-229.
CAGNAZZI S. 1990 : *Tendenze politiche ad Atene. L'espansione in Sicilia dal 458 al 415 A.C.*, Bari 1990.
CALAME C. 1988 : "Mythe, récit épique et histoire. Le récit hérodotéen de la fondation de Cyrène", CALAME C. (ss dir.), *Métamorphoses du mythe en Grèce antique*, Genève 1988, p. 105-125.
CALLEBAT L. & FLEURY P. 1986 : *Vitruve. De l'architecture, livre X* (CUF), Paris 1986.
CAMPS G. 1985 : "Pour une lecture naïve d'Hérodote. Les récits libyens (IV 168-199)", *SStor* 7 (1985) p. 38-59.
CANFORA L. 1970 : *Tucidide continuato*, Padoue 1970.
— 1979 : *Intellettuali in Germania tra reazione e rivoluzione*, Bari 1979.
— 1990 : "Le but de l'historiographie selon Diodore", VERDIN, SCHEPENS & DE KEYSER (éds) 1990, p. 313-322.
— 1994 : *Histoire de la littérature grecque d'Homère à Aristote*, Paris 1994 (trad. de *Storia della letteratura greca*, Rome - Bari 1986).
CARCOPINO J. 1962 : "Les Leçons d'Aléria", *Revue de Paris*, octobre 1962, p. 1-15.
CARLIER P. 1977 : "La vie politique à Sparte sous le règne de Cléomène Ier : essai d'interprétation", *Ktéma* 2 (1977) p. 65-84.
CARPENTER R. 1925 : *The Greeks in Spain*, Bryn Mawr 1925.
CARRATA F. 1947-1949 : "Sulla composizione delle Storie di Eforo", *Atti R. Accad. di Scienze di Torino* 81-83 (1947-1949) p. 147-160.
CARRIÈRE J.-C. 1995 : "Héraclès de la Méditerranée à l'Océan. Mythe, conquête, acculturation", CLAVEL-LÉVÊQUE M. & PLANA-MALLART R. (éds), *Cité et territoire. Colloque européen. Béziers, 14-16 octobre 1994*, Paris 1995, p. 67-87.
CARRILERO MILLÁN M. 1993 : "Discusión sobre la formación social tartésica", ALVAR & BLÁZQUEZ (éds) 1993, p. 163-185.
CASEVITZ M. 1985 : *Le vocabulaire de la colonisation en grec ancien*, Paris 1985.
— 1991 : *Diodore de Sicile. Naissance des dieux et des hommes. Bibliothèque historique, Livres I et II, Introduction, traduction et notes*, Paris 1991.
CASEVITZ M., POUILLOUX J. & CHAMOUX F. 1992 : *Pausanias. Description de la Grèce* I, *Introduction générale, Livre I, L'Attique*, texte établi par M.C., traduit par J.P. et commenté par F.C. (CUF), Paris 1992.

CÀSSOLA F. 1982 : "Diodoro e la storia romana", *ANRW* II 30, 1 (1982) p. 724-773.
CASTIGLIONI L. 1925 : *Studi intorno alle 'Storie Filippiche' di Giustino*, Naples 1925 (réimpr., Rome 1967).
CATALDI S. 1974 : "I primi symbola tra le città etruche e Cartagine", *ASNP* 4, 4 (1974) p. 1235-1248.
— 1990 : *Prospettive occidentali allo scoppio della guerra del Peloponneso*, Pise 1990.
CAVAIGNAC E. 1932 : "Réflexions sur Éphore", *Mélanges Glotz* I, Paris 1932, p. 143-161.
CAWKWELL G.L. 1993 : "Sparta and her Allies in the Sixth Century", *CQ* n.s. 43 (1993) p. 364-376.
CECCARELLI P. 1989 : "I *Nesiotika*", *ASNP* 19 (1989) p. 903-935.
— 1993 : "Sans thalassocratie, pas de démocratie ? Le rapport entre thalassocratie et démocratie à Athènes dans la discussion du V^e^ et du IV^e^ siècle av. J.-C.", *Historia* 42 (1993) p. 444-470.
— 1996 : "De la Sardaigne à Naxos : le rôle des îles dans les Histoires d'Hérodote", LÉTOUBLON (éd.) 1996, p. 41-55.
CHAMOUX F. 1953 : *Cyrène sous la monarchie des Battiades*, Paris 1953.
— 1974 : "Pausanias géographe", CHEVALLIER R. (éd.), *Mélanges R. Dion* (Caesarodunum IXbis), Paris 1974, p. 83-90.
— 1988 : "Pausanias historien", *Mélanges de la Bibliothèque de la Sorbonne offerts à A. Tuilier*, Paris 1988, p. 37-45.
— 1990 : "Un historien mal-aimé : Diodore de Sicile", *BAGB* 1990, p. 243-252.
— 1996 : "La méthode historique de Pausanias d'après le livre I de la Périégèse", REVERDIN & GRANGE (éds) 1996, p. 45-69.
CHAMOUX F., BERTRAC P. & VERNIÈRE Y. 1993 : *Diodore de Sicile, Bibliothèque historique*, introduction générale par F.C. & P.B., Livre I, texte établi par P.B. et traduit par Y.V. (CUF), Paris 1993.
CHOURAQUI A. 1984 : *L'Univers de la Bible* VI, Paris 1984.
— 1984a : *L'Univers de la Bible* VII, Paris 1984.
CHRIST K. 1994 : *Caesar. Annäherungen an einen Diktator*, Munich 1994.
CHUVIN P. 1992 : *La mythologie grecque du premier homme à l'apothéose d'Héraclès*, Paris 1992.
CIACERI E. 1911 : "Cadmo di Coo in Messana e alla corte di Gelone", *ASSO* 8 (1911) p. 68-81.
CIASCA A. 1995 : "Malte", KRINGS (éd.) 1995, p. 698-711.
CINTAS P. 1976 : *Manuel d'archéologie punique* II, Paris 1976 (ouvrage posthume publ. par S. Lancel).
CLAVEL-LÉVÊQUE M. 1974 : "Das griechische Marseille. Entwicklungsstufen und Dynamik einer Handelsmacht", WELSKOPF E.C. (éd.), *Hellenische Poleis. Krise - Wandlung - Wirkung* II, Berlin 1974, p. 855-969.
— 1985 : *Marseille grecque. La dynamique d'un impérialisme marchand*, Marseille 1985[2] (publication en français de CLAVEL-LÉVÊQUE 1974).
CLERC M. 1905 : "Les premières explorations phocéennes dans la Méditerranée occidentale", *REA* 7 (1905) p. 329-356.
— 1905a : "La prise de Phocée par les Perses", *REG* 18 (1905) p. 143-158.
— 1927 : *Massalia. Histoire de Marseille dans l'Antiquité* I, Marseille 1927.
COLONNA G. 1984 : "Apollon, les Étrusques et Lipara", *MEFRA* 96 (1984) p. 557-578.
— 1989 : "Nuove prospettive sulla storia etrusca tra Alalia e Cuma", *Secondo Congreso internazionale etrusco, Firenze 26 maggio - 2 giugno 1985*, Rome 1989, p. 361-374.
COLOZIER E. 1953 : "Les Étrusques et Carthage", *MEFRA* 45 (1953) p. 63-98.
CONNOR W.R. 1984 : *Thucydides*, Princeton 1984.
CONSOLO LANGHER S.N. 1982 : "Tauromenio e le vicende siciliane tra Dionisio e

Agatocle", *Archivio Storico Mesinese*, sér. 3, 33 (1982) [1986] p. 189-214.
— 1986 : "Zancle dalle questioni della *ktisis* ai problemi dell'espansionismo geloo, samio e reggino", *Xenia. Scritti in onore di P. Treves*, Rome 1986, p. 45-65.
COOK J.M. 1982 : "The eastern Greeks", BOARDMAN & HAMMOND (éds) 1982, p. 196-221.
— 1983 : *The Persian Empire*, Londres - Melbourne - Toronto 1983.
COQUERY-VIDROVITCH C. 1986 : "Impérialisme (Histoire de l')", BURGUIÈRE A. (éd.), *Dictionnaire des sciences historiques*, Paris 1986.
CORCELLA A. & MEDAGLIA S.M. 1993 : *Erodoto. Le Storie. Libro IV* (con traduzione di A. Fraschetti), Milan 1993.
CORSINI E. 1968 : *Introduzione alle 'storie' di Orosio*, Turin 1968.
COSTA B. 1994 : "*Ebesos*, colonia de los cartagineses. Algunas consideraciones sobre la formacion de la sociedad púnico-ebusitana", AA. VV. 1994a, p. 75-143.
COSTA RIBAS B., FERNÁNDEZ GÓMEZ J.H. & GÓMEZ BELLARD C. 1991 : "Ibiza fenicia : la primera fase de la colonización de la isla (siglos VII y VI a.C.)", *ACFP* 2 II, p. 759-795.
COSTANZI V. 1911 : "La spedizione di Dorieo in Sicilia", *RFIC* 39 (1911) p. 353-360.
COURBY F. 1915-1927 : *La Terrasse du Temple* (Fouilles de Delphes II), Paris 1915-1927 (3 fascicules).
CRAGG M.K. 1976 : *Herodotus' Presentation of Sparta*, Diss. Michigan 1976.
CRAHAY R. 1956 : *La littérature oraculaire chez Hérodote* (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège 138), Paris 1956.
CRISTOFANI M. 1983 : *Gli Etruschi del mare*, Florence 1983.
CRUZ ANDREOTTI G. 1987 : "Un acerciamento historiográfico al Tartessos de Schulten", *Baetica* 10 (1987) p. 227-240.
— 1990 : *Tartessos como problema historiográfico : el espacio mítico y geográfico del Occidente mediterráneo en les fuentes arcaicas y clásicas griegas*, Diss. Malaga 1990.
— 1991 : "Estesícoro y Tartessos", *Habis* 22 (1991) p. 49-62.
— 1991a : "Schulten y el 'carácter tartesio'", ARCE J. & OLMOS R. (éds), *Historiografia de la arqueologia y de la historia antigua en España (Siglos XVIII-XX)*, Madrid 1991, p. 145-148.
— 1993 : "Notas al Tartessos de Schulten : comercio y estado", *Actas del I Coloquio de Historia Antigua de Andalucia (Cordoba 1988)*, Cordoue 1993, p. 393-399.
— 1993a : "Estrabón y el pasado turdetano : la recuperación del mito tartésico", *Geographia antiqua* 2 (1993) p. 13-31.
— 1994 : "La visión de Gades en Estrabón. Elaboración de un paradigma geográfico", *Homm. N. Valenza Mele* [= *DHA* 20 (1994)], p. 57-85.
CRUZ ANDREOTTI G. & WULFF ALONSO F. 1993 : "Tartessos de la historiografía del XVIII a la del XX : creación, muerte y resurección de un pasado utópico", BELTRÁN J. & GASCO F. (éds), *La Antigüedad como argumento. Historiografía de arqueología e historia antigua en Andalucia*, Séville 1993, p. 171-189.
CULASSO GASTALDI E. 1979 : "Eschilo e l'Occidente", BRACCESI L. (éd.), *I tragici greci e l'Occidente*, Bologne 1979, p. 17-89.
CUYLER YOUNG Jr T. 1988 : "The Early History of the Medes and the Persians and the Achaemenid Empire to the Death of Cambysus", BOARDMAN, HAMMOND, LEWIS & OSTWALD (éds) 1988, p. 1-52.
DARBO-PESCHANSKI C. 1987 : *Le discours du particulier. Essai sur l'enquête hérodotéenne*, Paris 1987.
— 1989 : "La politique de l'histoire : Thucydide historien du présent", *Annales E.S.C.* 44 (1989) p. 653-675.
DAUX G. 1923 : *Les deux Trésors* (Fouilles de Delphes II 3/1), Paris 1923.
— 1936 : *Pausanias à Delphes*, Paris [1936].

— 1958 : "Le trésor de Marseille à Delphes", *BCH* 82 (1958) p. 360-364.
DAVIES M. 1991 : *Poetarum Melicorum Graecorum Fragmenta* I, *Alcman, Stesichorus, Ibycus*, Oxford 1991.
DAVISON J.M. 1992 : "Greeks in Sardinia : Myth and Reality", TYKOT R.H. & ANDREWS T.K., *Sardinia in the Mediterranean : A Footprint in the Sea, Studies in Sardinian Archaeology Presented to M.S. Balmuth*, Sheffield 1992, p. 384-393.
DEBERGH J. 1989 : "Autour des combats des années 259 et 258 en Corse et en Sardaigne", DEVIJVER & LIPINSKI (éds) 1989, p. 37-65.
DEBERGH J. & LIPINSKI E. 1992 : "Études phénico-puniques", *DCPP*, p. 164-165.
DEBORD P. 1994 : "Le vocabulaire des ouvrages de défense. Occurrences littéraires et épigraphiques confrontées aux *realia* archéologiques", AA. VV. 1994, p. 53-61.
DEFRADAS J. 1972 : *Les thèmes de la propagande delphique*, Paris 1972[2].
DE FRUTOS REYES G. 1987 : *Las relaciones entre el Norte de Africa y el Sur de Hispania desde la colonizacíon fenicia a la decadencia de Cartago*, Séville 1987.
— 1987-1988 : "Sobre la fecha de la fundación de Cartago y sus primeras proyecciones por el Occidente", *Habis* 18-19 (1987-1988) p. 215-230.
DE HOZ J. 1991 : "The Phoenician Origin of the Early Hispanic Scripts", BAURAIN, BONNET & KRINGS (éds) 1991, p. 669-682.
DE LA COSTE-MESSELIÈRE P. 1936 : *Au Musée de Delphes*, Paris 1936.
DE LA GENIÈRE J. 1978 : "Ségeste et l'hellénisme", *MEFRA* 90 (1978) p. 33-48.
— 1983 : "Entre Grecs et non-Grecs en Italie du Sud et en Sicile", *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes, Actes du Colloque de Cortone (24-30 mai 1981)*, Pise - Rome 1983, p. 257-272.
— 1995 : "Les Grecs et les autres. Quelques aspects de leurs relations en Italie du Sud à l'époque archaïque", AA. VV. 1995a, p. 29-40.
DEL CASTILLO A. 1988 : *La caída de Tartesso como explicación para la formación de una estructura política*, León 1988.
— 1993 : "El rey Téron y la situación de la Península en época postartésia", *RSF* 21 suppl. (1993) p. 53-62.
— 1994 : "El denominado primer tratado romano-cartagines en el contexto de las relaciones entre Caere y Cartago", *Athenaeum* 82 (1994) p. 53-60.
DELEBECQUE E. 1965 : *Thucydide et Alcibiade*, Aix-en-Provence 1965.
DEL GRANDE C. 1947 : *Hybris*, Naples 1947.
DEL OLMO LETE G. & AUBET M.E. (éds) 1986 : *Los Fenicios en la península ibérica* (= *AO* 3-4), Barcelone 1986.
DEMAND N. 1987 : "Herodotus encomium of Athens : Science or Rhetoric", *AJPh* 108 (1987) p. 746-758.
DE MIRO E. & FIORENTINI G. 1977 : "Leptis Magna. La necropoli greco-punica sotto il teatro", *QAL* 9 (1977) p. 5-75.
DE MÖRNER T. 1844 : *De Orosii vita eiusque Historiarum libris septem adversus paganos*, Berlin 1844.
DEN BOER W. 1977 : *Progress in the Greece of Thucydides*, Amsterdam - Oxford - New York 1977.
DE ROMILLY J. 1956 : *Histoire et raison chez Thucydide*, Paris 1956.
— 1958 : *Thucydide. La Guerre du Péloponnèse. Livre I* (CUF), Paris 1958[2].
DE SANCTIS G. 1958 : "Timeo", *Ricerche sulla storiografia siceliota*, Palerme 1958, p. 43-69.
DESANGES J. 1962 : *Catalogue des tribus africaines de l'Antiquité classique à l'ouest du Nil*, Dakar 1962.
— 1967 : "Rex Muxitanorum Hiarbas (Justin, XVIII, 6, 1)", *Philologus* 3 (1967) p. 304-308.
— 1995 : "Massinissa et Carthage entre la deuxième et la troisième guerre punique. Un problème de chronologie", *ACFP* 3 I, p. 352-358.

DESCAT R. 1992 : "Gélon et les *emporia* de Sicile", *Messana* 13 (1992) p. 5-17.
DE SENSI SESTITO G. 1976 : "La fondazione di Sibari-Thurii in Diodoro", *RIL* 110 (1976) p. 243-258.
— 1988 : "La storia italiota in Diodoro. Considerazioni sulle fonti per i libri VII-XII", *Critica storica* 25 (1988) p. 403-428.
DE SMET R. & ELIAS W. 1982 : "Isaac Vossius", *Woordenboek v. Belg. en Nederl. vrijdenkers* II, Bruxelles 1982, p. 148-183.
DE STE. CROIX G.E.M. 1972 : *The Origins of the Peloponnesian War*, Londres 1972.
DESTROOPER-GORGIADES A. 1995 : "Numismatique - Orient", KRINGS (éd.) 1995, p. 148-165.
DEVELIN R. 1985 : "Pompeius Trogus and Philippic History", *Histoire de l'historiographie* 8 (1985) p. 110-115.
DEVIJVER H. & LIPINSKI E. (éds) 1989 : *Punic Wars* (Studia Phoenicia 10), Louvain 1989.
DEVILLERS O. sous presse : "'Magonides' ou 'Hannonides' ? À propos de Justin, *Historiae Philippicae*, XIX 1, 1", *Actos del IV Congreso Internacional de Estudios Fenicios y Púnicos. Cádiz, octobre 1995*, sous presse.
— sous presse a : "Un portrait césarien de Gélon de Syracuse chez Diodore de Sicile (XI 20-26)", *AC*, sous presse.
DEVILLERS O. & KRINGS V. 1996 : "Autour de l'agronome Magon", *L'Africa Romana* 11 (1996) p. 489-516.
— sous presse : "Carthage et la Sardaigne. Le livre XIX des *Histoires Philippiques* de Justin", *L'Africa Romana*, sous presse.
DE WEVER J. 1968 : "Thucydide et la puissance maritime de Massalia", *AC* 37 (1968) p. 36-58.
DE WEVER J. & VAN COMPERNOLLE R. 1967 : "La valeur des termes de 'colonisation' chez Thucydide", *AC* 36 (1967) p. 461-523.
DHORME E. 1959 : *La Bible. L'Ancien Testament* II (Bibliothèque de La Pléiade), Paris 1959.
DIEHL E. 1925 : *Anthologia Lyrica Graeca* II, *Poetae Melici* (BT), Leipzig 1925.
DI STEFANO C.A. 1993 : *Lilibeo punica*, Marsala 1993.
DI VITA A. 1982 : "Gli *Emporia* di Tripolitania dall'età di Massinissa a Diocleziano : un profilo storico-istituzionale", *ANRW* II 10, 2 (1982) p. 515-595.
DOMÍNGUEZ MONEDERO A.J. 1985 : "Focea y sus colonias : a propósito de un reciente coloquio", *Gerión* 3 (1985) p. 357-377.
— 1986 : "Reinterpretacion de los testimonios acerca de la presencia griega en el Sudeste peninsular y Levante en epoca arcaica", *Homenaje L. Siret*, Séville 1986, p. 601-611.
— 1988 : "Pindaro y las Columnas de Hércules", *I Congreso Internacional El Estrecho de Gibraltar* I, Madrid 1988, p. 716-724.
— 1989 : *La colonización griega en Sicilia : Griegos, indígenas y Púnicos en la Sicilia arcaica, Interacción y acculturación* I-II (BAR Int. Ser.), Oxford 1989.
— 1991 : "El enfrentamiento etrusco-foceo en Alalia y su repercusión en el comercio con la península ibérica", *La presencia del material etrusco en la península ibérica*, Barcelone 1991, p. 239-273.
DRACHMANN A.B. 1910 : *Scholia vetera in Pindari carmina* II, *Scholia in Pythionicas* (BT), Leipzig 1910.
DREXLER H. 1976 : *Thukydides-Studien*, Hildesheim - New York 1976.
DREWS R. 1962 : "Diodorus and his Sources", *AJPh* 83 (1962) p. 383-392.
DRURY M. 1985 : "Appendix of Authors and Works", EASTERLING & KNOX (éds) 1985, p. 719-892.
DUBUISSON M. 1983 : "L'image du Carthaginois dans la littérature latine", GUBEL E., LIPINSKI E. & SERVAIS-SOYEZ B. (éds), *I. Redt Tyrus/Sauvons Tyr; II. Histoire*

phénicienne/Fenicische geschiedenis (Studia Phoenicia 1-2), Louvain 1983, p. 159-167.
DUCAT J. 1974 : "La tradition 'basse' sur la fondation de Marseille", *Hommages à P. Fargues (Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice 21)*, mars 1974, p. 69-71.
— 1982 : "Hérodote et la Corse", *Hommages à F. Ettori*, 1982, p. 49-82.
DUMÉZIL G. 1976 : "Virgile, Mézence et les 'Vinalia'", *Mélanges J. Heurgon*, Rome 1976, p. 253-263.
DUNBABIN T.J. 1948 : *The Western Greeks*, Oxford 1948.
DUNCKER M. 1880 : *Geschichte des Altertums* IV, Leipzig 1880.
DUVAL P.-M. 1971 : *Les sources de l'Histoire de France des origines à la fin du XV^e siècle* I, *La Gaule jusqu'au milieu du V^e s.*, Paris 1971.
EASTERLING P.E. & KNOX B.M.W. (éds) 1985 : *The Cambridge History of Classical Literature* I, *Greek Literature*, Cambridge 1985.
EBNER P. 1962 : "L'errore di Alalia e la colonizzazione di Velia nel responso delfico", *Rassegna storica salertina*, 23 (1962) p. 3-44.
EHRENBERG V. 1927 : "Karthago, ein Versuch weltgeschichtlicher Einordnung", *Morgenland*, 14, Leipzig 1927 (= *Polis und Imperium*, Zurich 1965, p. 549-586).
— 1928 : "Malchos 1", *RE* XIV 1 (1928) col. 849-851.
— 1948 : "The Foundation of Thurii", *AJPh* 69 (1948) p. 149-170.
ELAYI J. 1981 : "La révolte des esclaves de Tyr relatée par Justin", *BaM* 12 (1981) p. 139-150.
— 1992 : "Al-Mina", *DCPP*, p. 19.
ELLIGER W. 1990 : *Karthago*, Stuttgart 1990.
EVANS J.A.S. 1979 : "Herodotus and Athens. The Evidence of the Encomium", *AC* 48 (1979) p. 112-118.
— 1982 : "The Oracle of the 'Wooden Wall'", *CJ* 78 (1982) p. 24-29.
— 1991 : *Herodotus, Explorer of the Past : Three Essays*, Princeton 1991.
FABRE P. 1981 : *Les Grecs et la connaissance de l'Occident*, Lille 1981.
FALSONE G. 1992 : "Sicile", *DCPP*, p. 410-412.
— 1992a : "Lilybée", *DCPP*, p. 261-263.
— 1992b : "Motyé", *DCPP*, p. 301-303.
— 1992c : "Éryx", *DCPP*, p. 155-156.
— 1995 : "Sicile", KRINGS (éd.) 1995, p. 674-697.
FALSONE G. & SPATAFORA F. 1992 : "Sikèles", *DCPP*, p. 418.
FANTAR M.H. 1969 : "Phéniciens et Carthaginois en Sardaigne", *RSO* 44 (1969) p. 7-21.
— 1993 : *Carthage. Approche d'une civilisation* I-II, Tunis 1993.
— 1993a : "À propos d'un livre sur Carthage", *RSF* 21, suppl., 1993, p. 75-86.
FAURE P. 1981 : *Die griechische Welt im Zeitalter der Kolonisation*, Stuttgart 1981.
FEHLING D. 1971 : *Die Quellenangaben bei Herodot. Studien zur Erzählkunst Herodots*, Berlin - New York 1971.
— 1989 : *Herodotus and his 'sources'. Citation, Invention and Narrative Art*, Leeds 1989 (trad. de FEHLING 1971 par J.G. Howie).
FERJAOUI A. 1993 : *Recherches sur les relations entre l'Orient phénicien et Carthage* (OBO 124), Fribourg/Suisse - Göttingen - Carthage 1993.
FERNÁNDEZ J.H. 1992 : "Ibiza. 2 Histoire; 3 Économie", *DCPP*, p. 222-226.
FERNÁNDEZ JURADO J. 1989 : "La orientalización de Huelva", AUBET (éd.) 1989, p. 339-367.
FERNÁNDEZ-MIRANDA M. 1993 : "Incógnitas y controversias en la investigación sobre Tarteso", ALVAR & BLÁZQUEZ (éds) 1993, p. 91-102.
FERRER ALBELDA E. 1996 : *La España cartaginesa. Claves historiográficas para la historia de España*, Séville 1996.

FERRERO L. 1957 : *Struttura e metodo dell' epitome di Giustino*, Turin 1957.
FERRON J. 1966 : "Les relations de Carthage avec l'Étrurie", *Latomus* 25 (1966) p. 689-709.
— 1968 : "La dédicace à Astarté du roi de Caere, Tibérie Velianaš", *Le Muséon* 81 (1968) p. 523-546.
— 1970 : "Toujours Pyrgi", *AION* 30 (1970) p. 425-437.
— 1972 : "Un traité d'alliance entre Caere et Carthage contemporain des derniers temps de la royauté étrusque à Rome ou l'événement commémoré par la quasi-bilingue de Pyrgi", *ANRW* I 1 (1972) p. 189-216.
FIERRO CUBIELLA J.A. 1995 : *Gadir. La historia de un mito*, Cadix 1995.
FINLEY M.I. 1968 : *A History of Sicily. Ancient Sicily to the Arab Conquest*, Londres 1968.
— 1981 : "Histoire ancienne et généralisation", FINLEY M.I., *Mythe, mémoire et histoire. Les usages du passé*, Paris 1981, p. 121-142 (= trad. de "Generalization in Ancient History", GOTTSCHALK L., *Generalization in the writing of History*, Chicago 1963).
FISCHER E. 1978 : "Pentathlos", *RE*, suppl. XV (1978) col. 296-297.
FLORY S. 1990 : "The Meaning of τὸ μὴ μυθώδες (I.22.4) and the Usefulness of Thucydides' *History*", *CJ* 85 (1990) p. 193-208.
FONTENROSE J. 1978 : *The Delphic Oracle. Its Responses and Operations with a Catalogue of Responses*, Berkeley - Los Angeles - Londres 1978.
FORNI G. 1958 : *Valore storico e fonti di Pompeo Trogo* I, *Per le guerre greco-persiane*, Urbino 1958.
FORNI G. & ANGELI BERTINELLI M.G. 1982 : "Pompeo Trogo come fonte di storia", *ANRW* II 30, 12 (1982) p. 1298-1362.
FORREST W.G. 1957 : "Colonisation and the Rise of Delphi", *Historia* 6 (1957) p. 160-175.
— 1968 : *A History of Sparta 950-192 B.C.*, Londres 1968.
— 1969 : "Two Chronographic Notes", *CQ* 19 (1969) p. 95-110.
— 1984 : "Herodotus and Athens", *Phoenix* 38 (1984) p. 1-11.
FOUCHARD A. 1996 : "Lipari grecque : la politique dans un archipel (à propos d'un passage de Diodore)", LÉTOUBLON (éd.) 1996, p. 57-67.
FRANGA L. 1988 : "À propos de l'épitomé de Justin", *Latomus* 47 (1988) p. 868-874.
FREEMAN E.A. 1891 : *History of Sicily* I, Oxford 1891.
FREHEN H. & MARGOT J.-C. 1987 : "L'ours", *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, [Turnhout - Paris] 1987, p. 947.
FUHRMANN F. 1988 : *Plutarque. Œuvres Morales* III, *Apophtegmes de rois et de généraux. Apophtegmes laconiens* (CUF), Paris 1988.
GABBA E. 1981 : "True History and False History in Classical Antiquity", *JRS* 71 (1981) p. 50-62.
GABBA E. & VALLET G. 1979 : *La Sicilia antica*, Naples 1979 [1980].
GALDI M. 1922 : *L'epitoma nella letteratura latina*, Naples 1922.
— 1923 : *Epitoma Historiarum Philippicarum Pompei Trogi. Acc. Prologi in Pompeium Trogum* (Corpus Scriptorum Latinorum Paravianum), Turin 1923.
GALLINI C. 1974 : "Che cosa intendere per ellenizzazione : problemi di metodo", *DdA* 7 (1974) p. 175-191.
GALVAGNO E. & MOLÈ VENTURA C. (éds) 1991 : *Mito Storia Tradizione. Diodoro Siculo e la storiografia classica. Atti del Convegno internazionale, Catania-Agira, 7-8 dicembre 1984*, Catane 1991.
GAMMIE J.G. 1986 : "Herodotus on Kings and Tyrants : Objective Historiography or Conventional Portraiture ?", *JNES* 45 (1986) p. 171-195.
GARCÍA MORENO L.A. 1979 : "Justino 44, 4 y la historia interna de Tartessos", *AEA* 52 (1979) p. 111-130.

GARCÍA Y BELLIDO A. 1947 : "La batalla de Artemísion", *AEA* 20 (1947) p. 147-148.
— 1948 : *Hispania Graeca* I, Barcelone 1948.
— 1951 : *Iocossae Gades. Topografía de Cádiz Antigua*, Madrid 1951.
— 1980 : *España y los españoles hace dos mil años, según la 'Geografía' de Strabón*, Madrid 1980[7].
GARLAN Y. 1968 : "Fortifications et histoire grecque", VERNANT J.-P. (ss dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris 1968, p. 245-260.
— 1970 : "Études d'histoire militaire et diplomatique, VIII. À propos du parallèle Himère - Salamine", *BCH* 94 (1970) p. 630-635.
— 1978 : "Signification historique de la piraterie grecque", *DHA* 4 (1978) p. 1-16.
— 1989 : *Guerre et économie en Grèce ancienne*, Paris 1989.
— 1992 : "La fortification un fait de civilisation", *Les Dossiers d'Archéologie* 172 (juin 1992) p. 36-41.
GAUTHIER P. 1960 : "Grecs et Phéniciens en Sicile pendant la période archaïque", *RH* 224 (1960) p. 257-274.
— 1966 : "Le parallèle Himère-Salamine au V^e^ et au IV^e^ siècle av. J.-C.", *REA* 68 (1966) p. 5-32.
— 1972 : *Symbola. Les étrangers et la justice dans les cités grecques*, Nancy 1972.
GEFFCKEN J. 1892 : *Timaios' Geographie des Westens*, Berlin 1892.
GENTILI B. 1953 : "I tripodi di Delfi e il carme III di Bacchilide", *PP* 8 (1953) p. 199-208.
— 1978 : "Storicità della lirica greca", *Storia e civiltà dei Greci* I 2, Milan 1978, p. 383-461.
GEUS K. 1994 : *Prosopographie der literarisch bezeugten Karthager* (Studia Phoenicia 13), Louvain 1994.
GHARBI M. 1990 : "Les fortifications préromaines de Tunisie : le cas de Kélibia", *L'Africa Romana* 7 (1990) p. 187-198.
— 1995 : "La forteresse punique et son territoire : réflexion sur la présence punique en Sardaigne et en Tunisie", *ACFP* 3 II, p. 71-82.
GIANGIULIO M. 1983 : "Greci e non Greci in Sicilia alla luce dei culti e delle leggende di Eracle", *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes, Actes du colloque de Cortone (24-30 mai 1981)*, Pise - Rome 1983, p. 785-846.
— 1989 : *Ricerche su Crotone arcaica*, Pise 1989.
— 1993 : "La dedica ad Eracle di Nicomaco (IG XIV 652). Un iscrizione arcaica di Lucania e i rapporti fra Greci ed indigeni nell'entroterra di Metaponto", MASTROCINQUE (éd.) 1993, p. 29-48.
GIGANTE M. 1966 : "Il logos erodoteo sulle origini di Elea", AA. VV. 1966, p. 295-317.
GLEI R.F. 1991 : *Der Vater der Dinge. Interpretationen zur politischen, literarischen und kulturellen Dimension des Krieges bei Vergil*, Trèves 1991.
GLOTZ G. & COHEN R. 1925 : *Histoire grecque* I, *Des origines aux guerres médiques*, Paris 1925.
— 1929 : *Histoire grecque* II, *La Grèce au V^e^ siècle*, Paris 1929.
GOEZ W. 1958 : Translatio imperii. *Ein Beitrag zur Geschichte des Geschichtsdenkens und der politischen Theorien im Mittelalter und in der frühen Neuzeit*, Tübingen 1958.
GÓMEZ BELLARD C. 1991 : "La expansión cartaginesa en Sicilia y Cerdeña", AA. VV. 1991, p. 47-57.
— 1993 : "Die Phönizier auf Ibiza", *MM* 34 (1993) p. 83-107.
— 1995 : "Baléares", KRINGS (éd.) 1995, p. 762-775.
— 1996 : "Quelques réflexions sur les premiers établissements phéniciens à Ibiza", ACQUARO (éd.) 1996, p. 767-779.
GÓMEZ BELLARD C. & GUÉRIN P. 1994 : "Testimonios de producción vinícola arcaica

en l'Alt de Benimaquía (Denia)", CABRERA P., OLMOS R. & SANMARTÍ E (coord.), *Iberos y griegos : lecturas desde la diversidad, Simposio Internacional, Ampurias 1991* [= *Huelva Arqueologica* XIII, 2 (1994)], Huelva 1994, p. 11-31.

GÓMEZ BELLARD C., GUÉRIN P., DÍES CUSÍ E. & PÉREZ JORDÀ G. 1993 : "El vino en los inicios de la Cultura Ibérica. Nuevas excavaciones en l'Alt de Benimaquia, Denia", *Revista de arqueologia* 142 (février 1993) p. 16-27.

GÓMEZ BELLARD C., GUÉRIN P. & PÉREZ JORDÀ G. 1993 : "Témoignages d'une production de vin dans l'Espagne préromaine", AMOURETTI M.C. & BRUN J.-P. (éds), *La production du vin et de l'huile en Méditerranée - Oil and Wine Production in the Mediterranean Area* (*BCH* suppl. XXVI), Athènes - Paris 1993, p. 379-395.

GÓMEZ ESPELOSÍN F.J. 1993 : "Herodoto, Coleo y la historia de la España antigua", *Polis* 5 (1993) p. 151-162.

GOMME A.W. 1950 : *A Historical Commentary on Thucydides* I, Oxford 1950[2].

GOMME A.W., ANDREWES A. & DOVER K.J. 1970 : *A Historical Commentary on Thucydides* IV, *Books V 25 - VII*, Oxford 1970.

GONZÁLEZ PRATS A. 1991 : "La presencia fenicia en el Levante peninsular y su influencia en las communidades indigenas", *I-IV Jornadas de Arqueología fenicio-púnica (Ibiza 1986-89)* (TMAI 24), Ibiza 1991, p. 109-118.

GOODCHILD R. 1952 : "Arae Philaenorum and Automalax", *PBSR* 20 (1952) p. 94-110 (= *Libyan Studies*, p. 155-172).

GOODYEAR F.R.D. 1984 : "Virgil and Pompeius Trogus", *Atti del convegno mondiale scientifico di studi su Virgilio* II, Milan 1984, p. 167-179.

GRAHAM A.J. 1982 : "The Western Greeks", BOARDMAN & HAMMOND (éds) 1982, p. 163-195.

— 1982a : "The colonial expansion of Greece", BOARDMAN & HAMMOND (éds) 1982, p. 83-162.

GRANDAZZI A. 1991 : *La fondation de Rome. Réflexion sur l'histoire*, Paris 1991.

GRAS M. 1972 : "À propos de la bataille d'Alalia", *Latomus* 31 (1972) p. 698-716 et pl. XLV-XLVI.

— 1976 : "La piraterie tyrrhénienne en mer Égée : mythe ou réalité ?", *Mélanges J. Heurgon*, Rome 1976, p. 341-370.

— 1981 : "Les Grecs et la Sardaigne : quelques observations", *Il commercio greco nel Tirreno in età arcaica* (= *Atti del Seminario in memoria di Mario Napoli*), Salerne 1981, p. 83-95.

— 1984 : "Alalia", NENCI G. & VALLET G. (éds), *Bibliografia topografica della colonizzazione greca in Italia e nelle isole tirreniche* III, Pise 1984, p. 137-145.

— 1985 : *Trafics tyrrhéniens archaïques* (BEFAR 258), Paris - Rome 1985.

— 1987 : "Marseille, la bataille d'Alalia et Delphes", *DHA* 13 (1987) p. 161-181.

— 1990 : "Gélon et les temples de Sicile après la bataille d'Himère", *AION* 12 (1990) p. 59-70.

— 1992 : "Piraterie", *DCPP*, p. 354.

— 1995 : "La Méditerranée occidentale, milieu d'échanges. Un regard historiographique", AA. VV. 1995a, p. 109-121.

— 1995a : *La Méditerranée archaïque*, Paris 1995.

GRAS M., ROUILLARD P. & TEIXIDOR J. 1989 : *L'Univers phénicien*, Paris 1989.

GRECO E. 1975 : "Sul cosidetto 'errore' di Alalia", *PP* 30 (1975) p. 209-211.

GRECO G. & KRINZINGER F. (éds) 1994 : *Velia. Studi e ricerche*, Modène 1994.

GREEN P. 1970 : *Xerxes at Salamis*, Londres 1970.

GREENE J.A. & KEHOE D.P. 1995 : "Mago the Carthaginian", *ACFP* 3 II, p. 110-117.

GRONOVIUS A. 1719 : *Justini Historiae Philippicae...*, Leyde 1719.

GROTTANELLI C. 1983 : "Encore un regard sur les bûchers d'Amilcar et d'Elissa", *ACFP* 1 I, p. 437-442.

GSELL S. 1916 : *Hérodote. Textes relatifs à l'Histoire de l'Afrique du Nord*, Alger 1916.

GUARDUCCI M. 1959-1960 : "Nuove note di epigrafia siceliota arcaica", *ASAA* 27-28 (1959-1960) p. 247-279.
GÜNTHER L.-M. (= Hans L.-M.) 1995 : "L'aristocratie des grands négociants à Carthage et sa politique d'outre-mer aux VI^e^ et V^e^ siècles av. J.-C.", *ACFP* 3 II, p. 128-132.
HACKFORTH R. 1926 : "Carthage and Sicily", BURY J.B., COOK S.A. & ADCOCK F.E. (éds), *The Persian Empire and the West* (CAH IV), Cambridge 1926.
HAGEL D. 1968 : *Das zweite Prooimion des herodotischen Geschichtswerkes (Zu Hdt. 7, 8-18)*, Diss. Erlangen - Nuremberg 1968.
HAGENDAHL H. 1941 : *Orosius und Iustinus*, Göteborg 1941.
— 1958 : *Latin Fathers and the Classics*, Göteborg 1958.
HAHN I. 1969 : "Aspekte der spartanischen Aussenpolitik im fünften Jahrhundert", *AAntHung* 17 (1969) p. 285-296.
— 1974 : "Die Hellenisierung Karthagos und die punisch-griechischen Beziehungen im 4. Jh. v.u.Z.", WELSKOPF E.C. (éd.), *Hellenische Poleis. Krise - Wandlung - Wirkung* II, Berlin 1974, p. 841-854.
HANDS A.R. 1969 : "The Consolidation of Carthaginian Power in the fifth Century B.C.", THOMPSON L.A. & FERGUSON J. (éds), *Africa in classical Antiquity*, Ibadan 1969, p. 91-98.
HANS L.-M. 1983 (= Günther L.-M.) : *Karthago und Sizilien. Die Entstehung und Gestaltung der Epikratie auf dem Hintergrund der Beziehungen der Karthager zu den Griechen und den nichtgriechischen Völkern Siziliens (VI.-III. Jahrhundert v. Chr.)*, Hildesheim - Zurich - New York 1983.
HARDY J. 1961 : *Aristote. Poétique* (CUF), Paris 1961.
HART J. 1982 : *Herodotus and Greek History*, Londres 1982.
HARTOG F. 1979 : "La question du nomadisme : les Scythes d'Hérodote", *AAntHung* 27 (1979) p. 135-148.
— 1980 : *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris 1980.
HARVEY F.D. 1966 : "The Political Sympathies of Herodotus", *Historia* 15 (1966) p. 254-255.
HECKEL W. 1996 : "*Origines Veliae* in Pompeius Trogus, *Prologue* XVIII", *AJPh* 117 (1996) p. 309-310.
HEEREN A.H.L. 1825 : *Ideen über die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Völker der alten Welt*, II 1, Göttingen 1825^4^.
HEMMERDINGER B. 1981 : *Les manuscrits d'Hérodote et la critique verbale*, Genève 1981.
HERBERT-BROWN G. 1994 : *Ovid and the Fasti. A Historical Study*, Oxford 1994.
HERINGTON C.J. 1967 : "Aeschylus in Sicily", *JHS* 87 (1967) p. 74-85.
HEURGON J. 1965 : "Les inscriptions de Pyrgi et l'alliance étrusco-punique autour de 500 av. J.-C.", *CRAI* 1965, p. 89-103.
— 1966 : "The Inscriptions of Pyrgi", *JRS* 56 (1966) p. 1-15.
— 1980 : *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu'aux guerres puniques* (Nouvelle Clio 7), Paris 1980^2^.
HIGHBARGER E.L. 1937 : "Theognis and the Persian Wars", *TAPhA* 68 (1937) p. 88-111.
HIGNETT C. 1963 : *Xerxes' Invasion of Greece*, Oxford 1963.
HIRSCHFELD [G.] 1896 : "Artemision 1-4", *RE* II 2 (1896) col. 1443-1444.
HITZIG H. & BLÜMNER H. 1901 : *Pausaniae Graeciae descriptio* II, Leipzig 1901.
— 1907 : *Pausaniae Graeciae descriptio* III, Leipzig 1907.
HOLM A. 1870 : *Geschichte Siziliens im Alterthum* I, Leipzig 1870.
HOMOLLE T. 1898 : "Les offrandes delphiques des fils de Deinoménès et l'épigramme de Simonide", *Mélanges H. Weil*, Paris 1898, p. 207-224.
HORNBLOWER S. 1991 : *A Commentary on Thucydides* I, *Books I-III*, Oxford 1991.

HOW W.W. & WELLS J. 1912 : *A Commentary on Herodotus* I, *Books I-IV*, Oxford 1912.
— 1912a : *A Commentary on Herodotus* II, *Books V-IX*, Oxford 1912.
— 1928 : *A Commentary on Herodotus* II, *Books V-IX*, Oxford 1928[2].
HOWARD CARTER T. 1965 : "Western Phoenicians at Lepcis Magna", *AJA* 69 (1965) p. 123-132.
HÜBNER [E.] 1903 : "Dianium 2", *RE* V 1 (1903) col. 340-341.
HUDE C. 1927 : *Herodoti Historiae* II, Oxford 1927[3].
HÜLSEN [C.] 1896 ; "Artemision 5", *RE* II 2 (1896) col. 1444.
HUNTER V. 1980 : "Thucydides and the Uses of the Past", *Klio* 62 (1980) p. 191-218.
HUS A. 1976 : *Les siècles d'or de l'histoire étrusque (675-475 avant J.-C.)*, Bruxelles 1976.
HUß W. 1985 : *Geschichte der Karthager* (Handbuch der Altertumswissenschaft III 8), Munich 1985.
— 1988 : "Der iustinische Malchus - eine Ausgeburt der Phantasie ?", *Latomus* 47 (1988) p. 53-58.
— 1988a : "Karthago, Karthager in hell. Zeit", SCHMITT H.H. & VOGT E., *Kleines Wörterbuch des Hellenismus*, Wiesbaden 1988, p. 335-339.
— 1991 : "Probleme der karthagischen Verfassung", *ACFP* 2 I, p. 117-130.
HUXLEY G.L. 1962 : *Early Sparta*, Londres 1962.
— 1968 : "On Fragments of Three Historians I, The Son of Xenophanes", *GRBS* 9 (1968) p. 309-312.
IGGERS G.G. 1967 : *The German Conception of History. The National Tradition of Historical Thought from Herder to the Present*, Middletown 1967.
— 1985 : *New Directions in European Historiography*, Londres 1985.
ILIESCU V. 1969 : "Origines Veliae ? Zu Trog. Pomp. Prol. 18", *CPh* 64 (1969) p. 162-164.
IMMERWAHR H.R. 1985 : "Historiography", EASTERLING & KNOX (éds) 1985, p. 426-458.
INGLEBERT H. 1996 : *Les Romains chrétiens face à l'histoire de Rome. Histoire, christianisme et romanités en Occident dans l'Antiquité tardive (III^e-V^e siècles)*, Paris 1996.
JACOB C. 1991 : *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris 1991.
JACOB P. 1988 : "Notes sur la toponymie grecque de la côte méditerranéenne de l'Espagne antique", *Ktèma* 10 (1985) p. 247-271.
— 1994 : "Mainakè. Réflexion sur les sources", *Ktéma* 19 (1994) p. 169-194.
JACOBY F. 1926 : *Die Fragmente der griechischen Historiker* IIc, *Kommentar zu Nr 64-105*, Berlin 1926.
— 1930 : *Die Fragmente der griechischen Historiker* IIb4, *Kommentar zu Nr 154-261*, Berlin 1930.
— 1955 : *Die Fragmente der griechischen Historiker* IIIb, *Kommentar zu Nr. 297-607 (Texte)*, Leyde 1955.
— 1955a : *Die Fragmente der griechischen Historiker* IIIb, *Kommentar zu Nr. 297-607 (Noten)*, Leyde 1955.
JAL P. 1987 : "À propos des *Histoires philippiques*. Quelques remarques", *REL* 65 (1987) p. 194-209.
JANNI P. 1984 : *La mappa e il periplo. Cartografia antica e spazio odologica*, Rome 1984.
JANNORAY J. 1955 : *Ensérune*, Paris 1955.
JANVIER Y. 1982 : *La Géographie d'Orose*, Paris 1982.
JEEP I. 1859 : *Iustinus. Trogi Pompei Historiarum Philippicarum Epitoma*, Leipzig 1859.
JEHASSE J. 1962 : "La 'victoire à la cadméenne' d'Hérodote (I, 166) et la Corse dans les

courants d'expansion grecque", *REA* 64 (1962) p. 241-286.
— 1976 : "Les dernières leçons d'Aléria", *VI Congreso Internacional de Estudios Clásicos*, Paris 1976, p. 523-528.
— 1977 : "Jérôme Carcopino et la Corse", *Hommage à la mémoire de Jérôme Carcopino*, Paris 1977, p. 177-179.
JEHASSE J. & JEHASSE L. 1982 : "Alalia/Aléria après la 'victoire à la cadméenne'", AA. VV. 1982, p. 247-255.
— 1985 : "Aléria et la métallurgie du Fer", *Il commercio etrusco arcaico*, Rome 1985, p. 95-101.
— 1987 : *Aléria antique*, nouv. éd., Lyon 1987.
JOHANNOWSKY W. 1982 : "Considerazioni sullo sviluppo urbano e la cultura materiale di Velia", AA. VV. 1982, p. 225-286.
JOURDAIN-ANNEQUIN C. 1988-1989 : "Être un Grec en Sicile : le mythe d'Héraclès", *Kokalos* 34-35 (1988-1989) [1992] p. 143-166.
— 1989 : *Héraclès aux portes du soir. Mythe et histoire*, Paris 1989.
— 1992 : "Héraclès en Occident", BONNET C. & JOURDAIN-ANNEQUIN C. (éds), *Héraclès. D'une rive à l'autre de la Méditerranée. Bilans et perspectives*, Bruxelles - Rome 1992, p. 263-291.
JULLIAN C. [1993] : *Histoire de la Gaule* I, *Livres I-IV*, Paris 1993 (= 1909, pour le texte en version intégrale : I, *Les invasions gauloises et la colonisation grecque*, Paris 1909²).
KAHRSTEDT [U.] 1927 : "Lygdamis 4", *RE* XIII 2 (1927) col. 2217.
KALLALA N. 1995 : "Nature et enjeu du conflit gréco-carthaginois de la fin du V^e siècle à la veille de l'invasion de Pyrrhus", *ACFP* 3 II, p. 161-170.
KALETSCH H. 1993 : "Zur 'babylonischen Chronologie' bei Orosius", *Klassisches Altertum, Spätantike und frühes Christentum, A. Lippold zum 65. Geburtstag gewidmet*, Würzburg 1993, p. 447-472.
KAZAROW G. 1903 : "Der liparische Kommunistenstaat", *Philologus* 62 (1903) p. 157-160.
KENNEY E.J. (éd.) 1982 : *The Cambridge History of Classical Literature*, II 3, *The Age of Augustus*, Cambridge 1982.
KETT P. 1966 : *Prosopographie der historischen griechischen Manteis bis auf der Zeit Alexanders des Grossen*, Diss. Erlangen 1966.
KIRCHBERG J. 1965 : *Die Funktion der Orakel im Werke Herodots* (Hypomnemata 11), Göttingen 1965.
KLAERR R. & VERNIÈRE Y. 1974 : *Plutarque. Œuvres Morales* VII 2, *De l'amour des richesses. De la fausse honte. De l'ennui et de la haine. Comment se louer soi-même sans exciter l'envie. Sur les délais de la justice divine* (CUF), Paris 1974.
KLOTZ [A.] 1952 : "Pompeius (Trogus) 142", *RE* XX I 2 (1952) col. 2300-2313.
KNOEPFLER D. 1992 : "La chronologie du monnayage de Syracuse sous les Deinoménides : Nouvelles données et critères méconnus", *SNR* 71 (1992) p. 15-40.
KOCH M. 1984 : *Tarschisch und Hispanien : Historisch-Geographische und Namenkundliche Untersuchungen zur phönikischen Kolonisation der Iberischen Halbinsel*, Berlin 1984.
KOCH-PETERS D. 1984 : *Ansichten des Orosius zur Geschichte seiner Zeit*, Francfort/Main - Berlin - New York 1984.
KOTULA T. 1987 : "Orientalia Africana. Réflexions sur les contacts Afrique du Nord romaine - Orient hellénistique", *Folia Orientalia* 24 (1987) p. 117-133.
KRINGS V. 1991 : "Les lettres grecques à Carthage", BAURAIN, BONNET & KRINGS (éds) 1991, p. 649-668.
— (éd.) 1995 : *La civilisation phénicienne et punique. Manuel de recherche* (Handbuch der Orientalistik 20), Leyde - New York - Cologne 1995.
— 1995a : "Histoire événementielle - Occident", KRINGS (éd.) 1995, p. 237-246.

— 1995b : "La littérature phénicienne et punique", KRINGS (éd.) 1995, p. 31-38.
— sous presse : "Le V^e siècle à Carthage. Considérations sur la construction du temps historique", *Actes du V Congrès de l'Association des Cercles francophones d'Histoire et d'Archéologie de Belgique (Herbeumont 1996)*, sous presse.
KRINGS V. & LIPINSKI E. 1992 : "Guerres médiques", *DCPP*, p. 199-200.
KRINZINGER F. 1986 : "Velia. Grabungsbericht 1983-1986", *Römische Historische Mitteilungen* 28 (1986) p. 31-56.
— 1987 : "Velia. Grabungsbericht 1987", *Römische Historische Mitteilungen* 29 (1987) p. 19-43.
— 1990 : "Zur Städtebaulichen Entwicklung von Velia", *Akten des XIII. Internationalen Kongresses für Klassiche Archäologie, Berlin, 1988*, Mayence 1990, p. 481-482.
KROLL [W.] 1913 : "Hippotes 1-4", *RE* VIII 2 (1913) col. 1923.
KRUMEICH R. 1991 : "Zu den goldenen Dreifüßen der Deinomeniden in Delphi", *JDAI* 106 (1991) p. 37-62.
KUFOFKA D.-A. 1993-1994 : "Karthago, Gelon und die Schlacht bei Himera", *Helikon* 33-34 (1993-1994) [1996] p. 243-272.
LABARBE J. 1975 : "Les rebelles samiens à Lacédémone (Hérodote III, 46)", *Le monde grec. Hommages à Claire Préaux*, Bruxelles 1975, p. 365-375.
LABATE M. 1972 : "L'iniziativa individual nella colonizzazione greca come topos narrativo", *ASNP* ser. III 2 (1972) p. 91-104.
LA BUA V. 1978 : "Pirro in Pompeo Trogo-Giustino", *Scritti storico-epigrafici in memoria di M. Zambelli*, Rome 1978, p. 181-205.
— 1978a : "'Logos samio' e 'Storia samia' in Erodoto", *VI M. Gr. e Rom.*, Rome 1978, p. 1-88.
LACHENAUD G. 1978 : *Mythologies, religion et philosophie de l'histoire dans Hérodote*, Lille - Paris 1978.
LACROIX L. 1974 : "Héraclès, héros voyageur et civilisateur", *Bulletin de la classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique* 60 (1974) p. 34-60.
— 1983 : "Pays légendaires et transferts miraculeux dans les traditions de la Grèce ancienne", *Bulletin de la classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique* 69 (1983) p. 71-106.
— 1994 : "Traditions locales et légendes étiologiques dans la *Périégèse* de Pausanias", *JS* 1994, p. 75-99.
LAFOND Y. 1991 : "Pausanias historien dans le livre VII de la *Périégèse*", *JS* 1991, p. 27-45.
— 1996 : "Pausanias et l'histoire du Péloponnèse depuis la conquête romaine", REVERDIN & GRANGE (éds) 1996, p. 167-198.
LAMBOLEY J.-L. 1996 : *Les Grecs d'Occident. La période archaïque*, Paris 1996.
LANCEL S. 1992 : *Carthage*, Paris 1992.
— 1992a : "Le problème du V^e siècle à Carthage : mise en perspective de documents nouveaux", HACKENS T. & MOUCHARTE G. (éds), *Numismatique et histoire économique phéniciennes et puniques* (Studia Phoenicia 9), Louvain-la-Neuve 1992, p. 269-281 et pl. XXXIX-XL.
— 1995 : "Vie des cités et urbanisme - Occident", KRINGS (éd.) 1995, p. 370-388.
— 1995a : *Hannibal*, Paris 1995.
— 1995b : "Architecture civile, militaire et domestique - Occident", KRINGS (éd.) 1995, p. 397-410.
LANGLOTZ E. 1965 : "Die Phokäer an den Küsten des Mittelmeeres", *AA* 80 (1965) col. 883-891.
— 1966 : *Die kulturelle und künstlerische Hellenisierung der Küsten des Mittelmeeres durch die Stadt Phokaia*, Cologne - Opladen 1966.
LA PENNA A. 1987 : "Mezenzio", *Enciclopedia Virgiliana*, Rome 1987, p. 510-515.

LAQUEUR R. 1936 : "Timaios 3", *RE* VI A 1 (1936) col. 1076-1203.
— 1936a : "Σύμβολα περὶ τοῦ μὴ ἀδικεῖν", *Hermes* 71 (1936) p. 469-472.
— 1938 : "Philistos", *RE* XIX 2 (1938) col. 2409-2429.
LAROCHE D. 1989 : "Nouvelles observations sur l'offrande de Platées", *BCH* 113 (1989) p. 183-198.
LARONDE A. 1987 : *Cyrène et la Libye hellénistique. Libykai Historiai de l'époque républicaine au principat d'Auguste*, Paris 1987.
— 1990 : "Les Phéniciens et la Cyrénaïque jusqu'au IVe siècle av. J.-C.", *Semitica* 39 (1990) (= *Hommages à M. Sznycer* II), p. 7-12.
LASSERRE F. 1966 : *Strabon. Géographie* II, *Livres III et IV* (CUF), Paris 1966.
— 1967 : *Strabon. Géographie* III, *Livres V et VI* (CUF), Paris 1967.
— 1976 : "L'historiographie grecque à l'époque archaïque", *QS* 4 (1976) p. 113-142.
LAURITANO R. 1956 : "Sileno in Diodoro ?", *Kokalos* 2 (1956) p. 206-216.
LAZENBY J.F. 1987 : "The Diekplous", *G&R* 34 (1987) p. 169-177.
LECLANT J. 1992 : "Cyrénaïque", *DCPP*, p. 125.
LEEMAN A.D. 1963 : Orationis ratio. *The stylistic Theories and Practice of the Roman Orators, Historians and Philosophers*, Amsterdam 1963.
LE GLAY M. 1992 : "Gsell, Stéphane", *DCPP*, p. 197.
LE GOFF J. (ss dir.) 1988 : *La nouvelle histoire*, Bruxelles 1988[2].
LEGRAND P.-E. 1961 : *Hérodote. Histoires Livre V* (CUF), Paris 1961[2].
— 1963 : *Hérodote. Histoires Livre VII* (CUF), Paris 1963 (2e tirage de 1951).
— 1963a : *Hérodote. Histoires Livre VI* (CUF), Paris 1963 (1ère éd. 1948).
— 1966 : *Hérodote. Introduction*, Paris 1966 (3e tirage de 1942).
— 1970 : *Hérodote. Histoires Livre I* (CUF), Paris 1970[5].
LEHMANN G.A. 1974 : "Polybios und die ältere und zeitgenössische griechische Geschichtsschreibung : einige Bemerkungen", REVERDIN O. (éd.), *Polybe* (Entretiens sur l'Antiquité classique 20), Genève 1974, p. 145-200.
LENGRAND D. 1996 : "Les anachronismes raisonnés de Stéphane Gsell", *QS* 44 (1996) p. 29-39.
LENORMANT F. 1869 : *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques* III, *Phéniciens - Arabes - Indiens*, Paris 1869.
LENSCHAU [T.] 1938 : "König Kleomenes I von Sparta", *Klio* 31 (1938) p. 412-429.
LEPELLEY C. 1981 : "Stéphane Gsell et l'histoire de l'Afrique antique", GSELL S., *Études sur l'Afrique antique, Scripta varia*, Lille 1981, p. 9-18.
LEPORE E. 1970 : "Strutture della colonizzazione focea in Occidente", AA. VV. 1970, p. 19-54.
LERAT L. 1985 : "Les 'énigmes de Marmaria'", *BCH* 109 (1985), p. 255-264.
LE ROY C. 1977 : "Pausanias à Marmaria (XXVIII)", *Études delphiques*, *BCH* suppl. IV (1977), p. 247-271.
LÉTOUBLON F. (éd.) 1996 : *Impressions d'îles*, Toulouse 1996.
LÉVÊQUE P. 1957 : *Pyrrhos*, Paris 1957.
— 1973 : "Colonisation grecque et syncrétisme", *Les syncrétismes dans les religions grecque et romaine. Colloque de Strasbourg (9-11 juin 1971)*, Paris 1973, p. 43-66.
— 1995 : "Les Grecs en Occident", AA. VV. 1995a, p. 11-17.
LEVI M.A. 1925 : "Timeo in Diodoro IV e V", *Raccolta di scritti in onore di G. Lumbroso*, Milan 1925, p. 152-177.
— 1955 : *Plutarco e il V secolo*, Milan - Varèse 1955.
LEWIS D. & MEIGGS R. 1988 : *A Selection of Greek Historical Inscriptions to the End of the Fifth Century B.C.*, Oxford 1988.
LIGOTA C.R. 1982 : "This story is not true. Fact and fiction in Antiquity", *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 45 (1982) p. 1-13.
LILLIU G. 1992 : "Ancora una riflessione sulle guerre cartaginesi per la conquista della

Sardegna", *RANL* 9, ser. 3 (1992) p. 17-35.
LINTOTT A. W. 1968 : *Violence in Republican Rome*, Oxford 1968.
— 1970 : "The Tradition of Violence in the Annals of the Early Republic", *Historia* 19 (1970) p. 12-29.
LIPINSKI E. 1992 : "Alalia", *DCPP*, p. 14.
— 1992a : "Auteurs classiques", *DCPP*, p. 49-52.
— 1992b : "Périples", *DCPP*, p. 345-346.
— 1992c : "Himère", *DCPP*, p. 217.
— 1992d : "Gadès, 1. Topographie", *DCPP*, p. 181-182.
— 1992e : "Hellénisation 2. Monde punique", *DCPP*, p. 214.
— 1992f : "Guerre", *DCPP*, p. 198-199.
— 1992g : "Karikon Teikhos", *DCPP*, p. 243.
LIPPOLD A. 1971 : "Griechisch-makedonische Geschichte bei Orosius", *Chiron* 1 (1971) p. 437-455.
— 1976 : *Orosio, Le Storie contro i pagani*, a cura di A. Lippold, trad. di A. Bartalucci & G. Chiarini (Scrittori greci e latini; Fondazione Lorenzo Valla), I-II, Vérone 1976.
LLOBREGAT E.A. 1969 : "Hacia una demistificacion de la historia antigua de Alicante. Nuevas perspectivas sobre algunos problemas", *RIEA* 1 (1969) p. 35-55.
LLOYD A.B. 1990 : "Herodotus on Egyptians and Libyans", REVERDIN & GRANGE (éds) 1990, p. 215-244.
LO CASCIO E. 1973-1974 : "Le trattative fra Gelone e i confiderati e la data della battaglia d'Imera", *Helikon* 13-14 (1973-1974) p. 210-255.
LOMBARDO M. 1972 : "Le concezioni degli antichi sul ruolo degli oraculi nella colonizzazione greca", *ASNP* ser III 2 (1972) p. 63-89.
LONGERSTAY M. 1995 : "Libye", KRINGS (éd.) 1995, p. 828-244.
LÓPEZ CASTRO J.L. 1991 : "Cartago y la Península Ibérica : ¿ imperialismo o hegemonía ?", AA.VV. 1991, p. 73-84.
— 1991a : "El imperialismo cartagines y las ciudades fenicias de la Península Ibérica entre los siglos VI-III a.C.", *SEAP* 9 (1991) p. 87-107.
— 1992 : "La colonización fenicia en la Península Ibérica : 100 años de investigación", *La colonización fenicia en el sur de la Península Ibérica : 100 años de investigación (Almería, 5-7 de Junio de 1.990)*, Almeria 1992, p. 11-79.
— 1993 : "Difusionismo y cambio cultural en la protohistoria española : Tarteso como paradigma", ALVAR & BLÁZQUEZ (éds) 1993, p. 39-68.
— 1993a : "Los fenicios y la transmisión cultural en el Mediterráneo antiguo", MUÑOZ F.A. (éd.), *La confluencia de culturas en el Mediterráneo*, Grenade 1993, p. 97-107.
— 1994 : "II. Cartago y la Península Ibérica en la historiografía española reciente (1980-1992)", *Hispania Antiqua* 18 (1994) p. 519-532.
— 1995 : *Hispania poena. Los fenicios en la Hispania romana (206 a.C.-96 d.C.)*, Barcelone 1995.
— 1996 : "Ψεῦσμα Φοινικικόν. Fenicios y cartagineses en la obra de Adolf Schulten : una aproximación historiográfica", *Gerión* 14 (1996) p. 289-331.
LÓPEZ MELERO R. 1988 : "El mito de las Columnas de Hércules y el Estrecho de Gibraltar", *I Congreso Internacional El Estrecho de Gibraltar* I, Madrid 1988, p. 133-148.
LÓPEZ MONTEAGUDO G. 1977-1978 : "Panorama actual de la colonización griega en la Península Ibérica", *AEA* 50-51 (1977-1978) p. 3-14.
LÓPEZ PARDO F. 1996 : "Los enclaves fenicios en el África noroccidental : del modelo de las escalas náuticas al de colonización con implicaciones productivas", *Gerión* 14 (1996) p. 251-288.
LUCIDI F. 1975 : "Nota ai 'prologi' delle Historiae Philippicae di Pompeo Trogo",

RCCM 17 (1975) p. 173-180.
LÜDEMANN H. 1932 : *Untersuchungen zur Verfassungsgeschichte Karthagos bis auf Aristoteles*, Diss. Iena 1932.
LUPPE W. 1977 : "Rückseitentitel auf Papyrusrollen", *ZPE* 27 (1977) p. 89-99.
LURAGHI N. 1990 : "Ricerche sull'archeologia italica di Antioco di Siracusa", *Hesperìa* 1 (1990) p. 61-87.
— 1994 : *Tirannidi arcaiche in Sicilia e Magna Grecia da Panezio di Leontini alla caduta dei Dinomenidi*, Florence 1994.
LURIA S. 1964 : "Zum Problem der griechisch-karthagischen Beziehungen", *AAntHung* 12 (1964) p. 53-75.
MACAN R.W. 1895 : *Herodotus. The Fourth, Fifth and Sixth Books* I 1, Londres 1895.
— 1908 : *Herodotus. The Seventh, Eigth & Ninth Books* I 1, *Introduction. Book VII*, Londres 1908.
MADDOLI G. 1979 : "Il VI e V secolo a. C.", GABBA & VALLET 1979, p. 31-102.
— 1982 : "Gelone, Sparta e la 'liberazione' degli Empori", *Aparchai, Festschrift für P.E. Arias* I, Pise 1982, p. 245-252.
MAFODDA G. 1992 : "Erodoto e l'ambasceria dei Greci a Gelone", Kokalos 38 (1992) [1995] p. 247-271.
MAIER F.G. 1985 : "Factoids in Ancient History : The Case of Fifth-Century Cyprus", *JHS* 105 (1985) p. 32-39.
MALASPINA E. 1976 : "Uno storico filobarbaro : Pompeo Trogo", *Romanobarbarica* I, Rome 1976, p. 135-158.
MALKIN I. 1987 : *Religion and Colonization in Ancient Greece*, Leyde - New York - Copenhage - Cologne 1987.
— 1990 : "Territorialisation mythologique : les 'Autels des Philènes' en Cyrénaïque", *DHA* 16, 1 (1990) p. 210-219.
— 1994 : *Myth and Territory in the Spartan Mediterranean*, Cambridge 1994.
MALUQUER DE MOTES J. 1976 : *Tartessos. La ciudad sin historia*, Barcelone 1976.
MANCINETTI G. 1978-1980 : "Strabone e l'ideologia augustea", *Annali Fac. Lettere Perugia* 16-17 (1978-1980) p. 127-142.
MANCUSO U. 1909 : "Il sincronismo fra le battaglie d'Imera e delle Termopili secondo Timeo", *RFIC* 37 (1909) p. 548-554.
MANFREDINI M. 1970 : "Argantonio re di Cadice e le fonti del *Cato Maior* ciceroniano", *RFIC* 98 (1970) p. 278-291.
MANGANARO G. 1959 : "Ancora del papiro di Sosilo e dei Cari in Occidente", *PP* 14 (1959) p. 283-290.
— 1991 : "Note diodoree", GALVAGNO & MOLÈ VENTURA (éds) 1991, p. 201-223.
MANNI E. 1962 : "Minosse e Eracle nella Sicilia dell'età del bronzo", *Kokalos* 8 (1962) p. 6-29.
— 1963 : *Sicilia pagana*, Palerme 1963.
— 1966 : "Tra Mozia ed Imera", *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire offerts à A. Piganiol* III, Paris 1966, p. 699-706.
— 1969 : "La Sicile à la veille de la colonisation grecque", *REA* 71 (1969) p. 5-23.
— 1971 : "Diodoro e la storia italiota", *Kokalos* 17 (1971) p. 131-145.
— 1974 : "Sémites et Grecs en Sicile jusqu'au V^e^ siècle avant J.-C.", *BAGB* 1974, p. 63-84.
MANNI PIRAINO M.T. 1959 : "Inscrizione inedita di Poggioreale", *Kokalos* 5 (1959) p. 159-173.
— 1973 : *Iscrizioni greche lapidarie del Museo di Palermo*, Palerme 1973.
MARCADÉ J. 1953 : *Recueil des signatures de sculpteurs grecs*, Paris 1953.
MARCOTTE D. 1992 : "Avienus, Rufus Festus", *DCPP*, p. 52.
— 1992a : "Timée de Tauroménion", *DCPP*, p. 455.
MARÍN M.C. 1995 : "La ciudad fenicia de Cadiz", CLAVEL-LÉVÊQUE M. & PLANA-

MALLART R. (éds), *Cité et territoire. Colloque européen. Béziers, 14-16 octobre 1994*, Paris 1995, p. 219-226.
MARRAS L.A. 1991 : "I Fenici nel Golfo di Cagliari : Cuccureddus di Villasimius", *ACFP* 2 III, p. 1039-1048.
MARROU H.I. 1970 : "Saint Augustin, Orose et l'augustinisme historique", *La storiografia altomedievale 1* (Settimane di studio 17), Spolète 1970, p. 59-87.
MARTÍN G. 1968 : "La supuesta colonia griega de Hemeroskopeion. Estudio arqueológico de la zona Denia-Javea", *Saitabi* 18 (1968) p. 3-59 (= Papeles del laboratorio de Arqueologia de Valencia III, Valence 1968).
MARTIN P.M. 1982 : *L'idée de royauté à Rome* I, *De la Rome royale au consensus républicain*, Clermont-Ferrand 1982.
— 1994 : *L'idée de royauté à Rome* II, *Haine de la royauté et séductions monarchiques (du IVe siècle av. J.-C. au principat augustéen)*, Clermont-Ferrand 1994.
MARTÍNEZ NAVARRETE M.I. 1989 : *Una revisíon crítica de la prehistoria española : la Edad del Bronce como paradigma*, Madrid 1989.
MASTROCINQUE A. (éd.) 1993 : *Ercole in Occidente*, Trente 1993.
MASTRUZZO G. 1977 : "Osservazioni sulla spedizione di Dorieo", *Sileno* 3 (1977) p. 129-147.
MATTHEWS V.J. 1974 : *Panyassis of Halicarnassos*, Leyde 1974.
MATTINGLY D.J. 1995 : *Tripolitania*, Londres 1995.
MATTINGLY H.B. 1992 : "The Damareteion Controvery - A New Approach", *Chiron* 22 (1992) p. 1-12.
MAURIN L. 1962 : "Himilcon le Magonide. Crises et mutations à Carthage au début du IVe siècle avant J.-C.", *Semitica* 12 (1962) p. 5-43.
MAZZA F. 1988 : "La precolonizzazione fenicia : problemi storici e questioni metodologiche", ACQUARO E., GODART L., MAZZA F. & MUSTI D., *Momenti precoloniali nel Mediterraneo antico. Questioni di metodo. Aree di indagine. Evidenza a confronto, Atti del convegno internazionale (Roma 14-16 Marzo 1985)*, Rome 1988, p. 191-203.
MAZZA F., RIBICHINI S. & XELLA P. 1988 : *Fonti classiche per la civiltà fenicia e punica* I, *Fonti letterarie greche dalle origini alla fine dell'età classica*, Rome 1988.
MAZZA M. 1978 : "Ritorno alla scienze umane. Problemi e tendenze della recente storiografia sul mondo antico", *Studi Storici* 19 (1978) p. 469-507.
MAZZARINO S. 1947 : *Introduzione alle guerre puniche*, Catane 1947.
— 1947a : *Fra Oriente e Occidente, ricerche di storia greca arcaica*, Florence 1947.
MC GINNIS J. 1986 : "Herodotus' Description of Babylon", *BICS* 33 (1986) p. 67-86.
MC INTOSCH TURFA J. 1977 : "Evidence for Etruscan-Punic Relations", *AJA* 81 (1977) p. 368-374.
MEIßNER B. 1992 : *Historiker zwischen Polis und Königshof*, Göttingen 1992.
MEISTER K. 1967 : *Die sizilische Geschichte bei Diodor von den Anfängen bis zum Tod des Agathokles : Quellenuntersuchungen zu Buch IV-XXI*, Diss. Munich 1967.
— 1970 : "Das persisch-karthagische Bündnis von 481 v. Chr. (Bengtson, Staatsverträge II nr 129)", *Historia* 19 (1970) p. 607-612.
— 1970a : "Sizilische Dubletten bei Diodor", *Athenaeum*, n.s. 48 (1970) p. 84-91.
— 1975 : *Historische Kritik bei Polybios*, Wiesbaden 1975.
MELE A. 1979 : *Il commercio greco arcaico. Prexis ed emporie* (Cahiers du Centre J. Bérard 4), Naples 1979.
MELONI P. 1947 : "La cronologia delle campagne di Malco", *StudSard* 7 (1947) p. 107-113.
MELTZER O. 1879 : *Geschichte der Karthager* I, Berlin 1879.
MENDELS D. 1981 : "The Five Empires : a Note on a Propagandistic Topos", *AJPh* 102 (1981) p. 330-337.
MERANTE V. 1966 : "Sulle date di fondazioni di Sibari, Crotone e Siracusa", *Klearchos*

29-32 (1966) p. 105-119.
— 1967 : "Malco e la cronologia cartaginese fino alla battaglia d'Imera", *Kokalos* 13 (1967) p. 105-116.
— 1967a : "Pentatlo e la fondazione di Lipari", *Kokalos* 13 (1967) p. 88-104.
— 1970 : "Sui rapporti greco-punici nel Mediterraneo occidentale nel VI secolo A.C.", *Kokalos* 16 (1970) p. 98-138.
— 1970a : "Sulla cronologia di Dorieo e su alcuni problemi connessi", *Historia* 19 (1970) p. 272-294.
— 1972-1973 : "La Sicilia e Cartagine dal V secolo alla conquista romana", *Kokalos* 18-19 (1972-1973) p. 77-107.
MEYER E. 1893 : *Geschichte des Alterthums* II, *Geschichte des Abendlandes bis auf die Perserkriege*, Stuttgart 1893.
— 1937 : *Geschichte des Altertums* III, Stuttgart 1937[2].
MILLAR F. 1983 : "The Phoenician Cities : a Case-Study of Hellenisation", *PCPhS* 20 (1983) p. 55-71.
MILLER M. 1971 : *The Thalassocracies*, New York 1971.
MITCHELL B.M. 1975 : "Herodotus and Samos", *JHS* 95 (1975) p. 75-91.
MOGGI M. 1993 : "Scrittura e riscrittura della storia in Pausania", *RFIC* 121 (1993) p. 396-418.
— 1996 : "L'Excursus di Pausania sulla Ionia", REVERDIN & GRANGE (éds) 1996, p. 79-105.
MOLYNEUX J.H. 1992 : *Simonides. A historical study*, Wauconda 1992.
MOMIGLIANO A. 1933 : "L'Europa come concetto politico presso Isocrate e gli Isocratei", *RFIC* 61 (1933) p. 477-487.
— 1935 : "Studi sulla storiografia greca nel quarto secolo. II. La storia di Eforo e le Elleniche di Teopompo", *RFIC* 63 (1935) p. 180-204.
— 1936 : "Due punti di storia romana arcaica. II. La lotta per la Sardegna tra Punici, Greci e Romani", *Studia et documenta historiae et juris* 2 (1936) p. 373-398.
— 1959 : "Atene nel III secolo e la scoperta di Roma nelle Storie di Timeo di Tauromenio", *RSI* 71 (1959) p. 529-566 (= *Terzo contributo* ..., Rome 1966, p. 23-53).
— 1979 : *Sagesses barbares. Les limites de l'hellénisation*, Paris 1979 (trad. de l'anglais par M.C. Roussel, Cambridge 1976).
— 1980 : "Daniele e la teoria greca della successione degli imperi", *RANL, Classe di Scienze morali, storiche e filologiche*, VIII 35, 3-4 (1980) p. 157-162.
— 1982 : "The Origins of universal history", *ASNP*, III, 18, 2 (1982), p. 533-560 (= *Settimo Contributo* ..., Rome 1984, p. 77-103).
— 1983 : "La place d'Hérodote dans l'histoire de l'historiographie", *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris 1983, p. 169-185 [= *History* 43 (1958) p. 1-13; *Secondo Contributo* ..., Rome 1960, p. 29-44].
— 1991 : *Les origines de la biographie en Grèce ancienne*, Strasbourg 1991 (trad. de l'anglais : *The Development of Greek Biography. Four Lectures*, Cambridge, Mass. 1971).
MOREL J.-P. 1966 : "Les Phocéens en Occident : certitudes et hypothèses", AA. VV. 1966, p. 378-420.
— 1968-1969 : "Intervention après MOSCATI S., *La Sicilia nel mondo punico. Considerazioni sulle stele di Mozia*, p. 295-315", *Kokalos* (= Atti del II congresso internazionale di studi sulla Sicilia antica) 14-15 (1968-1969) p. 326-328.
— 1970 : "Sondage sur l'Acropole de Vélia (Contribution à l'étude des premiers temps de la cité)", AA. VV. 1970, p. 131-145.
— 1970a : "Les Phocéens dans l'Extrême Occident vus depuis Tartessos", AA. VV. 1970, p. 285-289.
— 1975 : "L'expansion phocéenne en Occident : dix années de recherches (1966-

1975)", *BCH* 99 (1975) p. 853-896.
— 1980 : "Les vases à vernis noirs et à figures rouges d'Afrique avant la deuxième guerre punique et le problème des importations de Grande-Grèce", *AntAfr* 15 (1980) p. 29-75.
— 1982 : "Les Phocéens d'Occident : nouvelles données, nouvelles approches", AA. VV. 1982, p. 479-495.
— 1983 : "Les importations de céramiques grecques et italiennes dans le monde punique (V^e^-I^er^ siècles) : révision du matériel et nouvelles découvertes", *ACFP* 1 III, p. 731-740.
— 1983a : "Les relations économiques dans l'Occident grec", *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes, Actes du Colloque de Cortone (24-30 mai 1981)*, Pise - Rome 1983, p. 549-576.
— 1990 : "Archéologie et textes : l'exemple de la colonisation grecque en Occident", LORDKIPANIDZE O. & LÉVÊQUE P. (éds), *Le Pont-Euxin vu par les Grecs, sources et archéologie (Symposium de Vani, Colchide, 1987)*, Besançon - Paris 1990, p. 13-25.
— 1995 : "Les Grecs et la Gaule", AA. VV. 1995a, p. 41-69.
— 1995a : "Carthage, Marseille, Athènes, Alexandrie (Notes sur le commerce de Carthage avec quelques métropoles méditerranéennes)", *ACFP* 3 II, p. 264-281.
MORETTI L. 1957 : *Olympionikai. I vincitori negli antichi agoni olimpici* (Memorie della Classe di Scienze morali, storiche e filologiche della Accademia Nazionale dei Lincei 8, 2), Rome 1957.
— 1962 : *Ricerche sulle leghe greche*, Rome 1962.
MOSCATI S. 1966 : *Il mondo dei Fenici*, Milan 1966.
— 1966a : "La penetrazione fenicia e punica in Sardegna", *Memorie dell'Accademia Nazionale dei Lincei*, s. 8a, 12 (1965-1966) p. 215-250.
— 1972 : *I Fenici e Cartagine*, Turin 1972.
— 1983 : "Precolonizzazione greca e precolonizzazione fenicia", *RSF* 11 (1983) p. 1-7.
— 1985 : "Fenici e Greci in Sardegna", *RANL*, ser. 8, 40 (1985) p. 265-270.
— 1985a : "Tucidide e i Fenici", *RFIC* 113 (1985) p. 129-133.
— 1985b : "La fortuna di Elissa", *RANL*, ser. 8, 40 (1985) p. 95-98.
— 1986 : *Italia punica*, Milan 1986.
— 1988 : "Fenicio o punico o cartaginese", *RSF* 16 (1988) p. 3-13.
— (ss dir.) 1989 : *Les Phéniciens* (trad. française du catalogue de l'exposition «I Fenici», Venise, 1988), Paris 1989.
— 1989a : "L'empire carthaginois", MOSCATI (ss dir.) 1989, p. 54-61.
— 1989b : *Tra Tiro e Cadice. Temi e problemi degli studi fenici*, Rome 1989.
— 1989c : "Substrats et adstrats", MOSCATI (ss dir.) 1989, p. 512-521.
— 1990 : "± 550 a. C. : Dai Fenici ai Cartaginesi", *Semitica* 38 (1990) (= *Hommages à M. Sznycer* I) p. 53-57.
— 1993 : "Dall'età fenicia all'età cartaginese", *RANL* IX 4 (1993) p. 203-215.
— 1993a : "Italia e Spagna per la riscoperta dei Fenici : due esperienze a confronto", *RSF* 21, suppl. (1993) p. 35-39.
— 1994 : "L'espansione di Cartagine sul territorio africano", *RANL* IX 5 (1994) p. 203-214.
— 1994a : "La funzione di Ibiza", *RSF* 22 (1994) p. 51-56.
— 1995 : "Introduzione", AA.VV. 1995, p. 7-17.
— 1995a : "III° Congrès International d'Études Phéniciennes et Puniques. Discours inaugural", *ACFP* 3 I, p. 9-11.
MOSCATI CASTELNUOVO L. 1983 : "Eforo e la tradizione di Antioco di Siracusa sugli Enotri", *AC* 52 (1983) p. 141-149.
— 1987 : "Sul rapporto storiografico tra Antioco di Siracusa e Strabone (nota a Strab. VI 1, 6, C257", *Studi di antichità in memoria di C. Gatti. Quaderni di Acme*, 9

(1987) p. 237-246.
MOSSÉ C. 1969 : "Les utopies égalitaires à l'époque hellénistique", *RH* 241 (1969) p. 297-308.
— 1984 : *La Grèce archaïque d'Homère à Eschyle*, Paris 1984.
MOSSHAMMER A. 1976 : "The Epoch of the Seven Sages", *California Studies in Classical Antiquity* 9 (1976) p. 165-180.
MUNRO J.A.R. 1926 : "Xerxes' Invasion of Greece", BURY J.B., COOK S.A. & ADCOCK F.E. (éds), *The Persian Empire and the West* (CAH IV), Cambridge 1926, p. 268-316.
MURRAY O. 1992 : "Falaride tra mito e storia", BRACCESI L. & DE MIRO E. (éds), *Agrigento e la Sicilia Greca. Atti della settimana di studio Agrigento, 2-8 maggio 1988*, Rome 1992, p. 47-60.
MUSTI D. 1966 : "Le fonti per la storia di Velia", AA. VV. 1966, p. 318-335.
— 1984 : "L'itinerario di Pausania : del viaggio alla storia", *QUCC* n.s. 19 (1984) p. 7-18.
— 1987 : "Introduzione", MUSTI D. & BESCHI L., *Pausania. Guida della Grecia, Libro I, L'Attica*, [Milan] 1987², p. IX-XC.
— 1988-1989 : "Tradizioni letterarie", *Kokalos* 34-35 (1988-1989) p. 209-227.
— 1989 : *Storia greca*, Rome 1989.
— 1990 : "La storia di Segesta e di Erice tra il VI ed il III secolo a.c.", NENCI, TUSA & TUSA (éds) 1990, p. 155-171.
— 1992 : "Le tradizioni ecistiche di Agrigento", BRACCESI L. & DE MIRO E. (éds), *Agrigento e la Sicilia Greca. Atti della settimana di studio Agrigento, 2-8 maggio 1988*, Rome 1992, p. 27-45.
— 1996 : "La struttura del discorso storico in Pausania", REVERDIN & GRANGE (éds) 1996, p. 9-34.
MUSTI D. & TORELLI M. 1992 : *Pausania. Guida della Grecia, Libro III, La Laconia*, [Milan] 1992².
MYRES J.L. 1906 : "On the 'List of Thalassocracies' in Eusebius", *JHS* 26 (1906) p. 84-130.
MYRO M.M. 1993 : "Los enigmas de Tarteso : apéndices documentales", ALVAR & BLÁZQUEZ (éds) 1993, p. 201-246.
NAPOLI M. 1966 : "La ricerca archeologica di Velia", AA. VV. 1966, p. 190-226.
NAVARRE O. & ORSINI P. 1954 : *Démosthène, Plaidoyers politiques* I, *Contre Androtion, Contre la loi de Leptine, Contre Timocrate* (CUF), Paris 1954.
NENCI G. 1955 : "Il motivo dell'autopsia nella storiografia greca", *SCO* 3 (1955) p. 14-46.
— 1958 : "Le relazioni con Marsiglia nella politica estera romana", *RSL* 24 (1958) p. 24-97.
— 1987 : "Troiani e Focidesi nella Sicilia occidentale (THUC., 6, 2, 3; PAUS., 5, 25, 6)", *ASNP* 17 (1987) p. 921-933.
— 1988 : "Pentatlo e i capi Lilibeo e Pachino in Antioco (Paus. 5, 25, 5; 10, 11, 3)", *ASNP* 18 (1988) p. 316-323.
— 1990 : "L'Occidente 'barbarico'", REVERDIN & GRANGE (éds) 1990, p. 301-318 (discussion, p. 319-321).
NENCI G. & CATALDI S. 1983 : "Strumenti e procedure nei rapporti tra Greci e indigeni", *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes, Actes du colloque de Cortone (24-30 mai 1981)*, Pise - Rome 1983, p. 581-605.
NENCI G., TUSA S. & TUSA V. (éds) 1990 : *Gli Elimi e l'area elima fino all'inizio della primera guerra punica, Atti del Seminario di Studi, Palermo - Contessa Entellina 25-28 maggio 1989*, Palerme 1990.
NICKAU K. 1990 : "Mythos und Logos bei Herodot", AX. W. (éd.), *Memoria rerum*

veterum : neue Beiträge zur antiken Historiographie und alten Geschichte. Festschrift C.J. Classen zum 60. Geburtstag, Stuttgart 1990, p. 83-100.

NICOLET C. 1978 : "Les guerres puniques", NICOLET C. (ss dir.), *Rome et la conquête du monde méditerranéen 264-27 avant J.-C.* II, *Genèse d'un empire* (Nouvelle Clio 8bis), Paris 1978, p. 594-626.

— 1988 : *L'inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain*, Paris 1988.

NIEMEYER H.G. 1980 : "Auf der Suche nach Mainake. Der Konflikt zwischen literarischer und archäologischer Überlieferung", *Historia* 29 (1980) p. 165-185 [= "A la busqueda de Mainake : el conflicto entre los testimonios arqueológicos y escritos", *Habis* 10-11 (1979-1980) p. 279-306].

— (éd.) 1982 : *Phönizier im Westen. Die Beiträge des Internationalen Symposiums über 'Die Phönizische Expansion im westlichen Mittelmeerraum' in Köln 1979* (Madrider Beiträge 8), Mayence 1982.

— 1988-1990 : "Die Griechen und die Iberische Halbinsel. Zur historischen Deutung der archäologischen Zeugnisse", *HambBeitrA* 15-17 (1988-1990) p. 269-306.

— 1995 : "Expansion et colonisation", KRINGS (éd.) 1995, p. 247-267.

NIESE [B.] 1905 : "Dorieus", *RE* V 2 (1905) col. 1558-1560.

— 1907 : "Herodot-Studien. Besonders zur Spartanischen Geschichte", *Hermes* 42 (1907) p. 419-468.

— 1912 : "Gorgo 2", *RE* VII 2 (1912) col. 1655.

OGILVIE R.M. 1965 : *A Commentary on Livy Books 1-5*, Oxford 1965.

OKIN L.A. 1982 : "Herodotus' and Panyassis' Ethnics in Duris of Samos", *EMC* 26 (1982) p. 21-33.

OLDFATHER C.H. 1935 : *Diodorus of Sicily* II, *Books II (continued) 35-IV, 58* (LCL), Londres - Cambridge, Mass. 1935.

— 1939 : *Diodorus of Sicily* III, *Books IV (continued) 59-VIII* (LCL), Londres - Cambridge, Mass. 1939.

OLIVER FOIX A.J. 1995 : "La presencia púnica en los asentamientos ibéricos : una aproximación su problematica", *ACFP* 3 II, p. 282-296.

OLMOS R. 1989 : "Los griegos en Tarteso : una nueva contrastación entre las fuentes literarias y arqueológicas", AUBET (éd.) 1989, p. 495-521.

— 1991 : "A. Schulten y la historiografía de la primera mitad del siglo XX", ARCE J. & OLMOS R. (éds), *Historiografía de la Arqueología y la Historia Antigua en España (Siglos XVIII-XX), Congreso Internacional (Madrid 1988)*, Madrid 1991, p. 135-144.

ONIGA R. 1990 : *Il confine conteso : lettura antropologica di un capitolo sallustiano (Bellum Jugurthinum 79)*, Bari 1990.

ORLANDINI P. 1976 : "Herakleia Minoa", STILLWELL (éd.) 1976, p. 385-386.

OSTROWSKI H. 1986 : "Structure de la partie littéraire du livre VII de l''Itinéraire de la Grèce' de Pausanias", *Eos* 74 (1986) p. 69-75.

ÖZYIĞIT Ö. 1994 : "The City Walls of Phokaia", AA. VV. 1994, p. 77-109.

PAGE D.L. 1981 : *Further Greek Epigrams. Epigrams before A.D. 50 from the Greek Anthology and Other Sources, Not Included in 'Hellenistic Epigrams' or 'The Garland of Philip'*, révisé par R.D. Dawe et J. Diggle, Cambridge 1981.

PAIS E. 1894 : *Storia della Sicilia e della Magna Grecia* I, Turin 1894.

PALLOTTINO M. 1955 : *Etruscologia*, Milan 1955.

— 1963 : "Les relations entre les Étrusques et Carthage du VII^{ème} au III^{ème} siècle avant J.-C. : Nouvelles données et essai de périodisation", *CahTun* 44 (1963) p. 23-29.

PALLOTTINO M., COLONNA G. *et al.* 1964 : "Scavi nel santuario etrusco di Pyrgi", *ArchCl* 16 (1964) p. 49-117.

PALM J. 1955 : *Über Sprache und Stil des Diodors von Sizilien. Ein Beitrag zur Beleuchtung d. hellenistisch. Prosa*, Diss. Lund 1955.

PANITZ H. 1935 : *Mythos und Orakel bei Herodot*, Greifswald 1935.
PAPE W. & BENSELER G. 1911 : *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, Brunswick 1911 (réimpr. en 1959).
PARETI L. 1912-1913 : "Dorieo, Pentatlo ed Eracle nella Sicilia occidentale", *Atti della R. Accad. di Scienze di Torino* 48 (1912-1913) p. 1007-1032 (= *Studi Siciliani ed Italioti*, Florence 1914, p. 1-27).
— 1914 : "La battaglia di Imera", *Studi siciliani ed italioti*, Florence 1914, p. 113-169.
PARISE N.F. 1976 : "'Baratto silenzioso' fra Punici e Libi 'al di là delle colonne di Eracle'", *QAL* 8 (1976) p. 75-80.
PARKE H.W. & WORMELL D.E.W. 1956 : *The Delphic Oracle* II, *The Oracular Responses*, Oxford 1956.
PASCHOUD F. 1967 : *Roma aeterna. Études sur le patriotisme romain dans l'Occident latin à l'époque des grandes invasions*, Neuchâtel 1967.
PAVAN M. 1987 : "Osservazioni su Diodoro, Polibio e la storiografia ellenistica", *Aevum* 61 (1987) p. 20-28 [= aussi GALVAGNO & MOLÈ VENTURA (éds) 1991, p. 5-16].
PAYEN P. 1994 : "Logos, muthos, ainos : de l'intrigue chez Hérodote", *QS* 39 (1994) p. 43-77.
— 1997 : *Les îles nomades. Conquérir et résister dans l'*Enquête *d'Hérodote*, Paris 1997.
PEARSON L. 1975 : "Myth and Archaeologia in Italy and Sicily - Timaeus and His Predecessors", *YCIS* 24 (1975) p. 171-194.
— 1984 : "Ephorus and Timaeus in Diodorus Laqueur's Thesis Rejected", *Historia* 33 (1984) p. 1-20.
— 1987 : *The Greek Historians of the West. Timaeus and His Predecessors*, Atlanta 1987.
PÉDECH P. 1961 : *Polybe. Histoires. Livre XII* (CUF), Paris 1961.
— 1964 : *La méthode historique de Polybe*, Paris 1964.
PELLICER CATALÁN M. 1995 : "A proposito de la obra 'Malaga phénicienne et punique' de J. Gran-Aymerich", *RSF* 23 (1995) p. 101-117.
— 1995a : "Distribución y función de los asentamientos fenicios en Iberia", *ACFP* 3 II, p. 297-310.
PENA M.J. 1976-1978 : "La (supuesta) clausula referente al Sudeste y al Levante peninsular en el primer tratado entre Roma y Cartago", *Ampurias* 38-40 (1976-1978) p. 511-530.
— 1989 : "Avieno y las costas de Cataluña y Levante (I). Tyrichae :*Tyrikaí ¿ 'la Tiria' ?", *Faventia* 11, 2 (1989) p. 9-21.
— 1993 : "Avieno y las costas de Cataluña y Levante (II). *Hemeroskopeion-Dianium*", *Faventia* 15, 1 (1993) p. 61-77.
— 1995 : "Phéniciens et Puniques dans l'*Ora Maritima* d'Avienus", *ACFP* 3 II, p. 311-321.
PÉRON J. 1974 : *Les images maritimes de Pindare*, Paris 1974.
PERRET J. 1976 : "Athènes et les légendes troyennes d'Occident", *Mélanges J. Heurgon*, Rome 1976, p. 791-803.
PETIT T. 1990 : *Satrapes et satrapies dans l'empire achéménide de Cyrus le Grand à Xerxès I*, Paris 1990.
PICARD C. 1965 : "Notes de chronologie punique : le problème du V^e^ siècle", *Karthago* 12 (1963-1964) [1965] p. 15-27 et pl. I-III.
PICARD G.-C. 1954 (= Charles-Picard G.) : *Les religions de l'Afrique antique*, Paris 1954.
— 1956 : *Le Monde de Carthage*, Paris 1956.
— 1983 : "Est-il possible d'écrire une histoire de Carthage ?", *ACFP* 1 I, p. 279-283.
— 1992 : "Hamilcar 1", *DCPP*, p. 204-206.

— 1995 : "Le site et l'histoire. Conséquences historiques de la nature du site de Carthage", AA. VV. 1995, p. 87-91.
— 1995a : "La transcendance de Ba'al Hammon et l'indépendance de Carthage", *ACFP* 3 II, p. 326-332.
PICARD G.-C. & PICARD C. 1970 : *Vie et mort de Carthage*, Paris 1970.
— 1982 : *La vie quotidienne à Carthage au temps d'Hannibal*, Paris 1982[2].
PICCALUGA G. 1983 : "Fondare Roma, domare Cartagine : un mito delle origini", *ACFP* 1 II, p. 409-424.
PILES L. 1942 : "Investigaciones arqueológicas en busca de Hemeroskopeion", *Saitabi*, año IV, n°4-5 (1942) p. 62-65.
PLA BALLESTER E. 1969 : "Diniu, una ciudad ibérica inexistente", *Saitabi* 19 (1969) p. 11-21.
PLA BALLESTER E. & BONET ROSADO H. 1991 : "Nuevos hallazgos fenicios en yacimientos valencianos (España)", AA. VV., *Festschrift für W. Schüle zum 60. Geburtstag überreicht von Schülern und Freunden*, Marburg 1991, p. 245-258.
PLÁCIDO D. 1987-1988 : "Estrabón III : el territorio hispano, la Geografía griega y el imperialismo romano", *Habis* 18-19 (1987-1988) p. 243-256.
— 1993 : "La imagen griega de Tarteso", ALVAR & BLÁZQUEZ (éds) 1993, p. 81-89.
— 1993a : "Le vie di Ercole nell'estremo Occidente", MASTROCINQUE (éd.) 1993, p. 63-80.
PLÁCIDO SUÁREZ D., ALVAR J. & WAGNER C.G. 1991 : *La formación de los estados en el mediterráneo occidental*, Madrid 1991.
PODLECKI A.J. 1977 : "Herodotus in Athens ?", *Greece and the Eastern Mediterranean in Ancient History, Studies Presented to F. Schachermeyr*, Berlin 1977, p. 246-265.
— 1979 : "Simonides in Sicily", *PP* 34 (1979) p. 5-16.
POHLENZ M. 1937 : *Herodot der erste Geschichtsschreiber des Abendlandes* (Neue Wege zur Antike II 7/8) Leipzig 1937.
PONSICH M. 1992 : "Maroc", *DCPP*, p. 273-275.
PORALLA P. 1913 : *Prosopographie der Lakedaimonier bis auf die Zeit Alexanders d. G.*, Breslau 1913.
POUILLOUX J. 1960 : *Choix d'inscriptions grecques. Textes, traductions et notes*, Paris 1960.
POULSEN F. 1908 : "Recherches sur quelques questions relatives à la topographie de Delphes", *Bull. Acad. Danemark*, 1908, n°6, p. 370-388.
POURSAT J.-C. 1995 : *La Grèce préclassique des origines à la fin du VI^e siècle* (Nouvelle histoire de l'Antiquité 1), Paris 1995.
PRESTIANNI GIALLOMBARDO A.M. 1991 : "Diodoro, Filippo II e Cesare", GALVAGNO & MOLÈ VENTURA (éds) 1991, p. 33-52.
PRINZ F. 1979 : *Gründungsmythen und Sagenchronologie* (Zetemata 72), Munich 1979.
PRITCHETT W.K. 1993 : *The Liar School of Herodotus*, Amsterdam 1993.
PROCTOR D. 1980 : *The Experience of Thucydides*, Warminster 1980.
PRONTERA F. 1981 : "Mura in poligonale a Focea ? Nota su Erodoto I, 163, 2", *RA* 1981, p. 259-260.
— 1989 : "Géographie et mythes dans l''isolario' des Grecs", PELLETIER M. (éd.), *Géographie du monde au Moyen Âge et à la Renaissance*, Paris 1989, p. 169-179.
— 1992 : "La cultura geografica in età imperiale", PUGLIESE CARRATELLI G. (éd.), *Optima Hereditas. Sapienza giuridica romana e conoscenza dell'ecumene*, Milan 1992, p. 289-304.
— 1992a : "Antioco di Siracusa e la preistoria dell'idea etnico-geografica di Italia", *Geographia Antiqua* 1 (1992) p. 109-135.
PUECH A. 1922 : *Pindare* II, *Pythiques* (CUF), Paris 1922.
PUGLIESE CARRATELLI G. 1966 : "Greci d'Asia in Occidente tra il secolo VII e il VI", AA. VV. 1966, p. 155-165.

— 1970 : "Nacita di Velia", AA. VV. 1970, p. 7-18.
RACHET G. 1983 : *Dictionnaire de l'archéologie*, Paris 1983.
RADKE G. 1961 : "Die angeblichen origines Veliae des Pompeius Trogus", *RhM* N.F. 104 (1961) p. 190-191.
RAMAGE E.S. 1985 : "Augustus'Treatment of Julius Caesar", *Historia* 34 (1985) p. 223-245.
RAMBAUD M. 1948 : "Salluste et Trogue-Pompée", *REL* 26 (1948) p. 171-189.
— 1957 : "Compte rendu à SEEL 1956", *Gnomon* 29 (1957) p. 505-511.
— 1960 : "Compte rendu à FORNI 1958", *Gnomon* 32 (1960) p. 636-640.
RAMIN J. 1979 : *Mythologie et géographie*, Paris 1979.
RAMON J. 1992 : "La colonización arcaica de Ibiza. Mecánica y proceso", *La prehistòria de les illes de la Mediterrrànea occidental, X Jornades d'Estudis Històrics Locals*, Ibiza 1992, p. 453-478.
RAVIOLA F. 1986 : "Temistocle e la Magna Grecia", BRACCESI L. (éd.), *Tre studi su Temistocle*, Padoue 1986, p. 13-112.
REBUFFAT R. 1976 : "Une bataille navale au VIII[e] siècle (Josèphe, Antiquités Judaïques IX, 14)", *Semitica* 26 (1976) p. 73-79.
— 1976a : "Arva beata petamus arva divites et insulas", *Mélanges offerts à Jacques Heurgon* II, Paris 1976, p. 877-902.
— 1990 : "Où étaient les Emporia ?", *Semitica* 39 (1990) (= *Hommages à M. Sznycer* II), p. 111-126.
— 1992 : "Leptis Magna", *DCPP*, p. 257-258.
— 1992a : "Tripolitaine", *DCPP*, p. 471-472.
— 1992 b : "Philènes, Autel des (Frères)", *DCPP*, p. 351.
REINACH T. 1890 : "Le collectivisme des Grecs de Lipari", *REG* 3 (1890) p. 86-96.
REVERDIN O. & GRANGE B. (éds) 1990 : *Hérodote et les peuples non grecs* (Entretiens sur l'Antiquité Classique 35), Genève 1990.
— (éds) 1996 : *Pausanias historien* (Entretiens sur l'Antiquité Classique 41), Genève 1996.
REYNOLDS L.D. & WILSON N.G. 1984 : *D'Homère à Érasme. La transmission des classiques grecs et latins*, Paris 1984 (nouvelle éd. revue et augmentée, traduite par C. Bertrand et mise à jour par P. Petitmengin).
RHODES P.J. 1993 : "Défense et illustration des historiens grecs", *Cahiers de Clio* 116 (hiver 1993) p. 3-26.
RIBICHINI S. 1991 : "I fratelli Fileni e i confini del territorio cartaginese", *ACFP* 2 I, p. 393-400.
— 1995 : "Les sources gréco-latines", KRINGS (éd.) 1995, p. 73-83.
— 1995a : "Les Phéniciens à Rhodes face à la mythologie classique. Ruses, calembours et prééminence culturelle", *ACFP* 3 II, p. 341-347.
RICŒUR P. 1992 : "Le retour de l'événement", AA. VV. 1992, p. 29-35.
RIEMANN K. 1967 : *Das herodotische Geschichtswerk in der Antike*, Diss. Munich 1967.
RIZZO F.P. 1967 : "Akragas e la fondazione di Minoa", *Kokalos* 13 (1967) p. 117-142.
— 1970 : *La repubblica di Siracusa nel momento di Ducezio*, Palerme 1970.
ROBERTSON N. 1987 : "The True Meaning of the 'Wooden Wall'", *CPh* 82 (1987) p. 1-20.
ROCCO R. 1970 : "Morto sotto le mura di Mozia", *Sicilia archeologica* 9 (1970) p. 27-33, fig. 1-2.
ROCHA-PEREIRA M.H. 1977 : *Pausaniae Graeciae descriptio* II, *Libri V-VIII* (BT), Leipzig 1977.
— 1981 : *Pausaniae Graeciae descriptio* III, *Libri IX-X. Indices* (BT), Leipzig 1981.
ROCHE D. 1992 : "Introduction", AA. VV. 1992, p. 7-11.
ROEBUCK C. 1988 : "Trade", BOARDMAN, HAMMOND, LEWIS & OSTWALD (éds) 1988,

p. 446-460.
ROMANELLI P. 1981 : "Il confine orientale della provincia romana di Cirene", *Africa e Roma. Scripta minora selecta*, Rome 1981, p. 107-115.
RONCONI L. 1996 : "Lo storico e la tirannide (Antioco e Dionisio I)", *Hesperìa* 7 (1996) p. 67-76.
ROOBAERT A. 1985 : *Isolationnisme et Impérialisme Spartiates de 520 à 469 avant J.-C.*, Louvain 1985.
— 1992 : "Héraklée/Hérakleia", *DCPP*, p. 215.
RÖSE C. 1877 : "Ein Emblem bei Thukydides [I, 13]", *Neue Jahrbb. für Philologie und Pädagogik*, 115-116 (1877) p. 264-265.
ROSÉN H.B. 1987 : *Herodoti Historiae* I, *Libros I-IV continens* (BT), Leipzig 1987.
— 1997 : *Herodoti Historiae* II, *Libros V-IX continens* (BT), Leipzig 1997.
ROTA L. 1973 : "Gli ex voto dei Liparesi a Delfi", *SE* 41 (1973) p. 143-158.
ROUILLARD P. 1991 : *Les Grecs et la péninsule Ibérique du VIII^e^ au IV^e^ siècle avant Jésus-Christ*, Paris 1991.
— 1992 : "Phocéens", *DCPP*, p. 353.
— 1992a : "Gadès, 2. Sources littéraires", *DCPP*, p. 182-183.
— 1995 : "Maroc", KRINGS (éd.) 1995, p. 776-785.
— 1995a : "Les *emporia* dans la Méditerranée occidentale aux époques archaïque et classique", AA. VV. 1995a, p. 95-108.
RUBINCAM C.I.R. 1989 : "Cross-References in the *Bibliotheke Historike* of Diodoros", *Phoenix* 43 (1989) p. 39-61.
RUEHL F. 1872 : *Die Textesquellen des Iustinus* (Jahrbücher für class. Philologie, 6. Supplementband), Leipzig 1872.
— 1886 : *M. Iuniani Iustini Epitoma historiarum philippicarum Pompei Trogi* (BT), Leipzig 1886.
— 1906 : "Herakleides von Mylasa", *RhM* 61 (1906) p. 352-359.
RUIZ MATA D. 1989 : "Huelva : un foco temprano de actividad metalúrgica durante el Bronce final", AUBET (éd.) 1989, p. 209-243.
RUTTER N.K. 1973 : "Diodorus and the Foundation of Thurii", *Historia* 22 (1973) p. 155-176.
— 1993 : "The Myth of the 'Damareteion'", *Chiron* 23 (1993) p. 171-188.
SACKS K.S. 1981 : *Polybius on the Writing of History*, Berkeley 1981.
— 1990 : *Diodorus Siculus and the First Century*, Princeton 1990.
SAÏD S. 1978 : *La faute tragique*, Paris 1978.
SALLES J.-F. 1995 : "Phénicie", KRINGS (éd.) 1995, p. 553-582.
SALVIAT F. 1981 : "Le Trésor des Marseillais à Delphes et sa dédicace", *Archéologie du Midi méditerranéen* (Lettres d'information du CRA Valbonne), 1981, p. 7-16.
SAMMARTANO R. 1996 : "Mito e storia nelle isole eolie", *Hesperìa* 7 (1996) p. 37-56.
SANDERS L.J. 1988 : "Punic Politics in the Fifth Century B.C.", *Historia* 37 (1988) p. 72-89.
SANMARTÍ J. 1991 : "El comercio fenicio y punica en Cataluña", *I-IV Jornadas de Arqueología fenicio-punica* (Ibiza 1986-1989) (TMAI 24), Ibiza 1991, p. 119-136.
SANMARTÍ-GREGO E. 1995 : "La présence grecque en péninsule Ibérique à l'époque archaïque", AA. VV. 1995a, p. 71-82.
SANTI AMANTINI L. 1972 : *Fonti e valore storico di Pompeo Trogo (Iustin. XXXV e XXXVI)*, Gênes 1972.
— 1981 : *Storie Filippiche* (I Class. di storia, sez. gr.-rom. 15), Milan 1981.
SARTIAUX F. 1914 : "Recherches sur le site de l'ancienne Phocée", *CRAI* 1914, p. 6-18.
— 1921 : "Nouvelles recherches sur le site de Phocée", *CRAI* 1921, p. 119-129.
SARTORI F. 1992 : "Agrigento, Gela e Siracusa : tre tirannidi contro il barbaro", BRACCESI L. & DE MIRO E. (éds), *Agrigento e la Sicilia Greca. Atti della settimana di studio Agrigento, 2-8 maggio 1988*, Rome 1992, p. 77-93.

SARTORI M. 1983 : "Note sulla datazione dei primi libri della *Bibliotheca Historica* di Diodoro Siculo", *Athenaeum* 71 (1983) p. 545-552.
— 1984 : "Storia, 'utopia' e mito nei primi libri della *Biblioteca Historica* di Diodoro Siculo", *Athenaeum* 72 (1984) p. 492-536.
SCANDONE G. & P. XELLA 1995 : "Égypte", KRINGS (éd.) 1995, p. 632-639.
SCARDIGLI B. 1991 : *I Trattati romano-cartaginesi*, Pise 1991.
SCHEID J. & SVENBRO J. 1985 : "Byrsa. La ruse d'Elissa et la fondation de Carthage", *Annales E.S.C.* 1985, p. 328-342.
SCHENK (GRAF) VON STAUFFENBERG A. 1960 : "Dorieus", *Historia* 9 (1960) p. 181-215 [= LAUFFER S. (éd.), *Macht und Geist*, Munich 1972, p. 62-105].
— 1963 : *Trinakria. Sizilien und Großgriechenland in archaischer und frühklassischer Zeit*, Munich 1963.
SCHEPENS G. 1977 : "Historiographical Problems in Ephorus", REEKMANS T. (éd.), *Historiographia antiqua. Commentationes Lovanienses in honorem W. Peremans septuagenarii editae*, Louvain 1977, p. 95-118.
— 1980 : *L'autopsie' dans la méthode des historiens grecs au V^e siècle avant J.-C.*, Bruxelles 1980.
— 1987 : "The Phoenicians in Ephorus' Universal History", LIPINSKI E. (éd.), *Phoenicia and the East Mediterranean in the First Millenium B.C.* (Studia Phoenicia 5), Louvain 1987, p. 315-330.
— 1990 : "Polemic and Methodology in Polybius' Book XII", VERDIN, SCHEPENS & DE KEYSER (éds) 1990, p. 39-61.
SCHERR A. 1933 : *Diodors XI. Buch, Kompositions- u. Quellenstudien*, Diss. Tubingen 1933.
SCHLEIER H. 1975 : *Die bürgerliche deutsche Geschichtsschreibung der Weimarer Republik*, Berlin 1975.
SCHUBART H. 1963 : "Untersuchungen an den iberischen Befestigungen des Montgó bei Denia (prov. Alicante)", *MM* 4 (1963) p. 51-86.
— 1993 : "Investigaciones geológicas y arqueológicas sobre la relación costera de los asentamientos fenicios en la Andalucía mediterránea", ALVAR & BLÁZQUEZ (éds) 1993, p. 69-79.
— 1995 : "Péninsule Ibérique", KRINGS (éd.) 1995, p. 743-761.
SCHUBART H., FLETCHER D. & OLIVER J. 1962 : *Excavaciones en las fortificaciones del Montgó cerca de Denia (Alicante)* (EAE 13), Madrid 1962.
SCHUBERT R. 1900 : *Herodots Darstellung der Cyrussage*, Breslau 1900.
SCHULTEN A. 1935 : *Fontes Hispaniae Antiquae* III, *Las guerras de 237-154 a de J.C.*, Barcelone 1935.
— 1945 : *Tartessos*, Madrid 1945[2].
— 1953 : *Cincuenta y cinco años de investigación en España*, Reus 1953.
— 1959 : *Geografía y etnografía de la Península Ibérica* I, Madrid 1959.
SCHWARTZ E. 1903 : "Diodoros", *RE* V 1 (1903) col. 663-703 (= SCHWARTZ E., *Griechische Geschichtsschreiber*, Leipzig 1959[2], p. 35-97).
SCHWARTZ J. 1969 : "Hérodote et Périclès", *Historia* 18 (1969) p. 367-370.
SCULLARD H.H. 1976 : *The Etruscan Cities and Rome*, Ithaque - New York 1976[2].
— 1989 : "The Carthaginians in Spain", ASTIN A.E., WALBANK F.W., FREDERIKSEN M.W. & OGILVIE R.M. (éds), *Rome and the Mediterranean to 133 B.C.* (CAH VIII), Cambridge 1989[2].
SEEL O. 1935 : *M. Iuniani Iustini Epitoma historiarum philippicarum Pompei Trogi, accedunt prologi in Pompeium Trogum* (BT), Leipzig 1935.
— 1956 : *Pompei Trogi Fragmenta* (BT), Leipzig 1956.
— 1972 : *M. Iuniani Iustini Epitoma historiarum philippicarum Pompei Trogi, accedunt prologi in Pompeium Trogum* (BT), Stuttgart 1972[2].
— 1972a : *Pompeius Trogus, Weltgeschichte von den Anfängen bis Augustus im Auszug*

des Justin, Zurich - Munich 1972.
— 1972b : *Eine römische Weltgeschichte. Studien zum Texte der Epitome des Iustinus und zur Historik des Pompeius Trogus*, Nuremberg 1972.
SEIDER R. 1970 : *Paläographie der griechischen Papyri* II, Stuttgart 1970.
SENENT IBÁÑEZ J.J. 1948 : "En torno a Hemeroskopeion", *Crónica del III Congreso Arqueológico del Sudeste Español, Murcia 1947*, Carthagène 1948, p. 241-243.
SHEFFIELD A.C. 1973 : *Herodotus' Portrayal of Cresus*, Diss. Stanford 1973.
SHEFTON B.B. 1982 : "Greeks and Greek Imports in the South of the Iberian Peninsula. The Archaeological Evidence", NIEMEYER (éd.) 1982, p. 337-370.
SHIMRON B. 1973 : "Πρῶτος τῶν ἡμεῖς ἴδμεν", *Eranos* 71 (1973) p. 45-51.
SIMONETTI A. 1983 : "Sacrifici umani e uccisioni rituali nel mondo fenicio-punico. Il contributo delle fonti letterarie classiche", *RSF* 11 (1983) p. 91-111.
SIRINELLI J. 1961 : *Les vues historiques d'Eusèbe de Césarée durant la période prénicéenne*, Dakar 1961.
— 1993 : *Les enfants d'Alexandre. La littérature et la pensée grecques (331 av. J.-C. - 519 ap. J.-C.)*, Paris 1993.
SJÖQUIST E. 1962 : "Heracles in Sicily", *Opuscula Romana* 4 (1962) p. 117-123.
SONNY A. 1887 : *De Massiliensium rebus quaestiones*, Dorpat 1887.
SORDI M. 1990 : "Filisto e la propaganda dionisiana", VERDIN, SCHEPENS & DE KEYSER (éds) 1990, p. 159-171.
SPALLINO FERRULLI S. 1991 : "In margine ad Erodoto I 167, 1", *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia della Università di Bari* 34 (1991) p. 119-131.
SPALTENSTEIN F. 1986 : *Commentaire des 'Punica' de Silius Italicus (livres 1 à 8)*, Genève 1986.
SPOERRI W. 1991 : "Diodorea", *MH* 48 (1991) p. 310-319.
STADTER P.A. 1992 : "Thinking about Historians", *AJPh* 113 (1992) p. 81-85.
— 1993 : "The Form and Content of Thucydides' Pentecontaetia (1.89-117)", *GRBS* 34 (1993) p. 35-72.
STÄHELIN [F.] 1931 : "Mazaios", *RE* XV 1 (1931) col. 1-2.
STARR C.G. 1978 : "Thucydides on Sea Power", *Mnemosyne* 31 (1978) p. 343-350.
STILLWELL R. (éd.) 1976 : *The Princeton Encyclopedia of Classical Sites*, Princeton 1976.
STRASBURGER H. 1955 : "Herodot und das perikleische Athen", *Historia* 4 (1955) p. 1-25.
SUERBAUM W. 1961 : *Vom antiken zum frühmittelalterlichen Staatsbegriff*, Munster 1961.
SUSSMAN L.A. 1994 : *The Declamations of Calpurnius Flaccus. Text, Translation & Commentary*, Leyde 1994.
SYME R. 1939 : *The Roman Revolution*, Oxford 1939.
— 1958 : *Tacitus I-II*, Oxford 1958.
— 1978 : *History in Ovid*, Oxford 1978.
— 1986 : *The Augustean Aristocracy*, Oxford 1986.
— 1988 : "The date of Justin and the discovery of Trogus", *Historia* 37 (1988) p. 358-371.
— 1991 : "Trogus in the Historia Augusta : Some Consequences", *Roman Papers* VI, Oxford 1991, p. 451-458.
SZNYCER M. 1978 : "Carthage et la civilisation punique", NICOLET C. (ss dir.), *Rome et la conquête du monde méditerranéen* II, *Genèse d'un empire* (Nouvelle Clio 8bis), Paris 1978, p. 545-593, p. 473-481 (bibliographie).
— 1981 : "Le problème de la royauté dans le monde punique", *BCTH* 17B, 1981 (1984), p. 291-301.
— 1995 : "L'état actuel et les perspectives des études phéniciennes et puniques : réflexions critiques d'un épigraphiste", AA. VV. 1995, p. 215-224.

TAHAR M.A. 1995 : "À propos de la première intervention de Carthage en Sicile", *ACFP* 3 II, p. 392-397.
TAMBURELLO I. 1995 : "Temi di archeologia siciliana", *ACFP* 3 II, p. 398-408.
TANGHRONI M. 1977 : "Lunghi secoli di isolamento ? Note sulla storiografia sarda degli ultimi trent'anni, I, Dal Neolitico alla conquista aragonese del 1324", *Nuova Rivista Storica, interpretazioni e rassegne* 61 (janv.-avril 1977) p. 150-181.
TARRADELL M. 1967 : "Los fenicios en Occidente. Nuevas perspectivas", HARDEN D., *Los fenicios*, Barcelone 1967, p. 279-326 (appendice à l'éd. espagnole).
THIELING W. 1911 : *Der Hellenismus in Kleinafrika*, Leipzig - Berlin 1911.
THOLLARD P. 1987 : *Barbarie et civilisation chez Strabon. Étude critique des Livres III et IV de la Géographie*, Paris 1987.
THUILLIER J.-P. 1985 : "Les conséquences de la bataille d'Alalia (Hérodote I, 167). Oracle delphique et divination étrusque", *La divination dans le monde étrusco-italique* (= Caesarodunum Suppl.), 1985, p. 23-32.
— 1989 : "Remarques sur Hérodote 1, 167 : un culte d'Apollon à Caeré ?", *Secondo Congreso internazionale etrusco, Firenze 26 maggio - 2 giugno 1985*, Rome 1989, p. 1537-1548.
— 1993 : "La fondation de Carthage", *L'Histoire* 170 (oct. 1993) p. 14-19.
TÖLLE-KASTENBEIN R. 1976 : *Herodotus und Samos*, Bochum 1976.
TORE G. 1995 : "La colonizzazione fenicio-punica in Sardegna : alcune riflessioni", *ACFP* 3 II, p. 409-423.
TOURNAIRE A. 1902 : *Relevés et restaurations* (Fouilles de Delphes II), Paris 1902.
TOZZI P. 1980 : "Salamina, l'obbedienza distrutta e la libertà dei Greci d'Asia nei *Persiani* di Eschilo", *Athenaeum* 68 (1980) p. 259-263.
TREU M. 1954-1955 : "Athen und Karthago und die thukidideische Darstellung", *Historia* 3 (1954-1955) p. 41-59.
TREVES P. 1941 : "Herodotus, Gelon and Pericles", *CPh* 36 (1941) p. 321-345.
TRÉZINY H. 1994 : "Les fortifications phocéennes d'Occident (Emporia, Vélia, Marseille)", AA. VV. 1994, p. 115-135.
TRONCHETTI C. 1988 : *I Sardi. Traffici, relazioni, ideologie nella Sardegna arcaica*, Milan 1988.
— 1995 : "Sardaigne", KRINGS (éd.) 1995, p. 712-742.
TRONSON A. 1991 : "The Hellenic League of 480 B.C. — Fact or Ideological Fiction ?", *Acta Classica* 34 (1991) p. 93-110.
TROTTA F. 1991 : "Lasciare la madrepatria per fondare una colonia. Tre esempi nella storia di Sparta", CAMASSA G. & FASCE S. (éds), *Idea e realtà del viaggio : il viaggio nel mondo antico*, Gênes 1991.
TSAKMAKIS A. 1995 : "Thucydides and Herodotus : Remarks on the Attitude of the Historian Regarding Literature", *SCI* 14 (1995) p. 17-32.
TSIRKIN Y.B. 1979 : *Die phönizische Kultur in Hispanien*, Cologne 1979 (trad. de Fanselow R. & Niemeyer H.G.; éd. orig. Moscou 1976).
— 1983 : "The Battle of Alalia", *Oikoumene* 4 (1983) p. 209-221.
TUSA V. 1979 : "La problematica archeologica relativa alla penetrazione fenicio-punica e alle storia della civiltà punica in Sicilia", GABBA & VALLET 1979, I 1, p. 145-161.
— 1982 : " La presenca fenicio-punica in Sicilia", NIEMEYER (éd.) 1982, p. 95-112.
— 1995 : "Greci e Punici", AA. VV. 1995a, p. 19-28.
UGOLINI D. & OLIVE C. 1987 : "Béziers et les côtes languedociennes dans l'*Ora Maritima* d'Aviénus", *Revue archéologique de Narbonnaise* 20 (1987) p. 143-154.
UNGER G.F. 1882 : "Römisch-punische Verträge", *RhM* 37 (1882) p. 153-205.
UNTERMANN J. 1975 : *Monumenta Linguarum Hispanicarum* I, *Die Münzlegenden*, 1. texte, 2. Planches, Wiesbaden 1975.
URBAN R. 1982 : "Historiae Philippicae bei Pompeius Trogus : Versuch einer Deutung",

Historia 31 (1982) p. 83-96.
VAGNETTI L. 1970 : "I Miceni in Italia : la documentazione archeologica", *PP* 25 (1970) p. 359-380.
— 1983 : "I Micenei in Occidente. Dati acquisiti e prospettive future", *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes, Actes du colloque de Cortone (24-30 mai 1981)*, Pise - Rome 1983, p. 165-181.
VALLET G. 1958 : *Rhégion et Zancle*, Paris 1958.
— 1995 : "Quelques réflexions en guise de conclusion", AA. VV. 1995a, p. 151-157.
VALLET G. & VILLARD F. 1966 : "Les Phocéens en Méditerranée occidentale à l'époque archaïque et la fondation de Hyele", AA. VV. 1966, p. 166-190.
VALVO A. 1975 : "Le vicende del 44-43 a.C. nella tradizione di Livio e di Dionigi su Spurio Melio", *CISA* 3 (1975) p. 157-183.
VAN COMPERNOLLE R. 1950-1951 : "Ségeste et l'hellénisme", *Mélanges J. Hombert* [*Phoibos* 5 (1950-1951)] p. 183-228.
— 1952 : "La date de la fondation de Sélinonte (circa 650 avant notre ère)", *BIHBR* 27 (1952) p. 317-356.
— 1959 : *Étude de chronologie et d'historiographie siciliotes*, Bruxelles - Rome 1959.
— 1992 : "La signoria di Terone", BRACCESI L. & DE MIRO E. (éds), *Agrigento e la Sicilia Greca. Atti della settimana di studio Agrigento, 2-8 maggio 1988*, Rome 1992, p. 61-75.
VAN COMPERNOLLE T. 1992 : *L'Influence de la politique des Deinoménides et des Emménides sur l'architecture et l'urbanisme sicéliotes*, Louvain 1992.
VAN DER VEEN J.E. 1996 : *The Significant and the Insignificant. Five Studies in Herodotus' View of History*, Amsterdam 1996.
VANDIVER E. 1991 : *Heroes in Herodotus. The Interaction of Myth and History*, Francfort-sur-le-Main 1991.
VANNICELLI P. 1987 : "L'economia delle Storie di Eforo", *RFIC* 115 (1987) p. 165-191.
— 1992 : "Gli Egidi e le relazioni tra Sparta e Cirene in età arcaica", *QUCC* 41 (1992) p. 55-73.
VATTUONE R. 1978 : *Logoi e storia in Tucidide. Contributo allo studio della spedizione ateniese in Sicilia del 415 a.C.*, Bologne 1978.
— 1982 : "In margine ad un problema di storiografia ellenistica : Timeo e Pirro", *Historia* 31 (1982) p. 245-248.
— 1983-1984 : "Timeo F 94 : Gelone tra Erodoto e Polibio", *RSA* 13-14 (1983-1984) p. 201-211.
— 1991 : *Sapienza d'Occidente. Il pensiero storico di Timeo di Tauromenio*, Bologne 1991.
VERDIN H. 1975 : "Hérodote historien ? Quelques interprétations récentes", *AC* 44 (1975) p. 668-685.
VERDIN H., SCHEPENS G. & DE KEYSER E. (éds) 1990 : *Purposes of History. Studies in Greek historiography from the 4th to the 2nd Centuries B.C. Proceedings of the International Colloquium, Leuven 24-26 May 1988*, Louvain 1990.
VIAL C. 1977 : *Diodore XV* (CUF), Paris 1977.
VICKERS M. 1984 : "Halstatt and Early La Tène Chronology in Central, South and East Europe", *Antiquity* 58 (1984) p. 208-211.
VILATTE S. 1990 : "Idéologie et action tyrannique à Samos : le territoire, les hommes", *REA* 92 (1990) p. 3-15.
— 1991 : *L'insularité dans la pensée grecque*, Besançon 1991.
VILLARD F. 1960 : *La céramique grecque de Marseille (VIe-IVe s.). Essai d'histoire économique*, Paris 1960.
— 1970 : "Céramique ionienne et céramique phocéenne en Occident", AA. VV. 1970, p. 108-129.
VIRGILIO B. 1974 : *Commento storico al quinto libro delle 'Storie' di Erodoto*, Pise

1974.
VIVIERS D. 1987 : "Historiographie et propagande politique au Vème siècle avant notre ère : les Philaïdes et la Chersonèse de Thrace", *RFIC* 115 (1987) p. 288-313.
— 1995 : "Hérodote et la neutralité des Crétois en 480 avant notre ère : la trace d'un débat athénien ?", *Hermes* 123 (1995) p. 257-269.
VOLQUARDSEN C. 1868 : *Untersuchungen über die Quellen der griechischen und sizilischen Geschichte bei Diodor*, Kiel 1868.
VON GUTSCHMID A. 1882 : "Trogus und Timagenes", *RhM* 37 (1882) p. 548-555 (= *Kleine Schriften* V, Leipzig 1894, p. 218-227).
VON WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF U. 1901 : "Hieron und Pindaros", *Sitz. Ber. Ak. Wiss.*, 35 (juillet-décembre 1901), Berlin, p. 1273-1318.
— 1913 : *Sappho und Simonides : Untersuchungen über griechische Lyriker*, Berlin 1913.
VÖSSING K. 1991 : *Untersuchungen zur römischen Schule - Bildung - Schulbildung im Nordafrika der Kaiserzeit*, Aix-la-Chapelle 1991.
— 1993 : "Cartagine", CAMBIANO G., CANFORA L. & LANZA D. (ss dir.), *Lo spazio letterario della Grecia antica* I 2, Rome 1993, p. 769-789.
WAGNER C.G. 1983 : *Fenicios y Cartagineses en la Península Ibérica : ensayo de interpretación fundamentado en un analisis de los factores internos*, Madrid 1983.
— 1986 : "Tartessos y las tradiciones literarias", *RSF* 14 (1986) p. 201-228.
— 1986a : "Notas en torno a la aculturación en Tartessos", *Gerión* 4 (1986) p. 129-160.
— 1986b : "Critical Remarks Concerning a Supposed Hellenization of Carthage", *REPPAL* 1986, p. 357-375.
— 1989 : "The Carthaginians in Ancient Spain from Administrative Trade to Territorial Annexation", DEVIJVER & LIPINSKI (éds) 1989, p. 145-156.
— 1991 : "La historia antigua y la antropologia : el caso de Tartessos", *Kolaios* 1 (1991) p. 1-37.
— 1991a : "Writing and Problems of Acculturation in Tartessos", BAURAIN, BONNET & KRINGS (éds) 1991, p. 683-689.
— 1992 : "Tartessos en la historiografía : una revisión crítica", *La colonización fenicia en el sur de la Península Ibérica : 100 años de investigación (Almería, 5-7 de Junio de 1.990)*, Almeria 1992, p. 81-115.
— 1993 : "Las estructuras del mundo tartésico", ALVAR & BLÁZQUEZ (éds) 1993, p. 103-116.
— 1993a : "Balance de la investigación durante los ochenta sobre Tartessos y colonizaciones prerromanas en la Península Ibérica y estado actual de la cuestion (I)", *Hispania Antiqua* 17 (1993) p. 419-434.
— 1994 : "El auge de Cartago (s. VI-IV) y su manifestación en la Península Ibérica", AA. VV., *Cartago, Gadir, Ebusus y la influencia púnica en los territorios hispanos, VIII Jornadas de Arqueología fenicio-púnica (Ibiza, 1993)* (TMAI 33), Ibiza 1994, p. 7-22.
— 1995 : "Guerra, ejército y comunidad cívica en Cartago", *Homenaje A. Presedo*, Séville 1995, p. 825-835.
WAGNER C.G. & ALVAR J. 1989 : "Fenicios en Occidente : la colonización agrícola", *RSF* 17 (1989) p. 61-102.
WALBANK F.W. 1957 : *A Historical Commentary on Polybius* I, Oxford 1957.
— 1962 : "Polemic in Polybius", *JRS* 52 (1962) p. 1-12.
— 1963 : "Polybius and Rome's Eastern Policy", *JRS* 53 (1963) p. 1-13.
— 1967 : *A Historical Commentary on Polybius* II, Oxford 1967.
— 1989-1990 : "Timaeus' Views on the Past", *SCI* 10 (1989-1990) p. 41-54.
— 1993 : "Compte rendu de ALONSO-NÚÑEZ 1992", *JRS* 83 (1993) p. 217.
WALTER G. 1947 : *La destruction de Carthage, 264-146 av. J.-C.*, Paris 1947.

WALTZ R. 1950 : *Sénèque. Dialogues* III, *Consolations* (CUF) Paris 1950[2].
WARDMAN A.E. 1960 : "Myth in Greek Historiography", *Historia* 9 (1960) p. 403-413.
WARMINGTON B.H. 1961 : *Histoire et civilisation de Carthage*, Paris 1961 (trad. de l'anglais).
— 1969 : *Carthage*, Londres 1969[2].
WATERS K.H. 1971 : *Herodotus on Tyrants and Despots. A Study in Objectivity* (Historia Einzelschriften 15), Wiesbaden 1971.
WEIL R. 1960 : *Aristote et l'histoire*, Paris 1960.
WHITAKER J.I.S. 1921 : *Motya*, Londres 1921.
WHITE P. 1988 : "Julius Caesar in Augustan Rome", *Phoenix* 42 (1988), p. 334-356.
WHITTAKER C.R. 1974 : "The Western Phoenicians : Colonisation and Assimilation", *PCPhS* 200 n.s. 20 (1974) p. 58-79.
— 1978 : "Carthaginian Imperialism in the Fifth and Fourth Centuries", GARNSEY P.D.A. & WHITTAKER C.R. (éds), *Imperialism in the Ancient World*, Cambridge 1978, p. 59-90, 297-302.
WIEDEMANN T. 1990 : "Rhetoric in Polybius", VERDIN, SCHEPENS & DE KEYSER (éds) 1990, p. 289-300.
WIESEN D.S. 1980 : "Herodotus and the modern debate over race and slavery", *The Ancient World* 3 (1980) p. 3-16.
WILCKEN U. 1906 : "Ein Sosylos-Fragment in der Würzburger Papyrussammlung", *Hermes* 41 (1906) p. 103-141.
— 1907 : "Zu Sosylos", *Hermes* 42 (1907) p. 510-512.
WILL É. 1955-1957 : "Miltiade et Dorieus", *La Nouvelle Clio* 7-9 (1955-1957) p. 127-132.
— 1991 : *Le monde grec et l'Orient* I, *Le V^ème siècle (510-403)*, Paris 1991[4] (compléments bibliographiques 1972-1987, p. 709-722).
WILLIS I. 1970 : *Ambrosii Theodosii Macrobii Saturnalia* (BT), Leipzig 1970.
WILSON R.J. 1980-1981 : "Eraclea Minoa", *Kokalos* 26/27 (1980-1981) p. 256-267.
WIRTH G. 1993 : *Diodor und das Ende des Hellenismus. Mutmaßungen zu einem fast unbekannten Historiker*, Vienne 1993.
WOELFFLIN E. & MELBER I. 1887 : *Polyaeni Stratagematon Libri Octo* (BT), Leipzig 1887.
WOLLNER B. 1987 : *Die Kompetenzen des karthagischen Feldherrn*, Francfort 1987.
XELLA P. 1981 : "Aspetti e problemi dell'indagine storico-religiosa", *La religione fenicia. Matrici orientali e sviluppi occidentali. Atti del Colloquio in Roma (6 marzo 1979)*, Rome 1981, p. 7-25.
— 1992 : "Autori classici", *Dizionario*, p. 44-47.
— 1995 : "Lexicographie phénico-punique. Le projet international 'Thesaurus der phönizich-punischen Sprache'", *SEL* 12 (1995) p. 229-240.
— 1995a : "Ugarit et les Phéniciens. Identité culturelle et rapports historiques", DIETRICH M. & LORETZ O. (éds), *Ugarit. Ein ostmediterranes Kulturzentrum im Alten Orient. Ergebnisse und Perspektiven der Forschung* I, *Ugarit und seine altorientaliche Umwelt*, Munster 1995, p. 239-266.
YARDLEY J.C. 1994 : "The Literary Background to Justin/Trogus", *AHB* 8, 2 (1994) p. 60-70.
ZAHRNT M. 1993 : "Die Schlacht bei Himera und die sizilische Historiographie", *Chiron* 23 (1993) p. 353-393.
ZANGEMEISTER K. 1889 : *Pauli Orosii Historiarum Adversum Paganos Libri VII* (BT), Leipzig 1889.
ZECCHINI G. 1978 : "L'atteggiamento di Diodoro verso Cesare e la composizione della Bibliotheca Historica", *RIL* 112 (1978) p. 13-20.
ZEHNACKER H. & FREDOUILLE J.-C. 1993 : *Littérature latine*, Paris 1993.

INDEX

Les chiffres romains renvoient aux chapitres (VII pour la conclusion); les chiffres arabes aux pages; les chiffres arabes entre parenthèses aux notes.

Abdera : V (187)
Abraham : II 74
abréviateur : II 38, 67, 82, 87 (10, 12, 14); III 103, 136 (242); VI (204); VII 333, 338
acculturation : V 257; VII 349 (29)
Achéens : III 155
Acherbas : II 53, 57
Achille Tatius : VII 329
Acropole : IV 172
Actium (bataille) : II 61
adfectatio regni : II 57-58, 59-60, 62, 78 (119, 122, 124)
Adriatique : III 115
Aelius Harpocration : III (59)
Afrique, Africains : I (155); II 33, 50, 55, 57, 65, 70, 73-74, 79, 81-82, 90 (174, 239, 240); III 107 (258); IV 161, 174, 185, 189-195, 207, 214-215 (36, 145, 146); V 220, 231, 244; VI 278, 300, 312 (236); VII 344, 360, 363, 368-369 (112, 116, 158) (*cf.* Libye)
Agathias : III 124
Agathocle : II 56, 58, 73 (3, 195); VI 292 (144); VII 334
Agésistratos : V 236
agriculture : I 26; II 85; V 258 (204)
Agrigente, Agrigentins : I 21, 23, 24, 30, 31 (129, 140); II 82 (247); IV 210; VI 297, 300, 305, 315, 319, 321 (169, 306); VII 347
Agylla, Agylléens : III 95, 96, 118, 121, 122-123, 144, 146, 147, 149, 155, 156 (228, 392); IV 177 (87); VI 284; VII 335
Agyrion : I 5; IV 178 (92)
ainos : III (151)
Alalia : II 80-81 (85, 138, 253, 279); III *passim*; IV 175, 176, 177, 192, 199, 214 (87); V 231, 234, 243-244 (69); VI 280, 284, 325; VII 331, 334-335, 337, 338, 344, 347, 350, 351, 352, 361, 363, 368 (100)
Alarcón : V (187)
Alaric : II 68
Alcibiade : III 106 (112, 283)
Alexandre : I 6; II 40, 52, 69 (114, 181); VII (110)
Alexandre Polyhistor : II (69)
Alexandrie : III 108
Algésiras : V (177)
Al-Mina : VII 345 (61)
Almuñécar : V 248 (187)
Amathonte : VII 345
Amazones : II (157)
Ammien Marcellin : III 151 (247)
anachronisme : IV 208, 213; V (39); VI 274, 317
Anaxandridas : IV 161, 164, 166, 170, 183, 188 (2, 23, 113)
Anaxilas de Rhégion : I 30; VI 272, 314, 315, 316-317, 319 (250, 256, 267); VII 363
Anaximène de Lampsaque : II 40-41 (27)
Anchimolios : IV (151)
Andalousie : V 231, 232 (187); VII 343
Androclès : I 8
Andromaque (père de Timée) : VI 292-293
annalistes : II 44
Anthologie Palatine : VI 266-267
anthropologie : V 242
Anticharès : IV 162, 175 (3, 74, 204)
Antiochos de Syracuse : I 11-13, 16, 18, 21, 22, 25, 30 (10, 70, 74, 76, 82, 137, 155, 157, 159); III 123-126, 138, 151 (243, 381); IV 183; VI 294 (111, 163); VII 333
Antiochos Épiphane : II (168)
Antiphile : VI 301
anti-sémitisme : VII 341
antithèse : *cf.* contraste
Antoine : II 41-42 (132)
Antonins : I 16; II 66
Aphrodite : IV 200, 213
Apollodore d'Athènes : I 20

Apollon : I 17-18; III 134-135, 145 (202); IV 175; VI 264-265, 298 (11) (*cf.* Delphes)
aporiè : III 112, 116, 118
Appien : III 145
Arbacès : II (160)
Arcadie : IV 173; V (159)
ἀρχή : III 104
archéologie, archéologues : I 16; II 33, 83, 85-86, 89-91 (254, 285); III 115, 124, 134, 148, 149-150, 151, 156, 159 (5, 180, 187, 309, 379, 380, 403); IV 193; V 232, 245, 247-248, 251-252, 255-258 (168, 173, 187); VI 267, 320 (263); VII 327, 348-352, 353, 356, 357, 361, 368 (81, 84, 85, 94, 112)
Archéologie (de Thucydide) : III 126, 130-132 (267, 276, 286)
architecture : VI 319
Arès : III 121 (36)
Arganthonios : III 94, 98, 109, 116-117, 119-120 (161); V 238, 256 (*cf.* royauté à Tartessos)
Argonautes : IV (145)
Argos, Argiens : IV 172; VI 271, 277, 279-281 (58, 90)
Aristagoras de Milet : III 119; IV 166, 169, 170-171, 178
Aristogeitos : VII 367
Aristote : II 77-78 (223, 224); III 96-97, 139, 141-142 (19); VI 288-289, 323 (130); VII 329
Aristoxène de Tarente : III 124
Arné : I (63)
art (phénicien) : VII 331
Artabane : III 110
Artémidore d'Éphèse : V 250, 253 (159)
Artémis : V 249-250 (159)
Artémision (cap) : III (253, 293, 300); V *passim*; VII 338, 344, 346, 347, 354, 361, 363
Artémision (Eubée) : V 222-223, 228; VI 299 (95)
Artena : III (392)
Asie Mineure : VII 345
Assyriens : II 40, 43 (170); V 239
Astarté : III 96; IV 181, 211, 213
Astures : II 43
Athéna : III 134-135, 145 (292)
Athénagoras : VI (100)
Athénée : VI 264-265
Athénée le Mécanicien : V 236, 238-240 (90)
Athènes, Athéniens : I (103); II (157); III 100, 104, 105-106, 112, 118, 122-123, 130, 132 (51, 106, 107, 110, 249, 275, 282, 283); IV 165, 166-167, 171, 172, 173, 177-178 (59, 90); V 222; VI 268, 273, 281, 287, 289, 292, 323, 324 (34, 66, 88, 144, 314); VII 333, 335, 354; *cf.* Acropole
Athénodore : IV 182-183
Atlantide : V (210)
Atlantique : III 106, 141 (110); VII 336, 358 (116)
Attique : IV 183
Auguste : II 34, 39, 66, 74 (35, 39, 41-43, 77, 132); V 241 (165); VII 332, 347 (*cf.* idéologie augustéenne)
Augustin (saint) : II 68 (14, 163, 168, 170, 202)
Aulu-Gelle : III (247)
Ausculum (bataille) : II (147)
Auson : I 2
autopsie : I 16; III 106 (114); IV 164, 182; VII 332, 335
αὐξήσεις : III 130
Aviénus : V 252, 253 (173)

Babylone, Babyloniens : II 69, 74-75, 89 (202, 233); III 108
Bacchylide : IV 202; VI 264 (48)
Bacis : IV (74)
Baléares : VII (115)
barbarie, barbares : I 7; II 43, 49; III 99, 121 (103); IV 176, 177; V 242, 254; VI 261, 266, 270, 278, 296, 314, 319 (1, 11, 232); VII 337
Barcides : II (115); V 217, 240, 255 (90, 101, 110, 186, 189); VII 366
Battos IV : IV 194 (170)
bélier (machine de guerre) : V 235-239
Benimaquia (Alt de) : V 252
Béotie, Béotiens : IV 171, 191 (74)
Bétique : V 241
Béziers : V (173)
Bias de Priène : III 119, 122 (208)
Bible : II (168, 173, 178); III 114; VII 328
Bibliothèque historique : *cf.* Diodore de Sicile
biographie : I (57); V 221, 223, 224-225 (40); VI 282, 310; VII 338
Bion : VI 264
Bitia : II (254)
bœuf : II 55-56 (108)

Bomilcar : II 58
botanique : II 39
boulet : III (6)
Bretagne : II (131)
Brutus (fondateur de la République romaine) : II 58, 75 (207); III (203)
Brutus (assassin de César) : II 61
Byrsa : II 54 (98)
Byzance : V 236

Cadmos : *cf.* victoire cadméenne
Cadmos de Cos : VI 275-279, 281-283 (74, 82); VII 334
Caeré : *cf.* Agylla
Calaris : III (370)
Callias : IV 163, 164
Calpurnius Flaccus : II (155)
Camarina : I 23
Cambyse : III 111, 126-127, 132 (265); VI (210)
Camille : II 60
Campanie : III (228)
Cantabres : II 43
Cap Bon : V 231; VII 369
Capitole : II 55, 59
Carie, Cariens : V 221, 222, 223, 225, 228, 244
Carthage, Carthaginois : *passim*
Carthagène : V 249, 256
Carthalon : II 57-58, 61, 65, 75 (153, 193, 213, 219)
Cassius (Sp.) : II 59 (122)
Castalie : III 145
Catalogne : V 248
Catilinaires : II (37)
Caton : II 48 (76)
Catumandus : III 135, 137
Celtes : III (189)
céramique : *cf.* commerce
César : I 5, 21; II 39, 49, 60-62 (127, 131, 132, 178); III 139, 155; IV 180, 202, 213; VI 300 (188, 318); VII 332, 335
Chairéas : V 225
Chalcidiens : I 30; III 155
Charilaos : II 77
chef (portrait du) : I 9 (59); VI 300
Chersonèse : IV (18)
Chilon : IV 182 (113)
Chios : III 94, 111, 120
Chios (bataille) : V (38)
Chromios : VI 321 (304)
chronologie : I 4, 20-22; II 63-65, 68, 74-75, 79-81, 87 (139, 203, 245, 246); III 98, 109, 146-147 (111, 265, 357); IV 191, 192, 198 (151, 229); V 238 (88, 168); VI 281, 292, 304, 311; VII 337-338, 348, 353, 360 (*cf.* anachronisme; synchronisme)
chute de Carthage : II 55; VII 335, 357, 364
Chypre : II 54, 56 (112); VII (119)
Cicéron : II 41-42 (36, 37, 119); III 101
Cilicie : II 76
Cimon : IV (18)
civilisationnisme : VII 353-356, 365
Cléarque : II (132)
Cléombrotos : IV 161 (2)
Cléomène : IV 161-178, 184-185, 188-189, 191, 202 (2, 22, 30, 39, 40, 44, 51, 52, 55, 61, 116, 131, 139, 147, 148, 150, 151, 190); VI 309; VII 334
Cléon : III (112)
climax : *cf.* gradation
Clisthène : IV 172
Clitarque : II 46
Cnide, Cnidiens : I *passim*; IV 202-203; VII 337, 347
Coelius Antipater : V 221
Colaios : III 115 (180)
collectivisme liparéen : I 7
Colonnes d'Hercule : III (103, 181); V 244-245 (128, 132); VII 337
commerce : II 85; III 115, 123, 141, 142, 155, 156 (228, 372); IV 211, 214; V 231, 244, 245, 248, 255, 258 (150, 168, 187, 194); VI 313, 319, 320 (299); VII 345, 349, 352, 359, 360, 368 (118)
Contestanie : V (84)
contraste : I 8; II 49, 55, 58, 62; III 110, 116-117, 118, 119-120 (282); IV 167, 174, 175, 183, 200 (28); V 224, 227; VI 278, 290, 300; VII 334
controverse : II 66
Corcyre, Corcyréens : VI 271, 279
Corinthe, Corinthiens : III 126; IV 172; VI 290, 298 (140); VII (13)
Coriolan : II 58
Corse, Corses : II 85; III *passim*; IV 174, 176, 193; VI 271, 278, 284, 317; VII 334 (116) (*cf.* Alalia)
Cos : VI 275
Créontiadès : III 124
Crésus : III 108 (4, 135, 205); VI 265 (89)
Crète, Crétois : I 9, 21; VI 271, 279

«cross-references» : IV (105)
Crotone, Crotoniates : I 12, 24; IV 163, 164-166, 168, 170, 174-175, 178, 195-196 (88); VII 335
crucifixion : II 58, 77
Ctésias : II 46
Cuccureddus : II 88-91 (254, 283); VII (133)
Cullera : V (155)
Cumes (bataille en 474) : VI 269-270, 284, 311, 313, 321 (16, 42, 43, 79, 240, 304)
Curiaces (frères) : *cf.* Horaces (frères)
Cyrène, Cyrénaïque, Cyrénéens : IV 163, 174, 193, 194-195 (169, 170, 174, 175); V 231; VII (116)
Cyrus : II 33, 75, 79, 89 (153, 204, 227); III 94, 108, 109, 111, 117, 126-127, 132 (6, 265); VII 337

Damarété : *cf.* Damaréteion
Damaréteion : VI 266, 297, 319 (21)
Daniel (prophète) : II 68-69 (168)
Darius : III 111; IV 171, 187; V 223; VI 307-308 (210)
déclamation : II 65-66 (155)
Deinoménides : I 11; IV 201; VI 261-270, 311, 314, 316, 319, 322, 323 (48, 173, 194, 243, 256); VII 334, 354 (*cf.* Gélon de Syracuse)
Délos : *cf.* Ligue de Délos
Delphes : I 3, 10, 13, 16-18, 26, 31 (45, 69, 103); III 104, 107, 118, 120-121, 122-123, 132-135, 144-145, 156, 158 (203, 205); IV 162, 164-166, 172, 173-174, 174-175, 177, 180, 189 (32, 79); V 243; VI 261-265, 267, 269, 275-276, 279, 284, 298, 311, 312, 319, 322 (11, 30, 51); VII 334 (*cf.* Pythie)
Démarate : IV 164, 167, 172, 173
Déméter : VI 298 (48)
démographie : III (31, 311); IV (36)
Démosthène : II 41; VI 289-290, 293
Denia : V 249, 252 (155, 168)
Denys d'Halicarnasse : II 61 (126); III 155
Denys de Phocée : III 142-143 (327); V 222-223, 228-229 (28); VI 310
Denys Ier de Syracuse : I (77); VI 286, 288, 289, 323 (111, 124, 187); VII 334
Dianium : V 248-253 (154, 155, 168); VII 335
Didon : *cf.* Élissa
Didymes : I 11
diekplous : V 220, 222, 224-227, 229
diffusionnisme culturel : V 257 (76, 198); VII 347 (81, 136)
Dinon : II 46
Diodore de Sicile : I *passim*; II 41, 49, 56; III 145 (204, 370); IV 161, 178-181, 183, 187, 192, 198-200, 202-204, 206, 207-208, 211, 212-213 (91, 96-98, 105, 108, 229, 258, 259, 262, 287); V 245 (186); VI 264-265, 290, 293-300, 301, 303-304, 305, 310, 318, 319, 320, 323, 326 (163, 164, 168, 197, 221, 261, 280, 308); VII 331, 332, 333-334, 335, 336, 337, 338, 339, 341, 343, 348, 349, 363-364, 366, 367 (43)
discours : II 65 (154); VI 273-274, 281, 290-291, 310 (136, 138)
Djerba : IV (68)
Dorieus : I 10, 24 (157); II 83 (225); III 105, 121, 154; IV *passim*; V 231; VI 274, 280, 284, 307, 309-312, 324, 325 (201, 218, 232); VII 331, 333-337, 344, 346, 347-348, 355, 360-361, 363, 367, 368
Doucétios : IV 202 (224); VI (306)
Douris de Samos : III (47)
Drépane : IV 198 (195)

Èbre : V 220, 222-223, 227 (49, 50)
écueil classique : VII 327-332
Égée : III 104, 129; V 254; VII 345
Égine, Éginètes : IV 173
Égypte, Égyptiens : II (40); III 104, 110; V 218
élégie : VI 267
Éléon : IV (3, 74)
Élien : VI 303 (197)
Élissa : II 34, 48, 51, 53-56, 57, 58, 65, 66, 73 (69, 104, 105); VII 331 (*cf.* fondation de Carthage)
Élisykes : VI 271, 278, 317
Élymes : I 1, 23, 25, 27, 28, 30 (148, 152); II 82; IV 203, 211, 213 (237, 239, 285, 286); V 231; VI 318, 321; VII 363
empire (notion d') : *cf.* impérialisme; *imperium*; succession des empires
empire carthaginois : *cf.* impérialisme carthaginois
emporion : III 147 (364); IV 193, 214 (158); V (152); VI 309, 312-313

(237); VII 360
Emporion (Ampurias) : III 153, 157-158; V (155)
Énée (héros) : II 56
Énée le Tacticien : V (41)
Énéide : *cf.* Virgile
Éole : I 2, 8, 30 (50, 63, 64, 133)
Éoliennes (îles) : I *passim*; III (327)
eparchia : IV (262, 291)
Éphèse : IV 171; V 250
Éphore : I 3-4 (11-13); II 46; IV 184 (95); V 253; VI 261, 284-288, 289, 294, 298, 307, 319, 323 (104, 110, 111, 124, 138, 159, 176); VII 329, 330, 333, 335, 336, 346
éphores : IV (2)
épidémie : II 48 (*cf.* peste)
épigraphie : VII 352
epikrateia : VI 307
Épire : II 34, 46
épitomé : *cf.* abréviateur
Épitherside : I 3
épopée : VI 288
Ératosthène : V 245 (132)
Éryx (brigand) : IV 178, 181, 182-183, 200-201; VII 334
Éryx (mont, ville) : I 27; IV 181, 198, 200, 211, 213 (108, 285-287); VI 321
Éryx (pays d') : IV 168, 174-175, 180, 188, 199 (4, 287); VI (218); VII 335, 360, 367
Eschyle : VI 267-268 (31, 34)
Espagne : *cf.* péninsule Ibérique
étain : III 141
Étéocle : III 98
Éthiopiens : III 111; IV 205 (174)
ethnographie : I 6, 8; II 49; III 104, 109; IV (174)
Étienne de Byzance : V 250, 253
Etna : VI 267, 298, 312
Étrurie, Étrusques : I 3, 7, 17-18, 26, 31 (69); II (2, 85, 253); III *passim*; IV 176; V 228, 231, 245, 248; VI 293, 320 (79); VII 331, 346, 363 (130)
Eubée, Eubéens : V 222-223, 229 (36); VII 345
εὐγένεια : I 9
Eumène : II (153)
Euripide : V 245
Euryanax : IV (2)
Euryléon : IV 163, 168, 169, 170, 180, 181, 199, 210 (3, 5, 43, 96)
Eusèbe de Césarée : I 21 (128, 148); II 74-75 (170, 171); IV 192, 208
Euthyménès : V 253 (178)
Eutrope : II (178)
événement : II 76 (208); III 150, 159; VII 333, 353-356 (103)
évhémérisme : I 5; V 242; VII 336
exemplum : II 45; VI 301; VII 336
exercitus : III 136 (297)
exil (thème de l') : III 111, 119; VII 336
expansion (colonisation) phénicienne : I 25 (122); III (324); V 242 (64, 205); VII 345, 349, 356, 364, 369
expansionnisme carthaginois : *cf.* impérialisme carthaginois

Fabius Pictor : II (69); V (186)
«factoïd» : VII (119)
Fides : II 60
fides Punica : II (99); VII 330-331; *cf.* ruse
Florus : II (178)
fondation (récits de) : I 8, 12, 20, 31 (177); II 55 (105); III 151; IV 165
fondation de Carthage : I 12; II 51, 53-56, 63, 71; VII 344
fondation de Rome : II 74; VII 351
forteresses : *cf.* fortifications
fortifications : III 107, 116 (6, 187, 188); V (187); VII 368, 369 (161)
Frontin : VI 305; VII 336

Gadès : I 12; II 88; III (98); V 231, 236-240, 242, 245, 256, 259 (68, 79, 95, 101, 110, 192)
Gargoris : V 242
Gaule(s), Gaulois : II 49, 50, 59, 62 (78); III 125, 137, 141, 154-155, 156; VI 278; VII 331, 332
Gaules (guerre des) : I 6, 20
Géla : I 21, 23, 30; IV 185, 210; VI 277, 309, 313, 314, 324 (217); VII 360
Géla (paix de) : I 12
Gélon de Syracuse : III 121; IV 176, 184-186, 206-207, 210 (108, 132, 173); V 231; VI *passim*; VII 334-335, 360, 363
généalogie : I (63); II (230)
généralisation : VII 359 (76)
géographie, géographe : I 1, 6, 7, 22, 23; II 49 (172); III 104, 109; IV 174; VII 332, 336 (46)
Germanie, Germains : II (131); VII 331

Géryon : IV 182 (216); V 238 (84)
Géryonéide : *cf.* Stésichore
Γέρων : V 238
Gibraltar : II 90; III 155, 158; V 217, 244-245, 247, 259 (135); VII 361 (*cf.* Colonnes d'Hercule)
Giscon : II 58
Gorgo : IV 163, 169 (41, 42)
Gorgos : I 3
Gozzo : I (122)
Gracchus (C.) : II (119)
Gracques (frères) : II 60-61
gradation : III 117, 118; IV 168
Grande-Grèce : II (3); III 100, 107, 155; IV 165-166, 178, 195-196 (188); V 247; VI 316 (*cf.* Italie)
Grèce, Grecs : *passim*
Guadalhorce : V (187)
Guadalquivir : II 88
guerre du Péloponnèse : III 131 (54)
guerres médiques : III 112; IV 187; V 222; VI 267, 268, 270, 279, 280, 286-287, 289, 292, 298, 307-308, 311, 318-319, 323 (44, 93); VII 330, 359, 367
guerres puniques : II 66, 71, 72 (2); IV 186; V (44); VI 317; VII 365, 369
guerre punique (première) : II (115); V (186)
guerre punique (deuxième) : V 220, 225 (186); VII 333, 335, 355
Gygès : VI 265

Habis : V 242
Hadrien : I 16; IV 183
Halicarnasse : III 100; IV 175
Hamilcar (vaincu à Himère) : II 57, 73, 80 (230); III (98); IV 186, 188, 205 (245); VI *passim*; VII 335, 347, 348, 350, 363 (*cf.* Himère)
Hannibal (détruit Himère en 409) : VI 324; VII 335
Hannibal (deuxième guerre punique) : II (191); V 217, 220, 225; VII 331, 335
Hannon 1. (père ? d'Hamilcar) : II (230)
Hannon 2. (tentative pour devenir roi) : II 57, 59, 73
Harpage : I (119); III 94-95, 107, 109, 116, 121-122, 123-124, 134; IV 176
Hasdrubal 1. (fils de Magon 1.) : II 57, 73; VI 321
Hasdrubal 2. (chute de Carthage) : II 55 (104)
Hécatée de Milet : III (276); V 253
hellénisation : VII 357 (111)
hellénocentrisme : VII 346, 360
Helvètes : VI (318)
Hémeroscopeion : V 223, 247, 248-253 (1, 155, 159, 168); VII 335
Héraclée (Lucanie) : II (147)
Héraclée (Sicile) : *cf.* Minoa
Héraclès : I 10 (63); II 57, 60; III (181); IV 161, 176, 178-181, 182-183, 198-203, 211, 213-214 (92, 100, 222); V 225, 242 (98); VI 312, 314; VII 334, 335, 336, 339, 346 (29)
Héraclide de Mylasa : V 220, 221-229, 243, 244, 247, 253 (37, 56, 61, 120); VII 338, 355
Héraclides : I 20 (63); IV 175, 188; VI 286
Hercule : *cf.* Héraclès
Hermocrate : I 12; III (283)
Hérodote : I 12, 16, 31 (74); II 46, 48, 50 (178, 253); III *passim*; IV *passim*; V 221-223, 224, 228, 256 (36, 39); VI 261, 270-284, 286-287, 291, 299, 300, 302, 304, 306, 308-314, 317, 319, 322-323, 325 (50, 54, 64, 72, 79, 88, 90, 101, 110, 250, 285); VII 328, 330, 331, 332, 333-334, 335, 336, 337, 338, 339, 344, 346, 348, 351, 353, 363-364, 367 (12, 13)
Hésiode : IV (216)
Hiarbas : II 54
Hiéra : I 11
Hiéron de Syracuse : VI 264-270, 312-313, 322 (18, 30, 31, 79, 163, 171)
Hiéron II : VI 292 (171)
Himère (bataille) : I 29; III 93, 105, 159 (98); IV 186-188, 205-206, 209, 212, 214 (173); V 231, 244, 254 (186); VI *passim*; VII 330, 334-335, 337, 339, 342, 344, 346, 347-348, 350, 352, 354, 358-359, 360-361, 362-363, 367, 369 (100)
Himère (cité) : II (245); IV 209-210 (286); VI 295, 297, 299, 316, 319, 324; VII 348
Hippias : IV 171
Hippocratès : VI 273, 277-278, 314 (217)
Hippone : II 68
Hippotès : I 2, 9 (63, 64)
Hippys de Rhégion : I 30
histoire, historien, historiographie :

passim
histoire de l'art : VII 353 (96)
histoire locale : I 13, 18 (83); III 107; IV 183 (95); VII 335
histoire des religions : VII 362
histoire universelle : I 6 (27); II 39, 41, 49, 67, 68 (77); III 109; VI 288, 295; VII 332, 335, 336
Histoires Philippiques : *cf.* Trogue
Homère : III 101
Horaces (frères) : I 18
horribilia : II 45, 65
hospitalité : VI 314
Huelva : II 88; III 157; V (187)
Hygin : III 151 (247)
Hyperbolos : III (112)

Iapyges : III (103)
Ibères : III (98); V (147, 155, 186, 187); VI 271, 278, 305, 317
Ibiza : I 20 (122); IV 208; V 248 (1); VII 343, 344, 349 (115)
idéologie augustéenne : II 42-46, 49, 53, 56, 60-62 (133); V 241-242, 251; VII 335, 336, 338-339
îles : *cf.* insularité
Illerda : V 252
impérialisme : V 255; VII 342 (46)
impérialisme athénien : I 12; II (157)
impérialisme carthaginois : I 25; II 33, 71, 85, 87, 90 (149); III 105, 143, 156 (105, 372); IV 186-187, 211-212 (137, 291); V 229, 234, 237, 240-241, 244, 254-260 (107, 187); VI 307, 317, 318, 326 (250, 273); VII 331, 339, 341-346, 353, 357, 358, 359, 360, 363, 365-369 (58, 115, 116, 130, 158)
impérialisme (expansionnisme) grec : II 88; V 248 (150); VII (118)
impérialisme romain : II 43 (40); IV (258); V (107); VII 336, 364 (43)
imperium : II 42, 66 (157); IV 213; V 241; VI 307; VII 344
importations : *cf.* commerce
indo-européen : V 256
inhumation : V (187)
insularité : I 6-8, 31 (37, 41); III 119 (207); VII 337 (25)
Ionie, Ioniens : II (153); III 94, 108-109, 116, 119, 121-122, 127, 130, 132, 142 (265); IV 166, 170, 176; V 221, 222, 224-225, 227, 243 (61)
Isagoras : IV 172
Isidore de Séville : III (247)
Isocrate : III 112, 124; V 245; VI 286-288, 292, 323 (111, 117-119, 124, 144); VII 335
Italie : I 11-12 (77); III 130, 155; IV 163 (180); VI 292 (167); VII 335 (*cf.* Grande-Grèce)
itinéraire de l'information : IV 212; VII 338-339, 340

Jason : IV (145)
Javéa : V (155)
Jean le Lydien : VII 329
Jérôme (saint) : I (128); II 68, 69, 74-75 (170, 178)
Jésus-Christ : II 74
Juifs : II 69, 75
Julio-Claudiens : II 43
Junon : II 55
Jupiter Optimus Maximus (temple de) : II 55
Justin : *cf.* Trogue

Καρικὸν τεῖχος : V 244
Kelès : IV 163, 168
Kélibia : VII 369
Kerkouane : VII 369
Kinyps : IV 185, 192, 214 (33); VII 368
Kokalos : I 11
Koré : VI 298 (48)
«Kulturpessimismus» : V (67)
Kydippé : VI 272
Kyrnos : III 118, 120 (213)

Lacédémone : *cf.* Sparte
Laconie : IV 181, 183
Ladé (bataille) : III 142; V 224-225, 227, 228 (39)
Laïos : IV 162, 175, 189 (74)
Languedoc : III 153; VII (29)
lapidation : III 118, 121, 122, 147 (120); IV 177
Latium : III 141 (228, 309)
Lattes : III 156
Léonidas : III 110; IV 161, 169, 184-187 (2, 41, 65, 131, 137); V 242; VI 296, 307, 309
Leptis Magna : IV 192, 193 (163)
Levant espagnol : V 231, 248
liberté (thème de la) : III 110 (207); VI 313 (241)
Libye, Libyens : I 22; III (68, 124, 258); IV 164, 168, 174, 189, 192, 205, 215 (174, 295); VI 271, 278, 293, 312, 317 (273)

Ligue de Délos : III 100
Ligue Hellénique : VI 318-319 (50, 285)
Ligurie, Ligures : II 50; VI 271, 278, 317
Lilybée : I 8, 22-24, 26, 27 (133, 137); VII 360
Lion (golfe du) : III 153
Lipari, Liparéens : I *passim*; VII 333, 334-335, 337
Liparos : I 2
littérature (phénicienne et punique) : VII 331
logos : I 13; III 108, 117 (127, 151); VII 334
Lucanie : III (228); IV (294) (*cf.* Vélia)
Lydie, Lydiens : VI 265
Lygdamis : III 100 (47)

Maccabées : II 69
Macédoine, Macédoniens : II 40-41, 44 (170)
Macrobe : V 234, 237-238, 240 (84, 98); VII 337
Maelius (Sp.) : II 59, 61 (122)
Magon 1. (successeur de Malchus) : II 33, 36, 51, 57, 62, 64-65, 80 (149, 150, 230); III 143-144; IV 186; VI 305
Magon 2. (guerre contre Pyrrhus) : II (101)
Magonides : II 51 (149, 230)
Maiandros : IV 170
Mainaké : V 240, 252 (177); VII (28)
Málaka : V (187)
Malchus : II *passim*; III 136, 139, 143-144, 154, 156, 159 (253); IV 209, 212, 214 (137, 262, 291); VI 324, 325; VII 334-335, 337, 339, 344-345, 347, 349-351, 360-361, 363, 366, 368, 369 (85)
Malte : I (122); III (324)
Manlius Capitolinus (M.) : II 59-60 (122)
Manlius Torquatus (T.) : II 58-60 (118)
Maques : IV 162, 176, 192, 195, 214; VII 363
Marathon (bataille) : VI 281 (34)
Mardonios : VI 279, 283
Marmaria : III 132, 145
Maroc : VII (155)
Marseille, Marseillais : II 49 (253); III 115, 124-160 (120, 186, 236, 250, 258, 260, 265, 293, 300, 310, 333, 341, 350); V 217, 219-220, 222-223, 226-227, 229, 231, 234, 243-244, 249, 251, 254 (56, 120, 142); VII 332, 335, 347, 360-361 (28)
Massagètes : III 108, 111
Massylies (ou Massoesyli) : III (258)
Maures : II 57
Mazeus : *cf.* Malchus
Médie, Mèdes : II 40, 43, 69; III 108 (132); IV 171
Méditerranée : *passim*
Mégaclès : VI 301
Melqart : II 80 (233); IV 213; V 110; VI (308, 309)
Ménandre d'Éphèse : II (69)
mercenaires : III (98); V (186); VI 317 (273)
mercenaires (révolte des) : II 52
Mézence : III 147 (359)
Milet, Milésiens : III 122
Mimas : I (64)
mines : II 85; V 237
Minoa : IV 163, 169, 181, 185, 199 (108); VI 315
Minos : III (276); VI 280
mirabilia : II 45, 65
Mithridate : II 39
monnaies : *cf.* numismatique
Monte Argentario : V (163)
Monte Sirai : II 85, 91 (254, 260)
Montgo : V (155)
morale, moralisateur : I 9, 13 (30); II 45-46, 66, 70; III 118, 120-121; IV 163, 175; VI 295, 323; VII 332, 336
Motyé, Motyens : I 22, 25, 27 (137); II 83, 86 (247); IV 207 (263); VI 316, 317, 321 (306); VII 350, 364, 367
murailles : *cf.* fortifications
Mycale (bataille) : VI 282
Mycéniens : IV 200; VII 349
mythe : I 6, 8, 9, 16, 31 (4, 51); II 55, 77 (216); III 106, 110 (142, 153); IV 174, 178-179, 188, 200-201, 214 (98, 204, 216); V 238, 242, 245; VI 312, 325-326; VII 330, 336 (29)

Nabatéens : II 37
Nabuchodonosor : II 69, 80 (169, 233)
Naevius : VII 329
Nao (cap de la) : V 217, 247, 248, 251 (1, 142, 155)
nécropoles : III 150; V 258 (187); VII 348
Neptune : *cf.* Poseidon
Nésiotika : I 6

Nicias : III (283)
Nicolas de Damas : II 41, 49
Ninus : II 39, 42, 74 (40, 42)
nomadisme, nomades : III 112-113, 119
Numa : II 60
numismatique : V (155); VI 319, 321 (21, 171)
nuragique (société) : II 85-86

Océan : *cf.* Atlantique
œciste : I 8, 31; IV (34)
Œdipe : III (36)
οἰκίζω : III 128 (260)
Oinousses (îles) : III 94, 111, 113, 119, 120, 151 (185)
oligarchie (carthaginoise) : II 47, 77
Olympie : I 13; VI 301-302
olympionice : IV 170, 177; VI 292
onomastique : II (214)
oratio obliqua : *cf.* discours
oratio recta : *cf.* discours
orgueil : *cf.* ὕβρις
orientalisant : III 114; V 257
origines : II 48-50, 51
Orose : II 33-34, 64, 66-81, 87, 89 (14, 159, 160, 163, 165, 166, 168, 170, 172, 174-179, 181, 183, 191, 192-195, 207, 208); VII 333, 336, 337, 339, 342, 353, 363
Ougarit : II (211)
ours : II 69-70 (173)
Ovide : II 62

Pachynos (cap) : I 22-23, 25, 26, 27, 29 (137)
Palerme : II 83 (247); IV 207 (263); VI 295, 299, 316, 317; VII 364
Palestine : II 68 (170)
panhellénisme : IV 210; VI 287, 319, 323, 324 (208); VII 335, 354
Panì Loriga : II (254)
Panyassis : III 100 (46, 47)
paradoxographie : I 7
Paraibatès : IV 163, 168
Parthie, Parthes : II 40, 44 (41, 46, 48, 157)
patriotisme sicilien : I 9 (76); VI 298, 323, 324; VII 332, 333, 334, 336, 354, 366
Pausanias (général) : VI 296, 300
Pausanias (périégète) : I 1, 10-18, 20, 22-23, 25, 26-32 (137, 156, 157, 159, 166); III 132-136, 138, 142, 143, 145, 151, 154 (204, 293, 300); IV 161, 181-183, 200, 202, 204, 206, 207, 213 (116); V 243 (61, 120); VI 264, 301-302 (306); VII 332, 334, 335, 338, 339, 346
Pays Valencien : V (147)
Pédasa : V 221 (37)
Pédiarchos : VI 304
Peithagoras : IV 210 (5, 273)
Peña Negra : II 89; V (187)
péninsule Ibérique : I (122); II 43, 62, 68, 88-90 (91, 115, 138, 253); III 119, 141, 153, 157-158 (98, 186); IV 186 (216, 222, 294); V *passim*; VI 278, 317 (236); VII 335, 342, 345, 346, 347, 353, 355, 361, 363, 365, 366, 369 (84, 115, 116, 118, 136) (*cf.* Tartessos)
Peñon de Ifach : V (155)
Pentathlos : I *passim*; II 80-81, 82, 83 (225, 236, 246); III 159; IV 161, 182, 202-203, 207, 209 (229); VI 261, 324; VII 334-335, 337, 344, 346, 347-348, 360-361, 362, 366
pentécontaétie : III 131, 132 (286)
Péphrasmenos : V 236, 239
Périclès : III 100, 105-106 (106)
Périégèse : *cf.* Pausanias
Périnthe : VI 286
Periocha : II 70
périodes, périodisation : VII 350, 359 (90)
Périple(s) : V 253 (178); VII 336
Périple d'Hannon : V 244
Perse, Perses : I 7; II 40, 44, 69 (46, 153, 170); III 104, 108, 109, 110, 112, 118, 119, 122, 142, 159 (117, 406); IV 170, 173, 177, 187, 206; V 221, 254; VI *passim*; VII 346, 354, 356 (105) (*cf.* guerres médiques)
Perses : *cf.* Eschyle
peste : II 34
Phaïax : VI 297
Phainias d'Eresos : VI 264-265
Phalaris : I 24, 31 (177); II 82 (245, 246); VII (30)
Phase : IV 171
Phénicie, Phéniciens : *passim*
Phérémon : I 8
Philaïdes : IV (18)
Philènes : IV 194-195 (174)
Philippe II de Macédoine : II 40-42 (28); V 236
Philippe V : II 40 (28)

Philippe, fils de Boutakidès : IV 163, 170, 177, 194, 196; VI 284 (100)
Philippes (bataille) : II 41 (36)
Philippiques (de Cicéron) : II 41
Philiskos : VI (144)
Philistos : I (11, 125); IV (95, 259); VI 286, 294, 323 (111, 124, 163, 193)
Phla (île) : IV 174 (71)
Phocée, Phocéens : II 85 (85, 253); III *passim*; IV 164, 167, 176, 193, 199, 214; V 217, 223, 229, 231, 238, 254 (64, 159, 194); VI 280, 284; VII 331, 334, 337, 347, 352, 355, 361, 363, 368 (75)
Phocide, Phocidiens : I 10; III (283)
Photius : III (61); VII 329
Phylarque : II 46
pietas : II 61
Pindare : III (181); IV 202; V 244-245 (128); VI 266-267, 268-270, 279, 284, 286-287, 298, 301, 302, 311, 312, 313, 321, 322-323 (44, 48, 79, 305); VII 334, 337
piraterie, pirates : I 7, 26; II 85; III 120, 138, 141-143, 154, 157 (313, 323, 324, 330, 331); IV 193, 214; V 228, 243; VII 331, 362, 368 (125)
Pise : III 155-156
Pisistratides : IV 172, 173
Pison (L.) (beau-père de César) : VI (318)
Platées, Platéens : IV 171
Platées (bataille) : VI 264-265, 267, 269, 279, 282, 283, 296, 299 (11, 34, 43, 240)
Pline l'Ancien : V 252 (163, 186)
Plutarque : III 101, 106; IV 191 (150); VI 300-301, 308, 320, 323; VII 336
Pô : III 157
Poggioreale : IV 203 (233)
Polémon d'Ilion : I 12 (81)
poliorcétique : V 239
Polybe : II 46; IV 193, 194; V 220, 225 (49, 50, 186); VI 290-292 (134, 138); VII 329, 368 (43)
Polycrate de Samos : III 127, 143 (265, 332); IV (149)
Polyen : II 81, 82 (236); VI 302-305, 316 (197); VII 336
Polynice : *cf.* Étéocle
Polyzèle : VI 264, 266 (256)
Pompée : II 39; III 139, 155; V (161)
Pomponius Méla : V 252
Pont-Euxin : III (111)
populares : II 60
Porphyre : II (8)
Poseidon : I (63); VI 296
Posidonia : III 96 (14)
Posidonios : II 46 (27); V 250 (161)
positivisme : III 101 (64); V 257; VII 354
Pothée : VI 301
précolonisation : VII 348-349 (79, 81, 82)
Procas : II 74
Prologues (des *Histoires Philippiques*) : II 39, 44-45, 48, 50, 51 (20, 28, 51, 91, 115); V (114)
Propontide : III (189)
prosopographie : II (149)
Provence : III 153
pseudo-Philippe : II 40 (28)
pseudo-Scylax : IV 192
pseudo-Scymnos : III 151 (247)
Ptolémée : V 252
Ptolémées : II (157)
Punicum : III 155
Pygmalion : II 53-54
Pyrgi (lamelles) : III 96-97, 147, 149, (18, 373); VII 350
Pyrgi (sanctuaire) : III 157
Pyrrhus : II 34, 46-47, 50, 54, 71 (3, 68, 101, 147, 183); IV 202; VI 292
Pythéas : V 245
Pythie : III 96, 112; IV 175-176; VI 280

Quinte-Curce : II (213)

Ras ed-Drek : VII 369 (161)
Ras el-Fortas : VII 369 (161)
religion (phénicienne et punique) : VII (33) (*cf.* sacrifices)
Rhégion : I 30; III 96, 111, 151 (149); VI 272; VII 348 (*cf.* Anaxilas de Rhégion)
rhétorique : II 45, 65, 72 (42); III (106); VI 295, 298; VII 330, 333, 336
Rhodes, Rhodiens : I 1, 9, 21-22, 23, 24, 26, 27, 29 (113, 156); IV 202; VII 347
romanisation : V 241-242
Rome, Romains : I 5, 16 (22); II 34, 40, 41-42, 44, 48-49, 52-53, 55-56, 58-60, 68, 69, 71, 74-75, 89 (110, 132, 157, 170, 184, 191, 202); III 137, 139, 155 (309, 310, 367, 392); IV 180, 206, 208; V 219-220, 226-227,

241-242, 251 (187); VI 292, 293, 324; VII 331, 332, 335-336, 339, 341, 347, 356, 357, 359 (*cf.* Capitole; impérialisme romain; guerres puniques; royauté à Rome; traités Rome - Carthage)
royauté (à Carthage) : II 33, 38, 48, 57, 72, 76-77 (214, 217, 223); VI (269); VII 344
royauté (à Rome) : II 60-62, 75 (127)
royauté (à Tartessos) : III 114, 117; V 232, 240-242; VII (53)
Rufin : II (178)
ruse : II 53-56

Sabines (enlèvement des) : II 56
Sa Caleta : VII 343
sacratio : II (124)
sacrifices (des Carthaginois) : II 34, 48, 54, 56, 66, 70, 72, 77; VI 272, 276, 283, 293, 296, 300-301, 304, 308, 322, 323 (71, 212, 308, 310)
Sahel : IV 193
Saint-Blaise : III 154-156 (393)
salaisons (gaditaines) : V 245
Salamine (bataille) : II (153); III 99; VI 261, 268, 269, 272, 279, 282, 289, 293, 298, 299, 311, 322 (1, 34, 43, 93, 240); VII 337, 359
Salluste : II 65; IV 195
Samos : III 100 (47); IV (90, 150)
San Antonio (cap) : V 248, 249
sanctuaires extra-urbains : III (11)
Sardaigne, Sardes : I (155); II 33, 56, 57, 65, 72, 80, 82, 83-86, 88-90 (2, 138, 228, 253, 256, 278, 285); III 96, 119, 122, 136, 141, 144, 146, 148-149, 154, 155, 156 (253, 296, 320, 355, 371); IV 184, 214 (262); V (132); VI 271, 278-279, 295, 317; VII 344, 349, 360, 367-368 (77, 84, 85, 115, 116, 136)
Sardanapale : II 55, 74
Sardes (ville) : III 108 (4, 357); VI (80)
Sardonienne (mer) : II (138, 253); III 146 (296); IV 214
Satyrus : II (132)
Scipion (Cn.) : V 220
Scylax de Caryanda : V 221, 223, 225, 227 (18, 40)
Scythes : II (40, 153, 157, 181); III 111, 112-113 (155); IV 171 (51)
Ségeste, Ségestains : I 1, 24-25, 26, 27, 30, 31; III 121; IV 179, 181, 183, 202, 204, 207, 211, 213, 214 (87, 236, 237, 239, 285, 286); VI 284, 311; VII 334, 363, 367
sel : III 141
Séleucides : II 40
Sélinonte, Sélinontins : I 1, 21, 24-25, 26, 27, 31 (148); II 81, 82 (247); IV 163, 199, 203, 210 (5, 233, 270, 286); VI 296, 315, 316, 318 (237, 280); VII 347, 348, 363, 367
Sémiramis : II 74
sénateurs (carthaginois) : II 47, 57-58, 72
Sénèque : III 125-126, 151; VII 336
Sépéia (bataille) : IV 172
sept (symbolique du nombre) : II (165); VI (77)
Sept Sages : I 22; VII 337
Septime-Sévère : II 50
Sertorius : II 39; V 249-250 (154)
Servius Tullius : III 155
Sésostris : II (40)
Séville : V (187)
Sexi : V (187)
Sicanes : I 2, 8, 11, 24 (49)
Sicile, Siciliens : I *passim*; II 33, 34, 36, 47, 57, 65, 67, 71, 72, 79, 80, 81, 82-83, 86, 90, 91 (3, 225, 227, 278); III 106, 121, 126, 130, 131, 144 (249, 281, 283); IV *passim*; V 220, 231, 242, 245, 247, 254, 260; VI *passim*; VII 337, 339, 341, 344, 347-348, 351, 360, 362-363, 364, 366-367 (79, 84, 114, 152) (*cf.* patriotisme sicilien)
Sicyoniens : I 10; VI 301
Sidé : V (38)
Sidon : II 50
Sikèles : I 2, 8 (49); VI 312
Silénos : V 225; VI (164)
Silius Italicus : II 76 (213)
Simonide : IV 202; VI 264, 266-267
Siphniens : I 10, 16-17
Siritide : IV 164
Soclès de Corinthe : VI 274
Solin : III (247)
Solonte : II 83 (247); IV 207 (263); VI 316, 317; VII 364
Sophocle : III 100
Sosthène : II (133)
Sosylos : V 217-229, 231, 243, 247, 248, 253 (7, 15, 36, 40, 42-45, 56, 57, 116); VII 331, 333, 335, 338

Souda : III 98 (47); V 221, 224
Sparte, Spartiates : I 20; II 77 (157); III 104 (95, 282); IV *passim*; VI 268, 273, 277-278, 280-281, 287, 289, 299, 308-309, 311-312 (53, 66, 88-90, 214); VII 335, 337, 347
Stésichore : IV 177, 201 (216)
stoïcisme : I 5; VII 336
Strabon : II 49; III 123-125, 139; V 223, 241-242, 245, 247, 248-253 (1, 156, 161-165, 168, 186); VII 332, 335, 336, 347
stratagèmes : II 81; V 225, 227; VI 302-305, 316, 323 (201); VII 336
Straton : II 52
Strongylé : I 11
Su Nuraxi-Barùmini : II (254)
suasoire : II 66
succession des empires : II 43, 63-64, 66, 68-70, 71, 73, 74, 76 (45, 168, 172); III 104 (89); IV 208; VII 332, 336, 338, 341-342
Sucro : V 249
Suétone : II (178)
Syargos : VI 273, 276
Sybaris, Sybarites : I 24; III (14); IV 163, 164-165, 168, 174-175, 178, 195-196, 198 (188, 191)
Sylla : II 60
symbola : III 97 (16)
synchronisme : V 231; VI 261, 270, 279, 282, 286, 299, 307, 311, 322 (178); VII 337, 353-354
syncrétisme : IV 200; VII 362
Syracuse, Syracusains : I 7, 23 (45); III (283); IV (224); VI *passim*; VII 341, 347, 348, 360, 367 (*cf.* Deinoménides)
Syrie : VII 345
Syrtes : IV 192, 193; V 231; VI 325

Tacite : II (43, 178, 181)
Tamyris : II (40, 153)
Tanaus : II (40)
Tarente : IV 196
Tarquin le Superbe : II 75; III (203)
Tarquins (dynastie) : II 89; III (367)
Tarshish : III 114; V (68)
Tartessos, Tartessiens : I (163); III 107, 109, 110, 111, 113-117, 120, 157-158 (142, 162-177, 189); V 217, 231-260 (64, 66-69, 79, 90, 187, 192, 210, 217); VII 337, 338, 349, 353, 355, 361, 366 (28) (*cf.* Arganthonios)
Tauroménion : VI 292 (143)
τεκμήρια : III 130
Télys : IV 163, 196
tempora christiana : II 68
Téos, Téiens : III 122
Térillos d'Himère : VI 271, 275, 278, 287, 299, 314, 316 (250); VII 363
thalassocratie : III 96, 126, 131-132, 154, 159 (276, 279, 282); IV 192, 208; VII 338, 342
Thalès de Milet : I 22; III 122 (222)
Thèbes, Thébains : I 17; II (157); III 99, 121 (36)
Théfarie Vélianas : III 96, 147
Thémistocle : II (153); III 106 (109); VI 274, 296, 300
Théodore Métochitès : II 78; III 139
Théodotos : I (113)
Théogénès de Thasos : I (177)
Théophraste : VI 293, 301, 308
Théopompe : II 40-41, 46 (27); VI 264-265
θεωρήματα : I 13
théorie des quatre empires : *cf.* succession des empires
Théra, Théréens : IV 194
Théras : IV 189 (141)
Thermé : VI (49)
Thermopyles (bataille) : III 110; IV 186-187; VI 296, 299 (95)
Théron (*rex Hispaniae citerioris*) : V 234-235, 238 (84)
Théron (tyran d'Agrigente) : VI 266, 269, 271, 279, 282, 295, 300, 304-305, 315-316, 319, 321 (171, 253, 255-257, 261, 299); VII 363
Théron (tyran de Sélinonte) : II 81
Thessalie, Thessaliens : IV 173; VI (51)
Thessalos : IV 163, 168
Thestor : I 3
Thourioi : III 100, 103, 123 (49, 87); IV 164
Thrasybule (deinoménide) : VI 264, 266
Thrasydaios (emménide) : VI 319 (171)
Thucydide : I 16, 21 (82); III 101, 113, 126-132, 134-136, 138, 142, 143, 151, 154 (64, 65, 70, 112, 249, 253, 265, 268, 271, 275, 276, 279, 283, 300, 303); IV 183, 208; V 243 (142); VI 289, 323 (138); VII 329, 332, 335, 344, 351 (12)
Tibère : II 39, 43 (43)

Tigurins : VI (318)
Timagène : II 46
Timée : I 3-4, 12, 21 (9-11, 13, 125, 159); II 46-47 (69, 70, 223); III 123; IV 179, 184 (95, 136, 259); VI 290-293, 294, 323 (136, 138, 141, 145, 148, 152, 190, 209); VII 333, 334, 343, 349, 366 (48)
Timoléon : VI 293; VII 334
Tite-Live : II 46, 49, 56, 59, 65, 71 (178); V 220; *cf. Periocha*
topographie : II (98); IV 211 (233)
toponymie : III (189); V 248, 253 (124, 155, 177)
Toscanos : V 252 (187)
Tours d'Hannibal : V (187)
traité Rome - Carthage (premier) : III (18); IV 193, 214; V 231, 244, 259; VI 325; VII 368
traité Rome - Carthage (deuxième) : V 238, 247 (84)
translatio imperii : *cf.* succession des empires
Trapani : *cf.* Drépane
Trayamar : V (187)
trépied : IV (145); VI 261-267, 298, 312 (11, 30)
tribut (payé par Carthage aux tribus africaines) : II 54-55 (240); VII 369 (159)
Triton : IV 174 (67, 145)
triumvirat (second) : I 5
Trogue, Trogue/Justin : II *passim*; III 136-138, 139, 142, 144, 151, 154-155 (299, 300, 303); IV 161, 184-188, 204, 208-209, 211, 212-213 (125, 131, 132); V 234, 236, 240-243 (98, 101, 103, 107, 142); VI 301, 305-308, 309, 314, 321; VII 328, 331, 332, 334-335, 336, 337, 338-339, 347, 349, 363, 364, 367
Troie (ville) : III (283); IV 177; V 232
Troie (guerre de) : I 6, 20; III 130
Tukultī-Ninurta I^er^ : *cf.* Ninus
Tyr, Tyriens : II 34, 47, 51, 52-53, 57, 58, 66, 80 (69, 92, 113, 114, 233, 249); III 104 (100); V 236, 239, 254 (69, 196); VII 345, 356, 360 (58)
tyran, tyrannie : II 41-42, 72, 75, 77-78, 81 (132, 244); III 110, 117, 118, 131; VI 274, 277-278, 303, 306 (260)
Tyrrhénienne (mer) : I 3; II (253, 260); III 153 (320, 367); VI 315
Tyrrhéniens : *cf.* Étrusques

ὕβρις : III 120-121; IV 176 (78); VI 277 (62); VII 336
Uni : III 96
universalisme : *cf.* histoire universelle
urbanisme : VI 319
utopie : I 7, 31 (40-42); VII 336

Valerius Laevinus (M.) : V 220
Valérius Pollion : III (59)
Varron : II 48
Vélia : I 12; II 50 (85, 253); III 96, 99, 107, 109, 111, 113, 120, 123, 125, 141, 147-148, 151, 153, 157 (120, 213); VII 333, 334
victoire cadméenne : III 98-99, 121, 138, 148 (35, 36)
Villaricos : V 248 (191)
Virgile : II 53-56, 57 (94); III 147; VII 331
Vitruve : V 235-236, 238-240 (77, 90); VII 337
Voconces : II 39; III 139

Wisigoths : II 68

Xanthos : III 107
Xénophane de Colophon : III 107
Xerxès : III 110, 112; VI 261, 270-271, 277, 279, 280-281, 296, 298, 299, 307-308, 323 (49, 80, 314)

Zancle : VI 316
Zeus : VI 301
Zonaras : VII 329
zones d'influence : III 143, 148, 155, 156, 159; V 231, 247-248 (142); VI 315 (250); VII 361
zoologie : II 39

STUDIES IN THE HISTORY AND CULTURE OF THE ANCIENT NEAR EAST

EDITED BY

B. HALPERN AND M.H.E. WEIPPERT

ISSN 0169-9024

1. G.W. AHLSTRÖM. *Royal Administration and National Religion in Ancient Palestine.* 1982. ISBN 90 04 6562 8

2. B. BECKING. *The Fall of Samaria.* An Historical and Archaeological Study. 1992. ISBN 90 04 09633 7

3. W.J. VOGELSANG. *The Rise and Organisation of the Achaemenid Empire.* The Eastern Iranian Evidence. 1992. ISBN 90 04 09682 5

4. T.L. THOMPSON. *Early History of the Israelite People.* From the Written and Archaeological Sources. 1992. ISBN 90 04 09483 0

5. M. EL-FAÏZ. *L'agronomie de la Mésopotamie antique.* Analyse du «Livre de l'agriculture nabatéenne» de Qûṭâmä. 1995. ISBN 90 04 10199 3

6. W.W. HALLO. *Origins.* The Ancient Near Eastern Background of Some Modern Western Institutions. 1996. ISBN 90 04 10328 7

7. K. VAN DER TOORN. *Family Religion in Babylonia, Syria and Israel.* Continuity and Change in the Forms of Religious Life. 1996. ISBN 90 0410410 0

8. A. JEFFERS. *Magic and Divination in Ancient Palestine and Syria.* 1996. ISBN 90 04 10513 1

9. G. GALIL. *The Chronology of the Kings of Israel and Judah.* 1996. ISBN 90 04 10611 1

10. C.S. EHRLICH. *The Philistines in Transition.* A History from ca. 1000-730 B.C.E. 1996. ISBN 90 04 10426 7

11. L.K. HANDY (ed.). *The Age of Solomon.* Scholarship at the Turn of the Millennium. 1997. ISBN 90 04 10476 3

12. A. MALAMAT. *Mari and the Bible.* 1998. ISBN 90 04 10863 7

13. V. KRINGS. *Carthage et les Grecs c. 580-480 av. J.-C.* Textes et histoire. 1998. ISBN 90 04 10881 5

BOBST LIBRARY
3 1142 02639 3655

New York University
Bobst Library
70 Washington Square South
New York, NY 10012-1091

DUE DATE	DUE DATE	DUE DATE
ALL LOAN ITEMS ARE SUBJECT TO RECALL *		

DUE DATE
RETURNED
DEC 13 2001
DEC 2 2002
Bobst Library
Circulation

108385